



HAL
open science

La perception de la religion punique dans la littérature latine

Nadia Ben Ali Ghrandi

► **To cite this version:**

Nadia Ben Ali Ghrandi. La perception de la religion punique dans la littérature latine. Littératures. École pratique des hautes études - EPHE PARIS, 2015. Français. NNT: 2015EPHE4074. tel-02099681

HAL Id: tel-02099681

<https://theses.hal.science/tel-02099681>

Submitted on 15 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École Pratique
des Hautes Études

« Histoire, textes et documents »

La perception de la religion punique dans la littérature latine

Par Nadia Ben Ali Ghrandi

Thèse de doctorat

Sous la direction de M. Dominique Briquel, Directeur d'études.

Soutenue le 10 décembre 2015

Devant un jury composé de :

Mme Samia Kassab - Charfi, Professeur, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis.

M. Dominique Briquel, Professeur, Université de Paris IV- Sorbonne.

M. Vincent Zarini, Professeur, Université de Paris IV-Sorbonne.

M. Charles Guittard, Professeur, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Dédicace

A mon père, qui m'a tout appris.

A ma mère, sans qui je ne suis rien.

A mes frères, pour leur soutien inconditionnel.

A l'âme de mon Maître, Feu Brahim Gharbi.

Remerciements

Je tiens à exprimer tous mes remerciements aux membres du jury : Madame Samia Kassab-Charfi, Monsieur Charles Guittard et Monsieur Vincent Zarini. C'est un grand honneur qu'ils me font en examinant ma modeste contribution au monde de la recherche universitaire.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à mon directeur de recherches, Monsieur Dominique Briquel. Cette thèse n'aurait pas vu le jour sans sa patience, ses recommandations toujours judicieuses, sa disponibilité et sa générosité. Je voudrais le remercier pour tout le temps qu'il m'a consacré, pour la confiance qu'il m'a témoignée durant toutes ces années. Ses remarques ont permis d'améliorer les différentes versions de ce travail. De lui, j'ai toujours reçu des conseils précieux. Je lui en sais infiniment gré.

Sommaire

Dédicace.....	p 2
Remerciements.....	p 3
Introduction.....	p 5
Première partie	
Un médaillon de Carthage.....	p 18
Deuxième partie	
Moralité et religiosité des Carthaginois.....	p 204
Troisième partie	
Mythe, théâtre et religion.....	p 287
Conclusion.....	p 358
Bibliographie.....	p 365
Appendice.....	p 397

Introduction générale:

La notion de « barbare » a joué un rôle déterminant, chez les Grecs, dans la définition de l'identité hellénique. Qu'il soit cet autre foncièrement différent, ou un modèle idéalisé auquel on aspire, le Barbare véhicule des critères par rapport auxquels le Grec évalue son identité propre, comme l'a montré F. Hartog¹. L'idée de « barbare » a naturellement varié en fonction du contexte historique, et son évolution générale a été bien étudiée. On a pu montrer que la notion de barbarie s'était progressivement spécialisée dans le domaine culturel, à partir de la fin du Ve siècle avant notre ère, et les efforts qu'ont déployés les sophistes pour faire voir l'égalité des hommes par nature sont louables². La question mérite cependant qu'on s'y arrête dans le contexte complexe de l'Empire gréco-romain.

En effet, les préjugés par rapport à l'autre sont l'effet de l'ethnocentrisme et, pour ce qui concerne l'époque classique, d'un athénocentrisme affirmé. On trouve aussi chez les écrivains

¹ Fr. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980 ; *id.*, *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996.

² Cl. Ungefehr-Kortus, *Anacharsis, der Typus des edlen, weisen Barbaren, Ein Beitrag zum Verständnis griechischer Fremdheitserfahrung*, Frankfurt am Main, P. Lang, 1996, p. 12-17.

attiques beaucoup de préjugés par rapport aux voisins, aux autres Grecs, et dont la trace a persisté dans la littérature grecque du Haut Empire. Or, dans les deux premiers siècles après J.-C, la diffusion de l'hellénisme est pratiquée notamment par des sophistes grecs d'Asie Mineure, au sein d'un Empire caractérisé par la diversité ethnique, culturelle, religieuse et linguistique, qui prône une politique d'intégration.

Ainsi, pour les grands philosophes de l'Antiquité, la cause est entendue : le barbare serait au mieux une menace, au pire un ennemi, à combattre. Ainsi, pour Platon, le barbare est l'ennemi naturel des cités grecques, celui qui ne parle pas la langue grecque. L'idée d'un *a priori* xénophobe des Grecs a perduré longtemps³. Les Romains sont d'abord pour les Grecs, des Barbares⁴ ! « Eux-même, note M.Dubuisson, du reste, héritant de la vision grecque du monde, commenceront par s'appliquer ce qualificatif : Plaute adapte ainsi « en langue barbare », c'est-à-dire en latin, des pièces grecques ».⁵

³ Sur la notion de « barbare » dans l'hellénisme, voir A.Eichhoron, *βαρβαρος, quid significaverit*, Leipzig, 1904 et M.Dubuisson, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *AC*, 70, 2001, p.1-8.

⁴ Eratosthène cité par Strabon, I, 4,9 «*Ἐπὶ τέλει δὲ τοῦ ὑπομνήματος οὐκ ἐπαιέσας τοὺς δίχα διαιροῦντας ἅπαν τὸ τῶν ἀνθρώπων πλῆθος εἶς τε Ἕλληνας καὶ βαρβάρους, καὶ τοὺς Ἀλεξάνδρῳ παραινούντας τοῖς μὲν Ἕλλησιν ὡς φίλοις χρῆσθαι τοῖς δὲ βαρβάροις ὡς πολεμίοις, βέλτιον εἶναί φησιν ἀρετῆ καὶ κακία διαιρεῖν ταῦτα. Πολλοὺς γὰρ καὶ τῶν Ἑλλήνων εἶναι κακοὺς καὶ τῶν βαρβάρων ἀστείους, καθάπερ Ἰνδοὺς καὶ Ἀριανούς, ἔτι δὲ Ῥωμαίους καὶ Καρχηδονίους οὕτω θαυμαστῶς πολιτευομένους. Διόπερ τὸν Ἀλέξανδρον ἀμελήσαντα τῶν παραινούντων, ὅσους οἶόν τ' ἦν ἀποδέχεσθαι τῶν εὐδοκίμων ἀνδρῶν καὶ εὐεργετῆν· ὥσπερ δι' ἄλλο τι τῶν οὕτω διελόντων τοὺς μὲν ἐν ψόγῳ τοὺς δ' ἐν ἐπαίνῳ τιθεμένων, ἢ διότι τοῖς μὲν ἐπικρατεῖ τὸ νόμιμον καὶ τὸ παιδείας καὶ λόγων οἰκεῖον, τοῖς δὲ τάναντία. καὶ ὁ Ἀλέξανδρος οὖν οὐκ ἀμελήσας τῶν παραινούντων, ἀλλ' ἀποδεξάμενος τὴν γνώμην τὰ ἀκόλουθα, οὐ τὰ ἐναντία ἐποίει, πρὸς τὴν διάνοιαν σκοπῶν τὴν τῶν ἐπεσταλκότων.* » « Pour terminer maintenant la présente série de ses Mémoires, Ératosthène rappelle que certains auteurs ont proposé une autre division du genre humain en deux groupes, à savoir les Grecs et les Barbares ; mais, loin de l'adopter, il la compare à ce conseil donné naguère à Alexandre par quelques-uns de ses courtisans, de traiter tous les peuples grecs en amis et en ennemis tous les peuples barbares, et érige en principe que la seule division possible à établir entre les hommes est celle qui a pour base le bien et le mal : «voyez, dit-il, même parmi les peuples grecs, beaucoup sont mauvais, tandis que parmi les Barbares, sans parler des Grecs et des Romains, ces peuples si admirablement constitués, on en compte plus d'un, le peuple indien par exemple et le peuple arien, dont les moeurs sont polies et civilisées. Alexandre du reste l'entendait bien de cette façon, aussi ne tint-il aucun compte de l'avis qu'on lui donnait, et on le vit partout et toujours accueillir les hommes de mérite quels qu'ils fussent et les combler de ses faveurs.» - Mais qu'ont donc fait, dirons-nous à notre tour, ceux qui prétendaient diviser le genre humain en deux groupes, comprenant l'un les peuples dignes de mépris, et l'autre les peuples dignes de louange, si ce. n'est reconnaître qu'il est des hommes chez qui domine, avec le respect des lois, le goût des lettres et de la civilisation, tandis qu'il en est d'autres chez qui dominent les penchants contraires? De sorte qu'Alexandre, loin de négliger l'avis qui lui était donné, et loin d'en prendre le contre-pied, l'avait par le fait goûté et approuvé jusqu'à y conformer même toute sa conduite, n'en ayant considéré apparemment que l'intention. »

⁵ M.Dubuisson, Remarques sur le vocabulaire grec de l'acculturation, *RBPh*, t.LX, 1982, p. 6, n.7.

Il en était de même à Rome : presque toutes les populations étrangères auxquelles les Latins s'étaient opposés ont été qualifiées à un moment ou à un autre de *barbari*⁶. Les latins, alors qu'ils avaient presque une dizaine de termes (substantifs et adjectifs) pour désigner « l'étranger »⁷, ont recouru à cet emprunt au grec : *barbarus* ! Ce terme est le seul mot de « l'étranger », comme « l'autre qui n'est pas romain, qui est exclu de la romanité » qui définit celui-ci péjorativement. Lorsqu'un auteur utilise, pour désigner les peuples étrangers, *barbari* au lieu de *natio* ou *gens*, cela relève d'un choix rhétorique : l'analyse sémiologique, telle que la définit F. Rastier⁸, permet de cerner au plus près les valeurs du mot dans chaque contexte pour califrier sa signification. Et ce terme a été surtout employé à l'encontre des ennemis.

Romains et Carthaginois ont longtemps vécu à côté, aux côtés les uns des autres, et surtout les uns contre les autres. Ce jeu de relations très complexes, qui se sont tissées entre ces deux grandes puissances, dans le bassin méditerranéen, ce réseau serré et souvent obscur d'alliances, d'oppositions et d'hostilités qui se sont nouées, ont forgé l'image qui a été celle des Punique. On essaiera de cerner la façon dont les Romains voyaient le peuple carthaginois à défaut de pouvoir connaître la vision qu'avaient les Carthaginois d'eux-mêmes : cette dernière tentative est vouée à l'échec en l'absence de sources littéraires puniques.

C'est surtout la religion carthaginoise qui avait marqué les Romains : ce peuple était considéré comme complètement irreligieux. Ce peuple était, de façon générale, désigné de manière négative.

En effet, les guerres puniques ont longtemps été présentées comme la victoire de la civilisation contre la barbarie étant donné que les seules sources à en parler étaient romaines. En ce qui concerne la religion des Carthaginois, les Romains et les Grecs avant eux s'en sont fait une image plutôt négative. Les principaux traits retenus à propos de la religion des Punique sont leur dévouement acharné à des rites sanguinaires (immolation massive d'enfants en bas âge) et à l'impudique Astarté, pratiques religieuses jugées barbares et scandaleuses. S'ajoutent aux manifestations lugubres de la piété punique un total manquement

⁶ Cf. H. Inglebert, « Citoyenneté romaine, romanités et identités romaines sous l'Empire », *Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain, Hommage à Cl. Lepelley*, Paris, Picard, 2002, p. 246-250.

⁷ La langue latine dispose des termes suivants : *advena* « celui qui arrive d'ailleurs », *alienigena* « celui qui est né ailleurs », *alienus* « celui qui est autre », les mots de la famille d' *exter* (*extraneus*, *externus*, *extrarius*) « celui qui est à l'extérieur, qui n'est pas de la famille », *hospes* « l'hôte », *hostis* « l'invité », *peregrinus* « celui qui voyage, qui vient d'ailleurs » et *barbarus* « qui n'est ni grec ni romain ».

⁸ F. Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.

à la parole donnée et un irrespect sans précédent des serments et traités de guerre, connus communément à Rome sous l'appellation passée en proverbe : *punica fides* qui s'oppose à la *fides*, notion éminemment romaine. Toutefois les Grecs et les Romains ont bien dû, à maintes reprises, reconnaître que les Carthaginois pouvaient avoir des pratiques cultuelles tout à fait comparables aux leurs (prières, sacrifices, présents, fondation de sanctuaires dans les pays conquis...) et faire preuve d'une piété exemplaire. Ils ont constaté, en outre, que le panthéon punique était semblable aux leurs et que les Carthaginois étaient même capables de rendre hommage aux divinités étrangères. Il s'ensuit que la perception de la religion punique dans la tradition classique est contrastée et souvent contradictoire. Les témoignages littéraires expriment une certaine malaise face cette vision de l'altérité, et d'une altérité qui est celle d'un adversaire, de l'ennemi juré du « peuple roi ».

Une enquête systématique de cette perception de l'altérité n'a pas vraiment été menée jusqu'ici. Les études sur la religion carthaginoise ont toujours été conduites afin de retrouver ce qu'était en elle-même cette religion, comment par exemple la confrontation entre des données proprement puniques (archéologiques, épigraphiques ...) et les données fournies par les auteurs classiques permettait de connaître la réalité de la religion carthaginoise. Cette démarche est assurément justifiée. On comprend immédiatement que le comparatisme, dans cette perspective, demeure un outil privilégié de recherche en histoire des civilisations. Mais il apparaît que parallèlement une étude de la perception du fait religieux punique dans les textes littéraires, avec ses altérations, mérite d'être menée à bien.

Par ailleurs, les sources relatives à la religion punique sont rares et biaisées, il importe donc d'adapter ses objectifs et ses ambitions.

Nous travaillons avec l'espoir que la réunion d'un dossier, celui de la vision d'un fait civilisationnel et culturel relatif à l'Autre, en l'occurrence l'Ennemi, puisse apporter un éclairage, partiel certes du fait de la partialité des auteurs de ces témoignages, mais néanmoins significatif, sur cette zone d'ombre que sont les cultes carthaginois. Car en ce qui concerne Carthage, la subjectivité des auteurs classiques peut aboutir à une simplification, une banalisation et une uniformisation des réalités puniques. La volonté de constituer un dossier assez exhaustif se justifie non seulement par un souci d'information, mais surtout par la conviction de trouver ainsi l'unique palliatif à la pauvreté et la dispersion des documents. Un examen attentif et systématique des testimonia relatifs à la religion carthaginoise nous est apparu comme un préalable indispensable.

On n'oubliera jamais que notre perspective est purement littéraire et que les sources classiques relatives au fait religieux punique seront incorporées dans cette étude en fonction de leur importance et qu'on s'évertuera à fournir une interprétation approfondie de chaque témoignage dans le cadre qui l'a produit en prenant en considération le genre littéraire auquel il appartient.

Face à des exemples qui concernent les Carthaginois au pluriel, dont on ramène la diversité à une unité factice, qu'en est-il du singulier, du Carthaginois ? L'individualisation de quelques figures de Carthaginois célèbres permet-elle de nuancer les clichés par des traits particuliers ? En fait, l'image des Carthaginois s'est également forgée autour de quelques figures célèbres de Carthage : Hannibal, Didon ou Sophonisbe. Les portraits relatifs à ces personnages sont loin d'être univoques. Silius Italicus, tout en attribuant au Barcide les plus graves défauts, écrit: « Si Hannibal était né Romain, l'Italie serait, sans nul doute, maîtresse de toute la terre. »⁹.

Le cas d'Hannibal est très révélateur de la vision ethnocentriste de la tradition romaine. Contrairement au portrait vitriolé qu'en dresse Tite-Live, Hannibal, selon Silius Italicus et son biographe Cornélius Népos¹⁰, était un homme pieux, qui manifesta sa dévotion à Hercule (Melqart), notamment en venant à Gadès, dans son fameux sanctuaire, signifier le début de la seconde guerre punique. On peut même songer qu'Hannibal ambitionna de s'assimiler au héros grec. Partant d'Espagne, il franchit les Alpes et envahit l'Italie, marchant sur les pas du fils d'Alcmène. Pour des raisons idéologiques, Hannibal cultiva certainement cette ambiguïté qui faisait de lui, tout à fait à la manière des héros hellénistiques et plus spécialement Alexandre le Grand, un être d'exception.

L'épopée de Silius Italicus, les *Punica*, se présente comme la suite de l'*Enéide* de Virgile, qui est elle-même la suite de l'*Illiade*. La succession logique et chronologique des trois conflits est mise en évidence par le poète dès le début du poème. Dans un raccourci historique fulgurant, Silius relie directement la guerre de Troie, les tribulations d'Enée et les guerres puniques. De

⁹ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 404 - 405.

¹⁰ Cornélius Népos, *Hannibal*, XXIII, 13,1.

plus, Vénus et Junon, les deux divinités antagonistes des deux épopées précédentes, font elles aussi le lien entre la guerre de Troie et la guerre d'Hannibal. Or celui-ci est assimilé par le poète latin au grand fossoyeur des Troyens : Achille. Cette similitude amplifie la menace incarnée par le Punique - qui se pose en héritier des héros grecs - qui livre une guerre impie à Rome et à Jupiter. Mais le poète latin fait vite d'introduire une dissemblance dans cette ressemblance pour relativiser cette dimension « achilléenne » du chef carthaginois. Hannibal, tel que le décrit Silius Italicus, est un monstre doué d'une énergie mortifère et frénétique, possédé par l'obsession totale de compenser coûte que coûte l'échec de Carthage dans sa première lutte contre Rome et d'assouvir la haine paternelle. Hannibal est emporté par une volonté paroxystique de vengeance. Le poète latin place l'acte sacrilège du Carthaginois dans la logique de l'immoralité et de l'irréligiosité. Ce que reproche l'annalistique romaine à Hannibal, ce sont ses dieux, ses valeurs et ses tactiques de guerre. Tout cela acquiert une dimension morale.

La ruse et la perfidie sont deux thèmes qui reviennent souvent sous la plume des écrivains latins dans leur caractérisation du Carthaginois. Force est de constater que règne la partialité : les Latins sont favorables à Rome, ce qui est bien normal. Ils ont choisi leur camp : ils soulignent la victoire de Rome et de son éthique.

L'oeuvre de Plaute livre un témoignage intéressant sur la réception à Rome de l'étranger punique au début du deuxième siècle avant notre ère. La comédie plautinienne est structurellement fondée sur l'exhibition d'une parole rusée fondée sur le mensonge. Toutefois le Carthaginois Hannon ne manque pas tout au long de la comédie de rendre des hommages émouvants et sincères aux dieux. Plaute critique la caractérisation trop rapide, la xénophobie vulgaire. Il fallait un certain courage pour parler en faveur des Carthaginois et de la paix à des esprits surexcités par une guerre sanglante. Seul un poète comique pouvait se permettre cette audace et tenter de calmer les colères par le rire.

Les exemples de perfidie, de duplicité, de mensonge et d'impiété puniques sont un thème constant de la propagande anti-carthaginoise à Rome et abondent dans la tradition classique révélant le danger que la riche métropole étrangère représentait pour l'Etat romain- La vision négative de la religion carthaginoise permet la construction de l'identité du *civis Romanus* - comme *pius* - dont précisément l'image du Carthaginois *impius* est le repoussoir. Cela permet aux Latins de mieux se définir eux-mêmes. L'Etranger punique devient ainsi une sorte de miroir qui permet aux auteurs de dénoncer leurs concitoyens. Pourtant, une pointe

d'admiration subsiste car le Carthaginois était parvenu à un stade que ne connaîtra jamais Rome.

Tout au long de leur histoire, les Romains ont accueilli des dieux étrangers, ceux de leurs voisins, et même ceux de leurs ennemis. Le mécanisme de l'*interpretatio* a d'abord joué en faveur des dieux étrusques et grecs dont l'introduction à Rome fut précoce. Puis, il a été élargi aux dieux des adversaires ; des ennemis les plus farouches de Rome, car les Romains ne faisaient pas la guerre aux dieux, mais s'efforçaient plutôt de se les rendre favorables.

La crise religieuse de la deuxième guerre punique montre une attention rituelle toute particulière portée à la Junon reine de l'Aventin et à la Junon de Lanuvium, et par là se traduit l'inquiétude des Romains à sentir leurs ennemis puniques protégés par une déesse proche de la leur et à laquelle ceux-ci rendaient des hommages très fréquents ; et qui se rapprochait de l'Héra qui protégeait les Troyens. Ainsi, quand Carthage est anéantie, c'est une Junon qu'on fit venir à Rome avec le surnom de *caelestis*, exprimant le caractère astral de déesse carthaginoise Tanit. Hannibal lui-même avait ressenti l'importance de la déesse à laquelle il consacra un autel, faisant graver une inscription en punique et en grec¹¹. L'attention culturelle accordée également à Saturne s'explique de la même manière : derrière cette vieille divinité italique, les Romains avaient reconnu le grand dieu qui protège la farouche et « altière » Carthage : assimilation qui sera confirmée au terme de la troisième guerre punique en 146. Les Romains traitent « les hommes en *hostes* et les dieux en *hospites* »¹² ; les premiers sont rejetés, les seconds sont adoptés. J.Bayet écrit à ce propos : « Les Romains désirent, à chaque instant de leur vie publique, la « paix des dieux », c'est-à-dire l'assurance qu'au-delà de leur nature et de leur activité humaine, ils ne rencontrent pas, s'opposant à leur vouloir, la réaction hostile des dieux, y compris (ceci est important) ceux de l'adversaire et ceux dont la cause est douteuse »¹³.

Le rituel de l'*evocatio*

¹¹ Polybe, 3, 33, 18 et 3, 56, 4.

¹² Ch. Guittard, *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique "A la rencontre de l'Autre"* Julie Gallego, Marie-Françoise Marein, Patrick Voisin (éd.), coll. Kubaba, l'Harmattan, Paris, p.527.

¹³ J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 2e éd., 1969, p.58 sq.

La civilisation romaine s'est toujours montrée très ouverte aux divinités étrangères : les dieux de l'étranger, et même ceux de l'ennemi ont été introduits sur le sol italien : divinités grecques, étrusques - et même orientales - ont fait leur entrée à Rome grâce au rituel de l'*evocatio*.

En effet, il s'agit d'un rituel qui concerne principalement les divinités poliades ou tutélaires de l'ennemi. Pour une meilleure intelligence de ce rituel romain, il conviendrait de le placer dans le cadre juridique et religieux de la guerre et du *iustum piunque bellum*, en direct rapport avec les rites des fétiaux chargés des procédures de déclaration de guerre et de la conclusion des traités¹⁴. L'*evocatio* consiste à convier les dieux poliades d'une cité ennemie,

¹⁴ Tite-Live, *Histoire romaine*, I, 24 : « *Forte in duobus tum exercitibus erant trigemini fratres nec aetate nec uiribus dispares. Horatios Curiatiosque fuisse satis constat, nec ferme res antiqua alia est nobilior; tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Auctores utroque trahunt; plures tamen inuenio, qui Romanos Horatios uocent: hos ut sequar, inclinat animus. Cum trigeminis agunt reges, ut pro sua quisque patria dimicent ferro: ibi imperium fore, unde uictoria fuerit. Nihil recusatur; tempus et locus conuenit. Priusquam dimicarent, foedus ictum inter Romanos et Albanos est his legibus, ut, cuius populi ciues eo certamine uicissent, is alteri populo cum bona pace imperitaret. Foedera alia aliis legibus, ceterum eodem modo omnia fiunt. Tum ita factum accepimus, nec ullius uetustior foederis memoria est. Fetialis regem Tullum ita rogauit: « Iubesne me, rex, cum patre patrato populi Albani foedus ferire? » iubente rege "sagmina" inquit « te, rex, posco » Rex ait: « Puram tollito ». Fetialis ex arce graminis herbam puram attulit. Postea regem ita rogauit: "Rex, facisne me tu regium nuntium populi Romani Quiritium, uasa comitesque meos ? » Rex respondit: "quod sine fraude mea populique Romani Quiritium fiat, facio". Fetialis erat M- Valerius; is patrem patratum Sp. Fusium fecit uerbena caput capillosque tangens. Pater patratus ad ius iurandum patratum id est sancendum fit foedus; multisque id uerbis, quae longo effata carmine non operae est referre, peragit. Legibus deinde recitatis, "Audi" inquit, "Iuppiter; audi, pater patrato populi Albani; audi tu populus Albanus. Vt illa palam prima postrema ex illis tabulis ceraue recitata sunt sine dolo malo, utique ea hic hodie rectissime intellecta sunt, illis legibus populus Romanus prior non deficiet. Si prior defexit publico consilio dolo malo, tum tu illo die, Iuppiter, populum Romanum sic ferito ut ego hunc porcum hic hodie feriam; tantoque magis ferito quanto magis potes pollesque". Id ubi dixit, porcum saxo silice percussit. Sua item carmina Albani suumque ius iurandum per suum dictatorem suosque sacerdotes peregerunt ». « Il y avait par hasard dans chacune des deux armées trois frères jumeaux, à peu près de même force et de même âge. C'étaient les Horaces et les Curiaces. L'exactitude de leur nom est suffisamment constatée, et les annales de l'antiquité offrent peu d'actions aussi illustres que la leur. Toutefois cette illustration même n'a pas prévalu contre l'incertitude qui subsiste encore aujourd'hui, de savoir à quelle nation les Horaces, à laquelle les Curiaces appartenaient. Les auteurs varient là-dessus. J'en trouve cependant un plus grand nombre qui font les Horaces Romains; et j'incline vers cette opinion. Chacun des deux rois charge donc ces trois frères de combattre pour la patrie. Là où sera la victoire, là sera l'empire. Cette condition est acceptée, et l'on convient du temps et du lieu du combat. Préalablement, un traité conclu entre les Romains et les Albains porte cette clause principale, que celui des deux peuples qui resterait vainqueur exercerait sur le vaincu un empire doux et modéré. Dans tous les traités, les conditions varient; la formule de tous est la même. Voici l'acte de cette espèce le plus ancien qui nous ait été transmis. Le fétial, s'adressant à Tullus lui dit : « Roi, m'ordonnes-tu de conclure un traité avec le père patrat du peuple albain ? » Et sur la réponse affirmative, il ajouta : « Je te demande l'herbe sacrée. -- Prends-la pure, répliqua Tullus. » Alors le fétial apporta de la citadelle l'herbe pure, et s'adressant de nouveau à Tullus : « Roi, dit-il, me nommes-tu l'interprète de ta volonté royale et de celle du peuple romain des Quirites ? Agrées-tu les vases sacrés, les hommes qui m'accompagnent ? - Oui, répondit le roi, sauf mon droit et celui du peuple romain." Le fétial était Marcus Valérius : il créa 'père patrat' Spurius Fusius, en lui touchant la tête et les cheveux avec la verveine. Le père patrat prêta le serment et sanctionna le traité. Il employa, à cet effet, une longue série de formules consacrées qu'il est inutile de rapporter ici. Ces conditions lues, le fétial reprit : « Écoute, Jupiter, écoute, père patrat du peuple albain; écoute aussi, peuple albain. Le peuple romain ne violera jamais le premier les conditions et les lois. Les conditions inscrites sur ces tablettes ou sur cette cire viennent de vous être lues, depuis la première jusqu'à la dernière, sans ruse ni mensonge. Elles sont, dès aujourd'hui, bien entendues pour tous. Or, ce ne sera pas le peuple romain qui s'en écartera le premier. S'il arrivait que, par une délibération publique ou d'indignes subterfuges, il les enfreignit le premier, alors, grand Jupiter, frappe le peuple romain comme je vais*

avant l'assaut final, à quitter le peuple ennemi, et à venir s'installer à Rome, où la divinité recevra un temple et les cultes qui lui sont dus¹⁵. Les Romains auraient dissimulé le nom de leur divinité tutélaire, selon Macrobe, pour empêcher leurs adversaires, de recourir au même procédé « *etiam doctissimis ignoratum* »¹⁶.

Ainsi, Carthage se voit privée, au moment le plus crucial, de l'appui de sa divinité poliade, immigrée à Rome sous le nom de : *Juno Caelestis*¹⁷ ! Quand Hannibal franchit l'Apennin, les

frapper aujourd'hui ce porc; et frappe-le avec d'autant plus de rigueur que ta puissance et ta force sont plus grandes." Il finit là son imprécation, puis frappa le porc avec un caillou. De leur côté, les Albains, par l'organe de leur dictateur et de leurs prêtres, répétèrent les mêmes formules, et prononcèrent le même serment. »

¹⁵ V. Basanoff, *Evocatio, étude d'un rituel militaire romain*. Paris, Presses Universitaires, 1947, 230 pages.

¹⁶ Macrobe, *Saturnales*, III,9,5 : « *Ipsius uero urbis nomen etiam doctissimis ignoratum est, cauentibus Romanis ne quod saepe aduersus urbes hostium fecisse se nouerant idem ipsi quoque hostili euocatione paterentur, si tutelae suae nomen diuulgaretur.* » «C'est pour cette raison que les Romains ont tenu caché le nom du dieu protecteur de Rome, et même le nom latin de leur ville. »

¹⁷ Macrobe, *Saturnales*, III, 9 « *Excessere omnes adytis arisque relictis Di quibus imperium hoc steterat. Et de uetustissimo Romanorum more et de occultissimis sacris uox ista prolata est. Constat enim omnes urbes in alicuius dei esse tutela, moremque Romanorum archaenum et multis ignotum fuisse ut, cum obsiderent urbem hostium eamque iam capi posse confiderent, certo carmine euocarent tutelares deos: quod aut aliter urbem capi posse non crederent, aut etiam, si posset, nefas aestimarent deos habere captiuos. Nam propterea ipsi Romani et deum in cuius tutela urbs Roma est et ipsius urbis Latinum nomen ignotum esse uoluerunt. Sed dei quidem nomen nonnullis antiquorum, licet inter se dissidentium, libris insitum: et ideo uetusta persequentibus quicquid de hoc putatur innotuit. Alii enim Iouem crediderunt, alii Lunam: sunt qui Angeronam, quae digito ad os admoto silentium denuntiat: alii autem, quorum fides mihi uidetur firmior, Opem Consiuiam esse dixerunt. Ipsius uero urbis nomen etiam doctissimis ignoratum est, cauentibus Romanis ne quod saepe aduersus urbes hostium fecisse se nouerant idem ipsi quoque hostili euocatione paterentur, si tutelae suae nomen diuulgaretur. Sed uidendum ne quod nonnulli male aestimauerunt nos quoque confundat, opinantes uno carmine et euocari ex urbe aliqua deos et ipse deuotam fieri ciuitatem. Nam repperi in libro quinto Rerum reconditarum Sammonici Sereni utrumque carmen, quod ille se in cuiusdam Furii uetustissimo libro repperisse professus est. Est autem carmen huiusmodi quo di euocantur, cum oppugnatione ciuitas cingitur: SI DEUS SI DEA EST CUI POPULUS CIVITASQUE CARTHAGINIENSIS EST IN TUTELA, TEQUE MAXIME, ILLE QUI URBIS HUIUS POPULIQUE TUTELAM RECEPISTI, PRECOR VENERORQUE VENIAMQUE A VOBIS PETO UT VOS POPULUM CIVITATEMQUE CARTHAGINIENSEM DESERATIS, LOCA TEMPLA SACRA URBEMQUE EORUM RELINQUATIS ABSQUE HIS ABEATIS, EIQUE POPULO CIVITATI METUM FORMIDINEM OBLIVIONEM INICIATIS, PRODITIQUE ROMAM AD ME MEOSQUE VENIATIS, NOSTRAQUE VOBIS LOCA TEMPLA SACRA URBS ACCEPTIOR PROBATORQUE SIT, MIHIQUE POPULOQUE ROMANO MILITIBUSQUE MEIS PRAEPOSITI SITIS UT SCIAMUS INTELLIGAMUSQUE. SI ITA FECERITIS, VOVEO VOBIS TEMPLA LUDOSQUE FACTURUM. In eadem uerba hostias fieri oportet auctoritatemque uideri extorum, ut ea promittant futura. Urbes uero exercitusque sic deuouentur iam numinibus euocatis, sed dictatores imperatoresque soli possunt deuouere his uerbis: DIS PATER VEIOVIS MANES, SIVE QUO ALIO NOMINE FAS EST NOMINARE, UT OMNES ILLAM URBEM CARTHAGINEM EXERCITUMQUE QUEM EGO ME SENTIO DICERE FUGA FORMIDINE TERRORIS CONPLEATIS, QUIQUE ADuersum LEGIONES EXERCITUMQUE NOSTRUM ARMA TELAQUE FERENT, UTI VOS EUM EXERCITUM EOS HOSTES EOSQUE HOMINES URBES AGROSQUE EORUM ET QUI IN HIS LOCIS REGIONIBUSQUE AGRIS URBIBUSVE HABITANT ABDUCATIS LUMINE SUPERO PRIVETIS EXERCITUMQUE HOSTIUM URBES AGROSQUE EORUM QUOS ME, SENTIO DICERE, UTI VOS EAS URBES AGROSQUE CAPITA AETATESQUE EORUM DEVOTAS CONSECRATASQUE HABEATIS OLLIS LEGIBUS QUIBUS QUANDOQUE SUNT MAXIME HOSTES DEVOTI. EOSQUE EGO VICARIOS PRO ME FIDE MAGISTRATUQUE MEO PRO POPULO ROMANO EXERCITIBUS LEGIONIBUSQUE NOSTRIS DO DEVOVEO, UT ME MEAMQUE FIDEM IMPERIUMQUE LEGIONES EXERCITUMQUE NOSTRUM QUI IN HIS REBUS GERUNDIS SUNT BENE SALVOS SIRITIS ESSE. SI HAEC ITA FAXITIS UT EGO SCIAM SENTIAM INTELLIGAMQUE, TUNC QUISQUIS HOC VOTUM FAXIT UBI FAXIT RECTE FACTUM ESTO OVIBUS ATRIS TRIBUS. TELLUS MATER TEQUE IUPPITER OBTESTOR. Cum Tellurem dicit, manibus terram tangit: cum Iouem dicit, manus ad caelum tollit: cum uotum recipere dicit, manibus pectus tangit. In antiquitatibus autem haec oppida inueni deuota; * Stonios Fregellas Gaiios Veios Fidenas, haec intra Italiam,*

praeterea Carthaginem et Corinthum; sed et multos exercitus oppidaque hostium Gallorum Hispanorum Afrorum Maurorum aliarumque gentium quas prisci locuntur annales. Hinc ergo est quod propter huiusmodi euocationem numinum discessionemque ait Virgilius: Excessere omnes adytis arisque relictis Di, et ut tutelares designaret, adiecit: quibus imperium hoc steterat Utque praeter euocationem etiam vim deuotionis ostenderet, in qua praecipue Iuppiter, ut diximus, inuocatur, ait: — Ferus omnia Iuppiter Argos Transtulit. Videturne uobis probatum sine diuini et humani iuris scientia non posse profunditatem Maronis intellegi ? « Ils se sont tous retirés de leurs sanctuaires; ils ont abandonné leurs autels, les dieux qui jusqu'à ce jour avaient maintenu cet empire. » Ces expressions de Virgile sont tirées d'une coutume très ancienne des Romains, et de leurs mystères sacrés les plus secrets. En effet, il est certain que chaque ville a un dieu sous la tutelle duquel elle est placée, et qu'une coutume mystérieuse des Romains, longtemps ignorée de plusieurs, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie et qu'ils pensaient être sur le point de la prendre, était d'en évoquer les dieux tutélaires au moyen d'une certaine formule. Ils ne croyaient pas que sans cela la ville pût être prise, ou du moins ils auraient regardé comme un sacrilège de faire ses dieux captifs. C'est pour cette raison que les Romains ont tenu caché le nom du dieu protecteur de Rome, et même le nom latin de leur ville. Cependant tel nom de ce dieu se trouve dans quelques ouvrages anciens, qui néanmoins ne sont pas d'accord entre eux: les diverses opinions sur ce sujet sont connues des investigateurs de l'antiquité. Les uns ont cru que ce dieu était Jupiter, d'autres la Lune, d'autres la déesse Angerona, qui, tenant le doigt sur la bouche, indique le silence. D'autres enfin, dont l'opinion me paraît la plus digne de confiance, ont dit que ce fut Ops-Consivia. Quant au nom latin de Rome, il est demeuré inconnu, même aux plus érudits, les Romains appréhendant que, si leur nom tutélaire venait à être connu, ils n'eussent à éprouver de la part de leurs ennemis une évocation pareille à celle dont on savait qu'ils avaient usé à l'égard des villes de ces derniers. Mais prenons garde de ne pas tomber dans l'erreur qui en a égaré d'autres, en nous persuadant qu'il n'y eut qu'une seule et même formule et pour évoquer les dieux d'une ville, et pour la dévouer : car dans le livre V du traité Des choses cachées, de Sammonieus Serenus, je trouve ces deux formules, qu'il avoue avoir tirées d'un ouvrage très ancien d'un certain Furias. Voici la formule par laquelle on évoque les dieux d'une ville dont on fait le siège : « S'il est un dieu, s'il est une déesse sous la tutelle de qui soit la ville et le peuple de Carthage, je te prie, je te conjure et je te demande en grâce, ô grand dieu qui as pris cette ville et a ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peuple et la ville de Carthage, de désertir toutes ses maisons, temples et lieux sacrés, et de t'éloigner d'eux; d'inspirer à ce peuple et à cette ville la crainte, la terreur et l'oubli, et après les avoir abandonnés, de venir à Rome chez moi et les miens. Que nos maisons, nos temples, nos objets sacrés et notre ville, te soient plus agréables et plus convenables; en sorte que nous sachions et que nous comprenions que désormais tu es mon protecteur, celui du peuple romain et de mes soldats. Si tu le fais ainsi, je fais vœu de fonder des temples et d'instituer des jeux en ton honneur. » En prononçant ces paroles, il faut immoler des victimes, et il faut que l'inspection de leurs entrailles proibette l'accomplissement de ces évocations. Voici maintenant comment on dévoue les villes et les armées, après en avoir auparavant évoqué les dieux; mais les dictateurs et les empereurs peuvent seuls employer cette formule de dévouement. « Dis-Père, Vejovis, Mânes, ou de quelque nom qu'il soit permis de vous appeler, je vous prie vous tous de remplir de crainte, de terreur, d'épouvante cette ville de Carthage, et cette armée dont je veux parler. Que ces hommes, que ces ennemis, que cette armée qui porte les armes et lance des traits contre nos légions et contre notre armée, que leurs villes, que leurs champs, et que ceux qui habitent dans leurs maisons, dans leurs villes et dans leurs champs, soient par vous mis en déroute et privés de la lumière du ciel; que l'armée des ennemis, que leurs villes, que leurs champs dont je veux parler, que la tête des individus de tous les âges, vous soient dévoués et consacrés, selon les lois par lesquelles les plus grands ennemis vous sont consacrés. En vertu de ma magistrature, je les dévoue en votre place, je les substitue pour moi, pour le peuple romain, pour nos légions et nos armées, afin que vous conserviez, au milieu de l'entreprise que nous avons à conduire, ma personne, ma dignité, mon pouvoir, nos légions et notre armée. Si je sais, si je sens, si je comprends que vous l'avez fait ainsi, alors que quiconque a fait le vœu de vous immoler trois brebis noires, en quelque lieu qu'il l'ait fait, se trouve valablement engagé. Terre notre mère, et toi Jupiter, je t'atteste ! » En prononçant le mot Terre, on touche la terre de la main. En disant le mot Jupiter, on élève les mains au ciel; en faisant le vœu, on porte les mains à la poitrine. Je trouve dans l'antiquité qu'on a dévoué les villes des TONIENS, des FRÉGELLES, des GABIENS, des VÉIENS, des FIDÉNATES en Italie; et hors de ce pays, CORINTHE, sans compter plusieurs villes et armées ennemies, des GAULOIS, des ESPAGNOLS, des AFRICAINS, des MAURES, et d'autres nations dont parlent les anciennes annales. C'est donc cette évocation des dieux et leur retraite qui a fait dire à Virgile : « Les dieux se sont tous retirés de leurs sanctuaires, ils ont abandonné leurs autels. » C'est pour marquer leur qualité de protecteurs qu'il ajoute : « Les dieux qui jusqu'à ce jour avaient maintenu cet empire. » Et enfin, pour montrer, outre l'évocation des dieux, l'effet de la cérémonie du dévouement d'une ville, comme c'est Jupiter, ainsi que nous l'avons dit, qui y est principalement invoqué, le poète dit « Le cruel Jupiter a tout transporté à Argos. » Maintenant vous paraît-il prouvé qu'on peut à peine concevoir la profondeur de la science de Virgile tant dans le droit divin que dans le droit profane ? »

d'une dévotion apeurée¹⁸. Lors de la troisième guerre punique, et avant la destruction finale de la ville par Scipion Émilien, en 146 av. J.-C, celui-ci promit à Tanit un temple et un culte dans sa cité pour qu'elle quitte définitivement Carthage. Durant la prise de Veies, Junon immigre à Rome¹⁹. Macrobe a recopié les formules d'après les *res reconditae* de Serenus

¹⁸ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXII, 1 : «*Decemvrorum monitu decretum est Ioui primum donum fulmen aureum pondo quinquaginta fieret, Iunoni Mineruaeque ex argento dona darentur et Iunoni reginae in Auentino Iunonique Sospitae Lanuui maioribus hostiis sacrificaretur, matronaeque pecunia conlata quantum conferre cuique commodum esset donum Iunoni reginae in Auentinum ferrent lectisterniumque fieret, et ut libertinae et ipsae unde Feroniae donum daretur pecuniam pro facultatibus suis conferrent. Haec ubi facta, decemviri Ardeae in foro maioribus hostiis sacrificarunt. Postremo Decembri iam mense ad aedem Saturni Romae immolatum est, lectisterniumque imperatum - et eum lectum senatores strauerunt - et conuiuium publicum, ac per urbem Saturnalia diem ac noctem clamata, populusque eum diem festum habere ac seruare in perpetuum iussus.* » « Sur l'avis des décemvirs, on décréta d'abord, pour Jupiter, de lui faire faire un foudre d'or de cinquante livres ; pour Junon et Minerve, de leur donner des offrandes en argent, pour Junon Reine, sur l'Aventin, et Junon Sospita à Lanuvium, de leur sacrifier de grandes victimes ; de faire apporter par les matrones, versant chacune autant d'argent qu'elles le pourraient sans se gêner, une offrande à Junon Reine sur l'Aventin ; de tenir un lectisterne ; enfin de faire verser aux affranchies elles-mêmes, pour apporter une offrande à Feronia, une cotisation proportionnelle à leurs ressources. Cela fait, les décemvirs sacrifièrent à Ardée, sur le forum, de grandes victimes. Enfin - on était déjà en décembre - on fit un sacrifice, à Rome, au temple de Saturne, on ordonna un lectisterne - dont les sénateurs dressèrent le lit - et un banquet public ; on cria par la ville, pendant un jour et une nuit, le cri des Saturnales, et le peuple fut invité à tenir ce jour pour un jour de fête et à l'observer à l'avenir. »

¹⁹ Tite-Live, *Histoire Romaine*, V, 21-22 : «*Ingens profecta multitudo repleuit castra. Tum dictator auspicato egressus cum edixisset ut arma milites caperent, « Tuo ductu » inquit, « Pythice Apollo, tuoque numine instinctus pergo ad delendam urbem Veios, tibi hinc decimam partem praedae uoueo. Te simul, Iuno regina, quae nunc Veios colis, precor, ut nos uictores in nostram tuamque mox futuram urbem sequere, ubi te dignum amplitudine tua templum accipiat.* » *Haec precatus, superante multitudine ab omnibus locis urbem adgreditur, quo minor ab cuniculo ingruentis periculi sensus esset. Veientes ignari se iam a suis uatibus, iam ab externis oraculis proditos, iam in partem praedae suae uocatos deos, alios uotis ex urbe sua euocatos hostium templa nouasque sedes spectare, seque ultimum illum diem agere, nihil minus timentes quam subrutis cuniculo moenibus arcem iam plenam hostium esse, in muros pro se quisque armati discurrunt, mirantes quidnam id esset quod cum tot per dies nemo se ab stationibus Romanus mouisset, tum uelut repentino icti furore improvidi currerent ad muros. Inseritur huic loco fabula : immolante rege Veientium uocem haruspicis, dicentis qui eius hostiae exta prosecuisset, ei uictoriam dari, exauditam in cuniculo mouisse Romanos milites ut adaperto cuniculo exta raperent et ad dictatorem ferrent. Sed in rebus tam antiquis si quae similia ueri sint pro ueris accipiantur, satis habeam: haec ad ostentationem scenae gaudentis miraculis aptiora quam ad fidem neque adfirmare neque refellere est operae pretium. Cuniculus delectis militibus eo tempore plenus, in aedem Iunonis quae in Veientana arce erat armatos repente edidit, et pars auersos in muris inuadunt hostes, pars claustra portarum reuellunt, pars cum ex tectis saxa tegulaeque a mulieribus ac seruitiis iacerentur, inferunt ignes. Clamor omnia uariis terrentium ac pauentium uocibus mixto mulierum ac puerorum ploratu complet. Momento temporis delectis ex muro undique armatis patefactisque portis cum alii agmine inruerent, alii desertos scanderent muros, urbs hostibus impletur ; omnibus locis pugnatur; deinde multa iam edita caede senescit pugna, et dictator praecones edicere iubet ut ab inermi abstineatur. Is finis sanguinis fuit. Dedi inde inermes coepti et ad praedam miles permissu dictatoris discurrit. Quae cum ante oculos eius aliquantum spe atque opinione maior maiorisque pretii rerum ferretur, dicitur manus ad caelum tollens precatus esse ut si cui deorum hominumque nimia sua fortuna populique Romani uideretur, ut eam inuidiam lenire quam minimo suo priuato*

incommodo publicoque populi Romani liceret. Conuertentem se inter hanc uenerationem traditur memoriae prolapsus cecidisse; idque omen pertinuisse postea euentu rem coniectantibus uisum ad damnationem ipsius Camilli, captae deinde urbis Romanae, quod post paucos accidit annos, cladem. Atque ille dies caede hostium ac direptione urbis opulentissimae est consumptus: Postero die libera corpora dictator sub corona uendit. Ea sola pecunia in publicum redigitur, haud sine ira plebis; et quod rettulere secum praedae, nec duci, qui ad senatum malignitatis auctores quaerendo rem arbitrii sui reiecisset, nec senatui, sed Liciniae familiae, ex qua filius ad senatum rettulisset, pater tam popularis sententiae auctor fuisset, acceptum referebant. Cum iam humanae opes egestae a Veïis essent, amoliri tum deum dona ipsosque deos, sed colentium magis quam rapientium modo, coepere. Namque delecti ex omni exercitu iuuenes, pure lautis corporibus, candida ueste, quibus deportanda Romam regina Iuno adsignata erat, uenerabundi templum iniere, primo religiose admouentes manus, quod id signum more Etrusco nisi certae gentis sacerdos attractare non esset solitus. Dein cum quidam, seu spiritu diuino tactus seu iuuenali ioco, « uisne Romam ire, Iuno ? » Dixisset, adnuisse ceteri deam conclamauerunt. Inde fabulae adiectum est uocem quoque dicentis uelle auditam; motam certe sede sua parui molimenti adminiculis, sequentis modo accepimus leuem ac facilem tralatu fuisse, integramque in Auentinum aeternam sedem suam quo uota Romani dictatoris uocauerant perlatam, ubi templum ei postea idem qui uouerat Camillus dedicauit. Hic Veiorum occasus fuit, urbis opulentissimae Etrusci nominis, magnitudinem suam uel ultima clade indicantis, quod decem aestates hiemesque continuas circumsessa cum plus aliquanto cladum intulisset quam accepisset, postremo iam fato quoque urgente, operi bus tamen, non ui expugnata est ». « Une foule immense se rendit au camp qu'elle remplit tout entier. Alors le dictateur, sortant de consulter les auspices, et après avoir donné l'ordre de prendre les armes : « C'est, dit-il, sous ta conduite, Apollon Pythien, c'est sous l'inspiration de ta divinité que je vais détruire Véies : je te voue d'ici la dixième partie du butin. Et toi, Junon Reine, qui habites encore Véies, je t'en conjure, suis-nous, après la victoire, dans notre ville qui sera bientôt la tienne, et qui te recevra dans un temple digne de ta majesté ». Cette prière achevée, comme il avait plus de troupes qu'il ne lui en fallait, il attaqua la ville sur tous les points, afin de détourner l'attention du danger dont menaçait la mine. Les Véiens ignorant que déjà leurs devins et les oracles étrangers avaient prononcé leur condamnation; que déjà des dieux étaient appelés au partage de leurs dépouilles, que d'autres, évoqués par des vœux du sein de leurs murailles, attendaient chez leurs ennemis des temples et de nouvelles demeures, que ce jour enfin était leur dernier jour; ne se doutant pas non plus qu'un souterrain pratiqué sous leurs murailles avait déjà rempli la citadelle de Romains, courent armés, chacun de son côté se placer sur les remparts, étonnés que les assiégeants qui, depuis si longtemps, n'avaient pas bougé de leurs postes, se ruassent sans précaution, comme des insensés, vers les murailles. C'est ici qu'on place un détail fabuleux. Tandis que le roi des Véiens immolait une victime, la voix de l'haruspice annonçait la victoire à celui qui enlèverait les entrailles, fut entendue dans le souterrain, et décida les Romains à percer la mine : ils saisirent les entrailles et les portèrent au dictateur. Mais dans des événements d'une si haute antiquité, c'est assez, ce me semble, d'adopter pour vrai le vraisemblable, et quant à ces détails, plus convenables à l'appareil du théâtre, qui se complaît au merveilleux, qu'à la fidélité de l'histoire, ce serait peine perdue de les affirmer ou de les réfuter. La mine, alors pleine de soldats d'élite, les vomit soudain tout armés dans le temple de Junon, qui se trouvait dans la citadelle de Véies : une partie attaquent par derrière les ennemis sur les murailles; d'autres forcent les portes; d'autres enfin mettent le feu aux maisons d'où les femmes et les esclaves lançaient des tuiles et des pierres. Une clameur immense, formée de cris de menace et de peur, auxquels se mêlent les lamentations des enfants et des femmes, remplit toute la ville. En un moment les défenseurs sont précipités du haut des murailles; une partie des Romains s'élançant par les portes qu'on a ouvertes, les autres franchissent les remparts abandonnés, la ville se remplit d'ennemis, on se bat sur tous les points. Enfin, après un grand carnage, l'acharnement se ralentit; le dictateur fait publier par les hérauts l'ordre d'épargner tout ce qui est sans armes, et le sang cesse de couler. Les habitants désarmés commencent à se rendre, et le dictateur l'ayant permis, les soldats courent de côté et d'autre au pillage. Lorsqu'on apporta devant lui ce butin dont l'abondance et la richesse dépassaient son attente et son espoir, Camille, dit-on, demanda, leva les mains au ciel, "Que si quelqu'un des dieux ou des hommes trouvait excessive sa fortune et celle du peuple romain, la faute en fût expiée au moindre dommage pour lui et pour la patrie. ». Comme, dit-on, il se tournait en faisant cette prière, il glissa et se laissa tomber; et cette chute fut pour ceux qui établirent les prédictions sur l'événement, le présage de la condamnation de Camille, et de la prise de Rome, malheur qui arriva peu d'années après. Pour en revenir à cette journée, elle fut remplie tout entière par le massacre des ennemis et par le pillage d'une ville si opulente. Installation de Junon Reine à Rome.

Le lendemain le dictateur vendit les têtes libres à l'encan; et ce fut le seul argent qui rentra au trésor. Le peuple s'en irrita; il ne tenait compte du butin qu'il avait emporté, ni au général qui, pour se décharger de la responsabilité d'un mauvais parti, avait renvoyé au sénat la décision d'une affaire dont il était le maître ; ni au sénat, mais aux Licinius : au fils, pour avoir engagé la discussion dans le sénat; au père, pour avoir ouvert un avis si populaire. Lorsque toutes les richesses profanes eurent été enlevées de Véies, les Romains s'emparèrent des richesses des dieux, et des dieux eux-mêmes, mais plutôt comme des adorateurs que comme des spoliateurs avides : ainsi, des jeunes gens choisis dans l'armée entière, le corps lavé et purifié, vêtus de blanc, ayant été

Sammonicus, qui les a trouvées chez Lucius Furius Philus qui faisait partie du cercle des Scipions, et qui accompagnait l'Africain à Carthage en 146²⁰.

Ainsi ce rituel précisait les rapports entre conquérants et conquis. Les Romains, cherchent à soumettre les peuples, et viennent, plutôt, à la rencontre de leurs divinités. Leur panthéon réserve une attention toute particulière aux divinités des peuples vaincus. Leur panthéon se caractérise par une irréductible altérité. Y. Le Bohec remarque à ce propos « Les Romains n'ont jamais voulu exporter leur panthéon, l'imposer à qui que ce soit. Leur modération en ce domaine s'explique : ils pensaient, comme leurs contemporains, que tous les hommes adoraient les mêmes dieux, simplement sous des noms différents. La religion intervenait pourtant, conjointement avec le droit, mais d'une autre manière : elle justifiait l'impérialisme. Les Romains, parce qu'ils étaient les hommes les plus pieux du monde, disaient-ils, bénéficiaient d'une protection particulière, qui leur assurait la victoire, et, en plus, ils avaient reçu pour mission d'imposer leur autorité au monde afin de lui donner son ordre »²¹.

désignés pour transporter Junon Reine à Rome, ils entrèrent de la façon la plus respectueuse en son temple, et ne portèrent la main sur elle qu'avec piété ; car les usages de l'Étrurie n'accordent ce droit qu'à un prêtre d'une certaine famille. Après cela, l'un d'eux, soit par une inspiration divine, soit par une saillie de jeune homme, ayant dit : « Veux-tu aller à Rome, Junon ? » Les autres s'écrièrent que la déesse avait, par un signe de tête, exprimé son contentement ; et c'est ce qui donna lieu à ce bruit fabuleux, qu'on l'avait entendu parler et dire : « Je le veux ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on put l'enlever de sa place sans employer de grands efforts ; elle semblait suivre, légère et docile, les jeunes gens, plutôt qu'être portée par eux ; et elle était intacte lorsqu'elle arriva sur l'Aventin, sa demeure éternelle, où l'avaient appelée les vœux du dictateur romain, où Camille lui dédia par la suite le temple qu'il lui avait voué. Ainsi tomba Véies, la ville la plus opulente du nom étrusque, et dont la ruine même révéla la grandeur : en effet, après dix étés et dix hivers d'un siège sans relâche, après avoir plus porté que reçu de dommage, à la fin, pressée par une destinée supérieure, elle céda aux travaux de l'art, sans que la force eût pu la réduire » .

²⁰ Macrobe, *Saturnales*, III, 9, 6 : « *Sed uidentum ne quod nonnulli male aestimauerunt nos quoque confundat, opinantes uno carmine et euocari ex urbe aliqua deos et ipse deuotam fieri ciuitatem. Nam repperi in libro quinto Rerum reconditarum Sammonici Sereni utrumque carmen, quod ille se in cuiusdam Furiū uetustissimo libro repperisse professus est.* »

²¹ Y. le Bohec, *Histoire Militaire des guerres puniques*, Édition du Rocher, 1996, p.26.

Première partie

Un Médaillon de Carthage

L'épopée de Silius Italicus n'est pas seulement historique, elle est historico-mythologique. Aux faits historiques se mêle la mythologie, en particulier par la présence des dieux. Il convient donc de s'interroger sur la place et la fonction de ce désordre causé par Hannibal dans l'idéologie de l'épopée ; en particulier, quel rôle jouent les dieux dans ce désordre ? Comment interagit-il avec l'ordre divin, celui des destins et de Jupiter, qui doit s'imposer en tout état de cause, mais auquel Hannibal semble s'opposer pleinement ?

En effet, Silius Italicus qu'une tradition sévère a surnommé « le singe de Virgile » ressemble par bien des traits à ce Maternus dont Tacite brosse le portrait dans le *Dialogue des orateurs*. En effet, Silius admirait ouvertement Virgile, comme le rappelle Pline le Jeune²². Il se retira en Campanie pour se consacrer à l'étude et composer, vraisemblablement à partir de 80, une oeuvre monumentale composée de 17 livres, les *Punica*, dont Martial, qui fut le protégé du poète, salue la rédaction en cours dans une épigramme²³ datée de 88. Fervent admirateur de

²² Pline Le Jeune, *Ep.* III, 7,8 «*Erat φιλόκαλος usque ad emacitatis reprehensionem. Plures isdem in locis villas possidebat, adamatisque novis priores neglegebat. Multum ubique librorum, multum statuarum, multum imaginum, quas non habebat modo, verum etiam venerabatur, Vergili ante omnes, cujus natalem religiosius quam suum celebrabat, Neapoli maxime, ubi monimentum ejus adire ut templum solebat* » «Il se plaisait à rassembler dans chacune grand nombre de livres, de statues, de portraits, qu'il n'aimait pas seulement, mais dont il était enchanté. Le portrait de Virgile remportait sur tous les autres. Il t'était la naissance de ce poète avec beaucoup plus de solennité que la sienne propre; principalement à Naples, où il n'approchait de son tombeau qu'avec le même respect qu'il eût approché d'un temple. »

²³ *Epigrammes*, 4,14, 2-4 «*Sili, Castalidum decus sororum,*

*qui periuria barbari furoris
ingenti premis ore perfidosque
astus Hannibalis leisque Poenos
5 magnis cedere cogis Africanis:
paulum seposita seueritate,
dum blanda uagus alea December
incertis sonat hinc et hinc fritillis
et ludit tropa nequiore talo,
10 nostris otia commoda Camenis,
nec torua lege fronte, sed remissa
lasciuis madidos iocis libellos.
Sic forsitan tener ausus est Catullus
magno mittere Passerem Maroni. »*

« Silius, l'honneur des vierges de Castalie, toi qui peins à grands traits les parjures, la fureur d'un peuple barbare et les ruses perfides d'Annibal ; toi qui fais succomber l'inconstant Carthaginois sous les aimes de l'immortel

Virgile et de Cicéron, il acheta leurs domaines de Tusculum et de Naples et il y séjourna, partageant son activité entre l'écriture, la lecture et les *recitationes* de son poème qu'il dédiait à ses amis. Le sujet de son épopée, porte sur le conflit meurtrier qui opposa Rome à Carthage ou plutôt à Hannibal Barca. Ce choix témoigne clairement d'un émerveillement pour la geste glorieuse de Rome républicaine et pour les vertus ancestrales que mettait à l'honneur la tradition nationale à travers des œuvres telles que le *Poenicum Bellum* de Névius ou encore les *Annales* d'Ennius dont les livres VIII et IX traitent le même sujet. Mariant la légende à l'Histoire, il donne libre cours dans son épopée à une lutte manichéenne mettant aux prises l'esprit maléfique de Carthage -Hannibal- à une succession de généraux romains dont le dernier et le plus grand-Scipion l'Africain- sera un nouvel avatar du *pius Aeneas*.

Scipion l'Africain ; oublie un instant ton austère gravité, dans ce mois de décembre, où le jeu promène çà et là ses caprices charmants, où le bruit des cornets capricieux retentit de toutes parts, où le victimaire joue avec des dés infidèles ; époque si favorable aux loisirs de nos muses ! lis, non d'un oeil sévère, mais avec indulgence, ces feuillets empreints de malice et de folâtre gaieté. Ainsi peut-être le tendre Catulle osa-t-il envoyer au grand Virgile le moineau qu'il avait chanté. »

CHAPITRE I

Hannibal Barca: un référent-clé:

I. 1. Le personnage individuel promu au rang de prototype à valeur ethnique :

Rattacher un individu aux valeurs collectives d'un peuple permet de définir les traits principaux de celui-ci : Amilcar, Hannibal, Didon et Sophonisbe sont de parfaits prototypes du peuple punique²⁴.

Généralement, les personnalités de premier plan, indépendamment de leur personnalité individuelle et des nuances qu'elles supposent, reflètent d'abord les caractéristiques principales du peuple auquel elles appartiennent. Hannibal, par exemple, ne se laisse pas enfermer dans dans le portrait collectif de son peuple, mais les traits essentiels de son portrait sont bel et bien ceux d'un Punique : on y trouve la mauvaise foi, la ruse, la cruauté et

²⁴ E.Pais, *Ricerche sulla storia e sul diritto pubblico di Roma*, « Hannibal est l'expression complexe, géniale de la civilisation punique. » p. 434.

l'irrégiosité. On se souvient ici de la condamnation sans appel que Tite Live exprime à l'encontre du chef Carthaginois « D'énormes défauts contrebalançaient des qualités si éminentes : une cruauté sans bornes, une perfidie plus que punique, une absence totale de franchise et de probité, il n'avait aucune crainte des dieux, aucun respect des serments, aucun scrupule religieux. »

Par ailleurs, la répétition d'un même trait de caractère donne lieu à la mise en place d'un portrait d'ensemble assez caricatural et simpliste, surtout quand il s'agit de l'ennemi juré de peuple-roi. La race entière se trouve donc exprimée dans une forme synthétique, dans un portrait individuel érigé en *topos* ou en une série de lieux communs.

Le portrait d'Hannibal Barca ressort avec un éclat particulier dans la tradition classique. Le relief que prend ce personnage se traduit par le nombre considérable de chapitres et de livres où il est caractérisé et qui jettent une vive lumière sur cet homme de premier plan et, à travers sa personnalité et les influences dont il témoigne sur le peuple et l'Etat auxquels il appartient. Être Carthaginois, c'est être fourbe, cruel et impie. Or, c'est une définition qui est réversible au sens où être perfide et manquer à sa parole donnée et aux serments et aux traités, c'est se comporter en Carthaginois.

Hannibal entreprend la guerre contre Rome non seulement pour assouvir une vengeance individuelle, il est porteur d'enjeux multiples. Il assouvit le désir de vengeance de son père et se fait le continuateur de l'œuvre d'Hamilcar. Il répond également à l'appel lancé par Didon. Il se fait également l'instrument de Junon qui cherche à nuire aux descendants d'Enée et des Troyens. Il est même instrumentalisé par Jupiter en personne qui voit en lui le *labor* nécessaire pour éprouver les Romains et grâce auquel ils retrouveront leurs valeurs d'antan, celle du *mos maiorum*.

Quand Hannibal comprend que les dieux lui sont hostiles, et oeuvrent pour son échec, il décide de porter la guerre contre les *fata* et contre Jupiter lui-même. Ce n'est plus question alors de la guerre punique mais d'une guerre titanesque, dont l'action atteint son apogée au livre XII, dans la scène d'*Hannibal ad portas*²⁵.

²⁵ Silius Italicus, *Punica*, XII, 541 -752.

I. 2. Dynastie des Barcides :

Hannibal Barca est, pour l'auteur et pour les Romains en général, le responsable et le principal protagoniste de la lutte acharnée dont l'issue, heureuse pour Rome, rendit possible la conquête du monde antique par la puissance romaine. Il est le grand chef ennemi de la deuxième guerre punique où Rome a failli perdre son indépendance et sa vie. Rome y fut presque prise et détruite tant le danger fut proche.²⁶ Il fut le principal représentant des Carthaginois dans leur lutte contre les Romains : la deuxième guerre punique fut en vérité celle d'Hannibal, assurent Tite Live et Polybe²⁷. Il ne s'agit donc nullement d'un général quelconque, mais de l'ennemi de Rome en tant que telle, avant d'être celui de tel ou tel chef romain en particulier. La deuxième guerre punique se présente moins comme une guerre nationale opposant Rome à Carthage qu'Hannibal à Rome²⁸. Hannibal est le héros d'une épopée grandiose magistralement entamée avec la traversée de la chaîne des Alpes. Le chef Punique, dans son envie de restituer à sa patrie une grande gloire, se consuma lui-même.

La référence familiale joue un rôle de premier plan en ce qui concerne la famille des Barcides et l'hostilité d'Hannibal à l'encontre de Rome : Hannibal, Hamilcar et Hasdrubal. La filiation exemplaire entre Hamilcar et non seulement Hannibal mais aussi son frère Hasdrubal, voire le troisième frère Magon, auréole d'une *aura* épique cette famille et en fait un danger majeur

²⁶ Tite -Live, 21, 3, 6 « *Hic ignis* » (ce feu).

²⁷ Polybe, I, 3, 2 ; II, 37, 2 ; 71, 9 ; III, 11. Ἀρξεί δὲ τῆς πραγματείας ἡμῶν τῶν μὲν χρόνων ὀλυμπιάς ἑκατοστή τε καὶ τετρακοστή, τῶν δὲ πράξεων παρὰ μὲν τοῖς Ἑλλήσιν ὁ προσαγορευθεὶς συμμαχικὸς πόλεμος, ὃν πρῶτον ἐξήνεγκε μετ' Ἀχαιῶν πρὸς Αἰτωλοῦς Φίλιππος, Δημητρίου μὲν υἱός, πατὴρ δὲ Περσέως, παρὰ δὲ τοῖς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦσιν ὁ περὶ Κοίλης Συρίας, ὃν Ἀντίοχος καὶ Πτολεμαῖος ὁ Φιλοπάτωρ ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους· ἐν δὲ τοῖς κατὰ τὴν Ἰταλίαν καὶ Λιβύην τόποις ὁ συστὰς Ῥωμαίοις καὶ Καρχηδονίοις, ὃν οἱ πλεῖστοι προσαγορεύουσιν Ἀννιβιακόν » (Mon traité commencera, en ce qui concerne la date, à la cent quarantième olympiade ; pour ce qui est des faits, en Grèce, à la guerre dite « sociale », que Philippe, fils de Démétrios et père de Persée, livra aux Étoliens en s'alliant aux Achéens ; en Asie, à celle qu'Antiochos et Ptolémée Philopator se firent entre eux pour la Coelé-Syrie ; en Italie et en Afrique, à celle des Romains et des Carthaginois, qu'on appelle généralement la « guerre d'Hannibal »)

²⁸ Tite -Live, *Histoire Romaine*, 37, 45, 16 : « là où se trouve Hannibal, jamais n'y sera de paix pour le peuple romain. » « *numquam ... ibi pacem esse populo romano ubi Hannibal erit* »

pour Rome²⁹. De 247 à 241, les Carthaginois n'ont pas arrêté de plier sous la pression de la force romaine. En 241, ils perdirent finalement la partie. En 240, la révolte de leurs mercenaires les accabla et mit en péril l'existence même de Carthage, les obligeant à céder aux Romains leurs possessions de la Sardaigne et de la Corse. Toutefois, sur ce fond obscur de désastres, flamboya l'action énergique et salutaire d'Hamilcar Barca. De 247 à 245, celui-ci put immobiliser l'armée romaine devant Palerme. En 244, il s'implanta sur le sommet du mont Eryx sans que les Romains puissent lui faire une quelconque résistance, d'où il menaça de les assiéger. A la fin de la première guerre punique, c'est lui encore qui, par sa victoire sur Spendios en 239 et sur Matho en 238, écrasa les rebelles et préserva Carthage de la destruction dont ils l'avaient menacée. Hamilcar, le premier, donna à la famille des Barcides une grande *aura* et il prédestinait ainsi ses fils à une grande renommée.

Les généraux romains étaient convaincus que, si « Hasdrubal parvenait avec l'armée d'Espagne à rejoindre Hannibal, qui était par lui même un ennemi à peine supportable pour l'Italie, ce serait la fin de l'Empire romain. »³⁰. Hannibal est d'emblée grandi aux dimensions d'un champion représentatif de Carthage tout entière et devient la figure par excellence de héros -adversaire de l'histoire romaine. La symétrie entre Hannibal et Rome est soulignée systématiquement. Citons parmi d'autres ce passage : « Il n'y eut cette année aucun engagement avec Hannibal. Encore accablé par le coup qui venait de frapper sa patrie et sa famille, il ne vint point chercher les Romains, et eux-mêmes ne le troublèrent pas dans son repos : tant ils croyaient qu'il y avait de force dans ce seul chef, alors même que tout s'écroulait autour de lui. »³¹. Tite Live fait dire à l'Étolien Nicandre : « Hannibal, cet ennemi né des Romains, qui leur avait tué plus de généraux et de soldats qu'il ne leur en restait »³². Hannibal assume à lui seul les vicissitudes de la fortune de Carthage³³. L'image d'Hannibal se

²⁹ Le père Hamilcar et son fils aîné ont la même réaction quand ils échouent successivement à écraser les Romains : tous les deux gémissent de colère en grincant des dents: Tite Live, *Histoire Romaine*, 21, 41,9: « *fremens maerensque* » et 300, 20, 1: « *frendens gemensque* » (grinçant et gémissant)

³⁰ Tite -Live, *Histoire Romaine*, 23, 28, 8 : « *rati si Hannibali, vix per se ipsi tolerando Italiae hosti, Hasdrubal dux atque Hispaniensis exercitus esset iunctus, illum finem Romani imperii fore.* » (Bien persuadés que s'il parvenait avec l'armée d'Espagne à rejoindre Hannibal, à qui, bien que seul, l'Italie pouvait à peine résister, la ruine de l'empire romain serait inévitable)

³¹ Tite -Live, *Histoire romaine*, 28, 12,1 : « *Cum Hannibale nihil eo anno rei gestum est. Nam neque ipse se obtulit in tam recenti vulnere publico privatoque, neque lacessierunt quietum Romani, tantam inesse vim, esti omnia alia circa eum ruerent in uno illo duce censebant.* » (Contre Hannibal, on ne fit rien cette année-là. Car, de lui-même, il ne se présenta pas au combat, après le coup si récent porté à sa patrie et à sa famille, et les Romains ne troublèrent pas son repos : tant ils croyaient de force, quoique tout croulât autour de lui, en ce seul général.)

³² Tite -Live, *Histoire romaine*, 35, 12,14 « *Hannibale nato adversus Romanos hoste, qui plures et duces et milites eorué occidisset quam quot superesset* » (Il parlait aussi de la coopération d'Hannibal, cet ennemi né des Romains, qui leur avait tué plus de généraux et de soldats qu'il ne leur en restait.)

³³ Tite- Live, *Histoire romaine*, 27, 51,12 : « Hannibal en voyant la tête tranchée de son frère Hasdrubal dit : « *agnoscere se fortunam Carthaginis.* »

superpose à celle de la métropole punique. Et celle-ci périclisse presque du fait de la défaite finale de son illustre fils. La fortune de celui-ci recouvre entièrement celle de son peuple. C'est un personnage générique qui sert de modèle de caractérisation pour ses compatriotes. Il a une fonction quasi-normative puisqu'il définit les caractéristiques essentielles de tout Punique. En d'autres termes, si Hannibal a un défaut, tous les Carthaginois l'auront et de même, si le peuple entier a un vice, le Barcide l'aura automatiquement³⁴. Son comportement est une définition de la conduite authentiquement carthaginoise. Hannibal, son père Hamilcar - qui avait commandé les armées carthagoises lors de la première guerre punique et son frère Hasdrubal, - vaillant combattant cherchant toujours à être le digne frère d'Hannibal³⁵ - sont une véritable créature tricéphale qui se détache de la masse des Carthaginois. Hannibal se présente lui-même comme le continuateur de l'œuvre de son père Hamilcar dont il hérite la haine farouche pour les Romains. Il est presque né sous la tente de son père, et fut initié dès sa plus tendre enfance aux arts de Mars³⁶. « Son père était Hamilcar lui-même, cet autre Mars comme ils le disent »³⁷ Il est tout le portrait de son père : « c'était dans le visage la même expression d'énergie, la même violence dans le regard, la même physionomie, les mêmes traits »³⁸. La ressemblance parfaite entre le père et le fils aîné permet ainsi de rapprocher la première et la deuxième guerre punique³⁹. Par ailleurs, l'historien latin prolonge le portrait du père dans celui de sa descendance pour donner plus d'épaisseur à la figure de l'ennemi. Pour mieux rehausser la flamme vengeresse insufflée du père à sa progéniture. Le thème de l'*odium paternum* dont Hannibal est l'incarnation est un leitmotiv dans la tradition classique⁴⁰. Aux yeux de Polybe, le motif essentiel de la deuxième guerre punique s'incarne dans la personnalité d'Hamilcar : « Il faut considérer que la guerre des Romains et des Carthaginois eut pour cause le ressentiment d'Hamilcar surnommé Barca, qui fut le père légitime

³⁴ Tite-Live, *Histoire romaine*, 22, 48,1 : « cette promesse, Hannibal l'observa avec la foi punique : ils furent tous jetés dans les fers. »

³⁵ Tite-Live, *Histoire romaine*, 27, 44,6 : « *patre eodem Hamilcare genitum,aeque impigrum ducem* »

³⁶ Tite-Live, *Histoire romaine*, 21, 43,15 : « *me, in praetorio patris, clarissimi imperatoris, prope natum,certe eductum.* »

³⁷ Tite-Live, *Histoire romaine*, 21, 10,8 « *Hamilcar, Mars alter* » (21, 10,8)

³⁸ Tite-Live, *Histoire romaine*, 21, 4,2 : « *eundem vigorem in vultu vimque in oculis, habitum oris, lineamentaque.* »

³⁹ Autres passages où le père et le fils sont rapprochés:21, 3,5 : discours d'Hannon qui voit dans l'ascension d'Hannibal les *imperia immodica paterni speciem* ; ou encore 24, 41,8 ; 30, 28,4 ; 35,19,3.

⁴⁰ Polybe,III,12,3 : « Hannibal trouva dans les circonstances l'occasion de manifester ô combien sa haine paternelle vis-à-vis des Romains » (Ἀντίβηξ δὲ παρέδωκεν οἱ καιροὶ καὶ λίαν ἐναποδείξασθαι τὴν πατρῶαν ἔχθραν εἰς Ῥωμαίους.)

d'Hannibal.»⁴¹ et « que s'il avait vécu, c'est avec Hamilcar comme commandant, que les Carthaginois auraient porté contre l'Italie, les armes qu'ils y portèrent sous le commandement d'Hannibal. »⁴² Hasdrubal est également à la hauteur de la renommée de son illustre famille⁴³. Hasdrubal « (*Hasdrubali fratri, viro impigro* »⁴⁴ est « un bon général ». Il meurt en combattant courageusement. Par moments, il sert de substitut à son frère Hannibal et même à Carthage⁴⁵. « *me magna secundum, Carthago putat Hannibali* ». Le chef punique et les siens -la *domus Barca*-⁴⁶ servent de modèles de référence, et les autres individualités ou plutôt les autres Carthaginois viennent s'agrèger à leurs portraits singuliers pour en épouser parfaitement les traits. « Hamilcar prépara aux Romains de tels ennemis en la personne d'Hasdrubal, le mari de sa fille, et de son propre fils Hannibal, qu'il ne pouvait dépasser un pareil degré de haine ; Hasdrubal, par sa mort prématurée, ne fit pas éclater au grand jour ses intentions, mais Hannibal trouva dans les circonstances l'occasion de manifester ô combien la haine paternelle vis-à-vis des Romains »⁴⁷.

Hannibal est un nouvel Hamilcar. Il se définit comme un champion de l'art militaire mais aussi comme le génie maléfique de Carthage. D'emblée, il assume, avec une spontanéité puérile et d'autant plus inquiétante la promesse de haïr Rome. L'impression défavorable est acquise désormais dans l'esprit du lecteur.

I.3. Religion d'Hannibal

Aux dires de Tite Live, toute considération d'ordre religieux serait étrangère à Hannibal. Celui-ci est un personnage plongé dans un abîme de vices. Dès le début de sa troisième décennie, le Padouan, tout en intégrant la description du Barcide dans le regard des soldats qui observent leur futur général, lance cette formule définitive : « *Has tantas viri virtutes ingentia*

⁴¹ Polybe, III,9,6 « Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῦ γε Ρωμαίων καὶ Καρχηδονίων πολέμου—τὴν γὰρ παρέκβασιν ἐντεῦθεν ἐποησάμεθα—νομιστέον πρῶτον μὲν αἴτιον γεγονέναι τὸν Ἀμίλκου θυμὸν τοῦ Βάρκα μὲν ἐπικαλουμένου, πατρὸς δὲ κατὰ φύσιν Ἀννίβου γεγονότος »

⁴² Tite- Live, *Histoire romaine*, 21, 2, 2.

⁴³ Tite- Live, *Histoire romaine*, 27, 49, 4 : « *ut patre Hamilcare et Hannibale fratre dignum erat, pugnant cecidit.* »

⁴⁴ Tite- Live, *Histoire romaine*, 21, 22, 2

⁴⁵ Silius Italicus, *Punica*, XV, 749 -750 : (Moi, Carthage la grande me regarde comme le grand Hannibal)

⁴⁶ « Ce sont des lionceaux que j'élève pour la ruine de Rome »

⁴⁷ Polybe, III,12,3 : « ὡς καὶ δι' αὐτῶν φανερὸν ἐγένετο τῶν πραγμάτων. τοιοῦτους γὰρ ἐχθροὺς παρεσκεύασε Ρωμαίοις Ἀσδρούβαν τε τὸν τῆς θυγατρὸς ἄνδρα καὶ τὸν αὐτοῦ κατὰ φύσιν υἱὸν Ἀννίβαν ὥστε μὴ καταλιπεῖν ὑπερβολὴν δυσμενείας. Ἀσδρούβας μὲν οὖν προαποθανὼν οὐ πᾶσιν ἔκδηλον ἐποίησε τὴν αὐτοῦ πρόθεσιν· Ἀννίβα δὲ παρέδωκαν οἱ καιροὶ καὶ λίαν ἐναποδείξασθαι τὴν πατρῶαν ἐχθρὰν εἰς Ρωμαίους ».

vitia aequabant : inhumana crudelitas, perfidia plus quam Punica, nihil veri, nihil sancti, nihil sancti, nullus deum metus, nullum jusjurandum »⁴⁸. Cette condamnation sans appel vient, dans le récit livien, fustiger irrévocablement le comportement religieux du Punique.

Dans l'épopée silienne, l'entreprise militaire du Barcide s'inscrit, d'ores et déjà, sous le signe du sacrilège vu qu'elle s'affiche ouvertement contre Jupiter et le Capitole : « Et je vois Jupiter au sein de la mêlée »⁴⁹

A. Le serment d'Hannibal :

« L'historien (Polybe) a considéré cet incident comme un document de première importance, révélant de façon décisive la mentalité et la responsabilité d'Hamilcar »⁵⁰.

Quand Hamilcar, en 237, revêtu d'une dictature de fait par le peuple de Carthage, a décidé de partir conquérir la péninsule ibérique dont les traités conclus par les Romains ne lui interdisaient pas l'accès, et décrétant de s'en aller en Espagne tirer les ressources qui permettaient le redressement carthaginois, il offrit à son fils aîné de l'accompagner en y mettant une condition : l'enfant devait prêter un serment. La scène est célèbre toutefois les récits qui le rapportent varient dans le détail. Chez la plupart des historiens, le serment est réduit à quelques mots qui sont rapportés au style indirect et se présente comme une brève anecdote⁵¹. Cornélius Népos raconte qu'Hamilcar aurait demandé à son fils s'il voulait

⁴⁸ Tite-Live, 21,4, 9. (De grands vices égalaient de si brillantes vertus: une cruauté excessive, une perfidie plus que punique, rien de vrai, rien de sacré pour lui, nulle crainte des dieux, nul respect des serments, nulle religion)

⁴⁹ Silius Italicus, I, 137 : « *Bellantemque Iovem cerno* » (et je vois Jupiter en guerre).

⁵⁰ P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 182.

⁵¹ Valère Maxime, IX, 3 ext « *E quibus Hannibal mature adeo patria uestigia subsecutus est, ut eo exercitum in Hispaniam traiecit et ob id sacrificante viiii annorum natu altaria tenens iuraret se, cum primum per aetatem potuisset, acerrimum hostem populi Romani futurum, <et> pertinacissimis precibus instantis belli commilitum exprimeret. idem significare cupiens quanto inter se odio Carthago et Roma dissiderent, inflicto in terram pede suscitatoque puluere, tunc inter eas finem fore belli dixit, cum alterutra in habitum pulueris esset redacta* » (Au moment où Hamilcar, sur le point de passer en Espagne avec une armée, faisait, à cette occasion, un sacrifice, Hannibal, âgé de neuf ans, jura, la main sur l'autel, d'être le plus ardent ennemi du peuple romain, sitôt que l'âge le lui permettrait ; et même, à force de prières et d'instances, il arracha à son père la permission de l'accompagner dans l'expédition qu'il allait entreprendre. Le même Hannibal, voulant un jour exprimer la violence de la haine qui divisait Rome et Carthage, dit en frappant du pied et en soulevant la poussière : « La guerre ne cessera entre elles que lorsque l'une ou l'autre sera réduite en poussière. ») Appien, VI, 2, 9 ; Florus, I, 22, 2 : « *Hinc ultionem Hannibal puer ad aram patri iuraverat, nec morabatur* » (C'est pour cela qu'Hannibal enfant avait sur un autel juré à son père de venger son peuple ; et il ne fut pas long à le faire. » ; Aurélius Victor, *De Viris illustribus urbis Romae*, 42,1 « *Hannibal, Hamilcaris filius, nouem annos natus, a patre aris admotus odium in Romanos perenne iurauit* » (Hannibal, général carthaginois. Hannibal, fils d'Hamilcar, n'avait encore que neuf ans, lorsque, au pied des autels, son père lui fit jurer une haine éternelle aux Romains) ; Orose, IV, 14,3.

l'accompagner dans son expédition militaire dans la péninsule ibérique et que l'enfant acquiesça. Selon Tite Live, -qui évoque ce serment à deux reprises-, Hannibal, usant de caresses⁵², aurait prié son père de l'emmener avec lui en Espagne et jura : « *se cum primum posset, hostem fore populo Romano* » ; à un autre endroit de son *Ab Urbe Condita*, il précise qu'il avait alors juré : *numquam amicum fore populi Romani*⁵³. Quant à Polybe, il rapporte la scène où Hannibal, réfugié chez Antiochos, tente de faire disparaître la méfiance que le roi nourrissait à son endroit en raison de l'attitude trop aimable des émissaires romains envers le Punique, en lui relatant la scène du serment. Rappelant ses souvenirs d'enfance et pour mieux démontrer l'animosité sans égal qu'il nourrissait envers ses adversaires romains, Hannibal évoque la scène du serment. Le Barcide raconte au Séleucide qu'Hamilcar, avant d'entreprendre son expédition espagnole, fit un sacrifice aux dieux pour se les concilier. Polybe avance que « Quand avec d'heureux auspices (Hamilcar) eut versé les libations, il ordonna à tous les autres qui assistaient au sacrifice de s'écarter, puis appela l'enfant et lui demanda avec bienveillance s'il ne voulait pas partir avec lui en campagne. Hannibal accepta avec joie, et même, à la manière des enfants, il insista »⁵⁴. Après les rites sacrificiels et les libations, Hamilcar pria l'assistance de s'éloigner et fit rapprocher de lui son fils- âgé alors seulement de neuf ans - et lui demanda s'il voulait l'accompagner en Espagne. Hannibal accepta la proposition de son père. Et il se rappela avec émoi son bonheur de prendre part à cette expédition. Et Hannibal de renchérir sur le fait que son père émit une condition pour exaucer son vœu : il devait s'acquitter d'un serment solennel devant la divinité suprême de Carthage de ne jamais nourrir de sentiments amicaux envers les Romains⁵⁵. Hamilcar n'aurait donc consenti au vœu de son enfant qu'après lui avoir fait jurer ce serment « patriotique » dont il lui dicta, par ailleurs, la formule.

⁵² Tite -Live, 21, I, 4 « *pueriliter blandientem patri.* »

⁵³ Tite -Live, 21, I, 4 « ne sera jamais l'ami des Romains » ; 35 19,3 « *pater Hamilcar' inquit, 'Antioche, paruum admodum me, cum sacrificaret, altaribus admotum iureiurando adegit nunquam amicum fore populi Romani. sub hoc sacramento sex et triginta annos militavi, hoc me in pace patria mea expulit, hoc patria extorrem in tuam regiam adduxit: hoc duce, si tu spem meam destitueris, ubicumque uires, ubi arma esse sciam ueniam, toto orbe terrarum quaerens aliquos Romanis hostes.* » (Antiochus, j'étais tout enfant, lorsque mort père Hamilcar offrant un sacrifice, me fit approcher de l'autel et jurer que je ne serais jamais l'ami du peuple romain. (4) C'est pour obéir à ce serment, que j'ai fait trente-six ans la guerre; c'est ce serment qui, malgré la paix, m'a chassé de ma patrie; c'est ce serment qui a conduit Hannibal proscrit à votre cour; c'est pour y être fidèle que, si vous trompez mon espoir, je parcourrai le monde entier ; j'irai, partout où je pourrai trouver des soldats et des armes, susciter des ennemis aux Romains.)

⁵⁴ Tite Live, 21,1: « On raconte même qu'Hannibal âgé de neuf ans environ, câlinant comme un enfant son père pour se faire emmener en Espagne, fut amené près des autels) « *Fama est etiam Hannibalem annorum ferme novem,pueriliter blandientem patri Hamilcari ut duceretur in Hispaniam,cum perfecto Africo bello exercitum eo trajecturus sacrificaret,altaribus admotum,tactis sacris jure jurando adacrum esse,cum primum posset,hostem fore populo Romano* »

⁵⁵ Aurelius Victor, *De viris illustribus*, XLIII.

Chez Polybe, le serment d'Hannibal est présenté explicitement comme l'illustration du rôle déterminant d'Hamilcar dans le déclenchement de la seconde guerre punique⁵⁶ « on trouverait de nombreuses preuves en faveur de cette assertion, mais ce qui va être dit (l'anecdote du serment) suffira sans doute pour nous en convaincre », comme l'a très bien écrit P Pédech. L'historien latin lui fait jouer le même rôle. Le serment d'Hannibal apparaît, chez Tite Live, à la fin de la brève notice qui sert de préface générale au livre XXI. Tite-Live annonce qu'il va relater le conflit déchirant qui mit aux prises Rome et Carthage attisé par une animosité atavique. Il remarque que : « Les haines furent dans cette lutte plus grandes presque que les forces », et qu'Hannibal ne serait jamais l'ami des Romains « *Numquam amicum populi romani fore* »⁵⁷. Mais dans un autre passage, le serment du Punique revêt un caractère farouchement menaçant « *hostem fore populo Romano* »⁵⁸ : Hannibal sera même le plus farouche des ennemis du peuple-roi, selon Valère –Maxime « *acerrimum hostem populi Roamani futurum* »⁵⁹. Chez l'historien grec, à la différence de Tite-Live c'est le père qui prend l'initiative et qui exhorte son fils à faire ce serment sans que l'enfant ait rien demandé: « Quand, avec d'heureux auspices ... »

Chez l'historien de Padoue, c'est Hannibal, qui, de plein gré, pria son père de l'emmener avec lui: « On raconte même... ». R. Girod commenta la scène en ces termes : « Pour l'historien latin en effet, Hannibal apparaît comme un protagoniste, incarnation prestigieuse et malfaisante à la fois de la volonté de puissance carthaginoise. Pour l'historien grec, Hannibal n'est « étiologiquement » parlant, qu'un comparse »⁶⁰. Hamilcar a assurément désiré entraîner son rejeton à sa suite dans sa volonté de revanche « *ultionem puer ad aram patri iuraverat* »⁶¹, lui insuffler la flamme punitive qui le consumait lui-même. Il ne tolérait pas les

⁵⁶ Polybe, III, 10,7.

⁵⁷ Tite-Live, XXXV, 19, 2.

⁵⁸ Tite-Live, XXI, I, 4.

⁵⁹ Valère Maxime, IV, 3, ext.3. « *Quartum et uicesimum annum agens Scipio, cum in Hispania Karthagine oppressa maioris Karthaginis capredegisset, eximiae inter eos formae uirginem aetatis adultae et iuuenis et caelebs et uictor, postquam comperit inlustri loco inter Celtiberos natam nobilissimoque gentis eius Indibili desponsam, arcessitis parentibus et sponso inuiolatam tradidit. aurum quoque, quod pro redemptione puellae allatum erat, summae dotis adiecit. qua continentia ac munificentia Indibilis obligatus Celtiberorum animos Romanis adplicando meritis eius debitam gratiam retulit. iendae sumpsisset auspicia multosque obsides, quos in ea urbe Poeni clausos habuerant, in suam potestatem.* » « Scipion, dans sa vingt-quatrième année, venait de préluder à la prise de l'ancienne Carthage par la défaite de la Carthage d'Espagne. Les nombreux otages que les Carthaginois tenaient enfermés dans cette ville étaient tombés en son pouvoir, entre autres une jeune fille d'une grande beauté et d'âge nubile. Ce général dans la fleur de la jeunesse, célibataire et vainqueur, apprenant qu'elle était d'une illustre famille de Celtibérie et fiancée à l'un des plus nobles de la nation, nommé Indibilis, fit venir ses parents et son fiancé et la remit pure et intacte entre leurs mains ; il ajouta même à sa dot l'or qu'ils avaient apporté pour sa rançon. Touché de tant de réserve et de générosité, Indibilis témoigna sa juste reconnaissance pour les bienfaits de Scipion en gagnant aux Romains les coeurs des Celtibères. »

⁶⁰ R.Girod, Les origines de la deuxième guerre punique chez Polybe (III ,1-12) et Tite-Live (XXI, 1-5) dans *Aïôn, le temps chez les Romains*, Paris, 1976, p.119-135.

⁶¹ Florus, II, 6.

dégâts que les Romains avaient fait subir à la métropole punique. Il espérait redonner à sa patrie sa gloire d'antan⁶² « Ce courage altier ne pouvait se consoler de la perte de la Sicile et de la Sardaigne : le désespoir, disait-il, avait fait céder trop vite la première de ces provinces ; l'autre, au milieu des troubles de l'Afrique, avait été enlevée par la perfidie des Romains, qui avaient imposé un nouveau tribut. » Il élevait ses enfants dans le devoir de ne point désarmer devant l'adversaire romain. Selon Polybe, si après la fin de la guerre contre Rome, n'avait éclaté la guerre des mercenaires, Hamilcar « aurait immédiatement fait tout ce qui dépendait de lui pour les rallumer. »⁶³ D'ailleurs, sa campagne militaire en Espagne devait poser un premier jalon sur la voie de la rémission. Cette passion vengeresse d'Hamilcar sera la vraie cause de la guerre d'Hannibal⁶⁴. Le langage d'Hannibal à Ephèse, est le témoignage

⁶² Tite -Live, XXI, 1, 5 « *Angebant ingentis spiritus uirum Sicilia Sardiniaque amissae: nam et Siciliam nimis celeri desperatione rerum concessam et Sardiniam inter motum Africae fraude Romanorum, stipendio etiam insuper imposito, interceptam.* » et 2, 1-2 « *His anxius curis ita se Africo bello quod fuit sub recentem Romanam pacem per quinque annos, ita deinde nouem annis in Hispania augendo Punico imperio gessit ut appareret maius eum quam quod gereret agitare in animo bellum et, si diutius uixisset, Hamilcare duce Poenos arma Italiae inlaturos fuisse quae Hannibalis ductu intulerunt.* » « Agité d'inquiétudes et de regrets, à peine il a conclu la paix avec Rome, que, pour relever la puissance de Carthage, il fait, pendant cinq années, la guerre en Afrique, puis en Espagne pendant neuf ans. Nul doute qu'il ne méditât une expédition de plus haute importance. »

⁶³ Polybe, III, 9, 9.

⁶⁴ Polybe, III, 9. « *Τίνος δὴ χάριν ἐμνήσθην Φαβίου καὶ τῶν ὑπ' ἐκείνου γεγραμμένων; οὐχ ἔνεκα τῆς πιθανότητος τῶν εἰρημένων, ἀγωνιῶν μὴ πιστευθῆ παρά τισιν— ἢ μὲν γὰρ [παρὰ] τούτων ἀλογία καὶ χωρὶς τῆς ἐμῆς ἐξηγήσεως αὐτῆ δι' αὐτῆς δύναται θεωρεῖσθαι παρὰ τοῖς ἐντυγχάνουσιν— ἀλλὰ τῆς τῶν ἀναλαμβανόντων τὰς ἐκείνου βύβλους ὑπομνήσεως, ἵνα μὴ πρὸς τὴν ἐπιγραφὴν ἀλλὰ πρὸς τὰ πράγματα βλέπωσιν. ἔνιοι γὰρ οὐκ ἐπὶ τὰ λεγόμενα συνεπιστήσαντες ἀλλ' ἐπ' αὐτὸν τὸν λέγοντα καὶ λαβόντες ἐν νῶ διότι κατὰ τοὺς καιροὺς ὁ γράφων γέγονε καὶ τοῦ συνεδρίου μετεῖχε τῶν Ῥωμαίων, πᾶν εὐθέως ἡγούνται τὸ λεγόμενον ὑπὸ τούτου πιστόν. ἐγὼ δὲ φημί μὲν δεῖν οὐκ ἐν μικρῶ προσλαμβάνεσθαι τὴν τοῦ συγγραφέως πίστιν, οὐκ αὐτοτελῆ δὲ κρίνειν, τὸ δὲ πλεῖον ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων ποιῆσθαι τοὺς ἀναγινώσκοντας τὰς δοκιμασίας. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῦ γε Ῥωμαίων καὶ Καρχηδονίων πολέμου— τὴν γὰρ παρέκβασιν ἐντεῦθεν ἐποιησάμεθα —νομιστέον πρῶτον μὲν αἴτιον γεγονέναι τὸν Ἀμίλκου θυμὸν τοῦ Βάρκα μὲν ἐπικαλουμένου, πατὴρ δὲ κατὰ φύσιν Ἀννίβου γεγονότος. ἐκεῖνος γὰρ οὐχ ἠττηθεὶς τῶ περι Σικελίας πολέμῳ τῇ ψυχῇ τῶ δοκεῖν αὐτὸς μὲν ἀκέραια διατετηρηκέναι τὰ περι τὸν Ἑρκα στρατόπεδα ταῖς ὀρμαῖς ἐφ' ὧν αὐτὸς ἦν, διὰ δὲ τὴν ἐν τῇ ναυμαχίᾳ τῶν Καρχηδονίων ἦτταν τοῖς καιροῖς εἴκων πεποιῆσθαι τὰς συνθήκας, ἔμμενεν ἐπὶ τῆς ὀργῆς, τηρῶν ἀεὶ πρὸς ἐπίθεσιν. εἰ μὲν οὖν μὴ τὸ περι τοὺς ξένους ἐγένετο κίνημα τοῖς Καρχηδονίοις, εὐθέως ἂν ἄλλην ἀρχὴν ἐποιεῖτο καὶ παρασκευὴν πραγμάτων, ὅσον ἐπ' ἐκείνῳ. προκαταληφθεὶς δὲ ταῖς ἐμφυλίαις ταραχαῖς ἐν τούτοις καὶ περι ταύτας διέτριβε τὰς πράξεις. » « Si j'ai parlé de Fabius et de ses écrits, ce n'est pas dans la crainte qu'il trouve crédit auprès de quelques lecteurs par la vraisemblance de ses récits : leur extravagance saute aux yeux, même sans mes commentaires. J'ai seulement voulu recommander à ceux qui auront son livre entre les mains de ne pas en juger d'après la suscription, mais d'après le contenu. Car il y a des gens qui font moins attention à ce qui est dit qu'à la personnalité de l'auteur et qui s'imaginent, parce qu'il était le contemporain des faits qu'il raconte et qu'il faisait partie du Sénat, que l'on doit ajouter foi à tout ce qu'il avance. Je déclare, moi, qu'il ne faut pas lui dénier toute autorité, mais qu'on ne doit pas non plus le considérer comme infaillible et que c'est surtout l'examen des faits eux-mêmes qui doit servir aux lecteurs de pierre de touche. Pour en revenir à la guerre des Romains et des Carthaginois, on peut affirmer que la première cause en fut le ressentiment d'Hamilcar Barca, père d'Hannibal. Il ne s'était pas laissé décourager par l'issue défavorable de la guerre de Sicile, parce qu'il avait conservée intacte son armée d'Éryx et la voyait dans les mêmes dispositions que lui : s'il avait cédé aux circonstances et consenti à traiter après la défaite navale des Carthaginois, il restait prêt à reprendre les armes et en guettait l'occasion. Si les mercenaires ne s'étaient pas*

irrécusable de la haine de son père envers Rome⁶⁵, et c'est pour assouvir la rancune paternelle qu'Hannibal entreprit farouchement la guerre contre Rome. Ce serment juré dès la plus tendre enfance s'ancra d'autant plus profondément dans son âme que son éducation n'eut d'autre finalité que de l'affermir⁶⁶ « Ce sont des lionceaux que j'élève pour la ruine de Rome » dit Hamilcar en parlant de sa progéniture. Tout démontre qu'Hamilcar a précieusement veillé à la formation militaire et morale de son fils aîné, et qu'il l'a préparé à hériter son pouvoir, ses projets et son ressentiment.

Le serment juré par Hannibal - encore enfant - à l'exclusion de tout autre motif d'ordre politique ou économique explique sa haine inextinguible à l'encontre des Romains et son acharnement à les poursuivre jusqu'à leurs portes. « Je hais les Romains et ils me haïssent », ⁶⁷clame-t-il. Polybe, à son tour, conclut son récit de la conversation entre Antiochos et le Barcide en ces termes, après avoir bien expliqué au roi sa haine atavique pour les Romains.⁶⁸

révoltés contre Carthage, il aurait immédiatement fait tout ce qui dépendait de lui pour recommencer la guerre. Mais les troubles intérieurs l'en détournèrent et absorbèrent tous ses soins. » .

⁶⁵ Polybe, III, 12,1 « ὁ μὲν οὖν Ἀντίοχος ἀκούσας καὶ δόξας αὐτοπαθῶς ἅμα δ' ἀληθινῶς εἰρῆσθαι, πάσης τῆς προὔπαρχούσης ὑποψίας ἀπέστη. τῆς μέντοι γε δυσμενείας τῆς Ἀμίλκου καὶ τῆς ὅλης προθέσεως ὁμολογούμενον θετέον εἶναι τοῦτο μαρτύριον, ὡς καὶ δι' αὐτῶν φανερόν ἐγένετο τῶν πραγμάτων. τοιοῦτους γὰρ ἐχθροὺς παρεσκεύασε Ῥωμαίοις Ἀσδρούβαν τε τὸν τῆς θυγατρὸς ἄνδρα καὶ τὸν αὐτοῦ κατὰ φύσιν υἱὸν Ἀννίβαν ὥστε μὴ καταλιπεῖν ὑπερβολὴν δυσμενείας. Ἀσδρούβας μὲν οὖν προαποθανῶν οὐ πᾶσιν ἐκδήλον ἐποίησε τὴν αὐτοῦ πρόθεσιν· Ἀννίβαν δὲ παρέδωκεν οἱ καιροὶ καὶ λίαν ἐναποδείξασθαι τὴν πατρῶαν ἐχθρὰν εἰς Ῥωμαίους. διὸ καὶ τοὺς ἐπὶ πραγμάτων ταπτομένους χρῆ τῶν τοιοῦτων οὐδενὸς μᾶλλον φροντίζειν ὡς τοῦ μὴ λανθάνειν τὰς προαιρέσεις τῶν διαλυομένων τὰς ἐχθρὰς ἢ συντιθεμένων τὰς φιλίας, πότε τοῖς καιροῖς εἰκόντες καὶ πότε ταῖς ψυχαῖς ἠττώμενοι ποιοῦνται τὰς συνθήκας, ἵνα τοὺς μὲν ἐφ' ἑδρῶν νομίζοντες εἶναι τῶν καιρῶν ἀεὶ φυλάττωνται, τοῖς δὲ πιστεύοντες ὡς ὑπηκόοις ἢ φίλοις ἀληθινοῖς πᾶν τὸ παραπίπτον ἐξ ἐτοίμου παραγγέλλωσιν. Αἰτίας μὲν (οὖν) τοῦ κατ' Ἀννίβαν πολέμου τὰς προειρημένας ἡγήτεον, ἀρχὰς δὲ τὰς μελλούσας λέγεσθαι. » « Antiochos, à ces mots, sentit bien qu'Hannibal parlait en toute sincérité, et tous ses soupçons se dissipèrent. N'est-ce pas là un témoignage irrécusable de la haine d'Hamilcar et des desseins qu'il méditait ? Du reste, les faits eux-mêmes rendent la chose évidente : il suscita en effet aux Romains de tels ennemis, dans la personne d'Hasdrubal, le mari de sa fille, et de son propre fils Hannibal qu'il lui était impossible, après cela, de manifester sa haine plus violemment. Hasdrubal mourut avant d'avoir pu mettre tous ses projets à exécution ; quant à Hannibal, les circonstances lui permirent de montrer d'une façon éclatante ses sentiments héréditaires envers le peuple romain. Cela prouve que les hommes d'État doivent avant tout mettre leurs soins à découvrir les véritables dispositions de ceux qui font la paix ou se réconcilient avec leurs ennemis : c'est tantôt parce que les circonstances le leur imposent, tantôt parce que leur ressentiment est réellement apaisé qu'ils se soumettent ; il faut se méfier des premiers et se rappeler qu'ils sont toujours à l'affût d'une occasion ; on peut être sûr des autres, les considérer comme des sujets fidèles ou comme des amis sincères et leur demander sans hésitation les services qu'ils sont en état de vous rendre. Voilà donc quelles sont, à mon avis, les causes de la guerre d'Hannibal ; voici quels en furent les débuts.

⁶⁶ Valère Maxime, IX, 3, ext. 2

⁶⁷ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXXV, 1,6 « *Odio odioque sum Romanis.* »

⁶⁸ Polybe, III, 11, « καθ' οὗς γὰρ καιροὺς καταπολεμηθεὶς Ἀννίβας ὑπὸ Ῥωμαίων τέλος ἐκ τῆς πατρίδος ἐξεχώρησε καὶ παρ' Ἀντιόχῳ διέτριβε, τότε Ῥωμαῖοι συνθεωροῦντες ἤδη τὴν Αἰτωλῶν ἐπιβολὴν ἐξαπέστειλαν πρεσβευτὰς πρὸς Ἀντιόχον, βουλόμενοι μὴ λανθάνειν σφᾶς τὴν τοῦ βασιλέως προαίρεσιν. οἱ δὲ πρέσβεις ὀρῶντες τὸν Ἀντιόχον προσέχοντα τοῖς Αἰτωλοῖς καὶ πρόθυμον ὄντα πολεμεῖν Ῥωμαίοις, ἐθεράπευον τὸν Ἀννίβαν, σπουδάζοντες εἰς ὑποψίαν ἐμβαλεῖν πρὸς τὸν

Dès le début du premier chant de son épopée, le poète flavien consacre près d'une cinquantaine de vers pour relater cette anecdote. Après l'invocation classique à la Muse et un bref exposé du sujet du poème, il annonce qu'il va remonter à l'origine de l'animosité entre Carthage et Rome: « Les causes de si grandes fureurs, l'acharnement séculaire à entretenir la haine, les armes transmises aux descendants, voilà qu'il m'est permis de révéler en découvrant les intentions des dieux célestes. Et dès maintenant, je vais remonter aux origines du grand affrontement. »

« *Tantarum causas irarum odiumque perenni
Servatum studio et mandata nepotibus arma
fas aperire mihi superasque recludere mentes
Iamque adeo magni primordia motus* »⁶⁹

Ἀντίοχον. ὁ καὶ συνέβη γενέσθαι. προβαίνοντος γὰρ τοῦ χρόνου, καὶ τοῦ βασιλέως ὑπόπτως ἔχοντος αἰεὶ καὶ μᾶλλον πρὸς τὸν Ἀννίβαν, ἐγένετό τις καιρὸς ὡς ἐπὶ λόγον ἀχθῆναι τὴν ὑποικουρουμένην ἀτοπίαν ἐν αὐτοῖς. ἐν ᾧ καὶ πλείους ἀπολογισμοὺς ποιησάμενος Ἀννίβας τέλος ἐπὶ τὸ τοιοῦτο κατήτησε, δυσχρηστούμενος τοῖς λόγοις. ἔφη γάρ, καθ' ὃν καιρὸν ὁ πατήρ αὐτοῦ τὴν εἰς Ἰβηρίαν ἔξοδον μέλλοι στρατεύεσθαι μετὰ τῶν δυνάμεων, ἔτη μὲν ἔχειν ἐννέα, θύοντος δ' αὐτοῦ τῷ Διὶ παρεστάναι παρὰ τὸν βωμόν. ἐπεὶ δὲ καλλιερῆσας κατασπεῖσαι τοῖς θεοῖς καὶ ποιῆσαι τὰ νομιζόμενα, τοὺς μὲν ἄλλους τοὺς περὶ τὴν θυσίαν ἀποστήναι κελεῦσαι μικρόν, αὐτὸν δὲ προσκαλεσάμενον ἐρέσθαι φιλοφρόνως εἰ βούλεται συνεξορμᾶν ἐπὶ τὴν στρατείαν. ἀσμένως δὲ κατανεύσαντος αὐτοῦ καὶ τι καὶ προσαξιῶσαντος παιδικῶς, λαβόμενον τῆς δεξιᾶς προσαγαγεῖν αὐτὸν πρὸς τὸν βωμόν καὶ κελεύειν ἀψάμενον τῶν ἱερῶν ὀμνῦναι μηδέποτε Ῥωμαίοις εὐνοήσειν. ταῦτ' οὖν εἰδὸτα σαφῶς ἤξιον τὸν Ἀντίοχον, ἕως μὲν ἂν τι δυσχερὲς βουλευῆται κατὰ Ῥωμαίων, θαρρεῖν καὶ πιστεύειν, αὐτὸν συνεργὸν ἔξειν νομίζοντ' ἀληθινώτατον. ἐπὶ δὲ διαλύσεις ἢ φιλίαν συντίθηται πρὸς αὐτούς, τότε μὴ προσδεῖσθαι διαβολῆς, ἀλλ' ἀπιστεῖν καὶ φυλάττεσθαι· πᾶν γάρ τι πρᾶξαι κατ' αὐτῶν ὁ δυνατὸς εἶη. » « Quand Hannibal, vaincu par les Romains, fut obligé de quitter sa patrie et se réfugia chez Antiochos, les Romains, qui commençaient à discerner les projets des Étolien, envoyèrent une ambassade au roi de Syrie pour s'assurer de ses intentions. Les députés constatèrent qu'il était favorable aux Étolien et que ses dispositions à l'égard de Rome étaient des plus hostiles ; ils firent alors la cour à Hannibal, pour le rendre suspect à Antiochos ; et ils arrivèrent à leurs fins. Le temps s'écoulait, et le roi se défiait de plus en plus de son hôte, quand une occasion se présenta de s'expliquer sur la mésintelligence qui s'était glissée entre eux. Hannibal se défendit longuement ; mais il vit que toutes ses raisons ne convainquaient pas le roi et il finit par lui raconter l'anecdote suivante : « Mon père était sur le point de partir pour aller guerroyer en Espagne ; j'avais alors neuf ans ; il faisait un sacrifice à Zeus et je me tenais près de lui, devant l'autel. Quand il eut versé les libations et accompli tous les rites, il pria les assistants de s'éloigner un peu, me fit approcher et me demanda affectueusement si je voulais le suivre à l'armée. J'acceptai avec joie, je le suppliai même, avec une ardeur enfantine, de m'emmener avec lui ; il me prit alors par la main droite, me conduisit jusqu'à l'autel et là me fit jurer que je ne serais jamais l'ami des Romains. » Après avoir fait ce récit à Antiochos, il le pria d'avoir confiance en lui et de vouloir bien le considérer comme son collaborateur le plus fidèle, tant qu'il serait disposé à combattre les Romains ; s'il traitait ou se réconciliait avec eux, c'est alors qu'il devrait se méfier et se garder d'Hannibal, sans attendre qu'on vînt l'accuser auprès de lui. »

⁶⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 17-20.

Et pour ce faire, Silius Italicus remonte jusqu'à la fondatrice légendaire de Carthage : Elissa. Il rappelle succinctement sa légende: sa fuite de Tyr pour échapper à son frère criminel Pygmalion, la fondation de la nouvelle cité phénicienne en territoire africain, la colère de Junon, -chérissant la cité tyrienne et dépitée par l'essor de la race dardaniennne. L'épouse de Jupiter désire voir un héros carthaginois venger l'affront subi par la princesse tyrienne et écraser les descendants du fils de Vénus. Vient ensuite un bref croquis d'Hannibal, puis ce qui explique son ressentiment :

« *Hanc rabiem in finis Italum Saturniaque arua addiderat quondam puero patrius furor.* »

(Cette haine déchaînée contre la terre d'Italie et contre le pays de Saturne, la frénésie guerrière de son père la lui avait inspirée jadis et dès l'enfance).⁷⁰

Et voici les circonstances dans lesquelles Hannibal prêta son serment :

(Au milieu de la ville dédiée aux Mânes d'Elissa la fondatrice, entouré traditionnellement par les Tyriens d'une crainte respectueuse, caché par une ceinture d'ifs et de pins qui, de leur ombre lugubre, voilaient la lumière du jour, il y avait un sanctuaire. C'était là, dit la légende que la reine autrefois avait dit adieu aux soucis de la vie terrestre. Là sont érigées de tristes statues de marbre: Bélus, l'ancêtre de la race, et toute la lignée descendant de Bélus, là se dresse Agénor, l'orgueil de sa nation, et celui qui donna longtemps son nom au pays, Phénix. Didon, s'y tient aussi, enfin réunie à Sychée retrouvé pour toujours ; à ses pieds, gît l'épée du Phrygien ; s'y dressent alignés cent autels voués aux dieux du ciel et au puissant Erèbe. C'est là que, les cheveux épars, une prêtresse en robe du Styx invoque la puissance de la déesse de l'Henna et l'Achéron. La terre mugit, laisse échapper dans la pénombre d'horribles sifflements; des feux s'allument d'eux-mêmes sur les autels. Alors, à l'appel de l'incantation magique, les esprits des morts viennent voler ça et là dans l'air vide, et la sueur mouille les traits de marbre d'Elissa. C'est dans ce sanctuaire qu'Hannibal est conduit par son père ; il entre et Hamilcar observe de près son attitude et son visage. Mais il n'a pas pâli aux hurlements rageurs de la prêtresse massylienne ni devant les rites cruels du temple, ou le parvis maculé de sang noir, ou le feu que font surgir les incantations. Son père alors lui caresse la tête et le couvre de baisers, et il réchauffe son ardeur, en versant dans son cœur ces paroles : « la race phrygienne renaissante fait sentir aux fils de Cadmus le poids écrasant d'un injuste traité ; si le sort refuse à mon bras de pouvoir libérer la patrie de cette tache, à toi, mon fils de revendiquer cette gloire. Allons, jure de faire aux Laurentins une guerre qui leur apportera la mort; que dès ce jour la jeunesse tyrrhénienne maudisse ta naissance, et que les

⁷⁰ Silius Italicus, *Punica*, I, 70-71.

femmes du Latium refusent d'être mères en te voyant grandir, mon fils ». Par ces propos, il le pique à vif, puis lui dicte ce rigoureux engagement : « Dès que j'en aurai l'âge, j'irai et sur terre et sur mer, pourchasser les Romains, par le fer et par le feu, et de nouveau, je ferai s'accomplir les destins rhoétéens. Rien ne m'en pourra détourner, ni les dieux, ni le traité qui interdit la guerre, ni la haute barrière des Alpes, ni la roche Tarpéienne. Ce dessein, je le poursuivrai, je le jure par Mars, notre dieu, par tes mânes, aussi, ô Reine.)⁷¹

Silius a largement développé cet événement, et cela correspond assurément à sa vision épique et à l'enjolivement mythologique qui est de mise dans l'épopée. Toutefois, les modifications apportées par le poète successeur et l'imitateur de Virgile sont tout à fait intéressantes. En ce qui concerne le personnage d'Hannibal, le poète le dote d'une ascendance prestigieuse en faisant remonter sa race aux temps premiers de la nation tyrienne, et les Barcides s'en trouvent rattachés à Elissa-Didon. Il va sans dire que celle-ci n'eut pas d'enfants, néanmoins, Silius crée habilement une consanguinité étroite entre la reine et Hannibal « Hannibal, né de la race de l'ancien Barcas, comptait des ancêtres très anciens issus de Bélus. En effet, quand Didon, ayant perdu son mari, fuyait la ville de Tyr réduite en esclavage, le jeune descendant de Bélus avait évité les armes impies du cruel tyran et s'était associé à elle pour partager toutes ses aventures »⁷². Virgile, au premier livre de l'*Enéide* donne le nom de Bélus à la fois au fondateur de la dynastie tyrienne et au père de Didon⁷³. Il est clair que le personnage de Barcas descendant de Bélus, ancêtre des Barcides et parent de la reine est un personnage fictif né de l'imagination du poète car il n'en est fait aucune mention dans la tradition historique. Mais cela permet au poète de créer un lien avec l'épopée augustéenne. En effet, au quatrième chant de l'*Enéide*, la reine de Carthage - *capta ac deserta* - avant de mettre un terme à ses jours invoque son vengeur :

« Et toi, qui que tu sois, né de mes ossements, ô mon vengeur, par le fer, par le feu, poursuis ces envahisseurs Dardaniens, maintenant et plus tard et chaque fois que tu en auras la force.

⁷¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 114-119 : « *Romanos terra atque undis, ubi competet aetas/ferro ignique sequar Rhoeteaque fata reuoluam/non superi mihi, non Martem cohibentia pacta/non celsae obstiterint Alpes Tarpeiaque saxa./Hanc mentem iuro nostril per numina Martis,/per manes, regina, tuos.* »

⁷² Silius Italicus, *Punica*, I, 72-76. « *Ortus Sarrana prisca Barcae de gente, uetustos/a Belo numerabat auos. Namque orba marito/cum fugeret Dido famulam Tyron, impia diri/Belides iuuenis uitauerat arma tyranni/et se participem casus sociarat in omnis.* »

⁷³ Virgile, *Enéide*, I, 621, « *Atque equidem Teucrum memini Sidonia uenire/finibus expulsus patriis, noua regna petentem/auxilio Beli ; genitor tum Belus opimam/uastabat Cyprum et uictor ditione tenebat.* » (Pour moi, il me souvient que Teucer vint à Sidon, chassé de sa patrie et cherchant, avec l'aide de Bélus, un nouveau royaume. Bélus mon père, avait alors ravagé l'opulente Chypre et, vainqueur, la tenait sous sa domination.) ; I, 729-730 : « *Hic regina grauem gemmis auroque popscit/impleuitque mero pateram, quam Belus et omnes a Belos soliti* » (Alors la reine demande et remplit de vin la patère lourde de gemmes et d'or dont se servaient en pareille occurrence Bélus et tous les descendants de Bélus.)

Rivages contre rivages, mer contre mer, armes contre armes, entendez mes imprécations : que nos peuples combattent eux et leurs descendants! »⁷⁴

Seuls Polybe et Cornélius Népos précisait qu'il s'agissait d'une offrande sacrificielle à Jupiter, ce qui revient à désigner par ce nom emprunté au panthéon romain la divinité suprême du panthéon punique : Baal Shamin auquel le biographe latin applique la formule rituelle romaine « *Jovi Optimo Maximo*. » Martial indique que le Barcide a prêté serment devant une statue d'Hercule, mais il est le seul à le faire.

L'archéologie semble apporter une confirmation à l'existence d'un temple dédié à Elissa-Didon à Carthage au temps d'Hannibal⁷⁵. Mais ce temple, ne se trouvait pas - *media urbe* - comme l'indique Silius Italicus, mais plutôt sur la plage⁷⁶.

Une telle cérémonie religieuse ne peut guère surprendre. Il est tout à fait naturel que le commandant des armées carthaginoises se conduise de la sorte avant une entreprise militaire d'une telle envergure pour s'assurer le soutien des dieux et l'heureux dénouement de son projet. Mais, il n'en est rien chez le poète flavien. Car le cadre spatial diffère de celui dont il est question dans la tradition classique. Hannibal ne prête pas son serment dans le sanctuaire de Jupiter (ou de Baal Shamin) mais dans un temple lugubre et morbide. Ce temple ne reçoit pas la lumière du jour, il est encerclé d'arbres funèbres. Il est voué non aux divinités ouraniennes, mais à celles du royaume de Pluton. Il est consacré aux Mânes des souverains de Tyr, et tout spécialement à ceux de Didon. Silius Italicus avance que le temple est érigé là où la reine africaine s'était donné la mort : « *Hoc loco* »⁷⁷. Le culte de la fondatrice de Carthage se substitue à celui des grandes divinités de la métropole punique dans l'épopée flavienne. Le trépas tragique de la reine semble avoir imprégné le lieu, qui en garde encore une tristesse palpable et qui inspire une épouvante sacrée. Les statues hiératiques des ancêtres, le glaive « du traître » au moyen duquel Didon avait mis fin à ses jours renforcent le sentiment de peur et l'idée de mort en ce lieu sur lequel semble encore planer son fantôme. De surcroît, plusieurs siècles après le suicide de Didon, il semble que les rites qui avaient accompagné sa mort avaient encore été à l'ordre du jour dans ce temple. Force est de constater que ces rites

⁷⁴Virgile, *Enéide*, IV, 625 - 629 « *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor/qui face Dardanos ferroque sequare colonos/nunc, olim, quocumque dabunt se tempore uires. /Litora litoribus contraria, fluctibus undas/imprecor, arma armis ; pugnent ipsique nepotesque.* »

⁷⁵G.Charles Picard, *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal*, Paris, 1958, p 36.

⁷⁶Justin, *Epitoma historiarum philippicarum*, XVIII, 6,8 « *quam diu Carthago invicta fuit, pro dea culta est* »

⁷⁷Silius Italicus, *Punica*, I, 85-86. (« Dans ce lieu »).

ne sont point d'ordre religieux mais magique. En effet, à la différence d'un lieu de culte officiel habituel, où l'on honore une grande divinité céleste, celui-ci est dédié aux divinités chthoniennes et aux Mânes de la Carthaginoise, puis de la même manière, aux divinités célestes et au puissant Erèbe. Par ailleurs, les offrandes sacrificielles sont vouées à la déesse aux trois formes, autrement dit à Hécate. Or, celle-ci est non seulement une déesse chthonienne mais elle est liée à la magie. La desservante du temple n'est autre que la prêtresse massylienne, qui, au quatrième chant de l'*Enéide*, était « la maîtresse de cérémonie » de la scène de magie ordonnée par la reine de Carthage.

Elle est désignée, chez Silius, par les mêmes termes auxquels recourt le poète augustéen, à savoir *Massyla* et *sacerdos*. La prêtresse porte la même tenue que celle portée par Didon six siècles plus tôt « *Styga cum veste* »⁷⁸. Elle a les cheveux épars à l'instar de la reine carthaginoise au moment de la cérémonie. Ses invocations, conformément au rituel magique, s'adressent aux divinités chthoniennes, à Proserpine et l'Achéron. Aux incantations de la prêtresse, la terre mugit, le sol s'entrouvre et émet des vrombrissements épouvantables. Les feux s'allument tous seuls sur les autels. La sorcière s'acquitte des invocations rituelles. Elle invoque les dieux de la magie : Erèbe et Hécate sont bel et bien ceux qu'on retrouve dans les papyrus magiques en tête des longues listes, puissances effroyables qu'il ne faut jamais mécontenter par négligence pour ne pas s'attirer le courroux. La desservante du temple accorde un soin particulier aux actes rituels, le rite est précis et sinistre. Les forces magiques, rituellement invoquées par son art, sont désormais présentes, et tout ce qui va se passer doit se dérouler sous leur influence car rien n'autorise à penser que leur ascendant va faire défaut. Silius évoque explicitement un chant magique (*magico cantu*). Cette mise en scène du rituel magique dans ce décor funèbre en dit long sur la volonté délibérée du poète épique d'associer d'emblée l'entreprise du Barcide aux forces infernales, celles du Mal. Il ne s'agit point d'un serment solennel voué à une divinité céleste dans un temple classique, mais d'un pacte avec les esprits du Mal et de la désolation. Dans la tradition classique, le serment d'Hannibal est très sommaire. Il est constitué de quelques mots, qui, de surcroît sont rapportés au style indirect⁷⁹. Ces différents auteurs en ont fait mention pour une meilleure intelligence de

⁷⁸Virgile, *Enéide*, IV, 509

⁷⁹ Valère Maxime, IX,3, ext 3: « se, *cum primum per aetatem potuisset acerrimum hostem populi Romani futurum* », Appien, *La guerre d'Hannibal*, III: « on disait également que son père lui avait fait jurer sur l'autel, alors qu'il était encore enfant, d'être l'ennemi éternel de Rome » ; Florus: I,22,2: *ultionem puer Hannibal ad aram*

l'*animus* du chef punique. Mais le poète flavien en fait un *topos*, et ce serment explique toute la conduite d'Hannibal car il illustre merveilleusement l'*odium paternum* qui anime le Punique. En fait, Silius Italicus, donne la parole à Hannibal pour prêter son serment dans un décor tout à fait particulier et original. Le serment du Barcide apparaît comme une réponse aux malédictions proférées par Elissa-Didon avant sa mort. Celle-ci sollicite celui qui serait son vengeur d'apaiser ses Mânes en engageant une lutte sans merci contre la descendance du Dardanien. Hannibal, conformément à la prière de la reine mourante, s'engage par les Mânes de celle-ci et par Mars à s'y conformer scrupuleusement.

Le serment d'Hannibal a une grande importance dans l'épopée silienne. Il le répète à plusieurs endroits « Ce qui met ce jeune fou hors de lui, ce sont les mânes et les furies de son père; le sacrifice sinistre et la prêtresse massylienne »⁸⁰.

Ainsi, Hannibal souhaite vivement que son fils s'engage par un serment analogue à nourrir des sentiments de haine pour les Romains⁸¹ « ce jeune fou est hanté par l'ombre et les furies de son père, par le funeste serment qu'il a prêté. »

« *Exagiatnat manes iuvenem furiaeque paternae
ac funesta sacra et conversi foedere rupto
in caput infidum superi Massylaque vates* »

patri iuraverat; S. Aurélius Victor: *odium in Romanos perenne iuravit* (de vir. ill. 42); Orose, IV, 43, 9 : « *Odio Romani nominis quod patri Hamilcari..iuraverat* » ; Martial, IX, 43, 9 : « *iuraverat Hannibal* »

⁸⁰ Silius Italicus, *Punica*, II, 296-298 « *Exagitant manes iuvenem furiaeque paternae/ac funesta sacra et consuere foedere rupto/in caput infidum superi Massylaque vates.* »

⁸¹ Silius Italicus, *Punica*, II, 296-298 ; III, 140-144 : « *incredulans genitor, stant arae atque horrida sacra ante oculos, breuitasque uetat mutabilis horae*

prolatare diem. sedeamne, ut nouerit una me tantum Carthago, et, qui sim, nesciat omnis

gens hominum, letique metu decora alta relinquam? » « J'entends dans le silence des nuits l'ombre de mon père m'accabler de reproches. J'ai sous les yeux ces autels dressés pour le redoutable sacrifice, et la rapidité de la vie me défend de différer davantage.

Resterai-je ici oisif? Carthage seule connaît Annibal

(J'entends dans les ténèbres de la nuit, les exhortations des mânes de mon père et leurs remontrances, devant mes yeux, je vois l'autel dressé avec l'effrayant sacrifice. »

« *Stimulant manes noctisque per umbras incredulans genitor, stant arae atque horrida sacra ante oculos* »

; III, 81-83 Quand il pourra parler, conduis-le par les chemins de mon enfance! Que ses petites mains touchent les autels d'Elissa et que, sur la cendre de ses aïeux, il jure la guerre à Laurent.

La scène du serment chez Silius Italicus revêt les oripeaux de la magie noire⁸² et de la nécromancie. Car le serment est beaucoup plus développé chez le successeur de Virgile, il est rapporté au style direct et apparaît comme une réponse aux malédictions de la fondatrice légendaire de Carthage, Didon⁸³.

Hamilcar conduit Hannibal, par la main, pour qu'il prête serment, aux pieds de la divinité suprême de Carthage, Baal. Le père inculqua ainsi au fils la piété envers les dieux, la crainte de leur courroux, l'acceptation de leurs impératifs ; la célébration des sacrifices dont l'encens, les libations, le sang des victimes étaient autant de biais pour se rendre les dieux favorables.

D'entrée de jeu, le Padouan flétrit la moralité du Punique à qui toute religion serait étrangère. Mais il se dément lui-même par l'énumération des faits dont l'évidence est éblouissante. En effet, les témoignages de la piété d'Hannibal abondent dans le récit livien. Chez celui-ci, comme du reste chez Polybe, l'apparition publique du Barcide est intimement liée à la dévotion de son père pour Baal qui transparaît dans la solennité du serment juré par l'enfant au pied de l'autel. Les *Periochae* comme d'ailleurs les *Histoires* de Polybe sont remplies des manifestations d'une foi inébranlable. Mais Hannibal vers la fin de sa vie, réfugié chez Prusias, prétendait tirer des viscères du bétail sacrifié, pour d'ailleurs décliner ce conseil de livrer bataille d'une manière propice⁸⁴. Mais peut-être que cette conduite s'explique-t-elle par la réaction d'Hannibal contre la couardise de son hôte.

Hannibal affichait ouvertement sa confiance dans la puissance des dieux de Carthage, cherchait souvent à se les concilier et recueillait attentivement les signes divins. Les discours du Barcide à son armée étaient empreints de piété et les soldats étaient accoutumés à voir leur chef se plier scrupuleusement aux exigences de la religion carthaginoise. Revenu à Carthagène pour y prendre ses quartiers d'hiver, après la prise de Sagonte, Hannibal pour encourager les populations ibériques à s'allier à lui contre les Romains et pour leur présenter comme inéluctablement triomphante la guerre qu'il allait engager contre Rome et après avoir fait miroiter à leurs yeux la perspective séduisante des bénéfices moraux

⁸² A.M. Tupet, Le serment d'Hannibal chez Silius Italicus, *BAGB*, 1980, p.186-193.

⁸³ Virgile, *Enéide*, IV, 607-629.

⁸⁴ Valère Maxime, III, 7, *ent.*6, cf Dion Cassius, *fr.*, 52, 5 ; Plutarque, *De exil.*V.

et matériels qu'ils pourraient tirer d'une telle alliance - (la gloire et le butin) - , il les assure de l'assistance des dieux⁸⁵ : « *dis bene iuuantibus* ».

De la même manière, en 218, et avant d'entamer sa marche sur l'Italie, il part de Carthagène à Gadès, dans la ferme intention de rendre visite au sanctuaire d'Héraklès, d'invoquer l'assistance du dieu et de se le rendre favorable. Il lui dédie maintes offrandes constituées essentiellement des biens pris à Sagonte y voyant une promesse de ses victoires futures⁸⁶.

Sur le chemin de retour vers Sagonte, à Onusa, il fit un rêve. Son ardeur guerrière se trouva vivifiée par ce songe que lui envoya Baa'l Hammon : la divinité poliade de Carthage lui apparut, lui recommanda de conquérir l'Italie en emboîtant les pas du messager divin qu'il ne devait pas chercher à identifier. Toutefois, la curiosité l'ayant emporté, le Barcide tenta d'identifier le guide divin dépêché par Baa'l Hammon. Là, il vit un monstre affreux, entrelacé de serpents, démolissant tout sur son passage. La crainte d'Hannibal fut si vive que la divinité suprême de Carthage s'empressa de la chasser et lui signifia qu'il s'agissait de la

⁸⁵ Tite- Live, 21, 21,6 « *Primo uere edico adsitis, ut dis bene iuuantibus bellum ingentis gloriae praedaeque futurum incipiamus.* » « Mais je vous attends ici, au retour du printemps, pour commencer, avec le secours des dieux, une expédition qui nous promet beaucoup de gloire et de butin. »

⁸⁶ Tite- Live, 21, 21, 9 « *Hannibal cum recensisset omnium gentium auxilia, Gades profectus Herculi uota exsoluit nouisque se obligat uotis, si cetera prospera euenissent.* » « Hannibal, après une revue de toutes ses troupes auxiliaires, passe à Cadix, pour acquitter un voeu en l'honneur d'Hercule. Il s'engage à de nouveaux sacrifices, si le succès couronne ses desseins. » ; Silius Italicus, *Punica*, III, 14-16. « *Postquam rupta fides Tyriis et moenia castae non aequo superum genitore euersa Sagunti,*

*extemplo positos finiti cardine mundi
uictor adit populos cognataque limina Gades.
5 nec uatum mentes agitare et praescia corda
cessatum super imperio: citus aequore Bostar
uela dare et rerum praenoscerre fata iubetur.
prisca fides adytis longo seruatur ab aeuo,
qua sublime sedens, Cirrhaeis aemulus antris,
inter anhelantis Garamantas corniger Hammon
fatidico pandit uenientia saecula luco.
hinc omen coeptis et casus scire futuros
ante diem bellique uices nouisse petebat.
Exin clauigeri ueneratus numinis aras
captiuis onerat donis, quae nuper ab arce
uictor fumantis rapuit semusta Sagunti. »*

« Dès que Carthage eut rompu le traité et renversé les murailles de la fidèle Sagonte sans l'aveu du Père des dieux, le vainqueur vole chez les peuples situés aux extrémités du monde, et passe à Gadès, colonie du sang Tyrien. Il a soin d'interroger les oracles et leur science prophétique; il veut savoir à qui est destiné l'empire. Bostar met immédiatement à la voile; il a ordre d'aller apprendre les décrets du destin. C'est une antique croyance, conservée dans le renouvellement des âges, qu'il est un temple chez les brûlants Garamantes, digne de le disputer aux antres de Delphes, temple où Hammon, assis sur un trône élevé, et la tête ornée de cornes, dévoile, au fond d'un bois sacré, les siècles futurs aux mortels. C'est là qu'Annibal demande un augure pour ses desseins et veut connaître, avant le jour marqué, les hasards de l'avenir et les vicissitudes de la guerre. Le vainqueur carthaginois rend ensuite ses hommages aux autels d'Hercule. Il les charge des dépouilles qu'il a ravies à demi brûlées à la citadelle de Sagonte fumante. »

désolation de l'Italie (*vastitatem Italiae*) et lui somma d'entamer sa marche sans accorder d'attention à ce qui adviendrait derrière lui⁸⁷.

Après le passage du Rhône, en 218 avant notre ère, Hannibal prit une nouvelle fois la parole devant ses soldats qui s'extasièrent et acclamèrent en chœur leur chef. Celui-ci les félicita ensuite il adressa avec ardeur des prières aux divinités pour toute son armée.

Avant la bataille du Tessin, au cours de sa nouvelle apparition en public, et joignant l'acte à la parole, il assomma un agneau sacrificiel d'une pierre, en priant Baa'l d'en faire de même de lui s'il venait à manquer à ses engagements⁸⁸.

Avant la bataille de Cannes, il assura à son armée que si les dieux leur étaient favorables, la victoire serait imminente⁸⁹.

Et même après l'échec cuisant à Zama, il continue d'invoquer l'assistance divine et à exhorter ses concitoyens pour qu'ils les prient afin que le peuple de Rome ratifie le traité⁹⁰.

B. Hommages aux dieux non puniques

Au cours de ses campagnes militaires, Hannibal ne manqua pas de rendre aussi généreusement hommage aux divinités qui n'appartiennent pas au panthéon punique qu'à celles de sa patrie.

⁸⁷ Cicéron, *De div.*I, 24, 29 ; Tite -Live, 21, 22,6 ; 22, 20, 4 ; Zonaras, VIII, 22.

⁸⁸Tite -Live, 21, 45, 8 «Esclaves, qui avez suivi vos maîtres, dit-il, vous serez libres ; et vous, leurs maîtres, je vous rendrai deux esclaves pour un. Ma parole est sacrée, ajouta-t-il en saisissant, d'une main, un agneau, de l'autre une pierre: si je la violais, Jupiter, et dieux que je prends à témoin, immolez-moi, comme je vais immoler cet agneau." Il dit, et écrase contre la pierre la tête de la victime. Dès lors, comme si les dieux se fussent rendus garants de leurs espérances, tous, impatients du retard qui seul à leurs yeux suspend l'accomplissement de leurs désirs, tous n'ont qu'une âme et qu'un cri pour demander le combat. »

⁸⁹Polybe, III, 111, 10 « ἤρετο τί μείζον εὐξασθαι τοῖς θεοῖς κατὰ τοὺς παρόντας ἐδύνατο καιροῦς, δοθείσης αὐτοῖς ἐξουσίας, τοῦ παρὰ πολὺ τῶν πολεμίων ἱπποκρατοῦντας ἐν τοιούτοις τόποις διακριθῆναι περὶ τῶν ὄλων » « Eh bien ! reprit-il (Hannibal), commencez donc par rendre grâces aux dieux, car ce sont eux qui ont conduit ici nos adversaires pour vous aider à remporter la victoire. »

⁹⁰Polybe, XV, 19, 8.

Ainsi, après la prise et le sac de Sagonte, il s'arrêta devant un édifice qui avait été -selon la tradition- construit par la déesse Artémis deux siècles avant la chute de Troie. Le Barcide se plia aux injonctions dictées par son sentiment religieux (*religione inductus*) et ordonna à ses troupes d'épargner ce monument sacré et elles s'appliquèrent à bien exécuter ses injonctions qu'à la fin du premier siècle, au témoignage de Pline, les poutres de genévrier qui soutenaient le toit étaient encore visibles⁹¹.

La religiosité du fils aîné d'Hamilcar s'illustra encore lors de l'hommage rendu au temple d'Héra sur le promontoire Lacinien⁹². Ce temple jouissait d'une grande célébrité et les pèlerins y affluaient en grand nombre. Nombreuses étaient ainsi les offrandes qu'il abritait. Ce sanctuaire était entouré d'un bois sacré où on gardait de nombreux troupeaux. Dans le vestibule, s'élevait un autel miraculeux : aucun vent ne venait jamais disperser les cendres des offrandes qui y avaient été brûlées. Les revenus fournis par les troupeaux avaient fourni les sommes d'argent qui avaient permis l'érection d'une colonne d'or qui se dressait encore là au moment où Hannibal vint y établir son camp en 205. Cicéron citant le témoignage de l'historien Coelius Antipater, qui vivait au II^e siècle av.J-C, affirme que cette colonne avait attiré la convoitise du Carthaginois dès qu'il l'avait vue. Celui-ci s'assura d'abord qu'elle n'était pas creuse puis décida de s'en emparer pour la faire fondre et la transformer en pièces de monnaies. Cependant un songe l'avertit de ne pas y toucher s'il voulait garder intact le seul œil qui lui restait. Hannibal s'exécuta. Et il fit placer sur le chapiteau de la colonne la statue d'une vache en or massif⁹³.

⁹¹ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XVI, 216 « *non et simulacrum Veiovis in arce e cupresso durat a condita urbe DLXI anno dicatum? memorabile et Uticae templum Apollinis, ubi cedro Numidica trabes durant ita, ut positae fuere prima urbis eius origine annis MCLXXVIII, et in Hispania Sagunti templum Dianae a Zacyntho aduectae cum conditoribus annis CC ante excidium Troiae, ut auctor est Bocchus; infra ipsum oppidum id habent — pepercit religione inductus Hannibal — iuniperi trabibus etiam nunc durantibus.* » « En Espagne, à Sagonte, on dit que le temple de Diane, apportée de l'île de Zacynthe avec les fondateurs de la ville, est de deux cents ans antérieur à la prise de Troie, selon Bocchus, et qu'il est placé au-dessous de la ville. Annibal l'épargna par respect religieux ; les poutres en genévrier y existent encore. »

⁹² Tite-Live, 24, 3,3 « *et arx procul eis quae habitabantur sex milia aberat ab urbe nobili templum, (ipsa urbe erat nobilior), Laciniae Iunonis, sanctum omnibus circa populis; lucus ibi frequenti silua et proceris abietis arboribus saeptus laeta in medio pascua habuit, ubi omnis generis sacrum deae pecus pascebatur sine ullo pastore, separatimque greges sui cuiusque generis nocte remeabant ad stabula, nunquam insidiis ferarum, non fraude uiolati hominum.* » (À six milles de la ville était un temple célèbre, plus célèbre encore que la ville: c'était le temple de Junon Lacinia, fort révérend de tous les peuples d'alentour. Là un bois sacré, qu'entourait une forêt épaisse de hauts sapins, renfermait d'abondants pâturages. Y paissaient sans bergers des troupeaux de toute sorte consacrés à la déesse, et chaque espèce, à l'approche de la nuit, retournait séparément à son étable sans avoir jamais eu à souffrir des attaques des bêtes sauvages ou des pièges des hommes.)

⁹³ Cicéron, *De div.* I, 24, 48 « *Hannibalem Coelius scribit, cum columnam auream, quae esset in fano Iunonis Laciniae, auferre uellet dubitaretque utrum ea solida esset an extrinsecus inaurata, perterebrauisse, cumque solidam inuenisset, statuisset tollere. Ei secundum quietem uisam esse Iunonem praedicere ne id faceret, minarique, si fecisset, se curaturam ut eum quoque oculum, quo bene uideret, amitteret; idque ab homine acuto*

Le Barcide fut instruit sur les livres sacrés et a été initié aux principes essentiels de la discipline divinatoire et en particulier à l'haruspicine ⁹⁴

C. Hannibal face à Jupiter

La montagne est, assurément le domaine de l'hyperbole comme l'affirme à juste titre C.Jourdain Annequin⁹⁵. Ses cimes avoisinent le ciel. Dans cette perspective, les Alpes sont décrites par Silius Italicus comme « une barrière interdite aux mortels »⁹⁶. Toute tentative de traverser la chaîne alpine se présente comme un acte de profanation. Hannibal, mû par une volonté obsessionnelle de venger les siens de l'affront subi par Carthage lors de la première guerre punique, et de restituer à sa patrie la grandeur dont elle était déchuée, défie Jupiter et les autres dieux du panthéon⁹⁷. Il attaque outrageusement Jupiter et le Capitole. « *Dès que les années me le permettront, je poursuivrai les Romains et sur terre et sur mer, j'emploierai le fer et le feu pour arrêter les destins de Rome. Ni les dieux, ni ce traité qui nous défend la guerre, rien ne me retiendra, je triompherai des Alpes gigantesques, comme de la torche Tarpéienne.* »⁹⁸

Junon, conformément à son rôle épique, est l'ennemie héréditaire des Romains. Cette divinité occupe une place centrale dans l'épopée de Silius Italicus. Depuis la fondation de la métropole punique par la princesse tyrienne, Junon en est la protectrice. Elle poursuit, à

non esso neglectum; itaque ex eo auro, quod exterebratum esset, buculam curasse faciendam et eam in summa columna conlocauisse » (Coelius raconte qu'Hannibal voulait enlever une colonne de métal précieux contenue dans le temple de Junon Lacinia. N'étant pas sûr toutefois qu'elle fût d'or massif et non dorée superficiellement, il la perça de part en part et reconnut ainsi qu'elle était bien toute en or. Sa décision fut prise, il allait s'en emparer. Mais Junon lui apparut dans son sommeil et le détourna de le faire, le menaçant, s'il donnait suite à son projet, de s'arranger de façon qu'il perdît l'oeil qui lui restait. Cet avertissement, Hannibal était un homme trop avisé pour n'en pas tenir compte il fit modeler en forme de génisse le fragment d'or extrait et le plaça au faite de la colonne)
⁹⁴Dion Cassius, XIII, frag.54.

⁹⁵ C.Jourdain Annequin, L'image de la montagne ou la géographie à l'épreuve du mythe et de l'histoire : l'exemple de la traversée des Alpes par Hannibal, *Dialogue d'histoire ancienne*, 25/1, 1999, pp 101-127.

⁹⁶ Silius Italicus, *Punica*, I, 445 - 446 ; XVII, 502.

⁹⁷ Silius Italicus, XII, 726 : ce guerrier qui ne voulait connaître ni paix ni mesure. *virum indocilem pacisque modique.*

⁹⁸ Silius Italicus, *Punica*, I, 114 -119. « *Romanos terra atque undis, ubi competet aetas, ferro ignique sequar Rhoeteaque fata reuoluam. non superi mihi, non Martem cohibentia pacta, non celsae obstiterint Alpes Tarpeiaque saxa. hanc mentem iuro nostri per numina Martis, per manes, regina, tuos. ' tum nigra triformi* »

l'opposé, de son courroux les Troyens et leur descendance. Elle attise le *belli furor* de ses protégés chaque fois que leurs adversaires menacent leur hégémonie. L'échec des Puniques dans le premier conflit qui les opposa aux Romains ne fit pas baisser les bras à Junon et décupla son ressentiment⁹⁹

« *uerum ubi magnanimis Romam caput urbibus alte
exerere ac missas etiam trans aequora classes
totum signa uidet uictricia ferre per orbem,
iam propius metuens bellandi corda furore
Phoenicum extimulat. sed enim conamine primae
contuso pugnae fractisque in gurgite coeptis
Sicanio Libycis, iterum instaurata capessens
arma remolitur ; dux agmina sufficit unus
turbanti terras pontumque mouere paranti.
Iamque deae cunctas sibi belliger induit iras
Hannibal: hunc audet solum componere fatis* »

Hannibal est l'incarnation vivante du courroux de l'épouse de Jupiter. Elle en fait l'instrument de sa haine contre les Romains : « et il lui suffit d'un seul chef pour bouleverser toutes les terres, et bientôt troubler toutes les mers » (*dux numini sufficit unus turbanti terras pontumque mouere paranti* »)¹⁰⁰. Un peu plus loin, le poète écrit : « :...*Hunc audet solum componere fatis*¹⁰¹ (c'est lui seul qu'elle ose opposer aux destins).

Ces vers véhiculent une image fortement péjorative car il est clair que le Punique est introduit sur scène, d'ores et déjà, en tant qu'un briseur de l'harmonie de la nature et un semeur de troubles. Il est d'abord qualifié de *dux...unus*, puis son nom apparaît trois vers plus loin, créant par là même un effet d'attente, mieux mis en exergue par sa position de rejet en vers 39. Hannibal est l'agent d'un bouleversement total du monde. Sur son passage, il déchaîne un flamboiement de catastrophes et sur terre et sur mer.

⁹⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 29-39 « Mais quand la déesse vit Rome, élevant sa tête au-dessus des cités les plus belliqueuses, lancer ses flottes par-delà les mers, et promener sur toute la terre ses drapeaux victorieux; alors, redoutant un danger de jour en jour plus certain, elle inspire à ses Phéniciens la fureur de la guerre. Leur première tentative échoue; le sort des armes leur est contraire; leur flotte est anéantie dans la mer de Sicile; mais Junon leur rend des armes et les pousse à recommencer la guerre. Un seul chef prête ses bataillons au dessein qu'elle a de bouleverser la terre et les mers. Déjà le belliqueux Annibal s'est rempli de toute la fureur de la Déesse; et c'est lui seul qu'elle ose opposer aux Destins.

¹⁰⁰ Silius Italicus, I, 36-37.

¹⁰¹ Silius Italicus, I, 39.

Junon est l'instigatrice des hostilités. Or, opposer Hannibal aux Romains, c'est l'opposer aux *Fata* et à Jupiter, protecteur et défenseur des descendants d'Enée. L'entreprise du Barcide ne peut donc que susciter la colère de Jupiter. Or, rien de tel n'apparaît sous la plume du poète flavien au début de son épopée. Pendant le séjour ibérique du Barcide et au moment où il allait entamer sa marche alpine, il reçoit en songe Mercure dépêché par Jupiter pour l'exhorter à entreprendre son expédition militaire. Il est clair que derrière les injonctions du messager ailé se profile Jupiter. Car, ce dernier, dans sa volonté de voir les Romains récupérer leur gloire d'antan, a choisi de les soumettre à l'épreuve de la guerre contre Hannibal. Ce combat prend la valeur d'une expiation indispensable pour que le *Romae nomen*¹⁰² affirme sa supériorité universelle : « Alors le père tout puissant, qui voulait former aux dangers la race dardanienne, la voir s'élever jusqu'aux astres, conquérir la gloire en de cruels combats et renouveler les épreuves affrontées par ses ancêtres, hâte les décisions du héros, et il chasse de lui le tranquille sommeil en déchaînant sur lui une vision d'effroi » . L'influence de l'épopée est ici évidente car l'*Enéide* et l'*Iliade* nous offrent aussi des *exempla* de rêves célèbres envoyés par les divinités aux héros pour les inciter à l'action¹⁰³ .

¹⁰²Silius Italicus, III, 163-167 « *Tum pater omnipotens, gentem exercere periculis Dardanium et fama saeuorum tollere ad astra 165 bellorum meditans priscosque referre labores, praecipitat consulta uiri segnemque quietem terret et immissa rumpit formidine somnos.* »

« Mais le grand Jupiter veut exercer dans les périls les fils des Troyens, élever jusqu'aux cieux leur gloire par les guerres sanglantes, et rappeler ainsi les travaux de leurs ancêtres. Il précipite, en conséquence, les projets d'Annibal, trouble son repos, et interrompt tout à coup son sommeil par une apparition effrayante. »

¹⁰³ On songe tout particulièrement au songe envoyé par Zeus à Agamemnon chez Homère, II, II, 15-42

« Promptement,
il arriva aux fins navires achéens, et alla vers l'Atride
Agamemnon. Il le trouva endormi dans sa baraque;
autour de lui, le sommeil surhumain s'était répandu. Il
s'arrêta au-dessus de sa tête, semblable au fils de Nélée,
à Nestor, l'Ancien le plus honoré d'Agamemnon.
Sous ses traits, le Songe divin dit :
«Tu dors, fils de l'ardent Atrée dompteur de chevaux !
Il ne doit pas dormir toute la nuit, l'homme qui assiste au
conseil, auquel sont confiées des troupes, et qui a tant de
soucis. Maintenant, écoute-moi vite. C'est Zeus qui m'envoie
vers toi; quoiqu'éloigné, il s'inquiète de toi, et te
prend en pitié. Fais armer, il t'y invite, les Achéens chevelus,
en masse; maintenant, tu pourrais prendre la ville
aux larges rues des Troyens. Car les habitants des
demeures olympiennes, les immortels, ne sont plus en
désaccord; tous ont été fléchis par les supplications d'Héra,
et sur les Troyens des deuils sont suspendus, envoyés par
Zeus. Garde, toi, cet avis en ton âme et que de toi l'oubli
ne s'empare pas, quand le sommeil, doux comme le miel,
t'aura quitté.»

A ces mots, il partit, et le laissa là, avec, dans le coeur,
des pensées qui ne devaient pas se réaliser : Agamemnon

Jupiter exprime sans embage sa visée en s'adressant en ces termes au Barcide :

« Jamais Jupiter ne te permettra, jeune chef de franchir les portes de Rome et d'entrer dans la ville. Joncher de carnage les vallées Tyrrhéniennes, faire sortir de leurs rives les fleuves grossis de sang latin, cela, tu l'auras pu: mais atteindre la colline Tarpéienne et vouloir t'approcher des murs, je te l'interdis. »¹⁰⁴

Le verdict de Jupiter est formel : Hannibal n'entrera pas dans Rome. Mais le Punique ne voulait pas l'entendre car il désirait ardemment prendre d'assaut le Capitole et détrôner le père des dieux « *Iovem detrahare solio*¹⁰⁵ ». Dans son excellente étude, M.Fucecchi¹⁰⁶ a assimilé le Barcide aux Titans et Géants qui ont livré combat aux divinités ouraniennes. Hannibal, dans son envie insatiable de s'affirmer comme le plus fort, comme le maître absolu, essaye d'égaliser Jupiter et de s'attribuer ses attributs : « Arrête ce guerrier, car tu le vois, déjà il réclame des torches et il veut imiter mes foudres! » (*Siste virum. Namque, ut cernis, iam flagitat ignes et parat accensis imitari fulmina flammis.*)¹⁰⁷.

Un véritable duel s'instaure entre la divinité et le mortel. C'est le *belli furor* dans toute sa plénitude, car son élan impétueux se lance contre la divinité suprême du panthéon.

Au chant XII¹⁰⁸, Junon ordonne à son protégé: « *Titania desine bella* » (arrête ta guerre de Titans).

Les expressions qui caractérisent la traversée des Alpes véhiculent très souvent l'idée de la violence imposée à la nature : on trouve ainsi le verbe *frangere*¹⁰⁹ ou son composé *perfringere* (dans « *perfactas Alpes* »), ou bien le verbe *rumpere* (« *ruperit Alpes* »¹¹⁰; « *ruptis...Alpibus* »¹¹¹; « *perruptis molibus Alpes* »¹¹²). La nature est violentée et

se disait qu'il prendrait la ville de Priam ce jour-là, l'insensé, et il ignorait les desseins de Zeus, qui devait encore infliger bien des douleurs et des gémisséments aux Troyens et aux Danaens, en de rudes mêlées. » Ainsi qu'aux rêves d'Enée (IV, 219 sq) et Turnus (VII, 405 sq.) chez Virgile

¹⁰⁴ Silius Italicus, *Punica*, VI, 600-605 « *Haud umquam tibi Iupiter, inquit/o iuuenis, dederit portas transcendere Romae/atque inferre pedem.Tyrrhenas sternere valles/caedibus, et ripas fluuiorum exire Latino/sanguine fas fuerit : Tarpeium accedere collem/muris que aspirare veto.* »

¹⁰⁵ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 226. (.. Jeter Jupiter à bas de son trône.)

¹⁰⁶ Empieta e titanismo nella rappresentazione siliana di Annibale, *Orpheus*, XI, 1990, p. 21- 42.

¹⁰⁷ Silius Italicus, XII, 699-700 ; XII, 655-656 ; XII, 657. « *Intonat ipse*, (Jupiter en personne, tonne) ».

¹⁰⁸ Silius Italicus, 725.

¹⁰⁹ Silius Italicus, *Punica*, V, 160.

¹¹⁰ Silius Italicus, *Punica*, X, 35.

¹¹¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 15.

¹¹² Silius Italicus, *Punica*, XIII, 741.

elle se trouve changée après le passage du chef carthaginois et de ses troupes. Pendant l'affrontement des soldats de l'armée punique avec les tribus campagnardes, Silius écrit¹¹³:

« *mutatur iam forma locis: hic sanguis multo
infectae rubere nives, hic, nescia vinci,
paulatim glacies cedit trepescit cruore* »

(Bientôt l'aspect des lieux se modifie : ici des flots de sang imbibent la neige et la rougissent, là, la glace, que rien ne pouvait entamer, est tiédie par la chaleur du sang et peu à peu s'affaisse.)

Ce bouleversement cosmique est un acte sacrilège¹¹⁴ car il bouleverse l'harmonie du monde.

Plusieurs batailles opposant Hannibal aux Romains, et qui furent remportées par le premier, eurent lieu près d'un cours d'eau ou d'un lac qui s'en trouvent, du coup, radicalement changés. Le sang et les cadavres viennent s'entasser et perturber la quiétude de l'espace aquatique : les fleuves voient leurs cours bloqués par l'abondance des corps qui y gisent sans vie ; l'Aufide-fleuve qui coule près de Cannes, s'arrête car ses rives se trouvent réunies

¹¹⁵ « *coentibus...ripis* » .Par ailleurs, la couleur de l'eau se trouve altérée par celle du sang¹¹⁶.

La prêtresse massylienne qui officie dans ce temples voit la guerre future, le franchissement des Alpes, les défaites romaines et l'orage terrible que Jupiter va déchaîner. Toutefois, ses prédictions demeurent inachevées : elle ne se rend pas compte que cet orage empêchera Hannibal de marcher sur Rome, et de même, elle ne peut pas voir, au-delà de cet

¹¹³ Silius Italicus, *Punica*, III, 547-549.

¹¹⁴ Silius Italicus, *Punica*, I, 45-54 « *Dum Romana tuae, Ticine, cadavera ripae/non capiant, similisque mihi per Celtia rura/ sanguine Pergamo Trebia et stipantibus armis/corporibusque uirum retro fluat, ac sua largo/stagna reformidet Thrasymennus turbida tabo ; dum Cannas tumulum Hesperiae campumque cruore/Ausonio mersum sublimis Iapyga cernam/teque uadi dubium coentibus, Aufide, ripis/per clipeos galeasque uirum caesosque per artus/uix iter Hadriaci rumpentem ad litora ponti.* » (Mais bientôt tu ne pourras, ô Tessin, contenir dans tes rives tous les cadavres romains, et la Trébie aussi, dans les plaines celtiques, recevra par mes soins tant de sang pergaméen, tant d'armes entassées et tant de cadavres de guerriers que son cours bloqué refluera vers l'amont, et le lac Trasimène aura peur de ses propres eaux, troublées par des flots de sang noir. Et moi, je pourrai, du haut du ciel, contempler Cannes, tombeau de l'Hespérie, et la plaine de l'Iapyx inondée de sang ausonien, et toi, l'Aufide, tu ne sauras où diriger ton cours entre les rives réunies par l'amoncellement des boucliers, des casques, des corps démembrés des guerriers, et tu auras de la peine à t'ouvrir un passage jusqu'à l'Adriatique.)

¹¹⁵ Silius Italicus, *Punica*, I, 52.

¹¹⁶ Silius Italicus, *Punica*, VI, 49-50.

événement les calamités qui s'abattront sur le Punique et sur sa chère cité car « Junon ne (lui) permit pas de percevoir plus loin les destins à venir et soudain les entrailles furent muettes. »¹¹⁷ L'ombre se fait sur les malheurs et les années d'épreuve. Elle annonce le début de la seconde guerre punique mais ne va pas plus loin que le siège devant Rome. La prophétie reste incomplète.

« *Iamque aut nocturno penetrat Capitolia visu* »¹¹⁸
(En rêve, il se voit de déjà s'ouvrant le Capitole.)

1.4. Perfidie du Barcide : « *caput infidum* »¹¹⁹

Franchir l'Ebre est un vrai sacrilège, *nefas*¹²⁰. Car selon la procédure romaine, un traité est scellé par un serment dont les dieux sont, tout naturellement, les garants. Tout traité est, dans cette perspective, inviolable. Toute violation d'un traité est corollairement une atteinte aux dieux.

La *perfidia* d'Hannibal culmine dans son refus catégorique d'observer le traité de 241. Le poète latin accorde beaucoup d'intérêt à ce fait avec lequel il ouvre le premier chant de son épopée¹²¹ et qui revient à plusieurs reprises dans son oeuvre¹²².

Hannibal attaque Sagonte, or celle-ci est le foyer de la déesse *Fides* qui y a élu domicile après avoir été, ailleurs, victime de sacrilèges¹²³. Cela auréole la cité de Sagonte d'un aura de sacré :

¹¹⁷ Silius Italicus, *Punica*, I, 137-139 « *Venientia fata/scire ultra vetuit Iuno, fibraeque repente/conticuere. Latent casus longique labores.* » (Mais Junon ne permet pas de percevoir plus loin les destins à venir et soudain les entrailles furent muettes.)

¹¹⁸ Silius Italicus, *Punica*, I, 64.

¹¹⁹ Silius Italicus, *Punica*, II, 298.

¹²⁰ Silius Italicus, *Punica*, V, 161.

¹²¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 6-8 « *sacri cum perfida pacti/gens Cadmea super regno certamina mouit.* » (Lorsque le peuple de Cadmus, traître à sa promesse jurée, engagea le combat pour la suprématie.)

¹²² Silius Italicus, *Punica*, I, 268 ; I, 296 ; II, 293 ; II, 377 ; II, 451 ; II, 494 ; III, 85 ; VI, 64 ; XI, 5 ; XI, 559 ; XIII, 100 ; XIII, 285 ; XVII, 349.

« *Urbs, habitata, diu Fidei caeloque parentem
Murorum repetens, ruit inter perfida gentis
Sidonia tela ...* »

(Cette ville où demeura longtemps la Loyauté, et qui compte son fondateur parmi les dieux, s'écroule sous les coups déloyaux du peuple de Sidon.)

La déesse *Fides* pleure le sort infligé à sa cité et le fils divin d'Alcmène assiste, impuissant, à la prise de sa ville. Hannibal bafoue Héraclès en s'attaquant à sa ville. La lutte romano-carthaginoise se présente en termes de conflit « de principes moraux antagonistes : *Fides* contre *perfidia* »¹²⁴

Les attaques militaires tendent à rompre les engagements et à s'en affranchir¹²⁵ :

...*atque impius ensis
Ter placitam suasit temerando rumpere pacem*

Le syntagme *impius ensis* accuse sans appel Hannibal du délit de l'impiété. Hannibal clame ouvertement sa déloyauté et s'en orgueille¹²⁶ :

*Scita patrum et leges et iura fidemque deosque
In dextra nunc esse sua. Verba acius acer
Intorto sancit iaculo figitque per arma
Stantem pro muro et minitantem vana Caicum*

(...les décrets du Sénat, les lois, le droit, la foi jurée, les dieux, tout est là dans sa main. Brusquement, il appuie ses fougueuses paroles en lançant le javelot qu'il brandissait et frappe à travers son armure Caicus, qui debout sur le rempart proférait de vaines menaces.)

¹²³ Silius Italicus, *Punica*, II, 496-503.

¹²⁴ F. Ripoll, *La morale héroïque dans les épopées latines d'époque flavienne : tradition et innovation*, éd. Peeters, Louvain-Paris, 1998, p. 9.

¹²⁵ Silius Italicus, *Punica*, I, 10-11.

¹²⁶ Silius Italicus, *Punica*, I, 303-306.

Le général punique assume pleinement sa perfidie et revendique haut et fort son manque de respect aux divinités. Il agit en pleine connaissance et s'adresse en ces termes à un dévot d'Hercule, Murrus, avant de le tuer d'un coup d'épée ¹²⁷:

« ...*foedera faxo*
Iam noscas, quid vana queant et vester Hiberus
Fer tecum castamque fidem servataque iura
Deceptos mihi linque deos...

(Je vais t'apprendre ce que valent vos vains traités et votre frontière de l'Ebre ! Emporte avec toi ta loyauté sans faille et le respect du droit, et laisse-moi les dieux que j'ai déjà trompés.)

La *perfidia* d'Hannibal s'illustre également à travers son constant recours à la ruse qui reposant sur un va-et-vient ludique entre la réalité et l'apparence induit l'autre en erreur ¹²⁸. Silius soutient vivement que ruse et perfidie sont intimement liées ¹²⁹ :

« *Ingenio motus avidus fideique sinister*
Is fuit, exuperans astu, sed devius aequi

(Son naturel le poussait vers l'action, oubliant tout respect de la foi jurée, et vers la ruse, où il excellait, sans souci de loyauté.)

Le manquement à la parole donnée et aux serments sanctionnés par les dieux doublé par le recours aux ruses et à la supercherie font du Punique un être qui n'est digne ni de foi ni de confiance. Avec les procédés de l'amplification épique qui campent un Hannibal choisissant volontairement le parti de la *perfidia*, et ses discours qui pérennisent le trait évoqué, ce défaut devient un leitmotiv participant de la tension dramatique. La *perfidia* devient ainsi un défaut inhérent à l'âme du Carthaginois et une composante corollaire du mal car il n'est pas indifférent qu'Hannibal prête son serment dans le monde des morts, comme le remarque à juste titre J.-F. Thomas ¹³⁰. En effet, Silius Italicus choisit de conférer une atmosphère lugubre

¹²⁷ Silius Italicus, *Punica*, I, 479-482.

¹²⁸ Silius Italicus, *Punica*, III, 231-234.

¹²⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 56-57.

¹³⁰ J.F. Thomas, Le thème de la perfidie carthaginoise dans l'œuvre de Silius Italicus, *Vita Latina*, 161, (p. 2-14), p 6

au serment du Punique qui apparaît de ce fait comme obsédé par les mânes des morts, que sont Hamilcar et Didon. Silius Italicus se permettait de ne pas obliger sa muse de se mettre servilement au service de la tradition historique, et de la laisser planer librement dans l'univers de l'imagination. Il se laissait guider beaucoup plus par son imagination que par sa documentation. Ainsi, il rattache la lignée des Barcides à la fondatrice légendaire de Carthage. Elissa-Didon pour mieux rehausser le thème de la vengeance héréditaire et de l'*odium paternum*¹³¹.

« *Exagitant manes iuvenem furiaeque paternae ac funesta sacra* »

(Ce jeune fou est hanté par l'ombre et les furies de son père, par le funeste serment qu'il a prêté)

La *perfidia* n'a pas le même sens selon qu'elle est saisie du point de vue des Carthaginois ou des Romains. Quand Hamilcar rencontre Scipion aux Enfers, le chef Romain rappelle au Carthaginois le respect des engagements¹³² :

« *Taliane ,o fraudum genitor,sunt foedera vobis ?*

Aut haec Sicania pepigisti captus in ora?

Bella tuus toto natus contra omnia pacta

Exercet Latio

(Tels sont donc, père de fourberies, les traités que vous signez ?

¹³¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 70-80 « *Hanc rabiem in finis Italum Saturniaque arua addiderat quondam puero patrius furor : ortus Sarrana prisci Barcae de gente uetustos a Belo numerabat auos. namque orba marito cum fugeret Dido famulam Tyron, impia diri Belides iuuenis uitauerat arma tyranni et se participem casus sociarat in omnis. nobilis hoc ortu et dextra spectatus Hamilcar, ut fari primamque datum distinguere lingua Hannibali uocem, sollers nutrire furores,* »

« Cette rage contre l'Ausonie et le royaume de Saturne, un père furieux l'avait entretenue dans le coeur de son jeune fils. Issu de l'ancienne famille de Barcas, originaire de Sidon, Hannibal remontait à Bélus par ses aïeux. En effet, lorsque Didon devenue veuve échappait à l'asservissement de Tyr, le jeune Barcas, fuyant avec elle le poignard de Pygmalion, avait partagé tous ses périls.

Fier de cette noble origine, Amilcar n'était pas moins illustre par ses exploits. Dès qu'Hannibal sut parler, et put articuler des mots, son père s'appliqua à nourrir en lui le goût des fureurs de la guerre, et à exciter dans ce jeune coeur une haine profonde contre les Romains

¹³² Silius Italicus, *Punica*, XIII, 738-741.

Voilà les engagements conclus sur la côte sicanienne quand tu y fus fait prisonnier ? Ton fils, au mépris de tous nos accords, se bat dans tout le Latium.)

Scipion dénonce ce qui est, de son point de vue, bien sûr, un manquement à la *fides*, mais le chef Punique y voit une preuve de *sancta fides*, celle de son fils :

« ...*Quod si Laurentia vastat
Nunc igni regna et Phrygias res vertere tentat,
O pietas, o sancta fides, o vera propago !*

Si maintenant ses incendies ravagent le royaume de Laurente, s'il cherche à renverser le pouvoir phrygien, c'est par piété filiale, par respect de la foi jurée, c'est qu'il est bien mon fils. »

Ce qui semble être aux yeux des Romains un paroxysme de perfidie est aux yeux d'Hamilcar une merveilleuse illustration de la *fides* familiale « *fides erga parentes* ».

Au cours de sa descente aux Enfers, Scipion rencontre Hamilcar¹³³, qui conclut l'éloge de son fils en ces termes: « *O pietas, o sancta fides, o vera propago*»¹³⁴ Cette exclamation admirative du père rappelle un passage de l'*Enéide*. Chez le poète augustéen, Anchise fait

¹³³ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 732-751 « *Si studium et saevam cognoscere Hamilcaris umbram/ille est-cerne procul- cui frons nec morte remissa/irarum servat rabiem./Si iungere cordi est/colloquium, sine gustato det sanguine uocem/Atque ubi permissum, et sitiens se impleuit imago/ sic prior non miti Scipio uultu : « Taliane, o fraudum genitor, sunt foedera uobis ?/Aut haec Sicania pepigisti captus in ora ?/Bella tuus toto natus contra omnia pacta/exercet Latio et, perruptis molibus, Alpīs/eluctatus adest, feruet gens Itala Marte/barbarico, et refluunt obstructi stragibus amnes. »/Post quae Poenus ait : « Decimum modo coeperat annum/excessisse puer, nostro cum bella Latinis/concepit iussu, licitum nec fallere diuos/iuratos patri : Quod si Laurentia vastat/nunc igni regna et Phrygias res uertere tentat/o pietas, o sancta fides, o uera propago ! / atque utinam amissum reparat decus ! Inde citato/celsus abit gressu, maiorque recessit imago. » (Si tu tiens aussi à voir Hamilcar et son ombre farouche-c'est lui, vois-le là-bas-lui dont la mort ne détend pas les traits, toujours marqués de colère et de rage. Si tu veux avec lui avoir un entretien, permets-lui de goûter au sang et de parler. »/Lorsqu'il l'y eut autorisé, et que l'ombre altérée se fut rehaussée, Scipion, parlant le premier lui adresse avec un air de reproches : « Voilà donc, père des fourberies, les traités que vous signez ? Voilà les engagements pris sur la côte sicanienne lorsqu'on t'y fit prisonnier ? Ton fils, au mépris de tous nos accords, se bat dans tout le Latium : il a forcé les massifs des Alpes et s'y est frayé un chemin, et il est chez nous ; l'Italie bouillonne de combats barbares, et les fleuves bloqués par les corps, remontent leurs cours. » A ces mots le Punique répond : « Mon fils avait à peine achevé ses dix ans quand, sur mon injonction, il conçut le dessein de livrer la guerre aux Latins ; il ne pouvait donc manquer au serment que son père lui avait fait prêter devant les dieux. Si maintenant ses incendies ravagent le royaume de Laurente, s'il cherche à renverser le pouvoir phrygien, c'est par piété filiale, par respect de sa foi, c'est qu'il est bien mon fils ! Et plaise au ciel qu'il rétablisse l'honneur que nous avons perdu». Sur ces mots, il s'en va, hautain, d'un pas rapide et son ombre grandit tandis qu'il s'éloignait.)*

¹³⁴ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 749. (C'est par piété filiale, par respect de sa foi, c'est qu'il est bien mon fils)

l'éloge de Marcellus en ces termes¹³⁵ : « *heu pietas, heu prisca fides invictaque bello dextera !* » Les situations des personnages, et les propos mis respectivement dans leurs bouches sont assez similaires, Hannibal serait un « anti –Enée » ou un « *impius Aeneas* ». Cet hommage rendu par Hamilcar à la *fides* et la *pietas* du chef punique rappelle un autre passage du chant IX¹³⁶ où le poète épique soutenait que le chef romain l'emportait sur son homologue carthaginois quant à ces deux vertus. Celles-ci sont, pour ainsi dire, exclusivement romaines et elles trouvent en Scipion leur meilleure incarnation alors qu'elles se trouvent sous une forme dévoyée et pervertie chez le Barcide. Ce dernier serait l'incarnation de l'*anti-pietas*. Car pour une fois qu'un Romain utilise le terme « *virtus* » à propos du Punique, c'est pour en signaler l'inversion complète. « *Barbara virtus* »¹³⁷. Ce qualificatif de *barbara* suggère que le Carthaginois, à l'instar des figures négatives du théâtre de Sénèque - Atrée ou Médée - tend à l'absolu du Mal. Hannibal est d'une violence excessive. Associer le terme *virtus* à l'adjectif *barbara* souligne l'intensité exceptionnelle de cette anti-valeur chez le général carthaginois.

La *pietas*, la *fides* et la *virtus bellica* sont des valeurs fondamentales de la tradition romaine et l'un des motifs qui expliquent la supériorité de Rome¹³⁸. Cette idée est développée à maintes reprises par Cicéron¹³⁹. La guerre, dans l'optique romaine se fonde sur la *vera*

¹³⁵ Virgile, *Enéide*, VI, 878. (Hélas, piété, antique honneur, bras invincible à la guerre, hélas.)

¹³⁶ Silius Italicus, *Punica*, IX, 437.

¹³⁷ Silius Italicus, *Punica*, X, 146.

¹³⁸ R.Lind, Concept, action and character: the reasons of Rome's greatness, *TAPA*, 103, 1972, p. 250 sq.

¹³⁹ cf. *Nat. Deor.*, III, 2,5 « *Tum Cotta "Optime", inquit; "quam ob rem sic agamus, ut nos ipsa ducit oratio. Sed antequam de re, pauca de me. Non enim mediocriter moueor auctoritate tua, Balbe, orationeque ea, quae me in perorando cohortabatur, ut meminissem me et Cottam esse et pontificem; quod eo, credo, ualebat, ut opinionones, quas a maioribus accepimus de dis immortalibus, sacra, caerimonias religionesque defenderem. Ego uero eas defendam semper semperque defendi nec me ex ea opinione, quam a maioribus accepi de cultu deorum immortalium, ullius umquam oratio aut docti aut indocti mouebit. Sed cum de religione agitur, Ti- Coruncanium, P- Scipionem, P- Scaeuolam pontifices maximos, non Zenonem aut Cleanthen aut Chrysippum sequor habeoque C- Laelium augurem eundemque sapientem, quem potius audiam dicentem de religione in illa oratione nobili quam quemquam principem Stoicorum. Cumque omnis populi Romani religio in sacra et in auspicia diuisa sit, tertium adiunctum sit, si quid praedictionis causa ex portentis et monstris Sibyllae interpretes haruspicesue monuerunt, harum ego religionum nullam umquam contemnendam putauim huiusmodi ita persuasi, Romulum auspiciis, Numam sacris constitutis fundamenta iecisse nostrae ciuitatis, quae numquam profecto sine summa placatione deorum immortalium tanta esse potuisset.* » (« Cotta dit alors : « Très bien, bon, allons-y, et que notre discussion elle-même nous serve de fil conducteur. Mais avant d'entrer dans le sujet, commençons par quelques mots sur moi. Je ne suis pas peu influencé par ton autorité, Balbus, et par ton discours : sa conclusion m'exhortait à me rappeler que je suis Cotta et un pontife : ce qui, je pense, signifie que mon devoir est de défendre les croyances sur les dieux immortels, qui nous ont été transmises par nos ancêtres, par les rites, les cérémonies, les pratiques religieuses. Je tiens à dire que je les défendrai toujours, et toujours je les ai défendues, et le discours d'aucun homme, cultivé ou ignorant, ne me détournera de ma foi dans le culte des dieux immortels que j'ai reçu de nos ancêtres. Mais en religion, je suis les grands pontifes Tibérius Coruncanus, Publius Scipion et Publius Scévola, non Zénon, Cléante ou Chrysippe ; et je préfère écouter Caius Lélius, augure, et sage de surcroît, quand il parle de religion dans son célèbre discours, plutôt qu'un quelconque chef de file du stoïcisme. Rites et auspices se partagent toute la religion du peuple romain ; il convient d'ajouter un troisième élément : les prédictions des interprètes de la Sibylle et des haruspices, fondées sur l'observation des phénomènes et des prodiges ; je n'ai jamais pensé qu'on devait négliger aucune de ces pratiques, et je reste convaincu que Romulus

virtus, l'honneur, le droit et la *religio*¹⁴⁰. Silius Italicus fait de la *fides* un thème majeur de son épopée et en fait l'enjeu capital de son deuxième chant. Il met en scène la *fides* collective

avec les auspices, Numa avec l'institution du rituel ont jeté les bases de notre cité, qui n'aurait certainement jamais atteint une telle grandeur si les dieux immortels n'avaient été souverainement propices. ») ; *Nat. Deo*.II, 9 « *Sed quoniam coepi secus agere atque initio dixeram (negaram enim hanc primam partem egere oratione, quod esset omnibus perspicuum deos esse), tamen id ipsum rationibus physicis, id est naturalibus, confirmari uolo. Sic enim res se habet, ut omnia, quae alantur et quae crescunt, contineant in se uim caloris, sine qua neque ali possent nec crescere. nam omne quod est calidum et igneum cietur et agitur motu suo; quod autem alitur et crescit motu quodam utitur certo et aequabili; qui quam diu remanet in nobis, tam diu sensus et uita remanet, refrigerato autem et extincto calore occidimus ipsi et extinguimur. Quod quidem Cleanthes his etiam argumentis docet, quanta uis insit caloris in omni corpore: negat enim esse ullum cibum tam grauem, quin is nocte et die concoquatur; cuius etiam in reliquiis inest calor iis, quas natura respuerit. iam uero uenae et arteriae micare non desinunt quasi quodam igneo motu, animaduersumque saepe est, cum cor animantis alicuius euolsum ita mobiliter palpiteret, ut imitaretur igneam celeritatem. Omne igitur, quod uiuit, siue animal, siue terra editum, id uiuit propter inclusum in eo calorem, ex quo intellegi debet eam caloris naturam uim habere in se uitalem per omnem mundum pertinentem. Atque id facilius cernemus toto genere hoc igneo, quod tranat omnia subtilius explicato. Omnes igitur partes mundi (tangam autem maximas) calore fultae sustententur. Quod primum in terrena natura perspicui potest. nam et lapidum conflictu atque tritu elici ignem uidemus et recenti fossione terram fumare calentem, atque etiam ex puteis iugibus aquam calidam trahi, et id maxime fieri temporibus hibernis, quod magna uis terrae cauernis contineatur caloris eaque hieme sit densior ob eamque causam calorem insitum in terris contineat artius* ». (« Puisque j'ai commencé de traiter mon sujet autrement que je n'avais dit au commencement (j'avais déclaré en effet que, sur le premier point, l'existence des dieux étant manifeste pour tout le monde, il était inutile de discourir), je veux apporter dans ce débat un argument tiré de la physique. Il est constant que tous les êtres qui se nourrissent et croissent ont en eux une source de chaleur sans laquelle il ne pourrait y avoir ni nutrition ni croissance. En effet toute chose qui a en elle de la chaleur et est de la nature du feu est capable de mouvements qui ont leur origine en elle-même, et, dans un être qui croît organiquement, il se produit des mouvements réguliers et dirigés vers un certain but. Aussi longtemps que subsiste cette chaleur il y a vie et sentiment; une fois la source éteinte et refroidie nous-mêmes mourons, nous nous éteignons. Cléanthe montre combien puissante est la chaleur naturelle à tout corps et voici comment il raisonne : il n'est pas d'aliment si pesant qu'il ne soit de nuit et de jour trituré par l'espèce de cuisson qu'il subit dans l'organisme et, même dans les matières excrétées, il y a encore de la chaleur. Les veines d'ailleurs et les artères plus spécialement ne cessent de battre comme si un feu les agitait et l'on a souvent vu le cœur d'un être animé palpiter alors qu'on venait de l'arracher et imiter le mouvement rapide d'une flamme vacillante. Tout être vivant donc, animal ou plante sortie de terre, vit par l'effet de la chaleur qui est en lui. Par où l'on doit connaître qu'il y a, répandu dans le monde entier, une sorte de feu capable d'entretenir la vie. Nous verrons cela mieux encore en parlant avec plus de développement de cet élément igné qui pénètre partout. Toutes choses existant au monde (je dirai un mot des plus importants) se conservent et se soutiennent par la chaleur. Cela est visible en premier lieu dans celles qui sont de la nature de la terre : on aperçoit des étincelles qui jaillissent des pierres quand elles s'entre-choquent et le frottement les chauffe; si l'on creuse une fosse, de la fumée sort du sol; l'eau que l'on tire des puits où elle se renouvelle est chaude, surtout en hiver parce qu'une grande quantité de calorique est contenue dans les régions souterraines et que, dans la saison froide, la terre est comprimée ce qui fait que la chaleur se concentre. ») ; *Res. Harusp*, IX, 19 « *sed pietate ac religione... omnes gentes superauimus* » (quant à la piété et à la religiosité, nous surpassons toutes les autres nations.) ; Properce ,III, 22, 21-22: « *nam quantum ferro tantum pietate potentes stamus* » ; Horace, *Carm.*, III, 6, 1-8 « *Delicta maiorum inmeritis lues, Romane, donec templa refeceris aedisque labentis deorum et foeda nigro simulacra fumo. Dis te minorem quod geris, imperas: hinc omne principium, huc refer exitum.*

Di multa neglecti dederunt

Hesperiae mala luctuosae. » (Innocent, tu expieras, Romain, les fautes des aïeux, jusqu'à ce que tu aies

reconstruit les temples et les autels croulants des Dieux, et leurs images souillées d'une fumée noire. Soumis aux Dieux, tu commanderas au monde. L'origine et la fin sont en eux. Les Dieux négligés ont accablé de maux l'Hespérie lamentable.)

reconstruit les temples et les autels croulants des Dieux, et leurs images souillées d'une fumée noire. Soumis aux Dieux, tu commanderas au monde. L'origine et la fin sont en eux. Les Dieux négligés ont accablé de maux l'Hespérie lamentable.)

¹⁴⁰Tite-Live, *Histoire romaine*, 42, 47,4 -9 « *Haec ut summa ratione acta magna pars senatus adprobabat; ueteres et moris antiqui memores negabant se in ea legatione Romanas agnoscere artes. non per insidias et nocturna proelia, nec simulatam fugam inprouisosque ad incautum hostem reductus, nec ut astu magis quam uera uirtute gloriarentur, bella maiores gessisse: indicere prius quam gerere solitos bella, denuntiare etiam interdum {pugnam et locum} finire, in quo dimicaturi essent. eadem fide indicatum Pyrrho regi medicum uitae eius*

de la population sagontine face à la *perfidia* inégalée d'Hannibal. La perfidie des Carthaginois étouffe la vertu des Sagontins qui se trouvent bloqués par leur attachement à la *fides* qui les oblige à rester indéfectiblement fidèles à leur alliance avec Rome, et cela même quand les Romains les abandonnent.

A plusieurs endroits de son épopée, Silius rend hommage à la *pia Roma*¹⁴¹ ; à la *pia turba senatus*¹⁴² puisque le Sénat est le dépositaire privilégié des vertus de la tradition romaine (dépositaire également de la vertu « *aequantem superos virtute senatus* »)¹⁴³. Rome est *pia* car elle est le siège du temple de Jupiter Capitolin, ce qui lui confère une *aura* sacrée¹⁴⁴, le roi de l'Olympe s'adresse ainsi au Punique :

« *Siste gradum, nec enim sacris irrumpere muris
Poene, magis dabitur, nostrum quam scindere caelum* »

(Arrête ton élan car il ne te sera pas donné
Punique de franchir ces murs sacrés)

C'est pour cette raison, entre autres, que le *bellum Hannibalicum* est qualifié d'*impium* car c'est une guerre livrée contre le Capitole et Jupiter¹⁴⁵.

Le poète flavien, à maintes reprises, met en scène les démonstrations collectives de la *romana pietas* dont la geste de Régulus et celle de Fabius¹⁴⁶ constituent les plus heureux témoignages.

insidiantem; eadem Faliscis uinctum traditum proditorem liberorum; religionis haec Romanae esse, non uersutiarum Punicarum neque calliditatis Graecae, apud [quos] fallere hostem quam ui superare gloriosius fuerit. interdum in praesens tempus plus profici dolo quam uirtute; sed eius demum animum in perpetuum uinci, cui confessio expressa sit se neque arte neque casu, sed collatis comminus uiribus iusto ac pio esse bello superatum. » (Une grande partie du sénat approuvait cette conduite comme un chef-d'œuvre de politique; mais les anciens qui gardaient le souvenir de l'ancienne manière d'agir, disaient qu'ils ne retrouvaient pas, dans cette députation, la politique romaine. "Ce n'était point par des embuscades et des attaques nocturnes, par une fuite simulée et des retours soudains contre un ennemi pris au dépourvu, que leurs ancêtres faisaient la guerre: ils n'y cherchaient pas la gloire de l'astuce au lieu de celle du vrai courage; ils déclaraient la guerre avant de la faire; ils la proclamaient même, et quelquefois même ils fixaient le lieu du combat. Ce fut cette loyauté qui leur fit dénoncer au roi Pyrrhus ce médecin qui en voulait à sa vie; ou encore livrer, chargé de chaînes, aux Falisques, ce traître qui leur amenait les enfants du prince. Voilà la politique romaine bien éloignée de la duplicité punique, et de l'intrigue des Grecs, qui trouvent plus de gloire à tromper l'ennemi qu'à le vaincre les armes à la main. Il y aura sans doute, dans telle circonstance donnée, plus d'avantage à attendre de la ruse que de la force ouverte; mais pour qu'une victoire soit complète et définitive, il faut arracher au vaincu l'aveu que ce n'est ni par artifice ni par hasard, mais en bataille rangée et dans une guerre en règle, qu'il a été défait.)

¹⁴¹Silius Italicus, *Punica*, XI, 124.

¹⁴² Silius Italicus, *Punica*, X, 592. Lucain a également utilisé cette formule, mais chez celui-ci; à la différence de Silius, l'expression désigne le dévouement du Sénat envers Pompée, alors que chez Silius, l'expression signale la permanence de cette valeur chez l'institution romaine dont il est question)

¹⁴³ Silius Italicus, *Punica*, I, 611.

¹⁴⁴Silius Italicus, *Punica*, X, 367-368

¹⁴⁵ Silius Italicus, *Punica*, III, 501 ; IV, 47, XI, 28.

¹⁴⁶Silius Italicus, *Punica*, VII, 74-89 «*At patres Latiasque nurus raptabat ad aras
cura deum. maestis suffusae lumina uultu
femineas matres graditur chorus: ordine longo
Iunoni pallam conceptaque uota dicabant:*

La *Romana pietas* trouve sa plus parfaite antithèse dans l'*impietas* d'Hannibal. La scène d'*Hannibal ad portas*¹⁴⁷ en est la meilleure représentation. Ce passage met aux prises des Romains, très sensibles aux manifestations de la présence des dieux (: *Aeneadae sensere deum...*) et un Hannibal complètement insensible à ces marques et se refusant à une telle interprétation.

I.5. *Barbara virtus*

La *virtus* d'Hannibal apparaît synonyme de fureur paroxystique. C'est une force indomptable affranchie de toute circonspection d'ordre moral ou religieux et prenant appui sur une inversion des valeurs éthiques du monde « civilisé ». C'est le *belli furor* dans toute sa plénitude réduisant au néant tout ce qui s'y oppose au mépris des dieux et des traités. Silius qualifie la *virtus* du fils d'Hamilcar qui venait tout juste de décapiter Vésulus et de se servir de sa tête comme d'une arme de jet¹⁴⁸ de *barbara* et d'*improba*¹⁴⁹. C'est une force vitale ne

*'Huc ades, o regina deum, gens casta precamur
et ferimus, digno quaecumque est nomine, turba Ausonidum pulchrumque et, acu et subtemine fuluo
quod nostrae neuere manus, uenerabile donum.
ac dum decrescit matrum metus, hoc tibi, diua,
interea uelamen erit. si pellere nostris
Marmaricam terris nubem dabis, omnis in auro
pressa tibi uaria fulgebit gemma corona.'
necnon et proprio uenerantur Pallada dono
Phoebumque armigerumque deum primamque Dionen.
tanta adeo, cum res trepidae, reuerentia diuum*

nascitur: at rariae fumant felicibus arae. » (« Cependant la religion appelait aux autels des dieux le sénat et les dames romaines. Elles marchent en nombreux cortège, le visage triste, les yeux pleins de larmes, et vont offrir à Junon le voile qu'elles lui ont voué. "Reine des dieux, sois ici présente; entends les prières de la chasteté. Citoyennes de Rome, nous qu'honore le beau nom de matrones, nous t'offrons un don précieux, un voile magnifique que nous avons brodé en or sur un fond que nos mains ont tissé. Daigne, ô Déesse, te contenter de ce voile jusqu'à ce que nos frayeurs aient disparu, et si tu accordes à nos guerriers de chasser de notre patrie la tempête libyenne, nous poserons sur ta tête une couronne d'or massif enrichie de perles éclatantes". Elles font aussi à Pallas, à Phébus, à Mars des dons particuliers, et surtout à Vénus. Tant il est vrai que le culte des dieux est né du malheur; dans la prospérité, un rare encens fume sur leurs autels. ») ; XII, 337-341 ; 639-645 ; 741 sq ; XV, 7 sq.

¹⁴⁷ Silius Italicus, *Punica*, XII, 558-730.

¹⁴⁸ Silius Italicus, *Punica*, X, 146-149 « *tum Vesulum calido lapsantem in sanguine fratrum ense metit rapido plenamque (heu barbara uirtus! abscisi galeam capitis, ceu missile telum, conuersis in terga iacit.* » (Puis il tire rapidement son glaive, et tranche la tête à Vesulus, qui glisse dans le sang de ses frères. Enfin, ô barbarie! Il prend le casque rempli de cette tête qu'il vient de couper, et le lance comme un trait sur les autres frères qui ont pris la fuite.)

¹⁴⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 58 « *Armato nullus diuum pudor, improba uirtus.* »

disposant d'aucun frein et reposant sur l'absence d'*aequitas*¹⁵⁰ (*devius aequi*), de la *pietas*¹⁵¹ (*nullum dium pudor*), de la *fides*¹⁵². La *virtus* d'Hannibal est axée sur l'*impietas* et la *perfidia* inhérentes à sa race.

Toutefois, à quelques endroits de son récit, Silius n'omet pas de mettre en avant la *virtus* du Punique pour mieux souligner celle des Romains vainqueurs d'un chef aussi valeureux¹⁵³. Au Tessin, par exemple, la comparaison élogieuse entre la *virtus* du Barcide et celle de Scipion sert à mettre en relief la valeur du Romain « *ambobus velox virtus* »¹⁵⁴. L'éloge de la *virtus* d'Hannibal peut prendre aussi une couleur stoïcienne comme à l'occasion de l'agrandissement des murs de la cité sagontine : « *Mente adversa domat gaudetque niteescere duris/virtutem* ». L'addition du courage à l'énergie mis au service d'une cause impie et d'un *bellum iniustum* renforcent l'aspect « counter-stoic » d'Hannibal¹⁵⁵.

Hannibal se détache du lot des Puniques car la *virtus* se trouve exceptionnellement chez lui (et seulement chez lui). Silius Italicus utilise très rarement le terme *virtus* à propos des Puniques¹⁵⁶ et cela semble être l'apanage du seul Hannibal. D'ailleurs, l'épouse de celui-ci, Imilcé vante la supériorité de la *virtus* de son mari sur celle des ses concitoyens¹⁵⁷ « *tanta mei virtus...mariti* ». En effet, la *virtus* d'Hannibal lui est propre, elle ne symbolise point celle de ses compatriotes; ses défauts sont bien ceux de sa race, mais la *virtus* l'isole du reste des Carthaginois. Cette alliance de graves tares morales et d'une *virtus* assez singulière en fait un adversaire atypique et un ennemi redoutable des Romains. La deuxième guerre punique prend la forme, chez Silius, d'un duel entre deux pôles antagonistes : la *virtuosa Roma* et l'*impius Hannibal*.

Lors de la bataille de Trasimène, un centurion romain, Laevinius déchire de ses dents, le cadavre d'un Punique¹⁵⁸. Cette scène cruelle et sanguinaire est décrite par le poète avec

¹⁵⁰ Silius Italicus, *Punica*, I, 56.

¹⁵¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 58.

¹⁵² Silius Italicus, *Punica*, I, 56. « *Fideique sinister* »

¹⁵³ Cf aussi Cicéron, *Sest*, 142 « *quis Carthaginiensium pluris fuit Hannibale consilio, virtute, rebus gestis, qui unus cum tot imperatoribus nostris per tot annos de imperio et de gloria decertavit?* ».

¹⁵⁴ Silius Italicus, *Punica*, IV, 99. (Même courage)

¹⁵⁵ Vessey, The dupe of destiny in Silius III, *CJ*, 1982, 77, p. 320-335.

¹⁵⁶ Silius Italicus, *Punica*, I, 312 ; IX, 386 ; XI, 419 ; XIII, 369 ; XI, 109

¹⁵⁷ Silius Italicus, *Punica*, IV, 802 (mon noble époux.)

¹⁵⁸ Silius Italicus, *Punica*, VI, 41-54 (et sa grande âme descend dans le Tartare. Non loin de là, Laevinus avait donné un exemple d'héroïsme farouche qui mérite d'être consacré dans nos vers. Ce guerrier des coteaux de Priverne, honoré de la vigne latiale, était couché sans vie sur le Nasamon Tyré, mort comme lui. Il n'avait ni lance ni épée; dans la déroute, la fortune l'avait dépouillé de ses armes: mais le ressentiment lui en avait fourni d'autres pour combattre encore. Sa bouche sanglante lui avait servi pour une lutte nouvelle, et ses dents avaient tenu lieu de fer à sa noble fureur. Le nez, les yeux de son ennemi étaient déchirés, ses oreilles arrachées, son front couvert de morsures, sa bouche ouverte inondée de sang. Laevinus ne s'était arrêté que surpris par la mort; jusque-là il dévorait son ennemi : des lambeaux de chair restaient encore à sa bouche.) *halitus et magnam misit sub Tartara mentem. Iuxta cernere erat meritae sibi poscere carmen / uirtutis sacram rabiem. Laevinus, ab alto*

beaucoup de complaisance. Il y voit un *virtutis exemplum* soulignant la ténacité et l'opiniâtreté des guerriers romains. Ce tableau sanguinaire est encadré par deux expressions qui paradoxalement en soulignent le caractère à la fois admirable et l'aspect horrible « *virtus sacram rabiem* »¹⁵⁹ et « *praebet tristis miracule virtutis* »¹⁶⁰. Ce sera même une brillante illustration de l'*Itala virtus* (v 14)¹⁶¹, qui reste tenace jusqu'au dernier souffle avant de rendre l'âme.

La *virtus* d'Hannibal est titanesque. En effet, le Punique est assimilé systématiquement aux Titans et aux Géants qui s'étaient révoltés contre les Olympiens. Son entreprise guerrière contre Rome et le Capitole est apparentée à une attaque contre l'Olympe qui atteint son apogée dans l'épisode d'*Hannibal ad portas*¹⁶² désignée par *Titania bella* (v.72)

I.6. *Improba virtus* :

C'est un élan ou un dynamisme mal orienté qui se développe en une volonté de puissance excessive voire malade. Elle se traduit par une confiance aveugle en soi, et s'accompagne d'une démesure qui s'abreuve de victoires et qui engendre un perpétuel chaos dans l'âme qui ne connaît plus de repos car rien ne l'arrête dans cet élan débridé. Hannibal

*/Priuerno, uitis Latiae praesignis honore, /exanimus Nasamona Tyren super ipse iacebat exanimis: non hasta uiro, non ensis: in artis abstulerat Fors arma. tamen certamine nudo inuenit Marti telum dolor. ore cruento pugnatum, ferrique uicem dens praebuit irae. iam lacerae nares foedataque lumina morsu iam truncum raptis caput auribus, ipsaque diris frons depasta modis, et sanguine abundat hiatus; nec satias, donec mandentia linqueret ora spiritus et plenus rictus mors atra teneret. /Talia dum praebet tristis miracula uirtus » ; Valère Maxime, III, 2, 11 « *Eiusdem temporis et notae miles, qui Cannensi proelio, quo Hannibal magis uires Romanorum contudit quam animos fregit, cum ad retinenda arma inutiles uulneribus manus haberet, spoliare se conantis Numidae ceruicem complexus os naribus et auribus corrosis deforme reddidit inque plenis ultionis morsibus expirauit. seponere iniquum pugnae euentum, quantum interfectore fortior interfectus! Poenus enim in uictoria obnoxius morienti solacio fuit, Romanus in ipso fine uitae uindex sui extitit » (« Voici un soldat de la même époque et de la même qualité. A la bataille de Cannes, où Hannibal brisa la force des Romains plutôt que leur courage, ce soldat, les mains blessées et incapables de porter les armes, saisit par le cou, avec ses bras, un Numide qui s'efforçait de le dépouiller, le défigura en lui rongant le nez et les oreilles et expira après avoir assouvi sa vengeance à force de morsures. Laissez de côté l'issue malheureuse du combat, combien plus de courage dans le soldat tué que dans l'ennemi qui le tua ! Le Carthaginois victorieux, à la merci du mourant, fut pour lui un sujet de consolation, et le Romain, en perdant la vie, eut du moins la satisfaction de se venger lui-même. »)**

¹⁵⁹ Silius Italicus, *Punica*, VI, 42.

¹⁶⁰ Silius Italicus, *Punica*, VI, 54.

¹⁶¹ Cette expression est d'ailleurs empruntée à Virgile chantre de l'esprit nationaliste romain, cf. *Enéide*, XII, 827. (Que le Latium vive, que des rois albains règnent durant des siècles, / que vive une lignée des Romains forte de la valeur italienne) « *Sit Latium, sint Albani per saecula reges, / sit Romana potens Itala uirtute propago* »

¹⁶² Silius Italicus, *Punica*, XII, 725 « *cede deis tandem et Titania desine bella.* » (Cède, cède aux dieux ; ne renouvelle pas la guerre des Titans)

n'est rien d'autre qu'un flux d'énergie et de rage de vaincre indisciplinées et mal canalisées. Affligé de pareilles tares, qui portent en elles les germes de son châtement, Hannibal se voit privé de la faveur divine. Il a ses côtés la seule Junon, elle-même le symbole de la furie. L'*impietas* apparaît ici comme le rejet du divin à l'intérieur de l'homme et aussi à l'extérieur de lui. C'est un véritable conflit avec les dieux. Ce qui entraînera forcément la malédiction car la *vanitas* est assurément le domaine de l'erreur, de la pensée inadéquate, et elle engendre la perte comme fut le cas de Phaéton, d'Icare ou encore de Bellérophon¹⁶³. Car l'opposition à Jupiter s'exprime avec une acuité particulière chez ce personnage qui s'agite fébrilement dans les marges obscures de l'impiété. Toute son action dirigée contre Rome est nocive et stérile car elle est radicalement faussée. Diriger son activité militaire contre Jupiter tourne inmanquablement à la perte: le gaspillage de l'énergie auquel Hannibal se livre engendre des fruits totalement infructueux car sa *virtus* est mise au service de l'erreur.

I.7. Discours d'Hannon : Hannibal comparé au feu

Cet élément naturel est indubitablement celui qui offre la plus remarquable ambivalence et la plus grande aptitude à symboliser les différents niveaux de l'être et les principales orientations de son action¹⁶⁴. Le feu touche à l'ether, avec lequel, les Romains d'ailleurs, l'identifient souvent : feu solaire et astral, feu de l'esprit¹⁶⁵. Cet élément possède encore d'autres valeurs positives qui sont en rapport avec l'âme : feu de l'énergie, de la *virtus*, feu des incinérations, feu des sacrifices, feu purificateur¹⁶⁶. Ensuite viennent les aspects négatifs et destructeurs de cet élément : le feu volcanique et son activité dévastatrice, que l'on a mis en

¹⁶³ Pour le mythe de Phaéton, voir Apollodore, *Bibliothèque*, III,14,4 ; Diodore de Sicile, V, 23 ; Hésiode, *Théogonie*: 986 sq., Hygin, *Fables*, 152 ; 156 ; 250 ; Ovide, *Métamorphoses*, II,19. Pour le mythe de Dédale et Icare, voir Apollodore, *Bibliothèque*, III,15,8 ; Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 244, Pausanias, *Périégèse*: I,21,4 ; I,26,4 ; IX,3,2 ; VII, 4, 5. Pour le mythe de Bellérophon, voir Apollodore, *Bibliothèque*: I, 9,3 ; III,3,1 ; Homère, *Iliade*: VI,155 ; VI, 216 ; Pausanias, *Périégèse*, II, 2,3 ; II,4,1 ; II, 27, 2 ; III,18,13.

¹⁶⁴ *Dictionnaire des symboles* publié sous la direction de Jean Chevalier, avec la collaboration d'A. Cheebrant Paris, Robert Laffont, 1969, article « feu » p. 350-352 ; J.P. Bayard, « le feu », coll.Symboles, Paris, Flammarion, 1958.

¹⁶⁵ Ennius, *Epichr.* 8 - 9 (le soleil et l'esprit sont formés du même feu. Cic., *Tusc.*, 1,42 (nature ignée de l'*animus* supérieur; Virgile, *Enéide*, 6, 730 : *igneus vigor*, source de vie.

¹⁶⁶ Sénèque, *Ira*, 2, 15, 2 ; Silius, *Italicus* 3,136 ; Virgile, *Enéide*, 6,742.

rapport avec les Géants (en particulier Encelade) ou de monstres tel que le fils de Vulcain, Cacus. Hannon, assurément, associe le Punique à ce dernier volet de l'interprétation : embrasement et immense détonation d'un feu intérieur qui anime le Barcide. Toutes les caractéristiques de cet élément naturel se retrouvent dans le *furor* constant du Carthaginois : l'incessante fébrilité et le bouillonnement destructeur. La guerre qu'il entreprend est assimilée à un incendie, il ne provoque sur son passage que des brasiers. Cet « être de feu » « grisé par la violence sera consumé par sa propre flamme » précise Sénèque¹⁶⁷. Car, comme le développe le philosophe dans son traité, le feu- indissociablement lié à la colère - à cause de son prompt enclenchement, de son ampleur ravageuse, de sa spectaculaire puissance de destruction n'engendre que des méfaits.

D'ailleurs, la fondatrice de Carthage périt dans le feu, Sophonisbe se consume aussi dans un immense brasier - après avoir embrasé les coeurs de Masinissa et de Syphax - ; et Carthage périt aussi dans les flammes¹⁶⁸. Il en ressort que le destin de Carthage est intimement lié au feu.

Ce caractère titanesque et donc négatif de la *virtus* d'Hannibal est souligné par Y.A. Dauge qui avance « On lui reconnaît en effet une grande *virtus*, mais elle est improbable, *barbara*, c'est à dire perverse et destructrice...aussi peut-on le considérer comme le *barbaricus tyrannus* par excellence »¹⁶⁹.

¹⁶⁷ Sénèque, *Ira*, 2, 19, 2 : « *Iracundos feruida animi natura faciet: est animus actuosos et pertinax ignis* »

¹⁶⁸ Florus, 1, 31;71-81

¹⁶⁹ Y.A. Dauge, *Le Barbare - Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, 1981, p. 231.

CHAPITRE II.

Hercule dans les *Punica*

L'époque romaine et plus particulièrement l'époque impériale marque le point culminant de la fortune littéraire du héros à la massue. Le premier siècle de notre ère en marque l'apogée et l'intérêt que suscite sa légende fut impressionnant¹⁷⁰. Ovide au livre IX des *Métamorphoses*

¹⁷⁰ Ovide dans les *Métamorphoses*, IX, 240 - 250 « *securosque artus contemptoremque petebat / flamma suum. timere dei pro uindice terrae. / quos ita, sensit enim, laeto Saturnius ore / Iuppiter adloquitur: 'nostra est timor iste uoluptas, / o superi, totoque libens mihi pectore grator, / quod memoris populi dicor rectorque paterque et mea progenies uestro quoque tuta fauore est. / nam quamquam ipsius datur hoc inmanibus actis, / obligor ipse tamen. sed enim nec pectora uano / fida metu paueant. Oetaeas spernite flammis : mnia qui uicit, uincet, quos cernitis, ignes; nec nisi materna Vulcanum parte potentem / sentiet. aeternum est a me quod traxit, et expers / atque immune necis, nullaque domabile flamma. / idque ego defunctum terra caelestibus oris / accipiam, cunctisque meum laetabile factum / dis fore confido. siquis tamen Hercule, siquis / forte deo doliturus*

¹⁷¹ célébra les derniers supplices du héros, son trépas et son apothéose comme le ferait aussi Sénèque dans son *Hercule sur l'Oeta*. Hercule représente une victoire sur les forces du Mal.

erit, data praemia nolet, / sed meruisse dari sciet, inuitusque probabit. Adsensere dei » (Tous les dieux tremblent pour le vengeur du monde. Jupiter voit leur douleur, et, d'un front sans nuage, leur adresse ce discours : "Habitants de l'Olympe, je m'applaudis d'être appelé le maître et le père d'un peuple reconnaissant : j'aime à voir que de mon fils la vertu vous est chère. Et quoiqu'il ne doive cet intérêt qu'à ses travaux, il ne me plaît pas moins. Mais cessez de vous troubler. Ce bûcher qui s'allume sur l'Oeta doit peu vous alarmer. Celui qui triompha de tout saura triompher de ces flammes. Il n'en sentira la puissance que dans ce qu'il tient de sa merci. Ce qu'il a reçu de moi est éternel, impassible, et ne craint point des feux l'ardeur dévorante. Je le recevrai dans le ciel dès qu'il aura quitté sa dépouille terrestre; et je me flatte que tous les dieux en seront satisfaits. Si cependant quelque déité voyait d'un œil jaloux ce héros assis au rang des immortels, si elle s'indignait de la récompense que je lui dois, elle reconnaîtra du moins qu'il en est digne, et malgré elle m'approuvent. « Tous les dieux applaudissent à ce discours. » ; Sénèque dans son théâtre, Valérius Flaccus dans ses *Argonautiques*. »

¹⁷¹ IX, 160-210 « *uinaque marmoreas patera fundebat in aras:*

*incaluit uis illa mali, resolutaque flammis
Herculeos abiit late dilapsa per artus.
dum potuit, solita gemitum uirtute repressit.
uicta malis postquam est patientia, reppulit aras,
inpleuitque suis nemorosam uocibus Oeten.
nec mora, letiferam conatur scindere uestem:
qua trahitur, trahit illa cutem, foedumque relatu,
aut haeret membris frustra temptata reuelli,
aut laceros artus et grandia detegit ossa. ipse cruor, gelido ceu quondam lammina candens
tincta lacu, stridit coquiturque ardente ueneno.
nec modus est, sorbent auidae praecordia flammae,
caeruleusque fluit toto de corpore sudor,
ambustique sonant nerui, caecaque medullis
tabe liquefactis tollens ad sidera palmas
'cladibus,' exclamat 'Saturnia, pascere nostris:
pascere, et hanc pestem specta, crudelis, ab alto,
corque ferum satia. uel si miserandus et hosti,
hoc est, si tibi sum, diris cruciatibus aegram
inuisamque animam natamque laboribus aufer.
mors mihi munus erit; decet haec dare dona nouercam.
ergo ego foedantem peregrino templa cruore
Busirin domui ? saeuoque alimenta parentis
Antaeo eripui ? nec me pastoris Hiberi
forma triplex, nec forma triplex tua, Cerbere, mouit?
uosne, manus, ualidi pressistis cornua tauri?
uestrum opus Elis habet, uestrum Stymphalides undae,
Partheniumque nemus ? uestra uirtute relatus
Thermodontiaci caelatus balteus auro,
pomaque ab insomni concustodita dracone ?
nec mihi centauri potuere resistere, nec mi
Arcadiae uastator aper ? nec profuit hydrae
crescere per damnum geminasque resumere uires ?
quid, cum Thracis equos humano sanguine pingues
plenaque corporibus laceris praesepia uidi,
uisaque deiecti, dominumque ipsosque peremi?
his elisa iacet moles Nemeaea lacertis :
hac caelum ceruice tuli. defessa iubendo est
saeua Iouis coniunx : ego sum indefessus agendo
sed noua pestis adest, cui nec uirtute resisti
nec telis armisque potest. pulmonibus errat
ignis edax imis, perque omnes pascitur artus.
at ualet Eurystheus! et sunt, qui credere possint
esse deos?' dixit, perque altam saucius Oeten
haud aliter graditur, quam si uenabula taurus*

Sa lutte aux Enfers représente un triomphe sur la mort. « Il s'est conquis lui-même et a surmonté son destin »¹⁷². La vie d'Hercule avait paru riche d'enseignements aux poètes et aux philosophes qui avaient fait de lui, peu à peu, un héros exemplaire auxquelles les prouesses individuelles et les souffrances stoïquement endurées avaient ouvert les portes du Ciel et

*corpore fixa gerat, factique refugerit auctor.
saepe illum gemitus edentem, saepe frementem,
saepe retemptantem totas infringere uestes
sternentemque trabes irascentemque uideres
montibus aut patrio tendentem brachia caelo.
Ecce Lichan trepidum latitantem rupe cauata
aspicit, utque dolor rabiem conlegerat omnem,
'tune, Licha,' dixit 'feralia dona dedisti ?
tune meae necis auctor eris ?' tremit ille, pauetque
pallidus, et timide uerba excusantia dicit.
dicentem genibusque manus adhibere parantem
corripit Alcides, et terque quaterque rotatum
mittit in Euboicas tormento fortius undas.
ille per aérias pendens induruit auras: »*

(« Soudain les feux sacrés échauffent le venin qui circule dans ses veines, et pénètre tout son corps. Quelque temps la grande âme d'Alcide souffre sans gémir un mal si violent; mais enfin, vaincu par la douleur, il repousse l'autel, et remplit de ses cris terribles les forêts de l'Oeta.

Il veut soudain rejeter cette robe fatale; mais partout où il la déchire, il déchire sa chair; et, sans horreur, peut-on le raconter ! Ce tissu s'attache à son corps, il se colle à sa peau; Alcide ne peut l'arracher sans dépouiller ses muscles, sans laisser à nu ses grands ossements. Son sang frémit et bouillonne comme l'onde froide où l'on plonge un fer ardent. Un poison brûlant le consume. Toujours agissants, des feux avides dévorent ses entrailles. De tous ses membres coule une sueur livide. On entend pétiller ses nerfs; la moelle de ses os se fond et s'évapore. Enfin, levant au ciel ses bras : « Ô Junon, jouis, s'écrie-t-il, jouis de mon malheur. Barbare ! Vois du haut de l'Olympe ces horribles tourments, et repais de mes douleurs ton cœur impitoyable. Ou, si je puis être un objet de pitié pour mes ennemis même (car je sais trop que tu me hais), achève; arrache-moi une vie qui m'est odieuse, qui fut destinée à tant de travaux, et toujours par toi si cruellement poursuivie ! La mort est un bienfait que je te demande; il sera digne de ta haine pour moi. »

« Eh ! quoi, suis-je donc le vainqueur de Busiris, qui, du sang des étrangers, souillait les temples de Jupiter ? Est-ce bien moi qui étouffai dans mes bras le terrible Antée, en lui faisant perdre terre, et l'arrachant ainsi aux secours que lui donnait sa mère ? Eh ! Quoi, ni les trois corps du pasteur d'Ibérie, ni la triple gueule du gardien des Enfers, n'ont pu effrayer mon courage ! Sont-ce ces mains qui brisèrent les cornes du taureau des Crétois ? l'Élide a-t-elle vu mes travaux ? les ondes du Stymphale et la forêt de Parthénie en ont-elles été témoins ? Est-ce moi qui, sur les bords du Thermodon, enlevai le bouclier d'or de l'Amazone et les fruits de l'arbre que gardait le dragon vigilant ? Sont-ce là ces bras qui triomphèrent des Centaures, qui terrassèrent l'affreux sanglier dans les champs d'Arcadie, et l'hydre aux têtes renaissantes sous le fer qui les faisait tomber ?

"Ainsi qu'à leur maître farouche, n'ai-je pas donné la mort aux coursiers de la Thrace nourris de sang humain, et dont les entrailles étaient remplies de membres déchirés ? Voici ces bras qui ont étouffé le lion de Némée ! voici cette tête qui du ciel soutint le fardeau ! J'ai lassé la haine de Junon sans me lasser jamais Mais enfin elle m'envoie un nouvel ennemi que mon courage ne peut dompter, contre lequel mes traits sont impuissants. Un feu dévorant erre dans mon sein, s'allume dans mes veines, et me consume tout entier. Et cependant le cruel Eurysthée est heureux ! et les mortels osent croire qu'il existe des dieux » ! Il dit, et prend sa course dans les bois de l'Oeta, tel qu'un tigre qui porte en ses flancs le javelot qui le déchire, et dans sa furie cherche le chasseur tremblant qui l'a blessé. Tantôt vous l'eussiez vu gémissant de douleur, ou frémissant de rage; tantôt s'efforçant d'arracher ses funestes vêtements; tantôt déracinant, brisant les arbres dans sa colère, et s'irritant contre les monts qui retentissent de ses cris; tantôt enfin, levant des bras suppliants vers le ciel où règne son père.

Bientôt il aperçoit Lichas, qui, saisi de frayeur, se cache dans le creux d'un rocher; et la douleur armant toute sa rage : « N'est-ce pas toi, s'écria-t-il, toi, Lichas, qui m'apportas ce présent homicide ? N'es-tu pas la cause de ma mort ? » Lichas tremble, pâlit, et d'une voix timide veut s'excuser en vain. Tandis qu'il parle, et qu'aux pieds d'Alcide il veut embrasser ses genoux, Alcide le saisit, et le faisant trois fois tourner en cercle dans les airs, avec plus de force que la baliste n'élançait au loin la pierre, il le jette dans l'Eubée. Suspendu dans l'espace, Lichas s'endurcit. »

¹⁷²A.J.Festugière, *La sainteté*, Paris, PUF, 1942, p 47.

avaient offert un siège parmi les Olympiens. Sénèque insiste à l'envi sur les hautes vertus du héros tiryinthien (*magnitudo, comitas, iustitia, liberalitas*). Dans le *de Beneficiis*¹⁷³, il affirme : « Hercule ne vainquit jamais pour lui-même, il traversa le monde, non en cédant à la convoitise, mais en restant juge au cas où il allait vaincre, se faisant l'ennemi des méchants, le vengeur des bons, le pacificateur de toute la terre et de la mer ». Le héros à la peau de lion ne s'est pas instruit dans les livres, mais dans l'école de la vie. Il fut admis au Ciel, selon le mot de Phèdre « *propter virtutem* »¹⁷⁴.

La popularité dont jouissait l'Alcide auprès des foules ne s'était à aucun moment démentie. Défenseur des opprimés, vainqueur des monstres, justicier et philanthrope, il était devenu un parangon de la perfection humaine. Toutefois, Hercule fut également la victime privilégiée du courroux de sa divine belle-mère et a été écrasé par cette force divine contre laquelle sa force demeurait impuissante.

II .1. Hercule est ses héritiers dans les *Punica*

L'épopée, depuis Virgile, accorde une place de choix au fils d'Alcmène, que ce soit explicitement, en relatant des événements qui nécessitent sa présence, soit sous la forme de digressions mythologiques telles que sa lutte contre Cacus dans l'*Enéide* ou son combat contre Antée dans la *Pharsale*, soit au moyen de comparaisons. Le Tiryinthien, philanthrope et justicier est le paradigme héroïque par excellence. Dans le huitième livre de l'*Enéide*, il symbolise la victoire de la force juste sur les pulsions maléfiques personnifiées par Cacus, et préfigure, par là même, la victoire retentissante d'Enée sur Turnus, et allégoriquement la défaite cuisante de Cléopâtre, d'Antoine et des monstres du Nil face à Octave-Auguste. Dans la lignée directe de Virgile, les poètes épiques s'en donnent à cœur joie pour exploiter la

¹⁷³I, 13,3. « *Hercules nihil sibi uicit : orbem terrarum transiuit, non concupiscendo sed uindicando. Quid uinceret malorum hostis, bonorum uindex, terrarum marisque pacator ?* »

¹⁷⁴Fables, IV, 12 « *Hercules et Plutus. Opes inuisae merito sunt forti uiro, quia diues arca ueram laudem intercipit. Caelo receptus propter uirtutem Hercules, cum gratulantes persalutasset deos, ueniente Pluto, qui Fortuna est filius, auertit oculos. Causam quaesiuit Pater. « Odi » inquit "illum quia malis amicus est simulque obiecto cuncta corrumpit lucro* (Hercule et Plutus : La richesse est avec raison odieuse à l'homme de cœur, parce qu'un coffre-fort bien garni est un obstacle au vrai mérite. Admis dans le ciel en récompense de son **courage**, Hercule avait reçu les compliments des dieux en les saluant tous jusqu'au dernier. Mais en voyant venir Plutus qui est fils du Hasard, il détourna ses regards. Son père lui en demanda la raison : « Je le hais, dit-il, parce qu'il est l'ami des méchants et qu'en outre il se sert de l'appât du gain pour tout corrompre.)

dimension morale des actions d'Alcide par delà le simple déploiement de force physique. Hercule apparaît dans les épopées soit sous sa forme divine soit sous sa forme humaine.

Dans l'épopée de Silius, le Tirynthien a un double statut : il est à la fois actant¹⁷⁵ et modèle de référence. Les principaux aspects de la figure d'Hercule dans les *Punica* ont été essentiellement mis en avant par L.E.Basset¹⁷⁶ qui explique que le chef punique, émule dévoyé d'Alcide, s'appuyant sur la tradition relative à l'origine herculéenne de la métropole punique, est sitôt remplacé par Scipion qui est le véritable *ultor* du Tirynthien « *The real hero of the Punica is ... a kind of a symbolical Scipio whom Silius was constantly thinking as the successor of Hercules* »¹⁷⁷. Dans une autre étude¹⁷⁸ qui vient de compléter celle-ci, Basset soutient que le combat de Régulus contre le monstre de Bagrada¹⁷⁹ rappelle en même temps la lutte d'Alcide contre les créatures monstrueuses et son apothéose sur le mont Oeta¹⁸⁰ et fait du Romain Régulus un émule du fils d'Amphitryon.

II .1. a. Alcide et le Barcide :

Hannibal, Hercules furens ?

Hannibal, avant d'attaquer Rome, livre la guerre aux Sagontins. Le lien qu'entretient le Punique avec cette cité est fort complexe. Car, dans la vision qu'il se fait de cette cité ibérique, le Punique s'appuie sur une version du mythe herculéen différente de celle qu'adoptent les habitants de Sagonte. Le Barcide prend appui sur la tradition de l'animosité entre Hercule et Laomédon qui avait entraîné le premier au sac de Troie¹⁸¹ :

« *Et Troiae quondam primis memorate ruinis
dexter ades Phrygiae delenti stirpis alumnos* »

(et, puisqu'on t'attribue le premier sac de Troie, au temps jadis, favorise et seconde mes efforts pour anéantir les héritiers de la race phrygienne)

¹⁷⁵ Silius Italicus, *Punica*, II, 475-492.

¹⁷⁶ L.E.Basset, *Hercules and the hero of the Punica, dans Classical Tradition, Literary and History Studies in honor of H.Caplan*, Ithaca-New York, 1966, p. 258-273.

¹⁷⁷ *Ibid.* p 259.

¹⁷⁸ Basset, *Regulus and the serpent in the Punica*, CP, 50, 1955, p.1-20.

¹⁷⁹ Silius Italicus, *Punica*, VI, 118 sq.

¹⁸⁰ Silius Italicus, *Punica*, VI, 452-453.

¹⁸¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 513-514.

Hannibal choisit de faire d'Hercule l'ennemi juré de Sagonte et par conséquent de Rome en mettant en avant le fait que le fils d'Alcmène fut jadis l'adversaire de Troie puisqu'il avait contribué à sa démolition. Mais le Barcide se fourvoie en se rangeant à cette croyance¹⁸² car la seconde tradition, celle qui fait de Zacynthos¹⁸³ le fondateur de la « vertueuse Sagonte »¹⁸⁴, fait disparaître la première et par la même occasion présente Hercule comme vouant une véritable affection à la cité ibérique puisque les murs de la cité sont son oeuvre¹⁸⁵. Cette seconde légende est d'ailleurs défendue par les Sagontins, en l'occurrence par Murrus et Théron.

Murrus relate les origines de la ville à travers laquelle s'opère la jonction des races italienne et grecque¹⁸⁶. Sa prière à Alcide déroule en arrière plan le mythe de fondation de la cité¹⁸⁷:

« *Conditor Alcide, cujus vestigia sacra
incolimus terra, minitantem averte porcellam,
si tua non segni defenso moenia dextra* »

(Fils d'Alcée, fondateur de notre cité, toi dont nous vénérons ici les traces sacrées, écarte de cette terre l'orage qui la menace si tu reconnais la valeur de mon bras dans la défense de tes remparts). La prière de Murrus rappelle celle adressée par Pallas à Hercule dans l'*Enéide*¹⁸⁸.

¹⁸² Sur les origines de ce mythe, cf D. Vessey, *Silius Italicus and the fall of Saguntum*, CP, 69, 1974, p. 28-36.

¹⁸³ Silius Italicus, *Punica*, I, 271.

¹⁸⁴ Silius Italicus, *Punica*, III, 1-2 « *casta Saguntos* »

¹⁸⁵ Silius Italicus, *Punica*, I, 270-279.

« *gaudet et extremis pulsat Capitolia terris.
Prima Saguntinas turbarunt classica portas,
bellaque sumpta uiro belli maioris amore.
haud procul Herculei tollunt se litore muri,
clementer crescente iugo, quis nobile nomen
conditus excelso sacrauit colle Zacynthos.
hic comes Alcidae remeabat in agmine Thebas
Geryone extincto caeloque ea facta ferebat.
tris animas namque id monstrum, tris corpore dextras
armarat ternaque caput ceruice gerebat.* »

« Et, des extrémités de la terre, ébranler le Capitole. Sagonte, la première entendit en tremblant le clairon devant ses portes : cette attaque était le prélude de la guerre plus sanglante que le général carthaginois brûlait de commencer.

Cette place, dont les murs bâtis par Hercule, s'élevaient près du rivage de la mer sur la douce pente d'une colline, tirait son nom de l'illustre Zacynthe, inhumé sur la montagne. Ce fier compagnon d'Hercule ramenait ses troupes à Thèbes après la défaite de Gérion, en célébrant cet exploit fameux, car le triple monstre avait trois vies, trois mains armées pour un seul corps, et trois têtes sur autant de cous. »

¹⁸⁶ Silius Italicus, *Punica*, I, 376.

¹⁸⁷ Silius Italicus, *Punica*, I, 505 -507.

¹⁸⁸ Virgile, *Enéide*, X, 459 - 465 « *magnumque ita ad aethera fatur / 'Per patris hospitium et mensas, quas aduena adisti, te precor, Alcide, coeptis ingentibus adsis. Cernat semineci sibi me rapere arma*

Cette prière est hautement tragique car, quoique le fils de Jupiter y soit très sensible, il demeure dans l'incapacité de porter secours à ses suppliants. Elle est d'autant plus pathétique qu'elle parvient aux oreilles du Carthaginois qui y répond ironiquement, et, à son tour adresse une prière au Tirynthien. La *pietas* inébranlable de Murrus ne lui assure pas le salut ou la protection divine et traduit la perdition de Sagonte en raison de l'absence des renforts romains. Murrus périt sous le coup fatal du Barcide.

Quant à Théron¹⁸⁹, c'est un prêtre d'Hercule¹⁹⁰, « *Alcidae templi custos araeque sacerdos* » ,gardien du temple d'Alcide et prêtre de son autel¹⁹¹ « *Herculae custos ...impiger arae* » (intrépide gardien du temple d'Hercule). Il est vêtu et armé comme son dieu « il était couvert d'une dépouille de lion,dont la gueule béante s'ouvrait vers le ciel au dessus de sa tête sur son bouclier,il portait avec les cent serpents ,l'hydre de Lerne »¹⁹². Ce qui le lie au héros à la massue en raison de la dévotion sacrée dans laquelle il le tient. Théron incarne les origines légendaires de Sagonte. Son combat contre la farouche Absyté¹⁹³ prélude à son trépas, qui advient juste après par la main d'Hannibal car il est abandonné par les dieux¹⁹⁴:

cruenta/uictoremque ferant morientia lumina Turni./Audiit Alcides iuuenem magnumque sub imo/corde premit gemitum lacrimasque effundit inanis » (et tourné vers l'immensité de l'éther, il pria ainsi : « Par l'hospitalité de mon père, par les tables qu'en étranger tu approchas,je t'en supplie, **Alcide**, soutiens-moi dans cette entreprise démesurée.

Qu'expirant, il me voie lui enlever ses armes sanglantes,que les regards de Turnus mourant emportent l'image de son vainqueur".Alcide entendit le jeune homme, et au fond de son coeur, il réprima un profond gémissement, et fondit en larmes vaines. »)

¹⁸⁹Silius Italicus, *Punica*, II, 148.

¹⁹⁰ Silius Italicus, *Punica*, II, 150.

¹⁹¹ Silius Italicus, *Punica*, II, 237.

¹⁹²Silius Italicus, *Punica*, II, 155-159 « *agmina uastabat claua, nihil indigus ensis.*

exuuias capiti impositae tegimenque leonis

terribilem attollunt excelso uertice rictum.

centum angues idem Lernaeaque monstra gerebat

in clipeo et sectis geminam serpentibus hydram. »

¹⁹³Silius Italicus, *Punica*, II, 188 sq. « *Iamque aderat remeans uirgo, interproelia postquam*

distringi Therona uidet, saeuamque bipennem perlibrans mediae fronti, spoliū inde superbū

Herculeasque tibi exuuias, Dictynna, uouebat.

nec segnis Theron tantae spe laudis in ipsos

aduersus consurgit equos uillosaque fului

ingerit obiectans trepidantibus ora leonis.

attoniti terrore nouo rictuque minaci

quadrupes iactant resupino pondere currum.

tum saltu Asbyten conantem linq̄uere pugnas

occupat incussa gemina inter tempora claua,

ferentisque rotas turbataque frena pauore » (« Déjà la reine revenait sur ses pas: elle aperçoit Théron pressé de toutes part. Soudain elle mesure son coup, pour le frapper de sa hache redoutable au milieu du front. C'est à toi, déesse des forêts, qu'elle voulait faire un hommage de cette insigne dépouille du prêtre d'Hercule:

Théron n'hésite pas, attiré par l'espérance de la gloire. Il se jette rapidement au-devant des coursiers d'Asbyte, et les frappe de terreur en leur présentant le mufler velu de sa peau de lion. Les coursiers épouvantés à l'aspect, nouveau pour eux, de cette gueule menaçante, renversent le char et celle qui le conduisait. Théron, d'un saut,

« *Haec caecus fati diuumque abeunte favore
vicino Theron edebat proelia leto* »

(Ainsi, sans savoir ce qui l'attendait, alors que la faveur des dieux l'abandonnait, Théron menait la lutte et sa mort était proche)

A l'instar de Murrus, Théron au moment de la mort, est complètement livré à lui-même et se trouve totalement privé de l'assistance divine. L'absence du dieu tutélaire de Sagonte aux côtés de ses fidèles serviteurs est assez surprenante. Mais peut être s'agit-il là d'une façon de rehausser davantage l'état pitoyable de la ville en dépit de sa *pietas*.

II.1.b. *Fides* et Hercule

Héraclès, au chant II, du haut du Ciel, contemple les calamités qui s'abattent sur sa chère ville et s'en trouve terriblement affecté « *illacrimat fractae nequicquam casibus urbis* »¹⁹⁵(et pleure les malheurs de la cité vaincue). Toutefois, observant scrupuleusement les ordres de son père divin il s'abstient d'agir en faveur de sa cité sans toutefois s'empêcher d'aller quérir le soutien de *Fides*¹⁹⁶. Ce passage a été étudié par Vessey qui y décèle des réminiscences

fond sur Asbyte qui essayait de se dérober au combat, la frappe de sa massue entre les deux tempes, lui brise le crâne »).

¹⁹⁴Silius Italicus, *Punica*, II, 206 - 207.

¹⁹⁵Silius Italicus, *Punica*, II, 476.

¹⁹⁶Silius Italicus, *Punica*, II, 475 - 492 « *Desuper haec caelo spectans Tiryntius alto
inlacrimat fractae nequicquam casibus urbis.
namque metus magnique tenent praecepta parentis
ne saevae tendat contra decreta nouercae.
sic igitur coepta occultans ad limina sanctae
contendit Fidei secretaque pectora temptat.
arcanis dea laeta polo tum forte remoto
caelicolum magnas uoluebat conscia curas.
quam tali adloquitur Nemeae pacator honore:
'Ante Iouem generata, decus diuumque hominumque,
qua sine non tellus pacem, non aequora norunt,
iustitiae consors tacitumque in pectore numen,
exitiumne tuae dirum spectare Sagunti
et tot pendentem pro te, dea, cernere poenas
urbem lenta potes ? moritur tibi uulgus, et unam*

stoïciennes. Le *topos* de l'incapacité d'Hercule de venir au secours des siens et sa grande sensibilité de demi-dieu à l'affliction des mortels est une source de pathétique dans la littérature abondamment exploitée par les poètes car elle renvoie une image accessible du divin. La soumission volontaire d'Alcide à l'injonction paternelle témoigne de sa *pietas* filiale. Hercule offre un bel exemple de *pietas* filiale qui s'oppose fortement au climat d'impiété qui règne à Sagonte depuis le commencement des opérations militaires. Cela permet, en outre de créer un effet de contraste avec l'attitude d'Hannibal qui se montre farouchement hostile à Jupiter. Silius Italicus se plaît à mettre en scène au niveau humain l'action sacrilège du Barcide à laquelle répond au niveau divin le respect religieux manifesté par Hercule envers les ordres de Jupiter. Le poète met l'accent sur l'aspect moral du héros de Tirynthe et situe d'emblée le demi-dieu du côté des fidèles de la *pietas* qui triomphera à la fin de l'épopée.

La prière adressée par le Tirynthien à la déesse *Fides* met le premier en position de subordination par rapport à la déesse¹⁹⁷. Hercule s'adresse à la divinité « *honore* »¹⁹⁸. Cet Hercule en proie au chagrin et à la désolation et se trouvant incapable de venir en aide aux

*te matres uincente fame, te maesta uirorum
ora uocant, primaque sonant te uoce minores.
fer caelo auxilium et fessis da surgere rebus. »*

« Hercule, témoin, du haut du ciel, de cette triste extrémité, verse des larmes inutiles sur le sort de cette ville malheureuse. Arrêté par les ordres redoutables de Jupiter, il n'ose rien tenter contre les décrets de l'impitoyable Junon.

Cachant donc son dessein, il se rend dans le sanctuaire de la déesse vénérable qui préside à la bonne foi, et tâche de connaître ses secrètes pensées. Cette divinité, qui se plaît au mystère, seule alors sur le sommet de l'Olympe, s'occupait tout entière des intérêts des dieux dont elle était confidente. Hercule, qui pacifia Némée, lui parle respectueusement en ces termes : « Déesse née avant Jupiter, gloire des dieux et des hommes, toi sans qui ni la terre, ni les mers ne connaissent la paix ; compagne inséparable de la Justice ; divinité cachée au fond des coeurs, peux-tu voir, sans être émue, l'horrible ravage de ta chère Sagonte exposée à ces cruels traitements pour te demeurer fidèle ? C'est pour toi que ce peuple se sacrifie. C'est toi que les mères dévorées par la faim, c'est toi que les pères invoquent, la douleur sur le visage ; c'est toi que les nourrissons appellent de leur faible voix. Du haut des cieus, prête-leur ton appui, et fais qu'ils se relèvent de ce désastre. »

¹⁹⁷ Silius Italicus, *Punica*, II, 483 - 492 « *quam tali adloquitur Nemeae pacator honore:*

*'Ante Iouem generata, decus diuumque hominumque,
qua sine non tellus pacem, non aequora norunt,
iustitiae consors tacitumque in pectore numen,
exitiumne tuae dirum spectare Sagunti
et tot pendentem pro te, dea, cernere poenas
urbem lenta potes? moritur tibi uulgus, et unam
te matres uincente fame, te maesta uirorum
ora uocant, primaque sonant te uoce minores.
fer caelo auxilium et fessis da surgere rebus. »*

« Hercule, qui pacifia Némée, lui parle respectueusement en ces termes : « Déesse née avant Jupiter, gloire des dieux et des hommes, toi sans qui ni la terre, ni les mers ne connaissent la paix ; compagne inséparable de la Justice ; divinité cachée au fond des coeurs, peux-tu voir, sans être émue, l'horrible ravage de ta chère Sagonte exposée à ces cruels traitements pour te demeurer fidèle ? C'est pour toi que ce peuple se sacrifie. C'est toi que les mères dévorées par la faim, c'est toi que les pères invoquent, la douleur sur le visage ; c'est toi que les nourrissons appellent de leur faible voix. Du haut des cieus, prête-leur ton appui, et fais qu'ils se relèvent de ce désastre. »

¹⁹⁸ Silius Italicus, *Punica*, II, 483.

Sagontins est finalement plus proche des mortels que des divinités, il n'est nullement la personnification vivante d'une vertu abstraite mais bel et bien un être humain à part entière, avec des sentiments typiquement humains. L'image d'Hercule qui se dégage de ce chant est celle de l'humain franchement respectueux de l'ordre divin et des *Fata*.

M.Martin dont nous reprenons ici les conclusions établit un parallèle entre l'histoire de la jeune Pyréné, déchiquetée par les bêtes sauvages suite à son abandon par Hercule, et de Sagonte délaissée par Rome au glaive du Barcide¹⁹⁹. A.Agoustakis a finement analysé cet épisode. Il affirme très justement que « Hannibal follows in the footsteps of Hercules most closely by imitating the demigod's own inappropriate behaviour, as it portrayed in the rape of Pyrene »²⁰⁰. L'abandon de l'une et de l'autre représente une faute répréhensible. Rome, rongée par le remords, tâchera de se racheter collectivement. Il en est de même pour le héros de Tirynthe tâchant d'exorciser son remords par la série d'épreuves subies courageusement. Jupiter explique dans son tête à tête avec Cythérée les moyens par lesquels le peuple-roi se rachètera²⁰¹. L'épisode de Pyréné n'est pas une simple digression mythologique, mais sert allégoriquement à expliquer le sort de Sagonte. Rome, à l'instar d'Hercule, est incapable de secourir ses alliés car il lui faut obligatoirement reconquérir ses anciennes vertus, et trouver des héros - qui ne se contenteraient pas d'adorer Hercule comme le firent les Sagontins - mais qui s'inscriraient dans sa directe lignée par leurs hautes vertus guerrières et morales. Ce sursaut hautement moral est la seule garantie du salut de la race dardanienne.

II.1.c.Fabius et Hercule

Après avoir évoqué furtivement au début du deuxième chant l'ascendance herculéenne de la *gens Fabia*²⁰², le poète épique la mentionne à nouveau assez longuement au sixième chant²⁰³. Silius rapporte le mythe selon lequel le fils d'Alcmène, à son retour d'Espagne, aurait séduit la fille d'Evandre qui aurait ainsi donné naissance à l'ancêtre des *Fabii*. Hercule est donc manifestement enraciné dans les origines du passé romain. Des liens de sang indéfectibles le lient aux Romains. Hannibal ne saurait prétendre à un tel statut. Au septième

¹⁹⁹ M.Martin, *Imitation et imagination. Un exemple de l'imagination poétique de Silius Italicus, Eidôlon* 1, 1977, p. 9-17.

²⁰⁰ A.Agoustakis, *Lugendam formae virginitate reliquit: Reading Peyrene and the transformation of the landscape in Silius'Punica III, AJP*, 124 (2), 2003, p. 235-253.

²⁰¹ Silius Italicus, *Punica*, III, 570 sq

²⁰² Silius Italicus, *Punica*, II, 3-7.

²⁰³ Silius Italicus, *Punica*, VI, 627 - 636.

chant, Silius Italicus reprend encore une fois ce motif de l'ascendance herculéenne des *Fabii*²⁰⁴ à l'occasion de l'avertissement lancé par Clinius à Hannibal, et reprend ensuite la geste des trois cent six *Fabii*²⁰⁵, avant de clôturer son récit par un franc éloge de Fabius Maximus²⁰⁶.

²⁰⁴ Silius Italicus, *Punica*, VII, 35.

²⁰⁵ Silius Italicus, *Punica*, VII, 37-61 «*Non cum Flamínio tibi res, nec feruida Gracchi*

in manibus consulta: inquit *Tiryntia gens est;*

quam si fata tuis genuissent, Hannibal, oris,

terrarum imperium Carthaginis arce uideres.

non ego te longa serie per singula ducam.

hoc sat erit: nosces Fabios certamine ab uno.

Veientum populi uiolata pace negabant

acceptare iugum, ac uicino Marte furebat

ad portas bellum, consulque ciebat ad arma.

dilectus uetiti, priuataque castra penates

Herculei impleuere. domo, mirabile, ab una

patricius iunctis exercitus ibat in armis.

ter centum exiluere duces. quocumque liberet

uno non pauis rexisses bella magistro.

sed dirum egressis omen: Scelerata minaci

stridentis sonitu tremuerunt limina portae,

maximaque Herculei muguit numinis ara.

inuasere hostem, numerarique aspera uirtus

haud est passa uiros, et plures milite caedes.

saepe globo densi, saepe et per deuia passim

dispersi subiere uices, meritique labore

aequato, nulli quisquam uirtute secundus,

ducere ter centum Tarpeia ad templa triumphos.

spes heu fallaces oblitaque corda, caducum

mortali quodcumque datur! grex ille uirorum,

qui Fabia gente incolumi deforme putabat

publica bella geri, pariter cecidere deorum

inuidia, subitis circumuenientibus armis. » (« Non, dit-il, ce n'est plus ici Flaminius, ce n'est point le téméraire

Gracchus que tu as à combattre : tu as pour adversaire un descendant d'Hercule. Si les destins l'avaient fait naître

dans ta patrie, ô Annibal, Carthage, du haut de sa citadelle, verrait l'univers à ses pieds. Je ne déroulerai pas ici

une longue série de faits. Il me suffira de te faire connaître les Fabius par un seul combat Les Véiens, ayant violé

la paix, refusaient de recevoir le joug. Déjà Mars en fureur se présentait aux portes de Rome, et le consul

ordonnait de prendre les armes. Les Fabius, dignes enfants d'Hercule, s'opposent aux nouvelles levées, et eux

seuls vont camper devant l'ennemi. On vit avec étonnement une seule famille de patriciens former une armée et

marcher au combat. Ils étaient sortis au nombre de trois cents, tous en état de commander; avec un seul d'entre

eux, tu aurais pu faire partout la guerre sans craindre les revers. Mais un sinistre présage avait signalé leur sortie

de Rome ; on entendit la porte Scélérate jeter, en roulant sur ses gonds, un son menaçant ; on entendit mugir le

grand autel du temple d'Hercule. Ils attaquèrent les ennemis : leur rude valeur ne voulut pas les compter, et ils en

tuèrent plus qu'ils n'étaient eux-mêmes. Tantôt ils fondaient sur eux en un seul peloton ; tantôt, séparés, ils se

plaçaient en embuscade, se partageant les dangers et la gloire. Aucun d'eux ne le cédait à un autre, tous

méritaient la palme du triomphe et l'honneur de ramener les trois cents. Espérances trompeuses ! Grandes âmes!

vous oubliâtes, hélas! La fragilité des choses humaines. Cette troupe de héros, qui regardaient comme une honte

que l'état entreprît une guerre tant que les Fabius seraient vivants; cette troupe, subitement cernée, dut sa défaite

à l'envie des dieux mêmes. Toutefois, ne va pas te réjouir en apprenant qu'ils ont pu mourir; il en reste assez pour

te tenir tête, à toi et à toute la Libye. Fabius seul suppléerait à ses trois cents aïeux, tant il a de vigueur, de

prévoyance et d'expédients cachés sous son flegme. Non, malgré ta jeunesse et la chaleur de ton sang, tu ne

presses pas plus vivement de l'épéron un coursier au jour de la bataille, tu ne lui fais pas mordre le frein avec

plus de rage. »

²⁰⁶ Silius Italicus, *Punica*, VII, 62-65.

Hercule se désole à la perspective de la mort de ses proches²⁰⁷ « *maximaque Herculei muguit nummis ara* ». Fabius, désigné par le poète comme « *Tirynthia proles* »²⁰⁸, observe le déclin de Minucius croulant sous les coups portés par les Carthaginois²⁰⁹ : « *atque ea Cunctator pensabat ab aggere valli* ». Fabius est souvent décrit perché sur des hauteurs²¹⁰ « *specula sublimis ab alta* », comme on le rencontre d'ailleurs à plusieurs endroits de l'*Histoire Romaine*²¹¹. L'image de Fabius, dans sa position élevée, pleurant et chagriné (v 538 : *dolebat* et v 547 : *lacrimis coortis*), fait écho à l'image d'Hercule ; contemplant dans la désolation les revers de Sagonte²¹² (« *desuper haec caelo spectans Tirynthius alto/illacrimat fractare nequicquam casibus urbis* »).

L'Alcide vient accroître l'énergie du vieux dictateur²¹³ (« *Maiorem surgere in arma/maiolemque dedit cerni Tirynthius* ») qui livre un combat vibrant de courage et mettant en scène ses louables vertus guerrières dont la peinture par Silius Italicus ressemble à celle d'une cérémonie religieuse en l'honneur du dictateur²¹⁴ (« *in mensam Fabio sacrum libavit honorem* »)

Au chant VIII²¹⁵, Junon qualifie Fabius de « *Tirynthius heros* », ce qui l'identifie explicitement à son ancêtre divin. Quant à son concitoyen Paul-Emile, le poète flavien lui octroie le titre d'*invictus*²¹⁶, qui est l'une des épithètes traditionnelles d'Alcide²¹⁷.

Par son action efficace en faveur de Fabius et par le lien généalogique avec celui-ci, Hercule défend ouvertement les murailles de la ville à laquelle il est affectueusement et généalogiquement attaché.

II.1.d.Hercule en Campanie

²⁰⁷ Silius Italicus, *Punica*, II, 50.

²⁰⁸ Silius Italicus, *Punica*, II, 3.

²⁰⁹ Silius Italicus, *Punica*, VII, 536.

²¹⁰ Silius Italicus, *Punica*, VII, 521.

²¹¹ Tite-Live, XXII,12,8 « *Fabius per loca alta agmen ducebat* » (Mais Fabius menait ses troupes par les crêtes) ;XXX,10 « *altitudine aliquantum onerariae superabant; ex rostratis Poeni uana pleraque, utpote supino iactu, tela in locum superiorem mittebant; grauior ac pondere ipso librator superne ex onerariis ictus erat.* » (Ce ne fut pas comme un combat naval ; on eût dit plutôt un assaut livré à des murs par une flotte. Les bâtiments de transport étaient un peu plus élevés que les vaisseaux éperonnés des Carthaginois) ; 14, 9 ; 14, 14 ; 18, 6.

²¹² Silius Italicus, *Punica*, II, 475 -576.

²¹³ Silius Italicus, *Punica*, VII, 591.

²¹⁴ Silius Italicus, *Punica*, VII, 750.

²¹⁵ Silius Italicus, *Punica*, VIII, 217.

²¹⁶ Silius Italicus, *Punica*, VIII, 329.

²¹⁷ J.Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, Paris, 1926, p. 322 - 337.

La Campanie est une région qui garde des traces du passage d'Alcide. Tout est là pour rappeler le glorieux passage du héros avec un message hautement symbolique : c'est dans ces lieux illustrés par les exploits héroïques d'Hercule que va se dérouler une guerre impie. Hercule est fortement enraciné dans l'histoire et le sol italiens. Hannibal tout en prétendant chercher à égaler le fils d'Alcmène souille les lieux de son passage. Cet effet de contraste isole davantage le Carthaginois. En effet, il existe dans la deuxième hexade de l'épopée silienne de nombreuses allusions à la présence d'Hercule et tout particulièrement dans l'épisode de Capoue. Les différents lieux évoqués déroulent en arrière-plan le passage du Tiryinthien dans ces contrées et suggèrent par là même un parallélisme quoique grandement contrasté entre le divin fils d'Alcmène et le fils d'Hamilcar. A Sagonte, comme en Campanie, le souvenir d'Hercule immortalisé dans la topographie offre au poète flavien l'opportunité de séparer Hercule de l'expédition militaire impie du Carthaginois. Les notables capouans au treizième chant montrent²¹⁸ au Punique des sites de leur région dont trois rappellent les exploits d'Hercule. Le premier endroit visité par le chef carthaginois est la « chaussée d'Hercule » entre la mer et le lac Lucrin bâtie -selon la légende- par le héros afin de faire passer les bœufs de Géryon²¹⁹. Le deuxième site visité est le Vésuve, à propos duquel le poète épique mentionne la légende des Géants enfermés par Hercule en ce lieu après leur tentative de révolte qui avait échoué contre le maître incontesté de l'Olympe²²⁰ :

« *Tradunt Herculea prostratos mole Gigantas
tellurem iniectam quaterere* »

(On raconte que les Géants, terrassés par l'immense Hercule, secouent la terre qui les recouvre)

On sait que le motif de la Gigantomachie est un thème récurrent dans les *Punica*, et qu'il est généralement mis au service de l'accusation d'impiété contre Hannibal. Ceci est appuyé par

²¹⁸ Silius Italicus, *Punica*, XII, 113 sq. « *Primores adsunt Capuae: docet ille, tepentes / unde ferant nomen Baiae, comitemque dedisse / Dulichiae puppis stagno sua nomina monstrat./ ast hic Lucrino mansisse uocabula quondam/ Cocyti memorat medioque in gurgite ponti/ Herculeum commendat iter, qua discidit aequor Amphitryoniades armenti uictor Hiberi.* » (Les Grands de Capoue l'accompagnaient : l'un lui apprend d'où les Thermes de Baies ont tiré leur nom, et comment il leur vint d'un des compagnons d'Ulysse. L'autre lui rappelle que le lac Lucrin se nommait jadis le Cocyte; et faisant un pompeux éloge d'Hercule, il lui montre au sein des eaux la route que traça ce dieu lorsqu'il sépara la mer par une digue, pour donner passage à son troupeau, après sa victoire d'Ibérie.)

²¹⁹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 118 -119.

²²⁰ Silius Italicus, *Punica*, XII, 143 -144.

l'évocation de Japet quelques vers plus loin « *bella Iovi rursus superisque iterare volentem* »²²¹ qui prélude implicitement à la guerre que livrera le Punique à Rome et au Capitole « *descendat Juppiter ipse/in terras licet* »²²². L'évocation de la révolte des Géants - stoppée par Hercule - et de leur inimitié à l'encontre de Jupiter renvoie indubitablement à la farouche animosité du Carthaginois envers Rome et à sa défaite « *nec deinde relinquo /securam te, Roma* »²²³. Hannibal serait un visiteur qui est en train de contempler - sans s'en rendre compte - sa propre chute.

Le troisième endroit campanien visité par le Carthaginois est celui de Bauli²²⁴ « *et Herculeos videt ipso in litore Baulos* ». L'adjectif « *Herculeus* » appliqué par le poète flavien à tous les endroits associés à l'expédition herculéenne a pour effet de confronter les deux personnages²²⁵.

Hannibal saccage la cité de Pétilia, qui était restée aussi intensément fidèle à Rome que Sagonte (v 437). Selon la légende, cette cité fut construite par Philoctète et elle aurait hérité du carquois d'Alcide : « *quodam Herculeam servare superba pharetram* » (v 433). Le poète épique se range ici à la tradition selon laquelle Pétilia est la dépositaire des armes d'Hercule, qui sont habituellement considérés comme ayant été déposés à Thurium, Crotone et Cimisa²²⁶. Ainsi, Silius Italicus profite du rappel du mythe de fondation de Pétilia par Philoctète pour évoquer une nouvelle fois le nom d'Hercule et glisser ingénieusement l'image du Barcide injuriant le souvenir du fils d'Alcmène en le montrant occupé à saccager outrageusement les cités associées à ses *labores*.

Hannibal, appelé à tort par les Capouans « *Herculei socius decoris* »²²⁷, ne saurait prétendre à un tel honneur et encore moins à inscrire son expédition militaire sous le patronage du héros de Tyrinthe selon Silius Italicus. Il est lieu de lire dans l'évocation du souvenir herculéen en Campanie un prélude à la punition sévère dont Hannibal sera l'objet par la suite.

II.1.e.Hercule et Régulus

²²¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 151.

²²² Silius Italicus, *Punica*, XII, 635.

²²³ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 610.

²²⁴ Silius Italicus, *Punica*, XII, 156.

²²⁵ Silius Italicus, *Punica*, IX, 224 ; V, 395 ; X, 174 ; XVI, 194.

²²⁶ J. Bayet, *op cit*, p 38 ; J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, 1957, p. 344.

²²⁷ Silius Italicus, *Punica*, XI, 136.

Dans sa brillante étude²²⁸, E.Basset, a finement analysé la geste de Régulus du chant VI et a montré que ,par son action, le consul romain est rapproché d'Alcide en tant que tueur de monstres et en tant qu'un individu héroïque choisissant librement d'accomplir son destin et d'aller inexorablement vers la mort héroïque , tel Hercule sur l'Œta ²²⁹ :

« *Vixidem clara dies summa lustrabat in Oeta
Herculei monumenta rogi, cum consul adire
accirique iubet Libyas* »

(A peine, au sommet de l'Œta, l'éclat du jour éclairait-il le monument dressé sur le bûcher d'Hercule, que le consul ordonne d'aller quérir les Libyens)

Dans cet épisode, Régulus est promu au statut d' «*exemplum virtutis* »²³⁰ approchant la divinité²³¹ . Son irréprochable conduite morale en fait un *alter Hercules*.

II.1.f. Scipion et Hercule

L'épisode de Scipion entre *Virtus* et *Voluptas* assimile ouvertement le chef romain au fils d'Amphitryon en rappelant l'épisode d' Hercule à la croisée des chemins . « φησὶ γὰρ Ἡρακλέα, ἐπεὶ ἐκ παίδων εἰς ἡβὴν ὠρμᾶτο, ἐν ἧ οἱ νέοι ἤδη αὐτοκράτορες γιγνόμενοι δηλοῦσιν εἴτε τὴν δι' ἀρετῆς ὁδὸν τρέψονται ἐπὶ τὸν βίον εἴτε τὴν διὰ κακίας, ἐξελθόντα εἰς ἡσυχίαν καθῆσθαι ἀποροῦντα ποτέραν τῶν ὁδῶν τράπηται· καὶ φανῆναι αὐτῷ δύο γυναῖκας προσιέναι μεγάλας, τὴν μὲν ἐτέραν εὐπρεπὴ τε ἰδεῖν καὶ ἐλευθέριον φύσει, κεκοσμημένην τὸ μὲν σῶμα καθαρότητι, τὰ δὲ ὄμματα αἰδοῖ, τὸ δὲ σχῆμα σωφροσύνη, ἐσθῆτι δὲ λευκῇ, τὴν δ' ἐτέραν τεθραμμένην μὲν εἰς πολυσαρκίαν τε καὶ ἀπαλότητα, κεκαλλωπισμένην δὲ τὸ μὲν χρῶμα ὥστε λευκοτέραν τε καὶ ἐρυθροτέραν τοῦ ὄντος δοκεῖν φαίνεσθαι, τὸ δὲ σχῆμα ὥστε δοκεῖν ὀρθοτέραν τῆς φύσεως εἶναι, τὰ δὲ ὄμματα ἔχειν

²²⁸ Cf. note 119.

²²⁹ Silius Italicus, *Punica*, VI, 452 - 454.

²³⁰ Silius Italicus, *Punica*, VI, 535.

²³¹ Silius Italicus, *Punica*, VI, 426.

ἀναπεπταμένα, ἐσθῆτα δὲ ἐξ ἧς ἂν μάλιστα ὤρα διαλάμποι· κατασκοπεῖσθαι δὲ θαμὰ ἑαυτήν, ἐπισκοπεῖν δὲ καὶ εἴ τις ἄλλος αὐτήν θεᾶται, πολλάκις δὲ καὶ εἰς τὴν ἑαυτῆς σκιὰν ἀποβλέπειν. ὡς δ' ἐγένοντο πλησιαίτερον τοῦ Ἡρακλέους, τὴν μὲν πρόσθεν ῥηθεῖσαν ἰέναι τὸν αὐτὸν τρόπον, τὴν δ' ἑτέραν φθάσαι βουλομένην προσδραμεῖν τῷ Ἡρακλεῖ καὶ εἰπεῖν· Ὅρω σε, ὦ Ἡράκλεις, ἀποροῦντα ποῖαν ὁδὸν ἐπὶ τὸν βίον τράπη. ἐὰν οὖν ἐμὲ φίλην ποιησάμενος, {ἐπὶ} τὴν ἡδίστην τε καὶ ῥάστην ὁδὸν ἄξω σε, καὶ τῶν μὲν τερπνῶν οὐδενὸς ἄγευστος ἔσει, τῶν δὲ χαλεπῶν ἄπειρος διαβιώση. πρῶτον μὲν γὰρ οὐ πολέμων οὐδὲ πραγμάτων φροντιεῖς, ἀλλὰ σκοπούμενος ἴδιέση τί ἂν κεχαρισμένον ἢ σιτίον ἢ ποτὸν εὖροις, ἢ τί ἂν ἰδῶν ἢ ἀκούσας τερφθείης ἢ τίνων ὀσφραϊνόμενος ἢ ἀπτόμενος, τίσι δὲ παιδικοῖς ὀμιλῶν μάλιστ' ἂν εὐφρανθείης, καὶ πῶς ἂν μαλακώτατα καθεύδοις, καὶ πῶς ἂν ἀπονώτατα τούτων πάντων τυγχάνοις. ἐὰν δὲ ποτε γένηται τις ὑποψία σπάνεως ἀφ' ὧν ἔσται ταῦτα, οὐ φόβος μὴ σε ἀγάγω ἐπὶ τὸ πονοῦντα καὶ τάλαιπωροῦντα τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ ταῦτα πορίζεσθαι, ἀλλ' οἷς ἂν οἱ ἄλλοι ἐργάζονται, τούτοις σὺ χρήση, οὐδενὸς ἀπεχόμενος ὅθεν ἂν δυνατὸν ἦ τι κερδᾶναι. πανταχόθεν γὰρ ὠφελεῖσθαι τοῖς ἐμοῖ συνοῦσιν ἐξουσίαν ἐγὼ παρέχω. καὶ ὁ Ἡρακλῆς ἀκούσας ταῦτα, ὦ γύναι, ἔφη, ὄνομα δέ σοι τί ἐστίν; ἢ δέ, Οἱ μὲν ἐμοῖ φίλοι, ἔφη, καλοῦσί με Εὐδαιμονίαν, οἱ δὲ μισοῦντές με ὑποκοριζόμενοι ὀνομάζουσι Κακίαν. καὶ ἐν τούτῳ ἢ ἑτέρα γυνὴ προσελθοῦσα εἶπε· Καὶ ἐγὼ ἦκω πρὸς σέ, ὦ Ἡράκλεις, εἰδυῖα τοὺς γεννήσαντάς σε καὶ τὴν φύσιν τὴν σὴν ἐν τῇ παιδείᾳ καταμαθοῦσα, ἐξ ὧν

ἐλπίζω, εἰ τὴν πρὸς ἐμὲ ὁδὸν τράποιο, σφόδρ' ἂν σε τῶν καλῶν καὶ σεμνῶν ἀγαθὸν ἐργάτην γενέσθαι καὶ ἐμὲ ἔτι πολὺ ἐντιμοτέραν καὶ ἐπ' ἀγαθοῖς διαπρεπεστέραν φανῆναι. οὐκ ἐξαπατήσω δέ σε προοιμίῳ ἡδονῆς, ἀλλ' ἦπερ οἱ θεοὶ διέθεσαν τὰ ὄντα διηγῆσομαι μετ' ἀληθείας. τῶν γὰρ ὄντων ἀγαθῶν καὶ καλῶν οὐδὲν ἄνευ πόνου καὶ ἐπιμελείας θεοὶ διδῶσιν ἀνθρώποις, ἀλλ' εἴτε τοὺς θεοὺς ἴλεως εἶναι σοὶ βούλει, θεραπευτέον τοὺς θεοὺς, εἴτε ὑπὸ φίλων ἐθέλεις ἀγαπᾶσθαι, τοὺς φίλους εὐεργετητέον, εἴτε ὑπὸ τινος πόλεως ἐπιθυμῆς τιμᾶσθαι, τὴν πόλιν ὠφελιτέον, εἴτε ὑπὸ τῆς Ἑλλάδος πάσης ἀξιοῖς ἐπ' ἀρετῇ θαυμάζεσθαι, τὴν Ἑλλάδα πειρατέον εὖ ποιεῖν, εἴτε γῆν βούλει σοὶ καρπούς ἀφθόνους φέρειν, τὴν γῆν θεραπευτέον, εἴτε ἀπὸ βοσκημάτων οἶε δεῖν πλουτίζεσθαι, τῶν βοσκημάτων ἐπιμελητέον, εἴτε διὰ πολέμου ὀρμῆς αὕξεσθαι καὶ βούλει δύνασθαι τοὺς τε φίλους ἐλευθεροῦν καὶ τοὺς ἐχθροὺς χειροῦσθαι, τὰς πολεμικὰς τέχνας αὐτάς τε παρὰ τῶν ἐπισταμένων μαθητέον καὶ ὅπως αὐταῖς δεῖ χρῆσθαι ἀσκητέον· εἰ δὲ καὶ τῷ σώματι βούλει δυνατὸς εἶναι, τῇ γνώμῃ ὑπηρετεῖν ἐθιστέον τὸ σῶμα καὶ γυμναστέον σὺν πόνοις καὶ ἰδρώτι. καὶ ἡ Κακία ὑπολαβοῦσα εἶπεν, ὧς φησι Πρόδικος· Ἐννοεῖς, ὦ Ἡράκλεις, ὡς χαλεπὴν καὶ μακρὰν ὁδὸν ἐπὶ τὰς εὐφροσύνας ἡ γυνὴ σοὶ αὕτη διηγείται; ἐγὼ δὲ ῥαδίαν καὶ βραχεῖαν ὁδὸν ἐπὶ τὴν εὐδαιμονίαν ἄξω σε. καὶ ἡ Ἀρετὴ εἶπεν· ὦ τλήμον, τί δὲ σὺ ἀγαθὸν ἔχεις; ἢ τί ἡδὺ οἶσθα μηδὲν τούτων ἔνεκα πράττειν ἐθέλουσα; ἦτις οὐδὲ τῶν ἡδέων ἐπιθυμίαν ἀναμένεις, ἀλλὰ πρὶν ἐπιθυμῆσαι πάντων ἐμπίμπλασαι, πρὶν μὲν πεινῆν ἐσθίουσα, πρὶν δὲ διψῆν πίνουσα, ἵνα μὲν ἡδέως φάγης,

ὄψοποιούς μηχανωμένη, ἵνα δὲ ἠδέως πίης, οἴνους τε πολυτελεῖς
παρασκευάζῃ καὶ τοῦ θέρους χιόνα περιθέουσα ζητεῖς, ἵνα δὲ καθυπνώσης
ἠδέως, οὐ μόνον τὰς στρωμνάς μαλακάς, ἀλλὰ καὶ {τὰς κλίνας καὶ} τὰ
ὑπόβαθρα ταῖς κλίναις παρασκευάζῃ· οὐ γὰρ διὰ τὸ πονεῖν, ἀλλὰ διὰ τὸ
μηδὲν ἔχειν ὃ τι ποιῆς ὕπνου ἐπιθυμεῖς· τὰ δ' ἀφροδίσια πρὸ τοῦ δεῖσθαι
ἀναγκάζεις, πάντα μηχανωμένη καὶ γυναιξὶ τοῖς ἀνδράσι χρωμένη· οὕτω γὰρ
παιδεύεις τοὺς σεαυτῆς φίλους, τῆς μὲν νυκτὸς ὑβρίζουσα, τῆς δ' ἡμέρας τὸ
χρησιμώτατον κατακοιμίζουσα. ἀθάνατος δὲ οὐσα ἐκ θεῶν μὲν ἀπέρριψαι,
ὑπὸ δὲ ἀνθρώπων ἀγαθῶν ἀτιμάζῃ· τοῦ δὲ πάντων ἠδίστου ἀκούσματος,
ἐπαίνου σεαυτῆς, ἀνήκοος εἶ, καὶ τοῦ πάντων ἠδίστου θεάματος ἀθέατος·
οὐδὲν γὰρ πώποτε σεαυτῆς ἔργον καλὸν τεθέασαι. τίς δ' ἂν σοὶ λεγούσῃ τι
πιστεύσεις; τίς δ' ἂν δεομένη τινὸς ἐπαρκέσειεν; ἢ τίς ἂν εὖ φρονῶν τοῦ
σοῦ θιάσου τολμήσειεν εἶναι; οἱ νέοι μὲν ὄντες τοῖς σώμασιν ἀδύνατοί εἰσι,
πρεσβύτεροι δὲ γενόμενοι ταῖς ψυχαῖς ἀνόητοι, ἀπόνως μὲν λιπαροὶ διὰ
νεότητος τρεφόμενοι, ἐπιπόνως δὲ αὐχμηροὶ διὰ γήρως περῶντες, τοῖς μὲν
πεπραγμένοις αἰσχυνόμενοι, τοῖς δὲ πραττομένοις βαρυνόμενοι, τὰ μὲν ἠδέα
ἐν τῇ νεότητι διαδραμόντες, τὰ δὲ χαλεπὰ εἰς τὸ γῆρας ἀποθέμενοι. ἐγὼ δὲ
σύνειμι μὲν θεοῖς, σύνειμι δὲ ἀνθρώποις τοῖς ἀγαθοῖς· ἔργον δὲ καλὸν οὔτε
θεῖον οὔτ' ἀνθρώπειον χωρὶς ἐμοῦ γίνεται. τιμῶμαι δὲ μάλιστα πάντων καὶ
παρὰ θεοῖς καὶ παρὰ ἀνθρώποις οἷς προσήκω, ἀγαπητὴ μὲν συνεργὸς
τεχνίταις, πιστὴ δὲ φύλαξ οἴκων δεσπότηαις, εὐμενὴς δὲ παραστάτις οἰκέταις,
ἀγαθὴ δὲ συλλήπτρια τῶν ἐν εἰρήνῃ πόνων, βεβαία δὲ τῶν ἐν πολέμῳ

σύμμαχος ἔργων, ἀρίστη δὲ φιλίας κοινωνός. ἔστι δὲ τοῖς μὲν ἐμοῖς φίλοις ἠδεῖα μὲν καὶ ἀπράγμων σίτων καὶ ποτῶν ἀπόλαυσις· ἀνέχονται γὰρ ἕως ἄν ἐπιθυμήσωσιν αὐτῶν· ὕπνος δ' αὐτοῖς πάρεστιν ἠδίων ἢ τοῖς ἀμόχθοις, καὶ οὔτε ἀπολείποντες αὐτὸν ἄχθονται οὔτε διὰ τοῦτον μεθιάσι τὰ δέοντα πράττειν. καὶ οἱ μὲν νέοι τοῖς τῶν πρεσβυτέρων ἐπαίνοις χαίρουσιν, οἱ δὲ γεραίτεροι ταῖς τῶν νέων τιμαῖς ἀγάλλονται· καὶ ἠδέως μὲν τῶν παλαιῶν πράξεων μέμνηται, εὖ δὲ τὰς παρούσας ἠδονται πράττοντες, δι' ἐμὲ φίλοι μὲν θεοῖς ὄντες, ἀγαπητοὶ δὲ φίλοις, τίμιοι δὲ πατρίσιν· ὅταν δ' ἔλθῃ τὸ πεπρωμένον τέλος, οὐ μετὰ λήθης ἄτιμοι κείνται, ἀλλὰ μετὰ μνήμης τὸν αἰ χρόνον ὑμνούμενοι θάλλουσι. τοιαυτὰ σοι, ὦ παῖ τοκέων ἀγαθῶν Ἡράκλεις, ἔξεστι διαπονησαμένῳ τὴν μακαριστοτάτην εὐδαιμονίαν κεκτήσθαι.»²³² (A peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres d'eux-mêmes, font déjà voir s'ils suivront, pendant leur vie, le chemin de la vertu ou celui du vice, Hercule s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui. Soudain il voit s'avancer deux femmes d'une taille majestueuse. L'une, joignant la noblesse à la beauté, n'avait d'ornements que ceux de la nature; dans ses yeux régnait la pudeur; dans tout son air la modestie; elle était vêtue de blanc. L'autre avait cet embonpoint qui

²³² Prodicus, *le choix d'Hercule* extrait de Xénophon, *Mémoires*, II, 1. L'apologue de Prodicus (deuxième moitié du Vème siècle avant notre ère), qui nous est transmis par son contemporain Xénophon, présentait l'image du héros invincible (καλλινικός) et protecteur (αλεξικαίος), qui « écarte le mal » comme nous le retrouvons d'ailleurs chez Pindare (cf en particulier *OI*, 10, 22 - 42). Avec Euripide, Héraclès prend les traits d'un bienfaiteur de l'humanité qui commet une faute grave, victime d'une décision arbitraire des divinités, mais gagne à travers cette tragique expérience une dimension plus humaine (Pour cet aspect d'Héraclès bienfaiteur chez Euripide, voir en particulier *Her.* 696 -700,877-878, 1252,1306). Pour les philosophes en revanche, Héraclès est d'abord celui qui a fait de la vertu (ἀρετή) le but de sa vie et qui cherche à atteindre la félicité à travers les épreuves (ΠΟΝΟΙ). Alors que les poètes tragiques voient dans les travaux du héros grec des souffrances qui lui sont imposées de l'extérieur (voir en particulier Euripide, *Her.* 20 - 22 où Amphitryon se demande s'il faut imputer les épreuves de son fils à Héra ou à la nécessité « ΤΟΥ ΧΡΕΩΝ ΜΕΤΑ ». Antisthène, disciple de Socrate, a à son tour, exploité l'aspect ascétique du personnage, en illustrant par le mythe d'Héraclès sa théorie sur la valeur positive du ΠΟΝΟΣ. Cette vision positive de la peine a été ensuite reprise par son élève Diogène de Sinope, qui l'a intégrée à sa doctrine d'ataraxie absolue et d'ascèse radicale. Après eux, Héraclès deviendra le modèle du perfectionnement individuel et le patron de tous les cyniques. Cette interprétation rigoriste et ascétique d'Héraclès est aussi adoptée par les Stoïciens.

accompagne la mollesse, et, sur son visage apprêté, la céruse et le fard altéraient les couleurs naturelles; la démarche altière et superbe, les regards effrontés; parée de manière à laisser entrevoir tous ses charmes, elle se considérait sans cesse elle-même, et ses yeux cherchaient des admirateurs; que dis-je? elle se plaisait à regarder son ombre. Lorsqu'elles furent toutes deux plus près d'Hercule, la première vint à lui sans hâter le pas; mais l'autre, voulant la prévenir accourut vers lui. « Hercule, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin tu dois prendre. Si tu me fais ton amie, je te conduirai par la route la plus douce et la plus facile; aucun plaisir ne te sera refusé; aucune peine n'affligera ta vie. D'abord tu n'auras à redouter ni la guerre, ni les vains soucis: ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui pourront te plaire, ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux et les oreilles, l'odorat et le toucher ; les amours avec toute leur ivresse. Le sommeil avec toute sa douceur; et tu ne songeras qu'au moyen le plus court d'être heureux. Et, si tu crains de manquer jamais des trésors qui achètent les plaisirs, rassure-toi, je t'en comblerai, sans prescrire jamais à ton corps ni à ton esprit des travaux pénibles : tu jouiras des travaux des autres ; tout, pour t'enrichir, te sera légitime, je donne à ceux qui me suivent le droit de tout sacrifier au bonheur. - Et vous que je viens d'entendre, répondit Hercule, quel est votre nom? - Mes amis, dit-elle, me nomment *la Félicité*; mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée *la Volupté*. »

Cependant l'autre femme s'était avancée. Elle parle en ces mots : « Et moi aussi, Hercule, je parais devant toi, c'est que je n'ignore pas de qui tu tiens le jour, c'est que ton éducation m'a révélé ton caractère. J'espère donc, si tu choisis ma route que tu vas briller entre les grands hommes par tes exploits et tes vertus, et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant les plaisirs ; j'ose t'apprendre avec franchise les décrets des dieux sur les hommes. Ce n'est qu'au prix des soins et des travaux qu'ils répandent le bonheur et l'éclat sur votre vie. Si tu désires que les dieux te soient propices, rends hommage aux dieux ; si tu prétends être chéri de tes amis, que ton amitié soit généreuse ; si tu ambitionnes les honneurs dans un Etat, sois utile aux citoyens ; s'il te paraît beau de voir tous les Grecs applaudir à ta vertu, cherche à servir la Grèce

entière; veux-tu que la terre te produise des fruits abondants ? Tu dois la cultiver; que tes troupeaux t'enrichissent? Veille sur tes troupeaux ; aspirés-tu à dominer par la guerre, à rendre tes amis libres et tes ennemis esclaves ? Apprends des guerriers habiles l'art des combats et que l'expérience t'enseigne à le pratiquer ; veux-tu enfin que ton corps devienne robuste et vigoureux ? Souviens-toi de t'accoutumer à l'empire de l'âme, et de l'exercer au milieu des fatigues et des sueurs. »

Sa rivale l'interrompt: « Ne vois-tu pas, Hercule, les obstacles et la longueur de cette route qui mène, dit-on, au bonheur ? Moi je t'y conduirai par un chemin court et fleuri. »

« Malheureuse, reprends la Vertu, de quel bonheur viens-tu parler ? Quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour en mériter, toi qui préviens tous les besoins qu'il est doux de satisfaire et jouis sans avoir désiré ; toi qui manges avant la faim, qui bois avant la soif ; qui, pour assaisonner les mets délicats, emploies les mains les plus savantes ; qui pour boire avec plus de charme, amasses des vins somptueux et cours çà et là chercher de la neige en été; qui pour dormir plus doucement, imagines de fins tissus, de riches tapis étendus sous des lits superbes ? Tu cherches le sommeil, non par besoin du repos mais par oisiveté. Dans l'amour, tu préviens et tu outrages la nature et tes amis, instruits par tes leçons, passent la nuit en plaisirs coupables, et la plus utile partie du jour dans une lâche inaction. Quel homme voudrait te croire quand tu lui parles, te secourir quand tu l'implores ? Quel homme sensé oserait se mêler à tes vils adorateurs ? Jeunes, ils traînent un corps languissant; plus âgés leur raison s'égaré ; aux brillants plaisirs d'une jeunesse oisive, succèdent les ennuis d'une laborieuse vieillesse ; honteux de ce qu'ils ont fait, accablés de ce qu'ils font, ils ont couru, dans leur premier âge, de délices en délices, et réservé tous les maux pour leur déclin. Moi, je suis la compagne des dieux, la compagne des mortels irréprochables ; sans moi, rien de sublime parmi les dieux ni sur la terre. Je reçois les plus grands honneurs, et des puissances divines ; et de ceux d'entre ceux d'entre les hommes qui ont le droit de m'honorer. L'artisan n'a personne qui le soulage plus que moi dans ses peines ; le chef de famille n'a pas d'économe plus fidèle ; l'esclave, d'asile plus assuré; les travaux pacifiques, d'encouragement plus efficace ; les

exploits militaires, de meilleur garant de triomphe ; l'amitié, de nœud plus sacré. Ceux qui me chérissent trouvent dans le boire et le manger un plaisir qu'ils n'achètent pas ; ils attendent seulement que le besoin leur ait commandé. Le sommeil leur est plus agréable qu'aux riches indolents; mais ils se réveillent sans chagrin, et jamais l'heure du repos n'a pris sur celle du devoir. Jeunes, ils ont le plaisir d'entendre les éloges des vieillards ; vieux, ils aiment à recueillir les respects de la jeunesse. C'est avec soin qu'ils se rappellent leurs actions passées ; ils font avec joie ce qui leur reste à faire; et c'est moi qui leur concilie la faveur des dieux, l'affection de leurs amis, les hommages de leurs concitoyens. Quand le terme fatal arrive, l'oubli du tombeau ne les ensevelit pas tout entiers, mais leur mémoire, toujours florissante, vit dans un long avenir. Imite leur grande âme, ô jeune héros ! Sois digne du sang généreux qui t'a fait naître je te promets le bonheur et la gloire.)

Par ailleurs, dans ce passage de l'épopée silienne *Virtus* énumère quelques exemples illustrant l'apothéose promise aux héros tels que Hercule, Liber, Castor et Pollux, Quirinus²³³ «*Referam quid cuncta domantem/Amphitryoniaden ?* (dois-je rappeler le fils d'Amphitryon, dompteur de tout monstre? »). Cicéron cite Hercule, Liber, les Disocures et Romulus comme exemples de héros divinisés en raison de leur action bienfaisante²³⁴. Scipion s'engage volontairement dans la voie herculéenne. Ce qui en fait la véritable incarnation d'Alcide dans l'épopée silienne. Le rappel de l'ascendance jovienne de l'Africain²³⁵, à travers de l'évocation de la

²³³ Silius Italicus, *Punica*, XV, 78 -79.

²³⁴ *Nat .Deor*, II, 24,62 « *Suscepit autem uita hominum consuetudoque communis ut beneficiis excellentis uiros in caelum fama ac uoluntate tollerent, hinc Hercules hinc Castor et Pollux hinc Aesculapius hinc Liber etiam (hunc dico Liberum Semela natum, non eum quem nostri maiores auguste sancteque Liberum cum Cerere et Libera consecrauerunt, quod quale sit ex mysteriis intellegi potest; sed quod ex nobis natos liberos appellamus, idcirco Cerere nati nominati sunt Liber et Libera, quod in Libera seruant, in Libero non item), hinc etiam Romulum, quem quidam eundem esse Quirinum putant. quorum cum remanerent animi atque aeternitate fruerentur, rite di sunt habiti, cum et optimi essent et aeterni.* » (« La vie en commun des hommes a fait naître une coutume générale, une foi populaire, qui est un témoignage de gratitude, porte au ciel les hommes qui se sont signalés par des bienfaits d'ordre supérieur. C'est ainsi que sont devenus des dieux Hercule, Castor et Pollux, Esculape et aussi Liber (je veux parler du Liber qui était le fils de Sémélé, non de celui à qui nos ancêtres ont rendu un culte de la plus haute solennité en même temps qu'à Cérès et à Libera, les mystères font comprendre pourquoi. Quant aux noms que portent ces divinités, comme elles sont issues de Cérès et que nous appelons nos enfants « *liberi* » elles sont devenues Liber et Libera; le souvenir de cette origine n'est pas perdu pour ce qui concerne Libera, on l'a oubliée pour Liber), et aussi Romulus qu'on croit être le même que Quirinus. Leurs âmes survivant à leurs corps et possédant la vie éternelle, c'est à juste titre qu'on a fait des dieux de ces hommes d'une haute et impérissable valeur. »)

²³⁵ Silius Italicus, *Punica*, IV, 476 : « *vera Iouis proles* »

présence de Pomponia (mère de Scipion) auprès d'Alcmène dans les champs Elyséens²³⁶, renforce cette idée. Cette comparaison trouve son point culminant dans la victoire finale de l'Africain qui est assimilée à une apo théose²³⁷ : « Scipio's triumphal procession to the Capitol is his apotheosis ,similar to that of Hercules on Mont Oeta ». D'ailleurs, l'Africain est comparé successivement à Liber et à Hercule vainqueur des Géants, ce qui sans nul doute, est une insinuation implicite au Barcide²³⁸ :

« *qualis odoratis descendens Liber ab Indis
egit pampineos frenata tigride currus
aut cum Phlegraeis confecta mole Gigantum
incessit campis tangens Tiryntius astra* »

(pareil à Liber, descendant des Indes parfumées et conduisant son char orné de pampres et tiré par les tigres, ou au héros de Tirynte, vainqueur des énormes Géants, marchant dans les plaines de Phlégra en touchant du front les étoiles)

Silius accole ici à Scipion l'épithète d'*invictus* (v 651: « *salve invicte parens* ») (salut, père de la patrie). Cette belle marque d'affection et de reconnaissance reconforte Scipion dans sa position de vrai émule d'Hercule.

Scipion est, avec Hannibal, le seul personnage à être directement comparé à Alcide²³⁹. Les rapprochements des autres personnages avec Hercule sont indirects. Le Carthaginois et son vainqueur imitent tous les deux le Tiryntien mais le Romain est le seul et véritable successeur car il est le dernier à lui être comparé. L'épopée se clôt avec cette image finale de l'apo théose du Romain. Le topos de l'*imitatio Herculis* est commun au « héros positif » et au « héros négatif » dans les *Punica*. L'imitation d'Hercule est l'apanage de Scipion car il est le héros victorieux des forces maléfiques. Les prétentions herculéennes d'Hannibal sont infondées. Le contraste entre la moralité de l'Alcide et le fonds négatif du Barcide est mis en évidence de façon très nette. La véritable place du héros se trouve parmi ses amis romains et sagontins²⁴⁰.

²³⁶ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 630 - 633.

²³⁷ L.E.Basset, *op cit*, p. 273.

²³⁸ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 646 - 650.

²³⁹ Silius Italicus, *Punica*, IV, 4 -5.

²⁴⁰ Silius Italicus, *Punica*, I, I, 271 sq.

La première hexade est entièrement dominée par l'imitation pervertie du grand Alcide par Hannibal contre lequel se dressent les véritables adorateurs du fils d'Alcmène, Théron et Murrus, dont les hautes vertus sont malencontreusement vouées à échouer, parallèlement à l'incapacité du héros de Tirynte de leur venir en aide, quoiqu'il soit sincèrement sensible aux malheurs de Sagonte et de ses fidèles. Hannibal franchissant les Pyrénées se proclame successeur du grand Alcide, car il marche sur ses traces. Mais Hannibal ressemble à Hercule d'une façon superficielle et trompeuse. L'herculéisme est incompatible avec l'impureté morale qui lui est attachée. L'absence de préoccupations morales rejette Hannibal plutôt du côté des Géants, symbole de violence anarchique et ennemis d'Alcide. L'entêtement du Carthaginois de faire aboutir son entreprise sacrilège s'éloigne de l'idéal herculéen qui est un héroïsme au service de l'humanité et respectueux des valeurs morales au premier rang desquelles se trouve la *pietas*. Silius a considérablement amplifié le thème livien de l'émulation d'Hercule chez Hannibal²⁴¹ et en fait un motif fréquent de son œuvre.

La deuxième hexade tout en continuant de mettre en scène les ambitions herculéennes du Barcide, oppose à celui-ci des généraux romains plus vertueux et méritant davantage de se proclamer comme héritiers du fils d'Amphitryon tels que Régulus et Fabius Maximus.

La dernière hexade, présente le véritable héritier d'Alcide : Scipion l'Africain qui se distingue par sa haute valeur morale.

La victoire sur les monstres symbolisent son action bienfaitante et sa force héroïque : ce sont des exploits proprement héroïques. Mais des côtés moins grandioses sont également suggérés. L'épisode de Pyréné est l'occasion de rappeler ses mœurs de grand séducteur, et atténue en même temps le côté héroïque du personnage.

La compassion d'Hercule, dieu demi-humain pour l'humanité souffrante est un trait traditionnel du personnage. Cette mise en exergue de la disposition naturelle du héros renforce le pathétique de la situation dans laquelle se retrouvent les Sagontins

²⁴¹ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 41, 7: « *Hannibal...aemulis itineris Herculis, ut ipses fert.* »

CHAPITRE III

Virtus d'Hannibal et titanisme :

Le portrait du Barcide esquissé par le poète épique au premier chant souligne la relation étroite entre *virtus* et *impietas*: « *armato nullus dium pudor* ». C'est une *virtus* belliqueuse indomptable menant le Barcide à une *impietas* titanique. Le titanisme d'Hannibal se révèle dans son mépris des dieux (il s'évertue à inspirer à ses hommes le « *contemptus diuum* »²⁴²) qui puise dans sa *virtus* incommensurable, comme le montre bien la récurrence de ce *topos* lors de l'ascension des murs de Sagonte²⁴³ qui constitue le premier jalon de cet assaut impie : Hannibal y est motivé par sa « *conscia virtus* »²⁴⁴ et envahi par un bonheur ineffable à la perspective de mettre celle-ci à l'épreuve²⁴⁵.

²⁴² Silius Italicus, *Punica*, III, 91.

²⁴³ Silius Italicus, *Punica*, I, 472.

²⁴⁴ Silius Italicus, *Punica*, I, 493 - 494.

²⁴⁵ Silius Italicus, *Punica*, I, 426 - 427.

Pendant la longue et pénible traversée des Alpes, Hannibal ranime l'ardeur guerrière de ses hommes en s'exclamant triomphalement²⁴⁶ :

« *Nunc, o nunc socii, dominantis moenia Romae
credite vos summumque Iovis conscendere culmen
hic labor Ausoniam et dabit hic in vincula Thybrim* »

Les soldats sont terrifiés à la vue des hauteurs prestigieuses de la chaîne alpine et ne voulaient pas commettre un acte sacrilège, la marche des soldats est lente et incertaine tout comme s'ils portaient leurs armes sacrilèges dans une région sacrée de l'univers²⁴⁷.

« *At miles dubio tardat vestigia gressu
impia ceu sacros in fines arma per orbem
natura prohibente, ferant divisque repugnent* »

Pour mieux souligner l'aspect titanesque de la traversée des Alpes, Silius recourt explicitement à un motif qui rappelle les moyens usités par les Géants pour accéder à la demeure des Olympiens²⁴⁸.

A un autre endroit de l'œuvre, l'allusion est plus explicite

« *Mixtus Athos Tauroque Rhodopeque adiuncta Mimanti
Ossaque cum Pelio cumque Haemo cesserit Othrys* »²⁴⁹

(En ajoutant l'Athos au Taurus, en superposant le Rodhope au Mimas, l'Ossa au Pélion, l'Othrys à l'Hémus, on ne parviendra pas à pareille altitude.)

En énumérant la liste de ces montagnes célèbres dans le monde antique, le poète flavien accentue le gigantisme du projet militaire d'Hannibal qui brise les *foedera naturae*²⁵⁰.

Hannibal est explicitement comparé au géant mythologique Typhon²⁵¹ (*atque dies fugere,*

²⁴⁶ Silius Italicus, *Punica*, III, 509 sq. « Oui, compagnons, oui, croyez-le, c'est sur les murs de l'orgueilleuse Rome, et sur la roche de Jupiter même que vous aller monter. Cet effort va vous donner l'Ausonie et vous soumettre le Tibre. »

²⁴⁷ Silius Italicus, *Punica*, III, 500-502. « Le soldat irrésolu ose à peine avancer. Il craint de porter ses arrhes sur un sol sacré dans l'univers; la nature lui semble s'opposer à ses desseins, et la volonté des dieux lui être contraire. »

²⁴⁸ Virgile, *Géorg.* 1, 281 ; Ovide, *Fast.* 1, 307 ; *Mét.* 1, 52 ; *Prop.* 2, 1, 19 ; Sénèque, *Ag.* 337.

²⁴⁹ Silius Italicus, *Punica*, III, 494 - 495.

²⁵⁰ Sur la sacralité des Alpes, IV, 70 ; 152 ; 288.

²⁵¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 655 - 670 « Le jour a fui de nouveau, et Jupiter a repris ses armes. Les vents se précipitent en furie. Une masse de nuages amoncelés roule à travers les cieux, poussés par l'Auster. Le dieu tonne, ébranle le Rhodope, le Taurus, le Pinde et l'Atlas ; le coup retentit jusque sur les lacs de l'Érèbe, et

*atque armari ad proelia rursus /Iuppiter. incumbunt uenti, crassusque rotante/
Austro nimborum feruet globus. intonat ipse,/ quod tremat et Rhodope Taurusque et Pindus et
Atlas. / audiuerunt lacus Erebi, mersusque profundis/agnovit tenebris caelestia bella Typhoeus /
agnovit tenebris caelestia bella Typhoeus./ inuadit Notus ac, piceam cum grandine multa /
intorquens nubem, cunctantem et uana minantem /circumagit castrisque ducem succedere
cogit. Verum ubi depositis saepsit sese aggere telis, /laeta serenati facies aperitur Olympi,
nullaque tam mitem credas habuisse Tonantem /fulmina, nec placido commota tonitrua caelo.
durat et adfirmans non ultra spondet in ipsos /uenturam coeli rabiem, modo patria uirtus.)*

La *virtus* dévoyée d'Hannibal rejoint le motif de l'*imitatio Herculis* auquel le Carthaginois s'adresse en ces termes²⁵² « *ni displicet aemula virtus...* » et dont il admire l'*imago virtutis* représentée sur les portes du temple de Gadès²⁵³. Le titanisme d'Hannibal prend les traits d'une *virtus Herculeae* pervertie. Dans son infructueux assaut contre les murailles de Rome au douzième chant, le Carthaginois s'efforce de raviver la flamme guerrière de ses hommes afin de balayer définitivement de leurs esprits la peur des dieux²⁵⁴ « *modo patria virtus/in dextras redeat* »

Le mépris des dieux va *cresecendo*. Hannibal devient peu à peu *Iovis hostis*. Sa lutte séculaire contre Rome devient un véritable duel avec le maître des Olympiens. Ce dernier demande à son épouse d'intercéder et d'arrêter son protégé qui veut s'octroyer les attributs jupitériens²⁵⁵ (« prétendrait-il encore forcer ma demeure et pénétrer dans mon temple? »).

La *virtus* pervertie du Carthaginois s'est violemment heurtée à l'opposition des dieux et échoue lamentablement devant les murs de l'*Urbs*. Du coup, elle semble être radicalement anéantie. On ne relève plus aucune occurrence du terme *virtus* appliquée à Hannibal à partir du treizième chant. Hannibal représente dans l'épopée silienne le héros titanesque par excellence, qui est emporté par sa démesure jusqu'à déclarer ouvertement la guerre à Jupiter.

Typhée reconnaît, dans les profondeurs de sa prison, le bras du maître de l'Olympe. Le Notus commence l'attaque en poussant une nuée noirâtre d'où s'échappe une grêle précipitée ; et, malgré ses vaines menaces, il force Hannibal, hésitant, de rentrer dans son camp. A peine s'y est-il enfermé et a-t-il déposé ses armes, que l'Olympe reprend sa sérénité. Jamais on n'eût dit, à la pureté de l'air, que Jupiter avait fait gronder la foudre, et que le tonnerre venait d'ébranler un ciel si tranquille. Hannibal ne s'en opiniâtre pas moins à combattre. Il promet, il jure à ses soldats que la colère du ciel n'éclatera plus contre eux »

²⁵² Silius Italicus, *Punica*, I, 510.

²⁵³ On songe ici à César devant les ruines de Troie dans la *Pharsale*, IX, 986 « *ut ducis implevit visum veneranda vetustas.* »

²⁵⁴ Silius Italicus, *Punica*, XII, 669 « Il promet, il jure à ses soldats que la colère du ciel n'éclatera plus contre eux, s'ils se rappellent leur ancienne valeur »

²⁵⁵ Silius Italicus, *Punica*, XII, 699 « *etiamne parabit nostras ille domos, nostras perrumpere in arces?* »

« *Iovem detrahare solio* »²⁵⁶ (« et faire renverser Jupiter de son trône ») , clame le Carthaginois. Le poète épique a amplifié considérablement ce thème par le jeu des comparaisons (pour Scipion) et par la mise en valeur de l'impiété du personnage qu'il a corrélativement associée au motif de la *virtus* débridée qui semble être un trait de caractère prépondérant chez le général punique. Cette hypertrophie de la *virtus* se manifestait aussi dans le discours de l'épouse d'Hannibal - Imilcé - que nous avons mentionné plus haut . Ce mouvement d'expansion non maîtrisée atteint son apogée au douzième chant ; Hannibal se réjouit d'attaquer le Capitole. Trop grande pour la guerre injuste qu'il livre aux Romains, la *virtus* démesurée du Punique se tourne vers le seul ennemi qu'elle pense être digne d'elle-même: le père des dieux et des hommes. Ce volet outrageusement égocentrique et exagéré de la *virtus* du Barcide l'éloigne définitivement de la galerie des héros positifs qui peuplent les *Punica* en raison d'une *virtus* dissociée de la *pietas* qui cherche seulement à confirmer Hannibal dans son statut de *dux* inégalable, faisant fi de toutes les considérations morales et religieuses. La *virtus* d'Hannibal telle qu'elle est décrite par Silius Italicus semble être elle-même sa propre finalité, or au sens guerrier du terme, celle-ci ne devrait aucunement être une fin en soi, mais plutôt doit être mise au service du droit et de l'équité.

La *virtus* du Punique ne semble se satisfaire que dans les hauteurs : celles des Alpes puis celles des murailles de Rome et enfin le Capitole. C'est une manière de prouver sa supériorité sur le reste des mortels et traduit sa folle volonté d'égaliser les dieux. Les remparts naturels ou artificiels - symbole d'élévation et d'inaccessibilité - semblent décupler l'ardeur guerrière du Barcide.

Alors que le Punique prépare son attaque contre la Ville, Jupiter déchaîne contre lui un violent orage et charge Junon de le dissuader de forcer sa demeure et sa citadelle. Celle-ci se rend donc auprès du Punique et lui montre les divinités protectrices de Rome prêtes pour le combat, et d'abord en tête posté sur le Palatin, Apollon qui a abandonné sa lyre pour son arc et son carquois « plein et sonore » et qui semble diriger et animer le reste des dieux, puis Diane postée sur l'Aventin et Mars sur son Champ, et enfin Janus et Quirinus, chacun sur sa colline. Apollon symbolise exactement l'action guerrière de la poésie et l'engagement politique du poète. On pourrait ajouter ici que cette scène illustrant la résistance des murailles de Rome est le point culminant de l'épopée qui confère au livre XII une solennité certaine. Comme le

²⁵⁶ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 226.

remarque A. M. Taisne²⁵⁷ « Silius Italicus va exploiter les *deorum ministeria* dans la pure tradition épique: les dieux de l'Olympe soutiennent en effet les Romains qui sont les champions de la *pietas* »²⁵⁸. D'ailleurs Scipion souligne l'importance des divinités dans la lutte séculaire romano-punique en s'adressant à son armée²⁵⁹.

Le livre XII est celui de la résistance préluant aux opérations victorieuses des contre-offensives romaines et des revers puniques. Ce sont successivement Naples, dont les portes et les murs ne subissent pas la moindre brèche²⁶⁰, puis Cumès, défendue jalousement par Gracchus « protecteur plus sûr que les murailles mêmes »²⁶¹, Pouzzoles « verrouillée par ses murs de pierre et les efforts de ses défenseurs »²⁶² et en dernier lieu Nola « flanquée de tours serrées qui la ceignent », qui résistent triomphalement aux attaques violentes du Barcide. Lors de l'assaut de cette dernière ville, un élément nouveau intervient: non seulement les Puniques sont arrêtés par « les barricades et les remparts » mais le général romain Marcellus, venu en renfort, les repousse en lançant ses hommes dans une sortie surprise. Cette victoire ne demeurera pas sans lendemain puisque ce général sera au centre de la geste suivante qui célèbre le triomphe de la lyre d'Arion sur les monstres de la mer.

La comparaison de la *vera virtus* du général romain Scipion à celle déviée du Carthaginois contribue à expliciter la position de héros négatif du second de héros. En effet, ces deux *ingentes duces*²⁶³ ont une valeur militaire incontestable. Silius met explicitement en parallèle la *virtus* belliqueuse des deux généraux lors de leur rencontre à la bataille de Cannes²⁶⁴. Le vainqueur de Cannes - au summum de sa brillante carrière - et le futur vainqueur de Zama sont allégoriquement rapprochés dans l'épopée. Cette première entrevue joue un rôle prospectif. Les deux chefs seront à nouveau réunis à la fin de l'épopée lors de la bataille de Zama²⁶⁵. Le Romain a écrasé le Punique car il est du côté du Bien.

²⁵⁷ A. M. Taisne, *Stylisation épique de l'Histoire romaine de Tite-Live aux chants III et IV de la Guerre Punique de Silius Italicus, Caesardonum* 27 bis, 1994, p 89-99.

²⁵⁸ A. M. Taisne, *loc. cit.*, p. 95.

²⁵⁹ Silius Italicus, *Punica*, IV, 75 sq.

²⁶⁰ Silius Italicus, *Punica*, XII, 27-59.

²⁶¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 60 -103.

²⁶² Silius Italicus, *Punica*, XII, 104 -112.

²⁶³ Silius Italicus, *Punica*, IV, 53.

²⁶⁴ Silius Italicus *Punica*, IX, 434 - 437.

²⁶⁵ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 401 - 405.

III. 1. Capoue et ses « délices »

Au livre XV, Scipion sollicité par *Virtus* et *Voluptas*, choisit la première. L'opposition de ces deux abstractions divinisées reprend celle qui ordonne l'œuvre entière (la perfidie et la bonne foi) qui apparaît également à l'occasion de l'épisode de Capoue, figurée par l'antagonisme du parti punique - entièrement livré aux vices et qui s'en trouve amolli – et le parti romain personnifié par Décius, le fils de Pacuvius Calavius, et Teuthras.

Le destin futur du jeune Scipion, à la bataille du Tessin, a été révélé aux Romains par un signe divin, mais il ne sera révélé à lui-même qu'après l'initiation de la catabase du chant XIII et l'épreuve du *bivium* pythagoricien que nous avons déjà évoquée où le Romain, à l'instar d'Hercule, opte pour la vertu et rejette la Volupté. Le chant cosmogonique de Chiron, précise M.Martin, « est bien comme la construction de Thèbes et les autres actes des personnages évoqués par Teuthras, une action qui a pour effet de former, après l'avoir suscité, le héros que Rome va opposer à Hannibal »

Abandonnant son projet initial de marcher sur Rome, Hannibal se tourne vers la Campanie dont la plupart des villes, renonçant « perfidement » à l'alliance romaine, rejoignent son parti.

La perfide Capoue qu'un traité ancestral lie à Rome, accueille à bras ouverts le Punique *intra muros* et lui offre un banquet splendide durant lequel Teuthras - l'aède de Cumes - divertit les convives en rappelant l'ascendance divine des Capouans. Là, Vénus intervient et envoie son cortège d'Amours à Capoue dans le but d'amollir dans la volupté et dans la fête la ferveur militaires des hommes du Barcide²⁶⁶. La volonté de la déesse s'accomplit. Les Carthaginois sont ligotés par les chaînes du plaisir et « réclament les dons de Bacchus, les festins et encore une fois les charmes que répand la lyre »

²⁶⁶ Silius Italicus, *Punica*, XI, 395-409 « Puis, souriant à la troupe enfantine « Que la fière Junon vienne maintenant, qu'elle nous méprise après tous ses succès, quelle surprise en pourrions-nous avoir ? Que sommes-nous, en effet ? Elle a pour elle la force, la puissance; nous n'avons, nous, que des traits légers qui partent de notre faible main ; et jamais nos blessures n'ont fait couler de sang ; mais allez, troupe légère, profitez avec moi du moment, et que tous ces Tyriens brûlent de vos feux cachés ; que des baisers, que l'ivresse et le sommeil triomphent de cette armée que n'a pu abattre ni le fer ni le feu, ni Mars lui-même déchaînant sa fureur. Qu'Hannibal boive la volupté ; qu'elle s'insinue dans ses veines : qu'il ne rougisse plus d'être couché sur de riches broderies; que, sans honte, il parfume sa chevelure du baume de Syrie; que ce guerrier, qui mettait sa gloire à passer sous la voûte du ciel les rudes nuits de l'hiver, préfère maintenant le sommeil qu'on goûte dans ces palais ; qu'il cesse de prendre une nourriture grossière sans déposer son casque, souvent même sans arrêter son coursier ; qu'il apprenne enfin à donner aux plaisirs de Bacchus un jour tassé sans combat; qu'il se plaise à entendre à la fin du repas une lyre harmonieuse ; qu'il consacre la nuit aux douceurs du repos, ou du moins qu'il ne veille que pour mon culte.»

Les soldats puniques s'extasiaient devant la richesse et la profusion du banquet que les Capouans donnent en leur honneur; leur chef pourtant reste réservé et franchement réprobateur. Cependant, peu à peu, « son appétit apaisé et les dons de Bacchus détendirent son humeur endurcie » alors, seulement, à cet instant, la joie vient déridier son front²⁶⁷. Le chant de l'aède de Cumes qui résonne caresse (*permulcet*) ses oreilles et adoucit son coeur « Mais voilà que s'élève le son que tire de la lyre eubéenne Teuthras, un habitant de Cumes et ses oreilles hébétées par les éclats rauques de la trompette cruelle qui sévit dans la mêlée, il les adoucit par ses chants ».²⁶⁸

Teuthras chante les amours « heureuses et clandestines de Jupiter » dont est issue la race dardanienne de Capys, le fondateur de la ville. L'auditoire est envoûté par son récital. « La jeunesse sidonienne et l'armée de Capoue applaudissent ensemble »²⁶⁹. Et Hannibal de verser, pour honorer ses hôtes, une libation en l'honneur de Capys. Ce chant, qui assurément flatte les Capouans, rappelle l'origine jupitérienne de la ville. Les Carthaginois, engourdis par la beauté musicale du chant ne se rendent pas compte qu'il s'agit là d'un doux appât qui les fera perdre : les Capouans observeront scrupuleusement la loi divine qui impose le maintien de l'alliance avec Rome en vertu de leur illustre ascendance. Comme le firent les sirènes pour les compagnons d'Ulysse, se laisser envoûter par la musique, c'est se laisser aller sur les sentiers de la perte. Teuthras réussit là où avait échoué Décimus. Ce dernier, avait refusé de traiter avec le Punique en exhortant ses concitoyens à soutenir Rome en ces moments difficiles et en mettant en avant la parenté de Capys et du « grand Iule »²⁷⁰. Teuthras réussit en recourant au procédé punique lui-même ; le subterfuge et la dissimulation. L'agrément du verbe est séduisant et trompeur car il camoufle les intentions véritables dans la jouissance auditive.

Hannibal est pris à son propre piège. Car pour ce dernier, comme d'ailleurs pour le reste de l'auditoire, il ne s'agit là que d'une célébration plaisante et agréable des amours divines, et qui font de Capys le rejeton du dieu suprême de l'Olympe. Le fils de Pacavius Calavius, un jeune Capouan assistant au banquet, est le seul à avoir décrypté le message lancé par l'aède-

²⁶⁷Silius Italicus, *Punica*, XI, 283 -287 « *uescitur ipse silens et tantos damnat honores esse epulis facilesque coli tanto agmine mensas, donec pulsa famas et Bacchi munera duram laxarunt mentem. tum frontis reddita demum laetitia, et positae grauiore pectore curae.* »

²⁶⁸ Silius Italicus, *Punica*, XI, 287-290 « *Personat Euboica Teuthras testudine, Cymes incola, et obtusas immitti murmure saeuae.* »

²⁶⁹ Silius Italicus, *Punica*, XI, 298.

²⁷⁰ Silius Italicus, *Punica*, XI, 177 -179.

dissimulé sous les oripeaux de la fiction. Le jeune homme décide aussitôt d'assassiner le Barcide, car l'alliance de Rome avec Capoue est indéfectible. Le chant de Teuthras, comme le souligne M. Martin, est un acte poétique « qui déclenche un mécanisme secret : le triomphe de la bonne magie du poète allié à Rome sur la magie effrayante du Carthaginois ». C'est à elle que fait allusion le père du jeune homme en s'entretenant avec son fils pour fléchir sa volonté de mettre à mort le Punique lorsqu'il évoque « des éclairs qui rayonnent de sa tête et des éclats effrayants de cette voie qui met en fuite les armées dans les plaines »²⁷¹.

Pacuvius semble soupçonner Hannibal de détenir des pouvoirs magiques. Ne peut-on pas, dès lors, déduire que tout comme Didon, le chef punique userait de magie noire. L'hypothèse est certes séduisante, d'autant plus qu'elle permet d'insinuer que les Romains sont vraisemblablement pris dans les rets de la magie noire et des sortilèges proprement carthaginois. Par cette habile pirouette, Silius justifie les déboires militaires des Romains.

Après la fête capouane, la victoire change de camp. Cet intermède festif et poétique marque une fracture déterminante dans la progression de la guerre : après une série d'exploits qui mirent Rome à genoux, Hannibal va essuyer les premiers échecs devant Naples, puis Cumes et Nola. Rome se réveille doucement et change à son avantage la donne. L'épisode des « délices de Capoue » joue chez le poète flavien le rôle de pivot historique que la tradition historique lui a toujours attribué. C'est par la conjugaison des effets du banquet, du luxe, du vin que l'ardeur guerrière d'Hannibal et de ses troupes est d'abord fléchie²⁷², ensuite définitivement endormie²⁷³. Le Barcide, à la différence de l'Africain choisit la *Voluptas*, c'est ce qui le perdra, comme le regrette Hannibal, lui-même « Voilà donc, s'écrie-t-il, ce que Capoue a fait de nous ! O ville de sinistre augure »²⁷⁴

D'ailleurs, cet épisode illustre une nouvelle fois cette lutte permanente entre la *perfidia* et la *fides* : *fides* de Cumes soucieuse de maintenir son pacte avec Rome et *perfidia* de Capoue qui, sciemment se range du côté d'Hannibal.

Il n'est pas anodin que l'aède Teuthras soit originaire de Cumes. La différence de position dans le jeu des alliances romano-carthaginoises entre Capoue et Cumes est symbolisée dans le onzième chant par la première intervention de l'aède qui répète l'antagonisme de la *Romana*

²⁷¹ Silius Italicus, *Punica*, XI, 337-340 « *tunc illum, quem non acies, non moenia et urbes ferre ualent, cum frons propior lumenque corusco igne micat, tunc illa uiri quae uertice fundit* »

²⁷² Silius Italicus, *Punica*, XII, 290.

²⁷³ Silius Italicus, *Punica*, 482.

²⁷⁴ Silius Italicus, *Punica*, XII, 204 « *Talesne e gremio Capuae tectisque sinistris.* »

fides et la *Punica perfidia* qui est donné comme motif central de l'épopée silienne dès le prologue²⁷⁵.

Le premier chant entonné par Teuthras à la fin du banquet participe grandement à la mission ordonnée par Vénus. Il amplifie merveilleusement les effets du vin, l'oubli de soi et l'abandon total au plaisir des sens. Il amollit la résistance des soldats carthaginois et de leur général. En même temps, cet hymne stimule la capacité de résistance des partisans de Rome. Teuthras orchestre habilement cette opération de résistance. Comme dans tout rituel magique, il commence par capturer Hannibal par « les vibrations des cordes sous ses doigts » (*carmina*), puis sans que celui-ci s'en aperçoive (*sensim*), il commence à chantonner divinement « les hauts titres de gloire de la lyre d'Aonie ». Ce deuxième chant, précise Silius « brise les coeurs endurcis par les guerres » et engourdit complètement les Carthaginois²⁷⁶. Il prélude l'échec définitif d'Hannibal et la geste de l'Africain. D'ailleurs, le premier chant de l'aède est résumé au style indirect tandis que le second est cité au style direct. L'aède exauce le vœu de la déesse de l'amour: « que lui plaise la lyre dans les vapeurs du vin qui suivent les banquets » tonne-t-elle. Le Punique semble être totalement à la merci de la lyre et de son pouvoir charmeur.

L'aède de Cumes met son savoir et son pouvoir au service de la cause romaine. Les performances poétiques viennent à bout de l'efficacité militaire punique. Le chant de Teuthras crée la réalité ou plutôt l'annonce car le poète a un pouvoir prophétique. Dans son deuxième récital, l'aède propose un hymne à la gloire de la lyre, la même qui, placée entre les mains habiles d'Amphion a revigoré Thèbes. Confiée à Arion, elle a apaisé la colère de la violente tempête et domestiqué les monstres marins. Elle participait également à l'éducation des héros quand Chiron la tenait. Quand Orphée la faisait vibrer, il soumettait l'univers entier et y rendait sensible même le terrible Pluton et sa divine épouse. Au-delà même de la mort du poète endeuillé, elle continue à agir sensiblement sur tous les êtres vivants.

Dans le courant de la nuit qui précède l'entrée des Romains dans la ville, Virrius, le chef du Sénat et du parti punique prononce un dernier discours dans lequel il convie « les traîtres » à le rejoindre chez lui pour un dernier banquet : lorsque Lyaeus, dit-il, aura pénétré dans leurs

²⁷⁵ Silius Italicus, *Punica*, I, 3 - 6.

²⁷⁶ Silius Italicus, *Punica*, II, 432 - 438 « *inprimis dulcem, Poeno laetante, per auris nunc uoce infundit Teuthras, nunc pectine cantum. isque ubi mirantem resonantia pollice fila ductorem uidit Libyae, canere inde superbas Aoniae laudes sensim testudinis orsus, concordem citharae mouit per carmina linguam uincere linquentis uitam quae possit olores.* »

corps et vaincu leurs esprits et qu'ils ne sentiront plus la morsure de la mort, qu'ils boivent le remède à ce désastre et désarment les destins d'un poison apaisant. Le banquet de la mort termine ainsi les festivités capouanes qui avaient été inaugurées par un autre banquet : celui de Teuthras célébrant l'ascendance divine de Capys, et c'est d'ailleurs, le souvenir de ce héros que le dieu Pan, dépêché le lendemain par Jupiter « désirant sauver ses murailles troyennes » instille dans les cœurs des Romains vainqueurs pour les inciter à la clémence « ... ce dieu favorable pénètre jusqu'au fond des coeurs, il les captive, et , se déroband à tous les yeux, il leur rappelle que Capys a jeté autrefois les fondements de cette superbe cité, et leur fait entendre qu'il est bon de laisser subsister ces murs au milieu de campagnes aussi vastes. Peu à peu la colère s'apaise dans ces esprits farouches, et la fureur se dissipe par degrés. C'était Pan, que Jupiter avait envoyé, dans la pensée de sauver de sa ruine cette ville troyenne ; Pan, qu'on dirait toujours suspendu sur la terre qui garde à peine la trace de son pied. Sa main droite joue avec la peau d'une chèvre d'Arcadie. »²⁷⁷ . Ainsi, le destin chanté par Teuthras s'accomplit.

Hannibal, à la différence des Romains cultivés et si férus de savoir et de culture est dans l'incapacité de décrypter le message poétique, une carence extrêmement significative aux yeux des Romains.

L'art est redoutable et puissant car il parvient à dompter la nature sauvage des uns et des autres. C'est la force créatrice et civilisatrice de la race dardanienne capable de domestiquer l'inculture des Barbares.

III.2. Hannibal/Scipion

III.2.a .La catabase de Scipion

²⁷⁷ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 320 - 329 « *perlabens sensim mitis deus. ille superbae fundamenta Capyn posuisse antiquitus urbi non cuiquam uisus passim monet, ille refusis in spatium immensum campis habitanda relinquit utile tecta docet. paulatim atrocibus irae languescunt animis, et uis mollita senescit. Pan Ioue missus erat seruari tecta uolente Troia, pendenti similis Pan semper et imo uix ulla inscribens terrae uestigia cornu. dextera lasciuit caesa Tegeatide capra* »

Scipion - le futur Africain - va chercher aux Enfers un savoir pour éclairer son action future. C'est la Sibylle de Cumès qui le guide dans son parcours comme elle le fit jadis pour Enée.

Il est à rappeler ici qu'Hannibal, peu après son échec à Cumès, visita, en compagnie de Virrius et des notables Capouans la région de Baïes, et le lac Avernus²⁷⁸. Son guide, en lui faisant visiter les lieux, lui raconta les légendes qui en faisaient une entrée aux Enfers²⁷⁹, mais le Punique se contente de les regarder de loin comme n'importe quel autre visiteur étranger, au sens propre et au sens figuré : il demeurait un *advena* qui ne put y avoir accès à l'opposé de Scipion qui accomplira avec brio sa catabase. A. Deremetz propose de lire la scène du serment d'Hannibal enfant comme une scène de catabase « comme celle de Scipion, la catabase d'Hannibal transforme l'individu en héros et le rend capable, en l'informant, d'accomplir une série d'actes glorieux et de remporter des victoires »²⁸⁰, mais précise qu'elle est incomplète car les revers qu'il allait essayer lui furent cachés.

Hannibal se présente aussi comme un être caractérisé par une grande sauvagerie qui transparaît à travers des actes violents et par une perversion radicale dans ses rapports avec les hommes et les dieux, d'où les nombreuses manifestations de l'inhumanité et de l'impiété. Hannibal incarne la perversion des valeurs positives incarnées sous leur forme pure par les Romains en général et par Scipion en particulier. Le poète amplifie considérablement les tares morales du Barcide. *A contrario*, il amplifie

²⁷⁸ Silius Italicus, *Punica*, XII, 120-133 « *ille, olim populis dictum Stygia, nomine uerso stagna inter celebrem nunc mitia monstrat Auernum: tum tristi nemore atque umbris nigrantibus horrens et formidatus uolucris letale uomebat suffuso uirus caelo Stygiaque per urbes religione sacer saeuum retinebat honorem. huic uicina palus (fama est Acherontis ad undas pandere iter) caecas stagnante uoragine fauces laxat et horrendos aperit telluris hiatus interdumque nouo perturbat lumine manis. t iuxta caligantis longumque per aeuum infernis pressas nebulis pallente sub umbra Cimmerias iacuisse domos noctemque profundam* »

« L'Averne que voici, lui dit un autre, célèbre aujourd'hui parmi tant de lacs aux ondes salubres, a changé de nom, et s'appelait autrefois le Styx. Couvert d'un bois dont l'ombre noire inspirait de l'horreur, même aux oiseaux, il répandait dans l'air une exhalaison mortelle. Il était consacré par le culte des divinités infernales, et les villes d'alentour venaient les y révéler en tremblant ». Ce marais voisin conduit, dit-on, sur les rives de l'Achéron par des gouffres profonds qui s'ouvrent dans ses ondes stagnantes. C'est par ces fentes horribles que la terre, se déchirant quelquefois, laisse arriver jusqu'aux mânes une lumière qui les épouvante. On rapporte que près de là s'étendaient, au milieu d'une affreuse obscurité, les demeures des Cimmériens, qui restèrent, durant des siècles, sous l'ombre pâle du Tartare, plongés dans la nuit ténébreuse. On montre à Annibal ces plaines haletantes du sourd travail du feu et du soufre dont l'ébullition produit le bitume. »

²⁷⁹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 120 -129.

²⁸⁰ A. Deremetz, *Le miroir des Muses : poétiques de la réflexivité à Rome*, Villeneuve d'Ascq, 1995, p 450.

les vertus de Scipion. Ce qui crée un effet de contraste : la *pietas* saine du Romain s'oppose à la *pietas* pervertie du Carthaginois. De même, l'*imitatio Herculis* dévoyée d'Hannibal en fait une bien triste copie de l'Alcide tandis que la *vera virtus* de l'Africain en fait un avatar du Tirynthien. D'autres procédés tels que les comparaisons avec Mars ou Enée soulignent systématiquement cet antagonisme.

L'irrationalité et la *feritas* ne peuvent qu'entraîner l'échec de l'activité humaine, car elles contribuent à l'amoindrissement de l'homme qui se trouve tenaillé par les forces du Mal. L'*inhumanitas* qui accompagne généralement l'*impietas* souligne la régression de l'homme car elle traduit une méconnaissance des lois de l'ordre humain. Elle est le propre de l'animal sauvage car elle se manifeste par une conduite brutale et bestiale et par la dureté. Sombrier dans la sphère de la férocité et de l'*ihumanitas* signifie renoncer à la maîtrise de soi, s'enfoncer irrémédiablement dans la violence et la furie meurtrière et précipiter l'homme dans le cycle fatal de la tuerie.

Le futur Africain choisit la vertu pour comme un vrai fils de Jupiter (XV, 18 sq ; XVII, 653-654). Comme Enée²⁸¹ et comme Hercule, le Romain se dit de la lignée de Jupiter, il a donc pour héritage l'empire universel²⁸².

Silius estime que la *fides* est la qualité la plus propre à assurer la suprématie du « peuple-roi » et tout son poème est en quelque sorte un hymne à la *Romana fides* opposée à la *punica fides* (I, 634: *sacrata gens clara fides* et I, 5-6 : *sacri cum perfida pacti/gens Cadmea*)

Cet épisode est d'une importance capitale : comme le souligne Sénèque à propos de Fabius : *iram ante vicit quam Hannibalem*²⁸³, seul le Romain *authentique*, le héros qui a étouffé les forces du Mal à l'intérieur de lui-même peut en vaincre à l'extérieur. La lutte entre Hannibal et Rome, élevée au plan des archétypes, transcende son cadre temporel et acquiert une valeur exemplaire.

La perfidie d'Hannibal s'oppose à la *fides*, à la *pietas* et à la *vera virtus* de la communauté romaine ; digne descendante d'Hercule et de Jupiter. Scipion incarne merveilleusement les vertus romaines. Il additionne à ses propres traits ceux d'Hercule et d'Enée. L'Alcide apparaît d'ailleurs comme la figure symbolique dominante de l'œuvre qui est l'archétype de l'homme véritable pour l'ensemble des Romains

²⁸¹ Virgile, *Enéide*, VI, 123 : « *et mi genus ab Iove summo* »

²⁸² Origine divine de Scipion : *Punica*, XIII, 615.

²⁸³ *Ir*, I, 11,5.

CHAPITRE IV

Scipion et Hannibal.

IV.1.Scipion / Enée :

Scipion sauve son père²⁸⁴. Tite live²⁸⁵ mentionne que le consul aurait été sauvé par un esclave ligurie (selon la version la plus répandue) puis il ajoute qu'il se range à la tradition selon laquelle le consul aurait plutôt été sauvé par son jeune fils²⁸⁶: « *malim equidem de filio*

²⁸⁴ Silius Italicus, *Punica*, IV, 454 - 479

²⁸⁵ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 46,7-10.

²⁸⁶ Tite- Live, *Histoire Romaine*, XXI, 46,10.

verum esse, quod et plures tradidre auctores, et fama obtinuit ». Silius, pour mieux rehausser la valeur du futur Africain, opte naturellement pour la version la plus répandue, adoptée par le Padouan lui-même. Cela permet aussi au poète flavien d'assimiler le jeune Romain à Enée sauvant Anchise des flammes de Troie²⁸⁷. En effet, la ressemblance est saisissante : le jeune homme portant religieusement son père sur son dos²⁸⁸ serait un nouvel Enée. Silius rend explicitement hommage à la *pietas* de Scipion²⁸⁹ (*pietasque insignis et aetas*). En fait, l'expression « *pietate insignis* » apparaît à deux reprises dans l'épopée augustéenne appliquée à Enée²⁹⁰. Le seigneur de la guerre apostrophant le jeune Scipion²⁹¹ rappelle également l'apostrophe d'Apollon à Iule²⁹². Scipion s'en trouve alors hissé au même rang que le parangon universel de la *pietas* : le *pius Aeneas* !

A la bataille de Cannes, il sera encore question implicitement du héros troyen dans le cadre d'une comparaison entre le futur Africain et le Carthaginois :

*« Stabant educti diversis orbis in oris
quantos nos alios vidit concurrere tellus,
Marte viri dextraque pares, sed cetera ductor
anteibat latius, melior pietate fideque. »*

« Se dressaient face à face ces guerriers issus de deux continents opposés : d'aussi grands, la terre n'en avait pas vus aux prises d'autres combats menés au nom de Mars, et pour la valeur de leurs bras, ils s'égalaien, mais pour tout le reste, le chef latin l'emportait par sa piété plus profonde et sa loyauté. »

²⁸⁷ Virgile, *Enéide*, II, 721 sq.

²⁸⁸ Silius Italicus, *Puinca*, IV, 466 - 467.

²⁸⁹ Silius Italicus, *Puinca*, IV, v.470.

²⁹⁰ Virgile, *Enéide*, I, 10 : « *insignem pietate virum* » et VI, 403 : « *pietate insignis et armis*. »

²⁹¹ Silius Italicus, *Punica*, IV, 470-477 « *late cedit Hiber, pietasque insignis et aetas/ belligeris fecit miranda silentia campis. / tum celso e curru Mauors 'Carthaginis arces / excindes' inquit 'Tyriosque ad foedera coges./ nulla tamen longo tanta exorietur in aevo / lux tibi, care puer. macte, o macte indole sacra, / uera Iouis proles. et adhuc maiora supersunt, / sed nequeunt meliora dari.* » « Et l'Hibère recule au loin. Tant de piété unie à tant de jeunesse impose aux combattants un silence d'admiration. Mars s'adressant alors du haut de son char au jeune héros : « C'est toi, dit-il, qui forceras les portes de Carthage, et réduiras les Tyriens à recevoir la paix. Toutefois, cher enfant, durant le cours de ta longue vie, aucun jour ne sera plus solennel pour toi que celui-ci. Courage, courage, enfant d'une race sacrée, vrai fils de Jupiter, de plus grandes actions te sont réservées, quoique tu ne puisses en faire de plus vertueuses. »

²⁹² Virgile, *Enéide*, IX, 638.

Ce passage rappelle un passage de l'épopée virgilienne²⁹³ : le parallèle entre Enée et Turnus avant le duel final où il est précisé que la *pietas* assure la supériorité du premier. F. Delarue²⁹⁴ rapproche ce passage d'un parallèle entre Métellus et Jugurtha chez Salluste²⁹⁵ :

« *eo modo inter se duo imperatores summi viri certabant, ipsi pares, ceterum opibus disparibus. Nam Metello virtus militum erat, locus adversus : Iugurthae alia omnia praeter milites opportuna.* »

A la vertu et à la *pietas*, s'ajoute chez Silus celle de la *fides* dès qu'il est question du chef romain. La continuité morale est assurée entre le héros troyen et son illustre descendant.

IV. 2. Scipion / Mars / Hannibal

La comparaison entre le dieu de la guerre est distribuée de façon très paritaire entre les deux chefs de guerre. Dans le premier chant²⁹⁶, le chef punique est le comparé, et Scipion dans le dernier chant de la dernière hexade²⁹⁷. La symétrie et le jeu d'échos est parfait. Mais l'emplacement de la comparaison traduit l'échec du Punique et « l'apothéose » du Romain. Hannibal, « *Mars alter* »

Cette assimilation au dieu suprême des guerriers est située dans la première ariste devant Sagonte :

« *...permissus utrisque
Hannibal agminibus passim furit et quatit ensem...
quantus Bistoniiis Gradivus in oris
belligero rapitur curru telumque coruscans,
Titanum quo pulsa cohors, flagrantia bella
cornipedum afflatu domat et stridoribus axis* »

²⁹³ Virgile, *Enéide*, XII, 707 -709 « *armaque deposuere umeris. Stupet ipse Latinus ingentis, genitos diuersis partibus orbis, /inter se coisse uiros et cernere ferro* » « détachent les armes de leurs épaules et les posent. Le grand Latinus même regarde avec stupeur ces géants, nés en des lieux opposés du globe, marchant l'un vers l'autre pour en découdre par le fer. »

²⁹⁴ F. Delarue, Sur l'architecture des *Punica*, REL, 70, p.158; n.31.

²⁹⁵ Salluste, *Jugurtha*, 52, 1-2 « Ainsi luttaient entre eux ces deux illustres généraux aussi grands l'un que l'autre, disposant d'ailleurs de ressources inégales. Métellus avait pour lui le courage de ses soldats, contre lui la nature du terrain ; Jugurtha avait tous les avantages, hormis son armée. »

²⁹⁶ Silius Italicus, *Punica*, I, 433 - 436.

²⁹⁷ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 486 - 490

« ...il se mêle aux deux armées et s'y déchaîne, brandissant l'épée...pareil à Gradivus sur son char de la guerre, lorsqu'il parcourt le pays des Bistons en brandissant l'arme étincelante qui dispersa la troupe des Titans, et règle l'intensité des combats du souffle de ses chevaux et du cri strident de ses roues. »

Cette comparaison s'inspire lointainement d'Homère²⁹⁸ (en parallèle avec I, 434 (*telumque couruscans*). Peut-être a-t-elle été aussi suggérée par Tite-Live²⁹⁹. De toute façon, la comparaison d'un guerrier à Mars est un motif récurrent dans la littérature épique. Dans l'hymne homérique à Arès, celui-ci est désigné par « rempart de l'Olympe ». Silius, signale dans ce passage que Mars avait participé au conflit contre les Titans (v.435), ce dont Hésiode ne souffle pas un mot³⁰⁰. Etant donné que la Titanomachie est associée de façon systématique dans les *Punica* à Hannibal - dont la guerre est qualifiée de sacrilège - la comparaison à Mars - vainqueur des Titans - à l'intérieur d'une comparaison appliquée à Hannibal est par conséquent surprenante voire ironique et amoindrit l'effet de l'assimilation du Barcide au divin Mars.

La comparaison à Mars est suggérée par des petits clins d'oeil tout au long de l'épopée : au début du premier chant (v.40), Hannibal est qualifié de « *sanguiniens* » qui est une épithète habituelle du seigneur de la guerre³⁰¹. Au quatrième livre (IV, 105), le faucon poursuivant les colombes désigne le Carthaginois ; or le faucon est communément associé à Mars. Deux cent vingt vers plus loin (IV, 325), le poète place le Punique au milieu d'un cortège d'allégories qui rappellent celles dont le dieu de la guerre est traditionnellement entouré (*circaque Metus terror furorque*). Ce topos du cortège allégorique apparaîtra quelques vers plus loin pour Mars lui-même (v.430). En V, 379 et 538, Hannibal est comparé à un ouragan, ce qui fait écho à l'arrivée de Mars en IV,440 sq³⁰². En XI, 341, Silius évoque la « *dira vox* » d'Hannibal qui met en fuite les troupes ennemies ; on se souvient que chez Homère, la voix d'Arès produisait le même effet³⁰³. Tous ces éléments suggèrent implicitement l'adéquation parfaite du Carthaginois et de la figure divine. Par ailleurs, Hannibal qui voue une haine viscérale à la

²⁹⁸ Homère, *Iliade*, VII, 214.

²⁹⁹ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 10, 8: « *Hamilcar, Mars alter.* »

³⁰⁰ Hésiode, *Théogonie*, v. 629.

³⁰¹ Virgile, *Enéide*, XII, 332 « *sanguineus Mauors clipeo increpat atque furentis* » ; Ovide, *Rem.*, 153 « *Vel tu sanguinei iuuenalia munera Martis / Suspice: deliciae iam tibi terga dabunt.* »

³⁰² cf *Iliade*.XX, 51 ; V, 864

³⁰³ Homère, *Iliade*, XX, 859. Cf. Apollonios, Eétés est comparé à Arès en raison de sa voix effroyable, II, 1205.

famille Barca-au moment où Hannibal allait entamer sa série d'échecs-compare ironiquement celui-ci à Mars³⁰⁴.

Durant les deux premières hexades, le Punique est à plusieurs endroits assimilé au seigneur des armes et de la guerre. Mais durant la dernière hexade, c'est au tour de Scipion d'en être exclusivement et définitivement le comparé.

Scipion et Mars

Avant l'arrivée de Scipion sur le théâtre des opérations militaires, le Romain Marcellus, ayant infligé une défaite aux Punique devant Nola (XII,158-298) est assimilé au dieu des guerriers (v. 278-279) (*Tum Martis adaequant/Marcellum decori*)(puis ils rendent à Marcellus les mêmes honneurs qu'à Mars)

L'ardeur guerrière de Marcellus préfigure celle de Scipion et annonce le retournement de l'évolution de la guerre en faveur des Romains. Les émules du seigneur de la guerre sont plus nombreux du côté des Romains.

Mars, sur l'ordre de Jupiter, intervient pour venir en aide au jeune Scipion dans l'épisode du Tessin (IV, 420 sq). Il guide ses pas dans ses débuts militaires « *..te duce primitas pugnae, et magon magistro/audeat* » (v. 428-429) et annonce au futur Africain ses futurs exploits militaires. Scipion est le protégé du dieu. Cela apparaît clairement lors de la bataille de Cannes (IX, 439 sq) au moment où le dieu de la guerre intervient par sollicitude pour le futur Africain (IX, 439 : *Mauros Scipiadae metuens* ») pour l'épauler dans sa lutte contre le Barcide.

Il s'attaque à Pallas (qui soutenait le Punique) en duel. Scipion semble bénéficier d'un lien personnel privilégié avec le divin car son action est cautionnée sans ambiguïté par Jupiter. Au dernier chant de l'épopée, l'Africain est comparé au dieu³⁰⁵ :

« *Ipse super strages ductor Rhoetius instat,
qualis apud gelidum currus quatit altior Hebrum
et Geticas soluit ferventi sanguine Mauros
laetus caede nives, glaciemque Aquilonibus actam
Perrumpit stridens sub pondere belliger axis.* »

³⁰⁴ Silius Italicus, *Punica*, XI, 580-581: « *germanus in armis/illem tuus per Gradivo* »

³⁰⁵ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 486 - 490.

(Le chef rhétéen, lui, domine ce massacre, pareil à Mars qui se complaît dans les carnages, lorsque debout sur son char, il fait fondre sous la chaleur du sang les neiges du pays des Gètes, et que le char de guerre, grinçant sous le poids, brise les congères qu'a formées l'Aquilon.)

Le héros romain tel un dieu dans tout l'éclat de son triomphe, domine la scène de son imposante majesté. Cette image renvoie aussi à la taille impressionnante du seigneur de la guerre³⁰⁶ dont hérite Scipion ici. L'expression « *laetus caede* » reprend le *topos* homérique d'Arès enivré de batailles (Il, V, 581), mais épuré de sa connotation négative car il s'agit ici d'un *bellum iustum* (XV: *pia bella veho*). Car Scipion entreprend cette guerre pour venger les siens (son père et son oncle: VII, 488 : *patrui...idem ultor patrisque necem* ; XV, 205 : *vobis ultor ego*) et sa patrie et tous les guerriers romains qui ont été écrasés par Hannibal (XIII, 696 sq ; XV, 181-184 ; 203-207; XVI, 86-89 ; XVII, 395-398; *pium bellum*.³⁰⁷). A Zama, Mars ne vient plus assister le Romain comme à Cannes et au Tessin car celui -ci peut s'en tirer avec brio : il est devenu presque l'égal du dieu. L'arrivée du chef romain sur le champ de bataille éveille la panique et la fuite parmi les troupes adverses. Le chef romain, peu enclin à se battre contre celles-ci, exige à grands cris un duel contre son principal ennemi³⁰⁸. Ainsi dans la bataille finale dont l'issue sera au désavantage des Puniqes, Mars est comparé au héros romain Scipion car celui-ci met son épée au service d'une cause juste. Hannibal, noyé dans les marécages de l'*impietas* ne peut en aucune façon être assimilé au seigneur de la guerre et encore moins se le rendre favorable. Cette assimilation de Scipion au dieu consacre sa suprématie morale et militaire par opposition à son homologue carthaginois. Car si le Romain remporte la guerre c'est grâce à sa *virtus* personnelle. Ces comparaisons préservent soigneusement une différence d'échelle entre les exploits du Carthaginois et ceux du Romain. Zama marque la chute finale du Punique qui, dès lors perd définitivement son statut de « *Mars alter* » (v.522). *A contrario*, la comparaison divine avec Mars consacre « l'apothéose » de Scipion et en fait l'égal de la divinité sous l'oeil attentif et bienveillant de celle-ci. (Scipion ne fait pas la guerre pour elle-même³⁰⁹). L'ivresse dans la bataille « *iuvat* »³¹⁰ lui vient du fait qu'il défend une juste cause.

³⁰⁶ Silius Italicus, *Punica*, IX, 450.

³⁰⁷ Tite -Live, *Histoire Romaine*, XXX, 31,4 ; XXXIX, 36,12.

³⁰⁸ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 511 -521

³⁰⁹ Silius Italicus, *Punica*, XVIII, 85-87.

³¹⁰ Silius Italicus, *Punica*, 518.

Scipion apparaît dans l'épisode final, comme une image du vainqueur épique. Le traitement de cet épisode est nettement plus hyperbolique chez Silius Italicus que chez Tite Live qui l'évoque avec plus de sobriété. Silius se fonde ici sans doute, du moins en partie, sur le récit de l'historien padouan. En effet, les travaux de Klotz, Bauer, Heymacher, Nicol et Von Albrecht ont abouti à la conclusion que Silius s'était surtout inspiré de la troisième décade de Tite Live. Quant aux multiples divergences constatées entre les deux récits, on les a expliquées par l'influence soit des modèles poétiques soit d'autres sources historiques. On a ainsi évoqué les annalistes latins Fabius Pictor, Valerius Antias, Coelius Antipater et le Grec Polybe du côté des historiens, pour ne citer que les plus importants, et en ce qui concerne les poètes, Ennius, Virgile et également Ovide³¹¹ dont Silius pouvait s'être inspiré dans certaines digressions mythologiques. L'autre conclusion, logiquement déduite de la précédente est le manque de *fides historica* dont on taxe l'auteur des *Punica* : la chronologie est peu respectée, des épisodes sont inventés, d'autres sont omis. Sur ce point, plusieurs explications ont été avancées. L'infidélité historiographique a été parfois expliquée comme due au genre épique, genre par excellence de la « déformation ».

Quoi qu'il en soit de la question des sources, nous pouvons voir dans cet épisode le thème de l'immortalité astrale promise aux détenteurs de la *virtus*³¹², puisque l'allusion aux Titans ne manque pas de rappeler le titanisme du Carthaginois. L'entêtement malsain d'Hannibal est peut-être une parodie de la constance qui caractérise la geste d'Héraclès car le Punique est marqué par le *furor* et l'*impietas*.

Les références à Héraclès, loin d'être distribuées au hasard, sont ordonnées suivant un jeu de rappels, de symétries et d'antagonismes qui répondent à la signification générale de l'œuvre : le triomphe de la *virtus* et de la *pietas* typiquement romaines. Hannibal est porteur d'une *virtus* qui s'apparente à des degrés divers à l'héroïsme héracléen, mais, comme elle est fourvoyée dans une guerre impie, elle se laisse peu à peu pervertir par l'*impietas* inhérente au « *contemptor dei* ». Il finit par s'éloigner de l'idéal herculéen, qui est avant tout un héroïsme au service de l'humanité et respectueux des vertus morales, au premier rang des quelles se trouve la *pietas*.

Hannibal pousse jusqu'à l'absurde cette *imitatio Herculis* mal comprise et la deuxième hexade marque l'avènement du véritable successeur du fils d'Alcmène : Scipion.

³¹¹Cf J.Nicol, *The historical and geographical sources used by Silius Italicus*, Oxford, 1936.

³¹²Cf P.Boyancé, *Etudes sur le songe de Scipion*, Paris, 1937.

Cet épisode (le partage du butin) illustre d'autres qualités communes à Scipion et à Hercule en dehors de la force et le courage : la simplicité et la convivialité opposées à la *superbia* tyrannique.

L'intervention efficace et déterminante de Scipion en fait le véritable substitut d'Héraclès. Il apparaît comme un authentique héros herculéen alliant le respect des valeurs morales et la force. Il incarne une *virtus* œuvrant pour le bien de l'humanité en les libérant des peines qui les oppriment, à l'image de l'Hercule tueur des monstres, en écrasant le Punique. Scipion s'affirme dans une progression régulière au cours de l'œuvre comme un *alter Hercules*.

Régulus, héros vaincu, incarne l'aspect douloureux de l'héroïsme herculéen, atteignant la purification morale par le sacrifice et la douleur.

Silius a considérablement amplifié le thème livien de l'émulation d'Hercule chez Hannibal³¹³ et en fait un motif récurrent de l'épopée. Le Barcide est condamné par le *bellum impium* qu'il mène contre Jupiter.

Cette accumulation d'éléments de comparaison donne toute une ampleur à l'action de Scipion comme guerrier, comme sauveur, comme un chef, comme « père de la nation ». Elle en fait une sorte de quintessence de héros épique, la prolifération de comparants contribuant par ailleurs à compenser son entrée en scène tardive)

Chez Homère, le héros s'apprêtant au combat fait assez souvent l'objet d'une comparaison avec le dieu de la guerre Arès. C'est le cas d'Ajax³¹⁴, d'Hector³¹⁵, d'Achille³¹⁶, de Mérion³¹⁷,

³¹³Tite -Live, *Histoire Romaine*, XXI, 41, 7 « *et utrum Hannibal hic sit aemulus itinerum Herculis* »(si cet Hannibal est, comme il le prétend, l'émule d'Alcide).

³¹⁴Homère, *Iliade*, VII, 208 sqq « *ὡς ἄρ' ἔφαν, Αἴας δὲ κορύσσετο νόροπι χαλκῶ./ ἀντὰρ ἐπεὶ δὴ πάντα περιχροῖ ἔσσατο τεύχεα./ σεύατ' ἔπειθ' οἴος τε πελώριος ἔρχεται Ἄρης./ ὅς τ' εἴσιν πόλεμον δὲ μετ' ἀνέρας οὓς τε Κρονίων/ θυμοβόρου ἔριδος μένεϊ ζυνέηκε μάχεσθαι./ τοῖος ἄρ' Αἴας ὦρτο πελώριος ἔρκος Ἀχαιῶν/ μειδιῶν βλοσυροῖσι προσώπασι· νέρθε δὲ ποσσὶν /ἦϊε μακρὰ βιβάς, κραδάων δολιχόσκιον ἔγχος* » (Ils priaient ainsi, et Ajax se couvrait de bronze éblouissant. Quand il eut mis sur son corps toutes ses armes, il se précipita, **tel que s'avance le prodigieux Arès**, quand il va guerroyer au milieu des hommes que le fils de Cronos, par l'ardeur dévorante des discordes, a poussés à se battre. Tel s'élançait le prodigieux Ajax, rempart des Argiens, un sourire sur son visage farouche).

³¹⁵ Homère, *Iliade*, XV, 604 sq. « *Ἐκτορα Πριαμίδην μάλα περ μεμαῶτα καὶ αὐτόν./ μαινέτο δ' ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγγέσπαλος ἢ ὀλοὸν πῦρ οὔρεσι μαινῆται βαθέης ἐν τάρφεσιν ὕλης./ ἀφλοισμὸς δὲ περὶ στόμα γίγνεται* » (C'est dans cette pensée qu'il animait contre les vaisseaux creux Hector fils de Priam, déjà ardent par lui-même. **Il sévissait, comme sévit Arès** qui brandit le javelot, comme un feu destructeur, sur les montagnes, sévit dans les épaisseurs d'une forêt profonde).

et d'Ulysse³¹⁸. Les traits fondamentaux de ces comparaisons sont l'éclat des armes³¹⁹, l'ardeur guerrière³²⁰, la lance brandie³²¹ et la frayeur causée chez les ennemis³²². Ces rapprochements entre cette divinité et les guerriers illustres servent essentiellement à décrire l'état d'esprit du héros ou l'effet produit par sa présence, en l'absence de toute connotation morale et indépendamment de la caractérisation souvent négative du dieu lui-même³²³.

Dans l'*Enéide*, il y a une seule comparaison d'un héros - avec Mars³²⁴. Il s'agit de Turnus, au moment où celui-ci se rend compte du départ précipité d'Enée blessé du champ de bataille. Turnus s'élanche pour faire un terrible massacre parmi les ennemis³²⁵:

« *Qualis apud gelidi cum flumina concitus Hebri
San guiniens Mauros clipeo increpat atque furentis
Bella movens immittit equos, illi aequore aperto
Ante Notos Zephyrumque volant, gemit ultima pulsu*

³¹⁶Homère, *Iliade*, XX, 46 sqq. « εἶος μὲν ῥ' ἀπάνευθε θεοὶ θνητῶν ἔσαν ἀνδρῶν, / τεῖος Ἀχαιοὶ μὲν μέγα κύδανον, οὐνεκ' Ἀχιλλεύς / ἔξεφάνη, δηρὸν δὲ μάχης ἐπέπαυ' ἀλεγρινῆς / Τρῶας δὲ τρόμος αἰνὸς ὑπήλυθε γυῖα ἕκαστον / δειδιότας, ὅθ' ὄρωντο ποδώκεα Πηλεΐωνα τεύχεσι λαμπόμενον βροτολογίῳ ἴσον Ἄρηϊ. » (et chez les Troyens, un frisson terrible se glissa dans les membres de chacun, effrayés quand ils virent le rapide fils de Pélée, brillant de ses armes, égal d'Arès, fléau des humains).

³¹⁷Homère, *Iliade*, XIII, 298 « ὦς φάτο, Μηριόνης δὲ θοῶ ἀτάλαντος Ἄρηϊ / καρπαλίμως κλισίηθεν ἀνείλετο χάλκεον ἔγχος, / βῆ δὲ μετ' Ἰδομενῆα μέγα ποτόμοιο μεμηλῶς / οἶος δὲ βροτολογὸς Ἄρης πόλεμον δὲ μέτεισι, / τῶ δὲ Φόβος φίλος υἱὸς ἄμα κρατερός καὶ ἀταρβῆς » (Toi, va dans ma baraque, et prends une pique lourde. Il dit, et Méridon, comparable au rapide Arès, se hâta de prendre dans la baraque une pique de bronze, et suivit Idoménée, en ne pensant qu'à se battre. Comme le fléau des humains, Arès, marche au combat, suivi de l'Effroi, son fils puissant et intrépide).

³¹⁸Homère, *Iliade*, VIII, 515 sqq. « νηὸς ἐπιθρώσκων, ἵνα τις στυγέησι καὶ ἄλλος Τρῶσιν ἐφ' ἵπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυον Ἄρηα. κήρυκες δ' ἀνὰ ἄστν Διὶ φίλοι ἀγγελόντων παῖδας πρωθήβας πολιοκροτάφους τε γέροντας λέξασθαι περὶ ἄστν θεοδμήτων ἐπὶ πύργων » (Qu'ils ne s'embarquent pas du moins sans encombre, tranquillement; que chacun d'eux emporte, même chez lui, quelque trait à digérer, frappé d'une flèche ou d'une pique acérée en sautant sur son navire, afin que d'autres aussi craignent de mener, contre les Troyens dompteurs de chevaux, le déplorable Arès)

³¹⁹Homère, *Iliade*, VII, 206, sq ; XX, 46 sq.

³²⁰Homère, *Iliade*, VII, 210, XIII, 297 ; XV, 603 sq.

³²¹Homère, *Iliade*, VII, 213, VIII, 296, XV, 605.

³²²Homère, *Iliade*, VII, 212 ; XIII, 299 sq, XX, 45.

³²³C.H. Whitman, *Homer and the heroic tradition*, Cambridge, 1958.

³²⁴Sur le personnage de Mars dans l'*Enéide*, cf .C. Bailey, *Religion in Virgil*, Oxford, 1935.

³²⁵Virgile, *Enéide*, XII, 331-336.

Thraca pedum circumque atrae Formidinis ora

Irae Insidiaeque, dei comitatus, aguntur »

(Ainsi, quand il s'ébranle près des courants de l'Hèbre glacé, Mars, sanglant, frappe son bouclier et déchainant les guerres, lance ces chevaux furieux, eux, dans la plaine ouverte, plus rapides que Notus et le Zéphyr, volent, au choc de leurs pieds, la Thrace gémit dans ses profondeurs autour d'eux se poussent les visages de la noire Epouvante, les colères et les Surprises, cortège du dieu)

Cette comparaison aux couleurs sombres, inspirée d'Homère³²⁶, sert de principal modèle aux poètes flaviens. Mars y est esquissé comme le parangon des forces débridées de la violence³²⁷.

La comparaison d'Hannibal avec Mars constitue un jalon de l'évolution psychologique de ce personnage : il est aveuglé par la rage et de plus en plus en proie au *furor*. Après les Titans, le dieu de la guerre intervient comme élément de comparaison dans un moment de paroxysme qui précède le déclin du Punique. Cette comparaison s'insère dans la caractérisation générale d'Hannibal comme force maléfique et démoniaque, non pas sous l'effet de l'égaré comme dans le cas de Turnus, mais par une disposition profonde de sa nature. La connotation morale négative n'est pas inhérente à l'élément de comparaison qu'est le dieu de la guerre, mais découle essentiellement du contexte.

Dans les *Punica*, on rencontre trois comparaisons avec Mars³²⁸. La comparaison virgilienne est débarrassée de son aspect démoniaque pour ne retenir que l'ardeur combattive, l'élan empressé vers bataille et une sorte d'énergie héroïque. Certes, le contexte de la guerre impie et du désastre de Zama couvre d'une sombre ironie la comparaison avec Mars. Hannibal est conscient d'accomplir une action *nefas* et conforte l'idée de perversité inhérente à sa nature profonde.

³²⁶Homère, *Iliade*, XIII, 298-303 « τῶ δὲ Φόβος φίλος υἱὸς ἄμα κρατερὸς καὶ ἀταρβῆς ἔσπετο, ὅς τ' ἐφόβησε ταλάφρονά περ πολεμιστήν· τῶ μὲν ἄρ' ἐκ Θρήκης Ἐφύρους μετὰ θωρήσσεσθον, ἠὲ μετὰ Φλεγύας μεγαλήτορας· οὐδ' ἄρα τῶ γε/ἔκλυον ἀμφοτέρων, ἑτέροισι δὲ κῦδος ἔδωκαν· τοῖσι Μηριόνης τε καὶ Ἰδομενεὺς ἀγοὶ ἀνδρῶν » (Comme le fléau des humains, Arès, marche au combat, suivi de l'Effroi, son fils puissant et intrépide, qui effraie les plus courageux; tous deux partent de la Thrace, en armes, pour marcher sur les Ephyres ou les Phlégiens au grand coeur, et, sans écouter ces deux peuples, donnent à l'un d'eux la gloire; ainsi Méridon et Idoméneé, guides de guerriers, s'avançaient au combat, casqués de bronze flamboyant)

³²⁷Mars demeure, toutefois, la divinité de la violence permise et voulue par le maître de l'Olympe.

³²⁸Silius Italicus, *Punica*, (pour Hannibal, I, 433 ; Scipion XVII, 487 ; Marcellus, XII, 278)

On est en droit de s'interroger sur la signification du double référent que constituent pour Hannibal les figures de Mars et d'Hercule.

Les exploits de Mars sont purement physiques, ce qui est assurément, indispensable pour un héros épique, mais insuffisant. En revanche, Hercule, représente dans l'épopée l'héroïsme sous sa forme la plus éclatante, et ses exploits sont d'ordre plutôt moral comme un témoignage son ascension vers l'immortalité astrale, et son séjour auprès des Olympiens.

(Mars : connotation négative de brutalité incontrôlée ou image neutre du guerrier-type, la formation du héros Scipion, s'effectue sous le double signe du dieu de la guerre et du Héros à la massue. Le premier incarne les aptitudes guerrières portées au sommet, et le second représente l'héroïsme fondé sur la vertu, la piété et l'action salvatrice)

Ainsi, la comparaison de Scipion à Mars dans le dernier chant de l'épopée traduit la supériorité militaire de Romain sur le Punique qui l'a emporté sur Carthage.

IV. 2.a. Hannibal et Mars

«permixtus utrisque

Hannibal agminibus passim furit et quatit insem...

Quantus Bistonis late Gradiuius in oris

Belligero rapitur curru telumque coruscans,

Titanum quo pulsa cohors, flagrantia bella

Cornipedum afflatu domat et stridoribus axis »³²⁹

(« ...il se mêle aux deux armées et s'y déchaîne, brandissant l'épée... pareil à Gradivus sur son char de guerre, lorsqu'il parcourt les pays des Bistons en brandissant l'arme étincelante qui dispersa la troupe des Titans, et règle l'intensité des combats du souffle de ses chevaux et du cri strident de ses roues »)

L'assimilation du Punique à Mars est confirmée à d'autres endroits du récit par plusieurs allusions. En I,40 ; Hannibal est qualifié de « *sanguinius* », qui est une épithète traditionnelle du dieu de la guerre³³⁰. En V, 379 et 538, Hannibal est comparé à un ouragan, ce qui rappelle

³²⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 427-436.

³³⁰ Virgile, *Enéide*, XII, 330-332. (Il écrase des bataillons; des piques qu'il saisit, il crible les fuyards. Ainsi Mars sanglant, lorsqu'il s'ébranle près du cours de l'Hèbre glacé,

l'évocation d'Arès chez Homère³³¹. Le rapprochement entre Hannibal et Mars jalonne les deux premières hexades et disparaît totalement dans la dernière partie de l'œuvre quand Scipion remplace définitivement le Punique dans la comparaison avec le dieu guerrier.

Dans l'épisode du Tessin, Mars porte secours au jeune Scipion, à la demande de Jupiter³³². Puis, il prédit à Scipion son glorieux destin³³³. Silius attribue à Mars un rôle qui rompt avec les traditions homérique et virgilienne (chez Virgile, Mars est impartial à l'instar de l'Arès homérique. Il soutient par moments les Troyens³³⁴ et dans d'autres moments les Latins³³⁵. Chez Silius, en revanche, Mars est du côté des Romains³³⁶. Le dieu apparaît ici dans son rôle de dieu national romain et père du fondateur légendaire de Rome (I, 634 : « *Sacrata gens clara fide, quam rite fatentur /Marte satam* »). Silius se souvient certes ici d'Ovide, quand celui-ci montre le dieu de la guerre réclamant à Jupiter l'apothéose pour son fils qui deviendra Quirinus³³⁷. Mars est dans les *Punica*, un dieu ouvertement pro-romain; il est tout particulièrement le protecteur du futur Africain. Ceci bat en brèche l'assimilation du Punique à cette divinité. Cela apparaît clairement lors de la bataille de Cannes³³⁸, quand le dieu guerrier intervient pour soutenir Scipion contre le Carthaginois et livre un combat contre Athéna qui est la protectrice du Carthaginois. Scipion semble bénéficier d'un lien personnel privilégié avec le dieu de la guerre. Ceci éclaire davantage l'épisode final³³⁹ (XVIII, 486-490)

« *Ipsa super strages ductor Rhoeteuis instat.*

Qualis apud gelidum currus quatit altior Hebrum

fait retentir son bouclier) « *proterit aut raptas fugientibus ingerit hastas. Qualis apud gelidi cum flumina concotus Hebri sanguineus Mauros clipeo increpat atque furentis* »

³³¹Homère, *Iliade*, XX, 50-51. « ἄλλοτ' ἐπ' ἀκτάων ἐριδούπων μακρὸν ἀὔτει./ αὔε δ' Ἄρης ἐτέρωθεν ἐρεμνῆ λαίλαπι ἴσος/ ὄξ' ἔκ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων » (Tantôt sur le rivage retentissant; et longs sont ses cris; alors cria de son côté Arès, comme la sombre tempête, avec une voix perçante, du sommet de la ville exhortant les Troyens,)

³³²Silius Italicus, *Punica*, IV, 420 sq.

³³³Silius Italicus, *Punica*, IV, 471-477.

³³⁴Virgile, *Enéide*, XI, 899 ; XII, I.

³³⁵Virgile, *Enéide*, IX, 717 ; X, 21.

³³⁶Silius Italicus, *Punica*, IX, 290 ; XII, 716.

³³⁷Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 167 sq. ; *Fastes*, II, 475 sq.

³³⁸Silius Italicus, *Punica*, IX, 439 sq.

³³⁹Silius Italicus, *Punica*, XVIII, 486-490.

Et Geticas soluit fervente sanguine Mauros
Laetus caede nives, glaciemque Aquilonibus actam
Perrumpit stridens sub pondere belliger axis »

(Le chef rhéteen, lui, domine ce massacre, pareil à Mars qui se complait dans les carnages, lorsque debout sur son char, il fait fondre sous la chaleur du sang les neiges du pays des Gètes, et que le char de guerre, grinçant sous le poids, brise les congères qu'a formées l'Aquilon.)

L'image du chef de guerre romain dominant la mêlée rappelle le gigantisme de Mars³⁴⁰ dont Scipion semble hériter ici. L'expression « *Laetus caede* » renvoie au *topos* homérique d'Arès se réjouissant dans les combats³⁴¹. Ici, Mars ne vient pas assister son protégé comme il l'a fait au Tessin et à Cannes, car celui-ci est devenu d'une certaine manière son égal.

En résumé, Mars est comparé au héros romain dans le combat final de l'épopée qui voit la victoire de la force guerrière au service du bien sur la violence ténébreuse de l'impiété. La comparaison consacre la suprématie militaire du jeune héros romain au détriment du chef punique. Si Mars avait aidé Scipion et si Jupiter souhaitait dès le début le succès de celui-ci, ils n'interviennent pas, pour autant, dans l'épisode final et s'en remettent pour ce combat ultime à la valeur guerrière bien affermie du jeune chef romain. Par contre, Junon doit encore intervenir pour soustraire son protégé – Hannibal - aux coups des Romains et le sauver.

Le Punique perd ainsi définitivement son statut illusoire de *Mars alter*. La comparaison divine finale est l'apanage du Romain. Le Punique n'y a pas droit, car il défend les instances du mal.

La comparaison ultime de Scipion au dieu guerrier consacre sa prise en charge de la fonction des dieux et contribue à la magnifier davantage. L'Africain supplante son protecteur divin. Il prend en main la protection de sa patrie et du nom romain.

Silius s'écarte de la tradition homérico- virgilienne d'un Arès / Mars impartial en proposant une image du dieu Mars comme père de la nation romaine. Mars et son protégé Scipion, « *pius ultor* » se bat pour venger son père et son oncle (« *patrui.../ idem ultor patrisque necem* », « *uobis ultor ego* »)³⁴². Hannibal est comparé à Mars seulement pour son esprit belliqueux. Mais il perd ce statut du fait de son impiété. Scipion ne se réjouit pas de faire la

³⁴⁰Silius Italicus, *Punica*, IX, 450.

³⁴¹*Iliade*, V, 581.

³⁴²Silius Italicus, *Punica*, VII, 488

guerre pour elle-même³⁴³, mais le fait dans l'intention de servir une juste cause, ce qui l'emplit d'allégresse dans les combats³⁴⁴. Quant à Hannibal, son assimilation au dieu de la guerre reste superficielle chez Silius. Hannibal s'arroge, au moment de ses victoires, l'image du dieu guerrier et du héros de Tirynthe, mais Scipion revêt dans le chant final les traits de Mars et d'Hercule grâce à sa double supériorité morale et militaire. Les comparaisons entre Scipion et Hercule sont complétées par celles entre Mars et Scipion. Les deux comparaisons sont donc complémentaires. Elles se rejoignent dans l'image finale pour consacrer l'apothéose symbolique de l'Africain.

L'ardeur guerrière martiale d'Hannibal est pervertie car elle n'est pas canalisée par les vertus morales. Le Punique serait à la fois un anti-Mars et un anti-Hercule.

IV. 2. b. Scipion « *vera Iovis proles* » / Scipion-Hercule

Les allusions à l'ascendance divine de Scipion sont nombreuses dans l'épopée silienne et elles préparent la révélation finale de la *Nekyia*. En effet, la filiation jovienne du futur Africain est mentionnée pour la première fois dans l'apostrophe que lance le dieu de la guerre au jeune guerrier quand celui-ci sauve son père putatif au Tessin³⁴⁵:

« *Macte, o macte indole sacra*

Vera Iovis proles »

(« Courage, courage, enfant d'une race sacrée, vrai fils de Jupiter »)

³⁴³Silius Italicus, *Punica*, respectivement XVII, 85-87 et XV, 405.

³⁴⁴Silius Italicus, *Punica*, XVII, 518 : « *vivat* »

³⁴⁵ *Punica*, IV, 475.

Une deuxième occurrence du motif de la filiation jovienne apparaît dans la prophétie de Protée ³⁴⁶ (*ille in furto genitus*). Ces deux passages préparent l'aveu de la mère de Scipion-Pomponia- sur les conditions de la conception de celui-ci au chant XIII ³⁴⁷ .

« *Astabat fecunda Iouis Pomponia furto.
namque ubi cognouit Latio surgentia bella
Poenorum Venus, insidias anteire laborans
Iunonis fusa sensim per pectora patrem
implicuit flamma. quae ni prouisa fuissent,
Sidonia Iliacas nunc uirgo accenderet aras.
ergo ubi gustatus cruor admonuitque Sibylla
et dedit alternos amboibus noscere uultus,
sic iuuenis prior: 'O magni mihi numinis instar,
cara parens, quam, te ut nobis uidisse liceret,
optassem Stygias uel leto intrare tenebras!
quae sors nostra fuit, cui te, cum prima subiret,
eripuit sine honore dies et funere carpsit?'
excipit his mater: 'Nullos, o nate, labores
mors habuit nostra: aetherio dum pondere partum*

³⁴⁶ *Punica*, VII, 487.

³⁴⁷ *Punica*, XIII, 615 - 649 « Mais il est temps que tu voies le visage de ta mère ; voici son ombre qui s'avance la première avec empressement. C'est à l'amour secret de Jupiter pour Pomponia que tu dois le jour. Cet amour fut l'ouvrage de Vénus qui, prévoyant que la guerre allait s'allumer entre Carthage et le Latium, et dans la pensée de prévenir les embûches de Junon, pénétra insensiblement le coeur du père des dieux d'une flamme amoureuse et le maîtrisa tout entier. Sans cette prévoyance de Vénus, les vierges de Carthage entretiendraient maintenant le feu sacré sur l'autel de Vesta. A l'ordre de la sibylle, l'ombre goûte du sang, et tous deux se reconnaissent. Scipion le premier s'écrie : « O mère chérie ! Toi que je révère à l'égal des dieux, oui, pour te voir j'aurais volontiers acheté au prix de ma vie le droit de franchir le Styx et ses ténèbres. Oh ! Combien mon sort fut triste, lorsqu'à ma naissance le premier de mes jours fut le dernier des tiens, et changea en funérailles les honneurs dus à ta maternité ! » Sa mère lui répond : « Ma mort, ô mon fils ! ne fut pas douloureuse : délivrée du doux fardeau que l'amour d'un dieu avait mis dans mon sein, Mercure, obéissant à Jupiter, me conduisit par la main dans les Champs-Élysées, et me plaça au rang que l'illustre mère d'Alcide et Léda tiennent de la faveur divine. Apprends, mon fils, ta brillante origine, pour t'affranchir de toute crainte au milieu des combats et t'encourager à t'élever jusqu'aux cieux par l'éclat de tes exploits. Libre enfin de t'ouvrir ces secrets, je vais parler. Écoute : seule, vers le milieu du jour, j'avais cherché le repos dans le sommeil, quand je me sentis tout à coup étreindre dans des embrassements inaccoutumés ; ce n'était point la douceur des baisers de mon époux ; je vis alors, quoique le plus profond sommeil pesât sur mes yeux ; oui, je vis Jupiter tout éclatant de lumière : il ne put me cacher sa divinité, bien qu'il eût pris la forme d'un vil serpent, dont le corps se recourbait en mille replis tortueux. Il ne me fut pas donné, hélas ! De survivre à ta naissance ! Combien j'ai gémi de quitter la vie avant de t'avoir révélé ces secrets ! » . Elle dit. Scipion, plein de joie, s'avance pour embrasser sa mère ; trois fois il veut la saisir, et trois fois l'ombre échappe à sa tendresse. »

*exsoluor, miti dextra Cyllenia proles
 imperio Iouis Elysias deduxit in oras
 attribuitque paris sedes, ubi magna moratur
 Alcidae genetrix, ubi sacro munere Leda.
 uerum age, nate, tuos ortus, ne bella pauescas
 ulla nec in caelum dubites te attollere factis,
 quando aperire datur nobis, nunc denique disce.
 sola die caperem medio cum forte petitos
 ad requiem somnos, subitus mihi membra ligauit
 amplexus, non ille meo ueniente marito
 adsuetus facilisque mihi. tum luce corusca,
 implebat quamquam languentia lumina somnus,
 uidi, crede, Iouem. nec me mutata fefellit
 forma dei, quod squalentem conuersus in anguem
 ingenti traxit curuata uolumina gyro.
 sed mihi post partum non ultra ducere uitam
 concessum. heu, quantum gemui, quod spiritus ante
 haec tibi quam noscenda darem discessit in auras!
 his alacer colla amplexu materna petebat,
 umbraque ter frustra per inane petita fefellit. »*

Cette rencontre est directement inspirée de l'épisode de l'*Odyssée* où Ulysse rencontre sa mère Antikléa³⁴⁸. En outre, Pomponia établit un parallèle entre son propre sort et celui de Lédà et d'Alcmène³⁴⁹. Ce parallèle est renforcé par la référence dans le discours de *Virtus*³⁵⁰ aux Dioscures et à Hercule. Scipion se place donc à la tête de tous les personnages qui peuplent l'épopée de Silius car il les surpasse par son ascendance divine. Il est tout à fait légitime pour lui d'aspirer à égaler son demi-frère Hercule ou du moins à placer toute son action sous le signe d'Alcide. Plus qu'une rencontre débordante d'émotion entre une mère et son fils, ce

³⁴⁸ Homère, *Odyssée*, XI, 140, sq.

³⁴⁹ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 633.

³⁵⁰ Silius Italicus, *Punica*, XV, 77 - 83 « Autant les dieux de l'Olympe sont élevés au-dessus des mortels, autant les fils des dieux l'emportent sur le reste des humains, et la Nature, en les faisant naître pour nous, n'a mis au-dessus d'eux que la seule Divinité ; mais son immuable volonté condamne aux ténèbres du Tartare les âmes viles qui se sont souillées. Au contraire, celles qui ont respecté leur céleste origine, voient la porte du ciel s'ouvrir à leur approche. Citerai-je Hercule, à qui rien ne résista ? Bacchus, dont les tigres du Caucase traînaient par les villes le char triomphant, lorsqu'après avoir enchaîné les Sères et les Indiens, il ramena de l'Orient ses armes victorieuses ? Rappellerai-je les enfants de Lédà, ces jumeaux qu'invoquent les navigateurs dans la tempête, et votre grand Quirinus ? »

tête-à-tête dans le royaume d'Hadès confirme le statut de Scipion en tant que vénérable émule d'Héraclès alors que les prétentions d'Hannibal ne sont pas justifiées.

Le prodige du serpent envoyé par Jupiter afin d'appuyer les revendications de Scipion au commandement suprême³⁵¹ sert également à rappeler la filiation divine de ce dernier (*patrio ...segno*). Quelques vers plus loin³⁵², le prince numide Masinissa salue Scipion comme « fils du dieu Tonnant » et l'associe directement à celui-ci en parlant de ses « *fulmina* ». ³⁵³L'origine divine de Scipion devient de plus en plus transparente non seulement à l'intéressé mais encore à son entourage au fur et à mesure que l'on progresse dans le récit. L'ultime allusion à l'ascendance céleste de l'Africain survient au dernier chant de l'épopée, quand au moment du triomphe final, le poète lui rend hommage en ces termes³⁵⁴ :

*Nec vero, cum te memorat de stirpe deorum,
Prolem Tarpei, mentitur Roma, Tonantis*
(Non, Rome ne ment pas, lorsqu'elle te donne une origine divine, et qu'elle te dit fils du dieu tarpéien du tonnerre.)

L'insistance sur la filiation céleste de Scipion le rapproche davantage d'Héraclès car à l'instar de celui-ci, le chef romain s'évertue à réaliser pleinement les virtualités joviennes et à

³⁵¹Silius Italicus, *Punica*, XV, 138 -148.

« *Dumque ea confuso percenset murmure uulgi,
ecce per obliquum caeli squalentibus auro
effulgens maculis ferri inter nubila uisus
anguis et ardenti radiare per aera sulco
quaque ad caeliferi tendit plaga litus Atlantis,
perlabi resonante polo. bis terque coruscum
addidit augurio fulmen pater, et uaga late
per subitum moto strepuere tonitrua mundo.
tum uero capere arma iubent genibusque salutant
summissi augurium: hac iret, qua ducere diuos
perspicuum et patrio monstraret semita signo.* »

« On compte avec anxiété les années du jeune chef, qui a pour lui tous les coeurs. Tandis que les Romains agités examinent tumultueusement cette grande affaire, on voit tout à coup un serpent, parsemé de brillantes taches d'or, traverser obliquement la voûte des cieux, et, traçant dans les airs un sillon éclatant, se porter avec grand bruit vers les bords que baignent les mers voisines du mont Atlas. Jupiter prend sa foudre pour confirmer l'augure, la fait gronder deux et trois fois, aussitôt l'univers ébranlé retentit des éclats du tonnerre. La foule à genoux salue le présage: « Va, dit-elle à Scipion, va où t'appellent visiblement les dieux ; suis la route que t'a tracée ton père. Aussitôt une multitude nombreuse se rassemble pour prendre part à cette guerre et l'y accompagner. »

³⁵²Silius Italicus, *Punica*, XVI, 146.

³⁵³ Silius Italicus, *Punica*, XVI, 143. L'on se souvient ici du dénouement d'*Hercule sur l'Oeta* quand le chœur invoque Hercule divinisé en le conviant à lancer du haut du ciel la foudre sur les monstres « *tu fulminibus frange trisulcis* » (v.1995)

³⁵⁴ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 653 - 655.

actualiser la part de divinité présente dans sa nature, et à conquérir parmi les mortels un rang digne de son illustre ascendance au prix de multiples combats qui sont comparables pour lui comme le sont les travaux d'Hercule pour le héros grec. Le rapport entre Jupiter et Scipion d'un côté, et entre Scipion et Hercule d'un autre côté suggère une analogie entre le héros romain et le divin. L'origine jovienne de Scipion était déjà révélée ; toutefois les épreuves qu'il a surmontées sont l'occasion d'une véritable reconnaissance de la part de son entourage et ses vertus rendent plus manifeste son essence divine. Néanmoins, les liens entre le maître des Olympiens et le jeune chef romain restent symboliques, car celui-ci ne bénéficie pas de la tendre complicité qui unissait la Vénus virgilienne et Enée. Même si Jupiter envoie des signes qui entourent Scipion d'une *aura* divine³⁵⁵, jamais il ne parle de celui-ci comme de son fils³⁵⁶, contrairement à Zeus chez Homère vis-à-vis de Sarpédon. Scipion, pour sa part, n'invoque jamais Jupiter comme son père³⁵⁷ et il salue son père terrestre comme un dieu³⁵⁸. Jupiter n'intervient pas non plus directement auprès de son fils comme le fait Vénus pour Enée³⁵⁹.

La découverte par Scipion de son ascendance divine n'altère en aucune manière la *pietas* du jeune homme envers son père humain³⁶⁰ et rend compte de ses qualités morales supérieures étant donné que la découverte de son vrai géniteur ne le délie pas de ses engagements envers celui qu'il continue à considérer comme son véritable père. Le poète, par ce biais, insiste longuement sur la nature supérieure du jeune héros romain, et préfigure le destin exceptionnel de celui-ci tout en contribuant au grandissement du personnage en le rapprochant des autres *verae Iouis proles* de la littérature épique. Cela révèle aussi la haute estime dans laquelle Scipion tient la notion de *pietas erga parentes*. Dans une optique plus générale, ce motif devrait probablement préparer la victoire finale de Scipion et son apothéose astrale symbolique méritée au terme des exploits accomplis. L'*aura* jovienne qui nimbe le héros en fait le digne *ultor* d'Héraclès. Le jeune guerrier a beau être le fils du maître de l'Olympe, on ne voit jamais ce père divin intercéder directement en faveur de son fils, ou intervenir dans l'histoire au nom de cette étroite parenté. A l'instar du héros à la massue, Scipion doit accomplir des *labores*. En vertu de ses vertus morales et de ses qualités individuelles, il doit s'acquitter de sa mission ordonnatrice sur terre sans compter sur un

³⁵⁵Silius Italicus, *Punica*, XV, 138 sq.

³⁵⁶Silius Italicus, *Punica*, IV, 439 où Jupiter se prend à parler du consul Scipion comme du *parens* de son fils tout en omettant de faire la moindre allusion à sa propre paternité.

³⁵⁷Silius Italicus *Punica*, XVI, 665 où Scipion, dans son discours au Sénat, précise qu'il est inspiré par Jupiter « *sator aevi* », et il salue son père terrestre comme un dieu.

³⁵⁸Silius Italicus, *Punica*, XVI, 86-89.

³⁵⁹Virgile, *Enéide*, I, 587 sq.

³⁶⁰Silius Italicus, *Punica*, XV, 133.

soutien quelconque venu de l'Olympe ou d'ailleurs. Son voyage en terre africaine et la guerre sans merci qu'il livre à Hannibal le rattachent plus étroitement au paradigme herculéen, à l'éthique du *labor* et au principe fondamental de l'apothéose par la *virtus*. Une telle parenté impose un devoir : il faut se hisser à la hauteur des siens « *tendere ad astra* ».

Scipion doit vaincre la résistance de la masse chaotique des Africains pour ouvrir l'accès au nouvel ordre jovien. Ceci renforce le parallélisme entre l'action d'Héraclès et celle du chef romain : les deux fils du maître de l'Olympe imposent la volonté régulatrice et ordonnatrice de leur vénérable père dans un monde encore primitif et rebelle à la civilisation. Les Carthaginois symbolisent la puissante force de résistance du vieux monde et l'opposition titanesque à l'ordre jovien « lui, à qui les dieux ont concédé la grâce de la raison et les germes célestes de l'intelligence suprême »³⁶¹. Le triomphe du *sanguis Iouis* sur Hannibal représente la victoire de la *ratio* sur la cruauté, de la civilisation et de la discipline sur le chaos et l'anarchie. Le motif de la filiation jovienne manié avec dextérité par le poète flavien permet d'élever le conflit romano-carthaginois à l'échelle cosmique. Il fait de Scipion l'agent de la volonté divine suprême dans le monde. C'est par des moyens purement humains et avec des qualités morales supérieures que le héros romain accomplit sa mission. La supériorité que lui confère son ascendance céleste reste symbolique : c'est par des efforts individuels que Scipion découvre sa part de divinité et mérite de se proclamer « fils du Tonnant » dans le cadre d'un comportement moral dont Hercule demeure le prototype. La victoire finale consacre la gloire de l'Africain. Silius Italicus amplifie considérablement le motif de l'ascendance divine de Scipion³⁶² et le reconforte dans son statut de héros suspendu entre divinité et humanité. Cette coexistence d'un comportement tout à fait humain et d'une valeur héroïque supra humaine inscrit Scipion dans le paradigme herculéen. Cela peut être interprété comme une volonté de la part du poète d'instaurer une continuité entre la volonté divine et l'action humaine du héros dans le cheminement de l'Histoire. C'est un schéma qui fait apparaître le héros romain comme le dépositaire direct de la volonté de l'Olympe, et fait de Rome, par là même, le relais privilégié des dieux et des principes héroïques transmis entre les générations car ces valeurs guident l'action de l'Africain depuis le début. Il apparaît comme l'instrument du plan établi par Jupiter. La guerre qu'il livre aux Carthaginois lui permettra d'établir l'ordre jovien dans une contrée rebelle à la civilisation. Scipion suit un itinéraire

³⁶¹ Silius Italicus, *Punica*, XV, 70 -72 « *pellicis in fraudes annis uitaeque tenebras, Cui ratio et magna caelestia semina mentis/ munere sunt concessa deum* » « Dans quels égarements d'une débauche honteuse, dans quelles ténèbres prétends-tu jeter ce jeune homme à la fleur de ses ans? Les dieux lui ont accordé toute leur prudence, et c'est d'eux qu'il tient sa grande âme. »

³⁶² Tite-Live portait un regard critique sur la filiation céleste de l'Africain, XXVI, 19, 6 « *...seu consulato, seu temere vulgate opinioni fidem apud quosdam fecit stirpis eum divinae virum esse.* »

ascendant- tracé par Jupiter- dont le triomphe sera le terme ultime. Cette marche vers le triomphe et la consécration est perceptible sur le plan stylistique par des images d'ascension et de montée qui caractérisent les apparitions de l'Africain et qui le détachent des autres personnages. La voie qui lui est fixée dès le début est ascendante et rectiligne. Au cours de l'épisode où Scipion doit choisir entre *Virtus* et *Voluptas*, Silius écrit : « Il gagne les Rostres élevés, alors que nul ne veut se charger d'une guerre terrible, et réclame le lourd fardeau de ces combats où Mars est incertain. »³⁶³. Au moment de s'embarquer pour l'Ibérie, Scipion est décrit « debout, à la pointe de la poupe »³⁶⁴ dominant majestueusement la foule. M.Martin³⁶⁵ remarque très justement que Scipion est présenté ici comme Octave à Actium sur le bouclier d'Enée³⁶⁶. Et pendant le voyage s'offrait à ses yeux le spectacle de « la terre au loin dressée vers les étoiles »³⁶⁷. Dans un autre passage, il est comparé au coursier de Pisa qui s'élance très haut et dont le char vole dans les airs :

« Ainsi quand il a bondi hors de sa stalle, en allongeant sa tête, le coursier de Pisa, ce n'est pas seulement devant les autres, mais aussi merveille à dire, en avant de son attelage qu'il galope en vainqueur, et aucun regard ne peut suivre le char qui vole dans les airs »

*Sic, ubi prosiluit Pisaeco carcere praeceps
Non solum ante alios, se denim, mirabile dictu,
Ante suos it victor equus, currumque per auras
Haud illi durant visus aequare volentem. »*³⁶⁸

Quelques vers plus loin, au moment de prendre Carthagène, Scipion « vole vers les murs »³⁶⁹. La hauteur, l'ascension et les airs sont des métaphores récurrentes dans les passages mettant en scène le chef romain. Cela préfigure indirectement sa consécration finale : Scipion s'élève déjà au dessus des autres non seulement par l'ampleur de ses exploits, mais encore par ses grandes vertus. Car la pitié envers l'humanité souffrante est aussi un trait

³⁶³ Silius Italicus, *Punica*, XV, 131-132 « *Ardua rostra petit, nullo fera bella volante/et gravia ancipitis deponit munera Martis.* »

³⁶⁴ Silius Italicus, *Punica*, XV, 158 « *...prima stans Scipio puppe* »

³⁶⁵ M. Martin, *op.cit.*, p.14.

³⁶⁶ Virgile, *Enéide*, VIII, 678 « *Hinc Augustus agens Italos in proelia Caesar /...stans celsa in puppi, geminas cui tempora flammis/laeta uomunt* (d'un côté Auguste César conduisant au combat les Italiens ...debout sur la haute poupe ; deux flammes jaillissent de ses tempes radieuses.) »

³⁶⁷ Silius Italicus, *Punica*, XV, 166

³⁶⁸ Silius Italicus, *Punica*, XV, 210 -214.

³⁶⁹ Silius Italicus, *Punica*, XV, 243 « *Perque undas muris pedes advolat* ».

fondamental des vertus héroïques. Après la prise de Carthagène et au moment de partager le butin, le jeune chef romain remet à Lélius sa belle fiancée qui fut la captive des Carthaginois³⁷⁰ faisant preuve de sa grandeur d'âme admirablement louée par Laelius³⁷¹ qui lui donne l'aspect d'une nature supra-humaine. Dans des vers d'allure hymnique³⁷², Laelius clame :

Macte, o venerande, pudici

Ductor, macte animi. Cedat tibi gloria lausque

Magnorum herorum celebrataque carmine virtutis

(Bravo, noble général à l'âme généreuse, bravo ! Que devant toi s'effacent la gloire et la renommée des héros au grand cœur, et la bravoure qu'a célébrée la poésie.)

Désormais, Scipion a bel et bien accédé à un plan supérieur : fortement ancré dans l'humanité, il est supérieur au reste des héros épiques par ses qualités morales supérieures. Lui resteront impossibles le dialogue direct avec la divinité et l'apothéose qui caractérisent la phase finale de l'itinéraire herculéen. L'humanité commune peut s'efforcer de l'imiter et parvenir ainsi à évoluer et à renouer avec les vertus ancestrales romaines.

Silius Italicus assimile Scipion à Hercule en mettant en scène le futur Africain entre Virtus et Voluptas tel le héros de l'apologue de Prodicus « *The hero of Punica is... a kind of Scipio whom Silius was constantly thinking as the successor of Hercules* »³⁷³. A l'instar d'Hercule à la croisée de chemins dans les *Mémoires* de Xénophon³⁷⁴. Dans cet épisode, Virtus cite les noms des différents héros qui ont mérité l'apothéose : Hercule, Romulus, Liber et les Dioscures³⁷⁵. Elle désigne Hercule par l'expression « dompteur de tout monstre »³⁷⁶ : héros divinisé pour sa grande vertu. A la différence du Punique, enfermé dans son imitation pervertie du héros à la massue, Scipion se voit directement offrir le parcours du fils d'Alcmène comme *exemplum virtutis* à suivre et s'engage consciemment et volontairement dans la voie herculéenne.

³⁷⁰ Silius Italicus, *Punica*, XV, 270 -275 ; Tite -Live, 26, 50.

³⁷¹ Silius Italicus, *Punica*, XV, 274 -282.

³⁷² Silius Italicus, *Punica*, XV, 274 -276.

³⁷³ Basset, *op cit*, p 259.

³⁷⁴ Le parallèle entre Hercule et Scipion est attesté chez Ennius (*frag*, Var, 23 sq) dans une épigramme évoquée par Cicéron (*Rép.*, *frag*. 6).

³⁷⁵ Romulus, Liber, Hercule et les Dioscures sont cités par Cicéron comme *exempla* de héros divinisés pour leur action bienfaisante. cf *Nat. Deor.*, II, 24, 62 ; *Tusc. I.*, 12, 28.

³⁷⁶ Silius Italicus, *Punica*, XV, 78 «...*cuncta domatam Amphitryoniaden* ».

Ce choix volontaire fait de Scipion le véritable successeur d'Alcide dans l'épopée de Silius Italicus. Cela est confirmé dans la victoire finale de l'Africain dans laquelle il est, une seconde fois, comparé à Liber puis à Hercule vainqueur des Géants³⁷⁷ :

« *qualis adoartis descendens Liber ab Indis
egit pampineos frenata tigride currus,
aut cum Phlegraeis confecta mole Gigantum
incessit campis tangens Tirynthius astra* »

(Pareil à Liber descendant des Indes parfumées et conduisant son char orné de pampres et tiré par des tigres, ou au héros de Tirynthe, vainqueur des énormes Géants, marchant dans les plaines de Phlégra en touchant du front les étoiles.)

L'allusion aux autres fils de Jupiter renforce la signification symbolique de la filiation divine : les enfants du maître des dieux sont les triomphateurs car ils s'opposent à la monstruosité et à l'impiété titanesque et ils installent définitivement l'ordre olympien. Bref, tout se passe comme si, cette épreuve de la guerre avait permis aux Romains de prendre pleinement conscience de l'origine divine de Scipion et de la présence indirecte du dieu en sa personne, cette prise de conscience prend d'ailleurs l'allure d'une reconnaissance. Tandis qu'Hannibal-terni par sa défaite - rejoint les montagnes et sombre dans l'anonymat, l'identité jovienne de Scipion émerge triomphalement avec la défaite du premier. L'imitation d'Hercule devient définitivement inaccessible au Carthaginois au profit du Romain car la fin de la guerre représente le triomphe de la volonté jovienne et révèle la part de divinité dans l'âme du héros romain. En effet, celui-ci doit sa victoire essentiellement à la *virtus* prouvant par là qu'il était bien un dépositaire privilégié d'un plan divin par opposition à la force impie et destructrice d'Hannibal. Cette image finale consacre également le gigantisme de Scipion dont « *le front touche les étoiles* » étant donné que la force physique est traditionnellement associée à l'idéal héroïque, et plus généralement met en scène la puissance du vainqueur. Scipion apparaît dans cet épisode final comme une image hyperbolique du vainqueur épique. Le traitement de cet épisode est nettement plus hyperbolique chez Silius Italicus que chez Tite Live qui l'évoque avec plus de sobriété. En effet, les travaux de Klotz, Bauuer, Heymacher, Nicol et Von Albrecht ont abouti à la conclusion que Silius s'était surtout inspiré de la troisième décade de Tite Live. Quant aux multiples divergences constatées entre les deux récits, elles ont été expliquées par l'influence soit des modèles poétiques soit d'autres sources historiques. C'est

³⁷⁷Silius Italicus, *Punica*, XVII, 647-650.

ainsi qu'ont été mobilisés les annalistes Fabius Pictor, Valerius Antias, Coelius Antipater et Polybe, pour ne citer que les plus importants, et les poètes Ennius, Virgile et Ovide³⁷⁸. L'autre conclusion, logiquement déduite de la précédente est le manque de la *fides historica*³⁷⁹ dont on taxe l'auteur des *Punica*. La chronologie est peu respectée, des épisodes sont inventés, d'autres sont omis. Sur ce point, plusieurs explications sont avancées. L'infidélité historique est liée tantôt à la diversité des sources historiques, tantôt à l'influence des sources littéraires, tantôt aux lois régissant le genre épique, genre par excellence de la « déformation ». Nous pouvons ajouter qu'on peut lire en filigrane dans cet épisode le thème de l'immortalité astrale promise aux détenteurs de la *virtus*³⁸⁰.

Cela traduit l'incompatibilité entre l'héroïsme herculéen, dont la vertu romaine est en quelque sorte la dépositaire, et l'impureté morale attachée à Hannibal. La comparaison illicite entre le comportement des deux chefs de guerre illustre le contraste entre l'imitation dévoyée du Barcide et la prescience quasi divine du Romain. Ce mouvement successif de dissimulation et d'assimilation entre les deux généraux et le fils d'Alcmène indique qu'il s'agit d'un procédé conscient de la part du poète, et que cette oscillation entre les deux chefs de guerre est là pour mieux ancrer Scipion dans le paradigme herculéen. Son triomphe est celui de la *virtus* contre les apparences trompeuses d'un gigantisme vain.

³⁷⁸ Cf. J. Nicol, *The historical and geographical sources used by Silius Italicus*, Oxford, 1936.

³⁷⁹ L'étude de la transformation de l'Histoire sous l'influence de l'imitation poétique a été abordée par C. Santini dans *La cognizione del passato in Silio Italico*, Rome, 1983.

³⁸⁰ P. Boyancé, *Etudes sur le songe de Scipion*, Paris, 1937.

CHAPITRE V

Culture et poésie:

Avant d'examiner les chants de Teuthras, analysons le contexte et le cadre auxquels le poète les attache. Après le fracas des combats du dixième livre et avant les escarmouches qui vont jalonner le douzième livre, l'action marque une pause dans la narration du chant XI : dans l'ambiance de la fête capouane, les combats changent de nature. Mais cet intermède est loin d'être une digression sans conséquences car il constitue un nouveau départ dans la suite des événements et dans la progression de la guerre : le Carthaginois va essayer les premiers revers depuis le commencement des opérations militaires, et ce n'est pas un hasard si Teuthras vient de Cumes, ville restée fidèle à Rome. L'épisode des « délices de Capoue » joue dans les *Punica* le rôle de pivot que la tradition historiographique et poétique lui a toujours attribué

dans le récit de la guerre. C'est par la conjugaison des effets du vin, du banquet et de la poésie que la force d'Hannibal est neutralisée³⁸¹.

Le thème central du livre XI est la relation de la *perfidia* et de la *fides*, *perfidia* de Capoue qui choisit de se rallier aux Carthaginois ; et *fides* de Cumès, qui maintient son alliance avec les Romains. Cette divergence d'attitude entre les deux villes dans le jeu des alliances, symbolisée dans ce livre par l'intervention de l'aède dans le premier festin offert au Punique, fait écho à l'opposition entre la *Punica perfidia* (perfidie punique) et les *Romana fides*, qui est donnée dès le prologue, comme le motif central de l'œuvre³⁸² :

« *Da, Musa, decus memorare laborum
Antiquae Hesperiae, quantosque ad bella creavit
Et quot Roma viros, sacri cum perfida pacti
Gens Cadmea super regno certamina movit* »

(O Muse, accorde-moi de pouvoir évoquer le glorieux, exploits de l'antique Hespérie, la valeur et le nombre de héros que Rome suscita pour la guerre, lorsque le peuple de Cadmus traître à la parole donnée, engagea le combat pour la suprématie)

V.1. Le premier chant de Teuthras :

C'est une belle histoire que choisit de relater l'aède de Cumès, bien appropriée au public et aux circonstances. Il s'était fixé comme objectif d'émousser la violence et la force des guerriers puniques³⁸³ et apprivoiser doucement des convives farouches et réfractaires aux charmes de la civilisation capouane « *c'est ainsi que par son chant castalien, il brisait ces cœurs endurcis par les guerres, Teuthras le Piéride* »³⁸⁴ et il entonne les amours heureuses et clandestines de Jupiter. Néanmoins, il ne veut point indisposer son auditoire par un long chant³⁸⁵. Il veut se les rendre favorables par un premier chant enjoué et court. Puniques et Capouans applaudissent à l'unisson³⁸⁶. Une efficacité aussi puissante et aussi immédiate du

³⁸¹ Silius Italicus, *Punica*, XI, 482.

³⁸² Silius Italicus, *Punica*, I, 3-6.

³⁸³ Silius Italicus, *Punica*, XI, 481 - 482.

³⁸⁴ Silius Italicus, *Punica*, XI, 480 - 481 « *Sic tunc Pierius bellis durata virorum/pectora castalio frangebat carmine Teuthras* »

³⁸⁵ Silius Italicus, *Punica*, XI, 283 « il (Hannibal) blâme un si grand luxe donné aux banquets »

³⁸⁶ Silius Italicus, *Punica*, XI, 298. « *concelebrant plausu pariter Sidonia pubes/Campanaeque manus* »

récitation est due assurément au choix du sujet, propre à flatter les Capouans, auxquels il rappelle l'origine céleste de leur cité autant qu'à amuser les rudes Puniques par les récits agréables qui le composent, mais il tient surtout comme le suggère le recours au verbe *permuclere*³⁸⁷ au caractère enchanteur de l'art de Teuthras : envoûté par le caractère magique de son poème, son auditoire n'a pas saisi que derrière la beauté du mythe entonné, se dissimulait un avertissement solennel aux Capouans de ne pas défaire les liens qui les unissaient à Rome. L'armée carthaginoise et son chef sont dans un état d'euphorie inconsciente. Hannibal – qui ne prête pas facilement l'oreille à la musique – s'y trouve assujéti « et ces oreilles hébétées par les éclats rauques de la trompette cruelle qui sévit dans la mêlée, il les adoucit par ses chants »³⁸⁸.

Ce chant montre que par Assaracus, Ilus, Tros, Erichonius, Dardanus et enfin Jupiter, Capoue et Rome-toutes les deux dardaniennes-sont étroitement liées.

L'armée carthaginoise et son chef sont dans un état d'euphorie inconsciente. Seul le fils de Pacuvius semble être conscient du message riche de sens envoyé par l'aède « Jeune homme tu ne mérites pas qu'on t'ignore »³⁸⁹.

Cette force incontestable de la magie poétique du chant de l'aède est d'autant plus exceptionnelle qu'elle réussit là où avait échoué le talent oratoire du non moins habile Décimus. Celui-ci était un noble capouan qui refusa de traiter avec le chef punique et pria en vain ses concitoyens à faire de même. Il jouissait d'une grande autorité auprès des Capouans et ses talents de brillant orateur étaient reconnus. Il recourut aux mêmes arguments utilisés par l'aède de Cumès, en insistant particulièrement sur l'argument généalogique (le rappel de la parenté d'Iule et de Capys et de la loi de sang) qui consacre la parenté originelle de Rome et de Capoue³⁹⁰ :

*Quos fugitis socios ? Quosue additis ? Ille ego sanguis
Dardanis, cui sacra pater, cui nomina liquit
ab Iove ducta Capys, magno cognatus Iulo. »*

(Quels alliés fuyez-vous ? A qui vous joignez-vous ? Ah oui, moi qui suis du sang dardanien, moi à qui le noble Capys, qui est de la parenté du grand Iule, a laissé un nom qu'il tenait de Jupiter.)

³⁸⁷ *Punica*, t.IV, p 260 les commentateurs citent le commentaire de M.Desport, *L'incantation virgilienne, essai sur les mythes du poète enchanteur*, Bordeaux, 1952.

³⁸⁸ Silius Italicus, *Punica*, XI, 289 - 290.

³⁸⁹ Silius Italicus, *Punica*, XI, 303. « *juvenis non digne seleri* »

³⁹⁰ Silius Italicus, *Punica*, XI, 175-179.

Teuthras ne dit pas plus que Décius : ses propos sont identiques à ceux de Décius. Toutefois, l'aède de Cumes l'énonce sous la forme d'une parabole qui tire sa capacité de persuasion de son pouvoir de dissimulation : il oppose au langage direct et clair l'étoffe de l'allégorie poétique. En vrai virtuose du verbe, il sait pertinemment que les mots sont plus puissants quand ils reflètent une illusion, et que la puissance de la légende s'abrite dans son caractère agréable et trompeur. Tel un breuvage magique, le chant poétique dissimule son dynamisme sous la suavité de la sensation qu'il engendre³⁹¹. Teuthras, poète magicien, sait que la douceur musicale est la condition de l'efficacité du message transmis, et que la parole, quand elle cache son intention est plus agissante. Tandis que Décius échoue car son message est franc et explicite. L'aède de Cumes réussit parce qu'il joue sur le double sens et la dissimulation.

Pour l'ensemble de l'auditoire - y compris Hannibal - le sujet du chant traite des « *laeti amores* » de Jupiter qui présentent Capys comme le descendant du maître de l'Olympe. Seul un jeune homme qui « a su garantir son intelligence des méfaits du vin pur et ne s'est pas laissé désarmer par les breuvages empoisonnés »³⁹² est capable d'interpréter le sens second, le vrai, l'unique, caché sous le rideau de la fable ; et il décide alors de mettre un terme à la vie du Punique, et sans l'intervention de son père, il aurait certainement mis en exécution son projet.

Ce que le fils de Pacuvius a compris dans cette fable d'amours divines telle que la chante allègrement Teuthras, c'est que l'alliance des deux cités - Rome et Capoue - est indéfectible parce qu'elle est l'expression de la volition jovienne, et c'est ce que le chant répète en dressant cet hymne à la parenté de Capys et de Iule.

L'existence des deux sens d'interprétation, le sens premier, auquel l'armée carthaginoise et son chef font, à tort, confiance, et le sens second, allégorique - qui, comme l'entend le fils de Pacuvius apporte le message véridique de l'aède - montre bien la supériorité de la poésie, qui, comme moyen d'action peut triompher de la rhétorique, en recourant au masque et au plaisir sensoriel comme canaux d'expression et moyens de persuasion, « la persuasion est fille d'Aphrodite » disait Sappho. Car le plaisir est instrumentalisé ici au service de la duperie, et le masque à celui de l'action.

³⁹¹On se souvient ici qu'au livre XIV des *Métamorphoses* d'Ovide, la magicienne Circé cache sous l'agrément des breuvages des sucres qui vont métamorphoser les compagnons d'Ulysse : « ...*quique sub hac lateant furtum dulcine, sucos/addidit...* » (XIV, 275). Lucrèce utilise la métaphore du miel poétique quand, pour justifier le recours à la poésie dans un texte philosophique, il se compare au médecin qui cache l'amertume de l'absinthe sous un « miel blond et sucré » (III, 10 sq).

³⁹²Silius Italicus, *Punica*, XI, 307 « *mens uni, inviolata mero nullisque venenis/potando exarmata* »

Au niveau du récit, comme on l'a très justement remarqué, le premier chant de Teuthras « dit une réalité tangible et clôt le passé »³⁹³. Il marque aussi le triomphe de la bonne magie du poète, allié de Rome. Ce chant dessine aussi en filigrane la magie de l'art poétique, et brandit l'étendard de la suprématie de la poésie, seul canal du plaisir et de l'action véritables, encore plus puissante que la rhétorique et l'inefficace témérité. Silius Italicus s'inscrit dans la lignée de ses prédécesseurs : en mettant en abîme le chant de l'aède de Cumes dans son propre chant, il décrit les effets de la puissance poétique sur le public, qu'elle incite à l'action ou inhibe selon les vœux de son créateur. En décrivant longuement la joie du public de Teuthras, le poète flavien vise son propre public.

V.2. Le second chant de Teuthras

Le premier chant de l'aède de Cumes avait donc deux objectifs : ramollir la résistance d'Hannibal et de ses hommes (conformément aux vœux de Vénus) et affûter la capacité de résistance des Capouans en faveur de Rome. Le second chant de l'aède va compléter ces deux actions.

A partir du second récital de Teuthras, les résistances ne seront plus virtuelles - comme ce fut le cas avec le projet avorté du fils de Pacuvius d'assassiner le Barcide - mais bien effectives: l'échec des sièges des Puniques, la victoire navale remportée par Marcellus et l'avènement du Sauveur de la *res publica*. Ces deux chants participeront donc de la même action magique et forment les deux temps de celle-ci. L'action poétique est progressive dans ses effets, mais efficiente ; et la magie poétique une garantie de succès. Il est à signaler que le second chant de l'aède de Cumes est plus efficace que le premier, et donc il lui est supérieur. De surcroît, à la différence du premier qui est cité au style indirect, le second est rapporté au style direct. Le message poétique est livré dans toute la splendeur de sa beauté, tant il est vrai que l'exposé d'une prestation réelle l'emporte toujours sur un résumé descriptif. Si le motif essentiel du premier chant est une légende mythologique, le sujet du second gravite autour de pouvoir de la lyre. Teuthras exécute sous les yeux d'Hannibal un chant dont le thème est le pouvoir de la lyre depuis la nuit des temps. Quatre mythes forment le second chant de

³⁹³ *Punica*, t. IV, p. 259.

Teuthras. Amphion, Arion, Chiron en sont les principaux protagonistes. Mais c'est la figure ultime d'Orphée, clôturant ce morceau, qui domine les autres et y donne toute la tonalité. Un tel agencement correspond bien à la conception que se font les Romains de l'art de l'aède archaïque grec : c'est en brochant ensemble plusieurs légendes mythologiques unies entre elles par une même thématique que l'aède compose une œuvre unitaire narrant la geste héroïque de la lyre d'Ionie. Le choix des mythes et leur structuration ne sont pas les produits du hasard : il ne s'agit pas seulement d'ajouter Orphée aux trois autres figures qui le précèdent puisque son mythe vient les synthétiser.

a. La lyre d'Amphion

La geste de la lyre débute par l'évocation de son invention par le dieu arcadien Hermès. L'évocation de la carapace (*testudine*) rappelle le récit de l'hymne homérique qui relate l'épisode de la rencontre d'Hermès enfant avec ce reptile : il eut l'ingénieuse idée d'inventer une lyre - un jouet insolite -, ensuite le dieu offrit l'instrument qu'il venait de confectionner pour son demi-frère Amphion pour qu'il aidât son frère Zéthos à ériger les murailles de Thèbes en faisant bouger les pierres au son de la musique. Les murailles enchantées de Thèbes sont capables de résister à tout agresseur :

« *Argolicis quondam populis, mirabile dictu,
exaudita chelys, lapidem testudine felix
ducere et in muris pousuisse volentia saxa.
Haec Amphionio vallavit pectine Thebas
ac, silice aggeribus per se scandente vocatis,
iussit in immensum cantatas surgere turris.*³⁹⁴ »

(Aux peuples d'Argolide, un jour, merveille à dire, se fit entendre une lyre, habile par sa résonance à conduire les pierres et à placer sur les murs les rocs qui consentaient. C'est celle qui, sous le plectre d'Amphion, fortifia Thèbes, et tandis que, contre les talus sous l'effet de la voix, s'entassait de lui-même le silex, elle fit vers l'immensité du ciel se dresser les tours enchantées.)

b. La lyre domptresse des monstres de la mer :

³⁹⁴Silius Italicus, *Punica*, XI, 440 - 445.

La deuxième victoire de la lyre concerne le monde marin. Silius Italicus concentre ici deux légendes distinctes en une seule: la première concerne le dieu marin Protée dont on sait qu'il ne livrait ses prophéties que s'il était enchaîné, la seconde concerne Arion qui- selon la légende- jeté par des pirates à la mer parvint par la douceur de son chant à rendre dociles des dauphins qui le ramenèrent sain et sauf au cap Ténare. Le poète flavien se souvient dans la description de Protée de celle que l'on trouve chez Homère³⁹⁵. La lyre d'Arion vainquit les tempêtes, les dieux et les animaux marins.

« *Altera, turbatum plectro moderata profundum,
et tenuit phocas et in omni Protea forma
traxit et aequoreo portavit Ariona dorso.* »³⁹⁶

(Une autre, au rythme de son plectre, maîtrisa la tempête sur l'abîme des mers, elle retient les phoques et attira Protée sous ses multiples formes, et transporta Arion sur une coupe marine.)

c. La lyre de Chiron

Le troisième mythe évoqué par Teuthras évoque Chiron, «le très sage centaure »³⁹⁷ comme se plaisait à l'appeler Homère. Selon plusieurs traditions, Chiron assura l'éducation de plusieurs héros : Hercule, Jason, Actéon, Esculape. Le couple pédagogique qu'il forme avec le Péléide Achille est très souvent cité comme le symbole de la relation éducative idéale³⁹⁸. On se souvient ici que dans les premiers vers de *L'Art d'aimer*, Ovide affirmait pouvoir apaiser par ses chants et par ses leçons, comme Chiron, la violence de Cupidon, aussi irascible que le fut Achille enfant.

« *Iam ,quae Peliaca formabat rupe canenedo
herorum mentes et magni pectora Achillis,
Centauro dilecta Chelys, compesceret iras,*

³⁹⁵Homère, *Odyssée*, IV.

³⁹⁶Silius Italicus, *Punica*, XI, 446 - 448.

³⁹⁷Homère, *Illiade*, XI, 832.

³⁹⁸Hésiode, *Théogonie*, 100.

*percussa fide, uel pelagi uel tristis Auerni. »*³⁹⁹

(Puis celle qui dans la grotte du Pélion modelait de ses accords l'esprit des héros et le cœur du grand Achille, lyre aimée du Centaure et propre à réprimer, quand il en frappait les cordes, les colères de la mer et du sinistre Averno.)

La lyre de Chiron rend hommage au volet éducateur de la poésie. Celle-ci met son ascendant au service de l'éducation et de la formation intellectuelle des héros qu'elle éduque à l'abri de la grotte, loin du pouvoir corrompateur des hommes et de leurs regards malveillants. La référence au lac Averno est étonnante dans le contexte grec du Pélion thessalien. Mais cela permet peut-être de préciser le contenu de cette formation intellectuelle. Ce nom évoque, en effet, le modèle privilégié de Silius Italicus : Virgile, chez qui ce lac est mentionné à deux reprises : lors du récit de la catabase d'Orphée dans la quatrième *Géorgique*, et lors de la catabase d'Enée, car celui-ci va rejoindre son père Anchise par cette entrée des Enfers. Ne pourrait-on pas déduire ainsi que le poète flavien attribue ainsi à la mission éducative de Chiron une dimension initiatique semblable à celle qui se manifeste dans le mythe orphique et dans le *topos* épique de l'éducation du héros fondateur des villes ?

d. Le chant cosmogonique orphique:

(Il chantait en effet le chaos, jadis masse obscure sans astre, sans jour qui s'y lève, un monde sans lumière. Puis il disait comment la divinité en avait séparé l'étendue des eaux profondes, et comme elle avait placé le globe de la terre au centre du système, comment elle avait donné aux dieux d'en haut les hauteurs de l'Olympe pour séjour ; et il faisait connaître les siècles sans tâche où regna le vénérable Saturne.)

« *Namque chaos, caecam quondam sine sidere molem
non surgente die, ac mindum sine luce canebat
Tum deus ut liquidi discussset stagna profundi
Tellurisque globum media compage locasset,
ut celsum superis habitare dedisset Olympum,
castaque Saturni monstrabat saecula patris. »*⁴⁰⁰

³⁹⁹Silius Italicus, *Punica*, XI, 449 - 452.

⁴⁰⁰Silius Italicus *Punica*, XI, 453 - 458.

D'emblée, l'identification de l'auteur de ce chant introduit par *nam*, ne semble pas présenter de difficulté. Ce chant paraît rapporter au style indirect la matière des enseignements du centaure à ses disciples. Cette interprétation a pourtant semblé suspecte à plusieurs critiques. Cela a par conséquent déclenché un débat sur l'identité de l'auteur de ce chant, en d'autres termes quel est le sujet grammatical du verbe « *canebat* » qui introduit ce chant. Il va sans dire que la réponse à cette interrogation module la fonction et l'interprétation que l'on donne à cette cosmogonie incorporée dans le second récital de Teuthras.

Depuis plus d'un siècle, Summers⁴⁰¹ suivi par l'éditeur anglais du texte latin, J.Duff, a suggéré de déplacer ces vers et de les inclure entre les vers 290 et 291 du premier chant de Teuthras. Sa démonstration, que résumant bien les commentateurs des *Punica*, contient deux sortes d'arguments⁴⁰². D'abord, des « arguments négatifs » : si l'on place ces vers dans la bouche du centaure, il est surprenant que des quatre chanteurs cités, il soit le seul dont le chant n'est pas au style direct. Si pour répliquer à cette objection, on fait de l'aède de Cumès le sujet du verbe *canebat*, ce serait encore plus étonnant car le passage au style indirect, encore permis pour récapituler la fin d'un chant, ne l'est pas quand il reprend le style direct, comme c'est le cas avec le mythe d'Orphée. De toute manière, un chant cosmogonique « serait ridicule au milieu d'un poème sur la lyre »⁴⁰³. Ensuite, des « arguments positifs » : ces vers s'ajustent bien au contenu du premier chant de manière que « all will run more smoothly », ils élargissent tout en respectant le contexte chronologique de la cosmogonie, qui ne serait autrement que brièvement esquissée : la généalogie de Capys trouverait son arrière-plan cosmologique.

En fait, le déplacement de ces vers permettrait thématiquement, la formation d'un ensemble plus complet : le récit mythique suivrait l'ordre chronologique depuis le chaos originel jusqu'au présent, en incluant successivement la création du cosmos, l'avènement des dieux, le siècle de Saturne, le règne de Jupiter et la généalogie de Capys. On pourrait ajouter comme le fait M.Martin, que le déplacement de ces vers serait plus cohérent sur le plan formel : « le premier chant ainsi reconstitué comprendrait ainsi deux éléments parallèles, chacun d'eux reposant sur le verbe *canebat* (454 et 291) complété d'abord par des substantifs (*chaos, molem* d'un côté, *Iouem, amores* de l'autre) puis par des interrogations indirectes (*tum*

⁴⁰¹ W.C.Summers, « Notes on Silius Italicus », *Classical Review*, 14, 1900, p. 304-309.

⁴⁰² *op.cit.* p. 257-261.

⁴⁰³ *op.cit.* p 257.

deus discusset...et unde creatus...tu Dardanus)⁴⁰⁴. A.Deremetz conclut très justement qu'au lieu de voir dans cette configuration textuelle un accident de la tradition manuscrite, il faut accepter la place de ces vers telle quelle, et en soutirer une interprétation recevable de l'ensemble de l'épisode : le chant cosmogonique est le chant de la lyre - instrument divin - au pouvoir universel. L'ambiguïté grammaticale qui trouble l'authentification du récitant du chant cosmogonique est porteuse de sens:il appartient au détenteur de cet instrument divin aux pouvoirs magiques dont les sons émis sont universels, éternels et dont le jeu dit l'harmonie du monde. Le chant de Chiron est celui de Teuthras, et de Silius Italicus. Ces « *carmina* » enchâssés sont les échos du chant originel, celui d'Apollon, patron des aèdes. Le chant poétique est associé par le poète flavien à un chant divin. Il est clair aussi que son contenu rappelle une tradition poético-philosophique qui conduit à Ovide, à Virgile, et, par - delà les lettres latines à Apollonios, Empédocle et Hésiode. Car multiples sont les liens qui se tissent entre le chant de Teuthras et les cosmogonies que l'on doit à chacun de ces poètes. Toutes les cosmogonies poétiques ont généralement en commun un but avoué : créer ou rétablir l'ordre et l'harmonie du cosmos. Ce passage du chant de Teuthras qui dit la création originelle du monde, tente par sa puissante action magique de recréer le présent,de rétablir l'ordre divin troublé par l'action du Punique.

e.La lyre d'Orphée

(Mais les cordes qu'il frappait au bord du Styrmion riphéen - il se fit entendre des dieux d'en haut, Orphée, entendre des dieux Mânes-parmi les astres clairs, brillent en un ciel qu'elles ont bien mérité. Même sa mère, et toute la troupe des soeurs d'Aonie à sa suite, sa mère admira son chant, non, ni les crêtes du Pangée,ni l'Hémus de Mars,ni les confins de Thrace ne restèrent figés quand il modulait ses accords,avec les forêts vinrent les bêtes fauves,avec les monts, les gaves ; oublieux de la douceur de son nid, et suspendant son envol ; l'oiseau dans l'air immobile, s'équilibra, captif. Bien plus, comme l'embarcation de Pagase refusait d'entrer dans l'azur marin-terrienne, elle l'ignorait encore-comme elle ne voulait pas pénétrer dans les flots, alors vers la poupe de la carène sacrée, attirée par la cithare, vint la mer, conduite par le chant. Le prophète bistonien, de son plectre, apaisa les royaumes livides, l'Achéron qui gronde du ronflement des flammes, et il arrêta le roc qui roule en arrière.)

⁴⁰⁴ *op cit*, p. 258.

« *Sed, quos pulsabat Riphaeum ad Strymona, nervi
 auditus superis, auditus manibus Orpheus,
 merito fulgent clara inter sidera caelo.
 Hunc etiam mater, tota comitante sororum
 Aonidum turba, mater mirata canentem.
 Non illo Pangaea iuga aut Mavortius Haemus,
 non illo modulante sonos stetit ultima Thrace ;
 Cum silvis venere ferae, cum montibus amnes,
 immemor et dulcis nidi positoque volatu
 non mota volucris captiua pependit in aethra.
 Quin etiam, Pagasaea ratis cim caerulea, nondum
 cognita terrena, pontonque intrare negaret,
 ad puppim sacrae, cithara elicente, carinae
 adductum cantu venit mare. Pallida regna
 Bistonius vates flammisque Acheronta sonantem
 placuit plectro et fixit revolubile saxum*». ⁴⁰⁵

Le mythe d'Orphée qui constitue le dernier volet du chant de l'aède de Cumes est le thème poétique par excellence. Il est d'ailleurs beaucoup plus développé que les trois autres mythes qui le précèdent. Il opère une synthèse de ceux-ci puisqu'il démontre l'action agissante de la lyre d'Orphée sur les pierres, la mer, la faune, la flore et les divinités. Il décrit aussi la naissance de la performance poétique idéale en dépliant, dans la logique que lui fournit l'armature biographique, les liens qui unissent, à l'intérieur de cette performance la puissance magique de l'incantation poétique, le savoir prophétique de l'aède et les principes de la création poétique. La légende mythologique d'Orphée illustre le lien métaphorique qui associe Teuthras à Silius Italicus. Orphée - tel que le présente Teuthras - est entendu *par les dieux d'en haut, par les dieux Manes* et même par les divinités infernales. Cela témoigne de la faveur dont jouissent les aèdes auprès des habitants de l'Olympe car le pouvoir enchanteur de la poésie rend sensible l'univers entier. Le chant d'Orphée apparaît comme le modèle de référence qui explicite le processus de formation du *carmen* magique, à partir du jaillissement de la voix, c'est de la sonorité qui réchappe de la tête tranchée d'Orphée que se forme le chant cosmogonique comme le remarque M. Detienne « dans cette première voix, avant qu'elle

⁴⁰⁵Silius Italicus, *Punica*, XI, 459-474.

ne devienne cosmogonie, théogonie puis anthropogonie, il y a la liberté extrême de tout englober sans jamais se perdre dans la confusion et le chaos, mais dans l'acceptation de chaque vie animée et de toute chose »⁴⁰⁶. Le passage qui décrit l'action enchanteresse de la lyre d'Orphée dans le paysage sauvage de son pays natal est un *topos* très répandu dans l'art et dans la poésie, comme l'attestent plusieurs représentations figurées, commentées dès l'Antiquité⁴⁰⁷. On se souvient ici également du célèbre chant entonné par Orphée dans les *Argonautiques* d'Apollonios. Ce texte présente cet aède célébrant par sa musique la naissance du monde et l'âge d'or sous le règne du couple divin formé par Chronos et Rhéa, car le fils de Calliope veut calmer par sa musique la querelle qui oppose les deux Argonautes - Idas et Idmon - à la suite d'une impiété lancée par le premier contre le maître des dieux et des hommes. En chantant l'avènement de la suprématie de Zeus, Orphée arrête l'élan impie d'Idas :

« Il chantait comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus entre eux dans un ensemble unique, à la suite d'une funeste discorde, furent séparés et mis chacun en son lieu ; comment dans l'éther un emplacement fixé à jamais fut assigné aux astres et aux routes de la lune et du soleil, comment les montagnes s'élevèrent et comment naquirent les fleuves sonores avec leurs nymphes ainsi que tous les animaux. Il chantait aussi comment à l'origine Orphion et l'Océanide Eurynomé étaient les maîtres de l'Olympe neigeux, comment vaincus par la force de leurs bras, ils cédèrent leur apanage, l'un à Chronos, l'autre à Rhéa, et tombèrent dans les flots de l'Océan, ce fut alors l'époque où les vainqueurs régnaient sur les Titans, dieux bienheureux, cependant que Zeus, encore adolescent ayant encore l'esprit d'un enfant, habitait au fond de l'ancre de Dicté : les cyclopes nés de la Terre n'avaient pas encore assuré sa force en lui donnant la foudre, le tonnerre et l'éclair, ces armes qui confèrent à Zeus sa suprématie. »⁴⁰⁸

⁴⁰⁶M. Detienne, *Dionysos mis à mort*, Paris, 1977, p. 122.

⁴⁰⁷Les représentations figurées d'Orphée le montrent tantôt vêtu à la thrace (Hydrie de Palerme, Mormino, 385), tantôt à la manière des Grecs, entouré de soldats thraces (vase du peintre de Naples), de Muses, ou des seuls animaux ; pour les descriptions antiques cf. les *Imagines* de Philostrate et de Callistrate qui décrivent, l'un, une peinture, et l'autre, une statue représentant Orphée au milieu des animaux envoûtés par sa lyre.

⁴⁰⁸Apollonios, *Argonautiques*, 1, 496 -511 « *λαιῆ ἀνασχόμενος κίθαριν πείραζεν ἀοιδῆς.*

*Ἥειδεν δ' ὡς γαῖα καὶ οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα,
τὸ πρὶν ἐπ' ἀλλήλοισι μιῆ συναρηρότα μορφῆ,
νείκεος ἕξ ὄλοοιο διέκριθεν ἀμφὶς ἕκαστα·
ἠδ' ὡς ἔμπεδον αἰὲν ἐν αἰθέρι τέκμαρ ἔχουσιν
ἄστρα σεληναίη τε καὶ ἠελίοιο κέλευθοι·
οὐρεά θ' ὡς ἀνέτειλε, καὶ ὡς ποταμοὶ κελάδοντες
αὐτῆσιν νύμφησι καὶ ἔρπετὰ πάντ' ἐγένοντο.*

En chantant l'harmonie du monde originel, Orphée la rétablit parmi les Argonautes. L'aède semble détenir un ascendant remarquable sur les hommes. L'acte poétique a une action magique immédiate.

De même, chez Silius, cette scène située en Scythie et en Thrace - contrées caractérisées par la violence barbare et par une nature farouche - met en évidence le pouvoir civilisateur et pacificateur de la lyre et de son action qui garantit une victoire sur l'ardeur belliqueuse et la cruauté. Le pouvoir enchanteur des cordes et de la poésie ne se manifeste jamais autant que dans le milieu hostile d'un univers primitif : ce qui est agressif devient pacifique (les bêtes sauvages). La puissance enchanteresse de la lyre d'Orphée vainc la mort et les arrêts- pourtant irréversibles des dieux - : le rocher de Sisyphe ne roule plus en arrière. La lyre d'Orphée symbolise l'harmonie universelle et le retour à l'unité primordiale. Ainsi s'achève le second chant de l'aède de Cumès. Consacré à la puissance de la poésie et de la lyre, ce chant est la métaphore du pouvoir de la poésie de Teuthras sur ses auditeurs présents au banquet. Il nous est permis de rajouter qu'il l'est aussi de l'enchantement que le poète - Silius Italicus - entend exercer sur son propre public lors des lectures qu'il fait de ses œuvres. En s'assimilant à l'enchanteur mythique, le poète flavien célèbre son propre art poétique. L'aède légendaire est un masque dont Silius s'affuble, le temps d'un bref récit. Il nous reste à décrire le rapport entre le chant de Teuthras et l'épopée silienne au niveau de l'interprétation.

Dans la poésie antique, le personnage de l'aède semble avoir un statut particulier : il se positionne entre l'intériorité et l'extériorité du texte. Il est d'abord un avatar de l'auteur, et de ce fait, il lui incombe d'installer un sens dans l'économie générale du récit, et en tant que tel il participe à l'action et à son interprétation. L'aède a un pouvoir prophétique, et ses messages délivrés sous la forme d'un langage métaphorique ne sont accessibles qu'aux exégètes. En effet, Teuthras joue le rôle d'un devin « *le deuxième chant de Teuthras, tourné vers l'avenir, dit des actes de création et de mouvement, la puissance à venir des murailles, de la*

ἤειδεν δ' ὡς πρῶτον Ὀφίων Εὐρυνόμη τε
Ὠκεανὶς νιφόεντος ἔχον κράτος Οὐλύμποιο:
ὡς τε βίη καὶ χερσὶν ὁ μὲν Κρόνῳ εἵκαθε τιμῆς,
ἢ δὲ Ῥέη, ἔπεσον δ' ἐνὶ κύμασιν Ὠκεανοῖο:
οἱ δὲ τέως μακάρεσσι θεοῖς Τιτῆσιν ἄνασσον,
ὄφρα Ζεὺς ἔτι κοῦρος, ἔτι φρεσὶ νήπια εἰδῶς,
Δικταῖον ναίεσκεν ὑπὸ σπέος: οἱ δὲ μιν οὐπῶ
γηγενέες Κύκλωπες ἐκαρτύναντο κεραυνῶ,
βροντῆ τε στεροπῆ τε: τὰ γὰρ Διὶ κῦδος ὀπάζει. »

mer, du héros... Il est gros d'événements à venir, heureux pour les Romains »⁴⁰⁹. M. Martin a ingénieusement développé l'hypothèse selon laquelle les chants de l'aède de Cumes, reprennent, et en les transposant sur le plan mythique, le sujet même des *Punica*. Nous nous proposons d'en tirer quelques déductions utiles à notre propos. Il fait une analyse des différentes actions d'Amphion, d'Orphée et d'Arion et montre qu'elles sont étroitement liées à l'avenir de Rome. L'action de la lyre d'Amphion qui consiste à consolider les murs de Thèbes en faisant « se dresser les tours enchantées » doit être rattachée, selon lui, au thème des murailles de Rome *ultime mais décisive défense des Romains* contre lesquelles viendra échouer le Punique. L'aède de Cumes préfigurerait en quelque sorte le contenu du douzième chant où se répète ce motif⁴¹⁰ et aussi l'épisode qui relate la marche du Punique sur l'*Urbs* et ses infructueux essais de s'en emparer⁴¹¹. Teuthras confèrerait par sa parole prophétique une capacité de résistance supplémentaire aux murailles de Rome. Tandis qu'Hannibal prépare son attaque contre Rome, Jupiter déchaîne un violent orage pour contrecarrer l'action de celui-ci. Les dieux se dépêchent pour défendre Rome. Apollon prend part au combat. Or celui-ci est le dieu de Teuthras, et il incarne exactement l'action guerrière de la poésie et l'immense pouvoir de la lyre.

Selon les commentateurs de l'épopée silienne, la lyre d'Arion qui soumet les créatures et les forces marines annoncerait un passage du livre XI, passage d'autant plus chargé de sens qu'il est inventé de toutes pièces par Silius Italicus⁴¹² à savoir la victoire navale remportée par le général romain Marcellus contre les Carthaginois⁴¹³. Ce triomphe qui lui permet également de

⁴⁰⁹ *Punica*, t.IV, p. 260.

⁴¹⁰ Silius Italicus, *Punica*, XII, 563 -564 ; 592 ; 605-608 ; 733 ; 752.

⁴¹¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 558 -730.

⁴¹² *Punica*, Introduction, p XLI.

⁴¹³ Silius Italicus, *Punica*, XIV, 353 -379 « *Hic dum Italum ductorem astu Teucrosque fatigat, adnabat centum late Sidonia uelis classis subsidio et scindebat caerulea rostris. erigitur subitas in spes Arethusia proles adiungitque suas portu progressa carinas. nec contra Ausonius tonsis aptare lacertos addubitat mersisque celer fodit aequora remis. uerberibus torsere fretum: salis icta frequenti albescit pulsu facies, perque aequora late spumat canenti sulcatus gurgite limes. insultant pariter pelago, ac Neptunia regna tempestate noua trepidant. tum uocibus aequor personat, et clamat scopulis clamoris imago. ac iam diffusus uacua bellator in unda cornibus ambierat patulos ad proelia fluctus, nauali claudens uentem indagine campum: ac simili curuata sinu diuersa ruebat classis et artabat lunato caerulea gyro. nec mora: terrificis saeuae stridoribus aeris,*

trionpher d'une autre grande puissance de la mer - Syracuse - constitue un moment clé dans les opérations militaires qui suivent l'épisode de Capoue : elle inaugure l'étape de reconquête que la résistance des villes et l'élan impétueux de Marcellus à Nola annonçaient.

En ce qui concerne la lyre de Chiron, les commentateurs du poème s'interrogent pour savoir « quelle interprétation symbolique semblable » on peut lui donner. Sa réponse part du constat que le chant du centaure est « une cosmogonie qui doit révéler aux héros, dont il a à former l'intelligence et le courage, les ressorts du monde où ils auront à agir (*rerum cognoscere causas*) », tout en leur donnant des exemples de principes moraux à observer scrupuleusement et en leur désignant un idéal à atteindre (*castaque Saturni monstrabat saecula patris*). Il reconnaît dans cette figure de héros initié par Chiron le jeune Scipion « qui a déjà été révélé aux Romains par un signe divin à la bataille du Tessin ». Le chant cosmogonique de Chiron, ajoute-il « est bien, comme la construction de Thèbes et les autres actes des personnages évoqués par Teuthras, une action qui a pour effet de former, après l'avoir suscité, le héros que Rome va enfin opposer à Hannibal ». En effet, la catabase procure au héros les moyens d'agir sur le monde. Scipion se rend aux Enfers pour éclairer son action future, et c'est la Sibylle, originaire de Cumès - comme Teuthras - qui le guide dans son périple souterrain comme elle le fit jadis pour Enée.⁴¹⁴

*per uacuum late cantu resonante profundum,
incubuere tubae, quis excitus aequore Triton
expauit tortae certantia murmura conchae.
uix meminere maris: tam uasto ad proelia nisu
incumbunt proni positisque in margine puppis
extremae plantis nutantes spicula torquent.
sternitur effusis pelagi media area telis,
celsaque anhelatis exurgens ictibus alnus
caerula nigranti findit spumantia sulco »*

«Oui ; l'on peut croire qu'il avait compté les sables de la mer, lui auquel suffisait la main d'une femme pour mettre une galère à flots, et pour faire monter contre la pente des montagnes des rochers entassés. Pendant que son inépuisable génie fatigue ainsi Marcellus et ses troupes, une flotte carthaginoise, forte de cent voiles, arrive, en sillonnant la mer, au secours de Syracuse. La ville d'Aréthuse, ranimée tout à coup par l'espoir, fait sortir ses vaisseaux du port pour les joindre à cette flotte. Les Romains, non moins résolus, saisissent leurs rames et fendent rapidement les ondes agitées; la mer blanchit sous les coups redoublés, et l'écume qu'ils soulèvent laisse au loin une trace brillante sur la surface des flots. Tous profanent avec une audace pareille l'empire de Neptune ébranlé par cette nouvelle tempête: la mer retentit de clameurs dont le rivage renvoie les échos. Déjà la flotte carthaginoise, s'étendant sur les ondes, embrassait de ses ailes l'espace réservé au combat, et présentait comme un immense réseau sur la plaine liquide. La flotte romaine, rangée dans le même ordre, s'avancait serrée en forme de croissant. Soudain le son terrible de la trompette se fait entendre; la mer frappée résonne au loin du bruit aigu de l'airain : Triton paraît au-dessus des ondes, effrayé de ces sons qui rivalisent avec ceux de sa conquête recourbée. A peine le soldat se souvient-il que c'est la mer qui le porte, tant il se sent embrasé de l'ardeur du combat. Rangés sur le bord de leurs vaisseaux, que l'onde fait vaciller, ils lancent une grêle de traits: l'intervalle qui sépare les deux flottes en est couvert: et les vaisseaux, poussés de part et d'autre par les matelots haletants, tracent un noir sillon sur les flots écumants. »

⁴¹⁴Silius Italicus, *Punica*, XII, 503 -515.

Si l'on admet que la valeur d'une catabase est proportionnelle à sa performance prédicative, celle de Scipion l'emporte grandement sur celle de son ennemi punique (l'épisode du serment) puisqu'elle rend compte d'un savoir portant non seulement sur le destin individuel du futur Africain mais encore sur un grand pan de l'histoire de Rome au-delà de la guerre d'Hannibal elle-même. Par ailleurs, si l'imitation du Carthaginois annonce le commencement des hostilités et ne va pas au-delà du siège de Rome, celle de Scipion ouvre la deuxième étape des opérations militaires et prélude la victoire définitive. La catabase de Scipion se révèle plus réussie que celle du Carthaginois.

V.3. La prise de Capoue

L'épisode qui suit la prise de Capoue par Fulvius renferme plusieurs éléments qui renvoient au contexte du chant de Teuthras. Le consul Fulvius vient à bout de la résistance des Capouans favorables à la cause carthaginoise, qu'il punit sévèrement, mais il ne détruit pas la ville car le père des dieux a dépêché le dieu Pan pour rappeler aux Romains - qui viennent de remporter la victoire - leur parenté avec les Capouans et les inciter à la clémence⁴¹⁵. Le destin qu'a chanté Teuthras s'accomplit. Le chant de l'aède de Cumes annonce la future victoire de Rome sur Carthage.

Teuthras en s'affublant des masques successifs d'Amphion, d'Arion, de Chiron et surtout d'Orphée assimile l'envoûtement de sa poésie à celle de ses aèdes. Et ce faisant, il identifie son auditoire à tous ceux dont il décrit la soumission : monstres marins, créatures sauvages, éléments naturels, divinités ... Lui aussi, apprivoise dans le présent un univers hostile et farouche : l'armée carthaginoise et les adversaires de la cause romaine. Il exerce également une influence sur les pierres, les mers et les arbres qui participeront bientôt à la victoire romaine.

⁴¹⁵ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 316 -325.

Il y a tout de même une différence notable qui trouble le rapprochement entre Teuthras et ses aèdes mythologiques : l'aède de Cumès entonne son chant au cours d'un banquet au milieu des hommes tandis que les chanteurs cités dans son poème le font dans la nature sauvage. On pourrait néanmoins avancer que les deux tableaux sont des variantes d'un même *topos* poétique, adapté à des contextes divergents, et dont la différence même souligne l'élément commun : la célébration de la beauté du chant ne se sépare pas de la mention d'un auditoire disposé en cercle autour de l'aède. Un même tableau apparaît chez Ovide par exemple⁴¹⁶ où il est question d'un *concilium ferarum* et introduisent le chant d'Orphée d'une manière que l'on peut rapprocher des vers 433 sq du onzième chant de l'épopée de Silius Italicus. Quant au poète magicien, habillé tantôt à la thrace, tantôt à la grecque, il fait son apparition aussi bien dans un environnement naturel, animal qu'humain.

L'attitude du public, d'abord recueilli et suspendu aux lèvres du poète, ensuite exprimant son approbation et son admiration par des applaudissements est la sanction immédiate de la mission du poète.

Teuthras, le poète engagé, est l'une des figures auctoriales majeures du récit, mais il n'est pas la seule. Car il en est une autre, qui allie, sous un même nom, le génie du poète et le courage du guerrier, et qui constitue une figure lumineuse du poète latin : il s'agit d'Ennius, le poète messapien qui prit part aux combats en Sardaigne dans les troupes auxiliaires de l'armée romaine⁴¹⁷ et dont le poète flavien rapporte la geste⁴¹⁸.

⁴¹⁶ Ovide, *Métamorphoses*, X, 143 sq.

⁴¹⁷ Cornélius Népos, XXIV, 1.

⁴¹⁸ Silius Italicus, *Punica*, XII, 387 - 400 «*Non equidem innumeras caedes totque horrida facta sperarim tanto digne pro nomine rerum pandere nec dictis bellantum aequare calorem. sed uos, Calliope, nostro donate labori nota parum magni longo tradantur ut aevo facta uiri, et meritum uati sacremus honorem. Ennius, antiqua Messapi ab origine regis, miscebat primas acies, Latiaeque superbum uitis adornabat dextram decus. hispida tellus miserunt Calabri: Rudiae genuere uetustae, nunc Rudiae solo memorabile nomen alumno. is prima in pugna (uates ut Thracius olim, infestam bello quateret cum Cyzicus Argo, »*

« Non, je ne saurais redire ces meurtres innombrables et tant d'actions horribles ou héroïques, avec une grandeur digne d'un pareil sujet. Je ne puis égaler par mes vers l'ardeur des combattants. Muse, accorde cependant à mes efforts de faire passer à la postérité les exploits peu connus d'un guerrier, et de rendre à un poète les honneurs qui lui sont dus. Ennius, issu de la race royale de l'ancien Messapus, avait engagé le premier l'attaque. Décoré du grade de centurion, il portait dans sa main droite la vigne du Latium, insigne de sa dignité. L'antique Rudies, au pays grossier des Calabrois, lui avait donné le jour. Cette ville n'est plus connue que par le nom du grand homme qu'elle a produit. Tel on vit Orphée quitter sa lyre pour lancer les flèches de Thrace, lorsque Cyzique attaqua le vaisseau des Argonautes; tel Ennius, le premier dans la mêlée. »

Silius rend hommage ici à un guerrier brave doublé par un illustre poète : Ennius représente pour Silius l'auteur d'une geste héroïque et un modèle poétique. Il est un modèle de poésie, et de vaillance guerrière, une figure lumineuse qui associe en elle le héros et son chantre : Achille et Homère, Enée et Virgile, Scipion et Silius. Il incarne la fusion de l'épopée et de son référent, du poète et de son héros. Cela est souligné par la référence à Orphée dans le passage cité plus haut, dans un statut peu habituel : celui du guerrier.⁴¹⁹

Assurément, on ne peut pas manquer de faire le rapprochement, d'une part, entre Ennius et Teuthras et, d'autre part, entre Ennius et Silius. D'Ennius à Silius et d'Orphée à Teuthras, c'est la même figure du poète apollinien qui se répète. La geste d'Ennius se situe sous le patronage du dieu de l'arc et de la lyre : Apollon. Ennius est possédé par une ardeur apollinienne qui se manifeste avec la même intensité sur le champ de bataille et dans la création verbale. « *Poète digne d'Apollon* »⁴²⁰, il est aussi valeureux combattant qu'il sera illustre poète. En plus, le poète jouit de la protection de ce dieu. En effet, la scène du duel livré par Ennius décrit le dieu de la lyre qui est en train de détourner le javelot qu'un jeune guerrier sarde - Hostus - a lancé contre Ennius. Avant de mettre un terme d'une flèche à la vie d'Hostus, Apollon explique son intervention :

*« ...Nimium, iuuenis, nimiumque superbi
sperata hausisti. Sacer hic ac magna sororum
Aonidum cura est et dignus Apolline vates.
Hic canet illustri primus bella Itala versu
atolletque duces caelo, resonare docebit
hic Latii Helicon modis nec cedit honore
Ascraeo famaue seni »*⁴²¹

(« C'est trop, jeune guerrier, et de trop orgueilleux tu as épuisé les espoirs; sacré est cet homme; il est le grand souci des soeurs aoniennes, et poète digne d'Apollon. Cet homme chantera, le premier, dans le vers héroïque les guerres d'Italie, et jusqu'au ciel exaltera les chefs; il apprendra à l'Hélicon à redire en écho les rythmes du Latium, et ne le cédera en rien, ni pour l'honneur ni pour la gloire, au vieillard d'Ascra. »)

⁴¹⁹ Valérius Flaccus (*Argonautiques* 2 et 3) raconte qu'après le départ des Argonautes de l'île de Cyzique, ils y furent rejetés de nuit par un violent orage, et sans s'en rendre compte, ils combattirent leurs hôtes de la veille: c'est la seule occasion où l'on voit Orphée dans cette posture guerrière. Mais comme l'a précisé G. Dumézil à propos d'Apollon, l'arc et la lyre - instruments sonores - sont parfois substituables l'un à l'autre et l'utilisation de l'un peut valoir celle de l'autre, cf. *Apollon sonore*, Paris, 1982.

⁴²⁰ Silius Italicus, *Punica*, XII, 409. « *dignus Apolline vates* »

⁴²¹ Silius Italicus, *Punica*, XII, 407 - 413.

Cet hommage au poète, placé dans la bouche du dieu a des résonances virgiliennes⁴²². Il souligne le caractère sacré du *vates*, protégé des Muses et d'Apollon, et représente une franche célébration du fondateur de la poésie dactylique latine. Ennius représente donc pour le poète flavien la figure idéale de la poésie épique latine. Il est le fondateur de la tradition poétique nationaliste dont se proclame Silius Italicus. Inspirés par le dieu de la lyre, ils chantent l'un et l'autre la gloire éternelle de Rome.

Hannibal et ses hommes forment un public inculte. Ils peuvent apprécier l'agrément, mais ils n'en perçoivent pas l'intention et l'utilité. Seuls quelques esprits éclairés sont capables de saisir le sens profond du message du poète et peuvent en apprécier la force politique. La réception du chant de Teuthras par le public montre qu'il y a deux modes d'interprétation de l'œuvre poétique correspondant à deux types d'auditeurs: une première interprétation littérale qui serait le fait d'un public peu cultivé, vulgaire, sensible seulement au plaisir procuré dans l'immédiat par l'aède, et se limitant à la surface de la fable et n'en saisissant pas la portée secrète ; la seconde, une interprétation symbolique, caractériserait le bon public, celui qui perçoit, au-delà de l'agrément du verbe et de la musicalité de la voix du poète-chanteur, le sens caché et agit en conséquence. La poésie, et plus généralement la culture, ont un élan persuasif que seuls les initiés peuvent décrypter.

L'image de la voix enchanteresse du *vates* digne d'Apollon qui se transmet du poète légendaire (Orphée) à Ennius puis à Teuthras porte-parole de Silius Italicus pérennise le rôle de la poésie.

Le poète flavien rend également hommage à Homère dans son œuvre poétique. Lorsque la prêtresse de Cumès décrit au futur Africain le monde souterrain, elle mentionne « *cingunt regna decem portae* » (« les dix portes qui ceignent le royaume ») et cite successivement la porte des guerriers, celle des législateurs, celle des agriculteurs et enfin celle qui s'ouvre aux poètes et aux artistes « ceux qui savent découvrir les arts de la joie et les moyens d'embellir l'existence et de produire des poèmes que leur père Phébus ne saurait mépriser »⁴²³. Ensuite, Scipion parcourt le « séjour des Justes », après avoir rencontré ses parents, son oncle, Paul-Emile ; il voit les guerriers romains morts : Gracchus, Servilius, Brutus, Camille, Curius, Appius Claudius, Lutatius Catulus et aussi Hamilcar « lui dont la mort ne détend pas les

⁴²²*Punica*, t.IV, p 236 et note 5 à la page 110.

⁴²³Silius Italicus, *Punica*, XIII, 537-539 « *Exin, qui laetas artis vitaeque colendae / inuenere viam nec dedignanda parenti/carmina fuderunt Phoebos, sua limina servant* »

traits »⁴²⁴. Ensuite, Scipion aperçoit les decemvirs, « ceux qui, sur les instances du peuple en armes, lui ont donné une législation »⁴²⁵. Puis, le jeune homme voit apparaître, première parmi les grecques, l'ombre du Grand Alexandre qui l'exhorte à l'audace en blâmant Fabius le Temporisateur. Ensuite, le Romain aperçut « *marchant, au bord des Champs Elysées, une figure dont une bandelette de pourpre nouait modestement les cheveux répandus sur la blancheur du cou* »⁴²⁶. A Scipion qui croit voir une divinité, la prêtresse de Cumae réplique :

«*Non falleris, inquit
docta comes Triviae, meruit deus esse videri,
et fuit in tanto non paruum pectore numen
Carmine complexus terram, mare, sidera, manis
et cantu Musas et Phoebum aequavit honore
Atque haec cuncta, prius quam cerneret, ordinaterris
prodidit ac vestram tulit usque ad sidera Troiam.* »

(Tu ne te trompes pas, dit la docte campagne d'Hécate, car il a mérité de passer pour un dieu, et dans ce regard il y eut vraiment un génie divin. Son poème a embrassé la terre, la mer, les astres, les enfers et son chant lui valut la gloire qu'ont les Muses et Phoebus. Et toutes ces révélations, il les a, point par point, livrées au monde avant de les voir par lui-même, et il a fait monter jusqu'aux cieux la gloire **de votre Troie** »

Homère dont le poème embrasse l'univers entier est un poète de la lignée d'Orphée, qui chante et qui élève aux cieux les exploits de la guerre de Troie. C'est le modèle épique par excellence, celui de Teuthras et de Silius Italicus. Les propos mis dans la bouche de Scipion suggèrent d'identifier le poète latin chanteur des héros nationaux, et le vieux aède qui célèbre les hauts faits des guerriers grecs :

« *Si nunc fata darent, ut Romula facta per orbem
hic caneret vates, quanto maiora futuros
facta eadem intrarent hoc, inquit, teste nepotes !
Felix Aeacide, cui tali contigit ore*

⁴²⁴Silius Italicus, *Punica*, XIII, 732 « ...*Cui frons nec remissa/irarum servat rabiem* »

⁴²⁵Silius Italicus, *Punica*, XII, 752-753 « *qui iura sub armis/poscenti dederint populo* »

⁴²⁶Silius Italicus, *Punica*, XIII, 785-791 « *Atque hic, Elysio tendentem limte cernens / effigiem iuuenis, caste cui vitta ligabat/purpurea effusos per colla nitentia crines* »

gentibus ostendi! Crevit carmine virtus »⁴²⁷

(Si les destins, dit-il, permettaient aujourd'hui que les exploits de Rome fussent dans l'univers chantés par ce poète, ces mêmes exploits entreraient bien grands dans la postérité avec un tel témoin! Heureux Eacide qui eus la chance d'avoir une pareille bouche pour te faire connaître au monde! Ce poème a grandi ta valeur.)

Par cette reformulation de la célèbre formule qu'aurait prononcée Alexandre le Grand devant la tombe du fils de Pelée, le poète flavien rappelle la très ancienne définition du rôle du poète que Cicéron développe dans le *Pro Archia*⁴²⁸ : par sa poésie, le poète « *grandit* » le mérite du guerrier, il en rend compte dans le monde entier et lui offre la reconnaissance publique et l'éternité. Scipion espère qu'advient une oeuvre latine qui chantera les victoires de Rome, et plus précisément une oeuvre qui fera de lui l'Achille romain.

⁴²⁷ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 793-797.

⁴²⁸ Cicéron reprend cette formule dans le *Pro Archia*, 24 « *O fortunate adulescens, qui tuae virtutis Homerum praeconem inuenis.* »

CHAPITRE VI

Traits positifs dans la caractérisation d'Hannibal ?

Il y a une parenté entre les vertus proprement guerrières d'Hannibal et des Romains. La distinction (entre le Punique et les guerriers romains illustres) se fonde essentiellement sur

les valeurs morales⁴²⁹. Plusieurs commentateurs des *Punica* s'accordent à reconnaître dans la caractérisation de l'Hannibal de Silus l'influence du Turnus de Virgile⁴³⁰.

Le passage suivant met en relief, par exemple, la grandeur de l'aspiration à la *gloria* chez Hannibal quand il harangue ses hommes à la veille de Cannes, en leur promettant un énorme butin, tout en se contentant pour sa part de la seule gloire⁴³¹ (Hannibal s'en trouve grandi)

« *Mihi magna satis, sat vero superque*

Bellandi merces sit gloria ! »

(Pour moi, que me soit une assez grande récompense ; suffisante vraiment et même à l'excès ma gloire au combat !)

La conception de la gloire comme une récompense préférable au butin est un *topos* de la morale romaine, comme le souligne ce vers d'un tragique latin inconnu cité par Cicéron dans le *De Oratore*⁴³²: « *Sapiens virtuti honorem praemium, haud praedam petit* ». Pour le thème, du butin en perspective, Silius Italicus s'est certainement souvenu du discours du Barcide peu avant la bataille du Tessin chez Tite-Live⁴³³, avec tout de même une différence notable : chez l'historien de Padoue, le Punique ne distingue pas ses propres aspirations de celles de ses hommes, et l'opposition entre le désir de gloire et les richesses n'apparaît pas.

La poète a donc introduit ce thème pour conférer une certaine grandeur morale et une certaine élévation d'âme à Hannibal, dues à l'absence d'*avaritia* et de cupidité, alors que ces défauts lui sont très souvent reprochés dans la tradition classique. Le chef se distingue en cela de ses soldats. Ce discours a autant plus d'importance qu'il se situe à Cannes et non au Tessin comme chez Tite-Live. Hannibal rejoint ici une tendance de la pensée romaine et jouit de l'approbation implicite du poète.

Pietas dans les *Punica*

Le thème dynastique amène à s'interroger ainsi sur le rôle de la *pietas* dans l'épopée de Silius.

⁴²⁹ Voir la Comparaison entre Hannibal et Scipion, *Punica*, IX, 436-437 « *Marte vivi dextraque pares, sed cetera ductor/ anteibat Latius, melior pietate fideque* » (Nés dans des contrées différentes, ils sont égaux en courage; mais le Romain l'emportait par la piété et la bonne foi.)

⁴³⁰ Laudizi, *op.cit.*p 122- 123

⁴³¹Silius Italicus, *Punica*, IX, 193 sq.

⁴³²Silius Italicus, *Punica*, III, 102.

⁴³³Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 43, 6-10.

VI. 1. *Pietas* dans les *Punica* :

La notion de *pietas* est assez proche, sémantiquement, de celle de *fides*⁴³⁴. Elle concerne essentiellement les engagements envers les dieux (*pietas erga deos*) et envers la famille (*pietas erga parentes*). Elle peut également s'appliquer au niveau de l'État et se superpose au patriotisme en tant qu'un dévouement pour les règles instaurées par les *maiores*⁴³⁵. Elle peut également être associée à la *iustitia*, en tant qu'une inclinaison interne incitant à donner à chacun ce qui lui revient⁴³⁶. L'évolution sémantique du terme consiste en un glissement du sens premier (exactitude rituelle) vers le sens de « disposition intérieure au Bien moral », censée avoir comme récompense l'assurance de la faveur divine. A l'époque augustéenne, cette qualité est hissée sur le *clipeus virtutis*, devenant ainsi une vertu souveraine, et elle jouit d'une faveur toujours accrue à l'époque flavienne.

Le poète épique accorde une place de choix à cette vertu dans son épopée. Elle est le moteur de l'action car l'entreprise militaire du Punique pose directement le problème de l'adéquation de l'action humaine à la volonté des dieux et la question de la transgression d'un

⁴³⁴ J. Hellegouarc'h, *op cit*, p 276 assure « *Pietas* est sur le plan religieux ce qu'est sur le plan juridique *fides* »

⁴³⁵ Cic *Phil.*XIII,46 « *Denique summa iudicii mei spectat huc, ut meorum iniurias ferre possim, si aut obliuisci uelint ipsi fecisse aut ulcisci parati sint una nobiscum Caesaris mortem. Hac Antoni sententia cognita dubitaturumne A. Hirtium aut C. Pansam consules putatis, quin ad Antonium transeant, Brutum obsideant, Mutinam expugnare cupiant? Quid de Pansa et Hirtio loquor? Caesar, singulari pietate adulescens, poteritne se tenere, quin D. Bruti sanguine poenas patrias persequatur? Itaque fecerunt, ut his litteris lectis ad munitiones propius accederent. Quo maior adulescens Caesar maioreque deorum immortalium beneficio rei publicae natus est, qui nulla specie paterni nominis nec pietate abductus umquam est et intellegit maximam pietatem conseruatione patriae contineri. Quodsi partium certamen esset, quarum omnino nomen extinctum est, Antoniusne potius et Ventidius partes Caesaris defenderent quam primum Caesar, adulescens summa pietate et memoria parentis sui, deinde Pansa et Hirtius, qui quasi cornua duo tenuerunt Caesaris tum, cum illae uere partes uocabantur? Hae uero quae sunt partes, cum alteris senatus auctoritas, populi Romani libertas, rei publicae salus proposita sit, alteris caedes bonorum, urbis Italiaeque partitio? » « Enfin ma détermination arrêtée est de tolérer les offenses que m'ont faites mes amis, s'ils veulent oublier eux-mêmes qu'ils me les ont faites, ou s'ils sont prêts à venger avec nous la mort de César. » En apprenant cette résolution d'Antoine, pensez-vous que les consuls A. Hirtius et C. Pansa hésiteront un moment à se rendre auprès d'Antoine? à serrer de près Brutus? à pousser vigoureusement le siège de Modène? Mais pourquoi parler de Pansa et d'Hirtius? César, ce vertueux jeune homme, pourra-t-il s'empêcher d'aller chercher dans le sang de D. Brutus l'expiation du meurtre de son père? Aussi, dès qu'ils ont lu cette lettre, ils se sont rapprochés des retranchements d'Antoine; et le jeune César, en cette occasion, s'est montré d'autant plus grand, d'autant plus véritablement prédestiné par la faveur divine pour le bien de la république, que le spécieux prétexte du nom de son père n'a pu donner le change à sa piété filiale. Il sait bien que la véritable piété réside dans le salut de la patrie. S'il s'agissait d'une guerre entre les partis dont le nom est désormais complètement effacé, seraient-ce Antoine et Ventidius qui défendraient le parti de César, ou bien en première ligne le jeune César, si vertueux et si plein du souvenir de son père? Puis Pansa et Hirtius, qui se tinrent toujours aux deux côtés de César tant qu'il y eut véritablement des partis? Mais à présent quels partis existent, quand l'un a pour but l'autorité du sénat, la liberté du peuple romain, le salut de la république, et l'autre le carnage des gens de bien, le partage de Rome et de l'Italie? »*

⁴³⁶ Hugier, *op cit*, p.389 – 390 ; 406 - 407.

interdit. Le champ de l'*impietas* est mobilisé par le poète autour du Barcide car celui-ci méprise la volonté de Jupiter et les traités de guerre.

Scipion sauvant son père : cela permet à Silius de couler Scipion dans le moule d'Enée. La *pietas* de Scipion se définit par une acceptation délibérée de la mission dont il est investi. Il est l'instrument volontaire d'un ordre cosmique patiemment découvert et courageusement accepté. L'*impietas* d'Hannibal a dominé la première hexade, car sa guerre est perçue comme injuste. La *pietas* de l'Africain apparaît comme une réponse positive à l'agression brutale du Carthaginois.

La notion positive de *pietas* se serait mise en place dans l'épopée comme une réponse positive à l'agression impie d'Hannibal contre Jupiter et le Capitole. Traiter de la *pietas* dans l'épopée silienne, c'est évoquer la dette du poète flavien envers son modèle, Virgile. L'épisode du futur Africain portant secours à son père en le transportant sur son dos⁴³⁷ est la manifestation la plus perceptible de cette dette. Cette mise en scène de la *pietas*, vertu souveraine de l'épopée virgilienne, correspond à la tonalité morale de l'épopée de Silius. En effet, Virgile a hissé la *pietas* au rang de vertu morale souveraine à travers le personnage du *pious Aeneas*. Beaucoup de commentateurs se sont penchés sur l'étude de la *pietas* dans l'optique virgilienne⁴³⁸. P. Boyance souligne le lien indéfectible entre piété filiale et piété à l'égard des dieux qui caractérise la piété du fils d'Anchise: « la *pietas* d'Enée est donc bien... *pietas* envers Anchise. Elle n'en est pas moins surtout *pietas* envers les dieux. Anchise lui-même n'est que le premier intercesseur entre les dieux et Enée »⁴³⁹. H. Fugier explique la piété d'Enée comme la qualité morale supérieure de celui qui s'acquitte de la mission historique qui lui a été assignée⁴⁴⁰. Quant à J.-P. Brisson, il explique que la piété d'Enée ne se

⁴³⁷ Silius Italicus, *Punica*, IV, 454-479.

⁴³⁸ C. Bailey, *Religion in Virgil*, Oxford, 1935, p. 79 sq ; H. Fugier, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*. Paris, 1963, p.-391-414 ; P. Boyancé, *La religion de Virgile*, Paris, 1963, p.58 -80 ; N. Mosceley, *Pius Aeneas*, *CJ*,20 (1924-25) p. 387-400 ; 400 ; W.B. Anderson, *Sum pius Aeneas*, *CR*,XLIV (1930) p.3sq ; P. Fécherolle, la *pietas* dans l'Eneide, *LEC*,II (1933) p.167-181 ; J.-P. Brisson, « Le pieux Enée ! », *Latomus* XXXI (1972) p. 379-412 ; J. Hellegouarc'h, *Pius Aeneas : une retractatio*, in *Res Sacrae. Hommages à Henri le Bonniec*, Bruxelles, 1988 ; p. 267-274. S. Farron, *Pius Aeneas in Aeneid* 4.393-6 dans *Studies in Latin literature and Roman History*, VI, Bruxelles, p.260-276.

⁴³⁹ *Loc cit*, p 67.

⁴⁴⁰ *Op.cit.* 399 sqq.

réduit pas à une soumission volontaire et dévouée à son géniteur, mais c'est un sentiment d'adhésion totale à l'œuvre historique qui lui fut confiée : « elle (la piété) le fait agent conscient d'un ordre cosmique patiemment découvert et généreusement accepté ». Pour J. Hellegouarc'h, la *pietas* d'Enée apparaît comme le prestige dû à ses qualités et traduit ses vertus morales supérieures. Globalement nous retenons que la *pietas* d'Enée se définit comme une concrétisation progressive et consciente de son destin, présenté comme une mission historique dont la révélation est rendue possible par une relation privilégiée avec le Divin.

Le champ lexical de l'*impietas* est mobilisé par le poète autour du personnage d'Hannibal ; car son entreprise pose directement le problème de l'adéquation de l'action humaine à la volonté des dieux et la question de la transgression d'un interdit.

Le caractère impie de l'entreprise du Barcide est souligné dès les premiers vers.

Hannibal n'apparaît pas pour autant *impius* dans ses relations avec ses proches: la fidélité du Barcide à l'esprit transmis par son père, est indirectement une forme de *pietas*. Le fait que le mot de *pietas* soit absent ne signifie pas que la présence de cette qualité soit niée.

Par ailleurs, le mot *pietas* n'est jamais employé dans les *Punica* à propos du Barcide, car la *pietas* suppose une communion intime et une coopération effective avec le divin.

Hannibal supervise et exécute tous les rites qui accompagnent les entreprises militaires avec une scrupuleuse observance des rituels sans lesquels son action serait inefficace. Mais, les signes divins sont plus recherchés comme des encouragements à une disposition intérieure préexistante que comme des instructions sur la conduite à tenir.

VI.2. Scipion, un nouvel Enée ?

Silius s'est inspiré du sauvetage d'Anchise par Enée⁴⁴¹ pour relater celui du consul Scipion par son fils⁴⁴². Tite-Live⁴⁴³ rapporte à ce propos une version selon laquelle le consul aurait été sauvé par un esclave ligure, tout en se rangeant lui-même à la tradition la plus

⁴⁴¹Virgile, *Enéide*, II, 721 sq.

⁴⁴²Silius Italicus, *Punica*, IV, 454-479.

⁴⁴³Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 46,7-10.

répandue, qui attribue ce mérite au jeune Scipion ⁴⁴⁴(« *malim equidem de filio verum esse, quod et plures tradidere auctores et fama obti nuit* »). Il est tout à fait naturel que Silius Italicus, dans le cadre de l’amplification épique et du grandissement moral du futur Africain, optât pour cette version, qui de surcroît, lui offrait l’occasion de modeler son héros sur l’exemple d’Enée quittant avec son père Troie en flammes⁴⁴⁵ (*innixum ceruice ferens humeroque parentem / emicat* : « il place son père sur sa nuque et ses épaules, le soulève et s’élance »). L’éloge du jeune homme est explicite (« *pietasque insignis et aetas belligeris fecit miranda silentia campis* », « Sa piété filiale exceptionnelle et sa jeunesse imposent sur le champ de bataille un étonnant silence »). Cet hommage est renforcé par l’apostrophe de Mars au jeune Scipion : «

Mars : « *Carthaginis arces
Excindes* », *inquit*, « *Tyriosque ad foedera coges
Nulla tamen longo tanta exorietur in aevo
lux tibi, care puer. Macte, o macte indole sacra,
vera Iovis proles ; et adhuc matoria supersunt ;
sed nequeunt meliora dari* »

(« Tu détruiras la citadelle de Carthage et tu obligeras les Tyriens à traiter. Mais jamais, cher garçon, dans la longue existence, tu ne verras se lever un jour plus beau que celui-ci. Courage, oh, courage, divin génie, authentique descendant de Jupiter, tu devras accomplir de plus hautes prouesses, mais tu n’en pourras pas connaître de plus nobles)

Cette apostrophe rappelle aussi un épisode similaire de l’*Enéide* où Apollon félicite Iule après sa victoire sur Numanus⁴⁴⁶. La prolifération de réminiscences virgiliennes⁴⁴⁷ vise à ériger la *pietas* de Scipion au niveau de celle d’Enée, qui était détenteur, sans conteste, la palme de la *pietas*.

⁴⁴⁴Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI,46, 10 .

⁴⁴⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 467.

⁴⁴⁶Virgile, *Enéide*, IX, 638.

⁴⁴⁷La prophétie de Protée (*Punica*,VII,435 sq.) embrasant le passé et l’avenir comporte une allusion au *pius Aeneas* dans un vers d’ailleurs imité de Virgile: « *Tum pius Aeneas, terris iactatus et undis* »(v 474) ,cf *Enéide*,I,3: « *multum ille et terris iactatus et alto* ».La dépendance à Virgile est ici explicite .

La référence au *pius Aeneas* est sensible à l'arrière -plan de la comparaison entre Hannibal le futur Africain à la bataille de Cannes. Avant cette bataille, le poète rend encore hommage à la

pietas du jeune Scipion⁴⁴⁸ :

« *stabant educti diuersis orbis in oris,
quantos non alias uidit concurrere tellus,
Marte uiri dextraque pares, sed cetera ductor
anteibat Latius, melior pietate fideque.* »

« Se dressaient face à face ces guerriers issus de deux continents opposés : d'aussi grandes, la terre n'en avait pas vus aux prises dans d'autres combats menés au nom de Mars et pour la valeur de leurs bras, ils s'égalaient, mais pour tout le reste le chef latin l'emportait par sa piété plus profonde et sa loyauté »

Le poète place le Romain au dessus du Punique pour la *pietas* et la *fides*. Cette comparaison entre les deux chefs militaires condense deux passages virgiliens⁴⁴⁹ : d'abord, la mise en parallèle de Turnus et Enée avant le duel final⁴⁵⁰ ; ensuite celui qu'établit Diomède entre Hector et Enée⁴⁵¹ où la *pietas* explique la supériorité du second. Le poète flavien a ainsi surenchéri sur Virgile en ajoutant à la *pietas* la *fides* au titre des vertus qui distinguent le jeune chef romain. L'allusion à la *pietas*, dans ce contexte à fortes résonances virgiliennes, souligne une parenté entre le héros de Virgile et Scipion. Toutefois, ce dernier surpasse, semble-t-il, son insigne devancier par des mérites supplémentaires : sa *fides* et son jeune âge.

⁴⁴⁸ Silius Italicus, *Punica*, IX, 434-437.

⁴⁴⁹ F. Delarue, Sur l'architecture des *Punica*, *REL*, 70, p. 158, n. 31 rapproche aussi ce passage d'un parallèle entre Métellus et Jugurtha chez Salluste (*Jug.* 52.1-2): « *Eo modo, inter se duo imperatores summi viri certabant, ipsi pares, ceterum opibus disparibus. Nam Metello vitus militum erat, locus adversus; Jugurthae alia omnia praeter milites opportuna.* »

⁴⁵⁰ Virgile, *Enéide*, XII, 707-709.

⁴⁵¹ Virgile, *Enéide*, XI, 291-292.

Le poète rend explicitement hommage à la *pietas* du futur Africain⁴⁵². Ce vers fait écho à l'éloge de la *pietas* d'Enée chez Virgile. L'expression (*pietate insignis*) appliquée à Scipion est empruntée à Virgile qui l'applique trois fois à son héros⁴⁵³. On pourrait additionner aussi une autre scène virgilienne : le passage où Lausus vient secourir son père Mézence blessé par Enée⁴⁵⁴ avec des rapprochements frappants dans la description du pieux *dolor* des deux fils⁴⁵⁵. Ce condensé de virgilianisme est appuyé par l'apostrophe de Mars au jeune Scipion qui reprend également un épisode de l'*Enéide*.⁴⁵⁶ Par ailleurs, Silius Italicus insiste sur la jeunesse de son héros⁴⁵⁷. Cela constitue une différence avec Enée, et rend plus méritant le héros de Silius. La prolifération des détails virgiliens avec les procédés de l'amplification par rapport au modèle augustéen cherche à élever la *pietas* du futur Africain au niveau de son illustre prédécesseur.

Le poète flavien loue la *pietas* de l'Africain. Par un effet de renversement inattendu, il applique cette qualité au Barcide. Au cours de sa descente en Enfers, Scipion rencontre Hamilcar⁴⁵⁸ qui rend hommage à la piété de son fils Hannibal en ces termes : « *O pietas, osancta fides, o vera propago !* » (v.749). Cet éloge du fils par le père rappelle le passage où Silius comparait les deux chefs de guerre. Ces deux vertus existent sous leur forme pure chez le jeune chef romain car elles sont orientées vers le Bien. En revanche, elles existent sous une forme dévoyée et pervertie chez le Punique. Outre cet intertexte, l'exclamation d'Hamilcar fait écho à un passage analogue chez Virgile, dans l'éloge rendu à Marcellus par Anchise⁴⁵⁹. Il sera plutôt question, concernant Hannibal d'une *anti-pietas*, le Barcide serait un anti-Enée. Même si Scipion est considéré comme le principal héros positif de l'épopée de Silius Italicus, il n'a pas pour autant le statut du héros unique ; dont jouit Enée dans l'épopée de Virgile. Les *Punica* sont avant tout une épopée collective, celle de Rome et de ses illustres guerriers. Il

⁴⁵² Silius Italicus, *Punica*, V, 470 « *pietasque insignis et aetas* »

⁴⁵³ Virgile, *Enéide*, I, 10: « *insignem pietate virum* » ; VI, 403 « *pietate insignis et armis*, VI, 769: « *pariter pietate vel armis/egregius*. »

⁴⁵⁴ Virgile, *Enéide*, X, 789 sq.

⁴⁵⁵ Virgile, *Enéide*, X, 789-790 et *Punica*, IV, 454-456 avec les mêmes manifestations extérieures de l'affliction : gémississements et larmes.

⁴⁵⁷ Silius Italicus, *Punica*, IV, 117 ; 425 ; XV, 12.

⁴⁵⁸ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 732-751.

⁴⁵⁹ Virgile, *Enéide*, VI, 878.

faut donc se demander si la *pietas* trouve dans l'épopée flavienne une démonstration à l'échelle de la communauté nationale analogue à celle dont elle jouit à l'échelle d'un individu dans l'épopée de Virgile : la *pietas* est-elle chez le peuple romain dans sa globalité chez Silius Italicus ce qu'elle est à Enée chez Virgile ? Par ailleurs, si la redevance du Scipon de Silius envers le héros de Virgile transparait de manière assez frappante dans certains passages, on est en droit de s'interroger sur la profondeur réelle de cette influence pour mesurer jusqu'à quel degré l'on peut avancer que l'Africain est un nouvel Enée.

La *pietas* est avec la *virtus bellica* et la *fides*, l'une de valeurs fondamentales de la tradition romaine et l'un des piliers de la supériorité de Rome⁴⁶⁰. Polybe cite la religiosité parmi les qualités essentielles qui justifient la supériorité de Rome⁴⁶¹. D'ailleurs l'étude des vertus romaines constitue, de façon générale, un champ fécond de recherches⁴⁶². J.Gaillard remarque à juste titre « Neuf fois sur dix, les Romains sont vertueux dans notre imaginaire. »⁴⁶³

L'auteur des *Punica*, suivant sur ce point Tite-Live, accorde une place de choix à la *pietas* collective du *populus romanus* dans un contexte caractérisé par un regain du sentiment religieux pendant la deuxième guerre punique. L'adjectif *pius* appliqué individuellement aux héros épiques, s'applique dans l'épopée silienne à l'ensemble du peuple romain: le poète rend hommage à la « *pia Roma* »⁴⁶⁴ et tout particulièrement à la « *pia turba senatus* »⁴⁶⁵ étant donné que le Sénat est le dépositaire des vertus de la tradition romaine⁴⁶⁶.

⁴⁶⁰L. R. Lind, Concept action and character: The reason's for Rome's greatness, *TAPA*, 103, (1972). Cicéron, *Nat.Deor.*III,2,2,II,9 ; *Harusp.*IX ,19 : « *sed pietate ac religione ...omnes gentes superauimus* » Horace, *Carm.*III,6,5 ; Prop. III,22,21-22: « *nam quantum ferro pietate potentes stamus* »

⁴⁶¹Polybe, VI,56,6-7 « εγίστην δέ μοι δοκεῖ διαφορὰν ἔχειν τὸ Ῥωμαίων πολιτεύμα πρὸς βέλτιον ἐν τῇ περὶ θεῶν διαλήψει. καὶ μοι δοκεῖ τὸ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις ὀνειδιζόμενον, τοῦτο συνέχειν τὰ Ῥωμαίων πράγματα, λέγω δὲ τὴν δεισιδαιμονίαν· ἐπὶ τοσοῦτον. » (Une des plus grandes supériorités de la constitution romaine, c'est sa conception de la divinité. Une chose qu'on blâme chez les autres hommes, je veux dire la superstition, fait la force de l'empire romain. Cette forme de la religion a pris à Rome, dans la vie privée et publique, l'importance et l'influence les plus considérables qu'on puisse imaginer.)

⁴⁶² Nous pouvons citer à titre d'exemples l'étude de G.Freyburger *Fides, étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne*, Paris, 1986 ou la monographie de T.J. Moore, *Aristy and ideology in Livy's vocabulary of virtue*. H.Bornecque dans son étude sur l'œuvre de Tite-Live évoque un *panygérique des antiques vertus romaines* (1933, p. 107). L.Catin recourt également à la même terminologie (1944, p 107). Dans *Livy's Preface and the distorsion of History* (*AJP*, 76, 1955, p. 369-383) Walsh met ainsi en perspective le but moral de l'histoire : « This sense of moral purpose on Historiography Can be traced back not only to the Roman annalists but also to the Hellenistic historian before them, who countenanced even the distorsion of the truth for moral ends. » (p. 369)

⁴⁶³ J.Gaillard, *Rome, le temps et les choses*, Paris, 1995, p. 9.

⁴⁶⁴ Silius Italicus, *Punica*, XI, 124.

« *At patres Latiasque nurus raptabat ad aras
cura deum. Maesto suffusae lumina vultu
Femineus matres graditur chorus ordine longo
Iunoni pallam conceptaque vota dicabant* »⁴⁶⁷

(« Mais leur dévotion les poussait vers les autels, le sénat et les dames du Latium ; le visage accablé, les yeux remplis de larmes, la troupe des mères s'avance, marchant en long cortège, elles allaient offrir le voile qu'à Junon avaient promis leurs vœux. »)

L'auteur de *Punica*, fidèle en cela à l'historien de Padoue, met en scène des témoignages collectifs de la *Romana pietas* à plusieurs endroits de son récit, et plus spécifiquement dans la deuxième hexade, autour de la geste de Fabius⁴⁶⁸. Le point culminant est la scène d'*Hannibal ad portas*⁴⁶⁹ amplifiée par l'antagonisme entre la *pietas* des Romains, très sensibles aux démonstrations de la présence divine⁴⁷⁰, et l'indifférence totale du Punique qui refuse de reconnaître dans les phénomènes météorologiques une manifestation du courroux divin⁴⁷¹. A contrario, la *pietas* des Puniques associée au cruel rituel des sacrifices sanguinaires est perçue par l'épouse d'Hannibal Imilcé comme une perversion de la *pietas*⁴⁷². Imilcé laisse éclater avec une ironie amère son indignation : la *pietas* représente le lien d'affection familiale qui eût dû les unir, lien brisé par une loi religieuse qui transgresse les lois de la nature autant que les lois humaines. **La *pietas* patriotique d'Hannibal est dépassée dans un élan de sollicitude par sa *pietas* envers son fils.**

Rome est *pia* car elle est le siège du temple de Jupiter Capitolin, c'est ce qui lui procure une *aura* sacrée⁴⁷³ « *siste gradum, nec enim sacris irrumpere muris/Poene, magis dabitur,*

⁴⁶⁵Silius Italicus, *Punica*, X, 592.

⁴⁶⁶Il en est de même pour la *virtus*, cf. I, 611 « *aequantem superos virtute senatus.* »

⁴⁶⁷Silius Italicus, *Punica*, VII, 87-90.

⁴⁶⁸Silius Italicus, *Punica*, VII.74-87 (d'après Tite Live, XXII, 9,7 ; 10, 1) ; XII. 337-341 ; 639-645, 741 sq., XV, 7sq.)

⁴⁶⁹Silius Italicus, *Punica*, XII, 558 -730.

⁴⁷⁰Silius Italicus, *Punica*, XII, 639: « *Aeneadae sensere deum...* »

⁴⁷¹L'édition CUF, p 232 n.3 rapproche cela de Lucrèce, *De Nat.* II, 1097-1104.

⁴⁷²Silius Italicus, *Punica*, IV, 791: « *Quare porro haec pietas, delubra aspergere tabo?* »

⁴⁷³Silius Italicus, *Punica*, X, 367-378.

nostrum quam scendere caelum» (Arrête ton élan, car il ne te sera plus donné, Punique, de franchir ces murs sacrés que d'ouvrir notre ciel »). Le récit des cérémonies religieuses mettant en évidence le renouveau de la piété romaine ⁴⁷⁴ se clôt par une réflexion sur le thème de la piété, qui est ignorée dans la félicité mais retrouvée dans l'adversité⁴⁷⁵. Cette réflexion sentencieuse s'inspire de Tite Live⁴⁷⁶. Toutefois, la *pietas* ne faisait pas partie des qualités dont Jupiter regrettait l'absence chez les Romains ⁴⁷⁷ et qu'il espérait les voir retrouver dans les épreuves. Le maître de l'Olympe souhaitait voir les Romains regagner le goût de la *virtus* et de la *cupido gloriae*⁴⁷⁸.

La guerre d'Hannibal est qualifiée d'*impia*, car elle est orientée essentiellement contre Jupiter ⁴⁷⁹:

« *At miles dubio tardat vestigia gressu,
impia ceu sacros in finis arma per orbem,
natura prohibente, ferant divisque repugnant* »

(La marche des soldats est lente et incertaine, tout comme s'ils portaient leurs armes sacrilèges dans une région sacrée de l'univers défendue par une interdiction de la nature et par l'opposition des dieux.)

Avant de partir à Tarragone, Scipion adresse une prière à Neptune, il conclut sa prière en ces termes : « *Per pontum pia bella veho* »⁴⁸⁰.

La poète souligne ici le motif de la vengeance familiale et de la *pietas erga parentes* qui animent Scipion comme il le fait à plusieurs endroits de son épopée ⁴⁸¹

La piété de Scipion envers son père peut même l'inciter à s'élever contre les *fata* dans un accès passager de douleur aigüe⁴⁸² « : *Pietas irata sinistris/ caelis furit*) (son amour filial se

⁴⁷⁴Silius Italicus, *Punica*, VII, 74 sq.

⁴⁷⁵ Silius Italicus, *Punica*, VII, 88-89 « *Tanta adeo, cum res trepidae, reventia diuum/nascitur: at rariae fumant felicibus arae.* »

⁴⁷⁶Tite Live, V, 51,8. On observe également une idée voisine chez Stace, *Théb.*, IV, 408.

⁴⁷⁷Silius Italicus *Punica*, III, 575 sqq.

⁴⁷⁸Silius Italicus, *Punica*, III, 577-581.

⁴⁷⁹Silius Italicus, *Punica*, III, 501-503

⁴⁸⁰Silius Italicus, *Punica*, XV, 162 « elle est sainte la guerre que je porte au-delà des mers »

⁴⁸¹Silius Italicus, *Punica*, XIII, 969 sq XV, 191-184 ; 203-207 XVI ; 86-89 ; XVII, 395-398.

déchaîne contre les dieux hostiles »). De ce fait, le lien indéfectible de « la *pietas erga parentes* » et « la *pietas erga deo s* » est ici rompu, mais ce n'est que passager. Car son père divin précise:⁴⁸³

«*et primum hoc vincat, servasse parentem.* »

(...et que sa première victoire soit de sauver son père » (dit Jupiter à Mars).

VI. 3. Les rapports entre la *pietas* et les rites de sépulture :

Sénèque écrit : « *Patrem alicuius in solitudine exanimem inueni ,corpus eius sepeliui:nec ipsi profui (quid enim illius intererat,quo genere dilaberetur?) nec filio (quid enim illi per hoc commodi accessit?) Dicam, quid consecutus sit:officio sollenni et necessario per me functus est.* »⁴⁸⁴

Dans la tradition religieuse, la place de choix accordée à la sépulture s'explique par la croyance selon laquelle les *insepulti* ne peuvent avoir accès aux Enfers⁴⁸⁵. Hannibal est qualifié par Tite- Live d'*impius* pour cette cruauté envers son ennemi défunt. Il s'agit là de respecter les règles de l'humanité et c'est l'obéissance à ce devoir qui est dans la mentalité romaine l'une des manifestations essentielles de la *pieats*. Dans l'*Iliade*⁴⁸⁶ Achille maltraite le cadavre de Lycaon en insistant longuement sur la privation de sépulture : (va -t'en reposer là-bas chez les poissons. Ils lécheront le sang de ta blessure sans s'en émouvoir. Ta mère ne te mettra pas sur un lit funèbre, avant d'entonner sa lamentation. Le Scamandre tourbillonnant t'emportera dans le large sein de la mer, et quelque poisson alors, en bondissant au fil du flot, s'en viendra, sous le noir frémissement de l'onde dévorer la blanche graisse de Lycaon»). Ces sarcasmes sont des pratiques très courantes dans le monde homérique dans le cadre de duels

⁴⁸² Silius Italicus, *Punica*, XIII, 391.

⁴⁸³ Silius Italicus, *Punica*, IV, 429.

⁴⁸⁴ Sénèque, *De Beneficiis*, V, 20,4. « Le père d'un tel gisait sans vie dans le désert, je l'ai trouvé, j'ai enseveli son cadavre, cela n'a pas plus servi à lui même (que lui importerait en effet la manière dont son corps se désagrègerait?) Qu'à son fils (quel avantage en effet lui en est venu?). Je vais te dire ce qu'il y a gagné : son devoir, devoir religieux et imposé par la nature, se trouve grâce à moi accompli ».

⁴⁸⁵ F. Cumont, *Lux perpetua*, Paris 1949, p 22sq.

⁴⁸⁶ XXI, 122 sq.

entre guerriers et ne posent aucun problème moral⁴⁸⁷. Dans l'*Enéide*, Enée agit de même à l'égard de Tarquitus⁴⁸⁸ :

« *Non te optima mater*

Condet humi patrioque onerabit membra sepulcro :

Alitibus linquere feris aut gurgite mersum

Unda feret piscesque impasti uolnera lambent »

(« une mère chérie ne viendra pas t'ensevelir ni déposer ton corps sous la pompeuse masse du tombeau de tes pères, tu seras laissé aux oiseaux sauvages, ou l'eau t'emportera dans ses tourbillons et les poissons affamés lécheront tes blessures. »)

Cette dureté excessive se manifeste chez Enée dans un moment d'ardeur guerrière paroxystique⁴⁸⁹. Cela ne saurait justifier autant de brutalité. Ironiquement, le *pius Aeneas* rejoint la galerie des personnages qui s'illustrent par leur *inhumanitas* comme Hannibal ou César à qui Lucain reproche le refus de donner une sépulture à l'ennemi sur le champ de la bataille de la Pharsale⁴⁹⁰. La tradition anti-tyrannique, en le faisant entrer dans l'épopée, fait passer ce topos du tyran au héros en lui prêtant de fortes connotations péjoratives mêlant l'inhumanité et la cruauté⁴⁹¹. Toutefois, concernant Enée, il faudrait peut-être mettre cette dureté peu coutumière sur le compte des quelques détails homériques qui subsistent dans son portrait. Virgile a besoin de justifier la brutalité dont son héros fait ici preuve et d'en souligner le caractère exceptionnel.

⁴⁸⁷ « Ulysse se comporte de la même manière avec Sôkos (XI, 452-455 : « Malheureux ! ni ton père ni ta mère ne fermeront tes yeux morts : les oiseaux carnassiers vont te déchirer, sous un manteau d'ailes serrées, tandis qu'à moi, si je meurs, les divins Achéens rendront les honneurs funèbres »).

⁴⁸⁸ X, 557-560.

⁴⁸⁹ Virgile, *Enéide*, X, v.545 « *furit* » ; v.552 « *ardentis* » ; v.556 « *inimico pectore* »

⁴⁹⁰ VII, 794 sq. « *Hominum ritus* » (v 801).

⁴⁹¹ Ce thème a un parallèle dans le domaine historique avec l'attitude prêtée à Vitellius sur le champ de bataille de Bédriac (Suétone, *Vitel.*X). Chez Valérius Flaccus, la promesse d'une privation de sépulture apparaît dans les invectives d'un guerrier, mais il s'agit d'un Barbare, le Scythe Colaxès, dans un combat contre Jason (*Arg.* VI, 647-648: « *Vos Scythae saturae canes Scythiaeque volucres/huc miseri venistis?* « Malheureux, vous êtes donc venus ici pour rassasier les oiseaux et les chiens de Scythie? »). Le refus de sépulture est ici un trait des coutumes barbares. Jason, lui-même, injurie la dépouille de son adversaire mais le contenu de ses moqueries n'est pas précisé (v.655 « *mortemque cadentis acerbat* »).

La crémation ou l'ensevelissement des morts passe pour un devoir d'humanité indépendamment de sa signification eschatologique⁴⁹². Le souci de donner une sépulture aux morts relève de l'humanisme altruiste.

Cette idée est encore amplifiée dans le récit livien puisque le chef punique, non content de priver ses adversaires romains de sépulture, en vient à laisser ses hommes dépouiller les cadavres, ce qui marque un degré suprême de déshumanisation.

La réprobation du refus de sépulture fait apparaître cet acte comme monstrueux, tandis que le respect des cadavres devient une exigence fondamentale de la *pietas*.

Laisser la dépouille de l'adversaire aux bêtes de proie est une attitude naturelle chez le héros homérique, une attitude inscrite dans un cadre exceptionnel et assortie de circonstances atténuantes chez le héros virgilien, et un trait de la *saevitia* et de l'*inhumanitas* du personnage maléfique dans la tradition classique.

Dans un monde dominé par l'*impietas* et le *nefas* comme celui de la guerre d'Hannibal, on s'attend à ce que la *pietas* soit présente essentiellement en creux. Force est cependant de reconnaître que Silius Italicus s'est attaché à donner à cette qualité une présence positive à travers des manifestations de la *Romana pietas*.

Si l'on s'en tient à une approche purement quantitative, on remarque que les occurrences des mots *pietas* et de *pious* employés à propos de Scipion sont au nombre de quatre⁴⁹³. Sur le fond d'*impietas* constitué par la guerre livrée par Hannibal contre Jupiter se détachent quelques épisodes tels que la geste de Fabius, le sauvetage du consul Scipion par son fils qui sont autant d'exemples concrets de *pietas*. Sans cesse bafouée par le Punique, la *pietas* est donc sans cesse réaffirmée par les Romains, même si la victoire finale de Scipion est placée sous le signe d'autres vertus comme la *virtus*. Silius Italicus semble s'être évertué à pourvoir la *pietas* d'une présence réelle, mais dans une perspective qui n'est pas celle d'un irrésistible triomphe.

⁴⁹²On observe une idée analogue dans les *Tusculanes* de Cicéron, I, 108-109: « *Totus igitur hic locus est contemnendus in nobis, non neglegendus in nostris, ita tamen ut mortuorum corpora nihil sentire uiui sentiamus. Quantum autem consuetudini famaue dandum sit, id curent uiui, sed ita, ut intellegant nihil id ad mortuos pertinere.* ». « Ou voit donc par tout. Ce que j'ai dit, que nous n'avons point à nous inquiéter de nos funérailles. Mais d'un autre côté aussi, nous ne devons pas négliger celles de nos proches, quoique les morts ne sachent point ce qui se fait pour eux. C'est aux vivants à regarder ce qu'ils doivent en pareil cas à la bienséance, et à la coutume ; persuadés que c'est leur affaire propre, et que les morts n'y sont intéressés en rien. » Mais si Cicéron fonde le devoir de sépulture sur l'opinion (*fama*) et la coutume (*consuetudo*), Lucain la fonde sur l'*humanitas*.

⁴⁹³Silius Italicus, *Punica*, IV, 470 ; IX, 437 ; XIII, 391 ; XV, 162.

L'idée de dévotion religieuse n'est guère présente dans la caractérisation silienne des Punique. Le Barcide n'hésite point à contrecarrer les desseins de Jupiter, voire à l'apostropher sans ménagements. Néanmoins, Hannibal est, en même temps, l'un des rares personnages des *Punica* à entretenir un rapport étroit avec une divinité : Junon. Cette proximité avec le divin, qui dans l'*Enéide*, justifiait la prééminence du héros, cause ici la perte du héros négatif en l'opposant aux vœux du maître de l'Olympe. Nanti d'une moralité douteuse, Hannibal se trouve enveloppé dans une espèce de solitude et d'isolement tragiques. L'affection dont il bénéficie auprès de Junon cause son égarement. L'impuissance dans laquelle est cantonnée sa déesse protectrice est source de pathétique.

VI. 4. Regulus : *fidei pietatisque exemplum*

Dans les *Punica*, Regulus est peint comme un guerrier valeureux face au serpent de Bagrada, mais aveuglé par sa *fiducia* excessive dans son duel contre Xanthippe⁴⁹⁴. La narration des actions de Regulus depuis sa capture par les Punique souligne la réunion - chez ce personnage - de la *fides*, pilier essentiel du socle des vertus romaines dont le héros est naturellement imprégné⁴⁹⁵, de la *pietas* et de la *patientia* révélée au grand jour par l'épreuve présente.

La narration des actions de Regulus depuis sa capture par les Punique souligne la réunion chez ce personnage de la *fides* et de la *patientia*, révélée au grand jour par l'épreuve à laquelle il est soumis⁴⁹⁶ pour lui donner un statut exemplaire. Le couple *fides-patientia* se greffe sur la *virtus* guerrière du consul, à laquelle la terminologie martiale employée par Silius les raccorde⁴⁹⁷. C'est une alliance des deux vertus cardinales romaines avec la qualité stoïcienne véhiculée par la *patientia* qui fait de Regulus un « *exemplum virtutis* ⁴⁹⁸ » au plein sens du terme et qui permet au poète de dire « et sa vertu ne s'est point démentie que la vie n'ait abandonné son corps/toujours en lutte ». C'est à cette vertu que rend hommage

⁴⁹⁴Silius Italicus, *Punica*, VI, 333.

⁴⁹⁵Silius Italicus, *Punica*, VI, 64-132, 378, 468, 517, 548, 579.

⁴⁹⁶Silius Italicus, *Punica*, VI, 125, 376, 545.

⁴⁹⁷Silius Italicus, *Punica*, VI, 545 - 546 « *patientia cunctos/haec superat currus* ». (Pareille endurance surpasse tous les triomphes remportés).

⁴⁹⁸ Pour Régulus *virtutis exemplum*, cf Sénèque, *Ep.* 67, 7 ; 71, 17 ; 98, 12 ; Cic., *Parad.* 16.

Marus⁴⁹⁹; c'est elle que l'épouse de ce héros – Marcia - déplore et qualifie de *nimia*⁵⁰⁰, mais dont l'immortalité est au contraire louée dans la péroraison du discours du soldat⁵⁰¹. La *virtus* de ce héros romain prend chez Silius Italicus une coloration hautement morale, comme c'était d'ailleurs déjà le cas chez Cicéron⁵⁰².

Chez Regulus, le dépassement de la valeur guerrière s'effectue par sa combinaison avec la *pietas*, lorsqu'il accepte de se sacrifier pour sa patrie. Le dévouement du consul pour sa patrie – préférant la mort dans de terribles supplices par la main de ses ennemis carthageois plutôt que de manquer à la parole donnée à ceux-ci de revenir à Carthage – représente le paroxysme de la *pietas* et de la *fides*. Il est clair que l'heureuse rencontre de ces deux vertus prédisposait le chef romain à l'apothéose astrale dans la lignée d'Héraklès. Il offre par là même un brillant exemple de don de soi allié à une bravoure sans faille. *Pietas*, *virtus* et *fides* sont les composantes essentielles du sacrifice de lui-même que fait le consul comme elles le sont de l'héroïsme de Scipion l'Africain.

Regulus est donc passé du statut du soldat courageux à celui d'un homme vertueux, digne de l'apothéose, à l'instar d'Hercule auquel il est comparé. En effet, E. Basset, dans son étude *Regulus and the serpent of Bagrada*⁵⁰³ a démontré que la geste de Regulus du chant VI s'apparente à celle du héros à la massue en raison de son action d'exterminateur de créatures monstrueuses et de sa marche volontaire et intrépide vers le supplice qui fournit au poète une occasion de le référer à la fin d'Hercule sur l'Oeta⁵⁰⁴ :

« *vixdum clara dies summa lustrabat in Oeta
Herculei monumenta rogi, cum consul adire
accirique iubet Libyas* »

(A peine, au sommet de l'Oeta, l'éclat du jour éclairait-il le monument dressé sur le bûcher d'Hercule, que le consul ordonne d'aller quérir les Libyens. »)⁵⁰⁵

P. Hardie⁵⁰⁶ affirme: « Regulus displays the better fortitude of patience and heroic martyrdom. »

⁴⁹⁹Silius Italicus, *Punica*, VI 125 : « *nec virtutem exiit ullam/ante reluctantes liquit quam spiritus artus.* » (Et sa vertu ne s'est point démentie que la vie n'ait abandonné son corps toujours en lutte.)

⁵⁰⁰*Punica*, VI 404 « *infelix nimia magni virtuti mariti.* » (...qui devait son malheur à l'excès de vertu de son noble époux.)

⁵⁰¹Silius Italicus, *Punica*, VI, 548 « *dum virtutis venerabile nomen vivet.* » (Tant que de la vertu subsistera le nom vénérable)

⁵⁰²Cicéron, *De Finibus*, II, 65.

⁵⁰³*CP*, L, 1955.

⁵⁰⁴Silius Italicus, *Punica*, VI, 452-454.

⁵⁰⁵J. Liebeschuetz, *Continuity and change in Roman religion*, Oxford, 1979, écrit à propos de ce passage: « The choice of this artificial periphrasis...can have no other purpose than to point out that another act of Herculean suffering was in preparation. »

En effet, dans ce passage, les allusions herculéennes vont dans le sens d'une connotation stoïcienne chère à l'Ancien Portique : celle d'un héroïsme ascétique fondé sur l'épreuve de la souffrance, auquel le poète flavien mêle de nombreux détails qui relèvent de la traditionnelle *Romana virtus*⁵⁰⁷.

Regulus est un *exemplum virtutis* approchant le divin⁵⁰⁸. Le consul est, à sa manière, un *alter Hercules*. Il est un émule du héros à la massue auquel il s'apparente par une filiation spirituelle. D'une certaine manière, Régulus représente une synthèse entre les vertus des Romains de l'ancien temps et celle du héros grec. La geste du général romain occupe une place charnière dans le récit des guerres puniques : placée à la fin de la première hexade, elle est orientée vers le passé - par son énonciation rétrospective - mais aussi vers l'avenir puisqu'elle anticipe les actions héroïques des généraux romains⁵⁰⁹. En effet, le récit de Marus n'a pas seulement l'intention de servir d'*exemplum* mettant en avant la *pietas* et la *fides* que les Romains devront récupérer pour surmonter leurs échecs et écraser ceux à qui manque toute vertu - les Carthaginois - ; il sert également de démonstration de la manière dont les plus dures épreuves contribuent à révéler les Romains à eux-mêmes, et à faire naître chez eux une sorte d'héroïsme qui calque celui des dieux.

Du reste, Silius Italicus tend à disculper le vieux soldat et à le glorifier davantage. En effet, l'association de l'ardeur guerrière à une folie « *insania* » est traditionnelle dans l'épopée⁵¹⁰. La fureur dans le feu du combat est une donnée tout à fait ordinaire dans le contexte épique, et le pieux Enée n'en est pas exempt⁵¹¹. L'auteur des *Punica* anoblit cet emportement, qui permet de passer sous silence les erreurs tactiques du consul⁵¹² :

⁵⁰⁶P.Hardie, *The epic successors of Virgil, a study in the dynamics of a tradition*, Cambridge, 1993, p 70.

⁵⁰⁷Cf M.Billerbeck, *Aspects of stoicism in Flavian epic*, 1985, vol. V, p. 352 : « ...*The patriotic and roman aspects of Regulus' self sacrifice or devotio outweighs any purely philosophical interpretation of the story.* ». Concernant la valeur symbolique de la bataille contre le serpent de Bagrada dans ce contexte, cf. P.Hardie, *loc cit*, p.70-71.

⁵⁰⁸Silius Italicus, *Punica*, VI, 426. C'est ce qu'affirme d'ailleurs son fils, (416 - 417).

⁵⁰⁹Hardie, *loc cit*, p. 70 : « *but in Regulus we are also introduced to a revaluation of the nature of epic heroism that will be continued in the figures of Fabius Cunctator and Scipio Africanus.* »

⁵¹⁰Cf. *Punica*, VI, 625 : « *Atque idem, perfusus sanguine victor hostili.* » ; *Enéide*, VII, 461 : « *saevit amor ferri et scelerata insania* »

⁵¹¹Virgile, *Enéide*, XII, 495 sq. « *Tum uero adsurgunt irae; insidiisque subactus, diuersos ubi sensit equos currumque referri, / multa Iouem et laesi testatus foederis aras / iam tandem inuadit medios et Marte secundo / terribilis saeuam nullo discrimine caedem / suscitatur irarumque omnis effundit habenas. / Quis mihi nunc tot acerba deus, quis carmine caedes diuersas obitumque ducum, quos aequore toto inque uicem nunc Turnus agit, nunc Troius heros, / expediat? Tanton placuit concurrere motu. / Iuppiter, aeterna gentis in pace futuras? (Mais alors la colère d'Énée éclata, et cette trahison l'exaspéra / dès qu'il vit chevaux et char se dérober; longuement, il prit à témoin de la violation du traité Jupiter et les autels, / puis finalement rejoignit la mêlée, où, grâce à l'appui de Mars, il se livra, terrifiant, à un massacre sauvage, aveugle, / lâchant complètement les brides de ses fureurs. Quel dieu pourrait m'expliquer maintenant tant d'atrocités, m'aider à chanter les massacres respectifs et la mort des chefs que tantôt Turnus, tantôt le héros troyen menèrent*

« *Abripuit taxitque virum, fax mentis honestae,
gloria et incerti fallax fiduci Martis* »

(Le héros se laissa ravir et emporter par l'amour de gloire, ce flambeau des cœurs généreux, et par sa trompeuse confiance dans le sort des batailles).

Ces vers et les suivants⁵¹³ confirment le parti pris du poète flavien qui tient à amoindrir la responsabilité historique de Regulus dans la défaite romaine. D'ailleurs, le poète va même jusqu'à inventer le motif de la ruse de Xanthippe⁵¹⁴ pour justifier l'échec du consul tout en reprenant le *topos* de la *fraus Punica* qui contamine ici un allié de Carthage - mère de toutes les tricheries - comme la *fides Romana* gagne à d'autres endroits les alliés de Rome. En outre, l'explication de la folle assurance de Regulus⁵¹⁵ et sa témérité brouillonne en termes de psychologie héroïque, confèrent une certaine grandeur à son erreur tactique. La teinte de reproche contenue dans l'expression « *fallax fiducia* », est tout de suite dissoute dans l'optique des incertitudes de la guerre « *incerti Martis* », et adoucie par un éloge de la *gloria* qui est présentée comme « *fax mentis honestae* » qui tourne à l'avantage du consul sa précipitation car il en va de la grandeur de Rome. Ce qui l'oppose à Hannibal qui, lui, est aveuglé par une obsession de gloire strictement individuelle. Car le souci de gloire épique chez le Barcide l'emporte sur son attachement à sa patrie, Carthage : Junon, épousant les traits d'un berger et venue consoler son protégé après sa défaite à Zama le trouve « *versantem ingloria fata* »⁵¹⁶.

Regulus, qui, au début de sa geste, est un intrépide guerrier entraîné par une soif inextinguible de *gloria*, devient par la conjugaison de ses qualités supérieures - *pietas, fides, patientia* et *devotio* - une incarnation vivante de la vertu. Il mérite à ce titre une gloire suprahumaine « *longo reuiescet in aevo gloria* »⁵¹⁷.

Le récit de Silius Italicus s'écarte de la tradition classique relative au consul et le poète se contente de développer par le moyen de l'amplification épique et des ornements mythologiques la légende classique de Regulus. Chez lui, le consul est associé à Hercule, champion de la civilisation qui fait reculer la barbarie partout où il se rend⁵¹⁸. Il s'agit ici d'une interprétation militaire de la fonction civilisatrice du fils d'Amphytrion.

à travers la plaine ? As-tu donc décidé, Jupiter, de faire se battre avec une telle fureur des peuples destinés à vivre dans une paix éternelle ? »

⁵¹²Silius Italicus, *Punica*, VI, 332.

⁵¹³Silius Italicus, *Punica*, VI, 335 « *insano pugnae tendebat amore* » (tout à son désir forcené de combattre.)

⁵¹⁴Silius Italicus, *Punica*, VI, 326 « *fraudem nectens* » (préparant un piège)

⁵¹⁵Polybe, I, 345 sq.

⁵¹⁶Silius Italicus, *Punica*, XVII, 569.

⁵¹⁷Silius Italicus, *Punica*, VI, 546. (Tout au long des âges reflleurira sa gloire.)

⁵¹⁸Denys d'Halicarnasse, *A.R.*, I, 41-1.

VI. 5. Regulus dans la tradition classique

Au cours de la première guerre punique, Regulus commande la flotte romaine. Il attaque une escadre punique avec une avant-garde de dix navires, mais les Carthaginois font une manœuvre d'encerclement et coulent neuf navires romains. Régulus prend la fuite, mais il revient plus tard avec le reste de la flotte romaine et cause de graves dommages à la flotte carthaginoise. Le consul romain et son collègue L. Manlius Vulso poursuivent leurs opérations militaires jusqu'aux portes de Carthage. Ils remportent une victoire sur les Puniques. Les Romains décident de réduire leur corps expéditionnaire : L. Manlius Vulso repart en Italie avec un énorme butin de guerre et une partie de l'armée, tandis que Regulus reste en Afrique. En 255 avant notre ère, le consul reprend la guerre et s'empare de Tunis. Les pourparlers avec la métropole punique sont infructueux, puisque les Carthaginois ne se plient pas aux exigences du consul romain qu'ils trouvent excessivement dures⁵¹⁹. En effet, celui-ci voudrait leur imposer l'abandon de la Sicile et de la Sardaigne, le paiement des frais de la guerre, un tribut annuel, la reddition des prisonniers sans rançon, l'interdiction de faire la guerre ou la paix sans l'autorisation de Rome, la limitation de la marine de guerre ainsi que l'obligation de secourir Rome en cas de besoin⁵²⁰. Les Carthaginois engagent alors le Lacédémonien Xanthippe et des mercenaires grecs, et se remobilisent. Xanthippe inflige une lourde défaite à l'armée romaine commandée par Régulus et fait celui-ci prisonnier. Seuls deux mille Romains peuvent échapper à la capture.⁵²¹

Selon les annalistes romains, les Carthaginois auraient dépêché leur illustre captif à Rome pour intercéder en leur faveur - pour obtenir soit la cessation des opérations militaires, soit un échange de prisonniers - en exigeant qu'il engage sa parole d'honneur et promette de rentrer à Carthage au cas où sa mission échouerait. Devant le Sénat romain, Régulus déconseille avec véhémence de répondre positivement à la requête de la part des Carthaginois dont il est l'ambassadeur. Toutefois, fidèle à son serment, il repart à Carthage. Tite-Live indique seulement qu'il fut exécuté⁵²². Eutrope et Florus précisent qu'il fut torturé jusqu'à la

⁵¹⁹Eutrope, *Abrégé d'Histoire romaine*, II, 4: « *Tum victi Carthaginenses pacem a Romanis petiuerunt. Quam cum Regulus nollet nisi durissimis condicionibus dare.* » (Alors, vaincus, les Carthaginois demandèrent la paix aux Romains. Régulus ne voulant pas la leur donner, sauf à des conditions particulièrement dures.)

⁵²⁰Dion Cassius, *fragments* 43, 22 sq.

⁵²¹Polybe, I, 29-35, Diodore de Sicile, XXIII, 12 ; Appien, 3.

⁵²²Tite-Live, *Histoire romaine*, XVIII, 7 « *Atilius Regulus in Africa serpentem portentosae magnitudinis cum magna clade militum occidit. Et cum aliquot proeliis bene adversus Carthaginense pugnasset, successorque ei*

mort⁵²³. Aulu-Gelle citant Aelius Tubero et Sempronius Tuditanus assure que les Puniques avaient administré au vieux consul un lent poison avant de le faire partir à Rome pour

senatu prospere bellum gerenti non mitteretur, id ipsum per litteras ad senatum scriptas questus est, in quibus inter causas petendi successoris erat quod agellus eius a mercennariis desertus esset. Quaerente deinde Fortuna ut magnum utiusque casus exemplum in Regulo proderetur, arcessito a Carthaginiensibus Xanthippo. Lacedaemoniorum duce, victus proelio et captus est. Res deinde a ducibus Romanis omnibus terra marique prospere gestas deformaverunt naufragia classium. Tib. Coruncanius primus ex plebe pontifex maximus creatus est. M. Valerius Maximus P. Sempronius Sophus censores cum senatum legerent, XVI senatu moverunt. Lustrum condiderunt, quo censa sunt civium capita CCXCVII milia DCCXCVII. Regulus missus a Carthaginiensibus ad senatum ut de pace et (si eam non posset impetrare) de commutandis captivis ageret, et iureiurando adstrictus, rediturum se Carthaginem, si commutari captivos non placuisset, utrumque negandi auctor senatui fuit, et cum fide custodia reversus esset, supplicio a Carthaginiensibus de eo sumpto periit. (Atilius Regulus, en Afrique, tue, après avoir perdu à cause de lui beaucoup de soldats, un serpent d'une taille monstrueuse ; après avoir remporté plusieurs victoires sur les Carthaginois, le sénat n'envoyant pas de successeur à ce chef victorieux, il s'en plaint dans une lettre au sénat, dans laquelle, entre autres raisons qui lui font demander un successeur, on voit que sa petite propriété est abandonnée par ses domestiques. Puis, le destin voulant, en Régulus, fournir un grand exemple de bonne et de mauvaise fortune, les Carthaginois font venir Xanthippe, général lacédémonien, et Regulus est vaincu dans une bataille et fait prisonnier. Ensuite des succès de tous les généraux romains sur terre et sur mer sont gâtés par le naufrage des flottes. -Tiberius Coruncanius est le premier des plébéiens nommé grand pontife. - Les censeurs Publius Sempronius Sophus et Manius Valerius Maximus, dressant la liste des sénateurs, excluent du sénat seize membres ; ils accomplissent le « lustre », où sont recensés deux cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept citoyens. Regulus, envoyé au sénat par les Carthaginois pour traiter de la paix et, s'il ne peut l'obtenir, de l'échange des prisonniers, mais lié par le serment de revenir à Carthage, si les Romains décident de ne pas échanger les prisonniers, conseille au sénat de refuser l'une et l'autre ; et comme, fidèle à son serment, il est retourné à Carthage, les Carthaginois le mettent au supplice et il meurt.)

⁵²³Florus, I, 18, 23 « *Sed ille quidem par tantae calamitati fuit ; nam nec Punico carcere infractus est nec legatione suscepta. Quippe diversa quam hostis mandauerat censuit, ne pax fieret nec commutatio captiuorum reciperetur. Sed nec illo voluntario ad hostis suos reditu nec ultimo siue carceris seu crucis supplicio deformata maiestas, immo his omnibus admirabilior. Quid aliud quam victor de victoribus atque etiam, quia Carthago non cesserat, de fortuna triumphavit? Populus autem Romanus multo acrior intentiorque pro ultione Reguli quam pro uictoria fuit.* » (Mais celui-ci (Regulus) sut vraiment se montrer à la hauteur d'un si grand malheur; car il ne se laissa briser ni par la prison punique ni par l'ambassade dont il se chargea. Il préconisa en effet des mesures contraires aux instructions de l'ennemi, de façon à empêcher qu'on fit la paix et qu'on acceptât l'échange de captifs. Mais ni son retour volontaire chez ses ennemis, ni le dernier supplice, soit dans sa prison, soit sur la croix, ne ternirent la majesté de cet homme; bien plus, tout cela ne l'en rendit que plus admirable. Que fit-il d'autre que de vaincre ses vainqueurs et même, puisque Carthage n'avait pas cédé, que de triompher de la fortune? D'autre part, le peuple romain montra beaucoup d'ardeur et de volonté à venger Regulus qu'à remporter la victoire.) ; Eutrope, II, 25,1 -3: « *Ille, Romam cum venisset, inductus in senatum nihil quasi Romanus egit dixitque se ex illa die qua in potestatem Afrorum venisset Romanum esse desisse. Itaque et uxorem a complexu remouit et senatui suasit ne pax cum Poenis fieret; illos enim fractos tot casibus spem nullam habere; tanti non esse ut tot milia captiuorum propter unum se et senem et paucos qui ex Romanis capti fuerant redderentur. Itaque obtinuit. Nam Afros pacem petentes nullus admisit. Ipse Carthaginem rediit offerentibusque Romanis ut eum Romae tenerent negavit se in ea urbe mansurum in qua, postquam Afris seruiet, dignitatem honesti civis habere non posset. Regressus igitur ad Africam omnibus supplicii extinctus est.* » (A son arrivée à Rome, introduit dans le Sénat, il ne se comporta pas comme un Romain et déclara que depuis le jour où il était tombé au pouvoir des Africains, il avait cessé d'être Romain. C'est pourquoi, il repoussa les embrassements de sa femme et persuada les Romains de ne pas faire la paix avec les Carthaginois, car, disait-il, ces derniers, brisés par tant d'échecs, n'avaient aucun espoir; cela n'était pas un marché valable d'échanger contre tant de milliers de prisonniers lui seul, un homme âgé, et les quelques hommes qui avaient été capturés parmi les Romains. Aussi obtint-il gain de cause, car personne ne reçut les Africains qui demandaient la paix. Lui-même revint à Carthage et, aux Romains qui lui offraient de le garder à Rome, il déclara qu'il ne resterait pas dans une ville où, après avoir été l'esclave des Africains, il ne pourrait avoir la dignité d'un citoyen honorable. Revenu donc en Afrique, il mourut dans des supplices de toutes sortes.)

l'obliger à rentrer chez eux, et qu'à son retour, ils l'auraient enfermé dans l'obscurité puis aveuglé en l'exposant face au soleil, les yeux exposés, les paupières cousues⁵²⁴ :

« *Tubero in « Historiis » scriptum reliquit, bello primo Poenico Atilium Regulum consulem in Africa, castris apud Bagradam flumen positis, proelium grande atque acre fecisse adversus unum serpentem in illis locis stabulantem inuistatae inmanitatis, eumque magna totius exercitus conflictione balistis atque catapultis diu oppugnatum, eiusque interfecti corium longum pedes centum et viginti Romam misisse. Quod satis celebre est de Atilio Regulo, id nuperrime legimus scriptum in Tuditanis libris : Regulum captum ad ea quae in senatu Romae dixit, suadens ne captiui cum Carthaginensibus permutarentur, id quoque addidisse, uenenum sibi Carthaginenses dedisse, non praesentarium, sed eiusmodi quod mortem in diem proferret, eo consilio, ut uiueret quidem tantisper quod fieret permutatio, post autem grassante sensim ueneno contabsceret. Eundem Regulum Tubero in « Historiis » redisse Carthaginem nouisque exemplorum modis excruciatum a Poenis dicit: « In atras, inquit, et profundas tenebras eum claudebant ac diu post, ubi erat uisus sol ardentissimus, repente educebant et aduersus ictus solis oppositum continebant atque intendere in caelum oculos cogebant. Palpebras quoque eius, ne coniuere posset, sursum ac deorsum diductas insuebant. » Tuditanus autem somno diu prohibitum atque ita uita priuatum refert, idque ubi Romae cognitum est, nobilissimos Poenorum captiuos liberis Reguli a senatu deditos et ab his in armario murcibus praefixo destitutos eademque insomnia cruciatos interisse. »*

(Tubéron a laissé en écrit dans ses *Histoires* que lors de la première guerre punique, le consul Atilius Regulus qui avait installé son camp près du fleuve Bagrada en Afrique, livra un combat grand et violent contre un seul serpent, d'une taille inouïe, qui vivait là : qu'il l'attaqua longtemps avec grands efforts de toute son armée à coups de balistes et de catapultes, et qu'après l'avoir tué il envoya à Rome sa peau longue de cent vingt pieds. Ce qui est bien connu sur Regulus, je l'ai lu récemment dans les livres de Tuditanus : que Régulus prisonnier ajouta à ce qu'il a dit au sénat à Rome pour le persuader de ne pas accepter l'échange des prisonniers contre des Carthaginois que les Carthaginois lui avaient donné du poison à effet non immédiat, qui causât la mort à terme, dans l'intention qu'il vécût seulement le temps de faire l'échange, mais qu'il se consumât ensuite, le poison gagnant peu à peu. Tubero dans ses *Histoires* dit que le même Regulus revint à Carthage et qu'il fut torturé à mort par les Carthaginois avec des raffinements extraordinaires et sans exemple: « Ils l'enfermaient, dit-il,

⁵²⁴ Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, VII, 3-4. Cf. aussi Cicéron, *In Pis.* 43, Horace, *Odes*, 3, 5, 13 ; Diodore, 23, 16 ; Valère Maxime, 9, 2 ext. 1 ; Zonaras, 8, 15.

dans des ténèbres noires et profondes, et longtemps après, lorsque était apparu un soleil très brûlant, ils le faisaient sortir soudain, le tenaient exposé aux coups de soleil et le contraignaient de maintenir ses yeux vers le ciel. Et pour qu'il ne pût cligner des yeux, ils lui cousaient aussi les paupières écartées en haut et en bas. » Tuditanus, quant à lui, rapporte qu'on l'empêcha longtemps de dormir, qu'il perdit la vie ainsi, et que lorsque cela fut connu à Rome le sénat livra les plus nobles des prisonniers carthaginois aux enfants de Regulus, qu'ils furent placés par ceux-ci dans un coffre garni de pointes et qu'ils périrent soumis à la même torture et à l'insomnie. »)

Cicéron raconte que le consul romain mourut d'insomnie et de faim⁵²⁵. Appien et Aurelius Victor rapportent que le consul romain fut enfermé dans une cage dont les multiples pointes lui interdisaient tout appui et qu'il mourut de privation de sommeil⁵²⁶. La tradition romaine présente Regulus comme l'incarnation de la bravoure - face à un sort qu'il devine cruel - et de la *Romana fides* opposée à la *fraus Punica*.⁵²⁷ « Et pourtant il savait quelles tortures lui préparait le bourreau barbare⁵²⁸ » s'émerveille Horace en rendant hommage au refus du Romain de concéder aux Carthaginois le rachat des captifs puniques et le courage de son attitude. Cicéron y fait référence dans plusieurs de ses discours⁵²⁹. L'ignoble conduite des Carthaginois envers leur malheureux captif justifierait, aux yeux de Valère Maxime, la destruction totale de Carthage. D'ailleurs, Régulus est, aux yeux du moraliste romain, le prototype inégalé des respects des engagements comme en témoigne ce passage élogieux :
« *Sed quae ad custodiam religionis adtinent, nescio an omnes M. Atilius Regulus praecesserit, qui ex victore speciosissimo insidiis Hasdrubalis et Xanthippi Lacedaemonii ducis ad miserabilem captivi fortunam deductus ac missus ad senatum populumque Romanum legatus ut ex se et uno et sene complures Poenorum iuvenes pensarentur, in contrarium dalto consilio Carthaginem petit, non quidem ignarus ad quam crudeles quamque merito sibi infestos hostes reuerteretur, uerum quia his iurauerat, si captivi eorum redditi non forent, ad eos sese rediturum. Potuerunt profecto dii immortales efferatam mitigare saevitiam. Ceterum quo clarior esset Atilii gloria Carthaginenses moribus suis uti passi sunt, tertio Punico bello religiosissimi spiritus tam crudeliter uexati urbis eorum interitu iusta exacturi piacula ».*

⁵²⁵ Cicéron, *De finibus*, V, 27: « *nonne beatior quam, ut item sapiens fuerit, qui in potestate hostium uigiliis et inedia macatus est, Regulus ?* » (n'a-t-il pas été, à votre avis, plus heureux que Régulus, que je suppose de même avoir été sage, et que les Carthaginois firent mourir de faim et de veilles ?)

⁵²⁶ Appien, *Guerres puniques*, 5 ; Aurélius Victor, *De viris illustribus Romae*, 40.

⁵²⁷ Valère Maxime, 9, 6 ; Horace, *Odes*, 3, 5, v 33: « *qui perfidis se credit hostibus* » (qui s'est confié à des ennemis perfides.)

⁵²⁸ Horace, *Odes*, III, 5, 49-50: « *Atqui sciebat quae sibi barbarus torto pareret* »

⁵²⁹ Cicéron, *Pro Sestio*, 127 ; *De fin.* II, XX, 65 ; *De off.* III, 27, 99 sq.

(Mais en ce qui concerne le respect des prescriptions de la religion, je crois que c'est toujours Marcus Atilius Regulus qui garde le premier rang, lui qui, après avoir été un vainqueur particulièrement brillant, se laissa prendre au piège d'Hasdrubal et du général lacédémonien Xanthippe pour tomber dans la condition misérable de prisonnier, et qui, envoyé à Rome pour proposer au sénat et au peuple d'échanger sa liberté, lui qui était seul et qui n'était qu'un vieillard, contre celle de tout un groupe de combattants puniques, conseilla le contraire et partit pour Carthage, sans ignorer bien sûr vers quels ennemis il revenait, combien ils étaient cruels et, à juste titre, irrités contre lui, mais parce qu'il leur avait juré que, si les prisonniers ne leur étaient pas rendus, il retournerait chez eux. Les dieux immortels auraient certes pu adoucir leur cruauté sauvage. Mais pour donner plus d'éclat à la gloire d'Atilius ils ont laissé les Carthaginois se conduire selon leurs habitudes, avec l'intention, au cours de la troisième guerre punique, d'accorder à une âme si respectueuse de ses obligations la vengeance qu'elle méritait en détruisant la ville qui l'avait traitée si cruellement.)

Le sort de Regulus alimente les réflexions de Sénèque sur la Providence. Il résout le paradoxe, selon ce philosophe, d'un homme vertueux accablé par une fortune qui serait versatile en considérant que cette fortune lui fournit en réalité l'occasion de faire preuve de sa valeur et de fournir une belle leçon d'héroïsme⁵³⁰ :

« Veniamus ad Regulum : quid illi fortuna nocuit quod illum documentum fidei, documentum patientiae fecit? Figunt cutem clavi et quocumque fatigatum corpus reclinauit, uulneri incumbit ; in perpetuam uigiliam suspensa sunt lumina: quanto plus tormenti tanto plus erit gloriae. Vis scire quam non paeniteat hoc pretio aestimasse uirtutem? Refige illum et mitte in senatum : eandem sententiam dicet. »

(Venons à Regulus. En quoi la Fortune l'a-t-elle maltraité, lorsqu'elle a fait de lui le modèle de la loyauté, le modèle de la constance ? Les clous traversent ses chairs, et de quelque côté que son corps fatigué s'appuie, il pèse sur une blessure, et ses paupières sont tenues ouvertes pour des veilles sans repos. Plus vive est la torture, plus grande sera la gloire. Veux-tu savoir s'il se repent d'avoir mis la vertu à si haut prix ? Rends-lui la vie et renvoie-le au sénat : il opinera encore de même.)

⁵³⁰Sénèque, *De Providentia*, 3, 9.

Néanmoins, Polybe ne dit rien du sacrifice et du dévouement du consul romain pour sa patrie. L'historien grec souligne que son refus d'indulgence devant le malheur des Carthaginois vaincus se retourna contre lui :

« Ἐν ᾧ καιρῷ πολλά τις ἂν ὀρθῶς ἐπισημαινόμενος εὖροι πρὸς ἐπανόρθωσιν τοῦ τῶν ἀνθρώπων βίου συντελεσθέντα. καὶ γὰρ τὸ διαπιστεῖν τῇ τύχῃ, καὶ μάλιστα κατὰ τὰς εὐπραγίας, ἐναργέστατον ἐφάνη πᾶσιν τότε διὰ τῶν Μάρκου συμπτωμάτων· ὁ γὰρ μικρῷ πρότερον οὐ διδοῦς ἔλεον οὐδὲ συγγνώμην τοῖς πταίουσιν παρὰ πόδας αὐτὸς ἤγετο δεησόμενος τούτων περὶ τῆς ἑαυτοῦ σωτηρίας »

(Cet épisode peut découvrir à qui le considère avec justesse plusieurs enseignements qui contribueront à redresser les erreurs humaines. Car il ressort lumineusement pour tout le monde des malheurs de Regulus qu'il faut se défier de la Fortune, surtout au milieu des succès : lui qui, si peu de temps auparavant, n'accordait ni pitié ni pardon aux vaincus, se trouvait tout d'un coup réduit à leur demander la vie sauve.).⁵³¹

Le récit de sa fin - que Polybe ne rapporte pas -, et sur laquelle T.Mommsen ne voit pas de fait démontré⁵³², serait une pure invention selon l'avis d'historiens modernes comme S.Lancel⁵³³ qui écrit : « Polybe ne souffle plus mot de Regulus depuis sa capture sur le champ de bataille, et il est probable qu'il mourut obscurément dans les geôles carthaginoises. »

Diodore de Sicile rapporte que la veuve de Regulus et ses fils se vengent cruellement de la mort du consul en maltraitant deux prisonniers carthaginois, les enfermant dans un local minuscule et le privant de nourriture⁵³⁴, ou selon Aulu-Gelle en les enfermant dans une caisse

⁵³¹Polybe, I, 35,1-3.

⁵³²Mommsen, *Histoire romaine, Depuis la réunion de l'Italie jusqu'à la soumission de Carthage et de la Grèce*, chapitre II ; cf aussi sur cette question E.Pais, « I tormenti inflitti ad Atilio Regolo et l'autenticità della tradizione romana » dans *Ricerche sulla storia e sul diritto pubblico di Roma*, IV, p. 411 sq.

⁵³³S.Lancel, *Carthage*, Paris, Fayard, 1992, p. 387.

⁵³⁴Diodore de Sicile, fragments du livre 28,12 « Profondément irritée par la mort de son mari et croyant que, s'il avait quitté la vie, c'était par le manque de soins, la mère des jeunes gens poussa ses enfants à maltraiter les prisonniers. On les emmena donc dans un cachot tout à fait étroit où le manque de place les contraignit à demeurer patiemment, le corps replié sur lui-même comme des bêtes sauvages. Après quoi, comme on les avait privés de nourriture pendant cinq jours, Bodostor mourut de désespoir et de privations, tandis qu'Hamilcar, qui avait un moral de fer, résistait, bien que l'espoir auquel il se raccrochait fût dérisoire. Alors qu'il implorait souvent cette femme et lui énumérait avec des larmes le soin qu'il avait eu pour son mari, celle-ci se montra si éloignée des sentiments d'humanité et de la faculté de raisonner propre à l'homme qu'elle tint le cadavre enfermé avec lui pendant cinq jours et fournit au malheureux un peu de nourriture, sans viser d'autre but que

hérissée de pointes⁵³⁵. L'un, nommé Bodostar en meurt ; l'autre, Hamilcar, est sauvé de justesse et libéré par l'intervention des tribuns alertés par les esclaves de la famille de Régulus que le sort des captifs avait apitoyés. Bien plus tard au XII^e siècle, l'auteur byzantin Zonaras évoque rapidement cette question, disant que « informés (de la mise à mort de Regulus), les Romains livrèrent les plus importants parmi les prisonniers qu'ils avaient faits à ses enfants afin de leur infliger des supplices et de les mettre à morts en représailles »⁵³⁶. Le long texte de l'historien sicilien est la source la plus développée sur cette question. Il convient de rappeler que le point particulier du traitement des captifs puniques a eu une incidence directe sur le débat d'ensemble sur l'histoire de la mission à Rome qui a été confiée par les Puniques au consul vaincu et de son supplice subséquent. On a pu voir dans les souffrances infligées aux prisonniers de guerre carthaginois un exemple de l'application de la loi du talion à Rome : c'est ainsi qu'en 1846, un historien allemand, K. Halthaus, ou, en 1921, en Italie, E. Pais interprétaient les faits⁵³⁷. La famille du consul se serait vengée de cette manière du sort qui a été imposé à Régulus et les supplices endurés par les prisonniers puniques serait à tenir pour historique, dans la présentation qui nous en est donnée. Néanmoins, on a pu tout aussi faire entrer la thèse d'une historicité du supplice des captifs carthaginois sur la position, inverse, d'une invention de l'épisode de Regulus, dans une perspective de remise en cause globale de la conduite héroïque du chef de guerre romain : l'histoire aurait été imaginée pour laver les Romains de la cruauté dont ils se seraient, les premiers, rendus coupables à l'encontre des Carthaginois qui étaient tombés entre leurs mains. Ils les auraient traités aussi durement que nous le rapportent les textes que nous avons cités, mais, loin de répondre à de justes représailles envers le traitement indigne qui avait été infligé au consul

celui d'endurer son infortune. Mais, désespérant d'obtenir la pitié par ses prières, Hamilcar se répandit en clameurs, prenant à témoin Zeus Xénios, protecteur des étrangers, et les dieux qui surveillent les choses humaines : au lieu de la généreuse reconnaissance qui lui était due, voici qu'il recevait en retour un châtement dépassant ce qu'un homme peut subir ! Pourtant il ne mourut point, qu'une divinité ait eu pitié de lui ou même que le hasard lui ait apporté une assistance qui dépasse l'entendement. Alors qu'il était à la dernière extrémité, aussi bien en raison des odeurs délétères exhalées par le cadavre que de son mauvais état général, quelques esclaves domestiques révélèrent à certaines personnes ce qui se passait. Celles-ci, horrifiées par la scélératesse, la dénoncèrent aux tribuns de la plèbe. Ainsi donc, comme ce traitement cruel avait paru scandaleux, les magistrats firent comparaître les Atilii et, pour peu, ils auraient affiché l'ouverture d'un procès capital, au motif qu'ils déshonoraient Rome. Et ils menacèrent de leur infliger le châtement qu'ils méritaient s'ils ne prenaient pas tout le soin possible des prisonniers. Eux, après avoir accablé leur mère de reproches, incinérèrent Bodostar et envoyèrent ses cendres à sa famille. Quant à Hamilcar, ils le tirèrent de sa détresse physique. »

⁵³⁵ Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, VII, 4 « *Idque ubi Romae cognitum est, nobilissimos Poenorum captivos liberis Reguli a senatu deditos et ab his in armario muricibus praefixo destitutos eademque insomnia cruciatos interisse.* » (Lorsque cette nouvelle fut connue à Rome, le sénat livra les plus illustres d'entre les prisonniers carthaginois aux enfants de Régulus, qui les enfermèrent dans une armoire garnie de pointes de fer, où le supplice de l'insomnie termina aussi leur existence).

⁵³⁶ Zonaras, VIII, 15, 395 c.

⁵³⁷ K. Halthaus, *Geschichte Roms im Zeitalter der punischen kriege*, Leipzig, I, 350 - 369; E. Pais, *op cit*, p. 411-437.

vaincu, ce serait à la cruauté dont eux-mêmes auraient fait preuve envers leurs prisonniers que répondrait la belle histoire du général romain se sacrifiant dans l'intérêt suprême de la patrie. Celle-ci n'aurait été qu'une affabulation, destinée à justifier les Romains de ce qu'ils avaient fait subir à leurs captifs⁵³⁸. Diodore offre une version sensiblement différente de celle que rapporte la tradition romaine sur la cruauté des Carthaginois et sur leur manque de foi⁵³⁹. Dans ce passage de la *Bibliothèque historique*, loin de maltraiter le général romain vaincu tombé entre leurs mains, les Puniqes le traitent avec le plus grand soin, se gardant de toute ἀμέλεια (manque de soin). Dans ses plaintes pathétiques, le captif carthaginois- Hamilcar - insiste sur les prévenances dont il aurait entouré Regulus, prévenances telles qu'elles auraient dû lui mériter, à son avis, la reconnaissance de la famille du général romain vaincu. Et si la femme du consul croit que son mari a été victime de mauvais traitements de la part des ennemis puniques, ce qui l'amène à se comporter de la cruelle manière que relate le texte de l'historien sicilien, c'est là l'effet d'une erreur : en réalité les Carthaginois n'ont pas maltraité leur prisonnier. Le témoignage de Diodore de Sicile montre qu'à la version classique de l'histoire- bien évidemment favorable à Rome qui mettait en avant la *Punica crudelitas* - , s'opposait une autre qui montrait que les descendants de Didon avaient traité du mieux qu'ils avaient pu leur illustre prisonnier et qu'il était mort de mort naturelle. Mais ces événements - qui réhabilitent les Carthaginois - sont totalement absents de la version fournie par Silius Italicus.

Par ailleurs, le parallèle implicite suggéré entre Regulus et Hannibal fait apparaître celui-ci une nouvelle fois comme un émule dévoyé d'Alcide et comme une figure antithétique du *vir Romanus* - illustre par sa *fides* - et en même temps fait ressortir Carthage comme la

⁵³⁸ Nous pouvons citer la présentation de cette thèse que S. Gsell donnait dans son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, III, Paris, 1918, p. 89-90 : « (On nous dit que Regulus) retourna en Afrique, fidèle à sa parole, et succomba à d'horribles supplices. Tout cela paraît avoir été inventé pour justifier les tortures infligées par la femme et les enfants de Regulus à deux prisonniers confiés à leur garde ; les tribuns avaient dû intervenir pour sauver celui qui avait survécu. »

⁵³⁹ Augustin précise que le nom de Regulus aurait été rayé de l'album sénatorial- ce qui ne pourrait passer que pour une punition, qu'on n'aurait certainement pas infligée à un héros. Augustin fournit cette information dans sa lettre 125, dans un passage que nous donnons en traduction (« Régulus n'avait rien appris de nos écritures sur l'impiété d'un faux serment, il n'avait pas entendu parler de la faux de Zacharie, et certainement ce n'était pas par le Christ mais par les démons qu'il avait juré aux Carthaginois. Mais il ne songea pas à se sauver des tortures certaines et d'une mort horrible en alléguant que son serment n'avait pas été libre, mais il accepta pour ne pas se parjurer, parce qu'il avait fait son serment par sa volonté. Les censeurs de Rome ne voulurent pas accepter, non pas au nombre de saints, mais à celui des sénateurs, non pas dans la gloire céleste, mais dans une assemblée terrestre, ceux qui, par crainte de la mort et de peines cruelles, aimèrent mieux se parjurer que de retourner au milieu d'ennemis intraitables. Bien plus, ils repoussèrent celui qui s'était cru justifié du reproche de parjure parce que, après son serment, il était retourné chez l'ennemi, par je ne sais quel semblant de nécessité »). La raison donnée pour la radiation de Regulus est qu'il aurait manqué à son serment de défendre les propositions des Puniqes.

terre de prédilection de la barbarie, une contrée faisant obstacle au développement de la civilisation, « une terre de feu »⁵⁴⁰ une terre hostile, terre où la cruauté cohabite avec la ruse⁵⁴¹. La conduite cruelle des Puniqes - dont l'authenticité historique ne peut pas être garantie - envers Regulus⁵⁴² (qui mériterait de siéger parmi les Olympiens) démontre que perfidie et cruauté sont des traits topiques du caractère carthaginois⁵⁴³, et apparaît comme une inversion des valeurs romaines, avec la mise en valeur du caractère inhumain des usages barbares. C'est la matérialisation emblématique de la *Punica feritas*. Cette cruauté est l'objet d'une réprobation morale : la conduite envers le consul romain est révélatrice d'une barbarie qui est d'ordre éthique et constitue une déviance par rapport à la « norme » romaine dans l'attitude vis-à-vis des prisonniers de guerre⁵⁴⁴. On pourrait relever tous les qualificatifs et les expressions dénotant cette agressivité connotée d'inhumanité car Carthage est l'archétype même de la terre perfide⁵⁴⁵ - oublieuse des serments - et barbare⁵⁴⁶. Le poète flavien ne manque pas de comparer les Puniqes aux bêtes sauvages. Cette étroite parenté avec le règne animal va jusqu'à l'assimilation⁵⁴⁷. Les Carthaginois sont, d'ailleurs, assez souvent comparés par Silius au serpent venimeux⁵⁴⁸. F. Spaltenstein note que les serpents africains étaient

⁵⁴⁰ Les termes traduisant la chaleur étouffante caractéristique de l'Afrique abondent dans l'épopée silienne: « *aridus* » (II, 62, III, 251.) ; « *arens* » (VI, 140) ; « *aestiferus* » (I, 194, XVII, 447) ; « *torrere* » (I, 194).

⁵⁴¹ Silius Italicus, *Punica*, I, 219 : « *tellus nec fidens nudo sine fraudibus ensi* » (une terre où l'on ne se fie à l'épée que si la ruse l'accompagne). Lucain, *La Pharsale*, IV, 736 -737: « *Libycas...fraudes infectaque semper/Punica bella dolis* » (les fourberies libyennes et ces guerres puniques toujours infectées de ruses.)

⁵⁴² Silius Italicus, *Punica*, VI, 123 « *ille sacer et numine nullo inferor* » (héros sacré que ne dépasse aucune divinité), VI, 131-132 « *in egregio cuius sibi pectore sedem/ceperat alma Fides mentemque amlexa tenebat.* » (ce noble cœur, où s'était établie la sainte Loyauté, elle dont l'étreinte enserrait son âme) ; VI, 426 « *humana maior species erat* » (il était d'une prestance plus qu'humaine)

⁵⁴³ Silius Italicus, *Punica*, VI, 64: « *infidis servasse fidem memorabere Poenis* » (rappellera qu'aux Puniqes sans foi tu gardas la foi jurée)

⁵⁴⁴ Cf. à ce propos Plaute, *Les Captifs*.

⁵⁴⁵ Silius Italicus, *Punica*, VI, 89, « *periura Carthago* » (Carthage, la parjure) ,VI, 479 « *Carthago, fraudum domus* » (Carthage, repaire des fourberies) VI,483 « *gensque astu fallere laeta* » (cette nation qui se plaît à tromper) ;VI, 516 « *populis nefandis* » (peuples infâmes)

⁵⁴⁶ Silius Italicus, *Punica*, VI, 507 « *...duras Carthaginis iras* » (les farouches colères de Carthage » ; VI, 528 « *Tyrio furori* » (la rage tyrienne) ».

⁵⁴⁷ Silius Italicus, *Punica*, VI, 531-532 « *Ritus imitantem irasque ferarum/Pygmalioneam ...gentem* » (la race de Pygmalion, pareille aux fauves en ses pratiques furieuses).

⁵⁴⁸ Silius Italicus, *Punica*, III,208-210 « *Quantus per campos populatis montibus actas/contorquet silvas squalenti tergore serpens/et late humectat terras spumante ueneno* » (Semblable à ce serpent au dos tout hérissé d'écailles qui, ayant ravagé les montagnes, pousse et projette les arbres dans les plaines et mouille l'étendue du pays de sa bave venimeuse); XII,5-10 « *prorumpit Capua Poens uicinaque late/praemisso terrore quatit:ceu condita bruma/dum Riphaea rigent Aquilonis flamina,tandem/auoluit serpens arcana membra cubili/et spondente die nouus emicat atque coruscum/fert caput et saniem sublati faucibus efflat* » (Hors de Capoue s'élance le Carthaginois; par les pays voisins au loin la terreur le précède, il les ébranle ; ainsi reste caché, aux frimas, tandis que se refroidissent les souffles riphéens de l'Aquilon, puis enfin déroule ses anneaux hors de sa couche secrète le serpent et, quand le jour l'y engage, tout nouveau, il resplendit, porte haut la tête qu'il agite et souffle le poison de sa gorge qu'il tend) ; 55-59 « *Haude secus, occuluit saxi quo uertice fetus/ales fulua Iouis, tacito si ad culmina nisu/euasit serpens terretque propinquus hiatu,/illa, hostem rostro atque assuetis fulmina ferre /unguibus incessens, nidi circumuolat orbem* » (Ainsi quand, sur la pointe du rocher où l'oiseau fauve de Jupiter a caché ses

célèbres⁵⁴⁹. A force de fréquenter ces reptiles, les Carthaginois en viennent en quelque sorte à assimiler leurs caractéristiques nocives. L'analogie avec le serpent accentue la connotation de perfidie. **La lutte du Romain contre le serpent de Bagra est de ce point de vue tout à fait symbolique.** Carthage est donc la terre de l'animalité⁵⁵⁰.

VI. 6. Bouclier du Punique :

Silius Italicus ne pouvait pas manquer de placer dans son épopée le *topos* du chef de guerre recevant des nouvelles armes à l'instar d'Achille et d'Enée. Mais à la différence de l'artillerie de ces deux héros illustres, le bouclier d'Hannibal n'est pas l'œuvre des dieux. Ce qui sape d'emblée la similitude avec ces figures de proue de la guerre de Troie. En effet, au moment où le conflit contre Sagonte est sur le point d'éclater, le Punique reçoit de nouvelles armes. L'armure d'Achille comme celle d'Enée est une création divine car celui à qui elle est destinée est un héros qui est sélectionné par les Olympiens et par les *Fata* pour exécuter leur volonté. Il est, par conséquent, promu à un grand destin. C'est un héros du Bien. La description du bouclier offert au Barcide⁵⁵¹ contient des scènes empruntés aux livres I et IV

petits, dans un effort silencieux, un serpent se hisse au sommet et, tout proche, gueule béante, les fascine, alors l'oiseau attaquant l'ennemi de son bec et de ses serres habituées à porter la foudre, vole en cercle autour du nid.); XVII, 447- 450 « *qualis in aestiferis Garamantum feta ueneno/atollit campis feruenti pastus harena/colla Paraetonus serpens lateque per auras/undantem torquet perfundens nubila tabem.* » (Ainsi dans les plaines torrides des Garamantes, un serpent parétonien nourri de sable brûlant hausse son cou plein de venin et lance dans les airs le fluide empoisonné dont il inonde les nuages.)

⁵⁴⁹F. Spaltenstein, *Commentaire des Punica*, (livre 9 à 17), Genève, 1990, p 474.

⁵⁵⁰Cela rejoint la conception aristotélicienne selon laquelle les populations vivant dans des régions excessivement chaudes ou froides sont caractérisées comme « bestiales » (thériôdeis) : cf. *Ethique à Nicomaque*, 7, 6, 1148 b 19 sq. ; *Probl.*, 14, 1, 909 a 13.

⁵⁵¹ *Punica*, II, 395- 452 « *Ecce autem clipeum saeuo fulgore Oceani gentes ductori micantem dona ferebant, Callaicae telluris opus, galeamque coruscis subnixam cristis, uibrant quae uertice coni albens niueae tremulo nutamine pennae, ense, unam ac multis fatalem milibus hastam; praeterea textam nodis auroque trilicem loricam, nulli tegimen penetrabile telo. haec, aere et duri chalybis perfecta metallo atque opibus perfusa Tagi, per singula laetis lustrat ouans oculis et gaudet origine regni. Condebat primae Dido Carthaginis arces, instabatque operi subducta classe iuuentus.*

*molibus hi claudunt portus, his tecta domosque
partiris, iustae Bitia uenerande senectae.
ostentant caput effossa tellure repertum
bellatoris equi atque omen clamore salutant.
has inter species orbatum classe suisque
Aenean pulsum pelago dextraque precantem
cernere erat: fronte hunc auide regina serena
infelix ac iam uultu spectabat amico.
hinc et speluncam furtiuaque foedera amantum
Callaicae fecere manus: it clamor ad auras
latratusque canum, subitoque exterrita nimbo
occultant alae uenantum corpora siluis.
nec procul Aeneadum uacuo iam litore classis
aequora nequiquam reuocante petebat Elissa.
ipsa pyram super ingentem stans saucia Dido
mandabat Tyriis ultricia bella futuris,
ardentemque rogum media spectabat ab unda
Dardanus et magnis pandebat carbasa fatis.
parte alia supplex infernis Hannibal aris
arcanum Stygia libat cum uate cruorem
et primo bella Aeneadum iurabat ab aeuo.
at senior Siculis exultat Hamilcar in aruis :
pirantem credas certamina anhela mouere,
ardor inest oculis, toruumque minatur imago.
Necnon et laeuum clipei latus aspera signis
implebat Spartana cohors; hanc ducit ouantem
Ledaeis ueniens uictor Xanthippus Amyclis.
iuxta triste decus pendet sub imagine poenae
Regulus et fidei dat magna exempla Sagunto.
laetior at circa facies: agitata ferarum
agmina uenatu et caelata mapalia fulgent,
nec procul usta cutem nigri soror horrida Mauri
adsuetas mulcet patrio sermone leaenas.
it liber campi pastor, cui fine sine ullo
inuetitum saltus penetrat pecus: omnia Poenum
armenti uigilem patrio de more secuntur,
gaesaeque latratorque Cydon tectumque focique
in silicis uenis et fistula nota iuuencis.
eminet excelso consurgens colle Saguntos,
quam circa immensi populi condensaque cingunt
agmina certantum pulsantque tremantibus hastis.
extrema clipei stagnabat Hiberus in ora,
curuatis claudens ingentem flexibus orbem.
Hannibal abrupto transgressus foedere ripas
Poenorum populos Romana in bella uocabat.
tali sublimis dono, noua tegmina latis
aptat concutiens umeris celsusque profatur:
« Heu quantum Ausonio sudabitis, arma, cruore !
quas, belli uidex, poenas mihi, Curia, pendes ! »
Iamque senescebat uallatus moenibus hostis,*

« Tout à coup surviennent des présents magnifiques offerts au général carthaginois par les nations de l'Océan : un bouclier dont l'éclat répandait la terreur, c'était un ouvrage de Galice; un casque surmonté d'un cimier étincelant, et d'où s'élevait une aigrette brillante dont les plumes blanches comme la neige allaient se balançant avec grâce. On y avait joint une épée et une lance qui devait être funeste à tant de guerriers, une cuirasse d'un triple tissu de chaînons d'or, défense impénétrable à tous les traits. Les diverses pièces de cette armure faite d'airain, ou de l'acier le plus pur, réunissaient toutes les richesses du Tage. Annibal parcourt des yeux chaque objet avec transport, et y reconnaît avec joie l'origine de sa patrie.

Didon y bâtissait les forts de Carthage naissante.

La jeunesse, après avoir tiré ses vaisseaux sur le rivage, s'y livrait avec ardeur aux travaux. Les uns jettent des

de l'épopée virgilienne et reprend le thème général de l'œuvre à savoir que la deuxième guerre punique trouve ses origines dans l'affront essuyé par Didon.

En effet, après avoir affirmé son *auctoritas* sur les tribus ibériques, Hannibal reçoit de leur part un bouclier qui est l'objet d'une *ekphrasis*. La scène prend une valeur significative puisqu'il s'agit de la dernière apparition du Barcide à Sagonte. Hannibal reçoit avec bonheur le présent qui lui a été fait : les armes. Ensuite vient l'*ekphrasis* du bouclier qui peint les motifs admirés par le Carthaginois sur le bouclier : une partie est réservée, sur la droite, à la reine Didon et à son amant Enée, depuis l'arrivée de celui-ci à Carthage jusqu'à son départ et le suicide de la reine. Hannibal jurant d'entreprendre une guerre contre les descendants du Troyen et le départ d'Hamilcar en Sicile sont également représentés. Sur la gauche du bouclier, sont représentés Xanthippe et les supplices de Regulus, ensuite une scène de vie pastorale et de chasse carthaginoise ; le siège de Sagonte est également peint. Sur les bords du bouclier coule l'Ebre que le chef carthaginois franchit pour commencer la guerre contre

môles devant le port; les autres reçoivent du juste Blitias les huttes et les habitations ; la répartition en est confiée à sa vieille vénérable. On montre avec orgueil la tête d'un cheval belliqueux, trouvée en creusant la terre; et la cité salue l'heureux augure de ses joyeuses clameurs. Au milieu de ce spectacle paraissait Enée qui, après avoir perdu sa flotte et ses compagnons, et, fuyant sur les mers, venait, en suppliant, demander un asile. Didon, cette reine infortunée, le contemple d'abord d'un air satisfait et empressé, et bientôt lui jette des regards de tendresse. La main habile de l'artiste y avait ciselé la grotte et l'union clandestine des deux amants. On croit entendre retentir les airs des cris auxquels se mêlent les aboiements des chiens. Des troupes de chasseurs effrayés couraient se cacher au sein des forêts. Non loin de là, la nouvelle flotte des Troyens avait déjà quitté le rivage, et gagnait la haute mer, sans s'inquiéter d'Élise qui les rappelait en vain.

Cette reine, debout sur un bûcher élevé, venait de se donner le coup mortel, et chargeait les Tyriens futurs du soin de la venger les armes à la main. Le Troyen, du milieu des ondes, contemplait ce bûcher embrasé, et ouvrait toutes ses voiles à sa grande destinée.

De l'autre côté, Hannibal, dans la posture d'un suppliant, sacrifiait aux dieux de l'enfer, et faisait couler, avec la prêtresse du Styx, le sang de la victime dans la fosse magique. Là, il jurait, dès son enfance, une guerre ouverte aux descendants d'Enée. Le vieil Amilcar bondissait vainqueur dans les champs de Sicile. On eût cru l'apercevoir, vivant, pousser dans la mêlée ses phalanges hors d'haleine : c'était l'ardeur de ses yeux, c'était la menace de son visage farouche.

Du côté gauche du bouclier s'étendait en relief la cohorte lacédémonienne marchant en triomphe sous la conduite du victorieux Xanthippe venu d'Amyclée. Près d'elle on voit Régulus, triste ornement, avec tout l'appareil de son supplice, donnant à Sagonte un grand exemple de bonne foi. Tout autour brillent des figures en plus grand nombre : des troupes de bêtes fauves poursuivies par des chasseurs, des huttes de nomades ciselées. Près de là l'horrible soeur du Maure, dont le soleil a brûlé la peau, caresse des lionnes apprivoisées au langage de sa nation. Le pâtre erre librement dans la campagne, laissant son troupeau s'enfoncer dans le bois, sans lui imposer de limites. Tout rappelle les usages et le pays de l'Africain, guide vigilant des troupeaux : ses javelots, son chien de Crète, sa butte, le caillou qui recèle le feu dans ses veines, et sa flûte connue des génisses. Sagonte s'y élève dominant le sommet de sa colline; elle est investie par une multitude de nations différentes ; des bataillons épais entourent ses murs, et leurs dards tremblants viennent la frapper.

L'Ebre promène ses eaux tranquilles sur les bords du bouclier, dont il enferme le contour immense cri se repliant sur lui-même.

Enfin Hannibal, violant le traité, passait subitement le fleuve, appelant contre les Romains tous les peuples de Carthage. Fier d'un tel présent il endosse et secoue sa nouvelle armure sur ses larges épaules ; puis, relevant sa tête, il s'écrie : « Armes invincibles, combien de fois le sang ausonien vous fera fumer! Sénat de Rome, arbitre de la guerre, quelle vengeance je vais tirer de toi »

Rome. L'*ekphrasis* se termine et le passage se clôt sur le bonheur d'Hannibal, qui menace Rome verbalement.

Cette scène n'a aucun fondement historique : aucune mention n'y est faite d'un quelconque bouclier offert au Carthaginois. Le poète se réfère ici plutôt à la tradition littéraire. En fait, l'*ekphrasis* d'un bouclier est un *topos* proprement épique. Le poète flavien déroule en arrière plan trois modèles épiques ici : la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*⁵⁵², celle du bouclier d'Héraclès, dans le *Bouclier* attribué à Hésiode⁵⁵³ et l'*ekphrasis* du bouclier d'Enée⁵⁵⁴.

⁵⁵² Homère, *Iliade*, XVIII, 478-606 « Il y avait cinq plaques au bouclier lui-même; et Héphaïstos y fit maint ornement bien ouvré, avec un art savant. Il y représenta la terre, et le ciel, et la mer, le soleil infatigable et la lune pleine, et tous les astres qui couronnent le ciel, les Pléiades, les Hyades, Sa Force Orion, et l'Ourse, appelée aussi Chariot, qui tourne sur place et épie Orion, et, seule, est privée des bains de l'Océan. Il y fit deux villes humaines, belles. Dans l'une, c'étaient noces et festins. Les mariées, de leur appartement, sous les torches flambantes, étaient menées par la ville, et partout l'hyménée s'élevait. De jeunes danseurs tournaient; au milieu d'eux, des flûtes et des lyres résonnaient. Les femmes, debout, admiraient, chacune devant sa porte. La foule, sur la place publique, était rassemblée. Une querelle s'y était élevée. Deux hommes se querellaient pour le prix d'un meurtre. L'un affirmait avoir tout donné, et le déclarait devant le peuple, l'autre niait avoir rien reçu. Tous deux s'élançaient vers un témoin, pour en finir. La foule criait, partie pour l'un, partie pour l'autre, soutenant l'un ou l'autre; des hérauts contenaient la foule. - Les anciens étaient assis sur des pierres polies, dans le cercle sacré. Leurs sceptres étaient aux mains des hérauts dont la voix ébranle l'air. Ils les prenaient ensuite, s'élançaient, donnaient leur avis à tour de rôle. Au milieu étaient déposés deux talents d'or, pour celui qui, entre eux, prononcerait le jugement le plus droit. Autour de l'autre ville campaient deux armées, brillantes sous leurs armes. L'alternative agréée et offerte par les assiégés était ou de détruire la ville, ou de partager en deux tous les biens que renfermait la cité charmante. Mais les assiégés n'y cédaient pas encore, et, pour une embuscade, s'armaient en secret. Le rempart, leurs femmes, leurs petits enfants le défendaient- ils s'y dressaient, et aussi les hommes que tenait la vieillesse. Les autres marchaient; à leur tête allaient Arès et Pallas Athénè, tous deux en or et d'or vêtus, beaux et grands avec leurs armes, comme des dieux, et très reconnaissables : les soldats, au-dessous d'eux, étaient plus petits. Une fois arrivés au lieu convenable pour l'embuscade, dans le lit du fleuve où était l'abreuvoir pour tous les troupeaux, ils s'y postaient, couverts de bronze flamboyant. A distance de la troupe se tenaient deux guetteurs, attendant de voir les moutons et les boeufs aux cornes recourbées. Ceux-ci furent bientôt devant eux, suivis de deux pâtres, heureux de jouer de la syrinx : ils ne prévoyaient en rien le piège. Les voyant, les hommes cachés leur coururent sus. Vite, ils coupèrent et cernèrent les bandes de boeufs, et les beaux troupeaux de moutons blancs, et tuèrent là-dessus les bergers. Les assaillants, apprenant le grand bruit fait autour des boeufs, en avant du lieu d'assemblée, où ils étaient assis, aussitôt, montant sur leurs chars aux chevaux piaffants, y allèrent et arrivèrent à l'instant. Prenant position, ils livraient bataille sur les rives du fleuve ; et les combattants se frappaient les uns les autres, avec leurs piques de bronze. A eux se mêlaient la Discorde, et le Tumulte, et la Divinité funeste du trépas, qui tenait un homme, vivant, mais récemment blessé, un autre sans blessure, un autre mort, qu'à travers la mêlée elle tirait par les pieds. Son vêtement, sur ses épaules, était rouge du sang des hommes. Ces personnages se mêlaient comme des hommes vivants ; ils combattaient, ils tiraient à eux les cadavres les uns des autres. Héphaïstos mettait aussi sur le bouclier une jachère meuble, grasse terre de labour, vaste, qui supporte trois façons. Beaucoup de laboureurs, faisant tourner leurs attelages, les y poussaient çà et là. Quand, ayant fait demi-tour, ils revenaient à la limite du champ, ils prenaient en main une coupe d'un vin doux comme le miel, donnée par un homme qui s'avancait. Et ils retournaient à leur sillon, impatients d'atteindre la limite de la jachère profonde. Elle noircissait derrière eux, et ressemblait à une terre labourée, bien qu'elle fût d'or. Et cet ouvrage était une merveille extraordinaire. Héphaïstos y mettait aussi un domaine royal. Là, des ouvriers moissonnaient, faucilles tranchantes en main. Des javelles, les unes, le long du sillon, drues, tombaient sur la terre; les autres, des botteleurs les attachaient avec des liens. Trois botteleurs se tenaient là; derrière eux, des enfants, ramassant les javelles et les portant dans leurs bras, leur en fournissaient sans cesse. Le roi, parmi eux, en silence, tenant son sceptre, était debout sur un sillon, le coeur joyeux. Des hérauts, à l'écart, sous un chêne, s'occupaient du repas. Ayant sacrifié un grand boeuf; ils préparaient; et les femmes, pour le dîner des ouvriers, versaient beaucoup de farine blanche. Héphaïstos y mit aussi, toute chargée de grappes, une vigne, belle, dorée; des raisins noirs étaient en haut des ceps, que partout redressaient des échelas d'argent. Autour, il traçait un fossé de métal bleu sombre, et, tout le long, une barrière d'étain. Un sentier unique y menait, que

suivaient les porteurs, aux vendanges. Des jeunes filles, des jeunes gens, pleins de tendres sentiments, dans des paniers tressés portaient le fruit doux comme le miel. Au milieu d'eux, un enfant, tenant la cithare au son clair, jouait de façon charmante, et, sur cet air, chantait un beau linos, d'une voix frêle. Les autres, frappant le sol ensemble, suivaient la cadence de son chant et ses accents grêles, de leurs pieds dansants. Héphaïstos fit sur le bouclier un troupeau de vaches aux cornes droites. Ces vaches étaient d'or et d'étain; en beuglant, elles s'élançaient des fumiers vers le pâturage, près d'un fleuve bruyant, près de roseaux flexibles. Des pâtres d'or accompagnaient les vaches; ils étaient quatre, et neuf chiens aux pieds agiles les suivaient. Terribles, deux lions, au milieu des premières vaches, tenaient un taureau qui mugissait. Lui, avec de longs beuglements, était entraîné; les chiens les poursuivaient, avec les jeunes gens. Les deux lions, ayant déchiré la peau du grand boeuf, dévoraient les entrailles et le sang noir. Les pâtres en vain les pourchassaient, en excitant leurs chiens rapides. Pour aller mordre les lions, les chiens se dérobaient; mais, tout près d'eux, ils aboyaient, en les évitant. Héphaïstos y fit encore un pacage (l'illustre boiteux) dans un beau vallon, un grand pacage de brebis blanches, et des étables, des baraques couvertes, des parcs. Il y figura, l'illustre boiteux, un choeur varié, semblable à celui qu'autrefois, dans la vaste Cnossos, Dédale exécuta pour Ariane aux belles boucles. Là, des jeunes gens, des jeunes filles valant beaucoup de boeufs, dansaient en se tenant de la main le poignet. Elles portaient des robes de toile fine; eux étaient vêtus de tuniques bien cousues, brillant du doux éclat de l'huile; elles portaient de belles couronnes, eux, des poignards d'or suspendus à des baudriers d'argent. Tantôt ils couraient en tournant, de leurs pieds exercés, avec beaucoup d'aisance, comme quand, une roue commode en mains, le potier, assis, essaie si elle tourne bien; tantôt, au contraire, ils couraient en lignes les uns vers les autres. Une foule entourait ce choeur charmant, avec grand plaisir. Parmi les danseurs chantait un aède divin, qui jouait de la cithare; et deux bateleurs, dont son chant guidait le rythme, tournaient au milieu. Héphaïstos mit encore Sa Grande Force le fleuve Océan sur le bord extrême du bouclier solidement fait. »

⁵⁵³ Ps.-Hés., *Sc.* 141-320 « Enfin il saisit dans ses mains ce bouclier aux diverses figures, que les flèches d'aucun mortel ne purent jamais ni rompre ni traverser, ce bouclier merveilleux, tout entier entouré de gypse, orné d'un blanc ivoire, étincelant d'un ambre jaune et d'un or éclatant, garni de lames bleues qui s'y croisaient de toutes parts. Au milieu se dressait un dragon qui inspirait une terreur indicible et lançait en arrière des regards brûlants comme le feu. Sa gueule était remplie de dents blanches, cruelles, insaisissables. Sur son front menaçant voltigeait l'odieuse Éris, cette inhumaine déesse qui, excitant le trouble et le carnage, égarait l'esprit des guerriers assez hardis pour attaquer le fils de Jupiter; leurs âmes descendaient dans la demeure souterraine de Pluton, et sur la terre leurs ossements pourrissaient, dépouillés de leurs chairs et dévorés par le brûlant Sirius. Là se heurtaient la Poursuite et le Retour; là s'agitaient le Tumulte et la Fuite; là s'échauffait le Carnage; là couraient en fureur Éris et le Désordre. La cruelle Parque saisissait tantôt un guerrier vivant, mais qui venait d'être blessé ou un autre qui ne l'était pas encore, tantôt un cadavre qu'elle traînait par les pieds à travers la bataille. Sur ses épaules flottait sa robe souillée de sang humain; elle roulait des yeux effrayants et poussait des clameurs aiguës. Là paraissaient encore les têtes de douze serpents hideux, funestes à nommer, et terribles sur la terre pour tous les hommes qui osaient attaquer l'enfant de Jupiter; leurs dents s'entre-choquaient avec de longs sifflements, tandis que le fils d'Amphitryon combattait. Un art merveilleux avait nuancé les corps de ces épouvantables dragons; l'œil distinguait et les taches bleues de leurs dos et la noirceur de leurs mâchoires profondes. On voyait aussi des sangliers sauvages et des lions qui s'entre-regardaient avec fureur, et, rangés par troupes, se précipitaient en foule les uns sur les autres: ils ne s'inspiraient mutuellement aucun effroi; mais leurs cous se hérissaient de poils, car déjà un grand lion avait été abattu, et près de lui deux sangliers étaient tombés privés de la vie; de leurs plaies un sang noir s'épanchait sur la terre, et la tête renversée, ils gisaient morts sous leurs terribles vainqueurs. Cependant les deux troupes brûlaient encore de combattre; une nouvelle ardeur enflammait les sangliers sauvages et les farouches lions. Ailleurs s'offrait le combat des belliqueux Lapithes qui entouraient le roi Cénéé, Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalère, Prolochos, le Titarésien Mopsus, fils d'Ampyx, rejeton de Mars, et Thésée, fils d'Égée, semblable aux Immortels; tous, formés d'argent, portaient des armures d'or. De l'autre côté, les Centaures ennemis se rassemblaient autour du grand Pétréus, du devin Asbole, d'Arctus, d'Hurius, de Mimas aux noirs cheveux, et des deux enfants de Peucis, Périmède et Dryale: formés aussi d'argent, tous avaient des massues d'or entre leurs mains. Les deux partis s'attaquaient, comme s'ils eussent été vivants et ils combattaient de près, armés de lances et de massues. Les coursiers aux pieds rapides du cruel Mars étaient figurés en or; au milieu de la mêlée ce dieu, ravisseur de butin, ce dieu funeste frémissait, une pique à la main, excitant les soldats, couvert de sang, dépouillant les vaincus qui paraissaient respirer encore et triomphant du haut de son char. Près de lui se tenaient la Terre et la Fuite, impatientes de se mêler au combat des héros. La belliqueuse fille de Jupiter, Pallas Tritogénie semblait vouloir allumer le feu des batailles; une lance brillait dans ses mains, un casque d'or sur sa tête, et l'égide sur ses épaules. Ainsi armée, elle se précipitait vers la guerre terrible. Ici on contemplant le choeur sacré des Immortels; au milieu de ce choeur le fils de Jupiter et de Latone tirait de sa lyre d'or des sons ravissants qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de la céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors; et dans cette lutte divine, les Muses de la Piérie chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse. Là sur la mer immense

s'arrondissait un port à l'entrée facile, composé de l'étain le plus pur et rempli de flots écumants. Au milieu, de nombreux dauphins paraissaient nager çà et là, en épiant les poissons ; deux dauphins d'argent, soufflant l'eau par leurs narines, dévoraient les muets habitants de l'onde, et sous leurs dents se débattaient les poissons d'airain. Un pêcheur les contemplait, assis sur le rivage, et balançait dans ses mains un filet qu'il semblait prêt à lancer. Plus loin, le fils de Danaé à la belle chevelure, Persée, ce dompteur de chevaux, ne touchait pas le bouclier de ses pieds rapides et n'en était pas très loin ; par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or par les mains de l'illustre Vulcain, il portait des brodequins ailés, et le glaive d'airain à la noire poignée, suspendu au baudrier, brillait sur ses épaules ; il volait comme la pensée. Tout son dos était couvert par la tête de la cruelle Gorgone : autour de cette tête voltigeait, ô merveille ! Un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros s'agitait le formidable casque de Pluton, enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaé lui-même s'allongeait en courant, semblable à un homme qui précipite sa fuite tout frissonnant de terreur ; sur ses pas s'élançaient les monstres insaisissables et funestes à nommer, les Gorgones, impatientes de l'atteindre. Dans leur élan impétueux, l'acier pâle du bouclier retentissait d'un bruit aigu et perçant. À leurs ceintures pendaient deux dragons qui courbaient leurs têtes, dardaient leurs langues, entrechoquaient leurs dents avec fureur et lançaient de farouches regards. Sur les épouvantables têtes de ces Gorgones planait une grande terreur. Là combattaient deux peuples couverts de leurs belliqueuses armes, les uns cherchant à repousser la mort loin de leur cité et de leur famille, les autres avides de meurtre et de ravage. Plusieurs guerriers étaient déjà tombés, sans vie ; un plus grand nombre soutenait le choc des combats. Du haut des tours magnifiques, les femmes poussaient des clameurs aiguës, se meurtrissaient les joues et semblaient vivantes, grâce au talent de l'illustre Vulcain. Les hommes qui avaient atteint la vieillesse, rassemblés hors des portes, élevaient leurs mains vers les bienheureux Immortels et tremblaient pour leurs fils. Ceux-ci combattaient sans relâche et derrière eux les noires Destinées, entre-choquant leurs dents éclatantes de blancheur, ces déesses à l'œil farouche, hideuses, ensanglantées, invincibles, se disputaient les guerriers couchés sur l'arène. Toutes, altérées d'un sang noir, étendaient leurs larges ongles sur le premier soldat qui tombait mort ou récemment blessé, et les âmes des victimes étaient précipitées dans la demeure de Pluton, dans le froid Tartare. À peine rassasiées de sang humain, elles rejetaient derrière elles les cadavres et retournaient à grands pas au milieu du tumulte et du carnage. Là paraissaient Clotho, Lachésis, et plus bas Atropos qui sans être une grande déesse, était plus puissante et plus âgée que ses sœurs. Toutes les trois, acharnées sur le même guerrier, se lançaient mutuellement d'horribles regards, et, dans leur fureur, entrelaçaient leurs ongles et leurs mains audacieuses. A leurs côtés se tenait la Tristesse désolée, horrible, pâle, desséchée, consumée par la faim, chancelant sur ses épais genoux. De ses mains s'allongeaient des ongles démesurés ; une impure émanation s'échappait de ses narines et le sang coulait de ses joues sur la terre. Debout, elle grinçait des dents avec un bruit terrible et ses épaules étaient couvertes des tourbillons d'une poussière humide de larmes. Auprès s'élevait une cité munie de superbes tours et de sept portes d'or attachées à leurs linteaux. Les habitants s'y livraient aux plaisirs et à la danse. Sur un char aux belles roues ils conduisaient une jeune vierge à son époux et de toutes parts retentissaient les chants d'hyménée. On voyait au loin se répandre la clarté des flambeaux étincelants dans la main des esclaves. Florissantes de beauté, des femmes précédaient le cortège et des groupes joyeux les accompagnaient en dansant. Des chanteurs mariaient aux chalumeaux sonores leur voix légère et flexible, qui perçait les échos d'alentour, et un chœur gracieux voltigeait, guidé par les sons de la lyre. D'un autre côté les jeunes garçons se divertissaient aux accords de la flûte ; les uns goûtaient les plaisirs du chant et de la danse ; les autres riaient en contemplant ces jeux et chacun s'avançait précédé d'un musicien habile. Enfin, la joie, la danse et les amusements animaient la ville tout entière. Devant les remparts des écuyers couraient montés sur leurs chevaux. Des laboureurs fendaient le sein d'une terre fertile, en relevant leurs tuniques. Dans un champ couvert de blés, des ouvriers moissonnaient les tiges hérissées de pointes aiguës et chargées de ces épis, don précieux de Cérès, tandis que leurs compagnons les liaient en javelles et remplissaient l'aire de leurs monceaux. Ailleurs, ceux-ci, armés de la serpe, récoltaient les fruits de la vigne ; ceux-là, recevant de la main des vendangeurs les grappes blanches ou noires cueillies sur les grands ceps aux feuilles épaisses et aux rameaux d'argent, les entassaient au fond des corbeilles que d'autres emportaient. Non loin de là, rangés avec ordre et figurés en or, des plants nombreux, chefs-d'œuvre de l'industriel Vulcain, s'élevaient couverts de pampres mobiles, soutenus par des échelas d'argent et chargés de grappes qui semblaient noircir. Les uns foulait le raisin, les autres goûtaient le vin nouveau. On voyait encore des athlètes s'exercer à la lutte et au pugilat. Quelques chasseurs poursuivaient des lièvres agiles, et deux chiens à la dent acérée couraient en avant, impatientes de saisir ces animaux qui cherchaient à leur échapper. Près de cette chasse, des écuyers se disputaient le prix avec une ardente rivalité ; debout sur leurs chars magnifiques, ils lançaient leurs légers coursiers et leur lâchaient les rênes : ces solides chars volaient en bondissant et les moyeux des roues retentissaient au loin. Cependant les rivaux redoublaient d'efforts ; la victoire ne se déclarait pas et le combat restait indécis. Dans la lice brillait à tous les yeux un grand trépied d'or, glorieux ouvrage de l'habile Vulcain. Enfin l'Océan, qui semblait rempli de flots, coulait de toutes parts autour du superbe bouclier. Des cygnes au vol rapide jouaient à grand bruit au milieu de ces flots ; plusieurs nageaient sur la surface des vagues

et les poissons s'agitaient autour d'eux, spectacle surprenant même pour le dieu du tonnerre qui avait commandé à l'adroit Vulcain cette vaste et solide armure ! »

⁵⁵⁴ Virgile, *Énéide*, VIII, 626-731 « Étaient représentés là l'histoire de l'Italie et les triomphes des Romains;

le maître du feu, n'ignorant rien des prophéties et conscient de l'avenir, avait figuré là toute la race des futurs descendants d'Ascagne, et, dans l'ordre, les guerres qui seraient livrées.

Il avait représenté, couchée dans l'ancre verdoyant de Mars, une louve qui venait d'avoir des petits ; deux enfants, des jumeaux, jouaient suspendus à ses mamelles, tétant leur mère, sans nulle crainte; elle, tournant vers l'arrière sa souple encolure, les caressait l'un et l'autre, modelant leurs corps avec sa langue.

Non loin de là, il avait figuré aussi Rome et, sur les gradins du cirque, lors de grands jeux, le rapt insolite des Sabines;

et soudain se lève une nouvelle guerre entre les Romulides et les austères habitants de Cures, partisans du vieux Tatius.

Ensuite, ces mêmes rois, une fois leur rivalité apaisée, se dressaient en armes devant l'autel de Jupiter, patères en mains, en train d'immoler une truie, pour sceller leur alliance.

Un peu plus loin, des quadriges lancés dans des sens opposés avaient écartelé Mettius (ah, Albain, si tu avais pu garder ta parole !), et Tullus emportait dans la forêt les entrailles du traître, tandis que les buissons étaient tout éclaboussés de sang.

Ailleurs, Tarquin avait été chassé, et Porsenna voulait être accueilli dans la ville qu'il assiégeait avec des forces écrasantes.

Les Énéades se ruaient aux armes pour défendre leur liberté.

On pouvait voir Porsenna, tel un forcené menaçant, devant Coclès, qui avait l'audace de couper le pont, et devant Clélie, qui, ses chaînes brisées, se jetait dans le fleuve.

En haut, Manlius, le gardien de la citadelle tarpéienne, se dressait devant le temple et occupait le sommet du Capitole, tandis que le palais royal de Romulus se hérissait de chaume frais.

Ici, volant de tous côtés parmi les portiques dorés, une oie d'argent annonçait que les Gaulois étaient aux portes; les Gaulois étaient là, dans les broussailles et, à la faveur des ténèbres, protégés par une nuit profonde, ils étaient maîtres de la citadelle.

Leurs cheveux ont la couleur de l'or; leurs vêtements sont dorés; dans leurs sayons rayés, on les voit briller; ils attachent de l'or à leurs nuques blanches comme lait; en main ils brandissent chacun deux javelots alpins, et protègent leur corps derrière de longs boucliers.

Ici Vulcain avait façonné les Saliens bondissants et les Luperques nus, et les bonnets de laine et les anciles, tombés du ciel;

de chastes matrones, dans leurs souples chars suspendus, circulaient dans la ville pour accomplir les cérémonies. Plus loin encore, il avait ajouté les demeures du Tartare, et les hautes portes de Dis, et les châtiments réservés aux crimes, et toi, Catilina, suspendu à un rocher menaçant, tremblant devant les Furies, et, à l'écart, les hommes justes, à qui Caton donnait des lois.

Et parmi ces sujets se profilait largement, l'image d'une mer houleuse, toute d'or, dont les flots sombres s'éclairaient pourtant d'une écume blanche : tout autour tournaient de clairs dauphins d'argent, balayant de leurs queues la surface de l'eau, et fendant les flots.

Au centre, on pouvait voir des flottes d'airain, les combats d'Actium; on pouvait voir s'agiter, sous le déploiement des forces de Mars, le promontoire de Leucate tout entier, et luire les reflets d'or des flots.

D'un côté, menant les Italiens au combat, César Auguste, entouré des pères et du peuple, avec les pénates et les grands dieux, se dresse en haut de la poupe; de ses tempes bénies jaillissent deux flammes, et l'étoile paternelle apparaît sur sa tête.

Ailleurs, bénéficiant de la faveur des vents et des dieux,

Les critiques ont longuement étudié ce passage des *Punica* qui a donné lieu à une littérature abondante⁵⁵⁵. Ils semblent être unanimes à penser que Silius s'est plus inspiré de son modèle latin, Virgile, que des ses devanciers grecs.

la tête haute, Agrippa mène une armée; sur son front resplendit,
superbe insigne de guerre, la couronne navale, ornée d'éperons.
De l'autre côté, avec ses troupes barbares et ses armes de toute origine,
Antoine, vainqueur des peuples de l'Aurore et de la mer Rouge;
il entraîne avec lui l'Égypte, et les forces de l'Orient, et la lointaine Bactriane ;
et, sacrilège !, il est suivi par son épouse égyptienne.
Tous se ruent en même temps, et la mer tout entière se couvre d'écume,
battue par les rames en mouvement et les triples pointes des rostres.
Ils gagnent le large; on croirait que les Cyclades se sont arrachées
et flottent sur la mer, ou que de hautes montagnes heurtent d'autres montagnes,
tant est énorme la masse d'où les guerriers menacent les bateaux garnis de tours.
Les mains lancent de l'étope enflammée; les traits répandent dans l'air le fer;
les champs de Neptune rougissent suite à ce massacre nouveau.
Au centre, la reine appelle ses armées au son du sistre ancestral ;
elle n'aperçoit pas encore les deux serpents derrière elle.
Des monstres divins de tout genre, et Anubis avec ses aboiements,
menacent de leurs traits Neptune, et Vénus et Minerve.
En plein combat, Mavors, armé de fer ciselé, se démène avec fureur ;
les tristes Furies sont descendues de l'éther,
et, tout heureuse, la robe déchirée, la Discorde s'avance,
suivie de Bellone, qui tient un fouet ensanglanté.
L'Apollon d'Actium, voyant cela d'en haut,
tendait son arc; épouvantés, tous tournaient le dos,
tous, l'Égypte, et les Indiens, l'Arabie entière et les Sabéens.
La reine elle-même, après avoir invoqué les vents, semblait
mettre à la voile, et déjà détacher et lâcher peu à peu les cordages.
Au milieu des massacres, le maître du feu l'avait représentée
pâlissant devant sa mort future; les flots et le Iapix l'emportaient en face,
vers le Nil, à l'énorme corps plongé dans l'affliction,
un Nil qui, ouvrant son sein, et, déployant largement sa robe,
invitait les vaincus en son giron obscur, dans les bras secrets de son cours.
Mais César, porté en un triple triomphe dans l'enceinte de Rome,
consacrait aux dieux de l'Italie une offrande impérissable,
trois cents temples immenses, répartis à travers la ville.
Les rues retentissaient de liesse, de jeux, d'applaudissements;
dans tous les temples, un chœur de matrones; partout, des autels;
au pied de ceux-ci, des taureaux immolés couvrent le sol.
Lui, siégeant sur le seuil couleur de neige du brillant Phébus,
examine les présents de ses peuples et les fixe aux superbes chambranles;
les nations vaincues marchent en une longue procession, distinctes
tant par les vêtements et les armes que par la langue et les manières.
Ici, Mulciber avait représenté le peuple des Nomades africains
aux robes sans ceinture ; ici, les Lélèges et les Cariens, et les Gélons
porteurs de flèches ; l'Euphrate s'avançait, les flots plus apaisés déjà;
les Morins, ces hommes de l'extrémité de la terre, et le Rhin à la double corne,
les Dahes insoumis, et l'Araxe indigné du pont qui le franchit.
Devant ces scènes sur le bouclier de Vulcain, présent de sa mère,
Énée s'étonne, et ignorant l'histoire, il se réjouit de sa représentation,
chargeant sur son épaule les destins fameux de ses descendants. »

⁵⁵⁵ Cf. en particulier Albrecht, M. von, *Silius Italicus, Freiheit und Gebundenheit römischer Epik*, Amsterdam: P. Schippers, 1964, 237 pages, pp. 173-175; Juhnke, H., «Hannibals Harnisch», dans *Homerisches in römischer Epik flavischer Zeit: Untersuchungen zu Szenennachbildungen und Strukturentsprechungen in Statius' Thebais*

Dans l'*Illiade* et l'*Enéide*, l'*ekphrasis* du bouclier est l'apanage du héros de l'épopée. Le poète latin choisit donc délibérément d'attribuer ce prestige au seul Punique, ni à Scipion⁵⁵⁶ ni à Fabius.

Hannibal, tout comme l'Eacide, et plus particulièrement comme le fils de Vénus, revêt son véritable rôle : celui de meneur d'hommes, certes, mais surtout celui qui égale les enfants divins. Accepter cette armure, pour lui, comme pour ses illustres modèles signifier accepter un destin, une œuvre à accomplir.

Toutefois, le bouclier d'Enée est l'œuvre de Vulcain et il lui est offert par sa mère Vénus, celui d'Achille est forgé par Héphaïstos, et il lui est offert par sa mère, la nymphe Thétis. Le bouclier du Punique est créé par des mains humaines, et il lui est offert également par des personnes humaines. Et c'est là toute la tragédie du Punique : il ne jouit pas de la faveur divine à ce moment crucial.

Certains critiques ont expliqué cette divergence entre le bouclier d'Hannibal et ceux des autres héros comme une différence de valeur et de niveau entre ces trois chefs : Hannibal ne saurait égaler des héros de l'envergure d'Enée ou d'Achille⁵⁵⁷.

Mais on pourrait avancer, pour notre part, une autre explication. Achille et Enée reçoivent leurs boucliers respectifs des mains de leurs mères, divinités toutes les deux. L'armure prend donc

und Achilleis und in Silius 'Punica, Munchen: C.H. Beck, 1972, 415 pages, pp. 191-192 ; Vessey, D. W. T., «The shield of Hannibal», *The American Journal of Philology*, Vol. 96 No. 4 , 1975, p. 391-405; Kuppers, J., «Hannibal's Schild (Sil. 2,395-456)», dans *Tantarum causas irarum : Untersuchungen zur einleitenden Bûcherdyade der Punica des Silius* Berlin, New York: Walter de Gruyter, 1986, 211 pages, pp. 154-164 ;Devallet, G., «La description du bouclier d'Hannibal chez Silius Italicus (*Punica*, II, 395-456) : histoire et axiologie», dans *L'univers épique* [communications du XXe Congrès de l'Association des professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur, Besançon, mai 1987, et ducolloque sur la poésie antique, Paris, octobre 1987], édité par M. Woronoff, Paris : Les Belles Lettres, 1992, 243 pages ; Venini, P., «Lo scudo di Annibale in Silio Italico (*Pun.* 2,406-52)», dans *Studi di filologia classica in onore di Giusto Monaco*, Palermo, 1991, 1840 pages, III. *Letteratura latina dal V età di Tiberio ail' età del basso impero*, pp. 1191-1200; Campus, A., « Silio Italico, *Punica*, II, 391-456 : lo scudo di Annibale », *RAL*, 2003 Série 9, volume XIV, Fascicolo 1, p. 13 - 42.

⁵⁵⁶ Il y a, certes, une description du bouclier de Scipion, mais elle est très concise :

« D'un autre côté, on reconnaît Scipion aux brillants reflets de l'écarlate. Il porte le bouclier terrible sur lequel sont représentés les combats fameux de son père et de son oncle. Le casque élevé qui couvre son front lance au loin la flamme. » « *at contra ardenti radiabat Scipio cocco, terribilem ostentans clipeum, quo patris et una caelarat patrum spirantis proelia dira effigies: flammam ingentem frons alta uomebat.* »

⁵⁵⁷ Cf. Vessey, D. W. T., *op.cit.*, p. 397: «For, it is crucial to remember, this shield is the work of human, not divine, artificers ; it is given to a mortal general and is in a sense an emblem of his mortality, of the gulf that separates him from Achilles, Hercules and Aeneas. ». Cf. aussi Devallet, G., art. cit. pp. 191-192: « (...) l'armure d'Enée, comme celle d'Achille, est l'œuvre des dieux, car le héros qui doit la porter est un héros du Bien, destiné à accomplir un destin voulu par les dieux ; Hannibal, dans toute l'épopée, est un héros du Mal, et, comme Turnus, il est voué à la destruction finale. »

une forte charge affective puisque chacune des mères veut aussi bien protéger son fils, et aussi lui garantir une éclatante victoire guerrière. Le chef punique reçoit son bouclier des mains du peuple sur lequel il vient de remporter la victoire. C'est donc un symbole de reconnaissance de la valeur guerrière du Punique et un honneur rendu au grand guerrier qu'il est. Ainsi, le bouclier est une sorte d'investiture.

Le poète flavien, campe ainsi le Punique sous les traits du chef de guerre indomptable capable de dompter les hommes et les peuples et se les rendre favorables.

Le bouclier d'Hannibal comprend aussi, comme nous l'avons signalé plus haut, l'épisode de la grotte, mettant en scène Elissa-Didon et Enée. C'est là une occasion de rappeler au Punique, la filiation psychologique avec Elissa, la fondatrice, lui rappeler aussi le commencement des hostilités et leur cause. La présence de son auguste ancêtre compense l'absence des ancêtres divins.

Nonobstant son statut de personnage historique, qui le rattache au monde des humains donc des mortels, Hannibal, par ces similitudes avec les héros épiques, accède à une valeur héroïque aussi vénérable que celle dont jouit Achille ou Enée.

Il est important de noter également que Silius Italicus semble aussi s'être souvenu de la description du temple de Junon à Carthage en décrivant le bouclier du Punique⁵⁵⁸. Enée,

⁵⁵⁸ Virgile, *Enéide*, 450 - 493 « Dans ce bois, pour la première fois, une vision inattendue atténua les craintes d'Énée ; ici, pour la première fois, il osa espérer le salut et, dans ses malheurs, reprendre confiance en un avenir meilleur. Tandis qu'au pied du temple gigantesque, attendant la reine, il examinait chaque détail, tout en admirant la fortune de la ville, l'habileté des artisans, l'harmonie et la difficulté de leur travail, il voit se dérouler dans leur suite les batailles de Troie et les guerres, dont le renom déjà s'est répandu à travers le monde entier, les Atrides et Priam, et Achille qui pour eux se révéla si cruel. Énée s'arrête et, tout en pleurs, dit : « Achate, quel lieu désormais, quel endroit de la terre n'est plein de notre malheur ? Voici Priam ! Même ici, les mérites recueillent des louanges ; les maux humains engendrent les pleurs et touchent les coeurs. Renonce à la peur ! Notre renom nous vaudra une sorte de salut. » En parlant ainsi, il se repaît l'esprit de ces vaines images, poussant force gémissements, le visage tout inondé de larmes. En effet, il voyait les héros en guerre autour de Pergame : ici les Grecs fuyaient, pressés par l'armée troyenne ; là, le char d'Achille au beau panache talonnait les Phrygiens. En pleurant, Énée identifie non loin de là les tentes de Rhésus, aux voiles de neige, livrées par ruse dans le premier sommeil : le fils de Tydée, tout couvert de sang, y mena grand carnage, puis détourna les fougueux chevaux vers son propre camp, avant qu'ils aient goûté aux pâtures de Troie et bu l'eau du Xanthe.

arrivé avec ses compagnons sur la côte africaine, s'approche de la ville dans une nuée, et admire les murs du temple sur lesquels se voit la prise de Troie. Il se rend compte que le destin des siens est connu et même célébré sur la côte africaine. Il éprouve alors de l'allégresse mêlée à l'amertume et l'affliction des souvenirs ranimés. Hannibal vaut aussi par sa grande confiance en lui-même et en son entreprise guerrière tandis que Enée est souvent indécis et peu confiant. Cela démontre, à première vue, la supériorité du Punique par rapport au Troyen. Toutefois, cette différence de caractère peut également se lire autrement : Enée vaut par sa modestie et son humilité. Par contre, l'*hybris* d'Hannibal causera sa perte et l'entraînera vers la chute et le débâcle final.

Ce passage, dans lequel, Enée se voit lui-même représenté sur les murs parmi les siens à la guerre de Troie a constitué également un modèle d'inspiration pour le poète flavien. Ceci constitue un point de rapprochement supplémentaire entre le *Pius Aeneas* et le Barcide. Ainsi, Silius, par ce biais, établit un rapprochement de plus entre Hannibal et Enée, en présentant dans des scènes assez semblables. Toutefois, se dessine aussi en filigrane les oppositions qui séparent les deux héros : alors qu'Enée voit se dérouler sous ses yeux des événements qui l'ont profondément marqué et déroulant la chute de sa cité et la perte des siens, ce qui attire ses larmes, Hannibal contemple le passé lointain, les origines de sa cité et ses débuts florissants, ce qui le réjouit grandement. Enée est presque un banni, un fugitif qui doit quitter sa cité, partir au loin, trouver une nouvelle terre d'accueil pour s'y reconstruire.

D'un autre côté, c'est Troïlus qui fuit, sans ses armes, malheureux enfant engagé dans un combat inégal avec Achille : emporté par ses chevaux, il reste accroché, tête en arrière, à son char vide, mais tient encore les rênes; sa tête, sa chevelure traînent sur le sol, et sa lance retournée trace des marques dans la poussière. Pendant ce temps montaient vers le temple de Pallas l'inévitables les filles d'Ilion, cheveux dénoués, portant le péplum en suppliantes, tristes et se frappant la poitrine de la main; la déesse se détournait et gardait les yeux rivés au sol. Hector par trois fois avait été traîné autour des murs d'Ilion, et, à prix d'or, Achille marchandait son cadavre sans vie. Alors du fond de son coeur, Énée émet un long gémissement quand il aperçoit les dépouilles, le char, le corps même de son ami, et surtout Priam tendant vers lui ses mains désarmées. Il s'est reconnu lui aussi, mêlé aux princes achéens, Penthésilée, ardente et pleine de fougue, parmi ses mille compagnes, conduit les bataillons des Amazones, à l'écu en forme de lune ; sous son sein nu, elle a attaché un baudrier d'or, la guerrière, la vierge qui ose se mesurer aux hommes. »

Tout est à refaire, pour le Troyen. Hannibal possède déjà une patrie prospère qui cherche à se développer davantage. Le Barcide, confiant en sa puissance, cherche à s'acquérir de nouveaux territoires grâce à sa bravoure personnelle et à celle de ses hommes.

Ainsi, les destins des deux hommes valent aussi par leurs oppositions. Enée s'achemine vers le doute, la réaffirmation de ses valeurs, la reconstruction et le succès final suite à toute une quête. Quant à Hannibal, il avance vers les succès mais encore vers la perte et la défaite puisque sa ville sera démolie. Les *Punica* se lisent aussi comme une épopée du déclin et de chute d'Hannibal et de Carthage tandis que l'Enéide est l'épopée de la gloire d'Enée et de Rome.

La chute d'Hannibal sera d'autant plus tragique et pathétique que le héros jouit d'une grande valeur individuelle. Haï des dieux et des hommes - les Romains et leurs alliés -, le Barcide ne manque pas de s'attirer l'admiration de ses valeureux adversaires. Silius Italicus fait connaître à Hannibal une gloire toute nouvelle : celle du chef héroïque, épique et tragique voué à sa perte car il est l'ennemi individuel des *Fata* et de Jupiter.

VI.7. Hannibal, Junon et Jupiter :

Les Sagontins criblent Hannibal de traits pour protéger leur cité. Hannibal, encerclé par les Sagontins reçut un trait et il est blessé, il se trouve victime d'un moment de faiblesse mais il se reprend rapidement toutefois il est à nouveau victime d'une blessure d'un trait lancé par une main anonyme.⁵⁵⁹

« *Hic subitus scisso densa inter nubila caelo
erupit quatiens terram fragor, et super ipsas*

⁵⁵⁹ Silius Italicus, *Punica*, I, 536-540. « Tout à coup la nue épaisse s'entr'ouvre; un fracas horrible se fait entendre : la foudre a jailli, et la terre en est ébranlée. Jupiter tonne deux fois sur les combattants. Parti de la nue, le trait vengeur de cette horrible guerre, emporté au milieu d'un tourbillon impétueux, va frapper la cuisse d'Hannibal, et s'y attache. »

*bis pater intonuit geminato fulmine pugnans.
inde inter nubes uentorum turbine caeco
ultrix iniusti uibrauit lancea belli
ac femine aduerso librata cuspidē sedit »*

Cette blessure intervient au moment même où Jupiter, à deux reprises, frappe la terre de sa foudre. Ainsi, le trait qui touche le Punique semble provenir du père des Olympiens, et devient ainsi un signe de la colère divine et par là même une alerte divine.

Il quitte le champ de bataille, et c'est Junon qui est venue lui enlever le trait de la cuisse. Ce passage est à mettre en parallèle avec un autre passage de l'*Enéide* : quand Enée, au dernier chant, reçoit un trait et que sa mère divine vient le lui enlever. En effet, Enée est à son tour touché d'un javelot lancé par une main anonyme⁵⁶⁰, et c'est grâce à l'intervention de sa mère que ses hommes ont pu lui enlever le trait de la blessure et qu'il a la vie sauve⁵⁶¹ :

*« Hic Venus, indigno nati concussa dolore,
dictamnū genitrix Cretaea carpit ab Ida,*

⁵⁶⁰ Virgile, *Enéide*, XII, 318 - 324 : « *Has inter uoces, media inter talia uerba
ecce uiro stridens alis adlapsa sagitta est
incertum qua pulsa manu, quo turbine adacta,
Quis tantam Rutulis laudem, casusne deusne,
adtulerit: pressa est insignis gloria facti.
nec sese Aeneae iactauit uulnere quisquam.* »

«Pendant qu'il parlait ainsi, au milieu de ce discours, voilà qu'une flèche ailée siffle et atteint le héros; on ne sait quelle main la lança, quel tourbillon la dirigea, quel hasard, quelle divinité offrit une telle source de fierté aux Rutules; la gloire de cet exploit insigne resta cachée, et personne ne se vanta d'avoir blessé Énée. »

⁵⁶¹ *Enéide*, XII, 411- 424 : « Alors Vénus, émue par la souffrance imméritée de son fils, en bonne mère, va cueillir sur l'Ida de Crète une tige de dictame, garnie de ses jeunes feuilles et de sa chevelure de fleurs de pourpre; (les chèvres sauvages connaissent bien cette plante, lorsque les flèches rapides se sont plantées dans leur échine) : Vénus, entourée d'un nuage qui dissimulait sa présence, apporta cette herbe et, oeuvrant secrètement en médecin, elle la fit infuser dans l'eau d'un splendide bassin, y répandant les sucs bénéfiques de l'ambrosie et l'odorante panacée. Le vieux Iapyx, sans rien savoir, soigna la blessure avec cette eau, et soudain, en effet, la douleur s'éloigna du corps d'Énée ; tout le sang au fond de la blessure cessa de couler. Bientôt, la flèche obéit à la main de Iapyx et tomba d'elle-même ; les forces premières d'Énée revinrent, toutes nouvelles. »

*puberibus caulem foliis et flore comantem
 purpureo; non illa feris incognita capris
 gramina, cum tergo uolucres haesere sagittae:
 hoc Venus, obscuro faciem circumdata nimbo,
 detulit; hoc fusum labris splendentibus amnem
 inficit occulte medicans spargitque salubris
 ambrosiae sucos et odoriferam panaceam.
 Fouit ea uolnus lymphæ longæuus Iapyx
 ignorans, subitoque omnis de corpore fugit
 quippe dolor, omnis stetit imo uolnere sanguis ;
 iamque secuta manum nullo cogente sagitta
 excidit, atque nouæ rediere in pristina uires. »*

Hannibal, tout comme Enée est gravement blessé. Une déesse intervient : Junon. Le Punique jouit d'un statut particulier : il n'est pas un simple ennemi humain des Romains, et son action guerrière, de bout en bout, est favorisée par l'épouse divine de Jupiter. Hannibal, tout comme Enée, ne peut être blessé par un guerrier particulier. Une déesse intervient également pour le sauver, lui aussi.

Le parallélisme entre le passage des *Punica* et ceux de l'*Enéide* rehausse le statut particulier du Barcide. Son action, sa geste attirent l'attention même de divinités qui interviennent pour lui prêter assistance. La combinaison des deux passages de l'*Eneide* dans l'épisode de la blessure du Punique lui octroie une forte charge dramatique, et traduit l'ambivalence de ce personnage qui apparaît tour à tour comme un ennemi public et un favori des dieux.

La blessure est l'opportunité de la première intervention des deux divinités suprêmes de l'Olympe : Jupiter et son épouse qui interviennent au combat autour du Punique. L'intérêt que porte le couple divin au Carthaginois est tout à fait particulier. Il souligne en même temps l'ambiguïté du personnage.

D'ailleurs, Silius confère à la blessure du Carthaginois une importance toute nouvelle : au lieu d'un châtime divin dû à une grande impudence et à une grande imprudence, ce moment

constitue chez le poète une halte et un moment d'arrêt avant les exploits guerriers. Le Punique s'en trouve, du coup, rehaussé et mieux mis en avant.

Cette blessure est ainsi l'opportunité de la première intervention des deux divinités suprêmes de l'Olympe, qui interviennent dans cette guerre menée par le Carthaginois. L'intérêt que porte le couple divin au chef punique met en avant Hannibal et toute son action guerrière.

A partir d'un détail historique, Silius y additionne des détails mythologiques. Ce qui permet de conférer à l'histoire toute une connotation nouvelle riche de significations. Par ailleurs, en inversant le contexte historique de la blessure, le poète choisit délibérément d'en inverser la symbolique : au lieu d'une punition due à une grande imprudence de la part du Barcide, comme c'est le cas chez Tite-Live et Zonaras⁵⁶², elle constitue chez le poète une halte qui permet au héros de se ressourcer.

⁵⁶² Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXI, 7,10 : « *Dum ea Romani parant consultantque, iam Saguntum summa ui oppugnabatur. Ciuitas ea longe opulentissima ultra Hiberum fuit, sita passus mille ferme a mari. Oriundi a Zacyntho insula dicuntur mixtique etiam ab Ardea Rutulorum quidam generis; ceterum in tantas breui creuerant opes seu maritimis seu terrestribus fructibus seu multitudinis incremento seu disciplinae sanctitate qua fidem socialem usque ad perniciem suam coluerunt. Hannibal infesto exercitu ingressus fines, peruastatis passim agris urbem tripertito adgreditur. Angulus muri erat in planiorem patentioremque quam cetera circa uallem uergens; aduersus eum uineas agere instituit per quas aries moenibus admoueri posset. Sed ut locus procul muro satis aequus agendis uineis fuit, ita haudquaquam prospere, postquam ad effectum operis uentum est, coeptis succedebat. Et turris ingens imminebat et murus, ut in suspecto loco, supra ceterae modum altitudinis emunitus erat, et iuuentus delecta ubi plurimum periculi ac timoris ostendebatur ibi ui maiore obsistebant. Ac primo missilibus summouere hostem nec quicquam satis tutum munitibus pati; deinde iam non pro moenibus modo atque turri tela micare, sed ad erumpendum etiam in stationes operaque hostium animus erat; quibus tumultuariis certaminibus haud ferme plures Saguntini cadebant quam Poeni. Vt uero Hannibal ipse, dum murum incautius subit, aduersum femur tragula grauius ictus cecidit, tanta circa fuga ac trepidatio fuit ut non multum abesset quin opera ac uineae desererentur. Obsidio deinde per paucos dies magis quam oppugnatio fuit dum uolnus ducis curaretur; per quod tempus ut quies certaminum erat ita ab apparatu operum ac munitio nihil cessatum. Itaque acrius de integro coortum est bellum pluribusque partibus, uix accipientibus quibusdam opera locis, uineae coeptae agi admouerique aries. Abundabat multitudine hominum Poenus; ad centum enim quinquaginta milia habuisse in armis satis creditur; oppidani ad omnia tuenda atque obeunda multifariam distineri coepti non sufficiebant. Itaque iam feriebantur arietibus muri quassataeque multae partes erant; una continentibus ruinis nudauerat urbem; tres deinceps tures quantumque inter eas muri erat cum fragore ingenti prociderunt. Captum oppidum ea ruina crediderant Poeni, qua, uelut si pariter utrosque murus texisset, ita utrimque in pugnam procursum est. Nihil tumultuariarum pugnae simile erat, quales in oppugnationibus urbium per occasionem partis alterius conseri solent, sed iustae acies, uelut patenti campo, inter ruinas muri tectaque urbis modico distantia interuallo constiterant. Hinc spes, hinc desperatio animos inritat, Poeno cepisse iam se urbem si paulum adnitatur credente, Saguntinis pro nudata moenibus patria corpora opponentibus nec ullo pedem referente ne in relictum a se locum hostem immitteret. Itaque quo acrius et confertim magis utrimque pugnebatur, eo plures uulnerabantur nullo inter arma corporaque uano intercidente telo. Phalarica erat Saguntinis missile telum hastili abiegnis et cetera tereti praeterquam ad extremum unde ferrum exstabat; id, sicut in pilo, quadratum stappa circumligabant lineabantque pice; ferrum autem tres longum habebat pedes ut cum armis transfigere corpus posset. Sed id maxime, etiamsi haesisset in scuto nec penetrasset in corpus, pauorem faciebat quod, cum medium accensum mitteretur conceptumque ipso motu multo maiorem ignem ferret, arma omitti cogebat nudumque militem ad insequentis ictus praeebat. Cum diu anceps fuisset certamen et Saguntinis quia praeter spem resisterent creuissent animi, Poenus quia non uicisset pro uicto esset, clamorem repente oppidani tollunt hostemque in ruinas muri expellunt, inde impeditum trepidantemque exturbant, postremo fusum fugatumque in castra redigunt. Interim ab Roma legatos uenisse nuntiatum est; quibus obuiam*

ad mare missi ab Hannibale qui dicerent nec tuto eos adituros inter tot tam effrenatarum gentium arma nec Hannibali in tanto discrimine rerum operae esse legationes audire. Apparebat non admissos protinus Carthaginem ituros. Litteras igitur nuntiosque ad principes factionis Barcinae praemittit ut praepararent suorum animos ne quid pars altera gratificari populo Romano posset. Itaque, praeterquam quod admissi auditique sunt, ea quoque uana atque inrita legatio fuit. Hanno unus aduersus senatum causam foederis magno silentio propter auctoritatem suam, non cum adsensu audientium egit, per deos foederum arbitros ac testes obtestans ne Romanum cum Saguntino suscitant bellum; monuisse, praedixisse se ne Hamilcaris progeniem ad exercitum mitterent; non manes, non stirpem eius conquiescere uiri, nec unquam donec sanguinis nominisque Barcini quisquam supersit quietura Romana foedera. "Iuuenem flagrantem cupidine regni uiamque unam ad id cernentem si ex bellis bella serendo succinctus armis legionibusque uiuat, uelut materiam igni praebentes, ad exercitum misistis. Aluistis ergo hoc incendium quo nunc ardetis. Saguntum uestri circumsedent exercitus unde arcentur foedere; mox Carthaginem circumsedebunt Romanae legiones ducibus iisdem dis per quos priore bello rupta foedera sunt ulti. Vtrum hostem an uos an fortunam utriusque populi ignoratis? Legatos ab sociis et pro sociis uenientes bonus imperator uester in castra non admisit; ius gentium sustulit; hi tamen, unde ne hostium quidem legati arcentur, pulsati, ad uos uenerunt. Res ex foedere repetuntur; publica fraus absit: auctorem culpa et reum criminis deposcunt. Quo lenius agunt, segnius incipiunt, eo cum coeperint uereor ne perseuerantius saeuiant. Aegates insulas Erycemque ante oculos proponite, quae terra marique per quattuor et uiginti annos passi sitis. Nec puer hic dux erat sed pater ipse Hamilcar, Mars alter, ut isti uolunt. Sed Tarento, id est Italia, non abstineramus ex foedere, sicut nunc Sagunto non abstinemus; uicerunt ergo di hominesque et, id de quo uerbis ambigebatur uter populus foedus rupisset, euentus belli uelut aequus iudex, unde ius stabat, ei uictoriam dedit. Carthagini nunc Hannibal uineas turreaque admouet: Carthaginis moenia quatit ariete. Sagunti ruinae - falsus utinam uates sim - nostris capitibus incident, susceptumque cum Saguntinis bellum habendum cum Romanis est. dedemus ergo Hannibalem? Dicit aliquis. Scio meam leuem esse in eo auctoritatem propter paternas inimicitias; sed et Hamilcarem eo perisse laetatus sum quod, si ille uiueret, bellum iam haberemus cum Romanis, et hunc iuuenem tamquam furiam facemque huius belli odi ac detestor; nec dedendum solum id piaculum rupti foederis, sed si nemo deposcit, deuehendum in ultimas maris terrarumque oras, ablegandum eo unde nec ad nos nomen famaue eius accedere neque ille sollicitare quietae ciuitatis statum possit, ego ita censeo. Legatos extemplo Romam mittendos qui senatui satisfaciant, alios qui Hannibali nuntient ut exercitum ab Sagunto abducat ipsumque Hannibalem ex foedere Romanis dedant, tertiam legationem ad res Saguntinis reddendas decerno. » « Tandis qu'à Rome on se prépare et l'on délibère, déjà Sagonte était attaquée avec la plus grande vigueur. C'était la plus puissante des cités au-delà de l'Èbre, environ à un mille de la mer: dans l'origine, colonie de l'île de Zante, elle avait reçu le mélange de quelques Rutules de la ville d'Ardée. Bientôt sa prospérité s'était élevée au plus haut point, soit par les richesses que lui prodiguaient à la fois la mer et la terre, soit par l'accroissement de sa population, soit par l'austérité de principes qui lui fit garder jusqu'au dernier moment la foi jurée à ses alliés. Annibal, qui a paru sur son territoire, à la tête d'une armée menaçante, qui a porté la désolation dans les campagnes, vient attaquer la ville de trois côtés à la fois. Un angle de la muraille donnait sur une vallée plus unie et plus découverte que tout le terrain des environs. Ce fut par là qu'il se proposa de conduire les galeries qui devaient le mettre en état de battre la muraille à coups de béliers. Tant qu'on fut loin des murs, le sol aidait au transport des mantelets; mais des difficultés presque insurmontables se présentèrent, lorsqu'on vint à effectuer les attaques. D'abord une tour immense dominait tous les ouvrages; et, comme la faiblesse de cet endroit était suspecte, les murailles présentaient là plus de force et d'élévation qu'ailleurs. Enfin l'élite des guerriers, au poste du péril et de l'honneur, opposait une plus grande résistance. D'abord une grêle de traits, repousse l'ennemi, sans laisser aux travailleurs la moindre sûreté. Bientôt ils ne se bornent plus à lancer leurs javelines du haut des murs et de la tour; ils s'enhardissent jusqu'à fondre sur les ouvrages, sur les postes ennemis; et, dans ces mêlées, il succombait presque autant de Carthaginois que de Sagontins. Hannibal lui-même, qui s'est avancé au pied du mur avec trop peu de précaution, est grièvement blessé à la cuisse d'un trait qui le renverse. Aussitôt parmi les siens, épouvante, confusion; peu s'en fallut que les ouvrages et les galeries ne fussent abandonnés. Pendant quelques jours, ce fut plutôt un blocus qu'un siège. Les Carthaginois attendaient la guérison d'Hannibal. Alors point de combat; mais la construction des ouvrages et les fortifications continuèrent avec la même activité. Aussi les attaques recommencèrent avec plus de vigueur et sur plusieurs points malgré des obstacles inouïs, on fit avancer les galeries et le bélier. Le Carthaginois avait une armée considérable; elle montait, dit-on, à cent cinquante mille hommes. Les assiégés, pour tout défendre, pour tout surveiller, furent contraints de diviser beaucoup leurs forces: aussi ils allaient succomber; car le bélier battait les murailles, et plusieurs parties étaient ébranlées. Une large brèche laissait d'un côté la ville à découvert; ensuite trois tours et la muraille qui se trouvait dans l'intervalle s'étaient écroulées avec un horrible fracas, et les Carthaginois avaient cru que cet écroulement mettait la ville en leur pouvoir. Les deux partis s'avancent par là au combat, comme si chacun eût été protégé également par un rempart. Ce n'était point ces mêlées irrégulières qui ont lieu dans tous les sièges lors d'une brusque attaque, mais deux armées rangées en bataille comme dans une plaine découverte, entre les décombres du mur et les maisons de la ville placées à peu de distance. D'un côté l'espérance, de l'autre

le désespoir, irritent les courages. Les Carthaginois se croient maîtres de la ville s'ils font un dernier effort; les Sagontins couvrent de leurs corps une patrie qui n'a plus de remparts. Aucun d'eux ne lâche pied; car l'ennemi s'emparerait du terrain abandonné. Aussi plus la lutte était serrée, opiniâtre, plus elle devenait sanglante: aucun trait ne portait à faux entre les armes et le corps. Les Sagontins avaient une sorte de trait qu'ils nommaient falarique, dont la hampe, de bois de sapin, était cylindrique dans toute sa longueur, à l'exception du côté d'où sortait le fer. Carré comme dans notre pilum, le fer était garni d'étope et enduit de poix: il avait trois pieds de long, pour qu'il pût transpercer l'armure et le corps. Mais, lors même que la falarique se serait arrêtée sur le bouclier sans pénétrer jusqu'au corps, elle répandait encore l'effroi, parce qu'on ne la lançait qu'embrasée par le milieu, et que le mouvement seul donnait à la flamme une telle vivacité que le soldat, contraint de jeter ses armes, était exposé sans défense aux nouveaux coups qui pouvaient l'assaillir. Le combat avait été longtemps indécis. Les Sagontins sentaient redoubler leur ardeur, parce qu'ils résistaient contre toute espérance; et les Carthaginois se croyaient vaincus, parce qu'ils n'avaient pu vaincre, lorsque tout à coup les assiégés poussent un cri, et font reculer l'ennemi jusqu'aux ruines du mur. Le désordre, la confusion est dans ses rangs; il s'ébranle; enfin il fuit, il est en déroute et chassé dans ses lignes. Cependant on annonce l'arrivée de la députation romaine. Hannibal envoie à sa rencontre jusqu'à la mer, afin de lui signifier qu'il n'y a point de sûreté pour elle à s'avancer au milieu d'une foule de nations sauvages qui ont les armes à la main; que, pour lui, dans une conjoncture si critique, il ne peut donner audience à des ambassadeurs. Il était clair qu'après ce refus, ils iraient droit à Carthage: aussi, pour les prévenir, une lettre, un courrier, sont expédiés aux chefs de la faction Barcine, qui, d'avance, doivent disposer les esprits à rejeter toutes les concessions que le parti contraire pourrait faire aux Romains. Cette fois les députés furent admis et entendus, mais encore sans fruit et sans succès. Hannon seul, malgré l'opposition du sénat, parla en faveur du traité: il se fit un grand silence, tant l'orateur imposait à l'assemblée qui ne partageait point son avis. "Au nom des dieux, arbitres et garants des traités, il les avait avertis, conjurés de ne point envoyer à l'armée le fils d'Hamilcar. Les mânes, le rejeton d'un tel homme, s'indignent du repos; et jamais, tant qu'il restera quelqu'un de la race ou du nom de Barca, l'alliance avec Rome ne sera paisible. Un jeune homme brûlait du désir de régner; une seule voie, à ses yeux, pouvait le conduire au trône, c'était de semer guerres sur guerres, de vivre toujours entouré d'armes et de légions. Eh bien! Vous avez alimenté ce foyer terrible; Hannibal est à la tête de vos armées. Vous seuls avez donc allumé l'incendie qui vous dévore. Vos soldats ont mis le siège devant Sagonte, d'où les écarte un traité solennel. Bientôt Carthage verra sous ses murs les légions romaines, guidées par les mêmes dieux, qui, dans la guerre précédente, ont vengé les infractions des traités. Méconnaissez-vous donc, et vous et votre ennemi, et la fortune de l'un et de l'autre peuple? Des ambassadeurs venaient dans votre camp pour des alliés et au nom des alliés; votre digne général a refusé de les recevoir; il a foulé au pied le droit des gens. Cependant chassés comme ne l'ont jamais été les envoyés même d'un peuple ennemi, ils se rendent près de vous; ils vous demandent satisfaction d'après le traité. Ils n'accusent point la nation; ils inculpent un seul homme; ils réclament un seul coupable. Plus ils agissent avec douceur, plus ils procèdent lentement, plus il est à craindre qu'ils ne déploient, dans la suite, une rigueur inflexible. Rappelez-vous les îles Aegates, le mont Eryx, et tous les désastres, qui, pendant vingt-quatre ans, vous ont accablés sur terre et sur mer. Alors vous n'aviez point pour chef un enfant comme Hannibal, mais un Hamilcar, son père, un autre Mars pour parler le langage de ses partisans. Tarente, ou plutôt l'Italie, fut attaquée par nous contre la foi jurée; Sagonte l'est de même aujourd'hui. Aussi les hommes et les dieux se réunirent contre nous; des querelles de mots élevées sur les premiers infracteurs du traité cédèrent à l'événement de la guerre, qui, juge équitable, fit pencher la victoire du côté de la justice. C'est contre Carthage qu'Hannibal fait avancer aujourd'hui ses tours et ses mantelets; ce sont les murs de Carthage que battent ses béliers. Les ruines de Sagonte (puissent les dieux détourner ce présage!) retomberont sur nos têtes, et la guerre que nous lui déclarons, nous aurons à la soutenir contre Rome. Faut-il donc livrer Hannibal, me dira-t-on? Je sais que l'inimitié que je portais au père peut rendre vaines mes allégations contre le fils. Mais je n'ai pas vu sans plaisir la fin d'Hamilcar, parce que, s'il existait encore, nous aurions déjà la guerre avec les Romains; et partant, ce jeune Hannibal, cette espèce de furie qui agite la torche des combats, je le hais et le déteste? Livrons-le, croyez-moi, comme victime expiatoire d'un attentat à la foi jurée; et lors même que personne ne le réclamerait, il nous faudrait encore l'exiler aux dernières extrémités du monde, et le reléguer si loin, que son nom et sa renommée ne pussent arriver jusqu'à nous, et troubler le repos de la patrie. Mon avis est donc qu'on envoie sur-le-champ une ambassade à Rome, pour donner satisfaction au sénat; une autre à Hannibal, pour lui signifier de lever le siège de Sagonte, et pour le livrer lui-même aux Romains, en exécution du traité; une troisième enfin, pour rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a pris ». cf. aussi Zonaras, VIII, 21.

A la fin de l'épopée, le Punique se voit accorder une force toute nouvelle du fait qu'il ne se laisse pas fléchir sa volonté et qu'il ne se résoud pas à l'échec à la fin de l'épopée : Silius gomme toute trace de soumission du Barcide, qui reste invincible à l'issue du poème et quitte même la scène en appelant à la poursuite de la guerre.

Le personnage du fils, imaginé par Silius, fait aussi apparaître cette idée, car il est appelé à poursuivre l'oeuvre de son père. L'épopée prend fin sur l'affirmation de deux figures tout aussi fortes l'une que l'autre, celle d'Hannibal menaçant encore et toujours les Romains et les dieux, et celle de Scipion remportant la victoire mais sans pouvoir se glorifier de l'échec de son adversaire.

Les *Punica* sont l'épopée d'Hannibal : il y occupe le devant de la scène ; son évolution est frappante et trouve son acmé dans la scène de l'*Hannibal ad portas* qui demeure l'un des sommets dramatiques de l'épopée

VI. 8. Pietas envers les proches : Un combat inventé de toutes pièces par Silius Italicus : le combat contre Théron pour venger Asbyté ⁵⁶³

Hannibal : Achille furieux !

Hannibal entreprend le combat contre le Sagontin Théron pour venger la mort d'Asbyté tuée par celui-ci. Silius, en mettant en scène le personnage d'Asbyté, s'inspire ouvertement du personnage de Camille chez Virgile⁵⁶⁴ et en même temps s'inspire du personnage d'Achille vengeant Patrocle. En effet, Virgile met en scène une vierge guerrière qui se bat aux côtés de Turnus et des Latins : il s'agit de la reine des Volsques, Camille. Virgile consacre à

⁵⁶³ Silius Italicus, *Punica*, II, 208-269.

⁵⁶⁴ M.A. Vinchesi, « Tipologie femminili nei Punica di Silio Italico : la fida *coniux* e la *vierga belligera* » dans *Modelli letterari e ideologia nell'età flavia, Atti del III giornata di Filologia classica* (Pavia, 30-31 ottobre 2003) a cura di F. Gasti e G. Mazzoli, Pavia, Collegio Ghislieri, Come : Ibis, 2005, 203 pages, p. 97-126.

cette vierge guerrière une grande partie de son onzième chant⁵⁶⁵. La jeune guerrière s'illustre dans le combat avant de trouver la mort frappé par un javelot lancé par Arrunus. Toutefois, Turnus ne venge pas directement la mort de Camille car la déesse Diane a chargé la nymphe Opis de cette mission, et celle-ci exécute l'ordre divin⁵⁶⁶.

Chez Silius, la mort d'Asbyté provoque la colère et l'indignation du Carthaginois⁵⁶⁷. En fait, la jeune fille s'est illustrée au combat. Théron, qui était un prêtre d'Hercule, rendu furieux par l'éclat des victoires de la jeune fille, cherche à se combattre contre elle et de s'emparer de ses riches atours⁵⁶⁸.

Hannibal traverse le champ de bataille comme un éclair à la recherche de Théron. Les Sagontins, effrayés à la vue du Carthaginois, se réfugient à l'intérieur de la ville⁵⁶⁹. Théron, essaye, sans succès de les retenir. Ensuite, il s'interpose devant les portes de la cité en voyant Hannibal se lancer à leur poursuite. Le Punique, hors de lui, tente de frapper Théron. Mais ce dernier est plus rapide et atteint de sa massue le bouclier du Punique. Cependant, désarmé, le Sagontin prend la fuite. Hannibal le poursuit autour de la ville. Les femmes, qui regardent la scène du haut des remparts prennent peur à la vue de ce spectacle. Hannibal fait vite de tuer le prêtre d'Hercule. Il reprend le char d'Asbyté et rejoint les siens⁵⁷⁰.

Cet épisode a pour modèle la mise à mort d'Hector par Achille chez Homère :

« εἶδομεν ὀπποτέρῳ κεν Ὀλύμπιος εὖχος ὀρέξῃ.
ὡς ὄρμαινε μένων, ὃ δέ οἱ σχεδὸν ἦλθεν Ἀχιλλεὺς
Ἴσος Ἐνναλίῳ κορυθαῖκι πολεμιστῇ
σειῶν Πηλιάδα μελίην κατὰ δεξιὸν ὤμων
δεινήν· ἀμφὶ δὲ χαλκὸς ἐλάμπετο εἵκελος ἀνγῆ ἢ πυρὸς αἰθομένου ἢ ἡελίου ἀνιόντος.
Ἔκτορα δ', ὡς ἐνόησεν, ἔλε τρόμος· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη

⁵⁶⁵ Virgile, *Enéide*, XII, 498-867.

⁵⁶⁶ Virgile, *Enéide*, XI, 836-867.

⁵⁶⁷ Silius Italicus, *Punica*, II, 169-205.

⁵⁶⁸ Silius Italicus, *Punica*, II, 164-168.

⁵⁶⁹ Silius Italicus, *Punica*, II, 208-226.

⁵⁷⁰ Silius Italicus, *Punica*, II, 239-263.

αὐθι μένειν, ὀπίσω δὲ πύλας λίπε, βῆ δὲ φοβηθεῖς·
Πηλεΐδης δ' ἐπόρουσε ποσὶ κραιπνοῖσι πεποιθώς.
ἦ ὕτε κίρκος ὄρεσφιν ἐλαφρότατος πετεηνῶν
ῥηϊδίως οἴμησε μετὰ τρήρωνα πέλειαν,
ἦ δέ θ' ὕπαιθα φοβεῖται, ὃ δ' ἐγγύθεν ὄζυ λεληκώς
ταρφέ' ἐπαῖσσει, ἐλέειν τέ ἐ θυμὸς ἀνώγει·
ὡς ἄρ' ὃ γ' ἐμμεμαὼς ἰθὺς πέτετο, τρέσε δ' Ἔκτωρ
τεῖχος ὑπο Τρώων, λαιψηρὰ δὲ γούνατ' ἐνώμα.
οἱ δὲ παρὰ σκοπιῆν καὶ ἐρινεὸν ἠγεμόεντα
τείχεος αἰὲν ὑπ' ἐκ κατ' ἀμαζιτὸν ἐσσεύοντο,
κρουνῶ δ' ἴκανον καλλιρρόω· ἔνθα δὲ πηγαὶ
δοιαὶ ἀναῖσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.
ἦ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῶ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς
γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡς εἰ πυρὸς αἰθομένοιο·
ἦ δ' ἐτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζη,
ἦ χιόνι ψυχρῆ ἦ ἐξ ὕδατος κρυστάλλω.
ἔνθα δ' ἐπ' αὐτάων πλυνοὶ εὐρέες ἐγγὺς ἔασι
καλοὶ λαῖνεοι, ὅθι εἴματα σιγαλόεντα
πλύνεσκον Τρώων ἄλοχοι καλαί τε θύγατρες
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης πρὶν ἐλθεῖν υἱας Ἀχαιῶν.
τῆ ῥα παραδραμέτην φεύγων ὃ δ' ὀπισθε διώκων·
πρόσθε μὲν ἐσθλὸς ἔφρευγε, δίωκε δὲ μιν μέγ' ἀμείνων
καρπαλίμως, ἐπεὶ οὐχ ἱερήϊον οὐδὲ βοείην
ἀρνύσθην, ἃ τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν,
ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θεὸν Ἔκτορος ἵπποδάμοιο.
ὡς δ' ὅτ' ἀεθλοφόροι περὶ τέρματα μώνυχες ἵπποι
ρίμφα μάλα τρωχῶσι· τὸ δὲ μέγα κεῖται ἄεθλον
ἦ τρίπος ἦ ἐ γυνὴ ἀνδρὸς κατατεθνηῶτος·
ὡς τῶ τρις Πριάμοιο πόλιν πέρι δινηθήτην

καρπαλίμοισι πόδεσσι· θεοὶ δ' ἐς πάντες ὄρωντο·
τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
ὦ πόποι ἦ φίλον ἄνδρα διωκόμενον περὶ τεῖχος
ὀφθαλμοῖσιν ὄρωμαι· ἐμὸν δ' ὀλοφύρεται ἦτορ
Ἔκτορος, ὅς μοι πολλὰ βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκην
Ἰδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου, ἄλλοτε δ' αὖτε
ἐν πόλει ἀκροτάτῃ· νῦν αὖτέ ἐ δῖος Ἀχιλλεὺς
ἄστῃ πέρι Πριάμοιο ποσὶν ταχέεσσι διώκει.
ἀλλ' ἄγετε φράζεσθε θεοὶ καὶ μητιάσθε
ἦέ μιν ἐκ θανάτοιο σαώσομεν, ἦέ μιν ἤδη
Πηλεΐδῃ Ἀχιλῆϊ δαμάσσομεν ἐσθλὸν ἐόντα.
τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ὦ πάτερ ἀργικέραυνε κελαινεφές οἷον ἔειπες·
ἄνδρα θνητὸν ἐόντα πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ
ἄψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι ;
ἔρδ'· ἀτὰρ οὐ τοὶ πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι.
τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
θάρσει Τριτογένεια φίλον τέκος· οὐ νύ τι θυμῷ
πρόφρονι μυθέομαι, ἐθέλω δέ τοι ἦπιος εἶναι·
ἔρξον ὅπῃ δὴ τοὶ νόος ἔπλετο, μὴ δ' ἔτ' ἐρώει.
ὡς εἰπὼν ὄτρυνε πάρος μεμαυῖαν Ἀθήνην·
βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρῆγων αἰῖζασα.
Ἔκτορα δ' ἀσπερχές κλονέων ἔφεπ' ὠκὺς Ἀχιλλεύς.
ὡς δ' ὅτε νεβρὸν ὄρεσφι κύων ἐλάφοιο δίηται
ὄρσας ἐξ εὐνῆς διὰ τ' ἄγκρα καὶ διὰ βήσσας·
τὸν δ' εἶ πέρ τε λάθησι καταπτήζας ὑπὸ θάμνῳ,
ἀλλὰ τ' ἀνιχνεύων θέει ἔμπεδον ὄφρα κεν εὕρῃ·
ὡς Ἔκτωρ οὐ λῆθε ποδώκεα Πηλεΐωνα.
ὁσάκι δ' ὀρμήσειε πύλων Δαρδανιάων

ἀντίον ἀΐζασθαι ἐϋδμήτους ὑπὸ πύργους,
εἴ πως οἷ καθύπερθεν ἀλάλκοιεν βελέεσσι,
τοσσάκι μιν προπάροιθεν ἀποστρέψασκε παραφθὰς
πρὸς πεδίον· αὐτὸς δὲ ποτὶ πτόλιος πέτετ' αἰεὶ.
ὡς δ' ἐν ὄνειρῳ οὐ δύναται φεύγοντα διώκειν·
οὔτ' ἄρ' ὁ τὸν δύναται ὑποφεύγειν οὔθ' ὁ διώκειν·
ὡς ὁ τὸν οὐ δύνατο μάρψαι ποσίν, οὐδ' ὄς ἀλύζαι.
πῶς δέ κεν Ἔκτωρ κῆρας ὑπεξέφυγεν θανάτοιο,
εἰ μὴ οἱ πύματόν τε καὶ ὕστατον ἦντετ' Ἀπόλλων
ἐγγύθεν, ὅς οἱ ἐπῶρσε μένος λαιψηρὰ τε γούνα ;
λαοῖσιν δ' ἀνένευε καρῆατι δῖος Ἀχιλλεύς,
οὐδ' ἔα ἰέμεναι ἐπὶ Ἔκτορι πικρὰ βέλεμνα,
μὴ τις κῦδος ἄροιτο βαλῶν, ὁ δὲ δεύτερος ἔλθοι.
ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπὶ κρουνοὺς ἀφίκοντο,
καὶ τότε δὴ χρύσεια πατήρ ἐτίταινε τάλαντα,
ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
τὴν μὲν Ἀχιλλῆος, τὴν δ' Ἔκτορος ἵπποδάμοιο,
ἔλκε δὲ μέσσα λαβῶν· ῥέπε δ' Ἔκτορος αἴσιμον ἦμαρ,
ᾧχετο δ' εἰς Αἴδαο, λίπεν δέ εἰ Φοῖβος Ἀπόλλων.
Πηλεΐωνα δ' ἵκανε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ἀγχοῦ δ' ἴσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
νῦν δὴ νῶι ἔολπα Διὶ φίλε φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ
οἴσεσθαι μέγα κῦδος Ἀχαιοῖσι προτὶ νῆας
Ἔκτορα δηώσαντε μάχης ἅατόν περ ἐόντα.
οὔ οἱ νῦν ἔτι γ' ἔστι πεφυγμένον ἄμμε γενέσθαι,
οὐδ' εἴ κεν μάλα πολλὰ πάθοι ἐκάεργος Ἀπόλλων
προπροκυλινδόμενος πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.
ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στήθι καὶ ἄμπνε, τόνδε δ' ἐγώ τοι
οἰχομένη πεπιθήσω ἐναντίβιον μαχέσασθαι.

ὥς φάτ' Ἀθηναίη, ὃ δ' ἐπείθετο, χαῖρε δὲ θυμῶ,
στῆ δ' ἄρ' ἐπὶ μελῆς χαλκογλώχινος ἔρεισθείς.
ἦ δ' ἄρα τὸν μὲν ἔλειπε, κιχήσατο δ' Ἔκτορα δῖον
Δηϊφόβῳ ἐϊκυῖα δέμας καὶ ἀτειρέα φωνήν·
ἀγχοῦ δ' ἴσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
ἦθεῖ ἦ μάλα δὴ σε βιάζεται ὠκύς Ἀχιλλεύς
ἄστῳ πέρι Πριάμοιο ποσὶν ταχέεσσι διώκων·
ἀλλ' ἄγε δὴ στέωμεν καὶ ἀλεξώμεσθα μένοντες.
τὴν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ·
Δηϊφοβ' ἦ μὲν μοι τὸ πάρος πολὺ φίλτατος ἦσθα
γνωτῶν οὖς Ἐκάβῃ ἠδὲ Πρίαμος τέκε παιῖδας·
νῦν δ' ἔτι καὶ μᾶλλον νοέω φρεσὶ τιμήσασθαι,
ὅς ἔτλης ἐμεῦ εἶνεκ', ἐπεὶ ἴδες ὀφθαλμοῖσι,
τείχεος ἐξελθεῖν, ἄλλοι δ' ἔντοσθε μένουσι.
τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἦθεῖ ἦ μὲν πολλὰ πατήρ καὶ πότνια μήτηρ
λίσσονθ' ἐξείης γουνούμενοι, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι,
αὐθι μένειν· τοῖον γὰρ ὑποτρομέουσιν ἅπαντες·
ἀλλ' ἐμὸς ἔνδοθι θυμὸς ἐτείρετο πένθει λυγρῶ.
νῦν δ' ἰθὺς μεμαῶτε μαχώμεθα, μὴ δέ τι δούρων
ἔστω φειδωλή, ἵνα εἶδομεν εἴ κεν Ἀχιλλεύς
νῶϊ κατακτείνας ἔναρα βροτόεντα φέρηται
νῆας ἔπι γλαφυράς, ἦ κεν σῶ δουρὶ δαμήη.
ὥς φραμένη καὶ κερδοσύνη ἠγήσατ' Ἀθήνη·
οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τὸν πρότερος προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ·
στήσωσ' ἐνθάδ' ἄγοντες, ὑπόσχονται δὲ καὶ ἄλλα,
οὐδ' εἴ κεν σ' αὐτὸν χρυσῶ ἐρύσασθαι ἀνάγοι
Δαρδανίδης Πρίαμος· οὐδ' ὥς σέ γε πότνια μήτηρ

ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται ὄν τέκεν αὐτή,
ἀλλὰ κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατὰ πάντα δάσσονται.
τὸν δὲ καταθνήσκων προσέφη κορυθαίολος Ἔκτωρ·
ἦ σ' εὖ γινώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον
πείσειν· ἦ γὰρ σοὶ γε σιδήρεος ἐν φρεσὶ θυμός.
φράζεο νῦν, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι
ἤματι τῷ ὅτε κέν σε Πάρις καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων
ἐσθλὸν ἐόντ' ὀλέσωσιν ἐνὶ Σκαιῆσι πύλησιν.
ὥς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψε,
ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων παμμένη Αἴδος δὲ βεβήκει
ὄν πότμον γοόωσα λιποῦσ' ἀνδροτῆτα καὶ ἦβην.
τὸν καὶ τεθνηῶτα προσηύδα δῖος Ἀχιλλεύς·
τέθναθι· κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι ὀππότε κεν δῆ
Ζεὺς ἐθέλη τελέσαι ἠδ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι.
ἦ ῥα, καὶ ἐκ νεκροῖο ἐρύσσατο χάλκεον ἔγχος,
καὶ τό γ' ἄνευθεν ἔθηχ', ὃ δ' ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα
αἱματόεντ'· ἄλλοι δὲ περὶ δραμον υἷες Ἀχαιῶν,
οἱ καὶ θηήσαντο φυῆν καὶ εἶδος ἀγητὸν
Ἔκτορος· οὐδ' ἄρα οἷ τις ἀνουτητί γε παρέστη.
ᾧδε δέ τις εἶπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ μαλακώτερος ἀμφοφάσθαι
Ἔκτωρ ἢ ὅτε νῆας ἐνέπρησεν πυρὶ κηλέω.
ὥς ἄρα τις εἶπεσκε καὶ οὐτήσασκε παραστάς.
τὸν δ' ἐπεὶ ἐξενάριξε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
στάς ἐν Ἀχαιοῖσιν ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
ὦ φίλοι Ἀργείων ἠγήτορες ἠδὲ μέδοντες
ἐπεὶ δὴ τόνδ' ἄνδρα θεοὶ δαμάσασθαι ἔδωκαν,
ὅς κακὰ πόλλ' ἔρρεζεν ὅσ' οὐ σύμπαντες οἱ ἄλλοι,
εἰ δ' ἄγετ' ἀμφὶ πόλιν σὺν τεύχεσι πειρηθῶμεν,

ὄφρα κ' ἔτι γνῶμεν Τρώων νόον ὃν τιν' ἔχουσιν,
 ἢ καταλείψουσιν πόλιν ἄκρην τοῦδε πεσόντος,
 ἦε μένειν μεμάασι καὶ Ἔκτορος οὐκέτ' ἐόντος.
 ἀλλὰ τί ἦ μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
 κεῖται πὰρ νήεσσι νέκυς ἄκλαυτος ἄθαπτος
 Πάτροκλος· τοῦ δ' οὐκ ἐπιλήσομαι, ὄφρ' ἂν ἔγωγε
 ζωοῖσιν μετέω καὶ μοι φίλα γούνατ' ὀρώρη·
 εἰ δὲ θανόντων περ καταλήθοντ' εἰν Αἴδαο
 αὐτὰρ ἐγὼ καὶ κείθι φίλου μεμνήσομ' ἐταίρου.
 νῦν δ' ἄγ' ἀείδοντες παιήονα κοῦροι Ἀχαιῶν
 νηυσὶν ἐπι γλαφυρῆσι νεώμεθα, τόνδε δ' ἄγωμεν.
 ἠράμεθα μέγα κῦδος· ἐπέφνομεν Ἔκτορα δῖον,
 ᾧ Τρῶες κατὰ ἄστν θεῶ ὡς εὐχετόωντο.
 ἦ ῥα, καὶ Ἔκτορα δῖον ἀεικέα μῆδετο ἔργα.
 ἀμφοτέρων μετόπισθε ποδῶν τέτρηνε τένοντε
 ἐς σφυρὸν ἐκ πτέρνης, βοέους δ' ἐζῆπτεν ἰμάντας,
 ἐκ δίφροιο δ' ἔδησε, κάρη δ' ἔλκεσθαι ἔασεν·
 ἐς δίφρον δ' ἀναβὰς ἀνά τε κλυτὰ τεύχε' ἀείρας
 μάστιξέν ῥ' ἐλάαν, τῷ δ' οὐκ ἀέκοντε πετέσθην.
 τοῦ δ' ἦν ἐλκομένοιο κονίσσαλος, ἀμφὶ δὲ χαῖται
 κυάνεαι πίτναντο, κάρη δ' ἅπαν ἐν κονίησι »

« Voilà les pensées qu'il agitait, en attendant, immobile ;
 et Achille s'approcha, égal d'Enyalios, le guerrier au
 casque bondissant, secouant sur son épaule droite le
 frêne du Pélion, terrible. Autour de lui, le bronze brillait,
 avec la lueur d'un feu ardent, ou du soleil levant. Hector,
 l'apercevant, se prit à trembler; il n'osa plus l'attendre
 là, laissa la porte derrière lui, et partit, épouvanté.
 Le fils de Pélée s'élança sur lui, confiant en ses pieds
 rapides. Comme un faucon des montagnes, le plus léger

des oiseaux, poursuit aisément une colombe tremblante ; elle fuit en dessous, et lui, de près, à cris aigus, fond sur elle souvent, car l'envie de la saisir le pousse, ainsi Achille, impatient, volait droit, et Hector, tremblant, fuyait, au pied du mur de Troie, et mouvait agilement ses genoux.

Devant l'observatoire et le figuier battu des vents, toujours au pied et hors du mur, ils s'élancèrent, sur la route des chars, et atteignirent les deux fontaines au beau cours. Là jaillissaient des sources, deux, du Scamandre tourbillonnant. L'une coule chaude, et, autour d'elle, une fumée en sort, comme d'un feu ardent; l'autre, même en été, coule semblable à la grêle, ou à la neige froide, ou à la glace faite d'eau. Sur les sources, près du courant, sont de larges bassins, très beaux, en pierre, où lavaient les vêtements brillants les femmes des Troyens et leurs filles belles, auparavant, pendant la paix, avant l'arrivée des fils d'Achéens. Par là tous deux passaient en courant, l'un fuyant, l'autre, derrière, poursuivant. Devant, un noble homme fuyait, mais poursuivi par bien meilleur que lui. Course rapide, car ce n'était pas une victime ou la peau d'un boeuf qu'ils voulaient gagner, ces prix ordinaires des courses à pied; c'était pour la vie qu'ils couraient, pour celle d'Hector dompteur de chevaux.

Comme, gagners de prix, autour des bornes, des chevaux aux sabots massifs courent très vite, (le prix, important, est là, un trépied, ou une femme), après la mort d'un guerrier, ainsi tous deux coururent trois fois autour de la ville de Priam, de leurs pieds rapides. Tous les dieux les regardaient, et le père des hommes et des dieux dit le premier :

« Hélas, c'est un homme aimé de moi que je vois poursuivre autour du mur; mon coeur plaint Hector, qui a,

pour moi, brûlé mainte cuisse de boeuf sur les cimes de l'Ida aux nombreux replis, et d'autres fois encore au sommet de la ville. Maintenant le divin Achille, autour de la ville de Priam, le poursuit de ses pieds rapides.

Allons : demandez-vous, dieux, et réfléchissez si nous le sauverons de la mort, ou si, déjà, nous le dompterons par Achille fils de Pélée, si noble qu'il soit. »

La déesse Athénè aux yeux de chouette répondit :

« Père foudroyant, aux sombres nuages, que dis-tu là? Un homme, un mortel, depuis longtemps marqué par le destin, tu veux l'affranchir de la mort maudite ? Fais : mais nous ne t'approuverons pas, nous tous les autres dieux. »

Zeus assembleur de nuages répondit :

« Rassure-toi, infatigable, mon enfant : c'est à contre-cœur que je parle ainsi, et je veux pour toi être bienveillant.

Agis à ton idée, n'hésite pas. »

Par ces mots, il excita Athénè, déjà impatiente. Elle s'élança des cimes de l'Olympe, d'un bond.

Hector était toujours pressé et poursuivi par le rapide Achille. Comme, sur les montagnes, un chien chasse le faon d'une biche, qu'il a levé de son gîte, à travers coudes et vallons; et si le faon, échappant à ses yeux, se blottit sous un fourré, le chien, sur sa trace, court sans relâche, jusqu'à ce qu'il le trouve; ainsi Hector n'échappait pas au rapide fils de Pélée. Chaque fois qu'il s'élançait vers les portes Dardaniennes, afin de bondir tout droit au pied des remparts bien construits, pour voir si, d'en haut, on le protégerait avec des traits, chaque fois Achille, le devançant, le rabattait vers la plaine : car il volait toujours le plus près de la ville. Comme, en un rêve, on ne peut poursuivre un fuyard :

l'un ne peut fuir l'autre, ni l'autre le poursuivre, ainsi

l'un ne pouvait atteindre l'autre de ses pieds, ni l'autre

échapper. Et comment Hector aurait-il fui les divinités de la

mort, si pour l'ultime et dernière fois n'était venu à lui Apollon, tout près, excitant son ardeur et ses genoux agiles ? Cependant aux Achéens le divin Achille fit un signe de tête, leur défendant de lancer contre Hector leurs traits amers, de peur qu'on ne lui ravît la gloire en l'atteignant, et qu'il ne vînt, lui, que le second.

Mais quand, pour la quatrième fois, ils arrivèrent aux fontaines, alors le Père étendit ses balances d'or. Il y plaça deux sorts de la mort qui couche l'homme, celui d'Achille, et celui d'Hector dompteur de chevaux. Il souleva le fléau par le milieu; alors s'abaissa le jour fatal d'Hector : il allait chez Hadès, et Phébus Apollon l'abandonna.

Là-dessus, près du fils de Pélée vint la déesse Athéna aux yeux de chouette, et, debout près de lui, elle lui dit ces mots ailés :

« Maintenant, nous deux, je l'espère, illustre Achille aimé de Zeus, nous rapporterons une grande gloire aux Achéens, près des vaisseaux, ayant tué Hector, si insatiable qu'il soit de combat. Il ne peut plus maintenant nous échapper, même si Apollon, qui repousse de loin, se donne beaucoup de mal, se roulant aux pieds de Zeus le père, le porte-égide. Pour toi, maintenant, arrête-toi, et respire; cet homme, moi, je vais le persuader de te combattre en face. »

Ainsi dit Athénè. Achille obéit, la joie au coeur. Il s'arrêta, appuyé sur le frêne à pointe de bronze. Elle le quitta, et alla trouver le divin Hector : elle ressemblait à Déiphobe pour le corps et la voix invincible. Debout près de lui, elle dit ces mots ailés :

« Cher ami, certes il te violente, le rapide Achille, en te poursuivant autour de la ville de Priam, avec ses pieds rapides. Allons, arrêtons-nous, et repoussons-le, de pied ferme. »

Le grand Hector au casque scintillant répondit :

« Déiphobe, auparavant, déjà, tu m'étais de beaucoup le plus cher de mes frères, nés d'Hécube et de Priam ; mais,

aujourd'hui, davantage encore je pense en mon âme à t'honorer, toi qui as osé, pour moi, quand tu m'as vu, sortir des murs entre lesquels les autres restent. »

La déesse Athéna aux yeux de chouette répondit :

« Cher ami, certes notre père et notre vénérable mère m'ont beaucoup prié, l'un après l'autre, touchant mes genoux, et de même mes compagnons, alentour, de rester là-bas, tant ils tremblent, tous. Mais, en moi, mon coeur était rongé d'une douleur affligeante. Maintenant, tout droits, frémissants, combattons, et que nos lances ne se ménagent pas, pour voir si Achille, nous ayant tués tous deux, portera nos dépouilles sanglantes aux vaisseaux creux, ou s'il sera dompté par ta lance ».

Ayant ainsi parlé, Athéna, par une nouvelle ruse, marcha devant. Et quand ils furent près, allant l'un sur l'autre, le premier, le grand Hector au casque scintillant dit :

« Je ne te fuirai plus, fils de Pélée, comme, avant, j'ai couru trois fois autour de la grande ville de Priam, sans oser attendre ta venue. Maintenant, mon coeur me pousse à me dresser devant toi; je te maîtriserai peut-être, ou serai maîtrisé. Allons, attestons ici les dieux : ce seront les meilleurs témoins, les meilleurs gardiens de nos accords. Je ne te mutilerai pas affreusement, si Zeus me donne de rester vainqueur et de t'ôter la vie. Après t'avoir dépouillé de tes armes célèbres, Achille, ton cadavre, je le rendrai aux Achéens. Et toi, fais de même. »

Avec un regard en dessous, Achille aux pieds rapides répondit :

« Hector, ne viens pas, être inoubliable, me parler d'accord. Comme il n'y a pas, entre les lions et les hommes, de serments fidèles, comme les loups et les agneaux n'ont pas mêmes sentiments au coeur, mais ne pensent qu'à se nuire les uns aux autres, de même il n'y a pas, entre moi et toi, d'amitié, ni, entre nous, il n'y aura de serments, avant que l'un des deux, abattu, de son sang rassasie

Arès, le dur combattant. Rappelle toute ta valeur : maintenant surtout il te faut être piquier et combattant hardi.

Il n'y a plus pour toi d'échappatoire. A l'instant, Pallas Athéna, par ma pique, te domptera : maintenant, d'un seul coup, tu paieras tous les deuils de mes compagnons tués par ta pique, ô furieux ! »

Il dit, et l'ayant brandie, lança sa pique à l'ombre longue. La voyant venir, l'illustre Hector l'évita ; il se baissa, prévoyant; la pique de bronze le survola, et se planta en terre; mais Pallas Athénè l'arracha et la rendit à Achille, à l'insu d'Hector, pasteur de troupes. Hector dit à l'irréprochable fils de Pélée :

« Tu m'as manqué, et ce n'est pas encore, Achille semblable à un dieu, que Zeus t'a appris mon sort. Pourtant tu le prétendais : tu étais un adroit parleur, trompeur en tes discours, pour me faire, de crainte, oublier mon ardeur et ma vaillance. Mais je ne fuirai pas, ce n'est pas dans mon dos que tu planteras ta lance ; je fonderai droit sur toi : pousse-la à travers ma poitrine, si un dieu te l'a permis. Et maintenant, en revanche, évite ma pique de bronze. Puisses-tu la recevoir dans ta chair tout entière ! La guerre deviendrait plus légère aux Troyens après ta mort car tu es leur plus grand fléau. »

Il dit, et l'ayant brandie, lança sa pique à l'ombre longue. Il frappa au milieu le bouclier du fils de Pélée, il ne le manqua pas, mais la lance rebondit loin du bouclier. Hector s'irrita de ce que le trait rapide était en vain parti de sa main. Il s'arrêta, désappointé : il n'avait pas d'autre pique de frêne. Il appela Déiphobe au bouclier blanc, à grands cris : il lui demandait une grande lance. Mais l'autre n'était plus près de lui. Hector comprit en son âme, et s'écria :

« Hélas, certainement les dieux m'ont appelé à la mort !

Car Déiphobe, je le croyais, ce héros, à côté de moi ;
mais il est dans les murs, et moi, Athéna m'a trompé.
Maintenant, voici près de moi la mort ; elle n'est plus
loin; plus de refuge. C'était là sans doute, depuis longtemps,
ce que préféraient Zeus, et le fils de Zeus qui
frappe au loin. Avant, ils s'empressaient de me tirer
d'affaire; maintenant, au contraire, le sort m'atteint.
Pourtant, ne périssons pas sans courage, ni sans gloire,
mais après quelque grand exploit, qui passe même à la postérité. »
Ayant ainsi parlé, il tira le glaive aigu qui sous son
flanc s'allongeait, grand et fort, et il s'élança, après
s'être ramassé, comme l'aigle qui vole haut fond dans
la plaine, à travers les nuées ténébreuses, pour ravir une
tendre agnelle ou un lièvre blotti. Ainsi Hector s'élança,
brandissant son glaive aigu, et se rua aussi Achille, le coeur
plein d'une ardeur sauvage. Par devant, il couvrait sa
poitrine de son bouclier beau, bien ouvré; il secouait
son casque brillant, à quatre cimiers; très beaux, alentour
s'agitaient les crins dorés qu'Héphaïstos avait jetés autour
du panache, en grand nombre. Tel qu'un astre va parmi
les astres, lors de la traite de nuit - Vesper, le plus beau
des astres qui se tiennent dans le ciel - ainsi brillait la
pointe très aiguë qu'Achille brandissait dans sa droite,
voulant du mal au divin Hector, et regardant sa belle
peau, pour voir où elle céderait le mieux.
Or partout la peau était couverte des armes de bronze,
belles, qu'à Sa Force Patrocle Hector avait enlevées,
l'ayant tué; elle apparaissait toutefois là où les clavicules
séparent le cou des épaules, à la gorge, par où l'âme se
perd le plus vite. Là, contre Hector, impatientement,
poussa sa pique le divin Achille. De part en part, à travers
le cou tendre, la pointe passa ; mais la trachée, le
frêne ne la coupa point de son bronze lourd, afin qu'Hector
pût répondre quelques mots à Achille. Il s'abattit

dans la poussière, et le divin Achille triompha :

« Hector, tu disais pourtant, en dépouillant Patrocle, que tu serais sauf, sans t'inquiéter de moi, parce que j'étais absent, insensé ! Pour lui, à l'écart, un vengeur bien meilleur que toi, près des vaisseaux creux, restait à l'arrière; c'était moi, qui ai désuni tes genoux. Toi, les chiens et les oiseaux te déchireront horriblement; Patrocle, lui, recevra des Achéens les honneurs funèbres. »

Défaillant, Hector au casque scintillant répondit :

« Je t'en supplie, par ton âme et tes genoux, par tes parents, ne laisse pas les chiens me dévorer près des ou vaisseaux achéens ! Le bronze, en masse, et l'or, accepte-les, ces dons que te donneront mon père et ma mère vénérable; et mon corps, rends-le à ma maison, pour qu'au feu du bûcher les Troyens et les Troyennes, leurs femmes, me fassent participer, mort. »

Avec un regard en dessous, Achille aux pieds rapides répondit :

« Ne me supplie pas, chien, par mes genoux, ni par mes parents. Puissent mon ardeur et mon coeur me pousser, moi-même, à couper et à dévorer ta chair toute crue ! Quels maux tu m'as faits ! Ainsi, il n'est personne pour défendre ta tête des chiens, même si des rançons dix et vingt fois plus grandes étaient apportées ici, et qu'on en promît d'autres, même s'il insistait pour donner ton pesant d'or, le fils de Dardanos, Priam ! Même ainsi, ta mère vénérable ne te mettra pas sur un lit pour te pleurer, toi qu'elle enfanta; mais les chiens et les oiseaux te dévoreront tout entier. » Alors, mourant, Hector au casque scintillant lui dit :

« Ah ! Je te connais bien, à te voir, et je ne devais pas te persuader, car tu as un coeur de fer dans l'âme ! Prends garde maintenant que les dieux ne s'irritent contre toi à cause de moi, le jour où Pâris et Phébus Apollon, tout noble que tu es, te perdront près de la porte Scée. »

Il dit, et la fin, la mort l'enveloppa. Son âme, s'envolant

de ses membres, alla chez Adès, déplorant son sort,
laissant la virilité et la jeunesse. Il était déjà mort, et le
divin Achille lui dit :

« Meurs ! La divinité funeste, je la recevrai, moi, quand
Zeus le voudra ainsi que les autres immortels. »

Il dit, et du cadavre retira sa pique de bronze ; il la
mit de côté, et dépouilla les épaules des armes sanglantes.
Les autres fils d'Achéens accoururent autour, contemplant
la taille et la beauté admirable d'Hector. Aucun
ne s'approcha sans le blesser, et chacun disait en regardant
son voisin : « Ah ! il est bien plus doux à toucher,
Hector, que quand il brûlait nos vaisseaux avec le feu
ardent ! » Ainsi chacun parlait, et le blessait en s'approchant.

Quand le rapide et divin Achille l'eut dépouillé, debout
au milieu des Achéens, il leur dit ces mots ailés :

« Amis, guides et conseillers des Argiens, puisque les
dieux m'ont donné de dompter cet homme qui nous
faisait bien des maux, plus que tous les autres ensemble,
allons autour de la ville, en armes, tentons quelque chose,
pour reconnaître quelle est encore l'idée des Troyens,
s'ils abandonneront la ville haute, celui-ci étant tombé,
ou s'ils voudront résister, même Hector n'étant plus. Mais
pourquoi donc mon coeur s'arrête-t-il à cette idée ? Il
gît près des vaisseaux, cadavre sans lamentations, sans
sépulture, Patrocle ! Je ne l'oublierai pas, tant que moi-même
je serai parmi les vivants, et que mes genoux se
lèveront ; et si les morts sont oubliés chez Hadès, pour
moi, même là-bas, je me rappellerai mon compagnon.
Maintenant, allons ! En chantant le Péan, jeunes Achéens,
retournons aux vaisseaux creux, et menons-y celui-ci.
Nous avons remporté une grande gloire, nous avons
tué le divin Hector, dont les Troyens dans leur cité se
vantaient comme d'un dieu. »

Il dit, et pour le divin Hector imagina un traitement
affreux : des deux pieds, par derrière, il lui perça les
tendons, du talon à la cheville, y attacha des courroies,
à son char les lia, et laissa traîner la tête ; puis, sur son
char montant, après avoir pris les armes glorieuses,
il fouetta pour pousser les chevaux, qui tous deux
volèrent de bon coeur. Le cadavre traîné soulevait la poussière;
alentour, ses cheveux sombres se répandaient, et sa tête
entière, dans la poussière, gisait, elle avant si gracieuse !
Mais, alors, Zeus aux ennemis d'Hector accorda de
l'outrager, sur la terre même de sa patrie. »⁵⁷¹

Achille se bat contre Hector pour venger la mort de son ami Patrocle assassiné par le Troyen. La mort de Patrocle a chagriné Achille et l'a profondément irrité. Hector prend la fuite en apercevant Achille. Mais celui-ci poursuit le premier autour de la ville, sous les yeux des parents d'Hector- Hécube et Priam- apeurés et regardant la scène du haut des murailles. Les deux guerriers sont l'un en face de l'autre : Achille désarme Hector et le tue.

Hannibal vainc Théron comme Achille vain Hector. Le fils de Pélée vengeait Patrocle, et le fils d'Hamilcar vengeait Asbyté. Cependant Achille sombre par la suite dans la rage, la fureur malsaine et l'*hybris*. Il inflige au cadavre d'Hector une horrible punition : il perce les chevilles du Troyen, il attache sa dépouille à son char et le traîne autour de la ville pour le laisser en définitive aux oiseaux de proie. Mais sous la plume de Silius, Hannibal s'abstient d'agir de la sorte. En fait, le cadavre de Théron, est traîné à trois reprises, - comme le fut celui d'Hector -, autour des cendres d'Asbyté. Mais ce sont les Numides qui font subir ce sacrilège au cadavre du mort. Hannibal s'en trouve grandi dans cette anecdote.

⁵⁷¹ Homère, *Iliade*, XXII, 131- 405.

En assimilant clairement son héros au fils de Pélée, et en lui faisant accomplir les mêmes actes glorieux qu'Achille dans l'*Iliade*, et ce pour venger vaillamment la mort d'un être cher, une alliée, Silius fait briller son personnage. En outre, le poète octroie à son personnage une dimension supplémentaire puisque, le Punique s'abstient de commettre tout acte sacrilège, il respecte la dépouille du mort. Cette scène met en avant la piété d'Hannibal : venger ses proches et respecter les morts. Celui qui est attendu comme le *crudelis* et l'*impius* par excellence, s'abstient de la fin escomptée de l'épisode. Le poète latin rapproche son personnage du plus valeureux des héros épiques, et lui octroie une note encore plus positive en gommant ce qui ombrageait le profil d'Achille. Hannibal s'en trouve donc grandi et plus humanisé.

Le poète, au carrefour de l'Histoire et de la légende, gomme les accusations qui touchaient son personnage qui s'en trouve grandi.

Comme le pieux Enée et le vaillant Achille, Hannibal se soucie des siens. L'intertextualité avec l'*Eneide* et l'*Iliade* sont d'autant plus intéressantes qu'elles tendent à faire apparaître le Punique sous un jour meilleur. Dans cet épisode, Hannibal s'illustre par sa fidélité aux engagements, aux serments et aux traités conclus avec les alliés. Le poète flavien souligne la noblesse d'âme d'Hannibal et sa grandeur : sa loyauté envers ses alliés, son refus de les abandonner et son refus de déshonorer la dépouille d'un adversaire.

D'ailleurs, dans la tradition historique, la fin de Sagonte est l'œuvre d'Hannibal. Les exactions massives, la profanation et l'incendie des temples le sont également. Mais ici, le sort de la ville dépend entièrement des dieux : c'est une affaire entre Hercule et *Fides*.

La cité se détruit d'elle-même et quand les Carthaginois y pénètrent, elle est complètement déserte. Le général Carthaginois n'apparaît à aucun moment de cet épisode. Cela le dispense de tout acte répréhensible.

Deuxième partie

Religiosité et moralité des Carthaginoises

*« Je voyais cette ville telle
une perle irrégulière
et pourtant
précieuse »*

Fawzi Mellah,
Elissa, la reine vagabonde.

Le mythe et l'histoire s'enchevêtrent, par moments, pour offrir de beaux *exempla* de patriotisme. Ainsi, Didon « l'Errante » et la belle Sophonisbe se donnent la mort pour fuir le parjure forçant l'admiration des écrivains latins. Toutefois les deux reines restent fidèles à la réputation de tous les Carthaginois dont la mesure où elles cherchent à tout moment à favoriser l'intérêt de leur pays. Un autre femme et reine orientale, Cléopâtre, a su, à sa manière, s'opposer à Rome. Ces trois figures féminines d'Afrique, ont suscité des sentiments extrêmes chez l'adversaire romain : un grand amour ou une grande haine. Par ailleurs, la reine d'Egypte est associée à une déesse, Isis. Quant à la reine de Carthage, le sentiment religieux est une dimension importante chez ce personnage.

CHAPITRE I

SOPHPNISBE (« Celle que Baal protège »)

*« Son égarement, son oubli de toutes les lois de l'hospitalité, de tous les traités d'alliance, avaient commencé le jour où il avait introduit dans son palais **une femme de Carthage.** »*

Tite-Live

Apprendre à parler pour savoir discourir et mettre en avant ses idées- comme le préconisent les rhéteurs grecs ou romains- dans leurs traités ou encore dans leurs écoles, ainsi que les orateurs, par l'*exemplum* dont ils font dons aux néophytes dans le cadre du *tirocinium fori* est la condition sine qua non de la réalisation des projets que l'on nourrit. L'art de bien parler, l'art de celui qui est *dicendi peritus*- avec l'ambiguïté qu'il y a dans la formule *bene dicendi scientia* (autrement dit la valeur morale du discours)- est garant de l'efficacité du discours c'est-à-dire obtenir ce que l'on poursuit.

Nous nous intéresserons au discours de Sophonisbe chez Tite-Live qui permettra de voir le succès d'une parole à persuader son auditeuret à obtenir le résultat escompté, et en même

temps de voir une princesse qui use d'autres types de langages, celui de la chair qui produit la séduction qui renforce l'art de persuader par les paroles. L'art du discours ressemble à l'art de la chasse ou de la pêche, selon Platon⁵⁷². Le discours d'un bon orateur doit être captivant. Il s'agit donc de prendre l'auditeur au filet !

I.1. Princesse Carthaginoise au service de sa patrie

a-Discours et éloquence

L'éloquence dirige la vie publique dans le monde romain. A Rome, être un orateur est un atout pour celui qui désire se faire une place sur la scène publique, car il s'agit d'acquérir un renom sans prendre forcément les armes. Ainsi, l'éloquence étant le biais privilégié de l'action publique, le pouvoir appartient d'abord, et avant tout, à celui qui est *eloquens*. En effet, le discours est créateur de persuasion : convaincre par le discours, c'est pouvoir soumettre l'autre en le persuadant qu'il n'y a pas d'autres vérités en dehors du *hic et nunc*, la persuasion étant cette « souveraine toute-puissante des hommes ». Pour ce faire, il fallait, se conformer à un ensemble de règles qui cautionnent la réussite de n'importe quel discours. Cicéron en donne les fondements dans quelques –uns de ses œuvres et il prête à Crassus ces propos dans son *De Oratore* : « Rien ne semble plus beau que de pouvoir par la parole retenir l'attention des hommes assemblés, séduire les intelligences, entraîner les volontés à son gré, en tout sens (...) Qu'y-a-t-il de plus admirable que de voir en face d'une immense multitude un homme se dresser seul, et armé de cette faculté que chacun a cependant reçue de la nature, en user comme il est seul alors, ou presque seul, en mesure de faire ? (...) Quelle puissance que celle qui dompte les passions du peuple (...) qui ébranle la fermeté du Sénat, merveilleux effet de la voix d'un seul homme ? » (*Qui cum ita esset exorsus: non sibi cohortandum Sulpicium et Cottam, sed magis utrumque conlaudandum uideri, quod tantam iam essent facultatem adepti, ut non aequalibus suis solum anteponebantur, sed cum maioribus natu compararentur; "neque uero mihi quicquam" inquit "praestabilius uidetur, quam posse dicendo tenere hominum (coetus) mentis, adlicere uoluntates, impellere quo uelit, unde autem uelit deducere: haec una res in omni libero populo maximeque in pacatis tranquillisque*

⁵⁷² Platon, *Sophiste*, 219 e- 223 b recourt au paradigme de la chasse et de la pêche pour discréditer l'entreprise des sophistes.

*ciuitatibus praecipue semper floruit semperque dominata est. Quid enim est aut tam admirabile, quam ex infinita multitudine hominum existere unum, qui id, quod omnibus natura sit datum, uel solus uel cum perpaucis facere possit? Aut tam iucundum cognitu atque auditu, quam sapientibus sentiis grauibusque uerbis ornata oratio et polita? aut tam potens tamque magnificum, quam populi motus, iudicum religiones, senatus grauitatem unius oratione conuerti?)*⁵⁷³

Depuis Hérodote et Thucydide, le rôle principal du discours est de caractériser un personnage affronté à une situation particulière. Le discours est ainsi un élément essentiel dans l'explication des faits historiques et dans l'évolution des événements.

Tite-Live prête à Sophonisbe un discours fort persuasif. Plus un personnage est investi d'un rôle dans l'Histoire, plus son discours - et même son silence - est porteur de signification.

I-2. Sophonisbe la Carthaginoise, une manipulatrice ?

Fille d'Hasdrubal Gisco, Sophonisbe est une fort belle femme. Diodore de Sicile rapporte qu'elle fut instruite et qu'elle avait reçu une bonne éducation⁵⁷⁴. Elle épousa Syphax, roi de Numidie pour sceller une alliance entre Carthaginois et Numides. Appien⁵⁷⁵ rapporte qu'elle fut d'abord fiancée à Masinissa, rival de Syphax avant qu'il devienne allié des Romains. Mais la guerre éclate, Syphax, écrasé par Scipion et Masinissa, est dépêché à Rome. La princesse échut au vainqueur. Anéantie, elle accepta d'épouser son vainqueur, Masinissa, afin de sauver la vie de son mari. Scipion, craignant que la Carthaginoise détourne Masinissa de l'allégeance à Rome s'il l'épouse, exige de Masinissa qu'il lui remette en trophée de guerre la Carthaginoise pour l'emmener à Rome et le prince Numide ne peut que se plier à l'ordre du Romain car il ne peut aucunement affronter les armées de celui-ci. Il propose le suicide à la Carthaginoise qui, stoïquement, accepte sa tragique destinée, se soustrait au déshonneur et sauve *in extremis* sa dignité royale. Scipion veut ramener Sophonisbe à Rome comme une

⁵⁷³ Cicéron, *De Oratore*, I, VIII, 30-31 «Il commença par dire que Sulpicius et Colla n'avaient plus besoin de conseils : c'étaient plutôt des éloges qu'on leur devait, puisque déjà ils s'étaient élevés au-dessus des jeunes gens de leur âge, et qu'ils se rangeaient même à côté des orateurs les plus consommés. Pour moi, ajouta-t-il, rien ne me semble plus beau que de pouvoir, par la parole, captiver l'attention des hommes assemblés, charmer les esprits, pousser ou ramener à son gré toutes les volontés. Chez tous les peuples libres, dans les États florissants et calmes, cet art surtout a toujours été puissant et honoré. Eh! Qu'y a-t-il de plus digne d'admiration que de voir un petit nombre de mortels privilégiés s'élever au-dessus de la foule des hommes, et se faire une puissance particulière d'une faculté naturelle à tous ? »

⁵⁷⁴ XXVII, 7.

⁵⁷⁵ *Libyca*, X, 37.

vulgaire esclave et la traîner dans les rues devant la foule afin d'asseoir son triomphe et sa toute puissance. Mais celle-ci se donne la mort, et par sa geste, hautement symbolique, elle prive les Romains de l'extrême plaisir de la voir enchaînée et traînée dans les rues de Rome. Jusqu'à l'ultime seconde de sa vie, Sophonisbe, la Carthaginoise, est restée digne de l'homme qui l'a ardemment aimée, de son peuple qui la tenait en grande estime, et de sa ville, la grande cité africaine de Carthage. Le drame, atteint ici le sublime et refuse à proprement parler le pathétique puisqu'il est le fait d'êtres libres qui décident toujours de leur destin. Héroïne tragique par excellence, Sophonisbe, l'est en grande partie, grâce à l'émouvant récit de Tite - Live.⁵⁷⁶ « Syphax courut alors sur les escadrons ennemis, dans l'espoir que la honte ou son propre danger arrêterait la fuite; mais son cheval fut grièvement blessé et le jeta à terre. On entourra le roi, on se rendit maître de sa personne et on le conduisit vivant à Laelius : spectacle plus doux pour Masinissa que pour tout autre. Cirta était la capitale des états de Syphax : ce fut là que se réunirent un grand nombre de ses soldats. Dans ce combat, le carnage ne répondit pas à la victoire, parce que la cavalerie seule avait donné ; il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tués ; et l'on ne porte pas à la moitié de ce nombre celui des prisonniers faits à l'attaque du camp, où les vaincus s'étaient jetés en foule, dans l'effroi que causait la perte du roi. Masinissa déclara «qu'il n'y aurait en ce moment rien de plus beau pour lui que de revoir en vainqueur ses états héréditaires qu'il venait de recouvrer après un si long exil ; mais que la bonne comme la mauvaise fortune ne permettait point de perdre un seul instant. Il pouvait, si Laelius lui laissait prendre les devants avec sa cavalerie, et Syphax chargé de fers, surprendre Cirta et l'écraser dans son trouble et son désordre. Laelius le suivrait avec son infanterie à petites journées.» Laelius y consentit; et Masinissa, ayant paru sous les murs de Cirta, fit demander une entrevue aux principaux habitants. Ils ignoraient le sort du roi; aussi le récit de ce qui s'était passé, les menaces, la persuasion, tout fut sans effet, jusqu'au moment où on amena devant eux le roi chargé de chaînes. A cet affreux spectacle, des pleurs coulèrent de tous les yeux, et, tandis que les uns désertaient la place dans leur frayeur, les autres, avec cet empressement unanime de gens qui cherchent à fléchir leur vainqueur, se hâtèrent d'ouvrir les portes. Masinissa envoya des détachements aux portes et sur les points importants des remparts, pour fermer toute issue à ceux qui voudraient fuir, et courut au galop de son cheval s'emparer du palais. Comme il entra sous le vestibule, il rencontra sur le seuil même Sophonisbe, femme de Syphax et fille du Carthaginois Asdrubal. Quand elle aperçut au milieu de l'escorte Masinissa, qu'il était facile de reconnaître, soit à son armure, soit à

⁵⁷⁶ Tite -Live, *Histoire Romaine*, XXX, 12.

l'ensemble de son extérieur, présument avec raison que c'était le roi, elle se jeta à ses genoux : « Nous sommes, lui dit-elle, entièrement à votre discrétion ; les dieux, votre valeur et votre heureuse fortune en ont ainsi décidé. Mais s'il est permis à une captive d'élever une voix suppliante devant celui qui peut lui donner la vie ou la mort, s'il lui est permis d'embrasser ses genoux et de toucher sa main victorieuse, je vous prie et vous conjure au nom de cette majesté royale qui naguère nous entourait aussi, au nom de ce titre de Numide que vous partagez avec Syphax, au nom des dieux de ce palais, dont je souhaite que la protection ne vous manque pas en y entrant comme elle a manqué à Syphax lorsqu'il s'en est éloigné; accordez à mes supplications la grâce de décider vous-même du sort de votre captive, selon les inspirations de votre âme, et de m'épargner les superbes et cruels dédains d'un maître romain. Quand je ne serais que la femme de Syphax, c'en serait assez pour que j'aimasse mieux m'abandonner à la discrétion d'un Numide, d'un prince africain comme moi, qu'à celle d'un étranger et d'un inconnu. Mais que ne doit pas craindre d'un Romain une femme carthaginoise, la fille d'Hasdrubal ? Vous le savez. Si vous n'avez pas en votre pouvoir d'autre moyen que la mort pour me soustraire à la dépendance des Romains, tuez-moi, je vous en supplie et vous en conjure.»

Sophonisbe était d'une rare beauté ; elle avait tout l'éclat de la jeunesse ; précise le Padouan. Elle baisait la main du roi, et en lui demandant sa parole d'honneur qu'il ne la livrerait pas à un Romain, son langage ressemblait plus à des caresses qu'à des prières. Aussi l'âme du prince Numide se laissa-t-elle aller à un autre sentiment que la compassion : avec cet emportement de la passion naturel aux Numides, le vainqueur s'éprit d'amour pour sa captive, lui donna sa main comme gage de la promesse qu'elle réclamait de lui, et entra dans le palais. Resté seul avec lui-même, il s'occupa des moyens de tenir sa parole, et, ne sachant décider, il n'écoula que son amour et prit une résolution aussi téméraire qu'imprudente. Il ordonna sur-le-champ de faire les préparatifs de son mariage pour le jour même, afin de ne laisser ni à Laelius ni à Scipion le droit de traiter comme captive une princesse qui serait l'épouse de Masinissa. Le mariage était accompli lorsque Laelius arriva. Loin de lui dissimuler son mécontentement, Laelius voulut d'abord arracher Sophonisbe du lit nuptial, pour l'envoyer à Scipion avec Syphax, et les autres prisonniers ; puis il se laissa fléchir par les prières de Masinissa, qui le conjurait de ne pas décider quel serait celui des deux rois dont Sophonisbe suivrait la fortune, et d'en faire Scipion arbitre. Il fit donc partir Syphax et les prisonniers, et,

secondé par Masinissa, il reprit les autres villes de Numidie occupées encore par les garnisons de Syphax. »⁵⁷⁷

⁵⁷⁷ *Ibi Syphax dum obequitat hostium turmis si pudore, si periculo suo fugam sistere posset, equo grauius icto effusus opprimitur capiturque et uiuus, laetum ante omnes Masinissae praebiturus spectaculum, ad Laelium pertrahitur. caedes in eo proelio minor quam uictoria fuit quia equestri tantummodo proelio certatum fuerat: non plus quinque milia occisa, minus dimidium eius hominum captum est impetu in castra facto quo percussa rege amisso multitudo se contulerat. Circa caput regni Syphacis erat; eoque ex fuga ingens hominum se contulerat uis. Masinissa sibi quidem dicere nihil esse in praesentia pulchrius quam uictorem recipere tanto post interuallo patrium inuisere regnum, sed tam secundis quam aduersis rebus non dari spatium ad cessandum; si se Laelius cum equitatu uinctoque Syphace Cirtam praecedere sinat, trepida omnia metu se oppressurum; Laelium cum peditibus subsequi modicis itineribus posse. adsentiente Laelio praegressus Cirtam euocari ad conloquium principes Cirtensium iubet. sed apud ignaros regis casus nec quae acta essent promendo nec minis nec suadendo ante ualuit quam rex uinctus in conspectum datus est. tum ad spectaculum tam foedum comploratio orta, et partim pauore moenia sunt deserta, partim repentino consensu gratiam apud uictorem quaerentium patefactae portae. et Masinissa praesidio circa portas opportunaque moenium dimisso ne cui fugae pateret exitus, ad regiam occupandam citato uadit equo. Infranti uestibulum in ipso limine Sophoniba, uxor Syphacis, filia Hasdrubalis Poeni, occurrit; et cum in medio agmine armatorum Masinissam insignem cum armis tum cetero habitu conspexisset, regem esse, id quod erat, rata genibus aduoluta eius 'omnia quidem ut possis' inquit 'in nobis di dederunt uirtusque et felicitas tua; sed si captiuae apud dominum uitae necisque suae uocem supplicem mittere licet, si genua, si uictricem attingere dextram, precor quaeoque per maiestatem regiam, in qua paulo ante nos quoque fuimus, per gentis Numidarum nomen, quod tibi cum Syphace commune fuit, per huiusce regiae deos, qui te melioribus omnibus accipiant quam Syphacem hinc miserunt, hanc ueniam supplici des ut ipse quodcumque fert animus de captiua tua statuas neque me in cuiusquam Romani superbum et crudele arbitrium uenire sinas. si nihil aliud quam Syphacis uxor fuisset, tamen Numidae atque in eadem mecum Africa geniti quam alienigenae et externi fidem experiri mallet: quid Carthaginensi ab Romano, quid filiae Hasdrubalis timendum sit uides. si nulla re alia potes, morte me ut uindictae ab Romanorum arbitrio oro obtestorque.' forma erat insignis et florentissima aetas. itaque cum modo (genua modo) dextram amplexens in id ne cui Romano traderetur fidem exposceret propiusque blanditias iam oratio esset quam preces, non in misericordiam modo prolapsus est animus uictoris, sed, ut est genus Numidarum in uenerem praeceptis, amore captiuae uictor captus. data dextra in id quod petebatur obligandae fidei in regiam concedit. institit deinde*

D'emblée, le Padouan signale, en les soulignant discrètement, la présence d'esprit et le discernement de la jeune femme, qui identifie aussitôt le roi et lui adresse une longue supplique que l'auteur nous donne à lire au style direct. Le lecteur ne la voit pas, mais l'entend !

En effet, Sophonisbe commence par s'adresser à Masinissa en suppliante, position sur laquelle elle insiste par de nombreux termes, à la fois pour marquer sa soumission mais encore pour l'attendrir et se le rendre, par conséquent, favorable. Nous soulignons le recours à des termes qui se rapportent à la prière : *vocem supplicantem, precor quaesoque, oro obtestorque*. Par ailleurs, sa supplique prend les traits d'un plaidoyer ordonné et joliment construit, tout en recourant à l'anaphore ainsi qu'à la fréquence des verbes de supplication. Mais la situation de la Carthaginoise se résume par le terme *captiva* qui jalonne le texte. Enfin, l'attitude de la princesse traduit sa soumission. Elle vient à la rencontre du roi, l'attendant patiemment sur le seuil, ensuite fait acte d'allégeance à celui qui est « *dominum vitae necisque suae* », en s'agenouillant et en lui prenant la main en signe de vénérable respect. Elle adopte l'attitude habituelle des suppliants. L'historien reprend ensuite son récit pour décrire le physique avantageux de la jeune femme. En fait, Sophonisbe est d'une beauté éclatante « *forma erat insignis et florentissima aetas* ». Le narrateur ne manque pas de décrire l'attitude de la Carthaginoise, tout au long de cette prière, ainsi que le contact physique qui s'établit entre le Numide et la Punique « *modo genua modo dextram amplectens* ». Il en vient alors à la réaction du vainqueur - en y mêlant son commentaire de Romain - pour aboutir à une formule qui n'est pas sans rappeler le bilan du poète Horace évoquant les rapports entre Rome et la Grèce : « *Graecia capta ferum victorem cepit* », « La

reputare secum ipse quemadmodum promissi fidem praestaret. quod cum expedire non posset, ab amore temerarium atque impudens mutuatur consilium; nuptias in eum ipsum diem parari repente iubet ne quid relinqueret integri aut Laelio aut ipsi Scipioni consulendi uelut in captiuam quae Masinissae iam nupta foret. factis nuptiis superuenit Laelius et adeo non dissimulauit improbare se factum ut primo etiam cum Syphace et ceteris captiuis detractam eam (lecto) geniali mittere ad Scipionem conatus sit. uictus deinde precibus Masinissae orantis ut arbitrium utrius regum duorum fortunae accessio Sophoniba esset ad Scipionem reiceret, misso Syphace et captiuis ceteras urbes Numidiae quae praesidiis regis tenebantur adiuuante Masinissa recipit.

Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur »⁵⁷⁸ . Ici, Tite Live souligne joliment : « *amore captivae victor captus* »⁵⁷⁹ . Masinissa s'en trouve attendri et séduit. Force est de constater que la construction du discours de Sophonisbe est remarquable et qu'elle use d'une véritable stratégie argumentative. Elle commence son élocution de façon très révérencieuse sur une demande d'autorisation préalable, « *si licet* ». Elle a, d'entrée de jeu, adopté le statut de suppliante et l'attitude qui s'y conforme : embrasser les genoux, tenir la main droite ; elle insiste à définir ses paroles ainsi « *vocem supplicem* », et elle reprend le même adjectif pour introduire sa supplique « *supplici des* ». Elle utilise le doublet verbal fréquent dans ce type de propos : *precor quaesoque*. Ayant obtenu de façon tacite ce droit de supplique, elle mentionne, avec trois *per*, les soutiens de son imploration : la majesté royale, leur communauté de race et les dieux tout puissants. Elle poursuit son argumentation en rappelant ses titres, raison supplémentaire de tout redouter d'un Romain, pour réclamer une ultime liberté : échapper au joug romain par une mort honorable. Et cette imploration s'achève sur un nouveau doublet verbal : *oro obtestorque*. Ce faisant, Sophonisbe tend à dessiner une sorte de portrait indirect de Masinissa, allié des Romains certes, mais avant tout Numide et tout comme elle, Africain, d'où une certaine solidarité qui s'impose avec elle. La Carthaginoise obtient du roi la promesse qu'il décidera, en personne, du sort de sa royale captive : car il en va de son honneur et de son respect de la parole donnée.

Pour échapper à la captivité et aux Romains, elle va jusqu'à se souhaiter la mort, pourvu que ce soit de la main de son geôlier royal. Il s'agit vraisemblablement pour elle de ne pas avoir à vivre en captive le triomphe de Scipion ; on se souvient ici que le suicide d'une autre reine d'Afrique, Cléopâtre, à l'époque où Tite-Live a commencé à écrire, lui a évité cette avanie.⁵⁸⁰ Plutarque dresse un récit émouvant et mélodramatique du suicide de la reine, inspiré d'Olympios, le médecin personnel de Cléopâtre, « qui avait publié un récit des événements » : avec ses deux fidèles servantes, Iras et Charmaine, Cléopâtre se suicida, le 12 août 30, en se faisant porter un panier de figes contenant deux aspics venimeux. Cette version est la plus courante. Ce serait une nouvelle preuve de l'attachement de la reine aux traditions égyptiennes car la morsure de l'uræus passait pour conférer l'immortalité. Cléopâtre se distingue par son destin hors du commun qui fut mêlé à ceux de César et de Marc Antoine. Aussi habile séductrice que fine politique, elle lutta pour la sauvegarde de sa patrie jusqu'à son dernier souffle.

⁵⁷⁸ Horace, *Ep.* 2, 1, 156.

⁵⁷⁹ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXX, 12, 19.

⁵⁸⁰ Plutarque, *Vie d'Antoine*, LXXVII-LXXXV.

Sophonisbe ajoute subrepticement un argument assez coutumier à l'égard d'un conquérant fort d'une victoire toute récente : l'inconstance de la fortune. Certes Masinissa se réjouit de sa *felicitas*, mais elle peut n'être qu'éphémère, et le sort même de son rival Syphax, illustre parfaitement ces brutales vicissitudes de la fortune. Or ce sont les mêmes dieux qui avaient soutenu puis abandonné Syphax.

En face de ce portrait indirect de son interlocuteur, Sophonisbe esquisse une image abjecte de son royal ennemi, en la généralisant à tous les Romains « *cuiusque Romani superbum et crudele arbitrium* » ; le Romain est présomptueux, indifférent aux malheurs d'autrui, et ses décisions ne sont qu'*arbitrium*, dictées par sa nature capricieuse. Ainsi Sophonisbe fait-elle appel au mépris pour les Romains et à la solidarité entre Africains. Force est de constater qu'elle ne formule aucune demande précise concernant son sort, elle s'en remet entièrement à la *fides* de Masinissa. Le terme *fides* ponctue, d'ailleurs, le discours de la Carthaginoise. Les propos si joliment énoncés de celle-ci qui contre toute vraisemblance-tient à sa merci son geôlier, ne suscitent aucun commentaire de celui-ci ! Tite-Live les résume de façon très sommaire et insiste davantage sur l'énumération des charmes de la jeune femme - dont celle-ci est vraisemblablement parfaitement consciente - qualifiant sa supplique de *blanditias* ; dès lors l'effet produit n'est pas l'apitoiement, sentiment qu'elle voulait faire naître, mais l'*amor* ; et Tite-Live ne peut pas s'empêcher d'avoir une réflexion dénigrante pour l'*impudens* Masinissa, incapable de dominer sa passion, tout comme les gens de sa race connus pour la lubricité : *genus Numidiarum in uenerem praeceps*, insiste-t-il. La Carthaginoise obtient gain de cause grâce à sa beauté certes, mais surtout grâce à ses talents rhétoriques. Elle a su choisir ses arguments et a conduit son argumentation avec beaucoup de souplesse et de dextérité. Son discours atteint les trois objectifs de la conception romaine du bon orateur : *docere, movere et delectare*.

On a le sentiment que l'historien a été, lui-même, émerveillé par ce personnage de Sophonisbe, cette Carthaginoise vaincue par Rome. Tite-Live, qui a choisi de se concentrer exclusivement sur la narration de faits guerriers, lui donne pourtant la parole. Il lui octroie l'occasion, de dessiner, et avec quelle vigueur, son propre portrait et lui permet de laisser à la postérité une figure rayonnante. S.Lancel note très justement : « Sophonisbe doit à Tite - Live d'avoir une place de choix dans la galerie des femmes d'exception qui jalonnent l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, de Didon à la Kahéna. »⁵⁸¹. Ce discours, quoique quelque peu

⁵⁸¹ S.Lancel, *Hannibal*, Paris, Fayard, 2000, p 272.

théâtral est d'une étonnante splendeur verbale. Il ne devait cependant pas gêner le lecteur romain, plus attentif à la rhétorique qu'à la vérité humaine du récit.

Elle séduit Masinissa, Tite-Live et continue à séduire les lecteurs de celui-ci « Tous ces arts qui consistent ou dans les sons mélodieux, ou dans les mouvements du corps, ou dans les paroles, en un mot, la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, ne furent inventées que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant. »⁵⁸²

Sophonisbe représente également l'attrait de l'Orient phénicien apte à séduire « un barbare numide ». Le Romain Scipion parvient, tout de même, à dompter le Numide. La Carthaginoise est ainsi doublement sacrifiée : par l'homme qui l'aimait (Masinissa), victime de son ambition politique, et par l'histoire qui ne semble avoir retenu d'elle que l'aspect d'une séductrice doublée d'une manipulatrice. Mais Tite -Live rend justice à la princesse en la montrant sous les traits d'une reine patriote, lucide, et dont le sens politique aigu ne fit défaut à aucun moment. Son amour pour sa patrie la pousse au suprême des sacrifices, celui de sa personne. Mais la question qui mérite d'être posée ici est celle de savoir si la Carthaginoise est vue par les Anciens comme une patriote ou comme une intrigante, qui forte de sa prestance et de sa beauté en joue pour séduire et parvenir à des fins purement politiques ? En d'autres termes, Sophonisbe, comme tous ses compatriotes use de perfidie pour mieux s'en tirer, et elle n'hésite guère à exploiter ses charmes pour parvenir à ses fins. Elle sait être très persuasive.

I. 3. La mauvaise foi de Sophonisbe : « *illam furiam pestemque* »

La princesse carthaginoise manie dangereusement la langue. Mais elle maîtrise aussi le langage du corps. Après des suppliques émouvantes où elle fait appel au sentiment d'honneur du Numide, elle séduit par ses gestes celui-ci. En effet, Masinissa arrive au galop à la rencontre de la princesse « *incitato equo* ». Sophonisbe, elle, accourt à sa rencontre. L'emploi de la forme verbale « *occurrit* » suggère que la Carthaginoise se livre à une tactique quasi-militaire : elle contre-attaque. Toute sa stratégie argumentative est, en vérité, une stratégie

⁵⁸² Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, I, *Œuvres*, éd. Jacques le Brun, Pléiade, t.II, p.13

belliqueuse et défensive : Sophonisbe est le dernier bastion carthaginois dans cette guerre contre Rome. Elle avoue sans ambages à Masinissa qu'elle se sent plus proche de lui, Numide, - fût-il son vainqueur - que des Romains. Une communauté ethnique les soude. Elle le flatte. Elle lui fait l'aveu également qu'elle désire échapper aux Romains du fait de son statut de fille de notable carthaginois. Elle n'en dit pas plus. Elle ne veut pas être pathétique : elle évite de détailler à Masinissa les risques qu'elle court - si elle finit dans les mains des Romains - mais il peut les deviner sans difficulté, et ce à cause de l'animosité que nourrissent les Romains envers les Puniens et de l'habitude romaine de brandir comme un trophée de guerre dans des cortèges les captifs prestigieux. En évoquant sa mort comme ultime- et seule - issue, la princesse rend sa demande plus pressante et plus insistante. Elle confère à sa requête une portée dramatique qui en était absente au départ. Par ailleurs, la guerre antique épargnait généralement la vie des femmes, qu'elle réduisait seulement en esclavage. C'est son choix individuel. Une si belle rhétorique semble surprendre dans la bouche d'une jeune femme âprement tourmentée par une double défaite- politique et individuelle. La princesse carthaginoise, sous la plume de Tite-Live, raisonne et agit, avec la virtuosité voire avec le sang-froid d'un vétéran de guerre. Elle n'exprime véritablement aucune émotion. On peut donc attribuer à ce discours un caractère officiel, emphatique et pompeux. Il est d'une surprenante rigueur sans aucun mot superflu. Ce qui lui ôte toute sincérité. Sophonisbe use d'artifices. Son discours l'est autant : il est artificiel. Il a un caractère théâtral et sonne faux. Mais ici, le lecteur romain était beaucoup plus intéressé par les oripeaux rhétoriques que par la sincérité psychologique ou de leur vérité humaine. Ce discours se prête également à lire comme une parfaite illustration de la ruse punique. En effet, l'art du discours est, comme le note Platon, très semblable à l'art de la chasse ou de la pêche⁵⁸³. Dans *le Banquet*, Alcibiade compare le philosophe à la Sirène qui envoûte son interlocuteur⁵⁸⁴. Il s'agit de prendre l'auditeur au filet. Le discours se veut captivant à un point tel que l'on ne puisse pas s'en délivrer. Le « vêtement » du style sublime doit ainsi épouser l'élévation de l'esprit, et manifester une grande audace. Le discours doit être captivant sans être captieux. Toute la différence est là. Charmer permet souvent à l'orateur de remporter l'adhésion de son auditeur. Le critère de vérité qui doit régir tout discours, semble être sacrifié dans le discours de la Carthaginoise au profit d'un autre impératif. Son discours s'écarte de la « droiture » et de la rectitude morale. Elle poursuit un unique but : échapper aux mains des Romains. L'art de

⁵⁸³ Platon, *Sophiste*, 219 e-223 b, utilise le paradigme de la chasse et de la pêche pour disqualifier l'entreprise des sophistes.

⁵⁸⁴ *Sympos.*, 216 a.

parler est vraiment supérieur chez la Punique. Grâce à la saveur de ses mots, et des images qu'elle suggère, par touches, elle sait être persuasive. Car rien n'est plus difficile que l'usage de l'artifice qui atteint son efficacité quand il se fond dans une efficacité performative. La difficulté de l'artifice tient autant dans la souplesse de l'intelligence que l'efficacité d'un piège tient dans l'adresse de l'embûche. La pierre angulaire du discours de Sophonisbe se situe dans la recherche des mots et des images qu'elle suggère par touches. Par le rappel de leur origine africaine commune, Sophonisbe suggère une communauté des valeurs, de la conscience et du ressenti. Elle désarme totalement Massinissa et se le rend définitivement favorable. Sophonisbe est une émanation de la terre carthaginoise et une expression parachevée de sa nature profonde. Elle est une incarnation de cette terre d'Afrique mystérieuse, dangereusement envoûtante, fascinante mais tellement menaçante qui est l'ennemi juré et l'antagoniste parfait de la *Romana virtus*. Sa vie est, de bout en bout, rythmée au service de sa patrie.

I.4. Sophonisbe telle que la décrit Syphax

Syphax est le roi de Numidie. Au cours de la seconde guerre punique, il s'allie d'abord aux Romains, s'opposant ainsi à Gaïa, roi de la Numidie orientale, et à son fils Massinissa, alliés des Puniques. Il reçoit alors à sa cour le général carthaginois Hasdrubal Gisco ainsi que le général romain Scipion l'Africain, qui s'évertuent tous deux à acquérir son alliance.

À la mort de Gaïa, il annexe le territoire de celui-ci et son mariage avec Sophonisbe provoque un retournement total des alliances : Massinissa devient l'allié des Romains, Syphax devient, quant à lui, l'allié des Carthaginois. Syphax est vaincu et capturé en 203 av. J.-C. après la défaite de la bataille des Grandes Plaines, par le commandant romain Laelius, grâce à Massinissa qui s'empare ensuite de Cirta. Scipion envoie le souverain vaincu à Rome en tant que prisonnier où il meurt en 203 ou 202 av. J.-C.

« Son égarement, son oubli de toutes les lois de l'hospitalité, de tous les traités d'alliance, avaient commencé le jour où il avait introduit dans son palais **une femme de Carthage**. Le flambeau de cet hymen avait embrasé sa cour; c'était là cette furie, ce démon fatal ; dont les charmes avaient séduit son cœur et perverti sa raison; **cette femme n'avait eu de repos que**

lorsqu'elle avait mis elle-même entre les mains de son époux des armes criminelles pour attaquer un hôte et un ami. »⁵⁸⁵

La manière dont, Syphax, peint son épouse la campe sous les traits d'une femme exclusivement dévouée à sa *gens* et à sa patrie. Dans le discours qu'il fait à Scipion, le Numide peint Sophonisbe sous les traits d'une « furie », d'une intrigante qui a bouleversé son repos et qui a œuvré mue par un sentiment patriotique. Il se disculpe en inculpant celle qui causa sa perte. On pourrait avancer ici que Syphax cherche à jeter la responsabilité sur la princesse pour avoir la vie sauve. Néanmoins, les dires de celui-ci sont confirmés par la façon dont agit la Carthaginoise quand elle va occuper la scène. Syphax, dénué complètement de volonté, est un jouet entre les mains de son épouse qui œuvre pour le bien de sa patrie. Elle manie avec maestria l'art de la manipulation.

Sophonisbe dangereusement séduisante est vaincue par le Romain Scipion, tout comme sa cité, l'altière Carthage, sera anéantie par Rome. La princesse est un avatar de Carthage, somptueuse mais vouée à la finitude. Rome, austère mènera Carthage, dangereusement attrayante, à sa perte tout comme le fit Scipion, réputé pour sa *contentia* avec Sophonisbe. Elle vit et meurt pour Carthage comme l'illustrent parfaitement ces vers de Corneille :

*« Leur bassesse de tous deux aujourd'hui me dégage
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage »*⁵⁸⁶

Par ailleurs, la princesse carthaginoise ne manque pas de rappeler une autre reine « noire » venue d'Orient : Cléopâtre ; tout aussi dangereusement séduisante. La mise en scène dramatique de deux reines méditerranéennes est forte en connotations ethniques.

⁵⁸⁵ «cum Carthaginiensem matronam domum acceperit. illis nuptialibus facibus regiam conflagrasse suam; illam furiam pestemque omnibus delenimentis animum suum auertisse atque alienasse, nec conquiesse donec ipsa manibus suis nefaria sibi arma aduersus hospitem atque amicum induerit. »

⁵⁸⁶ Corneille, *Sophonisbe*, Acte 5, scène 7.

CHAPITRE II

« *Des maux innombrables qui m'accablent, le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de temps que j'ai vécu sans toi* »

Plutarque

L'Orient séducteur ?

Dans la tradition culturelle communément admise, Cléopâtre est la reine d'Égypte. Celle qui fut l'amante de Jules César puis de Marc Antoine. Elle fut acculée au suicide suite à la défaite de ce dernier en -31 à Actium contre Octave, le futur *princeps* Auguste.

Cependant, force est de constater que Cléopâtre demeure une reine au prestige inégalable, qui accède à la postérité grâce à la littérature et aux arts. Sa représentation est néanmoins marquée par une forte ambiguïté : Cléopâtre est double. Ses qualités physiques et intellectuelles lui confèrent un charme tout à fait particulier, qui suscite fascination bien entendu, mais encore rejet. Ainsi symbolise-t-elle à la fois la réussite féminine et le danger qui lui est inhérent pour une société patriarcale. Elle incarne merveilleusement les méfaits de

l'Orient luxueux. Cléopâtre est le catalyseur et le support du conflit entre César, Marc Antoine et Octave !

Descendante de Ptolémée I^{er}, général d'Alexandre le Grand, elle appartient à la lignée prestigieuse des colonisateurs grecs qui ont libéré l'Égypte de la mainmise des Perses. Cependant, sa liaison avec Marc Antoine la lie surtout par les Romains à l'atroce fin de la République puisque seule la bataille d'Actium mettra un point final aux guerres civiles, avant la *Pax Romana* d'Auguste.

Si l'on s'en tient aux témoignages contemporains, la féminité provocatrice de Cléopâtre ne dément ni son ambition ni sa grande tenacité : de la même manière que les auteurs antiques regrettent sa beauté nocive, les auteurs tragiques célébreront son caractère sublime.

Elle a accédé au statut de figure mythique, de femme mythique car elle représentait des interdits, cristallisait peur et séduction, illustre une réalité humaine problématique, symbolisait des enjeux trop humains. L'identité de Cléopâtre, qui mêle conjointement l'histoire et la légende, se compose de menaces, liées à l'extranéité et à la séduction. C'est donc une figure troublante et délétère.

II.1. Cléopâtre, la tentatrice : une séductrice orientale !

La passion devient un résultat de l'usage du politique. Sophonisbe use de son charme pour faire de son geôlier son propre esclave. La passion devient le résultat d'un usage du politique, un « hymen politique » comme le dira plus tard Corneille⁵⁸⁷. Mais cet amour politique rencontre une grande entrave : l'impérialisme romain qui pousse la victime au suicide. Le pouvoir de Rome entraîne la violence de cet acte final.

Sa représentation est marquée du sceau de l'ambiguïté et de l'ambivalence : elle est double. Ses qualités physiques, morales et intellectuelles - nous pensons surtout à son génie politique

⁵⁸⁷ *Sophonisbe*, A.1, sc.2, v 71.

- lui confèrent un charme particulier, qui fait naître la fascination bien sûr, mais encore une certaine répulsion. Ainsi incarne-t-elle en même temps la réussite féminine et le danger qui lui est inhérent pour une société patriarcale⁵⁸⁸.

Cléopâtre est avant tout le catalyseur de conflits culturels et politiques au sein de la triade méditerranéenne Rome / Athènes / Alexandrie. Mais sa liaison avec Marc Antoine renvoie surtout les Romains à la douloureuse fin de la République puisque seule la bataille d'Actium mettra un terme aux conflits civils, avant la *Pax Romana* d'Auguste.

Elle a accédé au statut de figure mythique parce qu'elle représentait des interdits, cristallisait angoisses et tentations, illustre une réalité humaine problématique. L'identité de Cléopâtre, qui mêle intimement l'histoire et la légende, est un parangon de l'extranéité et de la séduction.

⁵⁸⁸ Pour la morale romaine, la reine d'Égypte reste la « prostituée » de César. Même si elle est reine. Pline la surnommait même la « *regina meretrix* ». De nombreuses lampes à huile sont illustrées de scènes la caricaturant. Cicéron écrit à Atticus : « **Reginam odi. Id me iure facere scit sponsor promissorum eius Ammonius, quae quidem erant g-philologa et dignitatis meae ut uel in contione dicere auderem. Saran autem, praeterquam quod nefarium hominem, cognoui praeterea in me contumacem. Semel eum omnino domi meae uidi. Cum g-philophonos ex eo quaererem quid opus esset, Atticum se dixit quaerere. Superbiam autem ipsius reginae, cum esset trans Tiberim in hortis, commemorare sine magno dolore non possum. Nihil igitur cum istis; nec tam animum me quam stomachum habere arbitrantur. Profectionem meam, ut uideo, Erotis dispensatio impedit. Nam cum ex reliquis quae Nonis Aprilibus fecit abundare debeam, cogor mutuari, quodque ex istis fructuosis rebus receptum est, id ego ad illud fanum sepositum putabam. Sed haec Tironi mandavi quem ob eam causam Romam misi; te nolui impeditum impedire. Cicero noster quo modestior est eo me magis commouet. Ad me enim de hac re nihil scripsit ad quem nimirum potissimum debuit; scripsit hoc autem ad Tironem, sibi post Kalend. Aprilis (sic enim annum confici) nihil datum esse. Tibi pro tua natura semper placuisse teque existimasse id etiam ad dignitatem meam pertinere eum non modo perliberaliter a nobis sed etiam ornate cumulateque tractari. Qua re uelim cures (nec tibi essem molestus, si per alium hoc agere possem) ut permutetur Athenas quod sit in annum sumptum ei. Scilicet Eros numerabit. Eius rei causa Tironem misi. Curabis igitur et ad me si quid tibi de eo uidebitur scribes. » « Oui, cette reine d'Égypte m'est odieuse, et ce n'est pas sans raison, elle le sait bien. Ammonius s'était porté garant de ses promesses ; et de quoi s'agissait-il ? Uniquement de choses propres à un homme de lettres (Probablement des objets d'art, des curiosités égyptiennes). Et compatibles avec ma dignité: je les publierais au besoin en plein forum. Quant à Sara, outre qu'il m'est connu pour un misérable, il a été fort impertinent à mon égard. Il vint une seule fois chez moi, et quand je lui demandai poliment ce qui l'amenait : C'est Atticus que je cherche, me dit-il. Encore aujourd'hui je ne pense pas sans colère à l'arrogance de la reine, dans les jardins d'au delà du Tibre. Qu'on ne me parle donc pas de ces gens-là. Ils me regardent indubitablement comme un homme sans cœur, comme un être dénué de toute sensibilité. - Mon départ, je le vois, sera retardé par le peu d'ordre d'Eros. D'après la situation qu'il m'a remise aux nones d'avril, je devrais avoir de l'avance, et me voilà réduit aux emprunts. Je croyais au moins que le produit de ces loyers avait été mis à part pour le temple. Mais Tiron est chargé de ces détails; c'est pour cela que je l'ai envoyé à Rome. Je n'ai pas voulu ajouter cet embarras aux vôtres. - Plus Cicéron est réservé, et plus je suis porté pour lui. Il ne m'a pas écrit à moi, à qui il devrait s'adresser de préférence; mais il m'a mandé à Tiron que, depuis les kalendes d'avril que son année est finie, il n'a rien reçu. D'après vos propres façons d'agir, et d'après l'idée que vous avez de ce que je me dois à moi-même, je veux me montrer généreux avec mon fils; le traiter même avec une sorte de magnificence et le combler. Je vous prie donc (si je pouvais m'adresser à un autre, je vous épargnerais ce soin), je vous prie de lui faire payer à Athènes une année entière de ses dépenses. Éros vous en remettra le montant ; c'est encore pour cela que j'ai envoyé Tiron. Je compte sur vos bons soins, et je vous prie de me mander là-dessus ce que vous jugerez à propos. » (*Ad Atticum*, XV, 15, 2)**

Reine d'Égypte, dernière représentante de la dynastie lagide, Cléopâtre incarne aux yeux des Romains le danger du despotisme oriental. En -332, Alexandre le Grand a libéré la patrie de la tyrannie des Perses. L'année suivante, Alexandre fut proclamé Pharaon à Memphis. En -328, le pouvoir revient à son général Ptolémée I^{er} : c'est le début d'une nouvelle dynastie, qui s'achèvera avec Cléopâtre, reine macédonienne qui n'a pas le statut de pharaon, mais qui sait recourir à la culture égyptienne pour diriger, comme l'atteste le recours à la figure d'Isis.

L'historiographie et la poésie antiques brossent un portrait assez négatif de Cléopâtre, victime à la fois de son statut de reine étrangère et de la propagande octavienne : en effet, la victoire d'Auguste sur Marc Antoine le deux septembre -31 condamne Cléopâtre à l'opprobre. En plus, la reine lagide, incarne des différends culturels et un danger politique suprême. Les mœurs de l'Égypte sont assimilées à la débauche et son système pharaonique est équivalent à la royauté, tant détestée par les Romains depuis la chute de Tarquin le Superbe en -509. Ainsi les insultes contre Cléopâtre foisonnent et sont pléthoriques : « *fatale monstrum* »⁵⁸⁹ « *famulos inter femina trita suos* »⁵⁹⁰, « *incesti meretrix regina Canopi* »⁵⁹¹, « *regina meretrix* »⁵⁹² « *monstrum illua* »⁵⁹³. Il est aisé de remarquer que les adjectifs renvoyant à la luxure sont récurrents quand les auteurs latins ne la désignent pas directement par le terme de « monstre ». Le recours aux démonstratifs est aussi fort révélateur : la reine d'Égypte est une réelle menace pour Rome.

Virgile évoque, à son tour, les « *Actia bella* ». Les conflits d'Actium sont représentés sur le bouclier d'Énée. La reine d'Égypte y est représentée. Son suicide est suggéré par la présence symbolique des serpents :

« *spargitur, arua noua Neptunia caede rubescunt.*

Regina in mediis patrio uocat agmina sistro

necdum etiam geminos a tergo respicit anguis.

⁵⁸⁹ Horace, *Odes et Epodes*, *Odes*, I, 37, v.21.

⁵⁹⁰ Propertius, *Elégies*, III, 11, 30

⁵⁹¹ *Ibid.*, v.39.

⁵⁹² Plinius l'Ancien, *Histoire Naturelle*, IX, 35.

⁵⁹³ Florus, II, 21.

*omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
contra Neptunum et Venerem contraque Mineruam. »*

(« Les champs de Neptune rougissent suite à ce massacre nouveau.
Au centre, la reine appelle ses armées au son du sistre ancestral;
elle n'aperçoit pas encore les deux serpents derrière elle.
Des monstres divins de tout genre, et Anubis avec ses aboiements,
menacent de leurs traits Neptune, et Vénus et Minerve. »)⁵⁹⁴

Tite-Live et Horace ne s'attachent pas à la bataille d'Actium mais présentent Cléopâtre comme une manipulatrice qui menace Rome de devenir une Nouvelle Troie et qui accule Marc Antoine au suicide.

Quant à Properce et Ovide, ils écrivent bien après la défaite de Cléopâtre : le premier explique pourquoi l'homme est victime des femmes en évoquant la puissance de guerrières et criminelles célèbres comme Médée, Penthésilée, Omphale, Sémiramis ou Cléopâtre⁵⁹⁵, tandis que le second confirme la menace que l'Égyptienne aura fait peser sur

⁵⁹⁴ Virgile, *Enéide*, VIII, 695.699.

⁵⁹⁵ Properce, *Elégies*, III, 11 « *Quid mirare, meam si uersat femina uitam
et trahit addictum sub sua iura uirum,
criminaque ignaui capitis mihi turpia fingis,
quod nequeam fracto rumpere uincla iugo?
uentorum melius praesagit nauita morem,
uulneribus didicit miles habere metum.
ista ego praeterita iactaui uerba iuuenta:
tu nunc exemplo disce timere meo.
Colchis flagrantis adamantina sub iuga tauros
egit et armigera proelia seuit humo,
custodisque feros clausit serpentis hiatus,
iret ut Aesonias aurea lana domos.
ausa ferox ab equo quondam oppugnare sagittis
Maeotis Danaum Penthesilea rates;
aurea cui postquam nudauit cassida frontem,
uicit uictorem candida forma uirum.
Omphale in tantum formae processit honorem,
Lydia Gygaeo tincta puella lacu,
ut, qui pacato statuisset in orbe columnas,
tam dura traheret mollia pensa manu.
Persarum statuit Babylona Semiramis urbem,
ut solidum cocto tolleret aggere opus,
et duo in aduersum mitti per moenia currus
nec possent tacto stringere ab axe latus;
duxit et Euphraten medium, quam condidit, arcis,
iussit et imperio subdere Bactra caput.
nam quid ego heroas, quid raptem in crimina diuos?
Iuppiter infamat seque suamque domum.*

*quid, modo quae nostris opprobria nexerit armis,
 et, famulos inter femina trita suos,
 coniugii obsceni pretium Romana poposcit
 moenia et addictos in sua regna Patres ?
 noxia Alexandria, dolis aptissima tellus,
 et totiens nostro Memphi cruenta malo,
 tris ubi Pompeio detraxit harena triumphos--
 tollet nulla dies hanc tibi, Roma, notam.
 issent Phlegraeo melius tibi funera campo,
 uel tua si socero colla daturus eras.
 scilicet incesti meretrix regina Canopi,
 una Philippeo sanguine adusta nota,
 ausa Ioui nostro latrantem opponere Anubim,
 et Tiberim Nili cogere ferre minas,
 Romanamque tubam crepitanti pellere sistro,
 baridos et contis rostra Liburna sequi,
 foedaque Tarpeio conopia tendere saxo,
 iura dare et statuas inter et arma Mari !
 quid nunc Tarquinii fractas iuuat esse secures,
 nomine quem simili uita superba notat,
 si mulier patienda fuit? cane, Roma, triumphum
 et longum Augusto salua precare diem !
 fugisti tamen in timidi uaga flumina Nili :
 accepere tuae Romula uincla manus.
 bracchia spectasti sacris admorsa colubris,
 et trahere occultum membra soporis iter.
 'Non hoc, Roma, fui tanto tibi ciue uerenda !'
 dixit et assiduo lingua sepulta mero.
 septem urbs alta iugis, toto quae praesidet orbi,
 non humana deicienda manu.
 haec di condiderunt, haec di quoque moenia seruant :
 uix timeat saluo Caesare Roma louem.
 nunc ubi Scipiadae classes, ubi signa Camilli,
 aut modo Pompeia, Bospore, capta manu ?
 Hannibalis spolia et uicti monumenta Syphacis,
 et Pyrrhi ad nostros gloria fracta pedes ?
 Curtius expletis statuit monumenta lacunis,
 admisso Decius proelia rupit equo,
 Coclitis abscissos testatur semita pontes,
 est cui cognomen coruus habere dedit :
 Leucadius uersas acies memorabit Apollo :
 tanti operis bellum sustulit una dies.
 at tu, siue petes portus seu, nauita, linques,*

Caesaris in toto sis memor Ionio. » « Pourquoi s'étonner qu'une femme dirige à son gré ma vie et m'enchaîne à ses lois, malgré sa faiblesse ? Pourquoi m'accuser de la plus honteuse lâcheté, parce que je ne puis briser mon joug et mes chaînes ? Le pilote voit mieux que tout autre la mort qui s'avance, et le soldat connaît la crainte quand il est couvert de blessures. Moi aussi, je tenais ce fier langage dans mes jeunes ans ; que mon exemple, ami, t'enseigne aujourd'hui une sage défiance. Autrefois Médée soumit au joug d'airain de brûlants taureaux ; elle sema la guerre civile sur une terre féconde en guerriers, et elle endormit le dragon farouche qui gardait la toison d'or, pour que Jason emportât dans son palais ce glorieux trophée. La fière Penthésilée, montée sur un coursier fougueux, osa jadis arrêter les vaisseaux des Grecs de ses flèches rapides ; mais quand elle eut dépouillé son front du casque d'or, elle triompha, par sa beauté, de son vainqueur lui-même. Omphale, qui se baignait souvent dans les eaux du Gygée, dut à ses attraits tant de pouvoir, qu'après avoir posé les limites du monde qu'il avait pacifié, Hercule filait à ses pieds d'une main tant de fois victorieuse un indigne fuseau. Sémiramis, chez les Perses, fonda la superbe Babylone, et l'entoura de solides remparts en briques, sur lesquels deux chars pouvaient se croiser impunément, sans effleurer même leur rapide essieu ; elle fit traverser à l'Euphrate cette vaste enceinte ; à sa voix, Bactres inclina la tête sous son empire. Mais pourquoi rappeler les faiblesses des héros ? Pourquoi accuser jusqu'aux dieux, et Jupiter surtout, qui s'est déshonoré lui-même et l'Olympe tout entier ? Naguère encore de quel opprobre n'a pas couvert nos armes cette femme qui se prostituait à de vils esclaves ? Elle a

Rome.

En effet, l'objet étranger est senti comme une menace contre les emblèmes de la romanité. Pire encore, c'est un danger religieux. Virgile décrit en ces termes le bouclier d'Enée :

« *Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Mineruam* »

(« Des dieux monstrueux mêlés de toutes natures, l'aboyeur Anubis, pointent leurs traits contre Vénus et contre Minerve. »)

Ovide, à son tour, a peur que Canope n'envahisse le Capitole – « *frustra que erit illa minata / Seruitura suo Capitolia nostra Canopo* »⁵⁹⁶ – et Properce croit qu'Anubis prendrait la place de Jupiter – « *Ausa Iovi nostro latrantem apponere Anubim* ».⁵⁹⁷ Il est intéressant de remarquer que le dieu égyptien Anubis, à tête de chien, est souvent présenté en train d'aboyer : la religion de Cléopâtre est donc perçue comme une agression et une menace directe. À la mythologie gréco-romaine civilisée, voire humanisée, s'opposerait la mythologie égyptienne, primitive, zoomorphique et fortement offensive.

demandé Rome pour salaire à son impudique amant ; elle voulait voir le sénat à ses pieds. Ainsi elle fût devenue la capitale du monde, cette Alexandrie si féconde en crimes, cette Memphis si souvent inondée du sang romain, cette plage où le glaive enleva à Pompée la gloire de trois triomphes ! O Rome, le temps n'effacera jamais cette honte ! Et toi, Pompée, n'eût-il pas mieux valu mourir aux champs de Macédoine, ou plier la tête sous les lauriers de César ? Ainsi la reine impudique de l'incestueuse Égypte, la honte éternelle du nom macédonien, a osé opposer au dieu de la foudre les aboiements d'Anubis, menacer le Tibre des fureurs du Nil, couvrir la trompette romaine des sons efféminés du sistre, et poursuivre de ses frêles galères nos flottes majestueuses ! Elle a voulu planter sur le Capitole ses tentes sacrilèges, et nous dicter ses ordres au milieu des statues et des trophées de Marius ! Que nous eût servi d'avoir brisé le sceptre de Tarquin, dont le surnom atteste l'arrogance, s'il nous eût fallu souffrir une femme ? Rome, jouis de ton triomphe, et demande de longs jours pour le prince qui t'a sauvée. A sa présence, Cléopâtre a fui dans les eaux du Nil épouvanté ; bientôt elle a tendu les mains à nos chaînes. J'ai vu sur son bras la morsure vengeresse de l'aspic, et par où ses membres ont puisé sourdement un sommeil éternel. O Rome, qu'avais-tu à craindre d'une femme, avec un si grand homme, et d'un général toujours plongé dans la débauche ? Cette ville, bâtie sur sept collines, et la reine du monde, a craint l'appareil des combats et les menaces d'une femme. Elle oubliait les dépouilles d'Hannibal, les trophées de Syphax, la gloire de Pyrrhus brisée contre nos drapeaux, le dévouement de Curtius qui comble l'abîme, Decius qui ramène la victoire en volant à la mort, Coclès qui défend seul un pont que l'on coupe, et le héros qui doit au secours d'un corbeau le surnom de Corvus. Les dieux ont fondé nos remparts, et les dieux les conservent ; Rome craindrait à peine la foudre, tant que César la gouverne. Où sont les flottes des Scipions ? Où sont les drapeaux de Camille, et le Bosphore conquis par les exploits de Pompée ? Apollon, qu'on adore à Leucade, rappellera la défaite d'Antoine, tant elle fut terrible, cette guerre que termina un seul jour ! Que le pilote vogue au port ou qu'il l'abandonne, partout sur la mer Ionienne il lira le nom de César.»

⁵⁹⁶ Ovide, *Les Métamorphoses*, XV, 827 - 828

⁵⁹⁷ Properce, *Elégies*, 41.

Outre le fait qu'elle puisse imposer ses dieux à Rome, Cléopâtre est fustigée de s'en prendre directement au panthéon occidental : Appien raconte que Jules César a introduit une statue de Cléopâtre dans le temple de *Venus Genetrix*⁵⁹⁸, ce que confirme Dion Cassius⁵⁹⁹. Plutarque pour sa part rajoute que la reine se déguisait souvent en prenant l'apparence de la déesse⁶⁰⁰, ancêtre de Jules César. La reine étrangère est clandestine dans les lieux de culte romains et sa présence, en statue dorée, est agressive, menaçante voir outrageante. Quelles que soient les incorrections qu'aurait commises Cléopâtre envers les divinités latines, sa démesure est confirmée : selon Dion Cassius⁷ et Plutarque, elle aimait imiter Isis.

II .2. Cléopâtre et Isis

Isis est une divinité cardinale du panthéon égyptien : personnification du trône, elle est une déesse magique, « patronne des Egyptiens ».

Son histoire et celle de son mari Osiris sont relatées par Plutarque⁶⁰¹ : le frère d'Osiris, Seth, est jaloux de lui et veut s'en débarrasser. Lors d'une fête, il déclare qu'il offrira un sarcophage en or pur à celui qui entrera parfaitement dedans : il y enferme par surprise Osiris et le jette dans le Nil. Parce qu'il apprend qu'Isis cherche son mari, Seth le coupe en quarante-deux morceaux qu'il disperse : l'épouse éplorée les réunit et entoure le corps de bandelettes de contention. Osiris devient ainsi le dieu des morts et de la momification. Cette histoire, à notre sens, ne manque pas, non plus de rappeler la tragédie de Didon et celle de son mari Sychée, assassiné par son beau-frère Pygmalion. La fin tragique d'Osiris rappelle également la lutte fratricide entre les enfants d'Œdipe, Étéocle et Polynice⁶⁰².

⁵⁹⁸ Appien, *Histoire des guerres civiles de la République romaine*, éd. Jean-Isaac Combes-Dounous, Paris, 1808, livre V.

⁵⁹⁹ « C'est ainsi que Cléopâtre, bien que vaincue et captive, fut néanmoins glorifiée, parce que ses ornements sont consacrés dans nos temples et qu'on la voit elle-même représentée en or dans le temple de Venus »

⁶⁰⁰ Plutarque, *Vie d'Antoine*, XXXI.

⁶⁰¹ Plutarque, « Isis et Osiris », *Œuvres morales*, éd. Christian Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, C. U. F., 1972.

⁶⁰² Apollodore, *Bibliothèque*, III, 5, 8-9 « Λάϊον μὲν οὖν θάπτει βασιλεὺς Πλαταιέων Δαμασίστρατος, τὴν δὲ βασιλείαν Κρέων ὁ Μενοικέως παραλαμβάνει. τούτου δὲ βασιλεύοντος οὐ μικρὰ συμφορὰ κατέσχε Θήβας. ἔπεμψε γὰρ Ἥρα Σφίγγα, ἣ μητρὸς μὲν Ἐχίδνης ἦν πατρὸς δὲ Τυφῶνος, εἶχε δὲ

La dispersion du corps d'Osiris rappelle aussi la fin tragique de la Phèdre de Sénèque, Thésée cherchant fièvreusement les morceaux du cadavre de son fils Hippolyte⁶⁰³.

Si, selon Plutarque, Cléopâtre se présente parfois « comme une nouvelle Isis »⁶⁰⁴, c'est pour mieux mettre en avant sa figure de séductrice, aux yeux du peuple égyptien. Mais les

πρόσωπον μὲν γυναικός, στήθος δὲ καὶ βάσιν καὶ οὐρανὸν λέοντος καὶ πτέρυγας ὄρνιθος. μαθοῦσα δὲ αἰνιγμα παρὰ μουσῶν ἐπὶ τὸ Φίκιον ὄρος ἐκαθέζετο, καὶ τοῦτο προύτεινε Θηβαίοις. ἦν δὲ τὸ αἰνιγμα· τί ἐστὶν ὁ μίαν ἔχον φωνὴν τετράπουν καὶ δίπουν καὶ τρίπουν γίνεται· χρησμοῦ δὲ Θηβαίοις ὑπάρχοντος τηνικαῦτα ἀπαλλαγῆσθεσθαι τῆς Σφιγγός ἡνίκα ἂν τὸ αἰνιγμα λύσῃσι, συνιόντες εἰς ταῦτὸ πολλάκις ἐζήτουν τί τὸ λεγόμενον ἐστίν, ἐπεὶ δὲ μὴ εὕρισκον, ἀρπάσασα ἓνα κατεβίβρωσκε. πολλῶν δὲ ἀπολομένων, καὶ τὸ τελευταῖον Αἴμονος τοῦ Κρέοντος, κηρύσσει Κρέων τῶν τὸ αἰνιγμα λύσοντι καὶ τὴν βασιλείαν καὶ τὴν Λαῖον δώσειν γυναικα. Οἰδίπους δὲ ἀκούσας ἔλυσεν, εἰπὼν τὸ αἰνιγμα τὸ ὑπὸ τῆς Σφιγγός λεγόμενον ἄνθρωπον εἶναι· γίνεσθαι, γὰρ τετράπουν βρέφος ὄντα τοῖς τέτταρσιν ὀχούμενον κώλοισι, τελειούμενον δὲ δίπουν, γηρῶντα δὲ τρίτην προσλαμβάνειν βάσιν τὸ βάκτρον. ἡ μὲν οὖν Σφιγξ ἀπὸ τῆς ἀκροπόλεως ἑαυτὴν ἔρριψεν, Οἰδίπους δὲ καὶ τὴν βασιλείαν παρέλαβε καὶ τὴν μητέρα ἔγημεν ἀγνοῶν, καὶ παιδας ἐτέκνωσεν ἐξ αὐτῆς Πολυνείκη καὶ Ἐτεοκλέα, θυγατέρας δὲ Ἰσμήνην καὶ Ἀντιγόνην. εἰσὶ δὲ οἱ γεννηθῆναι τὰ τέκνα φασὶν ἐξ Εὐρυγανείας αὐτῶ τῆς Ὑπέρφαντος. φανέντων δὲ ὕστερον τῶν λανθανόντων, Ἰοκάστη μὲν ἐξ ἀγχόνης ἑαυτὴν ἀνήρτησεν, Οἰδίπους δὲ τὰς ὄψεις τυφλώσας ἐκ Θηβῶν ἠλαύνετο, ἀρὰς τοῖς παισὶ θέμιος, οἱ τῆς πόλεως αὐτὸν ἐκβαλλόμενον θεωροῦντες οὐκ ἐπήμυναν. παραγενόμενος δὲ σὺν Ἀντιγόνῃ τῆς Ἀττικῆς εἰς Κολωνόν, ἔνθα τὸ τῶν Εὐμενίδων ἐστὶ τέμιος, καθίζει ἰκέτης, προσδεχθεὶς ὑπὸ Θεσέως, καὶ μετ' οὐ πολὺν χρόνον ἀπέθανεν. » « Laïos fut enseveli par Damasistratos, le roi de Platées ; à Thèbes, Créon, fils de Ménécée, s'empara du trône. Pendant son règne, Thèbes fut frappée d'un grave fléau. La déesse Héra y envoya le Sphinx, fils d'Échidna et de Typhon ; il avait le visage d'une femme, la poitrine, les pattes et la queue d'un lion, et les ailes d'un oiseau. Les Muses lui avaient appris une énigme. Installé sur le mont Phicium, il posait cette énigme aux Thébains. Il disait : " Quel être est pourvu d'une seule voix, qui a d'abord quatre jambes, puis deux jambes, et trois jambes ensuite ? " Les Thébains avaient reçu un oracle, selon lequel ils seraient délivrés du Sphinx, seulement lorsqu'ils auraient résolu cette énigme. Aussi souvent se réunissaient-ils pour en deviner la signification. Mais comme ils n'y parvenaient pas, le Sphinx se saisissait de l'un d'eux et le dévorait. Nombreux étaient ceux qui avaient ainsi péri, et le dernier en date, Hémon, le fils de Créon. Alors Créon proclama que celui qui réussirait à résoudre l'énigme du Sphinx obtiendrait le royaume et la veuve de Laïos comme épouse. Ayant entendu cela, Œdipe trouva la solution : il s'agissait de l'homme. De fait, lorsqu'il est enfant, il a quatre jambes, car il se déplace à quatre pattes ; adulte, il marche sur deux jambes ; quand il est vieux, il a trois jambes, lorsqu'il s'appuie sur son bâton. Le Sphinx se jeta du haut de son rocher. Œdipe obtint le règne et, sans le savoir, il épousa sa mère ; il eut deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Ismène et Antigone. Certains soutiennent qu'il eut ses enfants d'Euryganie, la fille d'Hyperphas. Quand par la suite, tout fut découvert, Jocaste se pendit, Œdipe s'aveugla et fut chassé de Thèbes. C'est alors qu'il lança une malédiction contre ses enfants, coupables de ne lui avoir porté aucun secours, alors qu'on le bannissait de la cité. En compagnie d'Antigone, il se rendit à Colone, en Attique, où se trouve l'enceinte sacrée des Euménides ; il s'y arrêta comme suppliant ; accueilli par Thésée, il mourut peu de temps après. »

⁶⁰³ À la fin de la tragédie, Thésée tente vainement de reconstituer le cadavre de son fils, déchiqueté.

« *Hoc quid est forma carens / et turpe, multo uulnere ambesum undique ? / Quae pars tui sit dubito ; sed pars est tui : / hic, hic repono, non suo, at uacuo loco. / Haecne illa facies igne sidereo nitens, / inimica flectens lumina ? Huc cecidit decor ?* »

[Quel est ce débris hideux et difforme, criblé de toute part de blessures ? Quelle partie de toi est-ce donc ? Je l'ignore. Mais c'est une partie de toi : place-la donc ici, sinon à sa place, du moins à une place vacante ! Est-ce donc là ce visage fameux par l'éclat céleste dont il étincelait et qui fléchit les yeux ennemis - d'une marâtre même - ! Voilà à quoi s'est réduite cette beauté ! »

SÉNÈQUE, « Phèdre », *Tragédies*, éd. Léon Herrmann, Paris, « C. U. F. », 2008, v. 1265-1270, p. 226. Voir aussi Florence DUPONT, *Les Monstres de Sénèque. Pour une dramaturgie de la tragédie romaine*, Paris, Belin, « L'Antiquité au présent », 1995, p. 17.

⁶⁰⁴ Plutarque, *Les Vies des hommes illustres*, trad. Jacques Amyot, Paris, 1558, LXXI.

Romains ne sont guère séduits par la magie orientale, qui les inquiète outre mesure. Toutefois, Cléopâtre sait qu'Isis est respectée à Rome : en effet, elle a un temple au Champ de Mars dès l'an -43

L'assimilation à Isis - qui est donc déjà, pour les Romains, un grave crime d'*hybris* - conjugue beauté, puissance et éclat. Elle fait partie de la démarche d'hellénisation, politique religieuse des Ptolémées, qui tentent de réunir les cultures grecque et égyptienne. Il s'agit aussi de s'identifier à une divinité honorée dans tout le bassin méditerranéen : rappelons toutefois qu'il ne s'agit guère d'une exception pour les Romains, qui tendent à honorer tous les dieux par crainte.

Comme Didon et comme Sophonisbe, autres reines orientales, Cléopâtre est l'ennemie de Rome. Elle n'est pas, non plus, seulement une amante, mais encore une dirigeante. La reine participe à l'échec de la bataille d'Actium, par sa fuite, et parvient à être plus importante que Rome aux yeux du *triumvir*, contrairement à la reine de Carthage qui est sacrifiée à l'ambition politique et aux préoccupations dynastiques de son amant Troyen. Enée sacrifie son amante sur l'autel de l'histoire. Cependant, Marc Antoine s'abandonne à l'amour, et perd définitivement le pouvoir. Didon-Elissa, sacrifiée et humiliée, triomphe en Cléopâtre qui sut préserver son amant et aussi son ambition politique ! Aux yeux des Romains, la reine d'Égypte demeure une figure plutôt néfaste, qui incarne la tyrannie orientale et la subversion politique. Parce qu'elle séduit des dirigeants romains - Jules César et Marc Antoine - elle est considérée comme un danger pour la cohésion d'une souveraineté déjà affaiblie par les guerres civiles.

II.3. La captive étrangère

La scène où Sophonisbe prie son geôlier royal rappelle clairement celle de Cléopâtre et de César, sous la plume de Plutarque:

« Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé. Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage

horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés ; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grâce naturelle, et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes ; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage. César l'ayant obligée de se remettre au lit , et, s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières, pour laisser croire qu'elle avait un grand désir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux, et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : «N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que lorsque vous avez daigné venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je me trouve, mes propres domestiques viennent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme, non pour en parer une malheureuse comme moi, mais pour faire quelques légers présents à votre sœur Octavie, et à Livie votre épouse, afin de m'assurer par leur protection votre clémence et votre bonté? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux ; et après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe. »⁶⁰⁵

⁶⁰⁵ Plutarque, *Vie d'Antoine*, chap.83 « Ἦκε δὲ καὶ αὐτὸς ἡμέρας ὀλίγας διαλιπὼν ἐντευξόμενος αὐτῇ καὶ παρηγορήσων. ἡ δ' ἔτυχε μὲν ἐν στιβάδι κατακειμένη ταπεινῶς, εἰσιόντι δ' αὐτῷ μονοχίτων ἀναπηδήσασα προσπίπτει, δεινῶς μὲν ἐξηγριωμένη κεφαλὴν καὶ πρόσωπον, ὑπότρομος δὲ τῇ φωνῇ καὶ συντετηκνία ταῖς ὄψεσιν. ἦν δὲ πολλὰ καὶ τῆς περὶ τὸ στέρνον αἰκίας καταφανῆ, καὶ ὅλως οὐθὲν ἐδόκει τὸ σῶμα τῆς ψυχῆς ἔχειν βέλτιον. ἡ μὲντοι χάρις ἐκείνη καὶ τὸ τῆς ὥρας ἰταμὸν οὐ κατέσβεστο παντάπασιν, ἀλλὰ καίπερ οὕτως διακειμένης ἔνδοθεν ποθεν ἐξέλαμπε καὶ συνεπεφαίνετο τοῖς κινήμασι τοῦ προσώπου. κελεύσαντος δὲ τοῦ Καίσαρος αὐτὴν κατακλιθῆναι καὶ πλησίον αὐτῆς καθίσαντος, ἤψατο μὲν τινος δικαιολογίας, εἰς ἀνάγκην καὶ φόβον Ἀντωνίου τὰ πεπραγμένα τρεπούσης· ἐνισταμένου δὲ πρὸς ἕκαστον αὐτῇ τοῦ Καίσαρος, ἐξελεγχόμενη ταχὺ πρὸς οἶκτον μεθηρμόσατο καὶ δέησιν, ὡς δὴ τις ἂν μάλιστα τοῦ ζῆν περιεχομένη. τέλος δὲ τοῦ πλήθους τῶν χρημάτων ἀναγραφὴν ἔχουσα προσέδωκεν αὐτῷ· Σελεύκου δὲ τινος τῶν ἐπιτρόπων ἐλέγχοντος ὡς ἔνια κρύπτουσιν καὶ διακλέπτουσιν, ἀναπηδήσασα καὶ τῶν τριχῶν αὐτοῦ λαβομένη, πολλὰς ἐνεφόρει τῷ προσώπῳ πληγὰς. τοῦ δὲ Καίσαρος μειδιῶντος καὶ καταπαύοντος αὐτὴν, "ἀλλ' οὐ δεινόν" εἶπεν "ὦ Καῖσαρ, εἰ σὺ μὲν ἡξίωσας ἀφικέσθαι πρὸς ἐμὲ καὶ προσεῖπὲν οὕτω πράττουσαν, οἱ δὲ δούλοι μου κατηγοροῦσιν, εἴ τι τῶν γυναικείων ἀπεθέμην, οὐκ ἔμαντῆ δῆπουθεν, ἡ τάλαινα, κόσμον, ἀλλ' ὅπως Ὀκταονία καὶ Λιβία τῇ σῆ μικρὰ δοῦσα, δι' ἐκείνων ἰλεῶ σου τύχοιμι καὶ πραοτέρου;" τούτοις ὁ Καῖσαρ ἤδετο, παντάπασιν αὐτὴν φιλοψυχεῖν οἰόμενος. εἰπὼν οὖν ὅτι καὶ

Une mise en scène théâtrale. Un décor, oriental et des personnages hauts en couleurs, surtout la reine lagide. Celle-ci est tout aussi belle que Didon ou Sophonisbe. Elle a l'apparence négligée mais elle demeure gracieuse et vivace dans tous ses gestes et faits. Tout comme Sophonisbe, elle se jette aux pieds de son geôlier royal, et quémande sa miséricorde. Malgré le désarroi et l'abattement dans lesquels elle se trouve, elle garde toute son intelligence et, quand son esclave lui rappelle qu'elle avait caché des bijoux, elle affirme l'avoir fait pour en faire don à l'épouse et à la sœur de César.

Vêtue d'un modeste vêtement, la beauté un peu défaits n'altèrent en rien sa splendeur légendaire. Son célèbre charme et le dynamisme qui la caractérisent prennent vite le dessus. La reine méditait secrètement le suicide, pour échapper aux Romains. A la veille de son suicide, elle ne perd rien de son apparat ni de sa verve. Les jeux du pouvoir se font joutes verbales.

La reine d'Égypte méditait secrètement de se donner la mort, et elle va faire ses adieux à son amant, dans sa tombe.

« Mon cher Antoine, s'écria-t-elle, il y a peu de jours que je t'ai déposé, avec des mains encore libres dans ce dernier asile ; aujourd'hui je viens faire ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, afin que je ne puisse défigurer par mes coups et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour une pompe fatale, où l'on va triompher de toi. N'attends pas de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre ; maintenant nous allons être éloignés, par la mort, des lieux de notre naissance. Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte ; et moi, malheureuse, je serai enterrée en Italie, moins malheureuse cependant de l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque pouvoir (car les nôtres nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vivante ; ne souffre pas qu'on triomphe de toi, en la menant en triomphe ; cache-moi dans cette terre avec toi ; laisse-moi partager ta tombe : des

ταῦτα ἐπιτρέπει καὶ τᾶλλα πάσης ἐλπίδος αὐτῇ χρήσεται λαμπρότερον, ὄχρετο ἀπιών, ἐξηπατηκῆναι μὲν οἰόμενος, ἐξηπατημένος δὲ μᾶλλον. »

maux innombrables qui m'accablent, le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de temps que j'ai vécu sans toi »⁶⁰⁶.

Mais à la différence de Sophonisbe, Cléopâtre désirait ardemment appartenir à Antoine, un Romain. Toutefois, Cléopâtre a toujours fait passer ses désirs politiques avant ses désirs personnels, ayant elle-même causé indirectement le suicide de son amant romain. Elle apparaît plutôt comme un démon féminin de l'Orient assoiffé de pouvoir politique. Et le trône, pour cette reine vaut bien des meurtres, y compris ceux de ses propres enfants.

Cléopâtre se définit avant tout comme une reine jalouse et non comme une femme jalouse.

Elle n'est finalement aux yeux de tous qu'une barbare, qui symbolise la luxure orientale et la débauche. Dès lors, Marc Antoine n'est plus soutenu par les siens, qui craignent que Cléopâtre – pour qui César avait déjà fait ériger une statue en or dans le temple de Vénus – ne s'empare définitivement de Rome. Mais le jeune Octave triomphe à Actium et libère son peuple de la grande menace.

La reine d'Égypte, si elle ne se donnait pas la mort, s'inscrirait donc dans la lignée tragique des belles captives troyennes et carthagoises : Hécube captive d'Ulysse⁶⁰⁷, Andromaque captive de Pyrrhus et Sophonisbe captive de Scipion, elles aussi héroïnes de tragédies humaines.

Et pour fuir le danger qui la guette c'est-à-dire celui de l'avalissement personnel, elle se donne également la mort.

II. 4. Dangereusement séduisante !

Cléopâtre se définit avant tout comme une reine qui étourdit et cause la perte des hommes de pouvoir : elles'inscrivent dans la lignée des personnages féminins subversifs,

⁶⁰⁶Plutarque, 84, 4 « ὦ φίλ' Ἀντώνιε" εἶπεν "ἔθαπτον μὲν σε πρόην ἔτι χερσὶν ἑλευθέραις, σπένδω δὲ νῦν αἰχμάλωτος οὔσα καὶ φρουρουμένη μήτε κοπετοῖς μήτε θρήνοις αἰκίσασθαι τὸ δοῦλον τοῦτο σῶμα (5) καὶ τηρούμενον ἐπὶ τοὺς κατὰ σοῦ θριάμβους. ἄλλας δὲ μὴ προσδέχου τιμὰς ἢ χοάς· ἀλλ' αὐταῖ σοι τελευταῖαι (6) Κλεοπάτρας ἀγομένης. ζῶντας μὲν γὰρ ἡμᾶς οὐθὲν ἀλλήλων διέστησε, κινδυνεύομεν δὲ τῷ θανάτῳ διαμεΐσασθαι τοὺς τόπους, σὺ μὲν ὁ Ῥωμαῖος ἐνταῦθα κείμενος, ἐγὼ δ' ἡ δύστηνος ἐν Ἰταλία, τοσοῦτο τῆς σῆς (7) μεταλαβοῦσα χώρας μόνον. ἀλλ' εἰ δὴ τις τῶν ἐκεῖ θεῶν ἀλκή καὶ δύναμις -- οἱ γὰρ ἐνταῦθα προὔδωκαν ἡμᾶς --, μὴ πρόη ζῶσαν τὴν σεαυτοῦ γυναῖκα, μηδ' ἐν ἐμοὶ περιίδης θριαμβουόμενον σεαυτόν, ἀλλ' ἐνταῦθά με κρύψον μετὰ σεαυτοῦ καὶ σύνθαψον, ὡς ἐμοὶ μυρῖων κακῶν ὄντων οὐδὲν οὔτω μέγα καὶ δεινόν ἐστιν, ὡς ὁ βραχὺς οὔτος χρόνος ὄν σοῦ χωρὶς ἔζηκα. »

⁶⁰⁷ Euripide, *Hécube*, trad. N. Loraux, F. Rey, éd. J. Alaux, Paris, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », 2002.

redoutée et bien souvent redoutables, qui font la perte des combattans militaires ou des personnages politiques. Elle incarne merveilleusement la séduction délétère que prête à la femme un imaginaire qui se retrouve aussi bien dans la figure biblique d'Ève que dans celle de Pandore⁶⁰⁸, ou encore

⁶⁰⁸ Hésiode, *les travaux et les jours*, 54 - 83 « Ιαπετιονίδη, πάντων πέρι μήδεα εἰδώς,

χαίρεις πῦρ κλέψας καὶ ἐμὰς φρένας ἠπεροπεύσας,
σοὶ τ' αὐτῷ μέγα πῆμα καὶ ἀνδράσιν ἐσσομένοισιν.
τοῖς δ' ἐγὼ ἀντὶ πυρὸς δώσω κακόν, ὧ κεν ἅπαντες
τέρπωνται κατὰ θυμὸν ἐὼν κακὸν ἀμφαγαπῶντες.
ὥς ἔφατ'· ἐκ δ' ἐγέλασσε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.
Ἥφαιστον δ' ἐκέλευσε περικλυτὸν ὅττι τάχιστα
γαῖαν ὕδει φύρειν, ἐν δ' ἀνθρώπου θέμεν αὐδὴν
καὶ σθένος, ἀθανάτης δὲ θεῆς εἰς ὦπα εἰσκειν
παρθενικῆς καλὸν εἶδος ἐπήρατον· αὐτὰρ Ἀθήνην
ἔργα διδασκῆσαι, πολυδαίδαλον ἴστον ὑφαίνειν·
καὶ χάριν ἀμφιχέαι κεφαλῇ χρυσέην Ἀφροδίτην
καὶ πόθον ἀργαλέον καὶ γυιοβόρους μελεδῶνας·
ἐν δὲ θέμεν κύνεόν τε νόον καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
Ἑρμείην ἦνωγε, διάκτορον Ἀργεῖφόντην.
ὥς ἔφαθ'· οἱ δ' ἐπίθοντο Διὶ Κρονίῳ ἀνακτι.
αὐτίκα δ' ἐκ γαίης πλάσσειν κλυτὸς Ἀμφιγυήεις
παρθένῳ αἰδοίῃ Ἴκελον Κρονίδεω διὰ βουλᾶς·
ζῶσε δὲ καὶ κόσμησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἀμφὶ δὲ οἱ Χάριτες τε θεαὶ καὶ πότνια Πειθῶ
ὄρμους χρυσεῖους ἔθεσαν χροῖ· ἀμφὶ δὲ τήν γε
ᾠραι καλλίκομοι στέφρον ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν·
[πάντα δὲ οἱ χροῖ κόσμον ἐφήρμοσε Παλλὰς Ἀθήνη.]
ἐν δ' ἄρα οἱ στήθεσσι διάκτορος Ἀργεῖφόντης
ψεύδεά θ' αἰμυλίου τε λόγους καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
[τεῦξε Διὸς βουλῆσι βαρυκτύπου· ἐν δ' ἄρα φωνήν]
θήκε θεῶν κήρυξ, ὀνόμηνε δὲ τήνδε γυναῖκα
Πανδώρην, ὅτι πάντες Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
δώρον ἐδώρησαν, πῆμ' ἀνδράσιν ἀλφιστήσιν.

«Fils de Japet, ô le plus habile de tous les mortels ! tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma sagesse, mais ton vol te sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau." En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes sourit et commanda à l'illustre Vulcain de composer sans délais un corps, en mélangeant de la terre avec l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles ; il ordonna à Minerve de lui apprendre les travaux des femmes et l'art de façonner un merveilleux tissu, à Vénus à la parure d'or de répandre sur sa tête la grâce enchanteresse, de lui inspirer les violents désirs et les soucis dévorants, à Mercure, messenger

dans celle de la belle Héléne. « À cause, à cause d'une femme... ». C'est chaquefois la femme qui plonge l'humanité dans le malheur et l'affliction.

La comparaison avec Héléne s'impose en effet, et sera exploitée par de nombreux auteurs antiques. Aimée de son mari Ménélas et du jeune Pâris, Héléne est, comme on le sait, à l'origine de la sanglante guerre de Troie, qui dura dix ans, et qui causa beaucoup de malheurs aux Grecs et aux Troyens⁶⁰⁹. Mais ce qui la sépare de Cléopâtre, c'est l'absence

des dieux et meurtrier d'Argus, de remplir son esprit d'impudence et de perfidie. Tels furent les ordres de Jupiter, et les dieux obéirent à ce roi, fils de Saturne. Aussitôt l'illustre Vulcain, soumis à ses volontés, façonna avec de la terre une image semblable à une chaste vierge ; la déesse aux yeux bleus, Minerve, l'orna d'une ceinture et de riches vêtements ; les divines Grâces et l'auguste Persuasion lui attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps. Minerve entoura tout son corps d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argus, docile au maître du tonnerre, lui inspira l'art du mensonge, les discours séduisants et le caractère perfide. Ce héraut des dieux lui donna un nom et l'appela Pandore, parce que chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux hommes industrieux. »

⁶⁰⁹ Apollodore, *Epitomes*, III,1-6 « αὐθις δὲ Ἑλένην Ἀλέξανδρος ἀρπάζει, ὡς τινες λέγουσι κατὰ βούλησιν Διός, ἵνα Εὐρώπης καὶ Ἀσίας εἰς πόλεμον ἐλθούσης ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ ἐνδοξος γένηται, ἢ καθάπερ εἶπον ἄλλοι ὅπως τὸ τῶν ἡμιθέων γένος ἀρθῆ. διὰ δὴ τούτων μίαν αἰτίαν μῆλον περὶ κάλλους Ἔρις ἐμβάλλει Ἥρα καὶ Ἀθηνᾶ καὶ Ἀφροδίτη, καὶ κελεύει Ζεὺς Ἑρμῆν εἰς Ἴδην πρὸς Ἀλέξανδρον ἄγειν, ἵνα ὑπ' ἐκείνου διακριθῶσι. αἱ δὲ ἐπαγγέλλονται δῶρα δάσειν Ἀλεξάνδρῳ, Ἥρα μὲν πασῶν προκριθεῖσα βασιλείαν πάντων, Ἀθηνᾶ δὲ πολέμου νίκην, Ἀφροδίτη δὲ γάμιον Ἑλένης. ὁ δὲ Ἀφροδίτην προκρίνει καὶ πηξαμένου Φερέκλου ναῦς εἰς Σπάρτην ἐκπλέει ἐφ' ἡμέρας δ' ἐννέα ξενισθεὶς παρὰ Μενελάῳ, τῇ δεκάτῃ πορευθέντος εἰς Κρήτην ἐκείνου κηδεῦσαι τὸν μητροπάτορα Κατρέα, πείθει τὴν Ἑλένην ἀπαγαγεῖν σὺν ἑαυτῷ. ἡ δὲ ἐνναέτη Ἑρμιόνη καταλιποῦσα, ἐνθεμένη τὰ πλείστα τῶν χρημάτων, ἀνάγεται τῆς νυκτὸς σὺν αὐτῷ. Ἥρα δὲ αὐτοῖς ἐπιπέμπει χειμῶνα πολὺν, ὑφ' οὗ βιασθέντες προσίσχουσι Σιδῶνι. εὐλαβούμενος δὲ Ἀλέξανδρος μὴ διωχθῆ, πολὺν διέτριψε χρόνον ἐν Φοινίκῃ καὶ Κύπρῳ. ὡς δὲ ἀπῆλπισε τὴν δίωξιν, ἤκεν εἰς Τροίαν μετὰ Ἑλένης. ἔνιοι δὲ φασὶν Ἑλένην μὲν ὑπὸ Ἑρμοῦ κατὰ βούλησιν Διὸς κομισθῆναι κλαπεῖσθαι εἰς Αἴγυπτον καὶ δοθεῖσαν Πρωτεῖ τῷ βασιλεῖ τῶν Αἰγυπτίων φυλάττειν, Ἀλέξανδρον δὲ παραγενέσθαι εἰς Τροίαν πεποιημένον ἐκ νεφῶν εἶδωλον Ἑλένης ἔχοντα. » « Mais plus tard Alexandre enleva Héléne, à l'instigation de Zeus, dit-on : de cette manière, sa fille deviendrait célèbre, pour avoir déclenché une guerre entre l'Europe et l'Asie. D'autres, toutefois, soutiennent que Zeus cherchait ainsi à glorifier la race des demi-dieux. Quoi qu'il en soit, Éris lança une pomme, prix de la plus belle, et invita Héra, Athéna et Aphrodite à entrer en compétition. Zeus ordonna à Hermès de la porter à Alexandre, sur le mont Ida, pour qu'il soit leur juge. Toutes promirent à Alexandre des dons. Héra lui offrit, s'il lui accordait la victoire, la souveraineté sur tous les hommes ; Athéna lui promit la victoire à la guerre ; et Aphrodite l'amour d'Héléne. Il choisit Aphrodite. Sur des navires construits par Phéréclos, Alexandre partit pour Sparte. Le jeune homme resta l'hôte de Ménélas pendant neuf jours ; mais le dixième, le roi dut partir pour la Crète, afin d'assister aux funérailles de son grand-père, Cattrée ; Alexandre persuada Héléne de s'enfuir avec lui. Héléne abandonna sa petite fille, Hermione, âgée de neuf ans ; elle emporta tous les biens qu'elle put et, de nuit, elle s'enfuit avec Alexandre. Mais Héra provoqua une terrible tempête qui les contraignit à jeter l'ancre à Sidon. Alexandre, redoutant d'être poursuivi, s'attarda en Phénicie et à Chypre. Quand ensuite il estima le danger passé, il gagna Troie avec Héléne. Cependant, certains déclarent que Hermès, sur ordre de Zeus, enleva Héléne, la mena en Égypte et la confia à Protée, le roi des Égyptiens. Alexandre serait allé à Troie en compagnie d'un simulacre d'Héléne, fait de nuées.. Quand Ménélas s'aperçut de l'enlèvement, il alla à Mycènes chez son frère Agamemnon, et lui demanda de rassembler, depuis la Grèce tout entière, une armée pour marcher contre Troie. Agamemnon dépêcha des messagers auprès de chacun des rois, en

d'intentionnalité et de préméditation, contrairement à la reine Lagide, qui n'égare pas les hommes par mégarde, mais qui semble utiliser et mesurer ses charmes. Hélène aussi recourait à la sorcellerie qu'elle apprit en Egypte!

On peut la rapprocher d'autres figures féminines qui se présentent en tant que séductrices et qui menacent les hommes par amour, - comme Médée ou Déjanire - qui se vengent des infidélités dont elles étaient l'objet⁶¹⁰ ou comme les Amazones, filles d'Arès, fascinées par le

leur rappelant leur ancien serment, et exhorta chacun à combattre pour la sécurité de leur propre femme, car cet affront avait touché la Grèce entière ».

⁶¹⁰ Ovide, *les Métamorphoses*, IX, 141-171 « *Amphitryoniaden Ioles ardore teneri.*

*credit amans, uenerisque nouae perterrita fama
indulsit primo lacrimis, flendoque dolorem
diffudit miseranda suum. mox deinde 'quid autem
flemus?' ait 'paelex lacrimis laetabitur istis.
quae quoniam adueniet, properandum aliquidque nouandum est,
dum licet, et nondum thalamos tenet altera nostros.
conquerar, an sileam? Repetam Calydon, morerne?
excedam tectis? an, si nihil amplius, obstem?
quid si me, Meleagre, tuam memor esse sororem
forte paro facinus, quantumque iniuria possit
femineusque dolor, iugulata paelice testor?'
in cursus animus uarios abit. omnibus illis
praetulit inbutam Nesseo sanguine uestem
mittere, quae uires defecto reddat amori,
ignaroque Lichae, quid tradat, nescia, luctus
ipsa suos tradit blandisque miserrima uerbis,
dona det illa uiro, mandat. capit inscius heros,
induiturque umeris Lernaee uirus echidnae.
Tura dabat primis et uerba precantia flammis,
uinaque marmoreas patera fundebat in aras:
incaluit uis illa mali, resolutaque flammis
Herculeos abiit late dilapsa per artus.
dum potuit, solita gemitum uirtute repressit.
uicta malis postquam est patientia, reppulit aras,
inpleuitque suis nemorosam uocibus Oeten.
nec mora, letiferam conatur scindere uestem:
qua trahitur, trahit illa cutem, foedumque relatu,
aut haeret membris frustra temptata reuelli,
aut laceros artus et grandia detegit ossa.
ipse cruor, gelido ceu quondam lammina candens
tinctor lacu, stridit coquiturque ardente ueneno. »*

« Déjanire aimait, elle fut crédule. Effrayée du bruit de ces nouvelles amours, elle pleure, et ses larmes nourrissent d'abord sa douleur. Mais bientôt : "Pourquoi pleurer, dit-elle ? Ma rivale triomphera de mes pleurs. Elle approche : hâtons-nous. Employons, tandis qu'il en est temps, quelque moyen nouveau; et qu'une autre n'occupe pas encore le lit de mon époux.

Dois-je me plaindre ou, me taire, retourner à Calydon, ou rester en ces lieux ? Abandonnerai-je ce palais pour n'être pas un obstacle à des feux criminels ? Non, je dois me souvenir, ô Meléagre ! Que je suis ta sœur. Peut-être préparé-je un crime ! Peut-être, en perçant le sein de ma rivale, ma vengeance y montrera-t-elle ce que peut dans sa fureur une femme outragée !" Son âme flotte incertaine entre mille projets; elle s'arrête enfin à celui d'envoyer au héros la robe que le Centaure a teinte de son sang, et qui rallumera des feux peut-être mal éteints. Elle confie ce tissu à Lichas, qui n'en connaît point le danger. Imprudente ! Elle ignore elle-même qu'il doit

pouvoir et le combat⁶¹¹, et les Sirènes ou Calypso qui cherchent par tous les moyens à retenir Ulysse⁶¹² mais en vain. Cléopâtre rejoint ces femmes par son désir de puissance et par ses

bientôt rouvrir la source de ses pleurs. Infortunée ! Elle ordonne à Lichas, elle le prie de porter à son époux ce funeste présent. Il le reçoit sans défiance, et du venin de l'hydre il couvre ses épaules. Il versait sur des feux nouvellement allumés l'encens qui montait, avec sa prière, au trône de Jupiter ; il faisait des libations de vin sur le marbre de l'autel.

Soudain les feux sacrés échauffent le venin qui circule dans ses veines, et pénètre tout son corps. Quelque temps la grande âme d'Alcide souffre sans gémir un mal si violent; mais enfin, vaincu par la douleur, il repousse l'autel, et remplit de ses cris terribles les forêts de l'Oeta. Il veut soudain rejeter cette robe fatale; mais partout où il la déchire, il déchire sa chair; et, sans horreur, peut-on le raconter ! Ce tissu s'attache à son corps, il se colle à sa peau; Alcide ne peut l'arracher sans dépouiller ses muscles, sans laisser à nu ses grands ossements. Son sang frémit et bouillonne comme l'onde froide où l'on plonge un fer ardent. Un poison brûlant le consume. »

⁶¹¹ Apollodore, *Bibliothèque Historique*, 2, 5, 9 « ἔνατον ἄθλον Ἡρακλεῖ ἐπέταξε ζωστήρα κομίζειν τὸν Ἴππολύτης. αὕτη δὲ ἐβασίλευεν Ἀμαζόνων, αἱ κατώκουν περὶ τὸν Θερμῶδοντα ποταμόν, ἔθνος μέγα τὰ κατὰ πόλεμον ἤσκουν γὰρ ἀνδρίαν, καὶ εἴ ποτε μιγεῖσαι γεννήσειαν, τὰ θήλεα ἔτρεφον, καὶ τοὺς μὲν δεξιῶν μαστοὺς ἐξέθλιβον, ἵνα μὴ κωλύωνται ἀκοντίζειν, τοὺς δὲ ἀριστεροὺς εἶων, ἵνα τρέφοιεν. εἶχε δὲ Ἴππολύτη τὸν Ἄρεος ζωστήρα, σύμβολον τοῦ πρωτεύειν ἀπασῶν. ἐπὶ τοῦτον τὸν ζωστήρα Ἡρακλῆς ἐπέμπετο, λαβεῖν αὐτὸν ἐπιθυμούσης τῆς Εὐρυσθέως θυγατρὸς Ἀδμήτης. παραλαβὼν οὖν ἐθέλοντάς συμμάχους ἐν μιᾷ νηὶ ἔπλει, καὶ προσίσχει νήσω Πάρῳ, ἣν κατώκουν οἱ Μίνωος υἱοὶ Εὐρυμέδων Χρύσης Νηφαλίων Φιλόλαος. ἀποβάντων δὲ δύο τῶν ἐν <τῇ> νηὶ συνέβη τελευτῆσαι ὑπὸ τῶν Μίνωος υἱῶν ὑπὲρ ὧν ἀγανακτῶν Ἡρακλῆς τούτους μὲν παραχρῆμα ἀπέκτεινε, τοὺς δὲ λοιποὺς κατακλείσας ἐπολιόρκει, ἕως ἐπιπρεσβευσάμενοι παρεκάλουν ἀντὶ τῶν ἀναιρεθέντων δύο λαβεῖν, οὓς ἂν αὐτὸς θελήσειεν. ὁ δὲ λύσας τὴν πολιορκίαν, καὶ τοὺς Ἀνδρόγεω τοῦ Μίνωος υἱοὺς ἀνελόμενος Ἀλκαῖον καὶ Σθένελον, ἤκεν εἰς Μυσίαν πρὸς Λύκον τὸν Δασκύλου, καὶ ξενισθεὶς ὑπὸ τοῦ Βεβρύκων βασιλέως συμβαλόντων, βοηθῶν Λύκῳ πολλοὺς ἀπέκτεινε, μεθ' ὧν καὶ τὸν βασιλέα Μύγδονα, ἀδελφὸν Ἀμύκου. καὶ τῆς Βεβρύκων πολλὴν ἀποτεμόμενος γῆν ἔδωκε Λύκῳ ὁ δὲ πᾶσαν ἐκείνην ἐκάλεσεν Ἡράκλειαν. καταπλεύσαντος δὲ εἰς τὸν ἐν Θεμισκύρα λιμένα, παραγενομένης εἰς αὐτὸν Ἴππολύτης καὶ τίνος ἤκοι χάριν πυθομένης, καὶ δώσειν τὸν ζωστήρα ὑποσχομένης, Ἡρα μιᾶ τῶν Ἀμαζόνων εἰκασθεῖσα τὸ πλῆθος ἐπεφοίτα, λέγουσα ὅτι τὴν βασιλίδα ἀφαρπάζουσιν οἱ προσελθόντες ξένοι. αἱ δὲ μεθ' ὅπλων ἐπὶ τὴν ναῦν κατέθεον σὺν ἵπποις. ὡς δὲ εἶδεν αὐτάς καθωπλισμένας Ἡρακλῆς, νομίσας ἐκ δόλου τοῦτο γενέσθαι, τὴν μὲν Ἴππολύτην κτείνας τὸν ζωστήρα ἀφαιρεῖται, πρὸς δὲ τὰς λοιπὰς ἀγωνισάμενος ἀποπλεῖ, καὶ προσίσχει Τροίᾳ. συνβεβήκει δὲ τότε κατὰ μῆνιν Ἀπόλλωνος καὶ Ποσειδῶνος ἀτυχεῖν τὴν πόλιν. Ἀπόλλων γὰρ καὶ Ποσειδῶν τὴν Λαομέδοντος ὕβριν πειράσαι θέλοντες, εἰκασθέντες ἀνθρώποις ὑπέσχοντο ἐπὶ μισθῶν τειχιεῖν τὸ Πέργαμον. τοῖς δὲ τειχίσασιν τὸν μισθὸν οὐκ ἀπέδιδον. διὰ τοῦτο Ἀπόλλων μὲν λοιμὸν ἔπεμψε, Ποσειδῶν δὲ κῆτος ἀναφερόμενον ὑπὸ πλημμυρίδος, ὃ τοὺς ἐν τῷ πεδίῳ συνήρπαζεν ἀνθρώπους. χρησμῶν δὲ λεγόντων ἀπαλλαγὴν ἔσεσθαι τῶν συμφορῶν, ἐὰν προθῆ Λαομέδων Ἡσιόνην τὴν θυγατέρα αὐτοῦ τῷ κῆτι βορὰν, οὗτος προύθηκε ταῖς πλησίον τῆς θαλάσσης πέτραις προσαρτήσας. ταύτην ἰδὼν ἐκκειμένην Ἡρακλῆς ὑπέσχετο σώσειν, εἰ τὰς ἵππους παρὰ Λαομέδοντος λήψεται ἅς Ζεὺς ποινήν τῆς Γανυμήδους ἀρπαγῆς ἔδωκε. δώσειν δὲ Λαομέδοντος εἰπόντος, κτείνας τὸ κῆτος Ἡσιόνην ἔσωσε. μὴ βουλομένου δὲ τὸν μισθὸν ἀποδοῦναι, πολεμήσειν Τροίᾳ ἀπειλήσας ἀνήχθη. καὶ προσίσχει Αἴνῳ, ἔνθα ξενίζεται ὑπὸ Πόλτῳ. ἀποπλέων δὲ ἐπὶ τῆς ἠϊόνος τῆς Αἰνίας Σαρπηδόνα, Ποσειδῶνος μὲν υἱὸν ἀδελφὸν δὲ Πόλτῳ, ὕβριστὴν ὄντα τοξεύσας ἀπέκτεινε. καὶ παραγενομένος εἰς Θάσον καὶ χειρωσάμενος τοὺς ἐνοικοῦντας Θρᾶκας ἔδωκε τοῖς Ἀνδρόγεω παισὶ κατοικεῖν. ἐκ Θάσου δὲ ὄρμηθεὶς ἐπὶ Τρωάδων Πολύγονον καὶ Τηλέγονον, τοὺς Πρωτέως τοῦ Ποσειδῶνος υἱοὺς, παλαίειν προκαλουμένους κατὰ τὴν πάλιν ἀπέκτεινε. κομίσας δὲ τὸν ζωστήρα εἰς Μυκῆνας ἔδωκεν Εὐρυσθεῖ ». « Le neuvième travail consista à rapporter la ceinture d'Hippolyté. Hippolyte était la reine des Amazones ; elles habitaient près du fleuve Thermodon, c'était un peuple vraiment valeureux à la guerre. Ces femmes s'exerçaient à des travaux masculins, et si par hasard l'une d'elles avait une relation avec un homme et restait enceinte, elles élevaient uniquement les filles ; elles se coupaient le sein droit, pour n'être pas entravées dans le maniement des armes, et conservaient le gauche pour pouvoir allaiter. Hippolyte avait reçu la ceinture d'Arès, en signe de sa supériorité sur toutes les autres. Héraclès avait été envoyé

pratiques de magicienne, qui la rapprochent aussi de Circé⁶¹³, cousine de Phèdre et d'Ariane.

Les imprécations de Didon contre Enée sont celles d'une magicienne aussi, à en croire

pour prendre cette ceinture, pour la donner à Admète, la fille d'Eurysthée, qui la voulait. Il prit la mer avec une équipe de volontaires, sur un seul navire, et aborda sur l'île de Paros où habitaient les enfants de Minos : Eurymédon, Chrysès, Néphalion et Philolaos. Mais deux des compagnons d'Héraclès, ayant débarqué, furent tués par les fils de Minos. Alors le héros, irrité, les tua sur l'heure, et prit d'assaut les autres habitants à l'intérieur de la ville, jusqu'à ce qu'ils lui envoient une ambassade avec la proposition de choisir deux hommes qui lui conviendraient, en échange de ses deux compagnons qui avaient été tués. Héraclès leva le siège, et choisit Alcéos et Sthénélos, les fils d'Androgée, fils lui-même de Minos. Ensuite il partit et arriva en Mysie, où il fut l'hôte de Lycos, le fils de Dascylos. Pour le remercier de son hospitalité, le héros aida Lycos dans sa guerre contre le roi des Bébryces : nombreux furent ceux qui moururent de la main d'Héraclès, le roi Mygdon lui-même, frère d'Amycos. Il offrit un vaste territoire à Lycos, soustrait aux Bébryces : et la région tout entière fut appelée Héraclée. Quand finalement le héros jeta l'ancre dans le port de Thémycire, Hippolyté vint lui rendre visite : la reine s'informa du but de sa mission, et lui promit la ceinture. Mais Héra, déguisée en Amazone, parcourait la ville, en disant que des étrangers étaient arrivés avec l'intention d'enlever la reine. Alors les Amazones s'armèrent, prirent leurs montures et galopèrent vers les navires. Quand il les aperçut en ordre de bataille, Héraclès soupçonna une trahison : il tua Hippolyté, il lui arracha la ceinture et, après avoir mis en déroute toutes les autres, il appareilla pour Troie. En ces jours, la cité était affligée par un grave fléau, à cause de la colère d'Apollon et de Poséidon. Les deux dieux, en effet, pour mettre à l'épreuve l'outrecuidance du roi Laomédon, avaient pris l'apparence de deux mortels, et s'étaient accordés avec lui de fortifier les murs de la citadelle de Pergame, en échange d'une rétribution. Mais quand ensuite ils eurent achevé le travail, Laomédon refusa de les payer. Alors Apollon envoya une épidémie et Poséidon un monstre marin ; ce dernier, sortant des eaux avec la marée, s'aventurait sur la terre ferme et causait des ravages parmi les hommes. Les oracles avaient révélé que ce grand malheur prendrait fin si Laomédon exposait sa fille Hésioné en pâture au monstre : aussi la jeune fille était-elle enchaînée à un rocher près de la mer. Héraclès vit la jeune fille exposée sur le rocher, et promit qu'il la libérerait si Laomédon lui cédait les juments que Zeus lui avait données en échange de l'enlèvement de Ganymède. Laomédon lui donna sa parole, Héraclès tua le monstre et sauva la jeune fille. Mais le roi refusa de lui donner la rétribution promise : alors Héraclès menaça de faire la guerre à Troie, puis il repartit. Arrivé à Ainos, il reçut l'hospitalité du roi Poltys. Alors qu'il s'app préparait à reprendre la mer, sur la plage d'Ainos il frappa et tua l'insolent Sarpédon, fils de Poséidon et frère de Poltys. Il débarqua ensuite à Thasos, soumit les Thraces qui y habitaient et la donna à coloniser aux fils d'Androgée. De Thasaos il arriva à Torone : là, Polygonos et Télégonos, les deux fils de Protée, fils lui-même de Poséidon, le défièrent en duel, et Héraclès les tua tous les deux. Il arriva finalement à Mycènes et remit la ceinture à Eurysthée. »

⁶¹² Homère, *Odyssée*: I, 14 : « Tous les guerriers échappés à la truelle mort devant les remparts de Troie étaient rentrés dans leurs demeures, à l'abri des périls de la guerre et de la mer. Le seul Ulysse aspirait en vain à revoir son épouse et sa patrie, retenu dans les grottes profondes de Calypso, nymphe immortelle, qui désirait se l'attacher par les noeuds de l'hyménée. Et lorsqu'enfin les ans, dans le cercle continu de leur cours, eurent amené le temps que les dieux avait marqué pour son retour à Ithaque, des périls et des combats l'attendaient encore au milieu des siens et dans son propre palais. Tous les immortels étaient touchés de ses peines ». Cf aussi I, 52 ; V, 13.

⁶¹³ Homère, *Odyssée*: X, 133 - 574, Ovide, *Métamorphoses*: XIV, 1, 1-74 « Déjà le dieu qui habite les ondes de l'Eubée a laissé derrière lui l'Etna assis sur le corps des Géants, et la terre des Cyclopes où le soc et des boeufs attelés n'ouvrent point de sillons. Déjà Glaucus s'est éloigné de Zancle et de Rhégium qui s'élève sur le bord opposé, et de ce détroit fameux en naufrages, resserré entre les confins de l'Ausonie et ceux de la Sicile : il fend, de sa main puissante, les flots de la mer Tyrrhénienne, aborde les collines couvertes de plantes où règne Circé, et arrive à son palais rempli d'animaux immondes ou sauvages. Dès qu'il aperçoit la fille du Soleil, qu'il l'a saluée, et en a été salué à son tour :

« Déesse, dit-il, prends pitié d'un dieu qui t'implore. Car toi seule, si je t'en parais digne, peux me rendre plus légères les peines de l'amour.

Qui mieux que moi reconnaît le pouvoir des plantes, puisque c'est par elles que j'ai changé de nature ? Apprends la cause du mal qui me possède.

Sur le rivage d'Italie qui regarde Messine, je t'ai vu ! S'il est quelque vertu dans les paroles magiques, que ta bouche sacrée les prononce; ou si la force des plantes l'emporte, emploie celles dont tu as éprouvé les charmes les plus puissants. Je ne te demande ni d'affaiblir mon amour, ni de guérir ma blessure : il ne s'agit point d'éteindre mes feux, il faut qu'elle les partage."

Il dit, et Circé (car aucune mortelle ne fut plus prompte à s'enflammer à de tels discours, soit que la source de ce

Virgile. Bérénice s'incline devant la raison d'Etat, Didon se suicide mais Cléopâtre s'obstine. C'est pour cela qu'elle représente, aux yeux des Romains, un danger plus véhément.

Le danger de la séduction est davantage lié à l'asservissement de l'homme : comme Omphale⁶¹⁴, reine de Lydie qui réduisit Hercule en esclavage avant de l'épouser⁶¹⁵, Cléopâtre,

penchant soit en elle, soit que Venus ait voulu se venger du Soleil en livrant sa fille aux fureurs de l'amour) répond en ces termes : « Tu ferais mieux de suivre la femme qui ne te fuirait pas, qui désirerait ce que tu désires, et brûlerait avec toi des mêmes feux., j'ai aimé Scylla; et, je rougis de le dire, promesses et prières, caresses, amour, elle a tout méprisé. » Certes, tu méritais d'être aimé. Tu pouvais toi-même prétendre à te voir recherché; et, si tu promettais du retour, crois-moi, tu serais recherché encore. N'en doute point, et que ta confiance naisse de ta beauté. Moi, déesse et la fille brillante du Soleil, moi à qui les enchantements de la voix et des herbes donnent tant de pouvoir, je désire d'être à toi. Méprise donc qui te méprise, aime celle qui t'aime, et venge d'un même coup, toi d'une ingrate, et moi d'une rivale. »

« Ah ! reprit Glaucus, on verra les forêts verdir au sein des mers, et l'algue marine croître sur les montagnes, avant que mon amour pour Scylla soit changé ! » La fille du Soleil est indignée, et ne pouvant, ni ne voulant perdre le dieu qu'elle aime, sa haine s'enflamme contre celle qu'il lui préfère.

Soudain, dans la fureur de ses feux méprisés, elle choisit d'exécrables herbes, en exprime les sucres horribles, et prononce, en les broyant, des paroles infernales. Elle prend sa robe d'azur, traverse la foule des bêtes immondes qui la flattent sur son passage, s'éloigne de sa cour, et, se dirigeant vers Rhégium, s'élanche sur les vagues agitées que séparent les deux rives, marche comme sur un rivage solide, et court à pieds secs sur le sommet des flots. Il était une grotte arrondie, aux détours sinueux, où, loin des feux du jour et du courroux des vagues, lorsqu'au milieu de sa carrière, le Soleil raccourcissait les ombres, Scylla venait chercher, dans une onde tranquille, la fraîcheur et le repos. Circé infecte l'antre, et le souille de ses poisons les plus puissants; elle y répand les sucres qu'elle a tirés de ses racines funestes, murmure, à trois reprises, des mots mystérieux et nouveaux, et neuf fois répète ses noirs enchantements.

Scylla vient, et déjà elle était à moitié descendue dans l'onde, lorsqu'elle se voit entourée de monstres hurlants. D'abord elle ne croit pas qu'ils fassent partie de son corps : elle s'éloigne, fuit et craint leur rage écumante; mais, en fuyant, elle entraîne les monstres : elle cherche ses flancs, ses jambes, et ses pieds : partout à leur place elle ne trouve que des gueules de Cerbère, qu'une horrible ceinture de chiens aboyants sans parties inférieures, attachés par le dos autour de son corps.

Glaucus pleura celle qu'il aimait; il détesta l'amour de Circé et l'usage qu'elle avait fait de son art si funeste.

Scylla ne quitta point le lieu témoin de son malheur; et bientôt elle se vengea de sa rivale en faisant périr les compagnons d'Ulysse. Elle allait aussi submerger les vaisseaux des Troyens, lorsqu'elle fut changée en rocher, écueil redoutable qu'on voit encore dans cette mer, et que le navigateur évite d'approcher.

Les Troyens, à force de rames, s'étaient éloignés de Scylla et de l'avidité Charybde. Déjà ils voyaient les rivages de l'Ausonie, lorsque la tempête les jette sur les Syrtes africains : Didon y reçoit Énée dans son palais : elle l'aime ; et lorsque cet époux trop cher l'abandonne, elle ne peut plus supporter la vie. »

⁶¹⁴ Diodore de Sicile, *La Bibliothèque Historique*, IV, 31 « *τελέσας γὰρ τοὺς ἄθλους τὴν μὲν ἑαυτοῦ γυναῖκα Μεγάραν συνώκισεν Ἰολάω, διὰ τὴν περὶ τὰ τέκνα συμφορὰν ὑποπτυσάμενος τὴν ἐξ ἐκείνης παιδοποιίαν, ἐτέραν δ' ἐζήτει πρὸς τέκνων γένεσιν ἀνύποπτον. διόπερ ἐμνήστευσεν Ἰόλην τὴν Εὐρύτου τοῦ δυναστεύσαντος Οἰχαλίας. ὁ δ' Εὐρυτος διὰ τὴν ἐκ τῆς Μεγάρας γενομένην ἀτυχίαν εὐλαβηθεὶς, ἀπεκρίθη βουλευέσθαι περὶ τοῦ γάμου. ὁ δ' ἀποτυχῶν τῆς μνηστείας διὰ τὴν ἀτιμίαν ἐζήλασε τὰς ἵππους τοῦ Εὐρύτου. Ἰφίτου δὲ τοῦ Εὐρύτου τὸ γεγονὸς ὑποπτεύσαντος καὶ παραγενομένου κατὰ ζήτησιν τῶν ἵππων εἰς Τίρυνθα, τοῦτον μὲν ἀναβιβάσας {ὁ Ἡρακλῆς} ἐπὶ τινὰ πύργον ὑψηλὸν ἐκέλευσεν ἀφορᾶν μὴ ποῦ νεμόμενοι τυγχάνουσιν· οὐ δυναμένου δὲ κατανοῆσαι τοῦ Ἰφίτου, φήσας αὐτὸν ψευδῶς κατητιᾶσθαι τὴν κλοπὴν κατεκρήμνισεν ἀπὸ τοῦ πύργου. διὰ δὲ τὸν τοῦτου θάνατον Ἡρακλῆς νοσήσας παρήλθεν εἰς Πύλον πρὸς Νηλέα, καὶ παρεκάλεσεν αὐτὸν καθάραι τὸν φόνον. ὁ μὲν οὖν Νηλεὺς βουλευσάμενος μετὰ τῶν υἱῶν ἔλαβε πάντας πλὴν Νέστορος τοῦ νεωτάτου συγκатаίνουντας μὴ προσδέξασθαι τὸν καθαρμόν· ὁ δ' Ἡρακλῆς τότε μὲν παρελθὼν πρὸς Δηίφοβον τὸν Ἰπολύτου καὶ πείσας αὐτὸν ἐκαθάρθη, οὐ δυνάμενος δ' ἀπολυθῆναι τῆς νόσου ἐπρώτησε τὸν Ἀπόλλω περὶ τῆς θεραπείας. τοῦτου δὲ χρήσαντος ὅτι ῥᾶον οὕτως ἀπολυθήσεται τῆς νόσου, εἰ πραθεὶς δικαίως τὴν ἑαυτοῦ τιμὴν ἀποδοίη τοῖς Ἰφίτου παισίν, ἀναγκαζόμενος πείθεσθαι {ὑπὸ τῆς νόσου} τῷ χρησμῷ μετὰ τινῶν φίλων ἔπλευσεν εἰς τὴν Ἀσίαν. ἐκεῖ δ' ὑπομείνας ἐκουσίως ὑπὸ τινος τῶν φίλων ἐπράθη, καὶ παρθένου δοῦλος ἐγένετο Ὀμφάλῃς τῆς Ἰαρδάνου,*

la reine lagide, soumet Marc-Antoine à ses désirs avant de s'unir à lui. Bérénice, autre princesse orientale ne sut pas rester auprès de son amant Titus, proclamé empereur des Romains .Celui-ci, l'expédia chez son frère en Orient. Titus, à son tour, privilégie la raison d'Etat à l'amour. Car Bérénice est avant tout l'ennemie des Romains⁶¹⁶ !

βασιλευούσης τῶν τότε Μαιόνων, νῦν δὲ Λυδῶν ὀνομαζομένων. καὶ τὴν μὲν τιμὴν ὁ ἀποδόμενος τὸν Ἡρακλέα τοῖς Ἰφίτου παισὶν ἀπέδωκε κατὰ τὸν χρησμόν, ὁ δ' Ἡρακλῆς ὑγιασθεὶς καὶ δουλεύων τῇ Ὀμφάλῃ τοὺς κατὰ τὴν χώραν ληστεύοντας ἐκόλασε. τοὺς μὲν γὰρ ὀνομαζομένους Κέρκωπας, ληστεύοντας καὶ πολλὰ κακὰ διεργαζομένους, οὓς μὲν ἀπέκτεινεν, οὓς δὲ ζωγρήσας δεδεμένους παρέδωκε τῇ Ὀμφάλῃ· Συλέα δὲ τοὺς παριόντας ξένους συναρπάζοντα καὶ τοὺς ἀμπελώνας σκάπτειν ἀναγκάζοντα τῷ σκαφείῳ πατάξας ἀπέκτεινεν· Ἰτῶνων δὲ ληηλατούντων πολλὴν τῆς ὑπὸ Ὀμφάλῃ χώρας, τὴν τε λείαν ἀφείλετο καὶ τὴν πόλιν, ἐξ ἧς ἐποιοῦντο τὴν ὄρμην, ἐκπορθήσας ἐξηνδραποδίστατο καὶ κατέσκαψεν. ἡ δ' Ὀμφάλῃ ἀποδεχομένη τὴν ἀνδρείαν τὴν Ἡρακλέους, καὶ πυθομένη τίς ἐστὶ καὶ τίνων, ἐθαύμασε τὴν ἀρετὴν, ἐλεύθερον δ' ἀφείσα καὶ συνοικήσασα αὐτῷ Λάμῳ ἐγέννησε. προὔπηρχε δὲ τῷ Ἡρακλεῖ κατὰ τὸν τῆς δουλείας καιρὸν ἐκ δούλης υἱὸς Κλεόδαιος.». « Après qu'Hercule eut achevé ses travaux, il céda à Iolaüs sa femme Mégara, qu'il soupçonna coupable du sort malheureux de ses enfants : il espérait qu'une autre lui donnerait une progéniture plus heureuse. Il demanda en mariage Iolé, fille d'Eurytus, roi d'Oechalie. Mais Eurytus, instruit de l'infortune de Mégara, demanda du temps pour se déterminer. Hercule, ainsi rebuté, emmena, pour se venger de l'affront, les juments d'Eurytus. Iphitus, fils d'Eurytus, soupçonnant la vérité, se rendit à Tirynthe, à la recherche de ces animaux. Hercule le fit monter sur une tour élevée, et lui ordonna de s'assurer s'il ne les voyait pas paître quelque part. Iphitus ne pouvant les apercevoir, Hercule lui reprocha d'avoir été injustement accusé de vol, et le précipita du haut de la tour. Hercule devint malade en punition de ce meurtre ; il se rendit à Pylos, chez Nélée, et le pria de l'en purifier. Nélée consulta ses enfants, et tous, à l'exception de Nestor, le plus jeune, furent d'avis de refuser cette purification. Hercule se rendit de là chez Deïphobus, fils d'Hippolyte, qui ne s'y refusa point ; mais, ne pouvant être délivré de sa maladie, il alla consulter Apollon pour sa guérison. L'oracle lui répondit qu'il serait aisément guéri, s'il voulait se laisser vendre publiquement, et donner exactement le prix de sa vente aux enfants d'Iphitus. La maladie l'obligeant d'obéir à cet oracle, Hercule vint, avec quelques-uns de ses amis, aborder en Asie. Quand il fut arrivé dans ce pays, il se laissa vendre par un de ses amis ; et il devint esclave d'Omphale, fille d'Iardanus, et reine des Méoniens, qu'on appelle aujourd'hui Lydiens. Le vendeur remit ensuite aux enfants d'Iphitus, selon l'ordre de l'oracle, le prix de la vente d'Hercule. Hercule recouvra la santé. Pendant qu'il était esclave de la reine Omphale, il châtia les brigands qui infestaient la contrée. Il châtia surtout les Cercopes, qui exerçaient beaucoup de brigandages ; il tua les uns et apporta les autres enchaînés à Omphale. Il tua aussi, d'un coup de bêche ; Sylée, qui enlevait les voyageurs étrangers, et les obligeait de travailler à ses vignes. Il reprit aux Itons, qui avaient ravagé une grande partie du pays appartenant à Omphale, leur butin ; il prit leur ville, la rasa, et vendit les habitants comme esclaves. Omphale admira la vertu d'Hercule, et, ayant appris qui il était, elle le rendit libre et l'épousa. Elle en eut un fils, nommé Lamus. Hercule avait eu auparavant, d'une esclave, un fils appelé Cléolaüs ».

⁶¹⁵ Chez Ovide, Lucien et Properce, Omphale oblige Hercule à porter des vêtements de femme et à filer la laine tandis qu'elle se dote de la peau du lion de Némée et de la massue « *Tandis qu'Omphale, couverte de la peau du lion de Némée, tenait la massue, Héraclès, habillé en femme, vêtu d'une robe de pourpre, travaillait à des ouvrages de laine, et souffrait qu'Omphale lui donnât quelquefois de petits soufflets avec sa pantoufle.* » Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, X. Chez Sénèque, dans *Hercule sur l'Oeta* (v.372), Omphale va même jusqu'à punir le héros d'un soufflet avec sa pantoufle. Dans cette légende, le détournement de la figure héroïque d'Alcide est surprenante et son intérêt réside en une réflexion sur l'inversion des genres masculin/féminin en amour.

⁶¹⁶ Tacite, *Histoires*, II.1-2 « *Struebat iam fortuna in diuersa parte terrarum initia causasque imperio, quod uaria sorte laetum rei publicae aut atrox, ipsis principibus prosperum uel exitio fuit. Titus Vespasianus, e Iudaea incolumi adhuc Galba missus a patre, causam profectionis officium erga principem et maturam petendis honoribus iuuentam ferebat, sed uulgus fingendi auidum disperserat accitum in adoptionem. materia sermonibus senium et orbitas principis et intemperantia ciuitatis, donec unus eligatur, multos destinandi. augebat famam ipsius Titi ingenium quantaecumque fortunae capax, decor oris cum quadam maiestate, prosperae Vespasiani*

Cléopâtre suit Antoine dans la mort pour se soustraire à l'humiliation de la victoire romaine : dans ces conditions, le sacrifice amoureux semble passer au second plan. C'est donc le sentiment masculin qui est valorisé, car il est sacrifice de soi face à l'annonce (fausse) de la mort de l'autre. Elle reste reine et politicienne jusqu'au bout.

Une analogie avec Sophonisbe s'impose également : la jeune Carthaginoise, épouse de Syphax, lui fit conseil de rompre son alliance avec Rome. La femme séductrice gêne par son intelligence politique, son influence est grandement défavorable aux Romains. Elle est à la fois fascinante et menaçante, elle suscite des réactions extrêmes, d'admiration ou de rejet.

res, praesaga responsa, et inclinatis ad credendum animis loco ominum etiam fortuita. ubi Corinthi, Achaiae urbe, certos nuntios accepit de interitu Galbae et aderant qui arma Vitellii bellumque adfirmarent, anxius animo paucis amicorum adhibitis cuncta utrimque perlustrat: si pergeret in urbem, nullam officii gratiam in alterius honorem suscepti, ac se Vitellio siue Othoni obsidem fore: sin rediret, offensam haud dubiam uictoris, set incerta adhuc uictoria et concedente in partis patre filium excusatum. sin Vespasianus rem publicam susciperet, obliuiscendum offensarum de bello agitantibus. His ac talibus inter spem metumque iactatum spes uicit. fuerunt qui accensum desiderio Berenices reginae uertisse iter crederent; neque abhorrebat a Berenice iuuenilis animus, sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum. laetam uoluptatibus adulescentiam egit, suo quam patris imperio moderatior. igitur oram Achaiae et Asiae ac laeua maris praeuectus, Rhodum et Cyprum insulas, inde Syriam audentioribus spatiis petebat. atque illum cupido incessit adeundi uisendique templum Paphiae Veneris, inclitum per indigenas aduenasque. haud fuerit longum initia religionis, templi ritum, formam deae (neque enim alibi sic habetur) paucis disserere. » « Déjà la fortune jetait dans une autre partie du monde les fondements d'une domination nouvelle qui, dans la variété de ses destins, fit la joie ou la terreur de Rome, le bonheur ou la perte des princes qui l'exercèrent Galba vivait encore lorsque Titus Vespasianus partit de Judée par l'ordre de son père. Le but avoué de son voyage était de féliciter le prince et de briguer les honneurs pour lesquels son âge était mûr. Mais le vulgaire avide de conjectures le disait appelé par une illustre adoption. Ces bruits avaient leur source dans la vieillesse d'un empereur sans enfants, et dans l'empressement de la voix publique à nommer, pour un seul choix à faire, une foule de candidats. Tout concourait à désigner Titus, un génie au niveau de la plus haute fortune, les grâces du visage relevées par un certain air de grandeur, les exploits de Vespasien, des réponses prophétiques, et mille faits indifférents qui tiennent lieu d'oracles à la crédulité prévenue. Ce fut à Corinthe en Achaïe qu'il apprit avec certitude la mort de Galba. Quelques-uns même annonçaient comme indubitable le soulèvement de Vitellius et la guerre. Incertain de ce qu'il ferait, il rassembla quelques amis et balança avec eux les conseils opposés : « S'il allait à Rome, on ne lui saurait nul gré d'un hommage apporté pour un autre, et lui-même deviendrait l'otage ou de Vitellius ou d'Othon. S'il retournait sur ses pas, il offensait infailliblement le vainqueur. Mais la victoire était encore incertaine, et le père, en se déclarant pour un parti, porterait avec lui l'excuse de son fils. Que si Vespasien prenait l'empire pour lui-même, une offense n'était rien quand on songeait à la guerre. . Dans ce combat de crainte et d'espérance, l'espérance l'emporta. Plusieurs attribuèrent son retour en Orient à un désir extrême de revoir Bérénice. Il est certain que son jeune coeur n'était pas insensible aux attraits de cette reine ; mais sa passion ne le détournait pas de soins plus importants. Il permit à sa jeunesse les amusements de la volupté, plus retenu pendant son règne que sous celui de son père. Titus côtoya donc la Grèce et l'Asie, et, laissant à gauche la mer qui en baigne les rivages, il cingla par des routes plus hardies de l'île de Rhodes vers celle de Chypre, et de là en Syrie. A Chypre il fut curieux de visiter le temple de la Vénus de Paphos, célèbre par le concours des indigènes et des étrangers. Je ferai sur l'origine de ce culte, l'établissement du temple, la forme de la déesse, qui n'est nulle part ainsi représentée, une courte digression. Séjour à Chypre. »

Cf. aussi Suétone (*Titus*, 7, 1) et l'historien tardif Dion Cassius (*Histoire Romaine*, LXVI, 15 ; Juvénal, *Satires*, VI.)

Toutefois, cet amour-politique rencontre l'impérialisme romain : le pouvoir de Rome entraîne alors la violence excessive de l'acte final c'est-à-dire le suicide du personnage féminin.

Le pouvoir, qu'il s'agisse d'une institution, d'une supériorité ou d'une domination est généralement source de conflit, de haine et de violence. Mais si Cléopâtre mérite le sort qu'elle subit, Sophonisbe paye pour une nation qui se glorifie d'assouvir les peuples et de conquérir les territoires.

La mort de Cléopâtre ne serait-elle pas comme celle Sophonisbe une victoire sur l'occupant romain, car si le suicide de Sophonisbe est une victoire contre l'hégémonie de Rome, celui de Cléopâtre s'avère être l'ultime ressource pour atteindre son but : Cléopâtre ne peut pas régner, personne ne règnera. Cléopâtre assume alors deux fonctions : celle des dirigeants tyranniques et despotiques et celle des intrigants machiavéliques. Pour elle, le trône vaut bien des assassinats, y compris le sien propre après celui de sa propre progéniture dont elle s'était débarrassée car elle gênait ses ambitions. Et en ceci, Cléopâtre rejoint une autre mère, rendue célèbre, entre autres, pour avoir mis à mort ses propres enfants : Médée⁶¹⁷ ! Car tout comme la Colchidienne, l'Egyptienne tue, à son tour sa progéniture.

II .5. Cléopâtre et Sophonisbe, femmes et reines :

Cléopâtre n'est pas une femme jalouse, c'est une reine jalouse, et c'est pareil pour la princesse carthaginoise. Là où Didon se révèle femme, Sophonisbe et Cléopâtre se révèlent

⁶¹⁷ Apollodore, I, 9, 28 :« Tous deux se rendirent alors à Corinthe, où ils vécurent sereinement pendant dix années, jusqu'à ce que Créon, le roi de la ville, fiança sa fille Glaucé avec Jason : ce dernier répudia Médée et épousa la princesse. Médée prit les dieux à témoins, au nom desquels Jason lui avait juré fidélité ; et elle l'accusa d'ingratitude. Ensuite elle envoya comme cadeau à la jeune épouse un péplos enduit de poisons : dès que la jeune femme l'eut endossé, elle mourut aussitôt, consumée par un feu violent ; et son père mourut avec elle en essayant de la sauver. Quant aux enfants qu'elle avait eus de Jason, Merméros et Phérètès, Médée les tua. Puis elle monta sur le char du Soleil, tiré par des dragons ailés, et se réfugia à Athènes. Une autre version de la légende soutient au contraire que Médée, avant de s'enfuir, laissa ses fils encore enfants comme suppliants devant l'autel d'Héra Acraia : mais le peuple de Corinthe les arracha de là et les massacra. Médée, donc, atteignit Athènes, où elle épousa Égée, et enfanta un fils, Médos. Mais par la suite, ayant comploté contre la vie de Thésée, elle fut bannie de la cité et s'exila avec son fils Médos. Ce dernier assujettit de nombreux peuples barbares, et il appela toute la région de son nom, la Médie. Puis il mourut en combattant contre les Indiens. Médée revint en secret en Colchide ; elle découvrit que son père Éétès avait été dépossédé du pouvoir par son frère Persès ; alors elle le tua et rétablit son père sur le trône ».

politiciennes. La politique devient pour celles-ci le véritable enjeu. La puissance des femmes s'oppose alors à la passivité masculine incarnée par Antoine et Masinissa. Car Sophonisbe est un personnage foncièrement anti-romain et elle refuse l'esclavage de Rome, préférant payer sa vie. Elle est plus masculine que ses deux maris : Masinissa est inconstant et avide de pouvoir tandis que Syphax se complait dans l'esclavage. Tite-Live brosse de Masinissa un portrait peu flatteur qui contribue à mieux mettre en avant le portrait de la Carthaginoise. Car Masinissa, n'a rien d'un vainqueur ! L'ethos royal féminin et Carthaginois atteint le sublime grâce à Didon et à Sophonisbe car elles meurent en reines ! Sophonisbe est écrasée par les faiblesses des hommes, indignes des titres royaux dont ils se glorifient.

Sophonisbe est condamnée au suicide car le trépas est un sort beaucoup plus doux que les fers romains. Le suicide est la meilleure des réponses à l'impérialisme de Rome.

Sophonisbe refuse de s'avouer l'épouse d'un captif et Cléopâtre cause le trépas de son amoureux. Ces deux femmes se définissent par leur statut de reine et de princesse, avant toute autre chose.

Le suicide de Sophonisbe consacre un triomphe contre l'hégémonie de Rome. Devant la puissance romaine et la médiocrité de ses deux maris, il n'est pas étonnant qu'elle aboutisse à une mort qui, dans la perspective de la gloire monarchique, apparaît comme une vraie apothéose, admirée par les Romains eux-mêmes : « Une telle fierté devait naître Romaine ». Il s'agit d'une reine plus fière et plus exigeante - voire même plus masculine - que tous les hommes qui l'entourent : Sophonisbe préfère la mort à la servitude tandis que son premier mari Syphax se retrouve prisonnier, elle refuse la domination de Rome, Masinissa est inconstant, arriviste et faible. Il n'a rien d'un vainqueur, il est complètement subordonné à Rome. Sophonisbe, n'oublie, à aucun moment son statut de reine, ni son appartenance ethnique de Carthaginoise. Il s'agit pour elle d'assumer jusqu'au bout son moi moral, social et patriotique. Même si elle est perdue par la faiblesse et la mollesse de ses deux hommes, elle meurt en reine ! De ce trio - Masinissa, Syphax et elle - même, elle est la seule à mériter une couronne ! Son suicide est une victoire sur une Rome sans générosité ! Elle est une figure royale autonome et non pas simplement une épouse royale. Elle a usé de ses charmes avec son premier mari pour mieux servir les intérêts de sa patrie. La mort ou plutôt le suicide lui est un sort plus doux que les fers et les chaînes romaines. Le suicide, est pour elle, la réponse inévitable à l'impérialisme de Rome.

Peu après la mort de la princesse carthaginoise, Carthage serait livrée aux flammes. Didon, la fondatrice, s'était consumée aussi dans le feu. La femme d'Hasdrubal, mit fin à ses jours, pour fuir le déshonneur, dans le feu. Trois femmes, et une seule et même fin tragique. Le

destin de Carthage est corrélativement lié à celui de ces femmes célèbres. Plus soucieuses, toutes les trois, de défendre Carthage que de rester en vie, sacrifice suprême que celui d'offrir sa vie pour sa patrie. Le destin se joue, cruellement, du sort de la métropole punique, acculée à livrer une guerre interminable à sa grande rivale, Rome. Mais Carthage est, si l'on peut dire, une cité féminine, ou le fruit d'un projet féminin. Elle n'est fondée ni par un dieu ni par un héros comme c'est le cas pour Rome. Elle doit sa naissance à une femme : Didon. Voilà une singularité dont se prévaut cette cité. De la même manière qu'elle échoue à concevoir un enfant d'Enée comme elle l'a ardemment désiré, la reine de Carthage vouera aussi sa cité à la perdition.

CHAPITRE III

Les amours de Didon-Elissa

III.1 Le roman carthaginois de Virgile:

Les déroutes et les déboires personnels et patriotiques marquent de bout en bout la vie de Sophonisbe et de Didon. Carthage est née avec Elissa-Didon et meurt avec Sophonisbe. Pour certains philologues, le nom Elissa signifie la *Joyeuse*. Pour d'autres, il signifie *celle qui enroule*. Cette signification semble avoir un caractère étiologique, en rapport avec la célèbre ruse de la peau de bœuf découpée en lanières. Il paraît judicieux de faire appel à la racine, *Is* علس 'en langue phénicienne, ce qui correspondrait à l'arabe *lth* علت . Or parmi les valeurs sémantiques de cette racine, on retient la notion de combattre avec acharnement et sans relâche, de s'attacher, de s'accrocher à quelque chose, de persévérer, d'imaginer quelques ruses. Ces notions paraissent tout à fait adéquates avec le tempérament de la reine souligné par l'annalistique

Mais la fondatrice disposait aussi d'un second patronyme : Didon. Qu'en est-il au juste de celui-ci ? Il doit sa célébrité à Virgile. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer ce nom. Certains en ont fait l'*Errante*, notamment suite au récit de Timée où nous lisons : « Après beaucoup d'épreuves, elle aborda la Libye où elle fut appelée Dido par les indigènes, à cause de ses nombreuses pérégrinations. »

Pour d'autres philologues, Didon signifie l'*Aimée de Baa'l*. Il a été également proposé de rattacher *Dido* à une racine grecque ayant pour signification *donner*. Il y a également une

racine hébraïque *dwd* qui renferme la notion d'amour, d'affection et de respect⁶¹⁸.

L'historiographie contemporaine a proposé de nombreuses hypothèses pour la signification de ce nom. Stéphane Gsell les a rassemblées.⁶¹⁹

A Chypre, la princesse cherche le soutien et le trouve chez les prêtres de Jupiter ou de Junon. La princesse, veuve d'un prêtre, fuyant la cupidité de son frère et ses menaces, est agréablement accueillie par les desservants du temple à Chypre. Elle y trouve les appuis nécessaires à son expédition. Pour la nouvelle cité, la religion garantit la pérennité, l'essor et la sauvegarde des liens avec la mère-patrie. Le rapt des quatre-vingt jeunes filles, dans le récit de Justin, qui se livraient à la prostitution sacrée, près du rivage, par les compagnons d'Elissa, répond également à un poncif religieux. Ce rapt n'est pas sans rappeler le rapt des Sabines par les compagnons de Romulus. Le rapt des jeunes filles chypriotes induit un parallèle entre la fondation des deux cités : Rome et Carthage. Cette halte à Chypre, et l'association du prêtre de Junon au projet de la princesse tyrienne en dit long sur la religiosité de la fondatrice. Elissa choisit de s'exiler avec les siens, et s'arrêta à Chypre pour y chercher la faveur divine. Pygmalion aurait pu poursuivre la flotte de sa sœur, mais il dut y renoncer et se soumettre à la volonté des dieux qui favorisaient le projet de sa sœur, et elle fut recueillie et transmise par les devins. Le récit anticipe par ailleurs sur l'heureuse destinée de la nouvelle cité. Elissa endosse parfaitement le rôle d'*οἰκιστής*⁶²⁰, pour reprendre le terme grec désignant le fondateur d'une cité, qui y fait l'objet d'un culte. Elle dirige son expédition, préside les cérémonies religieuses et fixera elle-même les limites de sa nouvelle cité.

Le prêtre de Junon et sa famille - son épouse et ses enfants - se joignent à l'expédition d'Elissa. Il accepte de partir avec la princesse, pourvu que la prêtrise lui fût reconnue et qu'elle demeure exclusivement l'apanage de sa descendance. C'est l'union entre le spirituel et le temporel, entre le politique et le religieux qui marque l'histoire de la ville de bout en bout. Toutes les ressources requises pour la fondation d'une nouvelle cité sont réunies : humaines, sociales, religieuses, économiques et politiques. L'histoire de la peau de bœuf découpée en fines lanières de sorte qu'un large terrain s'en trouve circonscrit, est célèbre. Cette légende

⁶¹⁸ Dans la langue de l'Ancien Testament, *dwd* signifie ami voire amant ou le bien-aimé (*Cant.* VI, 3). Il désigne également l'oncle, le frère du père.

⁶¹⁹ S. Gsell, *Histoire Ancienne De l'Afrique du Nord*, vol., I, Paris, 1918, P.392 -393.

⁶²⁰ M.C. Howatson. *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, 1993.

illustre le recours à la ruse et à la tricherie. Le *topos* de la *Punica fides* est bien illustré par la peau de bœuf.

« C'est ainsi que, du consentement de tous, Carthage fut fondée, après qu'on eut fixé le tribut annuel, qu'elle paierait pour le sol de la ville. On trouva dans les premières fondations une tête de bœuf, augure qui indiquait un sol fertile, mais difficile à cultiver et une ville vouée à un perpétuel esclavage. On transporta donc la ville en un autre endroit. Là on trouva une tête de cheval, ce qui signifiait que le peuple serait belliqueux et puissant, et l'on mit la ville sur cet emplacement de favorable augure. Alors les peuples accoururent, attirés par la renommée de la nouvelle ville, et bientôt la population s'accrut et la cité devint considérable. »⁶²¹

Cet épisode relatif aux fondations de la cité, mentionne deux animaux liés à la symbolique religieuse et magico-religieuse de Carthage : le cheval et le taureau. Ces deux quadrupèdes sont partout présents, qu'il s'agisse du profane ou du sacré. Ces deux animaux occupent une place considérable dans les expressions religieuses du monde carthaginois et punique ; on les rencontre dans la sculpture, la toreutique, la gravure, la peinture et la coroplastie avec des connotations plutôt sacrées. Pour de nombreuses populations sémitiques, le taureau représente un avatar de la divinité notamment de Baal. Par ailleurs, les offrandes préférées par le dieu romano-africain Saturne était le taureau.

Quant au cheval, il est assurément lié au dieu de la mer et aux ondes marines. Tout comme Pégase, le cheval ailé, né aux sources de l'océan, le cheval traverse les distances et tue les monstres. Dans l'Orient sémitique, ce quadrupède symbolise la fécondité, la prospérité et la vie. Aux yeux des Numides, le cheval était la monture royale par excellence. Les rois et les princes se présentaient enfourchant leurs montures se targuant d'être sans peur et sans effroi. Ils paradaient ainsi pour se faire applaudir. Pendant les guerres puniques, le rôle de la cavalerie punique fut manifeste. Hannibal traversa les Alpes et remporta plusieurs batailles grâce à cette cavalerie numide dont il a su tirer avantage. Scipion, à son tour, dut s'assurer le soutien des redoutables cavaliers de Masinissa pour l'emporter sur les Carthaginois. En terre africaine, le cheval se présente donc comme le garant de la prospérité, de la vigueur et de l'éclat. Pour cette raison, la découverte de la tête du cheval dans le récit de la fondation de la ville fut interprétée comme un gage de bon augure.

⁶²¹ Justin, XVIII, 5, 8,17.

La fondation de Carthage eut lieu d'une manière souple, si l'on peut dire. Il ne s'agit aucunement d'une conquête ou d'une invasion violente. Pour bâtir leurs colonies, les Grecs n'ont pas hésité à chasser les indigènes. Ils se sont emparés des terres fertiles de ceux-ci pour fonder leurs propres colonies, et les exploitèrent dans l'agriculture. Les Phéniciens, en revanche, ont cherché à faire des autochtones leurs véritables hôtes, loin de toute xénophobie vulgaire et favorisaient de véritables échanges pacifiques.

Les grandes civilisations méditerranéennes et les grandes métropoles de la Méditerranée se réclament de héros fondateurs excepté Carthage qui se prévaut d'une héroïne. Après le meurtre de son époux, Elissa, « la reine vagabonde »⁶²², prit le chemin de l'exil et échut là où elle pouvait faire valoir son statut de reine légitime. La terre africaine lui fut particulièrement accueillante et propice. Le panthéon numide était présidé par une déesse. Les Arabes ont pu achever la conquête d'Ifriqia seulement après la capture et l'assassinat de la Kahéna, la reine des Aurès. L'épouse du général carthaginois Hasdrubal se donna la mort par le feu augurant l'incendie qui mit fin à la Carthage punique. La femme et le feu sont intimement liés au sort de la métropole punique. Junon, conformément aux récits de Virgile, et, à sa suite, de Silius Italicus, eut une nette prédilection pour cette ville. Fondée par une femme, chérie par une déesse, Carthage est une ville féminine par excellence. Le caractère féminin de la ville explique-t-il sa perdition et sa finitude ?

III. 2. Un roi et une reine

Deux frères, Rémus et Romulus, se livrèrent bataille. L'un d'entre eux assassina son jumeau, et devient le fondateur légendaire de Rome. Un frère - Pygmalion - et sa sœur - Elissa - manquèrent de s'entretuer aussi. La sœur prit la fuite, s'arrêta en chemin, enleva des femmes pour en faire les compagnes légitimes de ses sujets, et continua, enfin, sa route. Arrivée sur la côte africaine, charmée par les paysages libyens, elle y chercha refuge, négocia un lot de terrain et fonda sa nouvelle cité : une véritable ruche d'abeille à en croire le récit de Virgile. La légende se mêle à l'Histoire. Enée, sauvé par sa divine mère du massacre suite à la guerre qui mit fin à la vie des siens, quitte Troie en flammes avec son père, son fils et

⁶²² Nous empruntons cette expression à Faouzi Mellah.

quelques compagnons. Après de longues errances en Méditerranée, il arriva à Carthage. Il fut séduit par la beauté des lieux et par le zèle des habitants. Il fut agréablement reçu par la maîtresse des lieux. Vénus s'en mêla. Didon s'en trouva éperdument amoureuse d'Enée. Elle espéra le retenir. Elle se donna à lui dans la grotte, et espéra en avoir un enfant. Au petit matin, retrouvant ses esprits, Enée prit le large conformément à la volonté des dieux. Didon, « séduite et abandonnée » résolut d'attenter à ses jours et se donna la mort. Surprenante est l'attitude des poètes latins à l'égard de l'ancêtre légendaire des Romains, puisque celui-ci ne peut aucunement s'enorgueillir de jouer le beau rôle dans cette légende de fondation. L'ancêtre des Romains fait preuve de mauvaise foi et de perfidie à l'égard de son amante pendant cet intermède carthaginois. Didon, la Tyrienne sut donc fasciner les poètes romains. Saint Augustin n'y échappa pas. Cet Africain jugea bon de défendre l'honneur de la princesse et de réhabiliter son image dans la mémoire collective. Il lui donne la parole. Elle se défend de l'opprobre que lui accola Virgile, et à sa suite les auteurs latins. Elle se dit complètement absorbée par sa mission et par sa nouvelle ville. Elle se dit éternellement fidèle à la mémoire de son époux défunt. Une reine et un futur-roi, un père et une mère (non biologique, il est vrai, mais Didon est, d'une certaine façon, l'ancêtre d'Hannibal), deux déesses rivales, et une guerre qui déchire deux peuples. « L'épopée, c'est l'histoire écoutée aux portes de la légende. » a dit V. Hugo dans la préface de *La Légendes des siècles*⁶²³.

Enée manque à son devoir de piété conjugale et à la mémoire de sa défunte épouse en s'abandonnant au plaisir à Carthage, dans les bras de Didon. L'intermède carthaginois vaut à Enée la double épreuve physique de la tempête et morale de l'amour de Didon. Le Troyen endosse ici un rôle très peu flatteur tout en causant la perte de la Carthaginoise, et de sa cité:

« Jadis une ville occupée par des colons tyriens
 Carthage, regardait de loin l'Italie et les bouches d Tibre,
 Opulente, et passionnément âpre à la guerre
 Junon la préférait, dit-on, à tout autre séjour
 Si les destins ne s'y opposent pas, elle rêve et s'efforce
 D'en faire la reine des nations...
 Mais elle avait ouï dire que du sang troyen naissait
 Une race qui renverserait un jour la citadelle tyrienne
 Et qu'un peuple, roi partout et superbe dans la guerre

⁶²³ V.Hugo, *Légende des Siècles*, Paris, 1985 p 56.

En sortirait pour la ruine de la Libye. »⁶²⁴

Didon abandonnée, lancera au chant IV, des malédictions contre le Troyen :

« Et vous, Tyriens, harcelez de votre haine toute sa race
Et toi, qui que tu sois, né de mes ossements, ô mon vengeur,
Par le fer, par le feu, poursuis ces envahisseurs. »⁶²⁵

A ceci, il faudrait additionner encore la prédiction de Jupiter au chant X de l'épopée romaine de l'invasion d'Hannibal : « Il viendra le temps où la farouche Carthage s'ouvrira les Alpes et lancera contre les collines romaines un immense désastre. »⁶²⁶. Quand du haut de l'empyrée, le père des hommes et des dieux déroule pour Cythérée, dans une tirade de 36 vers, l'abrégé de l'histoire romaine, c'est encore autour de ce conflit qui opposera les deux nations que s'articule cette révélation. Le déterminisme qui pèse sur la vie du Troyen y est également sensible. Car, dans le chant IV de l'*Enéide* tout est affaire de transcendance divine et de déterminisme qui gèrent la vie d'Enée. Celui-ci est guidé par les ordres divins. L'amour de Didon pour Enée comme le destin patriotique du Troyen sont voulus par les Olympiens. A Carthage, Enée n'aura pas laissé de traces vivantes de son passage. Telle était la volonté des *Fata*. La halte à Carthage est un simple intermède sur la route de l'accomplissement d'un grand dessein historique. Mercure rappelle à Enée⁶²⁷ de mettre un terme à cet *otium*, fût-il *cum amore Didonis*. Enée ne peut en aucune manière s'installer définitivement à Carthage, ni y fonder un empire mixte fait de Troyens et de Tyriens car l'avenir dynastique de la race dardanienne est en Italie.

⁶²⁴ Virgile, *Enéide*, I, 12-22 : «*Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, Karthago, Italiam contra Tiberinaque longe ostia, diues opum studiisque asperrima belli; quam Iuno fertur terris magis omnibus unam posthabita coluisse Samo; hic illius arma, hic currus fuit; hoc regnum dea gentibus esse, si qua fata sinant, iam tum tenditque fouetque. Progeniem sed enim Troiano a sanguine duci audierat, Tyrias olim quae uerteret arces; hinc populum late regem belloque superbum uenturum excidio Libyae: sic uolueret Parcas.* »

⁶²⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 625-629 : «*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor, qui face Dardanios ferroque sequare colonos, nunc, olim, quocumque dabunt se tempore uires. Litora litoribus contraria, fluctibus undas imprecor, arma armis; pugnent ipsique nepotesque.* »

⁶²⁶ Virgile, *Enéide*, X, 12-13.

⁶²⁷ Virgile, *Enéide*, IV, 238-278.

Didon est incontestablement le principal protagoniste du livre IV, avec un total de 196 vers sur 705, le prince troyen intervenant uniquement à deux reprises⁶²⁸ et Anna - la sœur de Didon - se place en troisième position. Celle-ci, joue un rôle déterminant dans le drame de la reine de Carthage en l'encourageant à épouser Enée dans l'intérêt de la puissance de la cité africaine. L'amour est au cœur du chant carthaginois. Même si Didon voue une véritable répulsion à l'idée de s'unir à n'importe quel homme après la perte cruelle de son premier époux Sychée, elle ne peut s'empêcher d'admirer son auguste hôte. Le trépas de Sychée a également privé Didon non seulement de l'objet de son amour mais encore de l'enfant qu'elle espérait avoir. Elle ne connaîtrait pas « la douceur d'être mère et les joies de Vénus »⁶²⁹. La mort de l'époux a rendu odieux le flambeau nuptial à la reine de Carthage :

*« si mihi non animo fixum immotumque sederet
Ne cui me vinclo uellem sociare iugali,
Postquam primus amor deceptam morte fefellit ;
Si non pertaesum thalami taedaeque fuisset⁶³⁰ »*

⁶²⁸ Virgile, *Enéide*, IV, 333 - 361 : « Elle avait parlé. Lui, encore sous l'effet des ordres de Jupiter, tenait les yeux immobiles, s'efforçant de réprimer son angoisse au fond de son cœur.

Enfin, il prononce quelques mots : « Pour ma part, ô reine, jamais je ne nierai les innombrables bienfaits que tu peux énumérer, et dont je te suis redevable; jamais il ne me sera pénible de me souvenir d'Élissa, tant que je serai conscient et qu'un souffle animera mes membres. Pour ma défense, j'ai peu à dire. D'abord, je n'ai pas espéré comme un voleur dissimuler ma fuite (n' imagine pas cela); jamais je n'ai prétendu aux torches nuptiales, et je ne suis pas venu pour contracter cette alliance.

Si les destins me permettaient de mener ma vie à ma guise et de régler mes occupations à mon gré, en premier lieu, j'honorerais la ville de Troie et les cendres chéries des miens ; les hauts édifices de Priam subsisteraient, et pour les vaincus, j'aurais de mes mains posé les bases d'une Pergame renaissante.

Mais maintenant, c'est la grande Italie qu'Apollon Gryneus, l'Italie que les sorts de Lycie m'ont ordonné d'atteindre; voilà mon amour, voilà ma patrie. Si les tours de Carthage, si l'aspect de cette ville libyenne te retiennent, toi, une Phénicienne, pourquoi envier les Teucères de s'établir en terre d'Ausonie ?

Nous aussi nous avons le droit de chercher un royaume étranger. Chaque nuit, quand les ombres humides recouvrent les terres, quand se lèvent les astres de feu, dans mon sommeil, l'image troublée de mon père Anchise m'admoneste et m'effraie ; mon fils Ascagne aussi, et l'injustice faite à sa personne chérie, que je frustre du royaume d'Hespérie et de terres prédestinées. Et maintenant, l'interprète des dieux, envoyé de Jupiter en personne (je le jure sur nos têtes), m'a apporté ses ordres au travers des souffles rapides : j'ai vu de mes yeux le dieu en pleine lumière, tandis qu'il entrait dans ces murs, et sa voix a pénétré au fond de mes oreilles.

Cesse de nous enflammer toi et moi, par tes plaintes; Ce n'est pas de plein gré que je rejoins l'Italie ». Et 573 - 579.

⁶²⁹ Virgile, *Enéide*, IV, 33 « *nec dulcis natos Veneris nec praemia noris ?* »

⁶³⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 15-18.

« Si je n'avais pas pris la résolution ferme et définitive de ne jamais consentir à m'enchaîner par le mariage depuis que la mort a trompé et trahi mon premier amour, si je n'avais pas conçu l'horreur de la couche et des torches nuptiales. »

Virgile fait du désir de maternité le mobile principal de l'amour de la Carthaginoise pour le Troyen, est-il permis de lire cela comme une tentative de disculper la reine ? Cela rend, en tout cas, cruelle l'intervention de Vénus en faveur de son fils, qui, pour se venger de sa rivale divine Junon, fait appel à son fils Cupidon, qui, couché dans les bras de la Carthaginoise, l'embrase davantage. Vénus est une mère soucieuse pour la sécurité de son fils. Le lecteur de l'*Enéide* peut même aller jusqu'à en vouloir à Junon de céder à l'amour-propre, à la fureur et de causer autant de malheurs à Enée. Toutefois, la déesse de l'amour ne se contente pas de rehausser la beauté physique de son fils pour mieux émouvoir le cœur de la reine, elle va jouer de son désir d'enfants en demandant à Cupidon de prendre l'apparence d'Iule. Celui-ci, confortablement installé sur les genoux de la Carthaginoise, lui perce le flanc de ses flèches empoisonnées⁶³¹.

*« Tu faciem illius noctem non amplius unam
Falle dolo et notos pueri puer indue uoltus,
Ut, cum te gremio accipiet laetissima Dido
Regalis inter mensas laticemque Lyaeum,
Cum dabit amplexus atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem fallasque ueneno . »*

« Toi, pour le temps d'une seule nuit, déguise-toi, prends sa forme, et, enfant, revêts ce visage d'enfant qui t'est si connu. Lorsque Didon, toute à la joie, te recevra sur ses genoux au milieu du festin royal et des libations de Bacchus, lorsqu'elle t'embrassera et te couvrira de doux baisers, souffle sur elle un feu secret et, sans qu'elle s'en aperçoive, verse-lui ton poison. »

C'est toucher profondément ce que les êtres humains ont de plus essentiel, de fondamental, de **sacré**. C'est aussi toucher au cœur de la nature humaine et dépasser les limites permises à celui qui cherche vengeance : à ce niveau, les êtres n'ont ni moyens de défense ni nul échappatoire. Vénus se joue du désir de Didon de donner la vie. La déloyauté tourne ici à la cruauté la plus monstrueuse. Même si le lecteur se dit que, d'une certaine façon, c'est le

⁶³¹ Virgile, *Enéide*, I, 683-688.

Destin, le *fatum* qui tire les ficelles, mais il ne peut s'empêcher de compatir avec les malheurs de la Carthaginoise, et d'en vouloir à Vénus qui cause sa tragédie et qui la voit mourir sans ciller. Un enfant d'Énée aurait, en effet, rendu l'abandon moins pénible, mais il n'en est rien⁶³².

« *Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
ante fugam suboles, si quis mihi paruulus aula
luderet Aeneas, qui te tamen ore referret,
non equidem omnino capta ac deserta uiderer* »

(« Ah si du moins j'avais conçu de toi un enfant, avant ta fuite, si sous mes yeux dans mon palais, jouait un petit Énée, qui, malgré tout, par ses traits, me rappellerait ton souvenir, non vraiment, je ne me sentirais pas tout à fait captive et délaissée »

La Carthaginoise est morte car elle n'a pas accompli son désir d'avoir un enfant. Abandonnée et sans enfants, elle convie la mort à lui venir en aide. »)

« *Tum uero infelix fatis exterrita Dido
mortem orat; taedet caeli conuexa tueri.
Quo magis inceptum peragat lucemque relinquat,
uidit, turicremis cum dona imponeret aris,
horrendum dictu, latices nigrescere sacros,
fusaque in obscenum se uertere uina cruorem.* »⁶³³

(«Alors, pitoyable, terrifiée par les destins, Didon appelle la mort, lasse de contempler la voûte du ciel. Comme une incitation à accomplir son dessein, à quitter la lumière, elle voit, en déposant ses offrandes parmi l'encens des autels, (c'est effrayant à dire !) la liqueur sacrée devenir noire, et le vin des libations se transformer en un sang de sinistre présage. »)

Didon est fatalement *infelix*. Virgile recourt huit fois à cet adjectif dans les chants II et III de son épopée : en II, 245 *infelix monstrum*, qualifiant de la sorte le cheval de Troie qui va causer la mort de la cité entière. En II, 345, *infelix* qualifie Corèbe, fils de Mygdon, futur

⁶³² Virgile, *Énéide*, IV, 327-330.

⁶³³ Virgile, *Énéide*, IV, 450-455.

gendre du roi Priam et amoureux de Cassandre, dont il refuse d'écouter l'avertissement, et il meurt sans descendance. En chant II, cet adjectif vient qualifier Andromaque

« *a tergo, infelix qua se, dum regna manebant, saepius Andromache ferre incommitata solebat* »⁶³⁴

« par où bien souvent, au temps où subsistait notre royaume, la malheureuse Andromaque, sans escorte, avait coutume de venir »

Andromaque est qualifiée de la sorte par Virgile car le fils de celle-ci, Astyanax, vient d'être précipité du haut des remparts, sur le conseil d'Ulysse. En II, 772, cet adjectif vient qualifier le fantôme de Créuse, l'épouse disparue d'Enée, séparée de son fils et de son mari

« *infelix simulacrum atque ipsius umbra Creusae* »

« Quand un pitoyable fantôme, l'ombre même de Créuse, »

En III, 50, cet adjectif vient qualifier le roi Priam qui vient de perdre toute sa progéniture⁶³⁵. En III, 246, ce même adjectif est appliqué à l'une des Harpies - Celaeno -, celle qui déclenche la tempête et répand la mort et la terreur. En III, 649, *infelicum victum*, il s'agit d'une nourriture maigre. En III, 691, on lit *infelicem Ulixem*, pour décrire Ulysse triste car il est séparé des siens : son épouse et son enfant. Dans tous ces exemples l'adjectif *infelix* souligne chaque fois un état de rupture avec des êtres chers, et plus précisément avec la descendance.

Sans la venue d'un être exceptionnel, nimbé d'une *aura* divine, Didon n'eût sans doute jamais fléchi et n'eût pas transgressé son vœu de fidélité éternelle à son premier époux. Enée la qualifie d'*optima Dido*⁶³⁶. Et même après l'avoir enfreint, elle cherche conseil auprès de sa sœur, elle ressent son amour pour Enée comme une faute, *culpa*. Elle éprouve le besoin urgent de se déculpabiliser et demande à sa sœur de lui en indiquer les moyens. De *culpa* sa passion évoluera rapidement en *mala* qui assombrit lourdement sa vie autrefois paisible. L'amour est un trouble « quasi-racinien » qui s'empare de l'être et lui ôte toute quiétude. Folie dévastatrice et furieuse que rend bien la métaphore de l'incendie engloutissant l'âme et le corps de la Carthaginoise : *flamma*⁶³⁷, *ignem*⁶³⁸, *ardescit*⁶³⁹, *caeco igni*⁶⁴⁰, *flammae*⁶⁴¹, *inflammavit*⁶⁴², *est*

⁶³⁴ Virgile, *Enéide*, II, 455 - 456.

⁶³⁵ Virgile, *Enéide*, III, 50 : « *Infelix Priamus* »

⁶³⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 291.

⁶³⁷ Virgile, *Enéide*, I, 673.

⁶³⁸ Virgile, *Enéide*, I, 688.

⁶³⁹ Virgile, *Enéide*, I, 713.

⁶⁴⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 2.

⁶⁴¹ Virgile, *Enéide*, V, 23.

⁶⁴² Virgile, *Enéide*, IV, 54.

*molles flamma medulla*⁶⁴³. Non que la passion amoureuse ne soit nommée en elle-même ; elle apparaît tantôt comme l'autre nom de Cupidon⁶⁴⁴

« *Paret Amor dictis carae generetricis, et alas*

Exuit et gressu gaudens incedit Iuli. »

« L'Amour obéit à sa mère chérie ; il se dépouille de ses ailes, et c'est un plaisir pour lui d'imiter la démarche d'Iule. »

Tantôt, ce mot désigne le sentiment lui-même. Dans ce dernier cas, le poète éprouve le besoin de renchérissement, et généralement le mot est alors utilisé au pluriel ou bien avec un déterminatif : que ce soit un adjectif⁶⁴⁵ ou un verbe⁶⁴⁶. Car le sentiment a inéluctablement viré au passionnel. Le poète empile d'ailleurs les métaphores pour mieux frapper l'imagination du lecteur : celle du poison (*veneno*)⁶⁴⁷, celle du fléau (*pesti*)⁶⁴⁸, celle d'un liquide que l'on ingurgite (*longum bibebat amorem*)⁶⁴⁹. La passion amoureuse prend la forme d'un mal rongeur et d'un souci quasi maladif :

« *Aut regina gravi imadudum saucia cura* »⁶⁵⁰

« Mais déjà la reine gravement atteinte du mal d'amour »

Elle prend encore la forme d'une puissance cruelle⁶⁵¹ ou encore d'une blessure mortelle⁶⁵².

Elle accapare toutes les pensées de la reine dès la première rencontre, ne lui laissant aucun répit :⁶⁵³

« ...*Haec oculis, haec pectore toto*

Haeret et interdum gremio fouet inscia Dido

Insidat quantus miserae deus. »

« Elle s'attache à lui de tous ses regards, de toute son âme, parfois elle le presse contre son sein, l'infortunée Didon, qui ne sait pas quel puissant dieu s'assied sur ses genoux. »

Cette passion enfiévrée suscite une perpétuelle agitation⁶⁵⁴. Elle obsède, aveugle, plonge dans l'oubli, accapare toutes les pensées et **fait oublier ses devoirs à la reine**. Elle ronge comme une véritable maladie. Les appréhensions et les prémonitions l'accompagnent également.

⁶⁴³ Virgile, *Enéide*, IV, 66.

⁶⁴⁴ Virgile, *Enéide*, I, 689.

⁶⁴⁵ Virgile, *Enéide*, I, 716.

⁶⁴⁶ Virgile, *Enéide*, I, 721.

⁶⁴⁷ Virgile, *Enéide*, I, 688.

⁶⁴⁸ Virgile, *Enéide*, I, 712.

⁶⁴⁹ Virgile, *Enéide*, I, 749.

⁶⁵⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 1.

⁶⁵¹ Virgile, *Enéide*, IV, 532 « *saevit amor.* »

⁶⁵² Virgile, *Enéide*, IV, 67 « *tacitus vulnus vivit.* »

⁶⁵³ Virgile, *Enéide*, I, 717-719.

« *Anna soror, quae me suspensam insomnia terrent !* »⁶⁵⁵

« Anna, ma sœur, quelles visions nocturnes m'épouvantent et me glacent »

Il est à noter aussi, que dans tout le chant IV, il est de bout en bout question de l'amour « au féminin », celui de la Carthaginoise pour le Troyen et jamais de celui d'Enée pour elle. Celui-ci est reconnaissant envers la reine⁶⁵⁶, mais il n'exprime nullement aucune affection particulière à celle-ci, et s'il le pouvait, il serait resté éternellement à Troie pour honorer ses chers morts⁶⁵⁷. Enée ne se contente pas d'exprimer son peu d'envie de rester à Carthage mais même, il profère des paroles blessantes pour l'amour-propre de la Tyrienne comme en témoigne ce vers :

« *Desine meque tuis incendere teque querelis !* »⁶⁵⁸

Cependant Virgile ne manque pas de souligner délicatement la complexité des sentiments d'Enée pour la Carthaginoise. En effet, le Troyen gémit (*gemens*), il souffre (*dolentem*) et il est ébranlé par l'amour (*labefactus amore*). Virgile s'arrange pour laisser planer l'ambiguïté et l'on sait pas si cet amour qui le fait tant souffrir est le sien ou celui de Didon. Quoiqu'il en soit, les *iussa diuom* font obstacle à cet amour puisque les dieux somment au Troyen de laisser la côte sud de la Méditerranée et de prendre le large vers le Latium. Il est important aussi de signaler l'emploi systématique à l'épithète de nature *pius* pour qualifier le Troyen. Cet adjectif, explique, à lui seul la conduite d'Enée. La *pietas* ordonne au Troyen de poursuivre son chemin vers l'Italie. Le sentiment du devoir envers les siens et l'obéissance aux dieux commandent les actes d'Enée. Mais Didon juge qu'il est impie quand il la quitte. Au moment de la séparation, son aversion pour lui et pour toute sa race est sans limites. **Une certaine conception de la *religio* est ainsi au cœur du différend entre les deux fondateurs.** L'un et l'autre placent au cœur de leurs préoccupations l'intérêt des siens. Ce différend vient du fait que l'un et l'autre ont une conception différente de la relation charnelle qui eut lieu entre eux.

En effet, le statut du personnage d'Enée dans le chant IV est bien complexe. Au vers 323, il est appelé *conjux* par Didon. Celle-ci le considère déjà comme son mari. Au vers 266, le dieu Mercure le réprimande avec virulence et lui reproche d'agir en *uxorius* c'est-à-dire asservi à

⁶⁵⁴ Virgile, *Enéide*, IV, 68-69.

⁶⁵⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 9.

⁶⁵⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 335.

⁶⁵⁷ Virgile, *Enéide*, IV, 342-343.

⁶⁵⁸ Virgile, *Enéide*, IV, 360 « Cesse de nous enflammer toi et moi, par tes plaintes »

sa femme ! Ce terme suppose qu'aux yeux des divinités, Enée est le conjoint officiel de Didon, même s'il s'en défend :

« ..*nex conjugis umquam*

Praetendi taedas aut haec in foedera veni. »⁶⁵⁹

Par ailleurs, Virgile écrit après l'épisode de la grotte:

« ..*Fulsere ignes et conscius aether*

Conubius, summoque ulularunt vertice Nymphae. »⁶⁶⁰

Ce qui s'est passé dans la grotte est bel et bien un mariage (*conjugium*, v.172). Mais les sujets de la reine y ont vu une faute, une liaison cachée, si l'on peut dire :

« *Nec jam furtivum Dido meditatur amorem:*

Conjugium vocat, hoc praetexit nomine culpam »⁶⁶¹

Le terme *culpa* devient un tragique leitmotiv du texte. Enée et Didon sont considérés comme « *regnum immemores turpique cupidine captos.* »⁶⁶². Quand la Carthaginoise recourt au terme de *conubium*, dans le vers 316 où elle s'adresse à Enée per *conubia nostra, per inceptos hymenaeos*, elle utilise certes un terme central dans ce chant carthaginois, mais dont la symbolique évoluera nettement pour elle tout au long de cet intermède : faute d'être sa femme légitime, elle s'octroie le rôle de sa concubine. Toutefois, elle utilise, en fin de compte, le terme d'*hostis*⁶⁶³ pour le désigner. Ce terme surprend vu son sens fort. Il désigne sans ambages l'ennemi public. Les personnages sont ainsi donc repêchés par leurs nationalités respectives, par leurs origines raciales : un Troyen, futur ancêtre des Romains, et une Punique ! En refusant son désir d'alliance matrimoniale et dynastique, Enée devient l'ennemi de Didon mais encore de Carthage. L'évolution de l'identité du Troyen apparaît clairement dans le vers suivant :

« ... *et nostra inluserit advena regnis ?* »⁶⁶⁴

Enée devient ainsi un *advena*, un parfait anonyme, un étranger. Didon, rompt tout rapport sentimental avec le Troyen. Dorénavant, une séparation est prononcée avec véhémence entre les deux. Le divorce entre les deux amants voire entre leurs peuples respectifs est prononcé.

⁶⁵⁹ Virgile, *Énéide*, IV, 338 - 339 : « Jamais je n'ai mis en avant les droits d'un époux, et ce n'est pas pour de tels engagements que je suis venu »

⁶⁶⁰ Virgile, *Énéide*, IV, 167-168 : « Des feux, l'éther complice ont brillé pour des noces, du haut des sommets les nymphes ont poussé leurs clameurs. »

⁶⁶¹ Virgile, *Énéide*, IV, 171-172 : « Elle ne pense certes pas à un amour furtif : elle parle d'un mariage, sous ce nom, elle voile sa faute. »

⁶⁶² Virgile, *Énéide*, IV, 194 « Oublieux de leurs royaumes et captifs d'une honteuse passion. »

⁶⁶³ Virgile, *Énéide*, IV, 424.

⁶⁶⁴ Virgile, *Énéide*, IV, 624

« *Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique haec mittite nostro
Munera. Nullus amor populis nec foedera sunt.* »⁶⁶⁵

« Et vous, Tyriens, harcelez de votre haine toute sa race, tout ce qui sortira de lui, et offrez à mes cendres ce présent funèbre : qu'aucune amitié, qu'aucune alliance n'existe entre nos peuples. »

Une animosité ethnique et radicale se substitue au sentiment d'amour. L'idylle dégénère en un affrontement racial d'une grande violence qu'expriment les prières et les exhortations de la Carthaginoise à la fin du chant IV et où elle appelle à la vengeance. Didon regrette amèrement de ne pas avoir eu de progéniture « *proles* » du Troyen, ce qui l'aurait consolée de la perte de son amant, certes, mais qui aurait assuré la continuité dynastique de sa lignée. Car Didon reste de bout en bout reine. Un *conubium* sans *suboles* est stérile. Il mime la stérilité des espoirs de la Carthaginoise. C'est une aventure sans suite, et une union qui draine la mort dans son sillage.

Didon est très soucieuse de sa réputation et de son honneur de veuve :

« *Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat...
Ante, Pudor, quam te violo aut tua jura resolvo.* »⁶⁶⁶

(« Mais que la terre plutôt, je le voudrais, m'engloutisse, en ses profondeurs... avant que je te viole, ô pudeur, ou m'affranchisse de tes lois. »

Cela octroie à la fidélité imposée par le *pudor* une dimension religieuse. Elissa, la Carthaginoise, a ainsi commis le parjure et elle se le blâme avec violence :

« *te propter eundem
Exstinctus pudor et, qua sola sidera adibam
Fama prior* »⁶⁶⁷

Pour s'être donnée à Enée, Didon rompt ses liens sacrés avec Sychée et voit sa réputation compromise. Au vers 192-94, le poète souligne la condamnation morale de la conduite de la reine par ses sujets en utilisant l'expression *turpi cupidine*. La reine, au lieu de s'occuper des affaires de son royaume, se livre à sa passion coupable.

Au vers 85, le poète attribue à l'amour ressenti par la Carthaginoise le qualificatif d'*infandus*. Cet amour est exécration, néfaste voire impie. Par ailleurs, l'adjectif *infandus* est un synonyme

⁶⁶⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 622-624.

⁶⁶⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 24 et 27.

⁶⁶⁷ « A cause de toi encore ma pudeur est morte de se renom de jadis qui, seul, m'ouvrait le ciel. »

de *nefandus* c'est-à-dire interdit par la religion. La princesse en tombant amoureuse du Troyen aurait donc commis un **véritable crime de lèse-religion**. Didon est coupable d'**impiété**. Elle doit se racheter aux yeux de son peuple en payant un lourd tribut. Elle payera sa vie. Elle se tue pour soulager sa conscience sur laquelle pèse sa culpabilité car son amour est criminel.

Elle regrette lourdement de s'être donnée Enée :

« *Felix, euh, nimium felix si litora tantum*

Numquam Dardaniae tetigissent nostra carinae. »⁶⁶⁸

« Heureuse, hélas ! Trop heureuse si seulement les vaisseaux dardaniens n'avaient jamais touché nos rivages. »

Dans ce contexte de ré-invention du passé, Elissa, amère, regrette sa faute et imagine une *Enéide* sans intermède carthaginois : Didon sans Enée, et une *Enéide* sans interlude amoureux et sans les amants de Carthage ! Mais cela n'arrêtera pas le geste fatal et final de la romance carthaginoise.

Si Didon croule sous le poids de sa faute qu'elle vit douloureusement, il n'est rien de tel chez son amant. Son seul souci est de partir vers le Latium conformément à la volonté divine. Les dieux, et essentiellement la mère divine du Troyen, favorisent l'idylle entre les deux héros, mais ensuite exhortent celui-ci à partir. Enée agit, ainsi, du début à la fin, conformément à la volonté de sa mère. Didon, avant l'arrivée du Troyen est complètement dévouée à son peuple et au bon fonctionnement de sa jeune cité⁶⁶⁹. Il a fallu que Vénus intervienne et qu'elle lui inspire une passion funeste pour Enée pour que sa vie change complètement. La princesse reproche, du reste, à celui-ci, que son départ- après qu'il l'a séduite - entraînera sa mort :

« *Nec moritura tenet crudeli funere Dido ?* »⁶⁷⁰

« Ni notre amour, ni les serments jadis échangés ne te retiennent ? »

Elle charge ainsi son amant du poids de son futur suicide. D'ailleurs le Troyen ne s'en excuse pas et il avoue amèrement et indirectement quand il l'aperçoit aux Enfers :

« *Funeris heu tibi causa fui ?* »⁶⁷¹

« Hélas ai-je donc été la cause de ta mort ? »

⁶⁶⁸ Virgile, *Enéide*, IV, 657-658.

⁶⁶⁹ Virgile, *Enéide*, I, 507-508.

⁶⁷⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 308.

⁶⁷¹ Virgile, *Enéide*, VI, 458.

Enée reconnaît même qu'il l'avait abandonnée malgré lui et qu'il avait obéi aux injonctions divines :

« ...*Per sidera iuro*
Per superos et si qua fides tellure sub ima est,
Inuitus, regina, tuo de litore cessi.
*Sed me iussa deum... ».*⁶⁷²

« j'en jure par les astres, par les dieux d'en haut, par tout ce qu'il y a de sacré dans ces profondeurs de la terre, reine, c'est **malgré moi**, que je me suis éloigné de tes rivages. »
Dans *Les Géorgiques*⁶⁷³, Virgile décrit les effets de la passion amoureuse sur le comportement de tous les êtres vivants. Il rappelle à ce titre la légende de Léandre, qui, traversait à la nage, chaque nuit, l'Hellespont, pour aller rejoindre son amante Héro. Toutefois, au cours d'une traversée particulièrement tumultueuse, le pauvre Léandre ne put pas s'échapper à la mort. Héro, désespérée, se donna la mort à son tour à la vue du cadavre de son amant. Ainsi les légendes antiques se ressemblent sur ce point particulier : les passions amoureuses conduisent à la mort : Héro et Léandre, Phèdre et Hippolyte, Didon et Enée. Il est important de signaler également, que, dans les deux dernières légendes que nous venons d'évoquer, Aphrodite, vindicative, décide de faire perdre l'héroïne : pour assurer un charmant accueil à son fils dans l'histoire de Didon, et pour se venger d'Hélios (l'ancêtre de Phèdre) -ayant révélé son amour adultère pour Mars- .Il est lieu aussi de se rappeler du jugement de Pâris, de l'enlèvement d'Hélène -favorisé encore une fois par Vénus- Aphrodite - et de la guerre qui s'en suivit. Les mortels apparaissent dans ces différentes légendes comme des joues dans les mains des divinités, et d'Aphrodite, en particulier.

Elissa, se donnant la mort dit toute sa haine et toute sa rage dans les vers suivants :

« *Accipite haec, meritumque malis advertite numen*
*Et nostras audite preces... »*⁶⁷⁴

« Tournez vers les méchants votre courroux qu'ils méritent et exaucez nos prières »
La reine de Carthage prie les puissances infernales de réserver au Troyen beaucoup de malheurs, à la mesure des *mala* qu'il lui avait fait subir :

⁶⁷² Virgile, *Enéide*, VI, 458 sq.

⁶⁷³ Virgile, *Géorgiques*, I, 244 « *Amor omnibus idem* »

⁶⁷⁴ Virgile, *Enéide*, IV, 611-612.

« *videatque indigna suorum funera ...*

Sed cadat ante diem mediaque inhumatus arena ! »⁶⁷⁵

« Qu'il voie l'indigne trépas des siens. Qu'il tombe avant son temps, sans sépulture au milieu des sables. ».

Toute la charge passionnelle de la reine se transmue en une haine absolue invitant ses sujets à une haine raciale :

« *Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum*

Exercete odiis ! »⁶⁷⁶

« Vous maintenant, Tyriens, poursuivez de vos haines cette race et tout ce qui sortira de lui. »

Didon, s'était humiliée devant Enée au-delà du soutenable ; allant jusqu'aux pleurs et au baise-main. Elle verse des torrents de larmes et le conjure de ne pas la laisser. C'est également par des torrents de larmes que les *Hikétides* d'Euripide implorent Aethra d'obtenir que son fils Thésée leur permette de recueillir les corps de leurs enfants tombés devant Thèbes et leur donner une mort honorable : une sépulture⁶⁷⁷. Et dans un autre passage, Euripide les peint priant le fils d'Égée, en touchant son menton, son genou et sa main, d'exécuter leur vœu⁶⁷⁸. Les mères éplorées d'Euripide cherchent à se rendre favorable le fils d'Égée par des lamentations, dans une posture de gémissement. Leurs larmes sont qualifiées d'*oiktra* « dignes de pitié ». Didon supplie Enée en recourant aux mêmes procédés. On note d'ailleurs la récurrence de l'adjectif *miser* ou de l'un de ses dérivés⁶⁷⁹. Ce terme traverse le texte comme une tragique litanie.

Quand Didon lance à Enée : « *miserere ...domus labentis* »⁶⁸⁰, elle rend compte clairement de toute l'angoisse qui l'étreint, car elle avait pensé trouver en lui un rempart qui l'aide à accomplir ses charges royales. C'est ce qui explique le pathétique de la position inconfortable dans laquelle elle se retrouve.

⁶⁷⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 617-18 et 620.

⁶⁷⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 622-623.

⁶⁷⁷ Euripide, *Les suppliantes*, 48-49 : « Laisse-toi toucher par mes larmes; vois sur mon vi sage ridé les traces sanglantes de mes ongles, et ma tête dépouillée de ses cheveux blancs ».

⁶⁷⁸ Euripide, *Les suppliantes*, 276-278 « Hélas ! Prenez-moi, emmenez-moi, conduisez-moi ; étendez mes vieilles mains suppliantes. Par ton menton que je touche, ô prince chéri, le plus vaillant des Grecs, je te conjure en embrassant tes genoux et ta main, prends pitié d'une mère désolée, qui te supplie pour ses fils, et, comme une misérable fugitive, fait entendre un chant de deuil lamentable ».

⁶⁷⁹ Virgile, *Enéide*, IV, 20, 117, 318, 370, 420, 429, 435, 693, 697.

⁶⁸⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 318 : « aie pitié d'une maison qui chancelle. ».

Consciente de l'indifférence du Troyen et de sa froideur, Didon ne se considère plus comme une *conjug* mais seulement comme une *amans*. Elle ne veut plus faire valoir ses droits mais seulement quémander du répit. La reine de Carthage supplie le Troyen comme une mendicante. Mais elle échoue lamentablement à le faire revenir sur sa décision. La reine capitule et abdique à toute sa dignité. Elle se retrouve dans une position lamentable et indigne de son rang.

La passion de la Carthaginoise pour le Troyen est une véritable *dementia*, une *insania* comme elle le reconnaît elle-même⁶⁸¹. Elle se reproche d'avoir associé le Troyen au gouvernement de Carthage:

« *et regentem demens in parte locavi !* »⁶⁸²

« Je l'ai, insensée, établi en une part de ma royauté »

Clarens A. Forbes remarque à ce propos : « The conflict between Dido and Aeneas...symbolizes the clash between East and West. Dido is like the violent, passionate and stormy women of the East, Medea and Cleoptra... Aeneas is a Westerner in that he is strong...He is like a solid oak tree, unshaken by the winds of oriental passion which blow about him »⁶⁸³. Mais le futur fondateur de la race romaine est aussi un Oriental, en tant que Troyen! La théorie des climats expliquerait-elle la fougue de la Tyrienne ? Non, semble-t-il... ou ...pourrait-on parler de clivage entre Orient et Occident ? Aucunement si l'on part du principe qu'Enée, est, à son tour un Oriental..

Didon attentera à ses jours. La haine et la mort s'associent ici à l'amour. Quant à Enée, il ira s'établir dans le Latium conformément à son rôle de chef de la nouvelle Troie annoncé par Homère⁶⁸⁴ et repris par Virgile⁶⁸⁵.

« La maison d'Enée dominera sur tous les pays, et les fils de ses fils et tous ceux qui naîtront d'eux. »

⁶⁸¹ Virgile, *Enéide*, IV, 595.

⁶⁸² Virgile, *Enéide*, IV, 374.

⁶⁸³ « Tragic Dido », *Classical Bulletin*, 29, 1953, p. 53.

⁶⁸⁴ Homère, *Iliade*, XX, 293.

⁶⁸⁵ Virgile, *Enéide*, IV, 97-98.

III. 3. Dieux et héros

Enée est comparé par Virgile à Apollon⁶⁸⁶ :

*« Nec non et Phrygii comites et laetus Iulus
incedunt. Ipse ante alios pulcherrimus omnis
infert se socium Aeneas atque agmina iungit.
Qualis ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
deserit ac Delum maternam inuisit Apollo,
instauratque choros, mixtique altaria circum
Cretesque Dryopesque fremunt pictique Agathyrsi ;
ipse iugis Cynthi graditur, mollique fluentem
fronde premit crinem fingens atque implicat auro ;
tela sonant umeris: haud illo segnior ibat
Aeneas; tantum egregio decus enitet ore. »*

« Arrivent ensuite les Phrygiens de l'escorte et Iule,
qui exulte. Énée lui, plus beau que tous les autres,
s'avance pour l'accompagner, et leurs troupes se rejoignent.
Ainsi, lorsque Apollon déserte la froide Lycie
et les flots du Xanthe pour visiter sa Délos natale,
il organise des chœurs, et, mêlant leurs danses autour des autels,
Crétois et Dryopes s'agitent, avec les Agathyrses au corps peints;
lui marche sur les crêtes du Cynthe ; d'une souple guirlande de feuillage,
il retient ses cheveux flottants bien modelés, et y entremêle de l'or ;
ses traits sonnent sur ses épaules : il marchait tout aussi énergique,
Énée, au noble visage resplendissant d'une extraordinaire beauté. »

On observe ce même processus comparatif concernant Didon qui est comparée à Diane-Hécate :⁶⁸⁷

⁶⁸⁶ Virgile, *Enéide*, IV, 140 -150.

⁶⁸⁷ Virgile, *Enéide*, IV, 133-139.

*« Reginam thalamo cunctantem ad limina primi
Poenorum exspectant, ostroque insignis et auro
stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit.
Tandem progreditur, magna stipante caterua,
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo.
Cui pharetra ex auro, crines nodantur in aurum,
aurea purpuream subnectit fibula uestem. »*

(« La reine, qui s'attarde dans sa chambre, est attendue à l'entrée par les plus nobles des Puniqes; brillant sous l'or et la pourpre, son cheval est là piaffant, rongé avec ardeur son mors écumant. Enfin, elle s'avance, entourée d'une longue suite, vêtue d'une chlamyde de Sidon, à la frange brodée ; elle porte un carquois d'or; un noeud d'or retient ses cheveux, et d'or aussi la fibule qui fixe son vêtement de pourpre. »)

Didon confie à sa sœur Anna l'intérêt qu'elle manifeste à leur auguste hôte. Elle regrette d'avoir juré fidélité à son époux défunt. Anna encourage la passion de la reine. Les deux sœurs accourent visiter plusieurs temples pour déchiffrer dans les entrailles des victimes tout ce qu'elles désirent y lire. Junon, rêvant de gloire pour la cité africaine et désirant écarter Enée de l'Italie veut favoriser la passion de la reine. Elle demande l'aide de Vénus, et lui propose d'unir Didon et Enée. La mère divine d'Enée accepte, avec un certain sourire. Au milieu de la partie de chasse organisée par la reine de Carthage, une tempête éclate. La reine et son hôte se réfugient dans une grotte où l'inévitable s'accomplit. La nouvelle fait scandale dans toute la Libye. La déesse de la Renommée la divulgue dans tout le pays. Le roi Iarbas-fils du dieu Hammon -, qui avait proposé à Didon de devenir son épouse et de partager son trône, et qu'elle avait éconduit, supplie Jupiter de le venger de cet affront. Le père des dieux dépêche Mercure à Enée. Le dieu ailé trouve celui-ci habillé en costume local et dirigeant les travaux de construction et d'embellissement de la cité africaine. Il lui reproche sa conduite et lui transmet le message de Jupiter. Enée doit quitter Carthage conformément au vœu de celui-ci. Le Troyen procède secrètement aux préparatifs du départ. Alanguie pour un temps dans la douceur des séductions africaines, le Troyen se ressaisit vite et obéit aux injonctions divines sans ciller. Didon devine tout et adresse des reproches à son amant. Celui-ci, froidement, se justifie. L'amante éplorée décide de se donner la mort. Elle monte sur le bûcher, maudissant

et lançant des imprécations contre Enée et ses sujets. Junon, ayant pitié de la reine de Carthage, envoie Iris couper sur la tête de la défunte la touffe symbolique de cheveux qui lui permettra de goûter au repos éternel. La ruse de Junon, la conspiration de Vénus et de Cupidon plongent la Carthaginoise dans l'égarement et l'arrachent à elle-même, pour son malheur. Toutefois le départ de l'amant et la passion égarée rendent à la reine toute sa lucidité, non pour la délivrer de son mal mais pour développer une rhétorique dont elle va elle-même se nourrir, dépêchant le processus de dégradation pour la mener jusqu'à la mort. Didon sombre dans un état de délire pathétique proche de la folie. Mais le *pathos* se mêle à la grandeur. **Le roman de Didon disloque l'unité morale de l'épopée virgilienne et jette une ombre sur le portrait moral de l'ancêtre des Romains.**

Les dieux sont très présents dans cette tragédie humaine. Ils en tirent les ficelles. Le divin se mêle à l'humain. Ils se rient de la tragédie de Didon. Comme dans la tradition tragique, le rôle des divinités est primordial dans le déroulement de l'action : Enée dialogue avec Jupiter grâce à Mercure, et à sa divine mère Vénus. Quant à la reine de Carthage, elle ne peut compter que sur la sympathie de Junon. Didon trouve la mort doublement victime de Vénus et de Junon, qui se sont, finalement, jouées d'elle. Le dérisoire divin débouche sur une véritable tragédie humaine. Sous l'œil impitoyable des dieux de l'Olympe, la destinée des mortels suit inexorablement son cours. Didon est déchue, doublement victime : d'Enée mais encore des Olympiens. Didon succombe à cause d'un jeu divin pervers. L'œuvre de Virgile rappelle les tragiques grecs. Elle évoque Euripide, tant la description de la passion amoureuse est saisissante et suscite la pitié ; elle rappelle également Eschyle. En effet, on peut ici penser à Eschyle tant le pouvoir des dieux et du Destin paraît inéluctable et fatal. On pourrait également penser à l'œuvre de Sophocle, tant la détermination du Troyen est tenace. La force dramatique du roman carthaginois, l'angoisse et la tension qui animent le personnage de Didon en font une héroïne inscrite dans la lignée des personnages féminins de ce tragique grec. Il en est de même pour le rôle des dieux, qui pèsent de tout leur poids, sur les décisions humaines. Cela donne au roman de Didon une profondeur unique, celle de la vie humaine. Chateaubriand écrit à ce propos au sujet du roman carthaginois « Quel trouble, quelle passion, quelle vérité dans l'éloquence de cette femme trahie ! »⁶⁸⁸. Toutefois, il finit par lancer « Dans ces moments de folie, les passions, incapables de plaider leur cause avec succès, croient faire usage de tous leurs moyens lorsqu'elles ne

⁶⁸⁸ Chateaubriand, *Le génie du Christianisme*, 2ème partie, Chap II.

font entendre que tous leurs accents. »⁶⁸⁹. Mais victime de sa vision de moderniste, Chateaubriand, à notre sens, ne saisit pas toute la portée de ce personnage féminin de Virgile, ni la conception particulière que se fait le poète latin du cosmos, des dieux et des hommes. G.Dumézil⁶⁹⁰ montre avec justesse que le thème du double est une donnée constante dans les mythologies des peuples indo-européens, et qu'il symbolise l'existence de deux entités complémentaires, qui entretiennent une relation d'interdépendance : elles ont besoin l'une de l'autre pour exister cependant elles commencent par se faire violence avant de réaliser leur union. Ce thème du double était déjà présent dans les *Géorgiques*, sous l'aspect de deux peuples d'abeilles, ayant chacun un roi, qui se font la guerre.⁶⁹¹

« *Sin autem ad pugnam exierint, nam saepe duobus
regibus incessit magno discordia motu,
continuoque animos uulgi et trepidantia bello* »

« Mais si elles sortent pour livrer bataille (car souvent la discorde s'élève entre deux rois et provoque un grand trouble) on peut tout de suite prévoir de loin les sentiments de la foule »

Virgile décrit avec minutie la bataille engagée entre les deux camps ennemis :

« *corda licet longe praesciscere ; namque morantes
Martius ille aeris rauci canor increpat et uox
auditur fractos sonitus imitata tubarum ;
tum trepidae inter se coeunt pennisque coruscant
spiculaque exacuunt rostris aptantque lacertos
et circa regem atque ipsa ad praetoria densae
miscentur magnisque uocant clamoribus hostem.
Ergo ubi uer nactae sudum camposque patentes,
erumpunt portis ; concurritur, aethere in alto
fit sonitus, magnum mixtae glomerantur in orbem
praecipitesque cadunt; non densior aëre grando,
nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies insignibus alis*

⁶⁸⁹ *Ibid.*

⁶⁹⁰ G.Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris, 2ème édition, 1974, p.222 - 264.

⁶⁹¹ Virgile, *Géorgiques*, IV, 66-69.

*ingentes animos angusto in pectore uersant,
usque adeo obnixa non cedere, dum grauis aut hos
aut hos uersa fuga uictor dare terga subegit. »⁶⁹²*

(« et l'ardeur belliqueuse qui agite les coeurs l'éclat martial de l'airain gourmande les attardées, et une voix se fait entendre, imitant les accents saccadés des trompettes ; puis elles se rassemblent, tumultueuses, font palpiter leurs ailes, aiguisent leurs dards avec leurs trompes, assouplissent leurs membres, et serrées autour de leur roi et juste devant le prétoire, elles se mêlent et provoquent l'ennemi à grands cris. Aussitôt donc qu'elles ont trouvé un beau jour de printemps et les plaisirs de l'air libre de nuages, elle s'élance hors des portes, et c'est le corps à corps; au haut des airs retentit leur fracas; confondues, elles s'assemblent en un rond immense et tombent précipitées; la grêle n'est pas plus serrée dans l'air, et les glands qui pleuvent de l'yeuse qu'on secoue ne sont pas plus nombreux. Les rois, eux, au milieu des rangs, reconnaissables à leurs ailes, déploient un grand courage dans une étroite poitrine, s'acharnant à ne pas céder jusqu'au moment où le terrible vainqueur a forcé l'un ou l'autre parti à plier et à tourner le dos. »)

Virgile décrit avec minutie le déroulement de la bataille : les préparatifs, la mêlée puis le triomphe du meilleur. Les abeilles symbolisent les hommes. Au terme de la lutte acharnée, l'apiculteur doit écarter celui des deux chefs (et rois) qui a la moins prestigieuse apparence, puis séparer les deux races car l'une est meilleure que l'autre.

*« Verum ubi ductores acie reuocaueris ambo,
deterior qui uisus, eum, ne prodigus obsitdede neci ; melior uacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens ;
nam duo sunt genera: hic melior, insignis et ore
et rutilus clarus squamis, ille horridus alter
desidia latamque trahens inglorius aluum.
Ut binae regum facies, ita corpora plebis.
Namque aliae turpes horrent, ceu puluere ab alto
cum uenit et sicco terram sputit ore uiator*

⁶⁹² Virgile, *Géorgiques*, IV, 70 - 86.

*aridus; elucent aliae et fulgore coruscant
ardentes auro et paribus lita corpora guttis. »*⁶⁹³

(« Quand tu auras fait quitter le champ de bataille aux deux chefs, livre à la mort celui qui t'a paru le plus faible, afin qu'il ne soit pas un fardeau inutile : laisse le meilleur régner seul dans sa cour. Celui-ci aura le corps parsemé de mouchetures d'or, car il y a deux espèces : l'un, le meilleur, se distingue par sa figure et par l'éclat de ses écailles rutilantes ; l'autre est hideux de lourdeur et traîne sans gloire un large ventre. Ainsi que les rois, les sujets ont un double aspect: les uns sont laids à faire peur, pareils au voyageur qui, venant de marcher dans une couche de poussière, a le gosier desséché, et qui crache une épaisse salive ; les autres luisent et brillent d'un éclat vif, et leurs corps sont couverts de mouchetures régulières, aussi brillantes que l'or. »)

Ainsi la cité africaine et son homologue - sur la rive nord de la Méditerranée - feront de même. Les deux ancêtres mythologiques s'affrontent émotionnellement, si l'on peut dire. Enée continue son chemin et vainc sa faiblesse, il est inspiré et guidé par les dieux. Didon perd tout. Après s'être combattues avec acharnement durant trois terribles guerres, Rome et Carthage se réconcilient. L'Occident latinisé l'emporte sur l'Orient tentateur. Le parallélisme entre les deux cités rivales est suggéré, d'ailleurs, dès le premier chant de l'épopée virgilienne par la description minutieuse de la cité tyrienne : elle n'a rien d'exotique pour un lecteur romain : des temples, de vastes rues, des murs que l'on érige, une citadelle, un endroit pour rendre la justice, des théâtres, des colonnes :

*« Miratur molem Aeneas, magalia quondam,
miratur portas strepitumque et strata uiarum.
Instant ardentes Tyrii pars ducere muros,
molirique arcem et manibus subuoluere saxa
pars optare locum tecto et concludere sulco. Iura magistratusque legunt sanctumque senatum;
hic portus alii effodiunt ; hic alta theatris
fundamenta locant alii, immanisque columnas
rupibus excidunt, scaenis decora alta futuris .»*⁶⁹⁴

⁶⁹³ Virgile, *Géorgiques*, IV, 88 - 99.

⁶⁹⁴ Virgile, *Enéide*, I, 422-429.

(« Énée admire l'œuvre imposante, naguère village de nomades ;
il admire les portes, l'animation des rues, leurs dalles pavées.
Les Tyriens s'activent, pleins d'ardeur : les uns élèvent des murs,
bâtissent la citadelle, roulant et hissant de leurs mains des blocs de pierres ;
d'autres choisissent l'endroit de leur maison et l'entourent d'un sillon.
On instaure des lois, des magistrats et un vénérable sénat.
Ici, des hommes creusent des ports ; là d'autres disposent
les profondes fondations de théâtres, et taillent dans le roc
d'immenses colonnes, fiers décors pour les scènes à venir. »)

Carthage est, en réalité, une préfiguration de Rome. Enée ne peut que l'admirer :
« *O fortunati quorum jam moenia surgunt !* »⁶⁹⁵
Car le séjour d'Enée sur la côte africaine, voulu par les dieux, est une occasion de rappeler ses
douleurs passées, c'est un moment de mise au point avant la réalisation de sa grande œuvre,
de sa mission divine. Sur les parois du temple de Junon à Carthage, Enée contemple, non sans
affliction, les principaux événements de la guerre de Troie. Carthage symbolise ainsi un
double de Rome. Sous le regard admiratif du Troyen, la reine de Carthage est en train de
parachever le temple de Junon. Auguste était en train d'ériger, sur le Palatin, le temple
d'Apollon au moment où Virgile rédigeait son épopée.

« *Hic templum Iunoni ingens Sidonia Dido
condebat, donis opulentum et numine diuae* »⁶⁹⁶

(« C'est là que la sidonienne Didon fondait un immense temple dédié à Junon,
riche des offrandes à la toute puissante déesse. »)

Bâtie après une traversée épineuse de la Méditerranée, Carthage semble être promue à une
lumineuse destinée. Junon a présidé à sa construction, comme Jupiter à celle de Rome. Cette
cité est si belle et si somptueuse qu'Ilionée y voit l'œuvre de Jupiter en personne :

« *O Regina, nouam cui condere Iuppiter urbem
iustitiaque dedit gentis frenare superbas,
Troes te miseri, uentis maria omnia uecti.* »⁶⁹⁷

⁶⁹⁵ Virgile, *Enéide*, I, 437 « O bienheureux ceux dont les murailles s'élèvent déjà ! »

⁶⁹⁶ Virgile, *Enéide*, I, 446-447.

⁶⁹⁷ Virgile, *Enéide*, I, 522-524.

(« Ô reine, à qui Jupiter accorda de fonder une ville nouvelle
et d'imposer à des peuples orgueilleux les freins de la justice,
nous, malheureux Troyens, que les vents ont transportés sur les mers . »)

Carthage est la cité idéale qui correspond à la description faite par le poète augustéen dans les
Géorgiques :

« *Qualis apes aestate noua per florea rura
exercet sub sole labor, cum gentis adultos
educunt fetus, aut cum liquentia mella
stipant et dulci distendant nectare cellas,
aut onera accipiunt uenientum, aut agmine facto
ignauom fucos pecus a praesepibus arcent :*
feruet opus, redolentque thymo fragrantia mella. »⁶⁹⁸

(« On dirait des abeilles qui, à l'été naissant, dans les champs en fleurs,
s'activent à la tâche, en plein soleil, quand elles font sortir
leurs petits devenus adultes, ou accumulent un miel bien fluide
dans les alvéoles gonflées de ce doux nectar, ou recueillent
la récolte au retour des ouvrières, ou quand, formées en colonne elles écartent des ruches les
frelons, cette troupe paresseuse. La tâche se fait dans l'effervescence, et le miel odorant fleurit
le thym. »)

Une identification totale entre les deux villes qui se double d'une parfaite superposition
entre les deux peuples : Tyriens et Troyens venant d'Orient, fuyant un adversaire farouche :

« *Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.* »⁶⁹⁹
« Troyens et Tyriens, je ne ferai aucune différence »

Et à un autre endroit, Didon avoue :

« *Me quoque per multos similis fortuna labores
iactatam hac demum uoluit consistere terra.* »⁷⁰⁰

(« À travers mille épreuves semblables, la fortune m'a ballottée
moi aussi, et a voulu finalement que je me fixe sur cette terre. »)

⁶⁹⁸ Virgile, *Enéide*, I, 430-436.

⁶⁹⁹ Virgile, *Enéide*, I, 574.

⁷⁰⁰ Virgile, *Enéide*, I, 628 - 629.

La parenté entre Rome et Carthage ne s'arrête pas là. Elle se poursuit également dans les rapports qu'entretiennent les deux cités avec leurs voisins. Carthage est en guerre avec les Libyens qui l'entourent. De la même manière, Rome sera en guerre avec les populations italiennes qui l'entourent. Les similitudes abondent aussi entre les deux fondateurs. Meneurs d'hommes tous les deux, ils ont fui une patrie qui leur a fait connaître des peines atroces. L'un et l'autre viennent de la Méditerranée orientale. Toutefois l'allusion à Agénor ne présage rien de bon :

« *Punica regna uides, Tyrios et Agenoris urbem;
sed fines Libyci, genus intractabile bello* »⁷⁰¹

(« Tu vois ici le royaume punique, les Tyriens et la ville d'Agénor ;
mais c'est la terre des Libyens, un peuple intraitable à la guerre. »)

L'un et l'autre reçoivent l'injonction de leurs conjoints respectifs - disparus - de quitter leur cité originelle et de se trouver une nouvelle patrie. Créuse vient visiter son époux en songe et lui annonce qu'une heureuse destinée l'attend ailleurs dont une épouse royale :

« *Tum sic adfari et curas his demere dictis :
'Quid tantum insano iuuat indulgere dolori,
O dulcis coniunx? Non haec sine numine diuom
eueniunt; nec te hinc comitem asportare Creusam
fas, aut ille sinit superi regnator Olympi.
Longa tibi exsilia, et uastum maris aequor arandum,
et terram Hesperiam uenies, ubi Lydius arua
inter opima uirum leni fluit agmine Thybris:
illic res laetae regnumque et regia coniunx
parta tibi. Lacrimas dilectae pelle Creusae* »⁷⁰²

« Alors, elle me parla, et ses paroles apaisèrent mes inquiétudes :
'À quoi bon te complaire tellement dans une douleur insane,
mon tendre époux ? Ces événements ne surviennent pas
sans que les dieux le veuillent; il est interdit que tu emmènes d'ici
Créuse comme ta compagne; le roi du haut Olympe ne le permet pas.

⁷⁰¹ Virgile, *Enéide*, I, 338 -339.

⁷⁰² Virgile, *Enéide*, II, 775-784.

Un long exil t'attend ; tu devras sillonner l'immensité de la mer ;
tu parviendras en terre d'Hespérie, où le Thybris lydien,
s'écoule, de son cours paisible, dans de riches terres cultivées.

Là-bas, la prospérité, un royaume, et une épouse royale
te sont réservés; renonce à verser des larmes pour ta chère Créuse »

Didon, à son tour, voit en songe son époux défunt Sychée, dans un pitoyable état du mort sans
sépulture, qui lui recommande vivement de prendre la fuite avec ceux des Tyriens qui
voudraient la suivre, et d'emporter avec elle l'or de son frère Pygmalion :

*« Ipsa sed in somnis inhumati uenit imago
coniugis, ora modis attollens pallida miris,
crudeles aras traiectaque pectora ferro
nudauit, caecumque domus scelus omne retexit.
Tum celerare fugam patriaque excedere suadet,
auxiliumque uiae ueteres tellure recludit
thesauros, ignotum argenti pondus et auri.
His commota fugam Dido sociosque parabat :
conueniunt, quibus aut odium crudele tyranni
aut metus acer erat; nauis, quae forte paratae,
corripiunt, onerantque auro: portantur auari
Pygmalionis opes pelago; dux femina facti.
Deuenere locos, ubi nunc ingentia cernis
moenia surgentemque nouae Karthaginis arcem,
mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
taurino quantum possent circumdare tergo »⁷⁰³*

« Mais pendant son sommeil, elle vit l'image même de son époux,
privé de sépulture, qui levait vers elle un visage étrangement pâle.

Il dévoila les autels ensanglantés, sa poitrine transpercée par le fer,
et raconta point par point le crime insoupçonné dans le palais.

Puis il la persuade de fuir au plus vite, de quitter sa patrie.

Pour l'aider dans son voyage, il révèle l'endroit où sont enfouis
dans la terre d'anciens trésors, masse ignorée d'or et d'argent.

⁷⁰³ Virgile, *Enéide*, I, 353-368.

Émue, Didon prépare sa fuite, cherchant des compagnons.

Autour d'elle se rassemblent ceux qui vouaient au tyran une haine féroce,
ou ceux dont la crainte était vive; les bateaux qui justement étaient prêts,
sont pris d'assaut, et on y entasse l'or. Sur la mer sont emportés
les trésors de l'avidé Pygmalion; c'est une femme qui a tout dirigé.

Ils sont parvenus en ces lieux, où tu vas voir maintenant
d'immenses remparts et la citadelle naissante de la jeune Carthage,
qui s'appelle Bursa du fait qu'ils ont acheté comme surface de terrain,
juste la quantité qu'ils pouvaient entourer avec la peau d'un taureau. »

Le Troyen, si **le Destin**, le lui avait permis aurait voulu rester fidèle à la mémoire de son
épouse ; il annonce à la Tyrienne qu'il n'a jamais eu l'intention de l'épouser :

*« Pro re pauca loquar. Neque ego hanc abscondere furto
speraui -- ne finge -- fugam, nec coniugis umquam
praetendi taedas, aut haec in foedera ueni.*

*Me si fata meis paterentur ducere uitam
auspiciis et sponte mea componere curas,
urbem Troianam primum dulcisque meorum
reliquias colerem, Priami tecta alta manerent,
et recidiua manu posuissem Pergama uictis. »*⁷⁰⁴

(« Pour ma défense, j'ai peu à dire. D'abord, je n'ai pas espéré comme un voleur
dissimuler ma fuite (n' imagine pas cela) ; jamais je n'ai prétendu
aux torches nuptiales, et je ne suis pas venu pour contracter cette alliance.

Si les destins me permettaient de mener ma vie à ma guise
et de régler mes occupations à mon gré, en premier lieu,
j'honorerais la ville de Troie et les cendres chéries des miens;
les hauts édifices de Priam subsisteraient, et pour les vaincus,
j'aurais de mes mains posé les bases d'une Pergame renaissante. »)

Si Enée est le protégé de Jupiter, Didon a pour alliée l'épouse de ce dernier. La Carthaginoise
exerce dans sa cité tous les pouvoirs comme le feront Enée et sa descendance, elle fait régner
la justice et distribue à ses sujets les missions à accomplir. Par ailleurs, elle tranche également
en matière de religion et se montre particulièrement scrupuleuse à dresser un temple pour

⁷⁰⁴ Virgile, *Enéide*, IV, 337-344.

Junon ⁷⁰⁵. Didon-Elissa est, en somme, le **parfait pendant féminin du *pius Aeneas***. Elle reçoit Mercure, dépêché par Jupiter :

« *Haec ait, et Maia genitum demittit ab alto,
ut terrae, utque nouae pateant Karthaginis arces
hospitio Teucris, ne fati nescia Dido
finibus arceret : uolat ille per aera magnum
remigio alarum, ac Libyae citus adstitit oris.
Et iam iussa facit, ponuntque ferocia Poeni
corda uolente deo ; in primis regina quietum
accipit in Teucros animum mentemque benignam.* »⁷⁰⁶

(« Après ces paroles, il dépêche du haut du ciel le fils de Maia ; il veut que les terres et la citadelle toute neuve de Carthage s'ouvrent, accueillantes aux Teucères, et que Didon, ignorant les arrêts du destin, ne les écarte pas de son sol. Mercure s'aidant de ses ailes comme de rames, vole à travers l'espace infini et, rapide, se pose sur le rivage de Libye. Déjà il accomplit les ordres, et les Punique, par la volonté du dieu, déposent leur haine féroce; la reine, surtout, a l'esprit apaisé, se sentant pleine de bienveillance à l'égard des Troyens. »

Quant à Enée, il rencontre sa mère divine, Vénus, qu'il ne reconnaît pas :

Ainsi parle Vénus; et son fils alors lui répond :
« *Sic Venus ; et Veneris contra sic filius orsus :
'Nulla tuarum audita mihi neque uisa sororum
O quam te memorem, uirgo ? Namque haud tibi uoltus
mortalis, nec uox hominem sonat : O, dea certe
an Phoebi soror ? an nympharum sanguinis una ?
sis felix, nostrumque leues, quaecumque, laborem* »⁷⁰⁷

(« Je n'ai entendu aucune de tes soeurs, je n'ai vu personne, ô vierge, que je ne sais nommer ? Ton visage n'est pas d'une mortelle, et ton timbre n'est pas celui d'une voix humaine; déesse, sûrement, (es-tu la soeur de Phébus ? es-tu née du sang des Nymphes et sois bénie, Et, qui que tu sois, allège notre épreuve »)

⁷⁰⁵ Virgile, *Enéide*, I, 446-449.

⁷⁰⁶ Virgile, *Enéide*, I, 297-305.

⁷⁰⁷ Virgile, *Enéide* I, 325-330.

Quand les deux héros se rencontrent, Didon possède la splendeur de la beauté divine, celle de Diane. Quant à Énée, il a la prestance d'un Olympien⁷⁰⁸ :

« *Restitit Aeneas claraque in luce refulsit,
os umerosque deo similis ; namque ipsa decoram
caesariem nato genetrix lumenque iuventae
purpureum et laetos oculis adflarat honores :
quale manus addunt ebori decus, aut ubi flauo
argentum Pariusue lapis circumdatur auro. »*

« Énée se tenait droit, resplendissant dans la claire lumière ;
il avait le visage et les épaules d'un dieu ; car sa mère elle-même
avait insufflé à son fils une chevelure magnifique, l'éclat vermeil
de la jeunesse, et avait empli ses yeux d'une grâce charmante :
comme lorsque des mains artistes rehaussent la beauté de l'ivoire,
ou quand l'argent ou le marbre de Paros se parent d'or fauve. »

Madame de La Fayette s'en souviendra, quand elle mettra en présence l'un de l'autre la Princesse de Clèves et Monsieur de Nemours. Par ailleurs, si l'héroïne de Madame de La Fayette connaît Monsieur de Nemours avant de l'avoir vu, la reine de Carthage connaît déjà les malheurs d'Énée et de Troie qu'elle a faits peindre sur les parois du temple : « *Quis genus Aeneadum, quis Trojae nescit urbem ?* » dit-elle à Ilionée.

Parfaite est donc cette correspondance entre les destinées des deux héros. Carthage est, de la même manière, le parfait pendant de Rome, sa digne rivale. Aucun mot ne vient la dénigrer. Elle charme, autant que sa fondatrice, le Troyen. Le poète augustéen associe Carthage au faste romain et à sa pérennité. Le Destin, en parfait apiculteur a choisi le plus fort des deux chefs et a voué sa cité à l'éternité. La Carthaginoise ne démérite pas avant de sombrer sous le coup fatal de la passion. La grandeur des personnages et leur noblesse confère une certaine dignité à cette passion qui les réduira l'un à la finitude, l'autre à la fuite.

C'est Elissa qui paye le plus lourd tribut : elle se suicide et sa cité sera détruite. L'irruption de la passion amoureuse est fatale dans la vie de la Carthaginoise. Le destin en est certainement la cause et le principal moteur de l'action. Les dieux en sont le bras séculier.

⁷⁰⁸ Virgile, *Enéide*, I, 588-593.

Mais la nature aussi est responsable, elle qui marque les divinités du même sceau que les mortels. Là encore, une différence originelle sépare Rome et Carthage : Jupiter et Enée garantissent l'essor de l'une ; Junon et Didon mènent, inéluctablement, l'autre à sa perte.

Deux hommes et deux femmes : le combat est perdu d'avance au profit du masculin. Didon a certes d'innombrables qualités, mais réduites à elles-mêmes, celles-ci sont incapables de garantir l'épanouissement et la survie d'une cité. Et comme elle n'a pas de descendant, cette déficience est considérable : elle témoigne de la vanité et la stérilité de ses efforts, car elle évolue dans une société patriarcale. C'est d'ailleurs par le biais de cette maternité frustrée que Vénus agit sur l'âme et le cœur de la Carthaginoise. Virgile se montre un parfait connaisseur de l'âme féminine. Puisque Anna exhorte sa sœur à chercher alliance avec Enée pour garantir la survie de sa cité naissante. Didon se laisse convaincre. De la même manière, Junon s'abandonne à la colère, à la peur, à l'indignation et à l'amour-propre :

« *Cum Iuno, aeternum seruans sub pectore uolnus,
haec secum: 'Mene incepto desistere uictam,
nec posse Italia Teucrorum auertere regem?
Quippe uetor fatis. Pallasne exurere classem
Argiuom atque ipsos potuit submergere ponto,
unius ob noxam et furias Aiacis Oilei?
Ipsa, Iouis rapidum iaculata e nubibus ignem,
disiecitque rates euertitque aequora uentis,
illum expirantem transfixo pectore flammis
turbine corripuit scopuloque infixit acuto.
Ast ego, quae diuom incedo regina, Iouisque
et soror et coniunx, una cum gente tot annos
bella gero! Et quisquam numen Iunonis adoret
praeterea, aut supplex aris imponet honorem? »⁷⁰⁹*

« Quand Junon, qui gardait en son cœur son éternelle blessure, se dit en elle-même : « Moi, vaincue, renoncer à mon projet !

⁷⁰⁹ Virgile, *Enéide*, I, 36-49.

Ne pas pouvoir détourner de l'Italie le roi des Teucères !
 Et même plus ! Les destins me l'interdisent ! Pallas, elle,
 a pu incendier la flotte des Argiens et les engloutir dans la mer,
 à cause de la faute et de la folie du seul Ajax, le fils d'Oïlée !
 Du haut des nues elle a même lancé la foudre rapide de Jupiter,
 disloqué leurs navires et bouleversé les flots en déchaînant les vents ;
 et tandis que, poitrine transpercée, Ajax crachait des flammes,
 elle le saisit dans un tourbillon et le cloua sur l'arête d'un rocher.
 Et moi, majestueuse reine des dieux, soeur et épouse de Jupiter,
 je suis en guerre contre une seule nation, et depuis tant d'années !
 Existe-t-il encore quelqu'un pour adorer la puissance de Junon,
 ou déposer en suppliant des offrandes sur ses autels ? »

Junon se laisse aveugler par la colère. Elle pense opposer sa volonté propre au Destin et cherche alliance avec sa rivale Vénus. Celle-ci est certes, la *genetrix* d'Enée, mais encore de tous les Romains. Junon déchaîne une tempête pour faire perdre Enée et cherche à amadouer la mère divine de celui-ci par des propositions alléchantes. La déesse est d'un naturel instable et excessif, tout comme sa protégée Didon. D'ailleurs Mercure vient en avertir Enée :

« *Heia age, rumpe moras. Varium et mutabile semper femina.* " Sic fatus, nocti se immiscuit atrae. »⁷¹⁰

« Va-t-en donc ! Trêve d'atermoiements ! La femme est chose qui toujours varie et change !" Cela dit, il se mêla aux ténèbres de la nuit »

Ainsi, au-delà des similitudes, la nature semble séparer radicalement Didon et Enée. De ce point de vue, Virgile, semble ne pas oublier, sur ce point Lucrèce et les Epicuriens. Autrement dit, même si Enée ne reste pas impassible face à la passion que lui voue Didon, et s'il n'est pas insensible à l'amour comme le sage d'Epicure⁷¹¹, il maîtrise ses sentiments, comme le

⁷¹⁰ Virgile, *Enéide*, IV, 569-571.

⁷¹¹ Diogène Laerce, 117 : « Φασὶ δὲ καὶ ἀπαθὴ εἶναι τὸν σοφόν, διὰ τὸ ἀνέμπωτον εἶναι· εἶναι δὲ καὶ ἄλλον ἀπαθὴ τὸν φαῦλον, ἐν ἴσῳ λεγόμενον τῷ σκληρῷ καὶ ἀτέγκτω. Ἄτυφόν τ' εἶναι τὸν σοφόν· ἴσως γὰρ ἔχειν πρὸς τε τὸ ἔνδοξον καὶ τὸ ἄδοξον. Εἶναι δὲ καὶ ἄλλον ἄτυφον, κατὰ τὸν εἰκαῖον τεταγμένον, ὃς ἐστὶ φαῦλος. Καὶ αὐστηροὺς δὲ φασὶν εἶναι πάντας τοὺς σπουδαίους τῷ μῆτ' αὐτοὺς πρὸς ἡδονὴν ὀμιλεῖν μῆτε παρ' ἄλλων τὰ πρὸς ἡδονὴν προσδέχεσθαι. Καὶ ἄλλον δὲ εἶναι αὐστηρόν, παραπλησίως λεγόμενον τῷ αὐστηρῷ οἴνω, ᾧ πρὸς μὲν φαρμακοποιίαν χρώνται, πρὸς δὲ πρόποσιν οὐ πάνυ. » « Les stoïciens prétendent que le sage est sans

préconise Lucrèce dans son *De natura rerum* car les illusions de l'amour mènent l'amoureux à sa perte :

« *Adde quod absumunt uiris pereuntque labore,
adde quod alterius sub nutu degitur aetas,
languent officia atque aegrotat fama uacillans.
labitur interea res et Babylonia fiunt
unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident,
scilicet et grandes uiridi cum luce zmaragdi
auro includuntur teriturque thalassina uestis
adsidue et Veneris sudorem exercita potat.
et bene parta patrum fiunt anademata, mitrae,
inter dum in pallam atque Alidensia Ciaeque uertunt* »⁷¹²

(« Ce n'est pas tout : les forces s'épuisent et succombent à la peine. Ce n'est pas tout encore : la vie de l'amant est vouée à l'esclavage. Il voit son bien se fondre, s'en aller en tapis de Babylone, il néglige ses devoirs; sa réputation s'altère et chancelle. Tout cela pour des parfums, pour de belles chaussures de Sicyone qui rient aux pieds d'une maîtresse, pour d'énormes émeraudes dont la transparence s'enchâsse dans l'or; pour de la pourpre sans cesse pressée et qui boit sans répit la sueur de Vénus. L'héritage des pères se convertit en bandeaux, en diadèmes en robes, en tissus d'Alindes et de Céos. »)

Dans les différentes historiettes qui peuplent l'univers des *Bucoliques*, sur une toile de poésie des origines, viennent se greffer les tourments amoureux, intimement attachés à une faute fatale, une faute originelle, à laquelle les uns et les autres ne peuvent se soustraire ou s'échapper, et qui rend l'amour une véritable tragédie, c'est le larcin de Prométhée. Pasiphae, femme de Minos, et fille du Soleil se passionne follement pour un taureau blanc, qu'elle cherche avec désespoir partout, et Virgile de s'exclamer avec pitié :

« *Ah ! Virgo infelix* »⁷¹³

passions, parce qu'il est exempt de fautes. Ils distinguent cette apathie d'une autre mauvaise qui ressemble à celle-ci, et qui est celle des gens durs, et que rien ne touche. Ils disent encore que le sage est sans orgueil, parce qu'il n'estime pas plus la gloire que le déshonneur ; mais qu'il y a un autre mauvais mépris de l'orgueil, qui consiste à ne pas se soucier comment on agit. Ils attribuent l'austérité aux sages, parce qu'ils ne cherchent point à paraître voluptueux dans leur commerce, et qu'ils n'approuvent pas ce qui part des autres et porte ce caractère. Ils ajoutent qu'il y a une autre austérité, qu'on peut comparer au vin rude dont on se sert pour les médecines, mais qu'on ne présente point à boire. »

⁷¹² Lucrèce, *De natura rerum*, 4, 121-130.

⁷¹³ Virgile, *Bucoliques*, VI, 47.

Infelix est Pasiphae, infelix est Didon !

Cependant, on peut estimer que c'est la force de la passion qui laisse libre cours à l'expression de sentiments féminins exacerbés, qu'il aurait mieux valu de dissimuler.

III. 4. Divinité et arbitraire : Ariane.

Comme Phèdre, comme Ariane ainsi que leur mère Pasiphaé, la Carthaginoise encourt la haine de Vénus. Phèdre, tout comme sa mère Pasiphaé, est une proie de la déesse, attachée à sa perte. Pour séduire Hippolyte, son beau-fils, elle fait miroiter, en vain, devant ses yeux le trône d'Athènes.

Elle doit à sa mère ce dérèglement passionnel, puisque Pasiphaé était amoureuse, elle aussi, d'un taureau car la déesse de l'amour œuvre sans cesse pour faire perdre la lignée du Soleil. Torturée par sa passion pour un taureau, elle en conçut le Minotaure. Ariane, à son tour, fut séduite et abandonnée par Thésée. Elle s'éprit du héros athénien et l'aida à s'échapper du labyrinthe après avoir tué le Minotaure mais fut délaissée par le héros grec plus tard sur l'île de Naxos. Thésée promet à Ariane de l'épouser, Ariane s'abandonne aux douceurs de l'amour, comme le fit Didon, et fut comme celle-ci délaissée⁷¹⁴. La jeune femme fut secourue par le dieu Dionysos.

⁷¹⁴ Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 153-184 « *Vota Ioui Minos taurorum corpora centum soluit, ut egressus ratibus Curetida terram contigit, et spoliis decorata est regia fixis. creuerat obprobrium generis, foedumque patebat matris adulterium monstri nouitate biformis; destinat hunc Minos thalamo remouere pudorem multiplicique domo caecisque includere tectis. Daedalus ingenio fabrae celeberrimus artis ponit opus turbatque notas et lumina flexum ducit in errorem uariarum ambage uiarum. non secus ac liquidus Phrygiis Maeandros in aruis ludit et ambiguo lapsu refluitque fluitque occurrensque sibi uenturas aspicit undas et nunc ad fontes, nunc ad mare uersus apertum incertas exercet aquas: ita Daedalus implet innumeras errore uias uixque ipse reuerti ad limen potuit: tanta est fallacia tecti. Quo postquam geminam tauri iuuenisque figuram*

Catulle à son tour peint admirablement le désespoir d'Ariane :

« *Quem procul ex alga maestis Minois ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis, prospicit, eheu!
Prospicit et magnis curarum fluctuât undis.* »

*ponit opus turbatque notas et lumina flexum
ducit in errorem uariarum ambage uiarum.
non secus ac liquidus Phrygiis Maeandros in aruis
ludit et ambiguo lapsu refluitque fluitque
occurrentesque sibi uenturas aspicit undas
et nunc ad fontes, nunc ad mare uersus apertum
incertis exercet aquas: ita Daedalus implet
innumeras errore uias uixque ipse reuertit
ad limen potuit: tanta est fallacia tecti.
Quo postquam geminam tauri iuuenisque figuram
clausit, et Actaeo bis pastum sanguine monstrum
tertia sors annis domuit repetita nouenis,
utque ope uirginea nullis iterata priorum
ianua difficilis filo est inuenta relecto,
protinus Aegides rapta Minoide Diam
uela dedit comitemque suam crudelis in illo
litore destituit; desertae et multa querenti
amplexus et opem Liber tulit, utque perenni
sidere clara foret, sumptam de fronte coronam
inmisit caelo: tenues uolat illa per auras
dumque uolat, gemmae nitidos uertuntur in ignes
consistuntque loco specie remanente coronae,
qui medius Nixique genu est Anguemque tenentis.* »

« Cependant, opprobre de son lit, fruit horrible d'un adultère odieux, le monstre à double forme croissait de jour en jour. Minos veut dérober au monde la honte de son hymen : il enferme le Minotaure dans l'enceinte profonde, dans les détours obscurs du labyrinthe. Le plus célèbre des architectes, Dédale, en a tracé les fondements. L'œil s'égare dans des sentiers infinis, sans terme et sans issue, qui se croisent, se mêlent, se confondent entre eux. Tel le Méandre se joue dans les champs de Phrygie : dans sa course ambiguë, il suit sa pente ou revient sur ses pas, et détournant ses ondes vers leur source, ou les ramenant vers la mer, en mille détours il égare sa route, et roule ses flots incertains. Ainsi Dédale confond tous les sentiers du labyrinthe. À peine lui-même il peut en retrouver l'issue, tant sont merveilleux et son ouvrage et son art ! Enfermé dans le labyrinthe, le monstre, moitié homme et moitié taureau, en a tracé les fondements. L'œil s'égare dans des sentiers infinis, sans terme et sans issue, qui se croisent, se mêlent, se confondent entre eux. Tel le Méandre se joue dans les champs de Phrygie : dans sa course ambiguë, il suit sa pente ou revient sur ses pas, et détournant ses ondes vers leur source, ou les ramenant vers la mer, en mille détours il égare sa route, et roule ses flots incertains. Ainsi Dédale confond tous les sentiers du labyrinthe. À peine lui-même il peut en retrouver l'issue, tant sont merveilleux et son ouvrage et son art ! Enfermé dans le labyrinthe, le monstre, moitié homme et moitié taureau, s'était engraisé deux fois du sang athénien. Après neuf ans, il tomba sous les coups du héros que le sort d'un troisième tribut condamnait à être dévoré. Thésée, à l'aide du fil d'Ariane, revient à la porte du labyrinthe qu'avant lui nul autre n'avait pu retrouver. Soudain, il part avec sa libératrice; il dirige ses voiles vers l'île de Naxos, et sur ce rivage l'ingrat abandonne celle qui l'a sauvé. L'écho des rochers retentissait de ses plaintes et de ses cris. Bacchus paraît, et dans les bras du dieu qui la console, le héros est oublié. La couronne d'Ariane, de son front par le dieu détachée, est lancée vers le ciel; et tandis que d'un vol rapide elle fend les airs légers, les saphirs dont elle brille sont changés en étoiles : elle conserve sa forme, et se place entre Hercule à genoux et Ophinée, qu'on reconnaît au serpent qu'il tient dans ses mains. »

(«Il s'éloigne et, depuis les algues, la Minoïde, aux grands yeux tristes, telle la statue de pierre d'une Bacchante, le fixe là-bas, hélas! là-bas, et les chagrins la roulent de leurs grandes vagues.»)⁷¹⁵

« *Illa... toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo, tota pendebat perdita mente.*

(Mais elle..., avec tout son coeur, Thésée!, toute son âme, toute sa pensée, elle s'accrochait à toi éperdument.»)⁷¹⁶

« *Saepe illam perhibent ardenti corde furentem
Clarisonas imo fudisse e pectore uoces,
Ac turn praeruptos tristem conscendere montes,
Vnde aciem pelagi uastos per tenderet aestus,
Turn tremuli salis aduersas procurrere in undas
Mollia nudatae tollentem tegmina surae.*

(«Souvent, dit-on, dans la fureur de son coeur brûlant, elle laissait échapper du fond de sa poitrine des plaintes aiguës; tantôt, dans son affliction, elle gravissait les monts escarpés, afin d'étendre ses regards sur les flots de la vaste mer, tantôt elle s'élançait à la rencontre des ondes de la mer houleuse, relevant la souple étoffe qui couvrait son mollet nu.»)⁷¹⁷

Quant au discours de la princesse, introduit par plusieurs interrogations pathétiques⁷¹⁸ et où, aux reproches de perfidie, d'ingratitude et de cruauté, s'ajoutent les plaintes d'une femme abandonnée, au rêve et au coeur brisés, meurtrie, désenchantée et brisée par ce coup que vient

⁷¹⁵ Catulle, *Epithalame*, 64, 60-62.

⁷¹⁶ V.69-70.

⁷¹⁷ V.124-129.

⁷¹⁸ V.132-145 : « Telles furent les dernières plaintes qui s'échappèrent de ses lèvres glacées à travers des sanglots de douleur:

« Ainsi donc, perfide, perfide Thésée, après m'avoir ravie aux autels de mon père, tu m'as laissée sur cette plage déserte? Ainsi donc, au mépris de la puissance des dieux, tu t'éloignes, plein d'ingratitude, hélas! et tu retournes dans ta patrie, chargé du poids d'un parjure maudit ? Rien n'a donc pu fléchir le cruel dessein de ton esprit! Nulle clémence n'était donc en toi pour que ton coeur impitoyable consentît à me prendre en pitié! Ta voix caressante, l'espoir dont tu berçais ta malheureuse amante, mais de joyeuses noces, mais un hymen objet de tous mes vœux... Frivoles promesses que les vents emportent dans les airs! Qu'aucune femme désormais n'ajoute foi aux promesses d'un homme, n'espère entendre de la bouche d'un homme des paroles sincères !»

de lui assigner la vie en quelques instants, ne lui laissant pour seule alternative qu'une mort sans sépulture et sans honneur.

Les plaintes d'Ariane font écho à celles de Didon. Ariane achève son discours par un appel solennel à la justice divine, et elle maudit son amant. Esseulée et vouée incontestablement à la mort ; réduite à une totale impuissance au mépris de tous les droits humains sacrés, Ariane se sert des uniques armes dont elle dispose : son mépris, sa haine et sa colère, et elle prie les divinités et les Euméhides d'appliquer, contre le parjure, une sorte de loi du talion

*Non tarnen ante mihi languescent lumina morte
Nec prius a fesso secedent corpore sensus,
Quam iustam a diuis exposcam prodita multam,
Caelestumque fidem postrema comprecet hora.*

(«Pourtant mes regards ne s'éteindront pas dans la mort, le sentiment ne partira pas de mon corps épuisé, sans que je réclame aux dieux la juste punition de sa perfidie et qu'à mon heure dernière j'implore l'assistance des Olympiens.»)⁷¹⁹

*Quae quoniam uerae nascuntur pectore ab into,
Vos nolite pati nostrum uanescere luctum,
Sed quali solam Theseus me mente reliquit,
Tali mente, deae, funestet seque suosque.*

(«Puisque mes plaintes ne naissent que trop vraies des profondeurs de ma poitrine, ne permettez pas que notre détresse soit pour rien ; mais, ô déesses, qu'en ayant le coeur de m'abandonner à cette solitude, Thésée, de ce même coeur, endeuille et lui-même et les siens.»)⁷²⁰

⁷¹⁹ Catulle, *Epithalame, Noces de Thétis et de Pélée*, 188-191.

⁷²⁰ Catulle, *Epithalame, Noces de Thétis et de Pélée*, 198-201.

Le vœu d'Ariane est exaucé puisque son amoureux oublie de hisser les drapeaux blancs au mât de son avire, et son père Egée se donne la mort, croyant avoir perdu son fils, Thésée. C'est cette malédiction proférée par l'héroïne de Catulle qui l'apparente à la Didon virgilienne et aussi à Médée, qui maudit aussi Jason chez Euripide et chez Ennius. Folle de douleur, Didon maudit Enée et de même fait Ariane.

III .5. Didon, « *vera proles* » d'Hannibal

a. Hannibal et sa piété envers Elissa-Didon :

Pietas erga meretricem

La figure de Didon supplante celle de la mère dans la vie d'Hannibal. Didon, la fondatrice de la cité se confond avec celle-ci. Didon est l'âme de Carthage. On se souvient que sous la plume de Virgile, et transpercée par les flèches de Vénus, Didon serrait étroitement Ascagne contre son cœur, celui-ci sut agiter son cœur et aiguïsa son désir d'avoir un enfant. Quand elle s'unit à Enée dans la grotte, Elissa formait secrètement le vœu de concevoir du Troyen un fils royal. Tentative avortée que ce vœu de garder Enée auprès d'elle. Silius se souvient ici indubitablement du récit virgilien. Hannibal est étroitement attaché au souvenir de la fondatrice de Carthage. La mère biologique d'Hannibal est totalement absente du récit silien, en revanche la figure du père, Hamilcar, rythme la vie du rejeton depuis le tout début. Hannibal observe scrupuleusement et avec une dévotion religieuse le serment qu'il fit, petit, aux Mânes d'Elissa. Séparé de sa mère-patrie dès l'âge de neuf ans, mais pendant toutes ses tribulations, il ne perd jamais de vue sa cité-mère. Lors de la scène du serment, Elissa est franchement appelée « *genetrix* » d'Hannibal par le poète flavien⁷²¹. Elle se substitue à la figure de la mère. On remarque d'ailleurs que Silius emploie ici le nom punique de la reine « Elissa » pour que la filiation soit plus tangible. La reine de Carthage est une figure complexe de la mère. La phrase de Silius « *olli permulcens genitor caput oscula libat* »⁷²² est une franche reprise du vers virgilien « *olli subridens. Oscula libavit* »⁷²³. Dans le premier cas, il est question d'Hannibal et d'Hamilcar ; dans le second de Vénus et de son père divin

⁷²¹Silius Italicus, *Punica*, I, 81.

⁷²² Silius Italicus, *Punica*, 104.

⁷²³Virgile, *Enéide*, I, 254 -256.

Jupiter. Dans la scène du serment, Elissa se substitue à la figure de la mère. Hamilcar dit à son fils : « *partusque recusent te surgente, puer, Latiae producere matres* »⁷²⁴. De la même manière pernicieuse, Capoue se substitue à la mère-patrie « Capoue est devenue pour lui une autre patrie: on l'honore comme une autre Carthage »⁷²⁵. Toutefois, Hannibal se leurre car Capoue est, en réalité, une autre Rome. « Hannibal, heureux d'avoir enfin satisfait sa fureur, porte avec joie ses regards sur les temples et sur les édifices. Il s'informe de tout, demande quel est le fondateur de ces murs, combien il s'y trouve de guerriers sous les armes ; de talents d'argent et de cuivre pour les frais de la guerre ; quel est le nombre des fantassins et des cavaliers. On lui montre la citadelle du Capitole, et les champs fertiles de Stellate »⁷²⁶. Hannibal est totalement séduit et assujéti par Capoue, cet avatar de Rome !

Quand Hannibal tente d'exhorter ses soldats et les haranguer en ces termes :

« Quel ennemi t'a blessé de son épée ou de sa lance? Si Carthage, que tu aimes, se levait maintenant devant toi avec ses tours altières, quelle raison lui donnerais-tu de cette retraite sans gloire et sans blessures? O patrie ! je fuis devant la pluie, la grêle, l'orage, le tonnerre! Hâtons-nous de laver la nation tyrienne de cette honte qui nous égale aux femmes, et qu'on ne dise pas de nous qu'il nous faut un ciel sans nuage et un air pur et transparent pour oser combattre". En effet, la terreur venue des dieux remplissait encore leur esprit »⁷²⁷. Ces mots sont en quelque sorte dénués de sens car ses soldats carthaginois se plaisent à Capoue, qui est devenue en quelque sorte leur patrie d'adoption et a remplacé leur mère-patrie. Hannon, dans sa violente diatribe contre Hannibal, interroge violemment celui-ci : « O insensé ! Ô toi dont le cœur méprise les dieux, regarde les îles Égates et les membres de nos Libyens flottants au

⁷²⁴ Silius Italicus, *Punica*, I, 111-112 « que les femmes du Latium se refusent à laisser une postérité, quand elles sauront, mon fils, que tu prends de l'âge »

⁷²⁵ Silius Italicus, *Punica*, XI, 424 - 425 : « *altera iam patria atque aequo sub honore uocatur altera Carthago Capua.* »

⁷²⁶ Silius Italicus, *Punica*, XI, 259 -264 : « *Exin uictor ouans sedato pectore tandem spectandis urbis tectis templisque serenos laetus circumfert oculos et singula discit: quis muris sator, et pubes sit quanta sub armis, quot bello pateant argenti aerisque talenta, nunc qualis frenata acies, nunc deinde pedestris copia quanta uiris. monstrant Capitolia celsa Stellatisque docent campos Cereremque benignam.* »

⁷²⁷ Silius Italicus, *Punica*, XIII, 111-119 « *qui mucro tuum, quae lancea tandem intrauit pectus? si nunc existeret alma Carthago ante oculos turrita celsa figura, quas abitus, miles, causas, inlaese, dedisses? "Imbres, o patria, et mixtos cum grandine nimbos et tonitrus fugio." procul hanc expellite genti femineam Tyriae labem, nisi luce serena nescire ac liquida Mauortem agitare sub aethra.' Terror adhuc inerat superum ac redolentia in armis* »

loin ! Où cours-tu te précipiter ? Où vas-tu chercher un nom acheté par la ruine de ta patrie⁷²⁸. Mais Hannibal ne se rend pas compte de son leurre et persiste à penser qu'il est le seul espoir de Carthage « Annibal est enfin la gloire, l'unique soutien de sa patrie: elle n'a plus d'espoir que dans son bras. Oui, nos enseignes vont obéir à la voix du sénat qui nous rappelle »⁷²⁹. Cependant, rentrer en Afrique, et avant sa bataille de Zama, Hannibal se rend compte qu'il s'était fourvoyé et que la terre de substitution qu'il s'était choisie n'était pas sienne : « Soutenez, je vous en conjure, soutenez d'une manière digne de vous et de moi la gloire de vos armes. Favorisé des dieux et vieilli dans la victoire, je vais revoir, après trois lustres, la patrie chancelante et mes pénates que j'ai quittés depuis si longtemps. Je reverrai mon fils et ma fidèle épouse, et je le devrai à votre valeur. Il ne nous reste plus une seconde Libye, si nous sommes vaincus : c'est aussi le dernier combat pour les Romains. L'empire du monde, disputé entre nous, connaîtra aujourd'hui son maître. »

*« ut meque et uobis dignum, defendite, quaeso,
praeteritas dextrae laudes. diuum ipse fauore
uincendoque senex patriam post trina labantem
lustra et non uisos tam longa aetate penatis
ac natum et fidae iam pridem coniugis ora
confisus uobis repeto. non altera restat
iam Libyae, nec Dardaniis pugna altera restat.
certatus nobis hodie dominum accipit orbis. »*⁷³⁰

(« Soutenez, je vous en conjure, soutenez d'une manière digne de vous et de moi la gloire de vos armes. Favorisé des dieux et vieilli dans la victoire, je vais revoir, après trois lustres, la patrie chancelante et mes pénates que j'ai quittés depuis si longtemps. Je reverrai mon fils et ma fidèle épouse, et je le devrai à votre valeur. Il ne nous reste plus une seconde Libye, si nous sommes vaincus : c'est aussi le dernier combat pour les Romains. L'empire du monde, disputé entre nous, connaîtra aujourd'hui son maître. »)

⁷²⁸ Silius Italicus, *Punica*, II, 309-312 : « pro demens, pro pectus inane deorum,
Aegatis Libyaeque procul fluitantia membra!
quo ruis et patriae exitio tibi nomina quaeris?

⁷²⁹ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 197-200 : « nunc patriae decus et patriae nunc Hannibal unus
subsidium, nunc in nostra spes ultima dextra.
uertentur signa, ut patres statuere, »

⁷³⁰ Silius Italicus, *Punica*, XVII, 330-337.

Hannibal présentait que c'était la dernière bataille qu'il allait livrer. La litote « *non altera ... pugna* » et la juxtaposition de deux noms de pays : Libye et Italie traduit le désarroi du chef : toutes les terres de substitutions qu'il pensait avoir trouvées (L'Espagne, Capoue..) étaient des mirages mirobolants mais erronés. Hannibal s'était fourvoyé. Sa vraie patrie, c'est cette terre d'Afrique qu'il avait quittée dès sa plus tendre enfance. Mais il semble que cette tentative avortée de se chercher une terre de substitution n'est pas l'apanage d'Hannibal seul, puisque Paul Emile, à son tour, avant le désastre romain de Cannes se lamentait en ces termes :

« *Métellus était à leur tête, et sa naissance lui donnait sur eux une grande autorité ; mais il ne s'en servait que pour les entraîner, ces coeurs sans énergie, ces Romains dégénérés, à de honteuses résolutions ; et déjà ils cherchaient dans quelle contrée de la terre ils iraient s'ensevelir, où n'eût pas pénétré le nom carthaginois, et où l'on ignorât qu'ils eussent abandonné leur patrie.* »⁷³¹.

Cependant Scipion l'arrête net dans ses lamentations et s'extasie au souvenir de la triade capitoline qu'il invoque dévotement :

« *O Jupiter! qui habites le temple du Capitole, ta seconde demeure après le ciel ; et toi, Junon, que les maux de l'Italie n'ont point apaisée ; toi , redoutable Minerve, couverte sous ton égide des fureurs de la Gorgone ; dieux Indigètes, dont Rome a fait ses divinités; oui, je le jure par la tête de mon père, cette tête aussi sacrée pour moi que le nom des dieux immortels, jamais je n'abandonnerai le royaume de Lavinium, et jamais je ne souffrirai qu'on l'abandonne tant que la vie ne se sera pas retirée de moi.* »⁷³²

⁷³¹ Silius Italicus, *Punica*, X, 420 - 425 : « *dux erat exilio non laetus Marte Metellus, sed stirpe haud parui cognominis. is mala bello pectora degeneremque manum ad deformia agebat consulta atque alio positas spectabat in orbe, quis sese occulerent, terras, quo nomina nulla Poenorum aut patriae penetraret fama relictæ.* »

⁷³² Silius Italicus, *Punica*, X, 432-439 : « *Tarpeia, pater, qui templa secundam incolis a caelo sedem, et Saturnia, nondum Iliacis mutata malis, tuque aspera pectus aegide Gorgoneos uirgo succincta furores, Indigetesque dei, sponte en per numina uestra perque caput, nullo leuius mihi numine, patris magnanimi iuro: numquam Lauinia regna linquam nec linqui patiar, dum uita manebit.* »

Différence essentielle entre Hannibal et Scipion. Celui-ci, ne se leurre pas, et ne confond pas sa terre natale et une terre de substitution. Dans ses imprécations, il invoque même celle qui est hostile à sa *gens*, Junon. Par ailleurs, les exemples de piété filiale abondent du côté romain. Ce même Marcellus, et son jeune fils qui meurt sous le coup de l'ennemi⁷³³, rappellent celui qui incarne la dévotion extrême pour sa famille, le pieux Enée et Ascagne. L'apostrophe « *Disce Martem* »⁷³⁴ fait écho à la parole prononcée par Enée pour Ascagne⁷³⁵.

Ainsi les personnages de Sophonisbe, de Cléopâtre et de Didon, créent la surprise. Malgré les spécificités de chacun de ces personnages, ces trois variantes de la femme africaine ont de multiples points communs. Ces trois femmes, veulent entraîner leurs conjoints respectifs dans leurs sillons. Si la reine d'Égypte place son intérêt individuel au –dessus de tout, Didon et Sophonisbe semblent dotées d'un patriotisme admirable. Mais elle dissuiment une forte défaillance, celle de ne pas appartenir au peuple-roi, à Rome ! Diodon et Sophonisbe jouissent, certes, de l'admiration de Virgile et de Tite-Live mais - tout comme Carthage -, elles sont vouées à s'incliner devant les lois de Rome.

⁷³³Silius Italicus, *Punica*, XV, 376-381 : « *ni telum aduersos nati uenisset in artus.*

tum patriae tremuere manus, laxataque luctu

fluxerunt rigidis arma infelicia palmis.

obuia nudatum tramittit lancea pectus,

labensque impresso signauit gramina mento. » « Peut-être, hélas! eût-il échappé à cet océan de malheurs, s'il n'eût vu son fils percé d'un trait. Son bras paternel tremble à ce coup; et, le cœur déchiré par le désespoir, il laisse tomber ses armes malheureuses de sa main glacée. Sa poitrine, découverte à tous les traits, reçoit le fer d'une lance il tombe, et sa tête va marquer la plaine d'une trace sanglante. »

⁷³⁴ Silius Italicus, *Punica*, XV, 360.

⁷³⁵ Virgile, *Enéide*, XII, 35 : « *disce virtutem* ».

Troisième partie

Mythes, théâtre et religion.

CHAPITRE I.

Des mortels à l'assaut du Ciel : Mythes et vérités

1.1. Quand les mortels se mesurent aux Olympiens :

L'élan foncier de l'humain vers le divin :

Pour Platon⁷³⁶ l'âme, est composée d'un cocher, d'un attelage, le tout étant soutenu par des ailes. Platon évoque « la démangeaison des ailes », une métaphore certes associée au désir amoureux⁷³⁷, mais traduisant encore le désir de l'homme à se sublimer, et à se surpasser par le vol qui lui donnerait l'accès aux voies célestes.

⁷³⁶Platon, *Phèdre*, 246 a : « κινούν ἡ ψυχὴν, ἐξ ἀνάγκης ἀγέννητόν τε καὶ ἀθάνατον ψυχὴ ἂν εἴη. περὶ μὲν οὖν ἀθανασίας αὐτῆς ἰκανῶς· περὶ δὲ τῆς ιδέας αὐτῆς ὡςδε λεκτέον. οἶον μὲν ἐστὶ, πάντη πάντως θείας εἶναι καὶ μακρᾶς διηγήσεως, ὧ δὲ ἔοικεν, ἀνθρωπίνης τε καὶ ἐλάττονος· ταύτη οὖν λέγωμεν. εὐοικέτω δὴ συμφύτῳ δυνάμει ὑποπτέρου ζεύγους τε καὶ ἡνίοχου. θεῶν μὲν οὖν ἵπποι τε καὶ ἡνίοχοι πάντες αὐτοὶ τε ἀγαθοὶ καὶ ἐξ ἀγαθῶν » « que l'âme, alors, nécessairement, l'âme doit être quelque chose d'ingendré, aussi bien que d'immortel. « Sans doute en est-ce assez pour ce qui concerne son immortalité, mais pour ce qui est de sa nature, voici comment il en faut parler : dire quelle est cette nature est l'objet d'un exposé en tout point absolument divin et bien long, mais dire à quoi elle ressemble, l'objet d'un exposé humain et moins étendu. C'est donc de cette façon qu'il faut que nous en parlions. Elle ressemble, dirai je, à une force à laquelle concourent par nature un attelage et son cocher, l'un et l'autre soutenus par des ailes. Or donc, dans le cas des Dieux, les chevaux, aussi bien que les cochers, sont, eux-mêmes, tous bons comme ils sont faits de bons éléments. »

⁷³⁷Platon, *Phèdre*, 252, a-d... « ἡδονὴν δ' αὖ ταύτην γλυκυτάτην ἐν τῷ παρόντι καρποῦται. ὅθεν δὴ ἐκοῦσα εἶναι οὐκ ἀπολείπεται, οὐδέ τινα τοῦ καλοῦ περὶ πλείονος ποιεῖται, ἀλλὰ μητέρον τε καὶ ἀδελφῶν καὶ ἐταίρων πάντων λέλησται, καὶ οὐσίας δι' ἀμέλειαν ἀπολλυμένης παρ' οὐδὲν τίθεται, νομίμων δὲ καὶ εὐσχημόνων, οἷς πρὸ τοῦ ἐκαλλωπίζετο, πάντων καταφρονήσασα δουλεύειν ἐτοίμη καὶ κοιμᾶσθαι ὅπου ἂν ἔᾳ τις ἐγγυτάτω τοῦ πόθου· πρὸς γὰρ τῷ σέβεσθαι τὸν τὸ κάλλος ἔχοντα ἱατρὸν ἠὔρηκε μόνον τῶν μεγίστων πόνων. τοῦτο δὲ τὸ πάθος, ὧ παῖ καλέ, πρὸς ὃν δὴ μοι ὁ λόγος, ἄνθρωποι μὲν ἔρωτα ὀνομάζουσιν, θεοὶ δὲ ὁ καλοῦσιν ἀκούσας εἰκότως διὰ νεότητά γελάσῃ. λέγουσι δὲ οἶμαι τινες Ὀμηρίδων ἐκ τῶν ἀποθέτων ἐπῶν δύο ἔπη εἰς τὸν ἔρωτα, ὧν τὸ ἕτερον ὑβριστικὸν πάνυ καὶ οὐ σφόδρα τι ἔμμετρον· ὕμνουσι δὲ ὡςδε τὸν δ' ἦτοι θνητοὶ μὲν ἔρωτα καλοῦσι ποτηνόν, ἀθάνατοι δὲ Πτέρωτα, διὰ πτεροφύτορ' ἀνάγκην. τούτοις δὴ ἔξεστι μὲν πείθεσθαι, ἔξεστι δὲ μή· ὅμως δὲ ἡ γὰρ αἰτία καὶ τὸ πάθος τῶν ἐρώτων τοῦτο ἐκεῖνο τηγάνει ὄν. τῶν μὲν οὖν Διὸς ὀπαδῶν ὁ ληφθεὶς ἐμβριθέστερον δύναται φέρειν τὸ τοῦ πτερονύμου ἄχθος· ὅσοι δὲ Ἀρεῶς τε θεραπευταὶ καὶ μετ' ἐκείνου περιεπόλουν, ὅταν ὑπ' Ἐρωτος ἀλώσι καὶ τι οἰθηῶσιν ἀδικεῖσθαι ὑπὸ τοῦ ἐρωμένου, φονικοὶ καὶ ἐτοιμοὶ καθιερέειν αὐτούς τε καὶ τὰ παιδικά. » « la jouissance comme il n'y en a pas de plus douce! C'est évidemment pour cette raison qu'elle ne se laisse pas volontiers éloigner du bel objet et qu'il n'y a personne dont elle fasse plus de cas que de celui-ci : mère,

Dans la plupart des religions, le mot ciel désigne la demeure des dieux et le lieu de séjour des élus et des bienheureux. Le ciel est une manifestation directe de la pérennité et de la sacralité du divin. Le fait de se trouver en haut, d'être élevé signifie être puissant et sacré. Dans les mythes des civilisations anciennes, se devine l'idée d'une unité originelle entre la terre et le ciel. Ils furent arrachés l'un à l'autre et continuent à tenter de se réunir à nouveau : la terre hausse ses sommets vers le ciel et ce dernier féconde de ses pluies la terre.

a.La colère et le Sacré :

La coexistence des contraires abonde dans les récits mythologiques. Cela touche les personnages et les éléments. Les dieux de la mythologie grecque et romaine, étaient également très ambivalents, et revêtaient, paradoxalement, des traits très humains. En effet, l'attitude des dieux envers les hommes est très ambivalente dans les textes antiques. Ils défendent farouchement leurs élus et mènent d'autres à leurs pertes. L'amour ou encore la haine divine paraissent très arbitraires puisqu'un même être peut à la fois jouir de l'affection d'une divinité et en même temps de la haine farouche d'une autre, comme fut le cas pour Ulysse qui jouissait de l'affection d'Athéna, et s'était attiré la colère de Poséidon, ou encore le Barcide qui fut le protégé de Junon, et un ennemi personnel de Jupiter, qui le poursuit avec une agressivité meurtrière. La conduite des Immortels abonde en paradoxes. Ils rejettent les mortels qui les déstabilisent, et légitiment souvent leurs actions très arbitraires voire injustes, en d'autres termes, ils châtient les mortels et se conduisent injustement en faisant preuve du même trait de caractère qui les a offusqués. Les dieux se caractérisent par leur rigidité. C'est donc à une soumission aveugle que convient les textes anciens. L'ambivalence caractériserait ainsi le divin. La conduite des dieux dénote un paradoxe des plus étonnants. Le

frères, camarades, au contraire, elle les oublie tous ; que, par son incurie, elle perde sa fortune, elle n'attache à cela aucune importance ; les bons usages et les belles manières dont jusqu'alors elle s'enorgueillissait, elle les a tous dédaignés, prête à être esclave, prête à dormir où on le lui permettra, au plus près de l'objet de son impatiente passion : elle ne se borne pas en effet à révéler celui qui possède la beauté, elle a découvert l'unique médecin capable de guérir les peines les plus cruelles ! Or, c'est à cet état, ô bel enfant à qui, ne l'oublie pas, s'adresse ce discours, que les hommes donnent le nom d'amour, Erôs; en entendant celui que, pour leur compte, lui donnent les Dieux, tu vas rire, parce que tu es jeune ! Mais, en l'honneur d'Amour, il y a deux vers qui sont, sauf erreur, cités par certains Homérides, lesquels les tirent de leurs archives secrètes, et dont le second pêche, à la fois, tout à fait contre les convenances et, gravement, contre la mesure, et voici ce qu'ils chantent : Tandis que Amour ailé est assurément le nom dont l'appellent les mortels, les Immortels, de leur côté, le nomment l'Emplumé en raison de son pouvoir de faire pousser des plumes... Assertion à laquelle il est loisible d'ajouter foi, loisible aussi de ne pas le faire ! Toujours est-il que la cause de l'état où sont les amants et cet état même sont bien ce que j'ai dit. « Or donc, celui d'entre les suivants de Zeus duquel Amour s'est emparé, est capable de porter avec plus de fermeté le poids du Dieu qui a nom l'Emplumé. Quant à ceux qui, servants d'Arès, ont fait avec lui la procession circulaire, quand ils ont été saisis par Amour et qu'ils s'imaginent avoir subi quelque tort de la part de celui qu'ils aiment, ils sont enclins au meurtre et prêts à se sacrifier eux-mêmes. »

symbolisme très riche dont regorge les récits mythologiques mérite que l'on s'y arrête et qu'on l'examine de près. Mais peut-être que le mythe ou la légende dans leur littéralité était seulement interprété allégoriquement et n'avait point de retombées sur la vie des hommes. Entre les divinités et les mortels, la colère est un grand vecteur de communication. L'*Illiade* ou les *Punica* peuvent se lire comme les traductions des colères divines et humaines, comme une confrontation entre le divin et l'humain. La colère des divinités leur permet de garder leur rang, leur supériorité et réduit les mortels à leur simple condition d'être à la merci de ces forces supérieures. Les mythes sur la colère divine et les châtements qu'elle entraîne sont nombreux.

b. Le mythe d'Icare :

Dans l'examen de la religiosité des mortels, ceux-ci ont toujours eu peur du « courroux divin », et qui sait ce qui serait advenu si les divinités n'ont pas été honorées ? On tenait les dieux pour responsables du respect des serments et de la punition des actes sacrilèges⁷³⁸. Ainsi, la mythologie⁷³⁹ se présente comme un code commun : l'emploi du référent mythique cible la culture du destinataire, ou sous-entend une certaine culture du destinataire : les érudits sont un public idéal. La vérité cachée est à décrypter, le message sous-entendu est à décoder. C'est ce que sous-entend la narration par Virrius, de la fin tragique d'Icare, qu'il raconte à Hannibal⁷⁴⁰:

*« Non est hoc' inquit 'nostri, quod suspicis, aevi:
maiores fecere manus. Cum regna timeret
Dictaei regis (sic fama est) linquere terras
Daedalus inuenit nec toto signa sequenti
orbe dare, aetherias aliena tollere in auras
ausus se penna atque homini monstrare uolatus.
suspensum hic librans media inter nubila corpus
enauit superosque nouus conterruit ales.
natum etiam docuit falsae sub imagine plumae*

⁷³⁸R.L. Fox, *Paiens et Chrétiens : la religion et la vie religieuse dans l'empire romain*, Presses Univ. du Mirail, 1997.

⁷³⁹R. Caillois, *Le mythe et l'homme*, (Cott. « Les Emaû », VI), Paris, Gallimard, 1936.

⁷⁴⁰Silius Italicus, *Punica*, XII, 87-104.

*atemptare uias uolucrum, lapsumque solutis
 pennarum remis et non felicibus alis
 turbida plaudentem uidit freta. dumque dolori
 indulget subito motis ad pectora palmis,
 nescius heu planctu duxit moderante uolatus.
 hic pro nubiuago gratus pia templa meatu
 instituit Phoebi atque audacis exuit alas. »*

(« Ce temple n'est pas un ouvrage de nos jours : il doit sa fondation à nos ancêtres. Dédale, ainsi le raconte la renommée, redoutant les armes du roi de Crète, trouva le moyen de quitter la terre, sans laisser voir au roi qui le poursuivait aucune trace de sa fuite. Il osa s'élever dans les airs sur des ailes, et apprendre à l'homme à voler. Balançant ainsi son corps à travers les nues, il vogua dans l'espace, et, nouvel oiseau, il épouvanta les dieux eux-mêmes. Il avait aussi enseigné à son fils l'art de suivre, avec des ailes factices, la route des habitants de l'air: mais les plumes qui servaient de rames à ce fils se séparent bientôt; il tombe, et Dédale voit le malheureux Icare battant de ses ailes les ondes troublées. Saisi d'une subite douleur, ce père infortuné se frappe la poitrine, et il arrive ici ne sachant point sa route : la douleur seule avait dirigé son vol incertain. Reconnaisant envers Apollon, qui l'a aidé dans son voyage à travers les airs, il lui élève un temple, et y dépose ses plumes audacieuses. »)

Le mythe d'Icare et de son père Dédale, l'habile artisan athénien, - *audacieux* et *apte à terrifier même les dieux* - qui perd son enfant au cours de leur périlleuse traversée apparaît dans l'épopée de Silius. Le mythe d'Icare, on le sait, est un *exemplum*- type de la littérature éthique qui décrit les dangers de l'*hybris* et les vertus opposées de la *mésotès*. Même si le poète flavien évoque un élément positif dans ce mythe : l'arrivée réussie de Dédale et l'érection d'un temple en l'honneur d'Apollon par le père endeuillé ; il est tentant d'avancer que le mythe n'est pas détourné ici de sa fonction canonique, et que sur le plan moral et compte tenu du contexte, il peut servir de prélude à la future chute d'Hannibal (avec tout de même une différence notable : l'échec du père et du fils en ce qui concerne les Barcides). Dédale accompagnant son enfant et lui apprenant à s'élever dans les airs est d'une certaine manière Hamilcar prenant sous son aile son jeune enfant. Icare chute en raison de

son *hybris*⁷⁴¹, car : « les dieux se plaisaient à abaisser ce qui s'élève très haut », selon Hérodote. De même, échouera Hannibal. Le matériel métaphorique de cette légende convient à la configuration de la guerre d'Hannibal. Celui-ci serait un avatar d'Icare⁷⁴²,

⁷⁴¹ Hérodote , VII, 10 : « Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point sa jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. »

⁷⁴²Ovide, Métamorphoses, VIII, 183-235 :« *dumque uolat, gemmae nitidos uertuntur in ignes consistuntque loco specie remanente coronae, qui medius Nixique genu est Anguemque tenentis. Daedalus interea Creten longumque perosus exilium tactusque loci natalis amore clausus erat pelago. "terras licet" inquit "et undas obstruat: et caelum certe patet; ibimus illac: omnia possideat, non possidet aera Minos."* dixit et ignotas animum dimittit in artes naturamque nouat. nam ponit in ordine pennas a minima coeptas, longam breuiore sequenti, ut cliuo creuisse putes: sic rustica quondam fistula disparibus paulatim surgit auenis; tum lino medias et ceris alligat imas atque ita conpositas paruo curuamine flectit, ut ueras imitetur aues. puer Icarus una stabat et, ignarus sua se tractare pericla, ore renidenti modo, quas uaga mouerat aura, captabat plumas, flauam modo pollice ceram molliabat lusuque suo mirabile patris impediēbat opus. postquam manus ultima coepto inposita est, geminas opifex librauit in alas ipse suum corpus motaque pependit in aura; instruit et natum "medio" que "ut limite curras, Icare," ait "moneo, ne, si demissior ibis, unda grauet pennas, si celsior, ignis adurat: inter utrumque uola. nec te spectare Booten aut Helicen iubeo strictumque Orionis ense: me duce carpe uiam!" pariter praecepta uolandi tradit et ignotas umeris accommodat alas. inter opus monitusque genae maduere seniles, et patriae tremuere manus; dedit oscula nato non iterum repetenda suo pennisque leuatus ante uolat comitique timet, uelut ales, ab alto quae teneram prolem produxit in aera nido, hortaturque sequi damnosaeque erudit artes et mouet ipse suas et nati respicit alas. hos aliquis tremula dum captat harundine pisces, aut pastor baculo stiuaue innixus arator uidit et obstipuit, quique aethera carpere possent, credidit esse deos. et iam Iunonia laeua parte Samos (fuerant Delosque Parosque relictæ) dextra Lebinthos erat fecundaque melle Calymne, cum puer audaci coepit gaudere uolatu deseruitque duce caelique cupidine tractus altius egit iter. rapidi uicinia solis mollit odoratas, pennarum uincula, ceras;

aspirant à voler dans les cieux et s'approcher très près des dieux. Nous sommes encline à voir dans le mythe d'Icare une allégorie de l'entreprise titanesque du Barcide.

*tabuerant cerae: nudos quatit ille lacertos,
remigioque carens non ullas percipit auras,
oraque caerulea patrium clamantia nomen
excipiuntur aqua, quae nomen traxit ab illo.
at pater infelix, nec iam pater, "Icare," dixit,
"Icare," dixit "ubi es? qua te regione requiram?"
"Icare" dicebat: pennas aspexit in undis
deuouitque suas artes corpusque sepulcro
condidit, et tellus a nomine dicta sepulti.
Hunc miseri tumulo ponentem corpora nati
garrula limoso prospexit ab elice perdix
et plausit pennis testataque gaudia cantu est,
unica tunc uolucris nec uisa prioribus annis,*

« et tandis que d'un vol rapide elle fend les airs légers, les saphirs dont elle brille sont changés en étoiles : elle conserve sa forme, et se place entre Hercule à genoux et Ophinée, qu'on reconnaît au serpent qu'il tient dans ses mains. Cependant Dédale, que lasse un long exil, ne peut résister au désir si doux de revoir sa patrie. Mais la mer qui l'emprisonne est un obstacle à ses désirs : de la terre et de la mer Minos, dit-il, me ferme le passage, la route de l'air est libre, et c'est par là que j'irai. Que Minos étende son empire sur la terre et sur les flots, le ciel du moins n'est pas sous ses lois. Il dit, et d'un art inconnu occupant sa pensée, il veut vaincre la nature par un prodige nouveau. Il prend des plumes qu'il assortit avec choix : il les dispose par degrés suivant leur longueur; il en forme des ailes. Telle jadis la flûte champêtre se forma, sous les doigts de Pan, en tubes inégaux. Avec le lin, Dédale attache les plumes du milieu; avec la cire, celles qui sont aux extrémités. Il leur donne une courbure légère; elles imitent ainsi les ailes de l'oiseau. Icare est auprès de lui; ignorant qu'il prépare son malheur, tantôt en folâtrant il court après le duvet qu'emporte le Zéphyr, tantôt il amollit la cire sous ses doigts, et par ses jeux innocents, il retarde l'admirable travail de son père. Dès qu'il est achevé, Dédale balance son corps sur ses ailes; il s'essaie, et s'élève suspendu dans les airs. En même temps, il enseigne à son fils cet art qu'il vient d'inventer : "Icare, lui dit-il, je t'exhorte à prendre le milieu des airs. Si tu descends trop bas, la vapeur de l'onde appesantira tes ailes; si tu voles trop haut, le soleil fondra la cire qui les retient. Évite dans ta course ces deux dangers. Garde-toi de trop approcher de Bootès, et du char de l'Ourse, et de l'étoile d'Orion. Imite-moi, et suis la route que je vais parcourir". Il lui donne encore d'autres conseils. Il attache à ses épaules les ailes qu'il a faites pour lui; et dans ce moment les joues du vieillard sont mouillées de larmes; il sent trembler ses mains paternelles; il embrasse son fils, hélas ! pour la dernière fois: et bientôt s'élevant dans les airs, inquiet et frémissant, il vole devant lui. Telle une tendre mère instruit l'oiseau novice encore, le fait sortir de son nid, essaie et dirige son premier essor. Dédale exhorte Icare à le suivre; il lui montre l'usage de son art périlleux; il agite ses ailes, se détourne, et regarde les ailes de son fils. Le pêcheur qui surprend le poisson au fer de sa ligne tremblante, le berger appuyé sur sa houlette, et le laboureur sur sa charrue, en voyant des mortels voler au-dessus de leurs têtes, s'étonnent d'un tel prodige, et les prennent pour des dieux. Déjà ils avaient laissé à gauche Samos, consacrée à Junon; derrière eux étaient Délos et Paros. Ils se trouvaient à la droite de Lébynthos et de Calymné, en miel si fertile, lorsque le jeune Icare, devenu trop imprudent dans ce vol qui plaît à son audace, veut s'élever jusqu'au cieux, abandonne son guide, et prend plus haut son essor. Les feux du soleil amollissent la cire de ses ailes; elle fond dans les airs; il agite, mais en vain, ses bras, qui, dépouillés du plumage propice, ne le soutiennent plus. Pâle et tremblant, il appelle son père, et tombe dans la mer, qui reçoit et conserve son nom. Son père infortuné, qui déjà n'était plus père, s'écriait cependant : "Icare ! où es-tu ? Icare ! dans quels lieux dois-je te chercher ?" Il aperçoit le fatal plumage qui flotte sur les eaux. Alors il maudit un art trop funeste; il recueille le corps de son fils, l'ensevelit sur le rivage, et ce rivage retient aussi son nom. La perdrix, sur un rameau, fut témoin de la douleur de Dédale, lorsqu'il plaçait dans le tombeau les restes de son fils. Elle battit de l'aile, et par son chant elle annonça sa joie. C'était alors un oiseau unique dans son espèce, on n'en avait point vu de semblable dans les premiers âges. »

CHAPITRE II

Religion et théâtre

Le poète latin, Plaute, se montre très favorable à Hannon, le Carthaginois, dans sa comédie le *Poenulus*. Serait-il question d'une mise en scène théâtrale ici ? Ou est-il plutôt question d'un message codé visant à rétablir la paix et à assimiler l'ennemi d'hier dans le tissu du paysage romain ?

II.1. Plaute et le « *Petit Carthaginois* :

II.1. a. *Caractérisation d'Hannon*

En effet, dans cette comédie, le Carthaginois Hannon, parcourt le monde à la recherche de ses deux filles et de son neveu enlevés très jeunes de Carthage. Il exerce la profession de marchand. Le portrait de ce Punique est particulièrement digne d'intérêt dans la mesure où il est : «The earliest extant portrayal of a Carthaginian in early latin literature»⁷⁴³. S'agissant d'un Carthaginois c'est-à-dire d'un natif de la cité qui vient de s'entre-déchirer avec Rome: « One might expect a play... to reflect the hostility and bitterness of post-war public

⁷⁴³ G.F. Franko, « The characterization of Hanno in Plautus' *Poenulus* », *AJP*, 117 (3) 1996, p. 425.

statement. »⁷⁴⁴ En fait, il paraît bien hardi de la part de Plaute de présenter un personnage punique devant une audience qui avait cruellement souffert d'une guerre qui a duré longtemps. Ce qui est encore plus hardi, est la caractérisation de ce Carthaginois. En effet, de nombreux savants ont noté, dans leur quasi-totalité que le croquis de ce Punique est brossé par le poète latin d'une façon surprenante: «Au lieu de peindre un Carthaginois muni de tous les défauts, réels ou légendaires de sa race, Plaute le présente comme un modèle de piété et d'amour paternel plus fait pour attendrir que pour indigner»⁷⁴⁵. C'est un personnage sympathique «He is not villain. Modern readers familiar with the anti-punic discourse prevalent through latin literature are continually struck by the sympathetic of this Carthaginian specially since *Poenulus* was composed when the second Punic War was in recent memory. »⁷⁴⁶ Franko écrit en outre : «Readers of Plautus' *Poenulus* are struck by the "generally" sympathetic portrayal of the title character Hanno, a portrayal somewhat surprising to us since the play was composed shortly after the Second punic War »⁷⁴⁷. En outre, A. S. Gratwick signale très justement que le portrait du héros de Plaute dans le *Poenulus* : « is sympathetic and there is no trace of xenophobia although the play was certainly produced within Hanibal's lifetime... »⁷⁴⁸. Par ailleurs, Galinsky note avec justesse que : «The *Poenulus* is remarkable for the surprisingly sympathetic characterization of the Carthaginian Hannon»⁷⁴⁹

En fait, Hannon fait son entrée sur scène au commencement du cinquième acte. C'est un personnage typiquement carthaginois, à commencer par son aspect extérieur qui révèle, à coup sûr, son appartenance ethnique⁷⁵⁰. Nous imaginons que l'audience romaine est nécessairement frappée par l'air exotique d'Hannon et de sa compagnie. Flanquée par un cortège de vieux esclaves aux anneaux dans les oreilles⁷⁵¹ et vêtu à la manière de ses compatriotes de la fameuse tunique punique sans manteau et sans ceinture, le Carthaginois fait une entrée spectaculaire devant l'audience romaine. En fait, Hannon est un Carthaginois dont l'accoutrement exotique rend pittoresque, voire ridicule. Mais en réalité, il est plutôt

⁷⁴⁴ R.A.E. Palmer , *op.cit.* p.31.

⁷⁴⁵ A. Ernout, éd. *Plaute*, Tome V, Paris, 1937, p. 167.

⁷⁴⁶ G.F. Franko, *ibid.*

⁷⁴⁷ G.F. Franko, « Incest and ridicule in the *Poenulus* of Plautus », *CQ* 45, 1995, p. 250.

⁷⁴⁸ A.S. Gratwick, « Drama », dans *Cambridge history of classical literature*, Cambridge, 1982, 2, P. 94.

⁷⁴⁹ K. Galinsky, « Plautus *Poenulus* and the cult of Venus Erycina » dans *Hommages à Marcel Renard*, Bruxelles, 1969, 1, p. 368.

⁷⁵⁰ *Poenulus*, 977.

⁷⁵¹ *Poenulus*, 981 « *qui a incedunt cum anulatis auribus* ».

question ici d'une agréable et plaisante caricature sans la moindre méchanceté, ou encore, d'un contraste entre les préjugés portant sur l'apparence et la réalité. La première tirade de ce personnage est prononcée en punique. Plaute fait, ensuite, suivre cette tirade en punique d'une traduction latine. Non seulement Hannon a, aux yeux des spectateurs romains un aspect caricatural, mais encore il s'exprime dans une langue, le moins qu'on puisse en dire, pour des Romains, très différente, vu la grande différence ne serait-ce qu'entre les systèmes phonétiques des deux langues.

Du reste, le discours du Carthaginois a été l'objet de plusieurs analyses pénétrantes⁷⁵². M. Sznycer, entre autres, dans son excellente étude sur les passages puniques du *Poenulus* a démontré que ces vers sont bel et bien du Punique et non un charabia quelconque⁷⁵³. En effet, la tirade inaugurale du Carthaginois est une ardente prière adressée aux divinités de la cité pour invoquer leur assistance:

*Deos deas que ueneror qui hanc urbem colunt
Vt quod de mea re huc veni riteuenerim
Measque hic ut gnatas et mei fratris filium
Reperire me siritis, di vostram fidem*

«Je vénère les dieux et les déesses qui habitent cette ville
que mon voyage ici soit un voyage, qu'il
me conduise à mon but. Permettez que je retrouve mes
Filles et mon neveu, ô justes dieux. »⁷⁵⁴

Il est aisé de remarquer que Plaute a été particulièrement attentif à introduire solennellement son personnage et à insister d'emblée sur son caractère pieux. Nous supposons

⁷⁵² M.Sznycer, *Les passages puniques en transcription latine dans le Poenulus de Plaute*, Paris, 1967 ; Gratwick A.S., « Hanno 's punic speech in the *Poenulus* », *Hermes*, 99,1971.

⁷⁵³ M.Sznycer, *op.cit.*p132.

⁷⁵⁴ *Poenulus*, 950-954.

qu'il gagne, d'entrée de jeu, la sympathie et l'admiration de l'audience romaine étant donné que la *pietas* est une qualité hautement appréciée par les Romains. « Hanno's opening lines in both languages immediately gain the hear's sympathy and make the chief attributes of his character apparent by stating that he honors the gods and goddess who (*hac urbem colunt*) ». ⁷⁵⁵ Il y a lieu de rappeler, à ce propos, la remarque de Galinsky : «[...] ad his introduction of himself (Hannon) in these terms (*deos deasque veneror*) is paralleled in its explicitness only by that of the most pious of all Romans Aeneas [*Aeneide* I. 370-380] » ⁷⁵⁶. Nous nous rallions ici à ce savant qui trouve que le Carthaginois Hannon serait le rival de plus Aeneas par sa piété. D'ailleurs, A.S. Gratwick, dans cette même optique écrit : « who (Hanno) displays the very virtues of an Aeneas steadfastness and piety. » ⁷⁵⁷. Par ailleurs, la *pietas* du Carthaginois n'a fait défaut à aucun moment de la pièce : « The key motive of Hanno's character is his piety towards the gods.» ⁷⁵⁸ Ses prières ponctuent toute la comédie : « Hanno whose name means "blest" prays more sincerely and more consistently than any other Plautine character » ⁷⁵⁹ D'ailleurs, J.A. Hanson, qui a consacré une étude à la religion chez Plaute, a placé Hannon à la tête des plus pieux personnages du corpus plautinien ⁷⁶⁰. Le poète latin semble, donc, dans cette pièce, placer le Punique au-dessus de tous les autres personnages. La *pietas* d'Hannon semble imprégner toute la comédie. Son *invicta pietas* ⁷⁶¹ va encore être révélée par les autres personnages de la pièce : «He is a model of piety which is pointed out repeatedly» ⁷⁶². La nourrice Giddenis s'adresse à son maître en ces termes:

« *Tua pietas plane auxilio fuit*
Quom huc aduenisti hodie in ipso tempore » ⁷⁶³

Quelques lignes plus loin, Adelphasie apostrophera ainsi son père:

⁷⁵⁵ R.E.A.Palmer, *op.cit.* p34.

⁷⁵⁶ K.Galinsky, *op.cit.* p. 360

⁷⁵⁷ A.S. Gratwick , *op.cit.* p. 94.

⁷⁵⁸ J.A.Hanson, « Plautus as a sourcebook of Roman Religion », *TAPA*, 90. 1959, p. 48-102.

⁷⁵⁹ G.F. Franko , *op.cit.* p. 441.

⁷⁶⁰ J.A. Hanson , *op.cit.* p.92.

⁷⁶¹ *Poenulus*, 1090-1091.

⁷⁶² K. Galinsky, *op.cit.* p. 358.

⁷⁶³ *Poenulus*, 1137-1138.

*Mi pater, tua pietas plane nobis auxilio fuit*⁷⁶⁴

Les deux vers placés dans les bouches des deux personnages frappent par leur analogie. Cela ne sert, bien évidemment, qu'à mieux faire rehausser l'exemplaire pietas du Carthaginois qui, d'ailleurs, semble se conduire d'une manière tout-à-fait conforme à la morale romaine. En effet dans le contexte romain, la pietas implique la double exigence d'honorer ses engagements envers les divinités et envers la famille. Cicéron, donne de la pietas la définition suivante : « *Religionem eam, quae in metu et caerimonia deorum sit, appellant; pietatem, quae erga patriam aut parentes aut alios sanguine coniunctos officium conseruare moneat; gratiam, quae in memoria et remuneratione officiorum et honoris et amicitiarum obseruantiam teneat; uindicationem, per quam uim et contumeliam defendendo aut ulciscendo propulsamus a nobis et nostris, qui nobis cari esse debent, et per quam peccata punimur; obseruantiam, per quam aetate aut sapientia aut honore aut aliqua dignitate antecedentes ueremur et colimus; ueritatem, per quam damus operam, ne quid aliter, quam confirmauerimus, fiat aut factum aut futurum sit* ». ⁷⁶⁵

(« La crainte des dieux et les cérémonies de leur culte constituent la religion. La piété est le sentiment qui nous avertit de nos devoirs envers la patrie, nos parents, ceux qui nous appartiennent par le sang. La reconnaissance consiste dans les égards qu'inspirent le souvenir des bienfaits, des honneurs et de l'amitié, et le désir d'y répondre. La vengeance punit ou repousse la violence, ou l'affront fait à nous ou à ceux que nous devons chérir; et c'est aussi par elle que nous punissons les crimes. On entend par le respect, les marques de déférence et de vénération que nous donnons à l'âge, à la sagesse, aux honneurs ou aux dignités. »)

Pour ce qui est de la *pietas erga liberos*, Hannon obéit tout à fait à la conception romaine de cette composante de la *pietas*. La recherche épineuse dans laquelle il s'était engagé en est le parfait témoignage. «He is a paragon of piety and a loving and provident paterfamilias»⁷⁶⁶ En insistant sur l'affection portée par ce Carthaginois à ses enfants, Plaute aurait choisi, comme l'a noté Franko, de s'opposer au stéréotype romain selon lequel les Carthaginois commettaient volontiers des infanticides en sacrifiant leurs propres enfants à leurs divinités « Hanno's search for his daughters confounds the prevalent stereotype of Punic pietas. Punic piety normally means sacrificing children not saving them. As Plautus' near contemporary

⁷⁶⁴ *Poenulus*, 1277.

⁷⁶⁵ Cicéron, *De Inventione*, 2, 66.

⁷⁶⁶ Galinsky K., *op.cit* p. 361.

Ennius observed (*Poeni soliti duos sacrificare puellos*)⁷⁶⁷ Since the sacrifice of children was a widely reported feature of Punic culture, Hanno's devotion to his children is all the more exceptional and noteworthy»⁷⁶⁸. Hannon ne doit pas à sa seule piété l'admiration dont il est digne auprès du public. Sa conduite généreuse envers son neveu orphelin est un autre témoignage de sa sympathie et de sa grandeur d'âme. En fait, Hannon, propose à son neveu, Agorastoclès, de bonne grâce, de lui restituer son héritage⁷⁶⁹

*Haud postulo aliter, restituentur omnia
Suam sibi rem saluam sistam, si illo advenerit.*

Bref, Hannon est un personnage sympathique, un père modèle, un homme d'une dévotion hors du commun, un oncle généreux et un honnête homme. Assurément, tous ces traits de caractère ne sont pas introduits par le poète latin ou sortis de son imagination. Ils lui viennent, directement de son modèle grec. En fait, pour les Athéniens, les Carthaginois étaient peut-être des étrangers sympathiques. D'ailleurs, Aristote a longuement parlé de la perfection des institutions carthagoises⁷⁷⁰

En plus, le théâtre grec a depuis le cinquième siècle rejeté toute xénophobie et a énoncé les principes d'un humanisme cosmopolite. Il est donc bien probable que Plaute, puisant ses principes dans l'idéologie théâtrale anti-raciste grecque a été contraint de calquer son modèle grec et de reprendre à son compte cette idéologie théâtrale venue de la Grèce.

Ainsi on pourrait nous objecter que le poète latin s'est contenté de traduire l'original hellénique et qu'il n'y a donc aucune volonté de sa part de montrer sous un jour favorable un

⁷⁶⁷ Ennius, *Annales*, frg.214.

⁷⁶⁸ G.F. Franko, *op.cit.* p. 442.

⁷⁶⁹ Plaute, *Poenulus*, 1082-1083. « Je ne demande pas mieux, tout lui sera rendu. Je lui rendrai son bien en entier, lorsqu'il sera revenu là-bas. »

⁷⁷⁰ Aristote, *Politique*, II, XI, 1-16 : « Carthage paraît encore jouir d'une bonne constitution, plus complète que celle des autres Etats sur bien des points.....ces trois gouvernements de Crète, de Sparte et de Carthage ont de grands rapports entre eux, et ils sont très supérieurs à tous les gouvernements connus. Les Carthaginois en particulier ont des institutions excellentes; et ce qui prouve bien toute la sagesse de leur constitution, c'est que, malgré la part de pouvoir qu'elle accorde au peuple, on n'a jamais à Carthage de changement de gouvernement, et qu'elle n'a eu, chose remarquable, ni émeute, ni tyran.... Carthage est plus prudente (que Sparte) et ne demande pas ses rois à une famille unique...., elle s'en remet à l'élection et non à l'âge pour amener le mérite au pouvoir ».

compatriote d'Hannibal et qu'il n'a pas non plus choisi spécialement de peupler de Puniques sa comédie étant donné qu'ils étaient déjà dans la pièce grecque originale. Nous pourrions répliquer qu'il y avait certainement des raisons qui ont dicté au poète de choisir un tel sujet et qu'il n'était pas contraint à calquer son modèle grec puisqu'il aurait pu, tout simplement, ne pas adapter le *Karchedonios* s'il ne partageait pas le point de vue du poète grec. Même si, dans la comédie hellénique, le Carthaginois était déjà présenté comme étant extrêmement pieux, Plaute, nous semble-t-il, a adopté délibérément pour garder à son personnage ce trait de caractère. En plus, nous pensons que le public romain n'est pas censé connaître obligatoirement le modèle grec pour que Plaute soit forcé à s'y conformer et à reproduire un portrait semblable point par point à l'original. Quoiqu'il en soit, que la *pietas* d'Hannon soit une invention de Plaute ou qu'il l'ait déjà trouvée dans l'original grec, « We should not underestimate the boldness of portraying a Carthaginian with Roman *pietas* so soon after the Hannibalic War.»⁷⁷¹ Plaute aurait, selon Franko, présenté aux Romains un Carthaginois « Who challenged that Carthaginians lacked this virtue (*pietas*) »⁷⁷².

On pourrait, par ailleurs, se demander si Plaute n'a pas choisi de mettre en exergue ce trait de caractère par simple jeu si l'on sait que « Plautus sometimes exploits the unexpected subversion of *pietas* for comic effect as at *Pseudolus* 120-122. (*Pseudolus*: ...*tuum tangam patrem*. *Calidarus*: ...*pietatis causa, vel etiam matrem quo que*. »⁷⁷³ Mais quand il est question du *Poenulus*, Franko écrit : « Hannon, Giddenis ad Adelphasium are sincere in their praise of his *pietas*. »⁷⁷⁴

En outre, il est primordial de noter que le cadre temporel de la pièce est à mettre en strict rapport avec l'appartenance des protagonistes. En fait, l'action se déroule à Calydon, le jour des Aphrodisies de Vénus du Mont Eryx. Il va sans dire que ce détail temporel est fort en connotations, comme l'a déjà noté Galinsky qui a écrit : « It appears more than providential that the cast of the *Poenulus* includes five Carthaginian Characters.»⁷⁷⁵ vu que : «The Erycina had been the Carthage oriented goddess»⁷⁷⁶. Galinsky interprète cette donnée temporelle fournie par le poète latin comme étant une occasion pour montrer que : « The enemy had been

⁷⁷¹ G.F. Franko, *op.cit.* p. 442.

⁷⁷² *Idem*.

⁷⁷³ G.F. Franko, *op.cit.* p. 443.

⁷⁷⁴ *Idem*.

⁷⁷⁵ K. Galinsky, *op.cit.* p. 363.

⁷⁷⁶ *Idem*.

conquered by Rome not only physically, but spiritually as well.»⁷⁷⁷ du moment que : « The goddess was won over the Carthaginian to the Roman side. »⁷⁷⁸. Toutefois, nous pensons tout à fait autrement. Nous trouvons que l'allusion à l'origine punique de la déesse est une manière de signifier que les Romains ont été, à certains égards, fortement influencés par les Carthagois.

Les Carthagois sont ainsi, les adorateurs d'Astarté, déesse de la prostitution sacrée, qui néanmoins, fit son entrée à Rome.

II. 1.b. Vénus Erycine / Ashtart (Astarté):

Ashtart est la déesse phénicienne par excellence, celle de la guerre, de l'amour et de la fécondité. Elle est adorée en Phénicie et à Chypre. Elle était aussi vénérée à Malte et à Pyrgi où elle était assimilée à Uni par les Etrusques. Elle avait un temple à Carthage. Ses attributs sont la colombe et le croissant de lune. Elle a souvent emprunté son apparence à une grande divinité égyptienne dont elle se rapprochait beaucoup, Hathor.

Le culte qui lui était consacré, celui de la prostitution sacrée a toujours suscité la curiosité des commentateurs.

C'était aux Phéniciens voyageurs et commerçants que le culte de cette déesse dut sa très grande diffusion en Méditerranée. Le culte d'Ashtart semble avoir connu son épanouissement le plus éclatant dans les cités phéniciennes de Méditerranée occidentale et surtout en Afrique du Nord. Pour la Sicile, il y a le célèbre temple d'Eryx ; les vieilles traditions orientales de Mésopotamie et de Chypre semblent avoir trouvé là un terrain favorable et peut-être des rites locaux similaires⁷⁷⁹. Ashtart se présente presque dans tous les panthéons sémitiques sous des nominations diverses, Ishtar en Mésopotamie, Ashtart en Syrie-Palestine comme dans toutes les autres cités phéniciennes d'Orient et d'Occident : Tyr, Sidon, Mozia, Eryx, Malte.

⁷⁷⁷ K.Galinsky, *op.cit.* p. 364.

⁷⁷⁸ *Idem.*

⁷⁷⁹ Sur le culte d'Astarté, notamment au mont Éryx, voir Corinne Bonnet, *Astarté. Dossier documentaire et perspectives historiques*, Rome, 1996, p. 115 et suiv.

Dans le langage punique et selon saint Augustin⁷⁸⁰, Astarté est la même que la déesse Héra / Junon ; elle était reconnue comme la reine du ciel et des astres.

Hérodote⁷⁸¹ signale, l'existence de la prostitution sacrée à Chypre, ce qui nous rappelle le récit de la fondation de Carthage et l'enlèvement des quatre-vingt jeunes filles par Elissa et ses compagnons :

« ὁ δὲ δὴ αἴσχιτος τῶν νόμων ἐστὶ τοῖσι Βαβυλωνίοισι ὅδε? δεῖ πᾶσαν γυναιῖκα ἐπιχωρίην ἰζομένην ἐς ἶρόν Ἀφροδίτης ἅπαζ ἐν τῇ ζόῃ μιχθῆναι ἀνδρὶ ξείνω. πολλαὶ δὲ καὶ οὐκ ἀξιούμεναι ἀναμίσγεσθαι τῆσι ἄλλησι, οἷα πλούτῳ ὑπερφρονέουσαι, ἐπὶ ζευγέων ἐν καμάρησι ἐλάσασαι πρὸς τὸ ἶρόν ἐστᾶσι? θεραπήη δὲ σφι ὀπισθε ἔπεται πολλή. αἱ δὲ πλεῦνες ποιεῦσι ὧδε? ἐν τεμένει Ἀφροδίτης κατέαται στέφανον περὶ τῆσι κεφαλῆσι ἔχουσαι θώμιγγος πολλαὶ γυναιῖκες? αἱ μὲν γὰρ προσέρχονται, αἱ δὲ ἀπέρχονται. σχοινοτενέες δὲ διέξοδοι πάντα τρόπον ὁδῶν ἔχουσι διὰ τῶν γυναικῶν, δι? ὧν οἱ ξεῖνοι διεξιόντες ἐκλέγονται? ἔνθα ἐπεὰν ἴζηται γυνή, οὐ πρότερον ἀπαλλάσσεται ἐς τὰ οἰκία ἢ τίς οἱ ξείνων ἀργύριον ἐμβαλῶν ἐς τὰ γούνατα μιχθῆ ἔξω τοῦ ἶροῦ? ἐμβαλόντα δὲ δεῖ εἰπεῖν τοςόνδε? "ἐπικαλέω τοι τὴν θεὸν Μύλιττα". Μύλιττα δὲ καλέουσι τὴν Ἀφροδίτην Ἀσσύριοι. τὸ δὲ ἀργύριον μέγαθος ἐστὶ ὅσον ὧν? οὐ γὰρ μὴ ἀπόσηται? οὐ γὰρ οἱ θέμις ἐστί? γίνεται γὰρ ἶρόν τοῦτο τὸ ἀργύριον. τῷ δὲ πρώτῳ

⁷⁸⁰ *Questions sur l'Heptateuque. Juges. XVI* « Baal et les Astarté ne diffèrent pas de Jupiter et des idoles de Junon. — « Et ils servirent Baal et les Astarté. » On dit que chez les peuples de ces contrées, Baal est le nom de Jupiter, et Astarté celui de Junon, et on pense en trouver la preuve dans la langue punique. Dans cette langue, en effet, Baal paraît signifier le Seigneur; de là *Baalsamen*, pour dire le *Seigneur du ciel*; car *Samen* signifie les *Cieux*. Quant à Junon, sans aucun doute, son nom dans cette langue, est Astarté. Comme il y a une grande conformité entre la langue punique et celle de l'Écriture, on croit avec raison que l'Écriture, en disant que les enfants d'Israël adorèrent Baal et Astarté, a voulu parler de Jupiter et de Junon. Ce n'est pas une difficulté que le nom d'Astarté, c'est-à-dire de Junon, ne soit pas au singulier, mais au pluriel, comme s'il y avait plusieurs Junon. L'Écriture a en vue la multitude des idoles représentant cette déesse; chacune de ces idoles portait le nom de Junon : il y avait donc, suivant l'Écriture, autant de *Junons* qu'il y avait de ces idoles. Je pense que si le nom de Jupiter est au singulier, et celui de Junon au pluriel, c'est uniquement une variété de style. On aurait pu également désigner plusieurs *Jupiter*, à cause de la multitude des idoles de ce dieu. Les exemplaires grecs des Septante portent le nom de Junon au pluriel; dans les versions latines ce nom est au singulier. Dans une de ces versions faite, non sur les Septante, mais sur le texte hébreu, nous lisons Astaroth, et au lieu de Baal, *Baalim*. Si par hasard, ces noms ont une autre signification dans la langue hébraïque ou syriaque, ils n'en désignent pas moins des divinités fausses et étrangères qu'Israël n'aurait pas dû servir. »

⁷⁸¹ Hérodote, *Histoires*, I, 199.

ἐμβάλονται ἔπεται οὐδὲ ἀποδοκιμᾶ οὐδένα. ἐπεὰν δὲ μιχθῆ, ἀποσιωσαμένη τῆ θεῶ ἀπαλλάσσεται ἐς τὰ οἰκία, καὶ τῷ τούτου οὐκ οὔτω μέγα τί οἱ δώσεις ὥς μιν λάμψει. ὅσαι μὲν νυν εἶδεός τε ἐπαμμέναι εἰσὶ καὶ μεγάθεος, ταχὺ ἀπαλλάσσονται, ὅσαι δὲ ἄμορφοι αὐτέων εἰσὶ, χρόνον πολλὸν προσμένουσι οὐ δυνάμεναι τὸν νόμον ἐκπλῆσαι? καὶ γὰρ τριέτεα καὶ τετραέτεα μετεζέτεραι χρόνον μένουσι. ἐνιαχῆ δὲ καὶ τῆς Κύπρου ἐστὶ παραπλήσιος τούτῳ νόμος. »

« Les Babyloniens ont une loi bien honteuse. Toute femme née dans le pays est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au temple de Vénus, pour s'y livrer à un étranger. Plusieurs d'entre elles, dédaignant de se voir confondues avec les autres, à cause de l'orgueil que leur inspirent leurs richesses, se font porter devant le temple dans des chars couverts. Là, elles se tiennent assises, ayant derrière elles un grand nombre de domestiques qui les ont accompagnées ; mais la plupart des autres s'asseyent dans la pièce de terre dépendante du temple de Vénus, avec une couronne de ficelles autour de la tête. Les unes arrivent, les autres se retirent. On voit en tout sens des allées séparées par des cordages tendus : les étrangers se promènent dans ces allées, et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut retourner chez elle que quelque étranger ne lui ait jeté de l'argent sur les genoux, et n'ait eu commerce avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, en lui jetant de l'argent, lui dise : J'invoque la déesse Mylitta. Or les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta. Quelque modique que soit la somme, il n'éprouvera point de refus, la loi le défend ; car cet argent devient sacré. Elle suit le premier qui lui jette de l'argent, et il ne lui est pas permis de repousser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de ce qu'elle devait à la déesse, en s'abandonnant à un étranger, elle retourne chez elle. Après cela, quelque somme qu'on lui donne, il n'est pas possible de la séduire. Celles qui ont en partage une taille élégante et de la beauté ne font pas un long séjour dans le temple ; mais les laides y restent davantage, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la loi : il y en a même qui y demeurent trois ou quatre ans. Une coutume à peu près semblable s'observe en quelques endroits de l'île de Chypre. »

La prostitution sacrée se pratiquait donc à Babylone et à Chypre, selon Hérodote. Les femmes, de toutes conditions, devaient se rendre au temple d'Aphrodite, et attendre qu'un visiteur leur jette de l'argent sur les genoux en invoquant la déesse. Elles devaient alors le suivre à l'extérieur du temple et accepter la somme d'argent proposée quelle qu'elle soit. Ces

femmes, d'après le témoignage d'Hérodote ne pouvaient pas quitter l'enceinte du temple, avant d'avoir satisfait à cette coutume, et Hérodote d'ajouter - cruellement- que les femmes laides pouvaient attendre jusqu'à quatre années.

Les sources épigraphiques qu'elles soient phéniciennes ou puniques sont généralement discrètes au sujet de ce type de prostitution.

D'après les auteurs anciens, les temples de Paphos à Chypre (Hérodote, I, 199), d'Eryx en Sicile⁷⁸², étaient connus pour la pratique de la prostitution sacrée. Sicca Veneria était réputée

⁷⁸² Polybe, I,55 : «*Τούτου δὲ συμβάντος τὰ μὲν τῶν Καρχηδονίων αὐθις ἀνέκυψε καὶ πάλιν ἐπιρρεπεστέρως εἶχε τὰς ἐλπίδας, οἱ δὲ Ῥωμαῖοι πρότερον μὲν ἐπὶ ποσὸν ἠτυχηκότες τότε δ' ὀλοσχερώς ἐκ μὲν τῆς θαλάττης ἐξέβησαν, τῶν δ' ὑπαίθρων ἐπεκράτουν· Καρχηδόνιοι δὲ τῆς μὲν θαλάττης ἐκυρίεουν, τῆς δὲ γῆς οὐχ ὅλως ἀπήλιζον. μετὰ δὲ ταῦτα πάντες ἐπὶ μὲν τοῖς ὄλοις ἐσχετλιάζον, οἱ τ' ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ τὰ περὶ τὸ Λιλύβαιον στρατόπεδα, διὰ τὰ προειρημένα συμπτώματα· τῆς γε μὴν προθέσεως οὐκ ἀφίσταντο τῆς κατὰ τὴν πολιορκίαν, ἀλλ' οἱ μὲν ἐχορήγουν κατὰ γῆν ἀπροφασίστως, οἱ δὲ προσεκαρτέρουν ταύτη κατὰ τὸ δυνατόν. ὁ δ' Ἰούνιος ἀνακομισθεὶς ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἐκ τῆς ναυαγίας καὶ περιπαθῆς ὧν, ἐγένετο πρὸς τὸ καινοτομήσαι τι καὶ πρᾶξαι τῶν δεόντων, σπουδάζων ἀναμαχέσασθαι τὴν γεγενημένην περιπέτειαν. διὸ καὶ βραχείας αὐτῷ παραπεσοῦσης ἀφορμῆς, καταλαμβάνει πραξικοπήσας τὸν Ἐρῦκα καὶ γίνεται τοῦ τε τῆς Ἀφροδίτης ἱεροῦ καὶ τῆς πόλεως ἐγκρατῆς. ὁ δ' Ἐρῦξ ἔστι μὲν ὄρος παρὰ θάλατταν τῆς Σικελίας ἐν τῇ παρὰ τὴν Ἰταλίαν κειμένη πλευρᾷ μεταξὺ Δρεπάνων καὶ Πανόρμου, μᾶλλον δ' ὄμορον καὶ συνάπτον πρὸς τὰ Δρέπανα, μεγέθει δὲ παρὰ πολὺ διαφέρον τῶν κατὰ τὴν Σικελίαν ὄρων πλην τῆς Αἴτνης. τούτου δ' ἐπ' αὐτῆς μὲν τῆς κορυφῆς, οὐσῆς ἐπιπέδου, κεῖται τὸ τῆς Ἀφροδίτης τῆς Ἐρῦκίνης ἱερόν, ὅπερ ὁμολογουμένως ἐπιφανέστατόν ἐστι τῷ τε πλούτῳ καὶ τῇ λοιπῇ προστασίᾳ τῶν κατὰ τὴν Σικελίαν ἱερῶν· ἡ δὲ πόλις ὑπ' αὐτὴν τὴν κορυφὴν τέτακται, πάνυ μακρὰν ἔχουσα καὶ προσάντη πανταχόθεν τὴν ἀνάβασιν. ἐπὶ τε δὴ τὴν κορυφὴν ἐπιστήσας φυλακὴν, ὁμοίως δὲ καὶ τὴν ἀπὸ Δρεπάνων πρόσβασιν ἐτήρει φιλοτίμως ἀμφοτέρους τοὺς τόπους καὶ μᾶλλον ἔτι τὸν τῆς ἀναβολῆς, πεπεισμένος οὕτως καὶ τὴν πόλιν ἀσφαλῶς καὶ τὸ σὺμ παν ὄρος ὑφ' αὐτὸν ἔξειν.* » «*Cet accident, qui rétablissait la situation des Carthaginois et raffermissait leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déjà si éprouvés précédemment ; ils renoncèrent à tenir la mer et cherchèrent seulement à dominer sur terre ; supériorité que les Carthaginois, une fois maîtres de la mer, ne désespéraient pas de leur enlever. Ces malheurs publics furent vivement déplorés à Rome et au camp de Lilybée. On n'abandonna pas pour cela le siège entrepris ; le ravitaillement continuait à se faire par voie de terre; sans aucune difficulté, et l'attaque était poussée aussi vivement que possible. Dès son arrivée au camp, Junius, désespéré de son naufrage, chercha de toutes ses forces à réparer par quelque brillant exploit le désastre qu'il avait subi. Une modeste occasion s'offrit à lui : il noua des intrigues à Éryx et put occuper le temple d'Aphrodite, puis la ville elle-même. Éryx {Monte San Giuliano} est une hauteur située sur la côte de Sicile qui fait face à l'Italie, entre Drépane et Palerme, plus voisine de Drépane, touchant même à cette ville; c'est de beaucoup la plus haute des montagnes de la Sicile après l'Etna. Sur son sommet en plate-forme s'élève le temple d'Aphrodite Érycine, le plus riche et le plus beau sans contredit des sanctuaires siciliens ; la ville est bâtie un peu au-dessous du sommet; on n'y peut accéder, de quelque côté qu'on l'aborde, que par un chemin long et escarpé. Junius plaça une garnison au sommet et sur la route de Drépane, et fit soigneusement garder ces deux positions, surtout la seconde ; il était persuadé que cette précaution suffirait pour maintenir en son pouvoir la ville et toute la montagne.* » Diodore de Sicile, IV, 83 : «*Καὶ περὶ μὲν Ἀρισταίου τοῖς ῥηθεῖσιν ἀρκεσθησόμεθα, περὶ δὲ Δάφνιδος καὶ Ἐρυκος πειρασόμεθα διελθεῖν. Ἐρυκά φασι νῖόν μὲν γενέσθαι Ἀφροδίτης καὶ Βούτα, βασιλέως τινὸς ἐγχωρίου δόξης διαφέροντος· τούτου δὲ διὰ τὴν ἀπὸ τῆς μητρὸς εὐγένειαν θαυμασθῆναι τε ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων καὶ βασιλεῦσαι μέρους τῆς νήσου. κτίσαι δὲ καὶ πόλιν ἀξιόλογον ὁμώνυμον αὐτῷ, κειμένην ἐπὶ τινος ὑψηλοῦ τόπου· κατὰ δὲ τὴν ἄκραν τὴν ἐν τῇ πόλει τῆς μητρὸς ἱερόν ιδρύσασθαι, καὶ κοσμηῆσαι τῇ τε κατασκευῇ τοῦ νεῶ καὶ τῷ πλήθει τῶν ἀναθημάτων. τὴν δὲ θεὸν διὰ τε τὴν ἀπὸ τῶν ἐγχωρίων εὐσέβειαν καὶ διὰ τὴν ἀπὸ τοῦ τεκνωθέντος υἱοῦ τιμὴν ἀγαπήσαι περιττότερον τὴν πόλιν· διόπερ αὐτὴν Ἀφροδίτην Ἐρυκίνην ὀνομασθῆναι. θαυμάσαι δ' ἂν τις εἰκότως ἀναλογισάμενος τὴν περὶ τὸ ἱερόν τοῦτο γενομένην δόξαν· τὰ μὲν γὰρ*

ἄλλα τεμένη ἀνθήσαντα ταῖς δόξαις πολλάκις διὰ περιστάσεις τινὰς τεταπεινῶνται, μόνον δὲ τοῦτο τῶν ἐξ αἰῶνων ἀρχὴν λαβὼν οὐδέποτε διέλιπε τιμῶμενον, ἀλλὰ καὶ τὸναντίον αἰεὶ διετέλεσε πολλῆς τηγάνων αὐξήσεως. μετὰ γὰρ τὰς προειρημένας ὑπ' Ἐρυκος τιμὰς ὕστερον Αἰνείας ὁ Ἀφροδίτης πλέων εἰς Ἰταλίαν καὶ προσορμισθεὶς τῇ νήσῳ πολλοῖς ἀναθήμασι τὸ ἱερόν, ὡς ἂν ἰδίας μητρός ὑπάρχον, ἐκόσμησε· μετὰ δὲ τοῦτον ἐπὶ πολλὰς γενεὰς τιμῶντες οἱ Σικανοὶ τὴν θεὸν θυσίαις τε μεγαλοπρεπέσι συνεχῶς καὶ ἀναθήμασιν ἐκόσμουσαν· μετὰ δὲ ταῦτα Καρχηδόνιοι, μέρους τῆς Σικελίας κυριεύσαντες, οὐ διέλιπον τιμῶντες τὴν θεὸν διαφερόντως. τὸ δὲ τελευταῖον Ῥωμαῖοι, πάσης Σικελίας κρατήσαντες, ὑπερεβάλλοντο πάντα τοὺς πρὸ αὐτῶν ταῖς εἰς ταύτην τιμαῖς. καὶ τοῦτο εἰκότως ἐποίουν· τὸ γὰρ γένος εἰς ταύτην ἀναπέμποντες, καὶ διὰ τοῦτο ἐν ταῖς πράξεσιν ἐπιτυχεῖς ὄντες, τὴν αἰτίαν τῆς αὐξήσεως ἡμειβόντο ταῖς προσηκούσαις χάρισι καὶ τιμαῖς. οἱ μὲν γὰρ καταντῶντες εἰς τὴν νήσον ὕπατοι καὶ στρατηγοὶ καὶ πάντες οἱ μετὰ τινος ἐξουσίας ἐπιδημοῦντες, ἐπειδὴν εἰς τὸν Ἐρυκα παραβάλωσι, μεγαλοπρεπέσι θυσίαις καὶ τιμαῖς κοσμοῦσι τὸ τέμενος, καὶ τὸ σκυθρωπὸν τῆς ἐξουσίας ἀποθέμενοι μεταβάλλουσιν εἰς παιδιὰς καὶ γυναικῶν ὀμίλιας μετὰ πολλῆς ἰλαρότητος, μόνως οὕτω νομίζοντες κεχαρισμένην τῇ θεῷ ποιήσῃ τὴν ἑαυτῶν παρουσίαν· ἢ τε σύγκλητος τῶν Ῥωμαίων εἰς τὰς τῆς θεοῦ τιμὰς φιλοτιμηθεῖσα τὰς μὲν πιστοτάτας τῶν κατὰ τὴν Σικελίαν πόλεων οὐσας ἐπτακαίδεκα χρυσοφορεῖν ἐδογματίσει τῇ Ἀφροδίτῃ καὶ στρατιώτας διακοσίους τηρεῖν τὸ ἱερόν. Καὶ περὶ μὲν Ἐρυκος εἰ καὶ πεπλεονάκαμεν, ἀλλ' οὖν οἰκείαν πεποιήμεθα τὴν περὶ τῆς θεᾶς ἀπαγγελίαν· » « Mais nous en avons assez dit d'Aristée. Nous allons parler maintenant d'Eryx et de Daphnis. Eryx, homme distingué, fut, dit-on, fils de Vénus et de Butas, roi de quelque contrée de la Sicile. Sa naissance, illustre du côté de sa mère, le fit choisir pour roi d'une partie de l'île. Il fonda dans un lieu élevé une ville considérable à laquelle il donna son nom ; et au milieu de la citadelle de la ville il éleva un temple qu'il dédia à sa mère, et qu'il orna d'un grand nombre d'offrandes magnifiques. En raison de la piété et des honneurs qu'elle reçut de son fils, la déesse eut pour cette ville une grande prédilection, et reçut pour cela le nom de Vénus Erycine. On s'étonne, avec raison, quand on considère la réputation de ce temple : tous les autres temples, après s'être accrus pendant quelque temps, ont perdu de leur splendeur par différentes circonstances ; celui-ci seul, quoique très ancien, n'a jamais cessé d'être célèbre, et même sa réputation a été toujours en augmentant. Après l'établissement de ce culte par Eryx, Enée, se rendant en Italie, relâcha dans cette île, et laissa beaucoup d'offrandes dans le temple de Vénus, qui était aussi sa mère. Depuis de longues générations, les Siciliens vénèrent cette déesse et lui offrent des sacrifices magnifiques. Plus tard, les Carthaginois, maîtres d'une partie de la Sicile, ont entretenu splendidement le culte de cette déesse. Enfin, les Romains, ayant soumis à leur empire toute la Sicile, ont surpassé tous les autres par les honneurs qu'ils ont rendus à cette déesse. Et en cela ils ont raison : car rapportant leur origine à cette déesse et lui attribuant le succès de leurs entreprises, il est juste qu'ils lui en témoignent leur reconnaissance. Lorsque les consuls, les généraux, enfin tous ceux qui, revêtus de quelque dignité, arrivent en Sicile et passent à Eryx, ils vénèrent le temple de Vénus par des sacrifices et des offrandes. Se dépouillant des insignes de leur autorité, ils prennent joyeusement part aux jeux et réunions des femmes, croyant que c'est la seule manière de se rendre agréables à la déesse. Enfin, le sénat romain, dans son zèle pour le culte de la déesse, a décrété que dix-sept des villes les plus fidèles de la Sicile apporteraient de l'or dans le temple de Vénus, et que l'enceinte sacrée serait gardée par deux cents soldats. » Cicéron, *Pro Caelio*, 17, *At eam tibi C- Verres fecit iniuriam quae ceterorum quoque animos possit alieno incommodo commouere. minime; nam id quoque ad rem pertinere arbitror, qualis iniuria dicatur quae causa inimicitiarum proferatur. cognoscite ex me; nam iste eam profecto, nisi plane nihil sapit, numquam proferet. Agonis quaedam est Lilybitana, liberta Veneris Erycinae, quae mulier ante hunc quaestorem copiosa plane et locuples fuit. ab hac praefectus Antoni quidam symphonicos seruos abducebat per iniuriam, quibus se in classe uti uelle dicebat. tum illa, ut mos in Sicilia est omnium Veneriorum et eorum qui a Venere se liberauerunt, ut praefecto illi religionem Veneris nomine obiceret, dixit et se et sua Veneris esse. (56) Vbi hoc quaestori Caecilio, uiro optimo et homini aequissimo, nuntiatum est, uocari ad se Agonidem iubet; iudicium dat statim, SI PARET EAM SE ET SVA VENERIS ESSE DIXISSE. iudicant recuperatores id quod necesse erat; neque enim erat cuiquam dubium quin illa dixisset. iste in possessionem bonorum mulieris intrat, ipsam Veneri in seruitutem adiudicat; deinde bona uendit, pecuniam redigit. ita dum pauca mancipia Veneris nomine Agonis ac religione retinere uult, fortunas omnis libertatemque suam istius iniuria perdidit. Lilybaeum Verres uenit postea; rem cognoscit, factum improbat, cogit quaestorem suum pecuniam, quam ex Agonidis bonis redegisset, eam mulieri omnem adnumerare et reddere. (57) est adhuc, id quod uos omnis admirari uideo, non Verres, sed Q- Mucius. quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem, aequius ad leuandam mulieris calamitatem, uehementius ad quaestoris libidinem coercendam? summe haec omnia mihi uidentur esse laudanda. sed repente e uestigio ex homine tamquam aliquo Circae poculo factus est Verres; rediit ad se atque ad mores suos; nam ex illa pecunia magnam partem ad se uertit, mulieri reddidit quantum uisum est. » « Mais peut-être le tort que vous a fait Verrès est-il tel qu'il puisse émouvoir tous les coeurs pour le malheur d'un autre. Point du tout; et il n'est pas indifférent de connaître la nature des crimes que vous lui reprochez, la source de tant d'inimitié. Je vais vous*

l'apprendre; car Cécilius, certainement, à moins d'être complètement fou, ne vous le dira jamais. Il y a à Lilybée une certaine affranchie de Vénus, Erycine, nommée Agonis; cette femme, avant la questure de Cécilius, était très riche et très opulente. Elle s'était vu enlever injustement par un capitaine de vaisseau d'Antoine de jeunes musiciens, ses esclaves, que l'on voulait employer, disait-on, sur la flotte. Alors, selon le privilège qu'ont d'ordinaire, en Sicile, tous les esclaves de Vénus et tous ceux qui se sont rachetés de cet esclavage, croyant arrêter le capitaine en lui opposant le nom de cette divinité et la religion de son culte, elle dit qu'elle et tous les biens appartenaient à Vénus. Dès que cette nouvelle vient aux oreilles de Cécilius, de cet homme intègre et si plein d'équité, il mande près de lui Agonis, et nomme des juges pour examiner s'il était vrai qu'elle eût dit que sa personne et ses biens étaient la propriété de Vénus; les juges prononcent comme ils le devaient; car il n'y avait pas le moindre doute qu'elle ne l'eût dit. Le questeur déclare tous les biens de cette femme acquis à Vénus, elle-même esclave de cette déesse; il met les biens en vente, et les convertit en argent. Ainsi, Agonis, en voulant sauver quelques esclaves à l'abri du nom de Vénus et de la sainteté de son culte, perd sa fortune et sa liberté, par l'iniquité du magistrat. Quelque temps après Verrès, vient à Lilybée, prend connaissance de l'affaire, désavoue ce qui s'est passé, et force son questeur à payer comptant à Agonis tout l'argent qu'il avait retiré des biens de cette femme. Jusqu'ici, et je vous en vois tout surpris, ce n'est point Verrès, c'est un autre Mucius. Que pouvait-il faire de mieux pour établir sa réputation, de plus équitable pour soulager l'infortune de cette malheureuse, de plus énergique pour réprimer les excès d'un questeur? Rien de plus digne d'éloges. Mais tout à coup, comme s'il eût pris un breuvage de Circé, d'homme qu'il était, le voilà devenu la bête vorace dont il porte le nom. Il revient à lui-même, à son caractère; car de cet argent il en garde une grande partie, et en rend à cette femme aussi peu qu'il le veut.». Strabon, VIII, 6, 20 : «*Ὁ δὲ Κόρινθος ἀφνειὸς μὲν λέγεται διὰ τὸ ἐμπόριον, ἐπὶ τῷ Ἰσθμῷ κείμενος καὶ δεῖν λιμένων {ὦν} κύριος, ὃν ὁ μὲν τῆς Ἀσίας ὁ δὲ τῆς Ἰταλίας ἐγγύς ἐστι - - καὶ ῥαδίας ποιεῖ τὰς ἐκατέρωθεν ἀμοιβὰς τῶν φορτίων πρὸς ἀλλήλους τοῖς τοσοῦτον ἀφροστώσιν. ἦν δ' ὡσπερ ὁ πορθμὸς οὐκ εὐπλοῦς ὁ κατὰ τὴν Σικελίαν τὸ παλαιόν, οὕτω καὶ τὰ πελάγη καὶ μάλιστα τὸ ὑπὲρ Μαλεῶν διὰ τὰς ἀντιπνοίας· ἀφ' οὗ καὶ παροιμιάζονται „Μαλέας δὲ κάμψας ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε.“ ἀγαπητὸν οὖν ἐκατέροις ἦν τοῖς τε ἐκ τῆς Ἰταλίας καὶ ἐκ τῆς Ἀσίας ἐμπόροις, ἀφείσι τὸν περὶ Μαλέας πλοῦν, κατάγεσθαι τὸν φόρτον αὐτόθι· καὶ πεζῇ δὲ τῶν ἐκκομιζομένων ἐκ τῆς Πελοποννήσου καὶ τῶν εἰσαγομένων ἐπιπτε τὰ τέλη τοῖς τὰ κλειθρα ἔχουσι. διέμεινε δὲ τοῦτο καὶ εἰς ὕστερον μέχρι παντός· τοῖς δ' ὕστερον καὶ πλείω προσεγίνετο πλεονεκτήματα· καὶ γὰρ ὁ Ἰσθμικὸς ἀγὼν ἐκεῖ συντελούμενος ὄχλους ἐπήγετο, καὶ οἱ Βακχιάδαι τυραννήσαντες, πλούσιοι καὶ πολλοὶ καὶ γένος λαμπροί, διακόσια ἔτη σχεδὸν τι κατέσχον τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ ἐμπόριον ἀδεῶς ἐκαρπώσαντο· τούτους δὲ Κύψελος καταλύσας αὐτὸς ἐτυράννησε, καὶ μέχρι τριγωνίας ὁ οἶκος αὐτοῦ συνέμεινε· τοῦ δὲ περὶ τὸν οἶκον τοῦτον πλοῦτου μαρτύριον τὸ Ὀλυμπίασιν ἀνάθημα Κυψέλου, σφρηγήλατος χρυσοῦς ἀνδριάς εὐμεγέθης {Διός}. Δημάρατος τε, εἰς τῶν ἐν Κορίνθῳ δυναστευσάντων, φεύγων τὰς ἐκεῖ στάσεις τοσοῦτον ἠνέγκατο πλοῦτον οἴκοθεν εἰς τὴν Τυρρηνίαν ὥστε αὐτὸς μὲν ἤρξε τῆς δεξαμένης αὐτὸν πόλεως, ὁ δ' υἱὸς αὐτοῦ καὶ Ῥωμαίων κατέστη βασιλεύς. τὸ τε τῆς Αφροδίτης ἱερὸν οὕτω πλούσιον ὑπῆρξεν ὥστε πλείους ἢ χιλίας ἱεροδούλους ἐκέκτητο ἑταίρας, ἃς ἀνετίθεσαν τῇ θεῷ καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες, καὶ διὰ ταύτας οὖν πολυωχλεῖτο ἢ πόλις καὶ ἐπλουτίζετο· οἱ γὰρ ναύκληροι ῥαδίως ἐξανηλίσκοντο, καὶ διὰ τοῦτο ἡ παροιμία φησὶν „οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθόν ἐσθ' ὁ πλοῦς.“ καὶ δὴ καὶ μνημονεύεται τις ἑταῖρα πρὸς τὴν ὀνειδίζουσαν, ὅτι οὐ φιλεργὸς εἶη οὐδ' ἐρίων ἄπτοιο, εἰπεῖν „ἐγὼ „μέντοι ἢ τοιαύτη τρεῖς ἤδη καθεῖλον ἰστοῦς ἐν βραχεῖ χρόνῳ τούτῳ. » «La qualification d'opulente qu'Homère donne à Corinthe s'explique par l'importance que cette ville a toujours eue comme emporium ou entrepôt de marchandises. Elle est située dans l'isthme même et possède deux ports, qui la rapprochant, l'un, de l'Asie, et l'autre, de l'Italie, la mettent à même de faciliter les échanges entre deux contrées naturellement fort distantes. Or, anciennement, le navigateur éprouvait de grandes difficultés pour franchir non seulement le détroit de Sicile, mais encore, à cause des vents contraires, la haute mer au-dessus du cap Malées, c'est ce qu'atteste le proverbe : «En doublant le cap Malées dis adieu au pays». Il avait donc été souverainement agréable aux marins d'Asie aussi bien qu'à ceux d'Italie de pouvoir éviter désormais les dangers du cap Malées en cinglant directement sur Corinthe, où ils débarquaient leur cargaison. De leur côté, les marchandises suivant la voie de terre ne pouvaient entrer dans le Péloponnèse ou en sortir sans payer des droits à ceux qui, par le fait, se trouvaient avoir en main la clef de l'isthme. Ce n'est pas tout, sans perdre ce précieux monopole, Corinthe, avec le temps, acquit encore de nouveaux avantages. Ainsi, la célébration des jeux isthmiques attirait toujours dans son sein une multitude d'étrangers. Elle jouit aussi, sous la tyrannie de la riche et illustre famille des Bacchiades, tyrannie qui se perpétua deux cents ans sans interruption, d'une pleine et entière sécurité, circonstance singulièrement favorable au développement de son commerce. Puis vint Cypsélus qui, après avoir renversé les Bacchiades, exerça lui-même la tyrannie, et dont les descendants se maintinrent au pouvoir trois générations durant. On peut se faire une idée de l'opulence de cette famille par l'offrande que fit Cypsélus à Olympie d'une statue colossale {de Jupiter} en or battu. Dans le même temps, Démarate, l'un des membres de la famille déchue, qui avait cru devoir fuir devant les discordes civiles, se retirait en Tyrhénie, avec des trésors si*

considérables qu'on le vit bientôt exercer une sorte de souveraineté dans la ville qui lui avait donné asile et que son propre fils devint roi des Romains. Enfin, le temple de Vénus à Corinthe était si riche, qu'il possédait à titre de hiérodules ou d'esclaves sacrés plus de mille courtisanes, vouées au culte de la déesse par des donateurs de l'un et de l'autre sexe ; et naturellement la présence de ces femmes, en attirant une foule d'hommes dans la ville, contribuait encore à l'enrichir. Les patrons de navires, notamment, venaient s'y ruiner à plaisir : on connaît le proverbe « Ne va pas qui veut à Corinthe », et cette réponse d'une courtisane à une femme mariée qui lui avait reproché de ne pas aimer le travail et de ne jamais toucher une aiguille, « Je vous ai déjà pourtant, moi qui vous parle, taillé trois patrons, et cela en moins de rien ». Pausanias, VIII, 6 « Ψωφιδίοις δὲ ἐν τῇ πόλει τοῦτο μὲν Ἀφροδίτης ἱερὸν Ἐρυκίνης ἐστὶν ἐπίκλησιν - {ῆς} ἐρείπια ἐφ' ἡμῶν ἐλείπετο αὐτοῦ μόνα, ἐλέγοντο δὲ οἱ Ψωφίδος αὐτὸ ἰδρύσασθαι παῖδες, καὶ {ἐν} τῷ λόγῳ τὸ εἰκὸς πρόσσεστι· ἔστι γὰρ καὶ ἐν Σικελίᾳ τῆς Ἐρυκίνης ἱερὸν ἐν τῇ χώρᾳ τῇ Ἐρυκος, ἀγιώτατόν τε ἐκ παλαιοτάτου καὶ οὐκ ἀποδέον πλούτῳ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἐν Πάφῳ - ». « Les Psophidiens avaient autrefois dans leur ville un temple consacré à Vénus Érycine ; le temps l'a détruit. On prétend que les fils de Psophis l'avaient fait bâtir, et cela paraît assez croyable; car en Sicile il y a sur le territoire d'Éryx un temple de l'Érycine, célèbre depuis longtemps, et qui ne le cède pas en richesses au temple de Vénus qui est à Paphos ». Ovide évoque aussi, dans les *Fastes*, IV, 863-900, cette même Vénus « : « *saepe etiam plures nominis huius habe;*

*et, quotiens steteris domito sublimis in orbe,
omnia sint humeris inferiora tuis.*

Dicta Pales nobis: idem Uinalia dicam.

Una tamen media est inter utramque dies.

Numina, uolgares, Ueneris celebrate, puellae.

Multa professorum quaestibus apta Uenus.

Poscite ture dato formam populique fauorem,

poscite blanditias dignaque uerba ioco;

cumque sua dominae date grata sisymbria myrto

tectaque composita iuncea uincla rosa.

Templa frequentari Collinae proxima portae

nunc decet; a Siculo nomina colle tenent,

utque Syracusas Arethusidas abstulit armis

Claudius et bello te quoque cepit, Eryx,

carmine uiuacis Uenus est translata Sibyllae,

inque suae stirpis maluit urbe coli.

Cur igitur Ueneris festum Uinalia dicant

quaeritis, et quare sit Iouis ista dies?

Turnus an Aeneas Latiae gener esset Amatae

bellum erat: Etruscas Turnus adorat opes.

Clarus erat sumptisque ferox Mezentius armis,

et uel equo magnus uel pede maior erat;

quem Rutuli Turnusque suis adsciscere temptat

partibus. Haec contra dux ita Tuscus ait:

'Stat mihi non paruo uirtus mea: uulnera testor

armaque, quae sparsi sanguine saepe meo.

Qui petis auxilium, non grandia diuide mecum

praemia, de lacubus proxima musta tuis.

Nulla mora est operae: uestrum est dare, uincere nostrum.

Quam uelit Aeneas ista negata mihi!

Adnuerant Rutuli. Mezentius induit arma,

induit Aeneas adloquiturque Iouem:

'Hostica Tyrrheno uota est uindemia regi:

Iuppiter, e Latio palmite musta feres.'

Uota ualent meliora: cadit Mezentius ingens

atque indignanti pectore plangit humum.

Uenerat Autumnus calcatis sordidus uuis:

redduntur merito debita uina Ioui.

Dicta dies hinc est Uinalia; Iuppiter illa

uindicat, et festis gaudet inesse suis.

Sex ubi, quae restant, luces Aprilis habebit,

in medio cursu tempora ueris erunt,

pour la prostitution sacrée pratiquée par les *Punicae feminae*, d'après le témoignage de Valère Maxime⁷⁸³ :

« *Verum quid ego fortissimos hoc in genere prudentiae uiros laudem? respiciantur Indorum feminae, quae, cum more patrio conplures eidem nuptae esse soleant, mortuo marito in certamen iudiciumque ueniunt, quam ex his maxime dilexerit. uictrix gaudio exultans deductaque a necessariis laetum prae {se} ferentibus uultum coniugis se flammis superiacit et cum eo tamquam felicissima crematur: superatae cum tristitia et maerore in uita remanent. protrahe in medium Cimbricam audaciam, adice Celtibericam fidem, iunge animosam Thraciae ~ potentiam sapientiam, adnecte Lyciorum in luctibus abiciendis callide quaesitam rationem, Indico tamen rogo nihil eorum praeferes, quem uxoriam pietas in modum genialis tori propinqua mortis secunda conscendi Cui gloriae Punicarum feminarum, ut ex comparatione turpius appareat, dedecus subnectam: Siccae enim fanum est Veneris, in quod se matronae conferebant atque inde procedentes ad quaestum, dotis corporis iniuria contrahebant, honesta nimirum tam inhonesto uinculo coniugia iuncturae.* »

et frustra pecudem quaeres Athamantidos Helles, signaque dant imbres, exoriturque Canis. »

« Et que les rejetons de cette famille se multiplient dans ton sein. Tant que tu domineras, d'une tête altière, toutes les nations du monde soumises à tes lois, que nulle d'entre elles n'ose s'élever seulement jusqu'à la hauteur de tes épaules. J'ai chanté Palès, je chanterai les Vinales; un jour pourtant sépare l'une de l'autre fête. Jeunes filles aux vénales amours, c'est à vous d'honorer Vénus; Vénus protège le trafic de celles qui se sont vouées à toutes les voluptés. Demandez-lui, pour prix de votre encens, la beauté, la faveur du peuple; demandez-lui les caresses qui charment, et les paroles folâtres qui éveillent l'amour. Donnez à votre souveraine la menthe, qu'elle recherche, avec le myrte qui lui est consacré, et des guirlandes où le jonc tressé s'entrelace à la rose. Il faut marcher avec la foule vers le temple voisin de la porte Colline; ce temple a pris son nom d'une montagne sicilienne. Quand Syracuse, séjour de la nymphe Aréthuse, eut été emportée d'assaut par Claudius, et que ses armes eurent aussi soumis le mont Eryx, sur un oracle de l'immortelle Sibylle, Vénus fut transportée à Rome; elle voulut être adorée dans la ville même de ses enfants. Vous me demandez sans doute pourquoi la fête de Vénus porte le nom de Vinales, et pourquoi ce jour appartient à Jupiter. Le sort des combats allait décider qui, de Turnus ou d'Énée, serait le gendre d'Amata, reine du Latium. Turnus se fortifia de l'alliance des Étrusques. Mézence était d'une illustre naissance, et redoutable les armes à la main, vaillant à cheval, à pied plus vaillant encore. Turnus et les Rutules s'efforcent de l'entraîner dans leur parti; le chef toscan leur répond ainsi: "J'ai acheté bien cher ma réputation de brave guerrier; témoin ces blessures et ces armes tant de fois rougies de mon sang. Pourtant, vous qui demandez mon secours, je n'y mettrai pas un trop haut prix: faites-moi présent du premier vin qui bouillonnera dans vos cuves. Que l'échange soit accepté sans retard. À vous de donner, à moi de vaincre. Si vous me refusez, vous comblerez les désirs d'Énée!" Les Rutules ont consenti. Mézence revêt son armure; Énée revêt la sienne et invoque Jupiter: « Les ennemis ont promis leur récolte au roi, toscan; je te voue, ô Jupiter, le vin des vignes du Latium." Le vœu le plus religieux l'emporte; le gigantesque Mézence succombe, et il mord la poussière d'une bouche qui blasphème. L'Automne arrive, les pieds tout souillés du raisin qu'il écrase; on fait hommage à Jupiter du vin qui lui a été promis. De là ce jour a pris le nom de Vinales; Jupiter le réclame, et c'est une fête qu'il aime à compter parmi les siennes. Au moment où Avril n'aura plus que six jours, le printemps sera au milieu de sa course. Ne cherchez plus au ciel le Bélier d'Hellé, fille d'Athamas; des astres pluvieux se lèvent à l'horizon; le Chien vient de paraître. »

⁷⁸³ Valère Maxime, II, 6, 14-15.

(« Mais pourquoi faire un mérite à des hommes si braves de cette sorte de sagesse ?
 Considérons les femmes indiennes. Selon la coutume du pays, le même mari à plusieurs
 épouses et à sa mort c'est entre elles l'objet d'un débat et pour ainsi dire d'un procès, que de
 savoir laquelle a été la plus chérie. Celle qui l'emporte triomphe de joie et, conduite par ses
 proches, qui portent eux-mêmes la satisfaction sur le visage, elle se jette sur le bûcher de son
 époux et s'estime très heureuse d'être consumée avec lui. Les vaincues au contraire sont tristes
 et désolées de conserver la vie. Mettez au grand jour l'audace du Cimbre, ajoutez-y la fidélité
 du Celtibère, la courageuse philosophie du peuple thrace, joignez-y encore l'ingénieux
 expédient des Lyciens pour mettre fin à leur deuil, rien de tout cela ne vous paraîtra plus
 grand que le bûcher indien où une épouse aimante va se placer comme sur un lit nuptial, sans
 s'inquiéter de l'approche de la mort De tant de gloire je veux rapprocher la turpitude des
 femmes carthagoises pour mieux la faire ressortir par la comparaison. Il y a en effet à Sicca
 un temple de Vénus, où les femmes s'assemblaient et d'où elles partaient en quête de profits.
 Elles gagnaient ainsi une dot en trafiquant de leurs charmes. C'était apparemment pour un
 mariage honorable qu'elles se préparaient par un si honteux commerce. »)

Par ailleurs, en 1981, A. Beschaouch introduisait son article sur *Sicca Veneria* en
 avançant, à juste titre, que le nom de la cité « *Sicca Veneria* » évoquait « le souvenir d'une
 grande déesse, Vénus, comme la vigueur d'un culte où se manifestaient les interférences
 culturelles entre la Sicile et le monde de Carthage »⁷⁸⁴. Le témoignage littéraire d'Élien qui
 relate le départ des colombes et de la déesse du mont Éryx pour l'Afrique confirme
 l'hypothèse de l'historien Tunisien : « On dit que les pigeons, mâle et femelle, couvent
 chacun à leur tour, et que dès que leurs petits sont éclos, le mâle souffle sur eux une matière

⁷⁸⁴ A. Beschaouch, « Le territoire de *Sicca Veneria* (El Kef), nouvelle *Cirta*, en Numidie proconsulaire (Tunisie) », *CRAI*, 1981, p. 105. Beschaouch mettait ainsi en relation le culte de la déesse célébrée dans la cité africaine avec celui du Mont Éryx en Sicile. Nombreux sont en fait les auteurs qui, avant mais aussi après lui, ont qualifié la déesse de *Sicca Veneria* d'Érycine. Ainsi, G.-C. Picard (*Les religions de l'Afrique antique*, Paris, 1954, p. 114-115) repris trente ans plus tard par Z. Ben Abdallah (*Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Rome, 1986, p. 253), estimait que le culte de Vénus Érycine s'était diffusé en Afrique romaine à partir de la cité du Haut-Tell. À des degrés divers, ces analyses ont été partagées par plusieurs chercheurs, voir par exemple Marcel Le Glay, *Saturne africain. Histoire*, Paris, 1966, p. 354 ; *id.*, « Les syncrétismes dans l'Afrique ancienne » dans Françoise Dunkand-Pierre Leveque, *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité. Colloque de Besançon (22-23 octobre 1973)*, Leiden, 1975, p. 140-143 ; Robert Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris, 2e éd., 1982, p. 238 ; Raimundo Zucca, « Venus Erycina tra Sicilia, Africa e Sardegna », dans Attilio Mastino (éd.), *L'Africa romana. Atti del VI Convegno di studio*, Sassari, 16-18 dicembre 1988, Sassari, 1989, p. 771-779 ; Édward Lipinski, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven, Paris, 1995, p. 145 note 180 ; Robert E.A. Palmer, *Rome and Carthage at peace*, Stuttgart, 1997, p. 120 ; Alain Cadotte, *La Romanisation des Dieux. L'interprétation romaine en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*, Leiden, 2007, p. 209 et p. 218. Hédi Dridi, *Carthage et le monde punique*, Paris, Les Belles Lettres, 2006. À l'opposé, M'hamed Hassine Fantar, « A propos d'Ashtart en Méditerranée Occidentale », *Rivista di Studi Fenici*, 1, 1973, p. 22 note 29 et p. 24 est beaucoup plus dubitatif sur l'identification de la déesse de *Sicca Veneria* à celle du Mont Éryx.

liquide qui a la vertu de les garantir de tout maléfice en sorte qu'ils sont à l'abri des enchantements. La femelle pond deux oeufs, dont le premier produit toujours un mâle, et le second, une femelle. Les colombes pondent dans toutes les saisons de l'année d'où il arrive qu'elles font jusqu'à dix pontes par an. Une tradition égyptienne porte même qu'en Égypte elles en font jusqu'à douze. Aristote prétend qu'il y a une grande différence entre la colombe et le pigeon - biset ; la colombe est plus grosse et s'apprivoise ; le biset est sauvage et plus petit. Selon le même Aristote, le mâle ne couvre jamais sa femelle qu'il n'ait commencé par la caresser de son bec; les femelles ne souffriraient pas même l'approche des mâles, s'ils n'avaient présumé par ces caresses. Il ajoute que quand les femelles sont dépourvues de mâles, elles font l'amour entre elles; mais que n'ayant pas la faculté de se féconder, elles pondent des oeufs qui ne produisent point de petits. Si l'on peut en croire Callimaque, le ramier, la pyrallide, la colombe et la tourterelle n'ont rien de commun. Les histoires de l'Inde nous apprennent qu'il y a dans ce pays des colombes de couleur jaunâtre : Charon de Lampsaque assure qu'on en vit paraître de blanches autour du mont Athos, lorsque la flotte des Perses y périt en voulant le doubler. Sur le mont Éryx en Sicile, est un temple auguste et vénérable, consacré à Vénus où dans une certaine saison de l'année, les habitants célèbrent, par une fête nommée Anagogie, le départ de la déesse, qui, selon eux, quittait en ce moment la Sicile pour aller en Libye. Alors on ne voit plus de colombes sur l'Éryx : il semble qu'elles soient parties avec la déesse. Mais il est certain que dans toute autre saison de l'année, il s'en rassemble autour de son temple une quantité prodigieuse. Les Achéens racontent aussi que Jupiter, devenu amoureux d'une jeune fille nommée Phtia, qui demeurait à Égium, prit la figure d'une colombe. »⁷⁸⁵

« Περὶ περιστερῶν. Ἐκ διαδοχῆς φασὶν ἐπαραζειν τὰς περιστερὰς. Εἶτα τῶν νεοτῶν γενομένων, ὁ ἄρρην ἐμπτύει αὐτοῖς, ἀπελαύνων αὐτῶν τὸν φθόνον, φασίν, ἵνα μὴ βασκανθῶσι ,δι' ἄρα τοῦτο. Τίκει δὲ ὡὰ δύο ἢ θήλεια, ὧν τὸ μὲν πρῶτον ἄρρην ποιεῖ πάντως, τὸ δὲ δεύτερον, θήλυ. Τίκτουσι δὲ αἱ περιστερὰὶ κατὰ πᾶσαν ὥραν τοῦ ἔτους. Ἐνθεν τοὶ καὶ δεκάκις τοῦ ἔτους ὠδίνουσι. Λόγος δὲ τις περίεισιν Αἰγύπτιος, λέγων δωδεκάκις τὰς ἐν Αἰγύπτῳ τίκειν. Λέγει δὲ Ἀριστοτέλης καὶ διάφορον εἶναι τῆς περιστερᾶς τὴν πελειάδα· τὴν μὲν γὰρ περιστερὰν εἶναι μείζονα, τὴν δὲ πελειάδα βραχυτέραν· καὶ τὴν μὲν περιστερὰν

⁷⁸⁵ Élien, *Histoire variée*, I, 15 .D'après Emanuele Ciaceri, *Culti e miti nella storia dell'antica Sicilia*, Catania, 1911, cette légende rapportée par Élien repose sur une réalité, peut-être celle de messages militaires entre la Sicile et l'Afrique. Voir Gilbert-Charles Picard, *Les religions...*, p. 116 : Vénus Érycine avait un temple à Carthage où voyageaient les colombes du Mont Éryx.

τιθασὸν εἶναι, τὴν δὲ οὐ. Λέγει δὲ ὁ αὐτὸς, μὴ πρότερον ἀναβαίνειν τὸν ἄρρενα τὴν θήλειαν, πρὶν ἢ φιλήσῃ αὐτήν· μὴ γὰρ ἀνέχεσθαι τὰς θηλείας τὴν τῶν ἀρρένων ὁμιλίαν, τοῦ φιλήματος ἔρημον. Προστίθῃσι τούτοις καὶ ἐκεῖνα, ὅτι καὶ αἱ θήλειαι ἀλλήλας ἀναβαίνουσιν, ὅταν τῆς πρὸς ἄρρενα μίξεως ἀτυχήσωσι· καὶ οὐδὲν μὲν εἰς ἀλλήλας προῖενται, τίκτουσι δὲ ὡς, ἐξ ὧν νεοττοὶ οὐ γίνονται αὐταῖς. Εἰ δέ τι Καλλιμάχῳ χρῆ προσέχειν, φάσσαν, καὶ πυραλλίδα, καὶ περιστερὰν, καὶ τρυγόνα φησὶ μηδὲν ἀλλήλαις εἰκέναι. Ἰνδοὶ δὲ φασὶ λόγοι, περιστερὰς ἐν Ἰνδοῖς γίνεσθαι μηλίνας τὴν χροῶν. Χάρων δὲ ὁ Λαμψακηνὸς περὶ τὸν Ἄθω φανῆναι περιστερὰς λευκάς λέγει, ὅτε ἐνταῦθα ἀπώλοντο αἱ τῶν Περσῶν τριήρεις, περικάμπτουσαι τὸν Ἄθω. Ἐν Ἐρῦκι δὲ τῆς Σικελίας ἔνθα ἐστὶν ὁ τῆς Ἀφροδίτης νεῶς, σεμνός τε καὶ ἅγιος, ἔνθα κατὰ τινὰ καιρὸν θύουσιν οἱ Ἐρῦκινοὶ τὰ Ἀναγώγια, καὶ λέγουσι τὴν Ἀφροδίτην εἰς Λιβύην ἀπὸ τῆς Σικελίας ἀνάγεσθαι, ἀφανεῖς ἐκ τοῦ χώρου αἱ περιστερὰὶ γίνονται, ὥσπεροῦν τῇ θεῶ συναποδημοῦσαι. Κατὰ γε μὴν τὸν λοιπὸν χρόνον πάμπολύ τι πλῆθος τῶνδε τῶν ὀρνίθων ἐπιπολάζειν τῶ νῶ τῆς θεοῦ ὠμολόγηται. Ἀχαικοὶ δὲ αὖ πάλιν λέγουσι λόγοι, καὶ τὸν Δία αὐτὸν μεταβαλεῖν τὴν μορφήν εἰς περιστερὰν, ἐρασθέντα παρθένου, Φθίας ὄνομα. Ἐν Αἰγίῳ δὲ ὤκει ἡ Φθία αὕτη. »

Ces pratiques durèrent jusqu'au IV^e siècle et elles furent interdites par Constantin le Grand qui a détruit le temple « obscène » d'Ashtart, et a fondé une église chrétienne à sa place.

II. 1. c. Peinture des caractères des protagonistes du *Poenulus*

En outre, la comparaison du caractère d'Hannon avec ceux des autres personnages de la pièce permet de rehausser encore plus son portrait haut en couleurs. En effet, le Punique tient une place à part dans la galerie des personnages de cette comédie. Il est le seul à être uniformément peint avec des couleurs fort sympathiques. Il apparaît successivement sous les traits d'un père éprouvé dans ce à quoi il tient le plus au monde (ses filles), d'un personnage fort pieux et finalement d'un oncle généreux. Du reste, aucun défaut ne vient entâcher son profil lumineux. Son caractère est dépeint d'une façon uniformément favorable. En revanche, aucun parmi les autres personnages n'est véritablement aimable. Sans être totalement

déplaisants, ils présentent quelques traits très peu agréables qui font que les spectateurs romains leur soient moins favorables qu'au vieillard carthaginois.

1-) Agorastoclès:

Volé très petit à Carthage et vendu en Etolie, Agorastoclès a été acheté et adopté par un vieillard misogyne qui «voulait des enfants mais détestait les femmes. » A la mort de celui-ci, le jeune homme hérite de sa superbe fortune. Agorastoclès est très épris de la belle Adelphasie, l'aînée des deux jeunes filles qui sont la propriété du léno Lycus. Riche comme il est, il aurait pu aisément acheter et ensuite libérer son amie, s'il était moins pingre. En effet, le riche Agorastoclès désire affranchir sa belle Adelphasie sans toutefois perdre de l'argent, sine dispendio⁷⁸⁶. Dépenser de l'argent semble, en fait, le tenir à coeur et lui causer beaucoup de mal. Ainsi, le jeune homme s'arrange assez bien pour prolonger la cour qu'il fait à la jeune fille en vue de retarder l'affranchissement promis et par conséquent de différer le moment pénible de dépenser son argent. Agorastoclès semble donc tenir beaucoup plus à ses écus qu'à son Adelphasie. Celle-ci, d'ailleurs, lasse des promesses en l'air de son amant, commence à perdre patience⁷⁸⁷. Par ailleurs, le jeune homme a un valet dont il apprécie le dévouement et les multiples talents⁷⁸⁸. Néanmoins, il le traite sévèrement. En outre, ce valet dévoué semble savoir parfaitement quels mots atteignent le coeur de son maître: *Vin tu illam hodie sine dispendio tuo tuam libertatem facere.* (Veux-tu aujourd'hui sans frais, pour toi, faire de la belle ton affranchie ?) ⁷⁸⁹Et c'est justement la ruse de l'esclave qui va remplacer la somme nécessaire à la délivrance de la jeune fille et donc épargner à Agorastoclès de gaspiller son argent. En fait, le rusé valet trame un plan diabolique pour accabler le proxénète. Le fermier d'Agorastoclès se fera passer pour un riche étranger désireux de mener joyeuse vie. Il sera présenté au léno qui, bien entendu, l'accueillera fort chaleureusement. Tout cela se passera devant des témoins qu'on aura recrutés pour constater la chose. Là, surviendra le jeune maître qui demandera à Lycus s'il n'aurait pas hébergé un de ses esclaves. Croyant qu'il s'agit de

⁷⁸⁶ *Poenulus*, 164.

⁷⁸⁷ *Poenulus*, 359 -364.

⁷⁸⁸ *Ibidem*.

⁷⁸⁹ *Poenulus*, 163 -164.

Milphio, le proxénète ripostera par la négative. Mais Agorastoclès fera constater le mensonge du léno par ces mêmes témoins et portera plainte contre le léno. Le jeune homme pourrait donc de cette façon acquérir sa belle sans frais. D'ailleurs, vers la fin de la pièce, on voit Agorastoclès se féliciter de ses tergiversations et de ses - hésitations grâce aux quelles il va épouser Adelphasie et l'immense fortune de son oncle. En fait, non seulement sa fiancée ne lui coûte rien mais encore elle apporte une belle dot avec elle. Le voilà rappeler impatientement à son oncle sa promesse : *Et dotis quid promiseris*⁷⁹⁰ Le fait d'être à la fois amoureux et économe crée un effet de comique de caractère ou de situation et motive la ruse, moment nécessaire de l'intrigue d'une comédie. Cet effet comique, pourtant, a son fondement dans la culture gréco-romaine et la logique des classes d'âge: Agorastoclès est amoureux comme il convient à un jeune homme, en même temps il doit préserver son patrimoine, puisque la mort de son père adoptif a fait de lui un pater familias. Cela n'a rien à voir avec son origine ethnique.

2-) Les deux apprenties courtisanes, filles du Carthaginois, Hannon:

Adelphasie et Antérastile :

Les deux filles ont été d'enlevées en bas âge de Carthage par des pirates siciliens.⁷⁹¹ Elles sont à la possession du léno Lycus. Néanmoins, Plaute ne laisse pas le public s'apitoyer sur le sort des deux sœurs. En effet, celles-ci, se préparent, assez allègrement à entamer la carrière de courtisane. En fait, l'une et l'autre, quoique soucieuses de leur dignité (elles ne veulent pas être mêlées au troupeau des courtisanes) ; n'en sont pas moins ambitieuses de se trouver des admirateurs. Elles sont débordantes de joie pour s'être distinguées le jour des Aphrodisies de Vénus par leur beauté et leur bonne tenue.

Adelphasie, se présente sous les traits d'une personne sage qui s'exprime, par moments, sur un ton docte et austère. Elle est beaucoup plus sage que sa cadette Antérastile qui semble avoir pris les plis du métier de courtisane avant de l'avoir véritablement exercé. Une chose semble certaine sans l'arrivée opportune de leur père de Carthage, elles allaient entreprendre, visiblement, sans le moindre regret le métier honteux de courtisane. D'ores et déjà, les deux

⁷⁹⁰ *Poenulus*, 1279.

⁷⁹¹ *Poenulus*, 87.

apprenties courtisanes⁷⁹², en rencontrant pour la première fois leur père, dont elles ne connaissent pas encore la véritable identité, elles ne l'abordent pas en tant que *virgines* mais plutôt comme des *meretrices* offrant leurs services à un client: « *At edepol os voluptati tibi.*»⁷⁹³. (Et nous, sur ma foi ! te donner beaucoup de plaisir).

3-) L'esclave d'Agorastoclès:

Milphio, le valet d'Agorastoclès, a été le premier à constater la présence du Carthaginois, alors qu'il était en pleine conversation avec son maître. Aussitôt, il commence à ridiculiser cet étranger:

Mil.— *Sed quae illaec auis quae huc cum tunicis aduenit?
numnam in balineis circumductust pallio?*

Ag.— *Facies quidem edepolpunicast*

Mil.— *Guggast homo*

«*Mais quel est cet oiseau qui arrive ici avec des tuniques?*

Est-ce qu'il se serait laissé filouter son manteau aux bains?

Ag.— *Par Pollux, il l'air d'un Carthaginois*

Mil. *C'est un gugga*⁷⁹⁴

En fait, Milphio désigne immédiatement le Carthaginois par un terme dépréciatif «*gugga*». Il se moque de ce dernier et de sa suite, de leurs longues robes traînantes, de leurs costumes exotiques et des anneaux aux oreilles des esclaves. Comme le jeune maître a tout oublié du punique, le valet se dit prêt à engager la conversation avec le Punique. Il affirme qu'il maîtrise à merveille la langue punique *Nullus me est hodie Poenus Poenior.*⁷⁹⁵ (Il n'y a pas au monde de Carthaginois plus consommé que moi en carthaginoiserie.) Le talentueux valet va donc servir d'interprète et assure la conversation entre son maître et le Carthaginois. En fait,

⁷⁹² *Poenulus*, 265 - 270

⁷⁹³ *Poenulus*, 1217.

⁷⁹⁴ *Poenulus*, 975 - 977.

⁷⁹⁵ *Poenulus*, 991.

Milphio semble traduire assez correctement le début de l'échange verbal (les vers 996-997). Mais au vers 998, il confond le terme punique *donni* avec le terme latin *donum*. Ensuite, il construit sans faute la salutation *avo* aux vers 997 et 1001. Jusqu'ici, on pourrait être tenté de croire en les admirables compétences linguistiques de l'esclave. Mais, on fera vite de comprendre que Milphio est très loin d'être un parfait interprète. En fait, l'audience sait déjà qu'Hannon est un seigneur punique en quête de ses filles perdues, et qu'il fait partie d'ailleurs de l'élite sociale carthaginoise

*«Carthaginienses fratres patruelles duo
Fuere summo genere et summis ditiiis »⁷⁹⁶*

Mais Milphio prend Hannon pour un marchand de rats africains⁷⁹⁷, de cuillers, de tuyaux et de noix⁷⁹⁸, de viande grasse, de pelles et de fourches⁷⁹⁹. En fait, dans ce dernier vers, Milphio interprète le terme punique *assam* comme l'accusatif du mot latin *assa* (viande rôtie) et il renchérit par une épithète *aruinam*.

La mise en dérision du Carthaginois par l'esclave atteint son apogée au vers 1021 où il insinue que les marchands carthaginois étaient réputés pour leurs manoeuvres malhonnêtes. Quelques vers plus loin, Milphio révèle à son maître que le Punique sollicite leur aide pour le mettre à mort. Là, prend fin le long jeu de mots, riche en effets comiques, entre le Carthaginois et le Romain. En fait, Hannon, exaspéré par les moqueries de Milphio, qui s'est joué de lui, décide de parler désormais en latin. Il a réalisé que le valet n'a fait que déformer ses mots puniques et les interprétait à sa guise. Pris en flagrant délit et scandalisé par la découverte que c'est bien lui qui était dupé par le Carthaginois qui parle un latin fort aisé, Milphio, se déchaîne contre lui. Sous le coup de la colère, il déverse sur Hannon un flot d'injures, le traitant de « serpent à double langue ».

⁷⁹⁶ *Poenulus*, 59-60 : « Il y avait à Carthage deux cousins germains, tous deux de très grande famille, de très grande fortune. »

⁷⁹⁷ *Poenulus*, 1011

⁷⁹⁸ *Poenulus*, 1014

⁷⁹⁹ *Poenulus*, 1018

En fait, nous trouvons que c'est plutôt Milphio qui est de mauvaise foi vu qu'il a abusé de la confiance d'un étranger pour le ridiculiser. C'est plutôt le fait d'affirmer connaître parfaitement le punique alors qu'il ignore tout de cette langue qui est preuve de perfidie.

Nous trouvons que l'hostilité éprouvée par Milphio envers Hannon relève de la xénophobie pure et simple et non car il s'agit tout particulièrement d'un Carthaginois. Il est bien possible que le valet semble rejeter Hannon pour la simple raison qu'il est étranger et non du fait qu'il provient de Carthage. Il se pourrait même que la colère de Milphio s'explique par une révolte de son amour propre puisque lui, le *seruus callidus* se trouve pris en son propre jeu et dupé devant son propre maître et devant le public.

Dans cette pièce, le Carthaginois est ridiculisé par deux personnages. Il l'est, comme nous avons tenté de le démontrer, par le valet d'Agorastoclès et encore par le militaire Antaménide (amant d'Antérastile). En fait, l'un et l'autre, lui imputent des imperfections morales qui ombragent, en quelque sorte, son portrait lumineux. Ici, on est en droit de se demander s'ils seraient les porte-paroles de Plaute qui profiterait de cette occasion pour ridiculiser un être provenant de l'ancienne rivale de Rome, ou si le poète latin, à travers ces deux figures ne ferait pas une critique de la xénophobie?

En fait, nous penchons pour la deuxième hypothèse, car, apparemment, les défauts dont les deux personnages gratifient le Punique sont en réalité le fruit de la mécompréhension de la colère aveugle et du malentendu. Milphio accuse le Carthaginois de perfidie du fait qu'il a dissimulé sa parfaite maîtrise de la langue latine.⁸⁰⁰ En effet, Hannon, tout en parlant excellemment le latin, choisit d'aborder Agorastoclès et son valet en punique. Celui-ci interprète cela comme étant une preuve de la fameuse duplicité punique. En fait, il a été déjà dit dans le prologue⁸⁰¹ de cette comédie qu'Hannon dissimule son bilinguisme:

*« Et is omnes linguas scit, sed dissimulat sciens
Se scire. Poenus plane est, quid verbis opust? »*

Ce sont uniquement le prologue et Milphio qui blâment de Punique pour être *bilinguis*. Par ailleurs, nous trouvons que la décision du Carthaginois d'aborder Agorastoclès en punique est

⁸⁰⁰ *Poenulus*, 982-984.

⁸⁰¹ *Poenulus*, 112-113. « En outre, il sait toutes les langues ; mais il fait semblant, sciemment, de ne pas les savoir. C'est un vrai Carthaginois, c'est tout dire. »

parfaitement explicable du moment qu'il avait entendu le jeune homme proclamer ses concitoyennes des Punique.

A propos du recours d'Hannon à la langue punique et non au latin, J.- Chr. Dumont note «D'emblée, il justifie les préjugés que l'on pourrait nourrir sur la duplicité carthaginoise en ne s'exprimant qu'en punique⁸⁰² alors qu'il sait parfaitement le latin. En réalité, étranger, il ne fait que recourir à une ruse innocente pour éviter que de mauvais plaisants se jouent de lui.»⁸⁰³ L'accusation de perfidie est donc réfutable. De surcroît, c'est Milphion lui-même, qui, de son propre chef choisit de commencer la conversation par le terme punique : *Avô*.⁸⁰⁴

Quant au militaire Antaménide, voyant son amante Antérastile pendue au cou de son père Hannon (dont il ne connaît pas la véritable identité) et prenant ce dernier pour un "sex amator", il le bombarde d'injures et d'insultes cinglantes. Il ridiculise le costume du Punique du moment que pour les Romains, les peuples aux vêtements amples et flottants sont des gens sans morale puisqu'ils sont sans ceinture «For a Roman it is also discreditable not to wear a belt with a tunic »⁸⁰⁵. En plus, il accuse Hannon et sa race d'être des effeminés à cause, encore une fois, de leurs habits⁸⁰⁶.

On voit bien donc qu'aussi bien pour Antaménide que pour Milphio les remarques blessantes qu'ils ont pu adresser au Punique ne sont en réalité que le résultat de la méprise, ou qu'ils ne sont que les représentants d'une xénophobie vulgaire et superficielle, qui se fonde sur les apparences précisément ce dont la comédie fait la critique.

⁸⁰² *Poenulus*, 961-970.

⁸⁰³ J.-Chr. Dumont, « Plaute, barbare et heureux de l'être », *Ktéma*, 1984, p. 50.

⁸⁰⁴ *Poenulus*, 994.

⁸⁰⁵ J.P. Baldson, *Roman and aliens*, Londres, 1979, p. 219

⁸⁰⁶ *Poenulus*, 1299 : « *Quis hic homo est cum tunicis longis quasi puer cauponius ?* » (« Qu'est-ce que c'est que cet homme avec ses longues tuniques, comme un mignon de cabaret ? »)

CHAPITRE III

Une divinité sanguinaire, effroyable et anthropophage : Baal Hammon :

Les Carthaginois ont laissé à la postérité, selon les témoignages gréco-romains, une fâcheuse réputation : ce sont les adorateurs de Baal Hammon, une divinité anthropophage.

III.1. Les Carthaginois, « dévoreurs d'enfants »

Les Carthaginois avaient la fâcheuse et sinistre réputation de sacrifier leurs enfants aux divinités suprêmes de leur métropole. Alors que les divinités romaines se contentaient d'encens, de libations et d'offrandes animales, il semble que les divinités puniques étaient friandes de sang humain, du moins d'après la littérature antique. Cette thématique a toujours soulevé une très vive controverse. Ces polémiques ont été suscitées par l'abondante littérature ancienne, ainsi que par les fouilles menées dès la fin du XIX^{ème} siècle dans de nombreux sites de la Méditerranée, et surtout après la publication du célèbre roman de Flaubert, *Salammbô* !

Le roman carthaginois de Flaubert, *Salammbô* devient, dès sa parution en 1862, un texte obligé en matière de civilisation punique, et le XIII^e chapitre de ce livre, intitulé « Moloch »,

en devient un passage anthologique⁸⁰⁷. La description de la cérémonie de sacrifices d'enfants qui y est peinte est saisissante par la monstruosité qu'elle entend susciter chez le lecteur:

« Peu à peu, des gens entrèrent jusqu'au fond des allées ; ils lançaient dans la flamme des perles, des vases d'or, des coupes, des flambeaux, toutes leurs richesses ; les offrandes, de plus en plus, devenaient splendides et multipliées. Enfin, un homme qui chancelait, un homme pâle et hideux de terreur, poussa un enfant ; puis on aperçut entre les mains du colosse une petite masse noire; elle s'enfonça dans l'ouverture ténébreuse. Les prêtres se penchèrent au bord de la grande dalles – et un chant nouveau éclata, célébrant les joies de la mort et les renaissances de l'éternité.

Ils montaient lentement, et, comme la fumée en s'envolant faisait de hauts tourbillons, ils semblaient de loin disparaître dans un nuage. Pas un ne bougeait. Ils étaient liés aux poignets et aux chevilles, et la sombre draperie les empêchait de rien voir et d'être reconnus.

Hamilcar, en manteau rouge comme les prêtres de Moloch, se tenait auprès du Baal, debout devant l'orteil de son pied droit. Quand on amena le quatorzième enfant, tout le monde put s'apercevoir qu'il eut un grand geste d'horreur. Mais bientôt, reprenant son attitude, il croisa ses bras et il regardait par terre. De l'autre côté de la statue, le Grand-Pontife restait immobile comme lui. Baissant sa tête chargée d'une mitre assyrienne, il observait sur sa poitrine la plaque d'or recouverte de pierres fatidiques, et où la flamme se mirant faisait des lueurs irisées. Il pâlisait, éperdu. Hamilcar inclinait son front ; et ils étaient tous les deux si près du bûcher que le bas de leurs manteaux, se soulevant, de temps à autre l'effleurait.

Les bras d'airain allaient plus vite. Ils ne s'arrêtaient plus. Chaque fois que l'on y posait un enfant, les prêtres de Moloch étendaient la main sur lui, pour le charger des crimes du peuple, en vociférant: « Ce ne sont pas des hommes, mais des bœufs ! » et la multitude à l'entour répétait : « Des bœufs ! Des bœufs ! » Les dévots criaient: « Seigneur ! Mange ! » et les prêtres de Proserpine, se conformant par la terreur au besoin de Carthage, marmottaient la formule éleusienne : « Verse la pluie ! enfante ! »

Les victimes à peine au bord de l'ouverture, disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait dans la grande couleur écarlate.

⁸⁰⁷G. Flaubert écrit dans une lettre à Sainte-Beuve, 23 - 24 décembre 1862 (*Correspondance*, tome III, p. 282) « Cette horreur ne fait pas dans mon esprit *un doute*. (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres, en 370 avant Jésus-Christ). Malgré la condition imposée par Gélion (440), dans la guerre contre Agathoclès (309), on brûla, selon Diodore, 200 enfants ; et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à Saint-Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois, de son temps. »

Cependant, l'appétit du Dieu ne s'apaisait pas. Il en voulait toujours. Afin de lui en fournir davantage, on les empila sur ses mains avec une grosse chaîne par-dessus, qui les retenait. Des dévots au commencement avaient voulu les compter, pour voir si leur nombre correspondait aux jours de l'année solaire; mais on en mit d'autres, et il était impossible de les distinguer dans le mouvement vertigineux des horribles bras. Cela dura longtemps, indéfiniment jusqu'au soir. Puis les parois intérieures prirent un éclat plus sombre. Alors on aperçut des chairs qui brûlaient. Quelques-uns même croyaient reconnaître des cheveux, des membres, des corps entiers.

Le jour tomba ; des nuages s'amoncelèrent au-dessus du Baal. Le bûcher, sans flammes à présent, faisait une pyramide de charbons jusqu'à ses genoux; complètement rouge comme un géant tout couvert de sang, il semblait, avec sa tête qui se renversait, chanceler sous le poids de son ivresse.

À mesure que les prêtres se hâtaient, la frénésie du peuple augmentait ; le nombre des victimes diminuant, les uns criaient de les épargner, les autres qu'il en fallait encore. On aurait dit que les murs chargés de monde s'écroulaient sous les hurlements d'épouvante et de volupté mystique. Puis des fidèles arrivèrent dans les allées, traînant leurs enfants qui s'accrochaient à eux ; et ils les battaient pour leur faire lâcher prise et les remettre aux hommes rouges. Les joueurs d'instruments quelquefois s'arrêtaient épuisés ; alors, on entendait les cris des mères et le grésillement de la graisse qui tombait sur les charbons. Les buveurs de jusquiame, marchant à quatre pattes, tournaient autour du colosse et rugissaient comme des tigres, les Yidonim vaticinaient, les Dévoués chantaient avec leurs lèvres fendues; on avait rompu les grillages, tous voulaient leur part du sacrifice – et les pères dont les enfants étaient morts autrefois jetaient dans le feu leurs effigies, leurs jouets, leurs ossements conservés. Quelques-uns qui avaient des couteaux se précipitèrent sur les autres. On s'entr'égorgea. Avec des vans de bronze, les hiérodoules prirent au bord de la dalle les cendres tombées ; et ils les lançaient dans l'air, afin que le sacrifice s'éparpillât sur la ville et jusqu'à la région des étoiles.

Ce grand bruit et cette grande lumière avaient attiré les Barbares au pied des murs ; se cramponnant pour mieux voir sur les débris de l'hélépole, ils regardaient, béants d'horreur. »⁸⁰⁸

⁸⁰⁸ G. Flaubert, *Salammbô*, p. 392-396.

Ce passage, lui-même, est clairement inspiré du récit de Diodore de Sicile :

« Attribuant au pouvoir des dieux la défaite qu'ils venaient d'essuyer, les Carthaginois eurent recours aux prières publiques, et croyant qu'Hercule, dont ils se disaient être une colonie, était particulièrement irrité, ils envoyèrent à Tyr une immense quantité de riches offrandes. Descendants de cette ville, les Carthaginois étaient jadis dans l'usage d'envoyer à ce dieu le dixième de tous leurs revenus ; mais par la suite, devenus riches et opulents, ils n'envoyèrent presque plus rien, croyant pouvoir se dispenser de la protection du dieu. Leur désastre récent les ramena au repentir, et tous se souvinrent du dieu de Tyr. Parmi les offrandes qu'ils envoyèrent se trouvaient des chapelles d'or tirées de leurs propres temples, pensant que par ce genre de consécration ils parviendraient plus facilement à apaiser le courroux de la divinité. Ils se reprochèrent aussi de s'être aliéné Saturne, parce qu'ils lui avaient autrefois offert en sacrifice les enfants des plus puissants citoyens, qu'ils avaient plus tard renoncé à cet usage en achetant des enfants secrètement et en les élevant pour être immolés à ce dieu. Des recherches établirent que plusieurs de ces enfants sacrifiés étaient des enfants supposés. En considérant toutes ces choses et en voyant, de plus, les ennemis campés sous les murs de leur ville, ils furent saisis d'une crainte superstitieuse, et ils se reprochèrent d'avoir négligé les coutumes de leurs pères à l'égard du culte des dieux. Ils décrétèrent donc une grande solennité dans laquelle devaient être sacrifiés deux cents enfants, choisis dans les familles les plus illustres ; quelques citoyens, en butte à des accusations, offrirent volontairement leurs propres enfants, qui n'étaient pas moins de trois cents. Voici quelques détails concernant ce sacrifice. Il y avait une statue d'airain représentant Saturne, les mains étendues et inclinées vers la terre, de manière que l'enfant, qui y était placé, roulait et allait tomber dans un gouffre rempli de feu. C'est probablement à cette coutume qu'Euripide fait allusion lorsqu'il parle des cérémonies du sacrifice accompli en Tauride; le poète met dans la bouche d'Oreste, la question suivante : "Quel sera le tombeau qui me recevra lorsque je mourrai? - Un feu sacré allumé dans un vaste gouffre de la terre." Il paraît aussi que l'ancien mythe des Grecs, d'après lequel Saturne dévora ses propres enfants, trouve son explication dans cette coutume des Carthaginois. »⁸⁰⁹

⁸⁰⁹ Diodore de Sicile, XX, 14 « *διόπερ οἱ Καρχηδόνιοι, νομίσαντες ἐκ θεῶν αὐτοῖς γεγονέναι τὴν συμφορὰν, ἐτράπησαν πρὸς παντοίαν ἱκεσίαν τοῦ δαιμονίου καὶ νομίσαντες μάλιστα μνηνίειν αὐτοῖς τὸν Ἡρακλέα τὸν παρὰ τοῖς ἀποίκιοις, χρημάτων πλῆθος καὶ τῶν πολυτελεστάτων ἀναθημάτων ἔπεμψαν εἰς τὴν Τύρον οὐκ ὀλίγα. ἀποικισθέντες γὰρ ἐκ ταύτης εἰώθεισαν ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις δεκάτην ἀποστέλλειν τῷ θεῷ πάντων τῶν εἰς*

III. 1.a. « Seigneur, mange ! »

Dans le passage de Flaubert, l'horreur est visible, visuelle ; elle est palpable. Le romancier force sciemment les traits de cette représentation pour choquer les lecteurs de son temps - par provocation, il se vantait dans sa correspondance de faire « brûler les moutards » - et de déranger la conscience de la bourgeoisie de son temps⁸¹⁰.

L'horreur atteint son paroxysme à travers le contraste entre l'aspect *statique* des enfants, innocents voire consentants, et la liesse de la foule, à travers le nombre des victimes que souligne l'itération (« chaque fois que l'on y posait un enfant »), la durée paradoxalement infinie (« cela dura [...] indéfiniment jusqu'au soir ») puis l'accroissement simultané des victimes (« on les empila sur ses mains »), dans le signe de la *disparition*, répété par le texte sur un mode métaphorique (« ils semblaient de loin disparaître dans un nuage », « les victimes [...] disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie »). La liesse, l'hystérie de la foule va progressant : la scène est presque cinématographique. Elle est surtout, visuellement, rendue plus dense, plus poignante, par un détail qui provoque la désapprobation du lecteur : l'évocation d'un Moloch vaincu par l'ivresse.

*πρόσοδον πιπτόντων· ὕστερον δὲ μεγάλους κτησάμενοι πλούτους καὶ προσόδους ἀξιολογωτέρας λαμβάνοντες μικρὰ παντελῶς ἀπέστελλον, ὀλιγοροῦντες τοῦ δαιμονίου. διὰ δὲ τὴν συμφορὰν ταύτην εἰς μεταμέλειαν ἐλθόντες πάντων τῶν ἐν τῇ Τύρῳ θεῶν ἐμνημόνευον. ἔπεμψαν δὲ καὶ τοὺς ἐκ τῶν ἱερῶν χρυσοῦς ναοὺς αὐτοῖς τοῖς ἀφιδρῦμασι πρὸς τὴν ἰκεσίαν, ἡγούμενοι μᾶλλον ἐξιλᾶσθαι τὴν τοῦ θεοῦ μῆνιν τῶν ἀναθημάτων πεμφθέντων ἐπὶ τὴν παραίτησιν. ἠτιῶντο δὲ καὶ τὸν Κρόνον αὐτοῖς ἐναντιοῦσθαι, καθ' ὅσον ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις θύοντες τούτῳ τῷ θεῷ τῶν υἱῶν τοὺς κρατίστους ὕστερον ἠνούμενοι λάθρα παῖδας καὶ θρέψαντες ἔπεμπον ἐπὶ τὴν θυσίαν· καὶ ζητήσεως γενομένης εὐρέθησάν τινες τῶν καθιερουρημένων ὑποβολιμαῖοι γεγονότες. τούτων δὲ λαβόντες ἔννοιαν καὶ τοὺς πολεμίους πρὸς τοῖς τείχεσιν ὀρῶντες στρατοπεδεύοντας ἐδεισιδαιμόνου ὡς καταλελυκότες τὰς πατρίους τῶν θεῶν τιμὰς. διορθώσασθαι δὲ τὰς ἀγνοίας σπεύδοντες διακοσίους μὲν τῶν ἐπιφανεστάτων παίδων προκρίναντες ἔθυσαν δημοσίᾳ· ἄλλοι δ' ἐν διαβολαῖς ὄντες ἑκοσίους ἑαυτοὺς ἔδοσαν, οὐκ ἐλάττους ὄντες τριακοσίων. ἦν δὲ παρ' αὐτοῖς ἀνδρίας Κρόνον χαλκοῦς, ἐκτετακῶς τὰς χεῖρας ὑπτίας ἐγκεκλιμένας ἐπὶ τὴν γῆν, ὥστε τὸν ἐπιτεθέντα τῶν παίδων ἀποκυλίεσθαι καὶ πίπτειν εἰς τὸ χάσμα πλήρες πυρός. εἰκὸς δὲ καὶ τὸν Εὐριπίδην ἐντεῦθεν εἰληφέναι τὰ μυθολογούμενα παρ' αὐτῷ περὶ τὴν ἐν Ταύροις θυσίαν, ἐν οἷς εἰσάγει τὴν Ἰφιγένειαν ὑπὸ Ὀρέστου διερωτωμένην : «τάφος δὲ ποῖος δέξεται μ', ὅταν θάνω; πῦρ ἱερὸν ἔνδον χάσμα τ' ἐνρῶπὸν χθονός.» καὶ ὁ παρὰ τοῖς Ἑλλησι δὲ μῦθος ἐκ παλαιᾶς φήμης παραδεδομένος ὅτι Κρόνος ἠφάνιζε τοὺς ἰδίους παῖδας, παρὰ Καρχηδονίοις φαίνεται διὰ τούτου τοῦ νομίμου τετηρημένος «
⁸¹⁰ « D'un bout à l'autre, écrit Flaubert à Théophile Gautier, en janvier 1859, c'est couleur de sang. Il y a des bordels d'hommes, des anthropophages, des éléphants et des supplices...Et en 1861, il écrit à Ernest Feydeau . « j'arrive aux tons un peu foncés, on commence à marcher dans les tripes et à brûler les moutards ! »*

III. 2. Moloch et Dionysos, dieux de tous les excès :

Moloch, ce dieu qui se mêle à l'agitation de ses fidèles n'est pas sans rappeler, à notre sens, la frénésie dionysiaque – qui mène à son tour à la destruction de la vie. Dionysos, est une autre divinité caractérisée par l'insatiabilité frénétique, enthousiaste, démoniaque et synonyme de mort. En raison de cela, Dionysos est appelé le dieu-trompeur. Un dieu, entouré de Ménades, de Satyres, de Bacchantes et caractérisé par une appétence malsaine tournée contre l'homme et la vie. La folie ménadesque et le déchaînement furieux de Dionysos et de sa suite se manifestent dans plusieurs épisodes du mythe de ce dieu et atteignent leur comble dans le mythe d'Orphée⁸¹¹ :

⁸¹¹ Ovide, *Métamorphoses*, XI, 1-66 : « Tandis qu'autour de lui, par le charme de ses vers, Orphée entraîne les hôtes des forêts et les forêts et les rochers, les Ménades, qu'agitent les fureurs de Bacchus, et qui portent en écharpe la dépouille des tigres et des léopards, aperçoivent, du haut. D'une colline, le chanfre de la Thrace, des sons divins de sa lyre accompagnant sa voix. Une d'elles, dont les cheveux épars flottent abandonnés aux vents, s'écrie "Le voilà ! le voilà celui qui nous méprise !" Et soudain son thyrses va frapper la tête du prêtre d'Apollon. Mais, enveloppé de pampre et de verdure, le thyrses n'y fait qu'une empreinte légère, sans la blesser. Une autre lance un dur caillou, qui fend les airs, mais, vaincu par les sons de la lyre, tombe aux pieds du poète, et semble implorer le pardon de cette indigne offense. Cependant le trouble augmente. La fureur des Ménades est poussée à l'excès. La terrible Érynie les échauffe. Sans doute les chants d'Orphée auraient émoussé tous les traits ; mais leurs cris, et leurs flûtes, et leurs tambourins, et le bruit qu'elles font en frappant dans leurs mains, et les hurlements affreux dont elles remplissent les airs, étouffent les sons de la lyre : la voix d'Orphée n'est plus entendue, et les rochers du Rhodope sont teints de son sang. D'abord, dans leur fureur, les Bacchantes ont chassé ces oiseaux sans nombre, ces serpents, et ces hôtes des forêts, qu'en cercle autour du poète la lyre avait rangés. Alors elles portent sur lui leurs mains criminelles. Tel l'oiseau de Pallas, si par hasard il erre à la lumière du jour, voit les oiseaux se réunir contre lui, et le poursuivre dans les plaines de l'air. Tel le matin, dans le cirque romain, où il va devenir la proie des chiens, un cerf léger est entouré d'une meute barbare. On voit les Ménades à l'envi attaquer Orphée, et le frapper de leurs thyrses façonnés pour un autre usage. Elles font voler contre lui des pierres, des masses de terre, des branches d'arbre violemment arrachées. Les armes ne manquent point à leur fureur. Non loin de là, des bœufs paisibles, courbés sous le joug, traçaient dans les champs de larges sillons. D'agrestes laboureurs, d'un bras nerveux, avec la bêche ouvraient la terre, et préparaient les doux fruits de leurs pénibles sueurs. À l'aspect des Ménades, ils ont fui, épouvantés, abandonnant, épars dans les champs, leurs bêches, leurs longs rateaux, et leurs hoyaux pesants : chacune s'en empare. Dans leur fureur, elles arrachent aux bœufs même leurs cornes menaçantes, et reviennent de l'interprète des dieux achever les destins. Il leur tendait des mains désarmées. Ses prières les irritent. Pour la première fois, les sons de sa voix ont perdu leur pouvoir. Ces femmes sacrilèges consomment leur crime; il expire, et son âme, grands dieux ! S'exhale à travers cette bouche dont les accents étaient entendus par les rochers, et qui apprivoisait les hôtes sauvages des forêts. Chanfre divin, les oiseaux instruits par tes chants, les monstres des déserts, les rochers du Rhodope, les bois qui te suivaient, tout pleure ta mort. Les arbres en deuil se dépouillent de leur feuillage. De leurs pleurs les fleuves se grossissent. Les naïades, les dryades, couvertes de voiles funèbres, gémissent les cheveux épars. Ses membres sont dispersés. Hèbre glacé, tu reçois dans ton sein et sa tête et sa lyre. Ô prodige ! Et sa lyre et sa tête roulant sur les flots, murmurent je ne sais quels sons lugubres et quels sanglots plaintifs, et la rive attendrie répond à ces tristes accents. Déjà entraînés au vaste sein des mers, elles quittent le lit du fleuve bordé de peupliers, et sont portées sur le rivage de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Déjà un affreux serpent menace cette tête exposée sur des bords étrangers. Il lèche ses cheveux épars, par les vagues mouillés, et va déchirer cette bouche harmonieuse qui chantait les louanges des immortels. Apollon paraît, et prévient cet outrage. Il arrête le reptile prêt à mordre; il le change en pierre, la gueule béante, et conservant son attitude. L'ombre d'Orphée descend dans l'empire des morts. Il reconnaît ces mêmes lieux qu'il avait déjà parcourus. Errant dans le séjour qu'habitent les mânes pieux,

*Carmine dum tali siluas animosque ferarum
Threicius uates et saxa sequentia ducit,
ecce nurus Ciconum tectae lymphata ferinis
pectora uelleribus tumuli de uertice cernunt
Orphea percussis sociantem carmina neruis.
e quibus una leues iactato crine per auras,
'en,' ait 'en, hic est nostri contemptor!' et hastam
uatis Apollinei uocalia misit in ora,
quae foliis praesuta notam sine uulnere fecit ; alterius telum lapis est, qui missus in ipso
aere concentu uictus uocisque lyraeque est
ac ueluti supplex pro tam furialibus ausis
ante pedes iacuit. sed enim temeraria crescunt
bella modusque abiit insanaque regnat Erinys ;
cunctaque tela forent cantu mollita, sed ingens
clamor et infracto Berecynthia tibia cornu
tympanaque et plausus et Bacchei ululatus
obstrepuere sono citharae, tum denique saxa
non exauditi rubuerunt sanguine uatis.*

*ac primum attonitas etiamnum uoce canentis
innumeras uolucres anguesque agmenque ferarum
maenades Orphei titulum rapuere triumphii ;
inde cruentatis uertuntur in Orphea dextris
et coeunt ut aues, si quando luce uagantem*

*noctis auem cernunt, structoque utrimque theatro
ceu matutina ceruus periturus harena
praeda canum est, uatemque petunt et fronde uirentes
coniciunt thyrsos non haec in munera factos.
hae glaebas, illae direptos arbore ramos,*

*pars torquent silices ; neu desint tela furori,
forte boues presso subigebant uomere terram,*

il y retrouve Eurydice, et vole dans ses bras. Dès lors, l'amour sans cesse les rassemble. Ils se promènent à côté l'un de l'autre. »

*nec procul hinc multo fructum sudore parantes
dura lacertosi fodiebant arua coloni,
agmine qui uiso fugiunt operisque relinquunt
arma sui, uacuosque iacent dispersa per agros
sarculaque rastrique graues longique ligones ;
quae postquam rapuere ferae cornuque minaces
diuulsere boues, ad uatis fata recurrunt
tendentemque manus et in illo tempore primum*

*inrita dicentem nec quicquam uoce mouentem
sacrilegae perimunt, perque os, pro Iuppiter ! Illud
auditum saxis intellectumque ferarum
sensibus in uentos anima exhalata recessit.*

*Te maestae uolucres, Orpheu, te turba ferarum,
te rigidi silices, te carmina saepe secutae
fleuerunt siluae, positis te frondibus arbor
tonsa comas luxit; lacrimis quoque flumina dicunt
increuisse suis, obstrusaque carbasa pullo
naides et dryades passosque habuere capillos.*

*membra iacent diuersa locis, caput, Hebre, lyramque
excipis : et (mirum !) medio dum labitur amne,
flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
murmurat exanimis, respondent flebile ripae.*

*iamque mare inuetae flumen popolare relinquunt
et Methymnaeae potiuntur litore Lesbi :
hic ferus expositum peregrinis anguis harenis
os petit et sparsos stillanti rore capillos.
tandem Phoebus adest morsusque inferre parantem
arcet et in lapidem rictus serpentis apertos*

*congelat et patulos, ut erant, indurat hiatus.
Umbra subit terras, et quae loca uiderat ante,
cuncta recognoscit quaerensque per arua piorum
inuenit Eurydicen cupidisque amplectitur ulnis;*

*hic modo coniunctis spatiantur passibus ambo,
nunc praecedentem sequitur, nunc praeuius anteit
Eurydicenque suam iam tuto respicit Orpheus.»*

De son côté, Apollodore dans sa *Bibliothèque* évoque une série d'épisodes où se manifeste la puissance de Dionysos qui manifeste sa puissance en rendant folles les femmes de Thèbes qui mettent en pièces le roi Penthée, celles d'Argos qui dévorent leurs nourrissons ou transforme en dauphins les pirates thyrréniens : « Après avoir traversé la Thrace, et l'Inde tout entière où il érigea ses colonnes, Dionysos arriva à Thèbes. Il contraignit les femmes à abandonner leurs maisons et à célébrer les rites bachiques sur le mont Cithéron. Penthée, le fils d'Agavé et d'Échion, à qui Cadmos avait laissé le trône, tenta de l'en empêcher. Il grimpa sur le Cithéron et épia les Bacchantes ; mais sa mère, en proie au délire, le prenant pour une bête, le mit en pièces. Ayant révélé sa nature divine aux Thébains, Dionysos arriva à Argos ; une fois de plus, parce qu'on ne l'honorait pas comme il convient, il frappa les femmes de folie. Elles gravirent les montagnes et se nourrirent de la chair de leurs enfants, qu'elles allaitaient encore. Pour se rendre par mer d'Icaria à Naxos, Dionysos paya sa place sur un navire de pirates tyrrhéniens. Ils le firent monter à bord, mais, après avoir dépassé Naxos sans y mouiller, ils firent voile vers l'Asie dans l'intention de le vendre comme esclave. Dionysos, alors, transforma en serpents les mâts et les rames, remplit la coque de branches de lierre et fit résonner les flûtes. Les pirates perdirent la raison, se précipitèrent dans les flots, et devinrent des dauphins. Ainsi les humains comprirent que Dionysos était un dieu, et ils l'honorèrent. Par la suite, il enleva sa mère de l'Hadès, l'appela Thyoné, et monta au ciel avec elle. »⁸¹²

⁸¹² Apollodore, III, 5, 2-3 : « διελθὼν δὲ Θράκην[καὶ τὴν Ἰνδικὴν ἅπασαν, στήλας ἐκεῖ στήσας] ἦκεν εἰς Θήβας, καὶ τὰς γυναικάς ἠνάγκασε καταλιπούσας τὰς οἰκίας βακχεύειν ἐν τῷ Κιθαιρῶνι. Πενθεὺς δὲ γεννηθεὶς ἐξ Ἀγαυῆς Ἐχίονι, παρὰ Κάδμου εἰληφῶς τὴν βασιλείαν, διεκώλυε ταῦτα γίνεσθαι, καὶ παραγενόμενος εἰς Κιθαιρῶνα τῶν Βακχῶν κατάσκοπος ὑπὸ τῆς μητρὸς Ἀγαυῆς κατὰ μανίαν ἐμελίσθη· ἐνόμισε γὰρ αὐτὸν θηρίον εἶναι. δεῖξας δὲ Θηβαίοις ὅτι θεὸς ἐστίν, ἦκεν εἰς Ἄργος, κακεῖ πάλιν οὐ τιμώντων αὐτὸν ἐξέμηγε τὰς γυναικάς. αἱ δὲ ἐν τοῖς ὄρεσι τοὺς ἐπιμαστιδίους ἔχουσαι παῖδας τὰς σάρκας αὐτῶν ἐσιτοῦντο. βουλόμενος δὲ ἀπὸ τῆς Ἰκαρίας εἰς Νάξον διακομισθῆναι, Τυρρηνῶν ληστρικὴν ἐμισθώσατο τριήρη. οἱ δὲ αὐτὸν ἐνθέμενοι Νάξον μὲν παρέπλεον, ἠπέιγοντο δὲ εἰς τὴν Ἀσίαν ἀπεμπολήσοντες. ὁ δὲ τὸν μὲν ἴστων καὶ τὰς κώπας ἐποίησεν ὄφεις, τὸ δὲ

L’histoire de Penthée qui avait affirmé hair le dieu et en fut cruellement puni, est également rapportée par Ovide, qui relate dans les *Métamorphoses* comment pour se venger de sa tante maternelle, Agavé, Dionysos la poussa à tuer son fils, Penthée, qui était hostile à son culte ⁸¹³:

inueniunt foliis medium cingentibus albis.

Cognita res meritam uati per Achaidas urbes

attulerat famam, nomenque erat auguris ingens ;

spernit Echionides tamen hunc ex omnibus unus

contemptor superum Pentheus praesagaque ridet

uerba senis tenebrasque et cladem lucis ademptae

obicit. ille mouens albertia tempora canis

σκάφος ἔπλησε κισσοῦ καὶ βοῆς ἀνλῶν· οἱ δὲ ἐμμανεῖς γενόμενοι κατὰ τῆς θαλάττης ἔφυγον καὶ ἐγένοντο δελφῖνες. ὡς δὲ αὐτὸν θεὸν ἄνθρωποι ἐτίμων, ὁ δὲ ἀναγαγὼν ἐξ Αἰδοῦ τὴν μητέρα, καὶ προσαγορεύσας Θουώνην, μετ’ αὐτῆς εἰς οὐρανὸν ἀνῆλθεν. »

⁸¹³ Ovide, *Métamorphoses* « et à sa place les Nymphes ne trouvèrent qu'une fleur d'or de feuilles d'albâtre couronnée. Cette aventure s'étant répandue dans toutes les villes de la Grèce, rendit plus célèbre le nom de Tirésias, et donna plus de crédit à ses oracles. Le fils d'Échion, Penthée, qui méprisait les dieux, seul osa dédaigner son savoir fatidique. Il le raillait sur la perte de sa vue, et sur le sujet qui provoqua la vengeance de Junon. Alors le vieil augure secouant sa tête ornée de cheveux blancs : « Que tu serais heureux, dit-il, si privé comme moi de la lumière des cieux, tu pouvais ne pas voir les mystères de Bacchus ! Un jour viendra, et déjà je pressens qu'il s'approche, où le jeune fils de Sémélé paraîtra dans ces lieux. Si ton encens ne fume sur ses autels, tes membres seront déchirés en lambeaux; et ton sang souillera les forêts, et les mains de ta mère, et les mains de tes sœurs. Mais cette prédiction s'accomplira; oui, tu oseras refuser au nouveau dieu les honneurs immortels; et trop tard tu te plaindras qu'un aveugle ait pu si bien lire au livre des destins ». Il dit, et le fils d'Échion le chasse avec mépris. Mais la prédiction du vieillard va bientôt s'accomplir. Bacchus arrive, et au loin tous les champs retentissent de hurlements sacrés; la foule se précipite au devant de ses pas; ensemble confondus les mères, les époux, les enfants, et le peuple, et ses chefs, s'empressent à ces nouvelles solennités. « Dignes enfants de Mars, ô Thébains ! s'écrie Penthée, quelle fureur a saisi vos esprits ? Le bruit de l'airain frappé contre l'airain, ces flûtes recourbées, et tous ces vains prestiges ont-ils tant de pouvoir ? Quoi ! Vous que n'ont point effrayés le glaive des combats, la trompette guerrière, et les bataillons hérissés de dards, vous céderiez aux cris insensés de ces femmes, à ce vil troupeau qu'agite le délire du vin et le bruit des tambours ? N'êtes-vous plus ces vieux soldats qui, traversant les vastes mers, vinrent dans ces contrées fonder une nouvelle Tyr, et transporter leurs pénates errants ? Livrerez-vous vos dieux sans les défendre ? Et vous, jeunes Thébains, dont l'âge approche plus du mien, vous à qui sans doute le thyrsé convenait moins que le fer, le pampre que le casque. » « Souvenez-vous encore, je vous en conjure, du sang dont vous sortez ! Imités la belliqueuse audace du dragon qui périt pour défendre son antre et la fontaine de Mars. Ah ! Combattez du moins pour votre gloire ! Le dragon vainquit des guerriers valeureux, et vous n'avez devant vous qu'une troupe lâche et efféminée. Soutenez l'honneur de votre race ! Et si, par la loi des destins, Thèbes doit périr, que ses murs s'écroulent retentissant sous les coups du bélier, sous l'effort des combattants, au bruit du fer, au milieu de la flamme ! Alors nous n'aurons point à rougir de nos malheurs; alors nous pourrions déplorer notre destin sans chercher à le cacher. Mais la cité de Cadmus serait-elle donc subjuguée par un faible enfant, qui ne connut jamais les armes, ni les combats, ni l'usage des coursiers; qui, dans sa mollesse, ne sait que parfumer ses cheveux de myrrhe, les couronner de lierre, se revêtir de pourpre et d'habits tissés d'or ! Cessez de le suivre, et je vais le contraindre d'avouer la supposition de sa naissance, et la fausseté de ses mystères. Acrisius aura donc eu le courage de mépriser cet imposteur sacré; il lui aura fermé les portes d'Argos; et cet étranger ferait aujourd'hui trembler Penthée et les Thébains ! Allez, que rien ne vous arrête ! (et il commandait à ses compagnons) saisissez le méprisable chef de cette troupe ; amenez-le devant moi chargé de fers, et que mes ordres soient promptement exécutés ». Il dit : cependant Cadmis, aïeul de Penthée ; Athamas, son oncle, et tous les siens, condamnant ce discours impie, et vainement s'efforcent de le détourner de sa résolution : leurs sages conseils irritent sa fureur; elle s'accroît des efforts mêmes qu'ils font pour la calmer. Tel j'ai vu le torrent rouler plus lentement, et avec moins de fracas, son onde dans les champs ouverts à son passage »

*'quam felix esses, si tu quoque luminis huius
orbis' ait 'fieres, ne Bacchica sacra uideres !
namqua nouus huc ueniat, proles Semeleia, Liber,
quem nisi templorum fueris dignatus honore,
mille lacer spargere locis et sanguine siluas
foedabis matremque tuam matrisque sorores.
eueniet ! neque enim dignabere numen honore,
meque sub his tenebris nimium uidisse quereris.'*
*talia dicentem proturbat Echione natus ;
dicta fides sequitur, responsaque uatis aguntur.
Liber adest, festisque fremunt ululatibus agri :
turba ruit, mixtaeque uiris matresque nurusqueue
uulgusque proceresque ignota ad sacra feruntur.
'Quis furor, anguigenae, proles Mauortia, uestras
attonuit mentes?' Pentheus ait ; 'aerane tantum
aere repulsa ualent et adunco tibia cornu
et magicae fraudes, ut, quos non bellicus ensis,
non tuba terruerit, non strictis agmina telis,
femineae uoces et mota insania uino
obscenique greges et inania tympana uincant ?
uosne, senes, mirer, qui longa per aequora uecti
hac Tyron, hac profugos posuistis sede penates,
nunc sinitis sine Marte capi ? uosne, acrior aetas,
o iuuenes, propiorque meae, quos arma tenere,
non thyrsos, galeaque tegi, non fronde decebat ?
este, precor, memores, qua sitis stirpe creati,
illiusque animos, qui multos perdidit unus,
sumite serpentis ! pro fontibus ille lacuque
interiit: at uos pro fama uincite uestra !
ille dedit leto fortes : uos pellite molles
et patrium retinete decus ! si fata uetabant
stare diu Thebas, utinam tormenta uirique moenia diruerent, ferrumque ignisque sonarent!*

*essemus miseri sine crimine, sorsque querenda,
 non celandam foret, lacrimaeque pudore carerent ;
 at nunc a puero Thebae capientur inermi,
 quem neque bella iuuant nec tela nec usus equorum,
 sed madidus murra crinis mollesque coronae
 purpuraque et pictis intextum uestibus aurum,
 quem quidem ego actutum (modo uos absistite) cogam
 adsumptumque patrem commentaque sacra fateri.
 an satis Acrisio est animi, contemnere uanumnumen et Argolicas uenienti claudere portas :
 Penthea terrebit cum totis aduena Thebis ?
 ite citi' (famulis hoc imperat), 'ite ducemque
 attrahite huc uinctum! iussis mora segnis abesto !'
 hunc auus, hunc Athamas, hunc cetera turba suorum
 corripunt dictis frustra que inhibere laborant.
 acrior admonitu est inritaturque retenta
 et crescit rabies remoraminaque ipsa nocebant :
 sic ego torrentem, qua nil obstabat eunti,
 lenius et modico strepitu decurrere uidi. »*

Plusieurs épisodes mythiques racontent l'arrivée de Dionysos dans une cité ou dans un royaume et le mettent aux prises avec le roi local. Les cas les plus connus des héros-combattants de Dionysos sont Persée et Lycurgue. Persée, fondateur de Mycènes et de Tarse, se serait mesuré à Dionysos et à ses Ménades à Argos⁸¹⁴. Cette légende est connue sous plusieurs versions⁸¹⁵. À cette époque pourtant, rien ne permet encore de dire que l'affrontement avait un caractère meurtrier. Par contre, des versions tardives, d'époque hellénistique rapportaient que Persée avait tué le dieu et jeté son corps dans le marais de Lerne, tandis que selon Cyrille, le corps de Dionysos aurait été enterré à Delphes près de la statue d'Apollon⁸¹⁶. L'autre cas remarquable est celui de Lycurgue dont on sait qu'armé d'une

⁸¹⁴ M.Pierart, *La mort de Dionysos à Argos*, dans R.Haag, *The Role of Religion in the Early Greek Polis*, Stockholm, 1996 (*Acta Ath-8°*, 14), p. 141-151.

⁸¹⁵ PAUS., II, 20, 4 ; 22, 1 ; 23, 7 ; EUPHORIION, fr. 18 ; *Suppl. Hell.* fr. 418 ; NONNOS, *Dion.*, XLVII, 498-741.

⁸¹⁶ Statue d'or de Dionysos près de Loxias : Ch.Picard, *Ephèse et Claros*, Paris, 1922, p. 406-407 ; W.F. Ot, *Dionysos, le mythe et le culte*, Paris, 1969 [origi. 1933], p. 111 ; G. Casadio, *Storia del culto di Dioniso in Argolide*, Rome, 1994, p. 252-284 ; *Id.*, // *vino dell'anima*, Rome, 1999, p. 147-148 et n. 5 ; sur le caractère tardif de cette version : Piérart, *art. cit.* (η. 1), p. 148 et *art. cit.* (n. 3), p. 143.

double hache, il s'en prit aux nourrices de Dionysos et au petit dieu en personne, qui disparut alors dans les profondeurs marines⁸¹⁷. De ces deux modèles se dégagent plusieurs points communs : tout d'abord, l'opposition d'un héros à un dieu qu'il ne reconnaît pas comme un dieu ; ensuite, l'outrage ressenti par le dieu ; enfin, sa disparition et la colère qui s'ensuit dont Lyncurque, Orphée et Penthée seront les victimes.

⁸¹⁷ Homère, *Il.*, VI, 123-143 « τὸν πρότερος προσέειπε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·
 τίς δὲ σὺ ἐσσι φέριστε καταθνητῶν ἀνθρώπων;
 οὐ μὲν γάρ ποτ' ὄπωπα μάχη ἐνὶ κυδιανείρῃ
 τὸ πρὶν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε πολὺ προβέβηκας ἀπάντων
 σῶ θάρσει, ὅ τ' ἐμὸν δολιχόσκιον ἔγχος ἔμεινας·
 δυστήνων δέ τε παῖδες ἐμῶ μένει ἀντιόωσιν.
 Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθας,
 οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανόισι μαχοίμην.
 Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Δρύαντος υἱὸς κρατερὸς Λυκόοργος
 δὴν ἦν, ὅς ῥα θεοῖσιν ἐπουρανόισιν ἔριζεν·
 ὅς ποτε μαινομένοιο Διωνύσοιο τιθήνας
 σεῦε κατ' ἠγάθειον Νυσήϊον· αἰ δ' ἅμα πᾶσαι
 θύσθλα χαμαὶ κατέχευαν ὑπ' ἀνδροφόνοιο Λυκούργου
 θεινόμεναι βουπλήγι· Διώνυσος δὲ φοβηθεὶς
 δύσεθ' ἀλὸς κατὰ κῦμα, Θέτις δ' ὑπεδέξατο κόλπῳ
 δειδιότα· κρατερὸς γὰρ ἔχε τρόμος ἀνδρὸς ὀμοκλή.
 Τῶ μὲν ἔπειτ' ὀδύσαντο θεοὶ ῥεῖα ζῶοντες,
 καὶ μιν τυφλὸν ἔθηκε Κρόνου πάϊς· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
 ἦν, ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν·
 οὐδ' ἂν ἐγὼ μακάρεσσι θεοῖς ἐθέλοιμι μάχεσθαι.
 Εἰ δέ τις ἐσσι βροτῶν οἱ ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν,
 ἄσσον ἴθ' ὥς κεν θᾶσσον ὀλέθρου πείραθ' ἴκηαι. » . « Quand ils furent près, marchant l'un sur l'autre, le premier, Diomède bon pour le cri de guerre dit :
 « Qui es-tu, toi, brave accompli, parmi les mortels ? Je ne t'ai jamais vu au combat qui donne la gloire, jusqu'ici. Pourtant, aujourd'hui, tu devances de beaucoup les autres par ta hardiesse, en attendant ma lance à l'ombre longue. Infortunés, ceux dont les enfants affrontent mon ardeur ! Si tu es un des immortels descendu du ciel, je ne saurais, moi, combattre les dieux célestes. Car le fils même de Dryas, le puissant Lyncurque, ne vécut pas longtemps, après sa discorde avec les dieux célestes. Un jour, les nourrices de Dionysos délirant, il les poursuivit en désordre sur le saint mont Nyzeion. Elles, toutes ensemble, répandirent leurs thyrses à terre, le meurtrier Lyncurque les battant avec ce qui frappe les boeufs. Dionysos, en fuyant, plongea dans les flots de la mer, et Thétis le reçut contre son sein, tout effrayé : il tremblait violemment des menaces de cet homme. Après cela, contre lui s'irritèrent les dieux à la vie facile ; le fils de Cronos le rendit aveugle; et il ne vécut pas longtemps, parce qu'il était haï de tous les immortels. Moi non plus, je ne voudrais pas combattre les dieux bienheureux. Mais si tu es un des mortels qui mangent les fruits de la terre, approche, pour arriver plus vite à ta fin, à la mort. »

Dieu coléreux et sauvage, Dionysos l'est particulièrement dans le contexte de son violent affrontement au personnage qui s'oppose à lui. Les allusions à l'irascibilité de son tempérament et à sa sauvagerie sont présentes à de nombreuses reprises puisqu'il y est qualifié de « fou furieux »⁸¹⁸. Eschyle⁸¹⁹ dans ses *Cardeuses de laine*, fait intervenir Lyssa, la rage, qui incarne la colère dionysiaque ; dans la légende « nationale » pergaménienne, Dionysos plein de fureur contre Télèphe⁸²⁰ qui l'a négligé prend la forme d'une vigne brutalement surgie du sol et le fait choir, livrant ainsi le héros mysien aux coups d'Achille⁸²¹. Un hymne orphique campe aussi Dionysos sous les traits d'un dieu courroucé (βαρύμηνις) qui s'est tenu deux ans chez Coré.

⁸¹⁸ Μαινομένοιο Διωνύσοιο : *Il.*, VI, 132. Voir à propos du tempérament de Dionysos l'article d'A. HENRICHs, *Der rasende Gott : zur Psychologie des Dionysos und des Dionysischen in Mythos und Literatur*, in *A&A*, 40 (1994), p. 31-58, et part. p. 40-41

⁸¹⁹ ESCH., Χάντρια, fr. 368 Mette (p. 137-138 = *TrGF*, III, Göttingen, 1985, n° 169).

⁸²⁰ Apollodore, *Bibliothèque*, 2,7,4 « παριών δὲ Τεγέαν Ἡρακλῆς τὴν Αὐγὴν Ἀλεοῦ θυγατέρα οὖσαν ἀγνοῶν ἔφθειρεν. ἡ δὲ τεκοῦσα κρύφα τὸ βρέφος κατέθετο ἐν τῷ τεμένει τῆς Ἀθηνᾶς. λοιμῶ δὲ τῆς χώρας φθειρομένης, Ἀλεὸς εἰσελθὼν εἰς τὸ τέμενος καὶ ἐρευνήσας τὰς τῆς θυγατρὸς ὠδῖνας εὔρε. τὸ μὲν οὖν βρέφος εἰς τὸ Παρθένιον ὄρος ἐξέθετο. καὶ τοῦτο κατὰ θεῶν τινα πρόνοιαν ἐσώθη· θηλὴν μὲν γὰρ ἀρτιτόκος ἔλαφος ὑπέσχευ αὐτῷ, ποιμένες δὲ ἀνελόμενοι τὸ βρέφος Τήλεφον ἐκάλεσαν αὐτό. Αὐγὴν δὲ ἔδωκε Ναυπλίῳ τῷ Ποσειδῶνος ὑπερόριον ἀπεμπολῆσαι. ὁ δὲ Τεύθραντι τῷ Τευθρανίας ἔδωκεν αὐτὴν δυνάστη, κάκεϊνος γυναικα ἐποίησατο. De passage ensuite à Tégée, Héraclès séduisit Augé, sans savoir qu'elle était la fille d'Aléos. La jeune fille, en cachette, mit au monde un enfant, dans l'enceinte sacrée d'Athéna. Mais comme à cette époque la région souffrait d'une pestilence, Aléos était entré dans l'enceinte sacrée : il entendit les cris de sa fille en train d'accoucher, et il trouva l'enfant. Alors il l'exposa sur le mont Parthénios. Mais la providence divine sauva le bébé : de fait une biche, qui venait tout juste de mettre bas, l'allaita ; ensuite des bergers le recueillirent et l'appelèrent Télèphe. Aléos confia Augé à Nauplios, le fils de Poséidon, pour qu'il la vende en une contrée étrangère ; Nauplios la donna à Teuthras, souverain de Teuthranie, qui l'épousa. »

⁸²¹ Dionysos Σφάλτης Ταῦρος : LYCOPHRON, *Alexandra*, 205-211 et TZETZES, *Schol. à Lyc*, 206 ; voir à ce propos l'étude de F. CORNELIUS, *Telephos. Etne Episode der hethitischen Geschichte*, in *Festschrift H. Otten*, Wiesbaden, 1973, p. 53-57 ; voir aussi l'article de F. SCHWENN, *Telephos*, dans *RE*, 2, VI (1934), p. 362-369.

III.3 Les dieux grecs, sont-ils anthropophages ?

Les épisodes du mythe dans lesquels les dieux grecs consomment de la chair humaine sont nombreux. Ainsi, au commencement du monde, Cronos, de peur d'être détrôné, avala ses propres enfants qu'il dut toutefois régurgiter⁸²². Lors d'un autre banquet, le roi Tantale servit son propre fils Pélops aux dieux. Ceux-ci, furieux condamnèrent Tantale à un supplice éternel⁸²³.

Le thème se retrouve à la génération suivante, avec Atrée. Les fils jumeaux de Pélops, Thyeste et Atrée, s'acharnèrent l'un contre l'autre. Atrée tua ses neveux, les fit bouillir et les servit à leur propre père. Une autre histoire, celle de Lycaon, fait intervenir le même motif le même motif légendaire. Le roi d'Arcadie, Lycaon sert à manger son propre petit-fils Arcas à Zeus ou selon d'autres versions de la chair humaine, mais le roi de l'Olympe renversa la table, se refusant à manger de la chair humaine⁸²⁴, et foudroya le coupable.

⁸²² Apollodore, *Bibliothèque*, I, 1, 5 « Mais la première mesure de Cronos fut d'enfermer de nouveau tous ses frères dans le Tartare ; après quoi, il épousa sa sœur, Rhéa. Gaïa et Ouranos, cependant, lui avaient fait une prophétie : qu'un fils lui naîtrait qui lui arracherait le pouvoir. Aussi, dès qu'un de ses enfants naissait, Cronos, aussitôt, l'avalait. La première à naître - et à être avalée - fut Hestia ; puis Déméter et Héra, et enfin Hadès et Poséïdon. »

⁸²³ Ovide, *Métamorphoses*, VI, 402-411 « *Talibus extemplo redit ad praesentia dictis*

*uulgas et extinctum cum stirpe Amphiona luget ;
mater in inuidia est: hanc tunc quoque dicitur unus
flesse Pelops umeroque, suas a pectore postquam
deduxit uestes, ebur ostendisse sinistro.*

*concolor hic umerus nascendi tempore dextro
corporeusque fuit; manibus mox caesa paternis
membra ferunt iunxisse deos, aliisque repertis,
qui locus est iuguli medius summique lacerti,
defuit: inpositum est non conparentis in usum
partis ebur, factoque Pelops fuit integer illo. »*

« De ces vieux récits, on revient aux malheurs de ce jour. Le peuple thébain pleure la mort d'Amphion et celle de ses enfants ; mais l'orgueil de Niobé excite son indignation. On dit que Pélops, son frère, donna seul des larmes à sa mort. En déchirant ses vêtements, il découvrit son épaule d'ivoire. Lorsqu'il vint au monde, cette épaule gauche était de chair comme la droite. Son père l'ayant autrefois égorgé pour le servir aux dieux, on rapporte que les immortels rassemblèrent ses membres pour les joindre ensemble, et que n'ayant pu retrouver celui qui tient le milieu entre la gorge et le bras, ils remplirent ce vide par une pièce d'ivoire, et ranimèrent ainsi Pélops tout entier .»

⁸²⁴ Ovide, *Métamorphoses*, I, 210 - 239 « *quod tamen admissum, quae sit uindicta, docebo.*

*contigerat nostras infamia temporis aures ;
quam cupiens falsam summo delabor Olympo
et deus humana lustris sub imagine terras.
longa mora est, quantum noxae sit ubique repertum,
enumerare: minor fuit ipsa infamia uero.
Maenala transieram latebris horrenda ferarum
et cum Cyllene gelidi pineta Lycaei :
« Arcadis hinc sedes et inhospita tecta tyranni
ingredior, traherent cum sera crepuscula noctem.*

L'histoire d'Aédon et de Philomèle où Zeus n'intervient pas, relate ainsi la manducation de la chair d'un enfant. Aédon fut changée en rossignol pour avoir mis à mort son propre fils⁸²⁵. Pour venger l'outrage fait à sa sœur Philomèle, Procné tua son propre fils Itys, découpa ses membres, et le donna à manger à son mari⁸²⁶.

*signa dedi uenisse deum, uulgiusque precari
coeperat: inridet primo pia uota Lycaon,
mox ait "experiar deus hic discrimine aperto
an sit mortalis: nec erit dubitabile uerum. »
nocte grauem somno necopina perdere morte
comparat: haec illi placet experientia ueri;
nec contentus eo, missi de gente Molossa
obsidis unius iugulum mucrone resoluit
atque ita semineces partim feruentibus artus
mollit aquis, partim subiecto torruit igni.
quod simul inposuit mensis, ego uindice flamma
in domino dignos euerti tecta penates;
territus ipse fugit nactusque silentia ruris
exululat frustra loqui conatur: ab ipso
colligit os rabiem solitaeque cupidine caedis
uertitur in pecudes et nunc quoque sanguine gaudet.
in uillos abeunt uestes, in crura lacerti:
fit lupus et ueteris seruat uestigia formae;
cannies eadem est, eadem uiolentia uultus,
idem oculi lucent, eadem feritatis imago est. »*

« Apprenez cependant et son crime et ma vengeance. Le bruit de l'iniquité des mortels avait frappé mes oreilles : je désirais qu'il fût mensonger; et, cachant ma divinité sous des formes humaines, je descends des hautes régions de l'éther, et je vais visiter la terre. Il serait trop long de vous raconter tous les excès qui partout frappèrent mes regards. Le mal était encore plus grand que la renommée ne le publiait. « J'avais passé le Ménale, horrible repaire de bêtes féroces, le mont Cyllène, et les forêts de sapins du froid Lycée. J'arrive dans l'Arcadie au moment où les crépuscules du soir amènent la nuit après eux, et j'entre sous le toit inhospitalier du tyran de ces contrées. J'avais assez fait connaître qu'un dieu venait les visiter. Déjà le peuple prosterné m'adressait des vœux et des prières. Lycaon commence par insulter sa piété : Bientôt, dit-il, j'éprouverai s'il est dieu ou mortel, et la vérité ne sera pas douteuse. Il m'apprête un trépas funeste, pendant la nuit, au milieu du sommeil. Voilà l'épreuve qu'il entend faire pour connaître la vérité : et, non content de la mort qu'il me destine, il égorge un otage que les Molosses lui ont livré. Il fait bouillir une partie des membres palpitants de cette victime, il en fait rôtir une autre; et ces mets exécrables sont ensemble servis devant moi. Aussitôt, des feux vengeurs, allumés par ma colère, consomment le palais et ses pénates dignes d'un tel maître. Lycaon fuit épouvanté. Il veut parler, mais en vain : ses hurlements troublent seuls le silence des campagnes. Transporté de rage, et toujours affamé de meurtres, il se jette avec furie sur les troupeaux ; il les déchire, et jouit encore du sang qu'il fait couler. Ses vêtements se convertissent en un poil hérissé ; ses bras deviennent des jambes : il est changé en loup, et il conserve quelques restes de sa forme première : son poil est gris comme l'étaient ses cheveux; on remarque la même violence sur sa figure ; le même feu brille dans ses yeux ; tout son corps offre l'image de son ancienne férocité. »

⁸²⁵Ce mythe était déjà évoqué par Homère, *Odyssée*, XIX, 519 sq. « Telle la fille de Pandarée, la verte Aédon, chante un beau chant au retour du printemps nouveau : elle se pose parmi les feuilles épaisses des arbres et là, en rapides modulations, elle verse des accords infinis, pleurant son cher fils Itylos, l'enfant du roi Zéthos, qu'un jour par méprise elle tua d'un coup d'épée; ainsi mon coeur est déchiré, agité de pensées contraires ; dois-je rester auprès de mon fils et tout sauvegarder, mon bien, mes servantes, et la vaste demeure au toit élevé, respectant la couche de mon mari et jalouse d'un bon renom parmi le peuple ; ou bien faut-il maintenant suivre un des Achéens qui me recherchent, choisissant celui qui, le plus noble, m'offrira d'innombrables présents? »

⁸²⁶Ovide, *Métamorphoses*, VI, 590-675 « La nuit, Procné sort de son palais. Elle connaît les rites des orgies ; elle prend les armes des Bacchantes. Le pampre couronne sa tête. À son côté gauche pend une peau de cerf ; elle porte sur son épaule une lance légère. Terrible, agitée des fureurs de la vengeance, et feignant l'inspiration des

*« nocte sua est egressa domo regina deique
ritibus instruitur furialiaque accipit arma ;
uite caput tegitur, lateri ceruina sinistro
uellerà dependent, umero leuis incubat hasta.
concita per siluas turba comitante suarum*

fureurs de Bacchus, la reine parcourt les forêts; elle est suivie de ses nombreuses compagnes. Elle arrive avec elles à la tour qui renferme Procné. Les échos répètent ses hurlements ; elle crie, Évohé ! Brise les portes, enlève sa sœur, la revêt de l'habit des Bacchantes, couvre son front des lierres consacrés, l'entraîne épouvantée, et la conduit dans son palais. L'infortunée a frémi d'horreur. Tout son sang s'est glacé quand elle a touché le seuil de ce palais funeste. Procné la mène dans un lieu retiré ; elle la dépouille des signes mystérieux des orgies, et débarrasse du lierre son front, qui pâlit de honte et de douleur. Elle veut l'embrasser. Mais Philomèle n'ose lever les yeux ; elle se regarde comme la rivale de sa sœur ; et tenant sa tête inclinée vers la terre, elle veut jurer, elle veut attester les dieux que sa volonté ne fut point complice de son crime ; et au défaut de la voix, le geste exprime sa pensée. Procné s'enflamme et s'abandonne aux transports de sa fureur. Elle blâme les pleurs de Philomèle : "Ce ne sont pas des pleurs, s'écrie-t-elle, c'est du sang qu'il s'agit ici de répandre. C'est le fer qu'il faut saisir, ou tout ce qui peut être plus terrible encore que le fer. Oui, je suis prête à tous les crimes de la vengeance. Oui, je porterai la torche dans ce palais, et sous ses toits embrasés je précipiterai le coupable Térée ; ou j'arracherai à ce tigre et la langue et les yeux ; ou le fer éteindra dans son sang son détestable amour ; ou par mille blessures, je chasserai de son corps son âme criminelle. Je médite un grand crime ; mais j'ignore encore à quel affreux dessein s'arrêtera ma vengeance". Elle parlait. Itys en ce moment vient au-devant de sa mère ; et soudain sur tout ce qu'elle peut, la vue de cet enfant l'éclaire et la décide. Elle jette sur lui un regard farouche : « Ah ! Que tu ressembles à ton père ! » Elle dit, et se tait. Elle a conçu le crime le plus affreux : sa fureur concentrée n'en est que plus terrible. Cependant, Itys s'approche de sa mère. Il lève, il tend ses petits bras pour l'embrasser. Suspendu à son cou, il lui donne de tendres baisers ; il lui prodigue les douces caresses de l'enfance. Sa mère est attendrie ; la colère n'anime plus ses traits ; et, malgré elle, ses yeux se remplissent de larmes. Mais bientôt elle sent que dans son cœur l'amour maternel va triompher de son ressentiment. Elle détourne ses regards attendris, et les reporte sur sa soeur. Tour à tour elle regarde Itys et Philomèle : "Pourquoi, dit-elle, l'un me touche-t-il par ses caresses, tandis que l'autre, privée de l'organe de la voix, ne peut se faire entendre ! Il me nomme sa mère, pourquoi ne peut-elle me nommer sa sœur ! Fille de Pandion ! vois donc quel est ton époux ! songe au sang qui coule dans tes veines ! la piété est crime envers un époux tel que le tien". Soudain, telle qu'aux rives du Gange, une tigresse emporte un faon timide dans les sombres forêts, Procné saisit son fils et l'entraîne au fond de son palais ; et tandis que déjà, prévoyant son sort, il tend des bras suppliants, et s'écrie : « Ô ma mère ! ô ma mère ! » et cherche à l'embrasser, elle plonge un poignard dans son cœur, sans détourner les yeux. Un seul coup avait suffi pour ce meurtre exécrable : cependant Philomèle égorge aussi cette tendre victime. Une tante, une mère, déchirent ses membres palpitants, qu'un reste de vie semble animer encore. Elles en plongent une partie dans des vases d'airain. Elles placent le reste sur des charbons ardents ; et le lieu le plus retiré du palais est souillé de sang et de carnage.

Procné fait servir ces mets exécrables à Térée, à Térée tranquille et libre de soupçon ; et feignant un banquet sacré, où, selon un usage antique et révérend dans Athènes, sa patrie, la reine seule peut être admise auprès de son époux, elle ordonne, et tous ceux qui sont présents se retirent. Térée, assis sur le trône de ses aïeux, se repaît de son propre sang, et engloutit dans ses entrailles les entrailles de son fils ; et telle est encore son erreur qu'il demande son fils ! « Faites venir mon fils ! » disait-il à son épouse. Elle ne peut plus contraindre une barbare joie, et impatiente de lui annoncer son malheur : « Tu demandes Itys, dit-elle ! Itys est avec toi ». Il regarde, il cherche autour de lui. Il appelait son fils : Philomèle, les cheveux épars, de meurtre dégouttante, s'élance, élève en l'air la tête d'Itys, et la jette à son père. Oh ! Qu'elle aurait voulu pouvoir parler en ce moment, et, par ses discours furieux, exprimer l'affreuse joie d'une affreuse vengeance ! Le roi de Thrace repousse la table, s'écrie, et appelle à son secours les terribles Euménides. Il voudrait de ses flancs entrouverts arracher ce mets exécrable, cette partie de lui-même qu'il a dévorée. Il pleure, il s'appelle lui-même le tombeau de son fils. Bientôt, le fer à la main, il poursuit les filles de Pandion ; elles semblent voler : elles volent en effet dans les airs. Philomèle va gémir dans les forêts ; Procné voltige sous les toits mais elles conservent les marques de leur crime, et leur plumage est encore ensanglanté. Emporté par sa douleur et par sa rage, Térée est aussi changé en oiseau. C'est la huppe. Une aigrette surmonte sa tête ; son bec, qui s'allonge, prend la forme d'un dard et sa tête est armée et menaçante. Cependant Pandion ne put se consoler du triste destin de ses enfants ; et longtemps avant les jours de la vieillesse, il descendit chez les morts. Le sceptre et le gouvernement d'Athènes passèrent entre les mains d'Érechthée, dont le règne fut aussi grand par la justice que puissant par les armes. Il avait quatre fils et quatre filles.»

*terribilis Procne furiisque agitata doloris,
Bacche, tuas simulat : uenit ad stabula auia tandem
exululatque euhoeque sonat portasque refringit
germanamque rapit raptaeque insignia Bacchi
induit et uultus hederarum frondibus abdit*

*attonitamque trahens intra sua moenia ducit.
Ut sensit tetigisse domum Philomela nefandam,
horruit infelix totoque expalluit ore ;
nacta locum Procne sacrorum pignora demit
oraque deuelat miserae pudibunda sororis
amplexumque petit ; sed non attollere contra
sustinet haec oculos paelix sibi uisa sororis
deiectoque in humum uultu iurare uolenti
testarique deos, per uim sibi dedecus illud
inlatum, pro uoce manus fuit. Ardet et iram*

*non capit ipsa suam Procne fletumque sororis
corripiens 'non est lacrimis hoc' inquit 'agendum,
sed ferro, sed si quid habes, quod uincere ferrum
possit. in omne nefas ego me, germana, parauit :
aut ego, cum facibus regalia tecta cremabo,
artificem mediis inmittam Terea flammis,
aut linguam atque oculos et quae tibi membra pudorem
abstulerunt ferro rapiam, aut per uulnera mille
sontem animam expellam! magnum quodcumque parauit ;
quid sit, adhuc dubito.'*

Peragit dum talia Procne,

*ad matrem ueniebat Itys ; quid possit, ab illo
admonita est oculisque tuens inmitibus 'a! quam
es similis patri!' dixit nec plura locuta
triste parat facinus tacitaeque exaestuat ira.
ut tamen accessit natus matrique salutem
attulit et paruis adduxit colla lacertis*

*mixtaque blanditiis puerilibus oscula iunxit,
mota quidem est genetrix, infractaque constitit ira
inuitique oculi lacrimis maduere coactis ;
sed simul ex nimia mentem pietate labare*

*sensit, ab hoc iterum est ad uultus uersa sororis
inque uicem spectans ambos 'cur admouet' inquit
'alter blanditias, rapta silet altera lingua ?
quam uocat hic matrem, cur non uocat illa sororem ?
cui sis nupta, uide, Pandione nata, marito !
degeneras ! scelus est pietas in coniuge Tereo.'
nec mora, traxit Ityn, ueluti Gangetica ceruae
lactentem fetum per siluas tigris opacas,
utque domus altae partem tenuere remotam,
tendentemque manus et iam sua fata uidentem*

*et 'mater ! mater !' clamantem et colla petentem
ense ferit Procne, lateri qua pectus adhaeret,
nec uultum uertit. satis illi ad fata uel unum
uulnus erat: iugulum ferro Philomela resoluit,
uiuaque adhuc animaeque aliquid retinentia membra
dilaniant. pars inde cauis exsultat aenis,
pars ueribus stridunt; manant penetralia tabo.
His adhibet coniunx ignarum Terea mensis
et patrii moris sacrum mentita, quod uni
fas sit adire uiro, comites famulosque remouit.*

*ipse sedens solio Tereus sublimis auito
uescitur inque suam sua uiscera congerit aluum,
tantaque nox animi est, 'Ityn huc accersite !' dixit.
dissimulare nequit crudelia gaudia Procne
iamque suae cupiens existere nuntia cladis
'intus habes, quem poscis' ait : circumspicit ille
atque, ubi sit, quaerit ; quaerenti iterumque uocanti,
sicut erat sparsis furiali caede capillis,*

*prosiluit Ityosque caput Philomela cruentum
 misit in ora patris nec tempore maluit ullo
 posse loqui et meritis testari gaudia dictis.
 Thracius ingenti mensas clamore repellit
 uipereasque ciet Stygia de ualle sorores
 et modo, si posset, reserato pectore diras
 egerere inde dapes semesaque uiscera gestit,
 flet modo seque uocat bustum miserabile nati,
 nunc sequitur nudo genitas Pandione ferro.
 corpora Cecropidum pennis pendere putares :
 pendebant pennis. quarum petit altera siluas,
 altera tecta subit, neque adhuc de pectore caedis
 excessere notae, signataque sanguine pluma est.
 ille dolore suo poenaeque cupidine uelox
 uertitur in uolucrum, cui stant in uertice cristae.
 prominet inmodicum pro longa cuspide rostrum ;
 nomen epops uolucris, facies armata uidetur.
 Hic dolor ante diem longaeque extrema senectae
 tempora Tartareas Pandiona misit ad umbras.
 scepra loci rerumque capit moderamen Erectheus,
 iustitia dubium ualidisne potentior armis.
 quattuor ille quidem iuuenes totidemque crearat. »*

Ainsi, il semble que, dans le contexte des luttes familiales et dynastiques, les géniteurs - pères et mères - glissent vers la bestialité et l'anthropophagie. Quant aux Olympiens, ils se refusent à consommer de la chair humaine et punissent ceux qui se permettent des comportements aussi contraires aux valeurs fondamentales de l'humanité. Zeus n'est pas Cronos, consommateur de ses enfants, divins. Zeus est le garant de la juste formulation du sacrifice et du comportement des hommes.

III. 4. Salammbô et Moloch

Le succès de Flaubert est immense, incomparable : plus d'un siècle après sa publication, cette évocation des mœurs carthagoises volontairement - et délibérément - révoltante influe encore jusqu'aux textes des sémitisants eux-mêmes. L'essai de reconstitution du sacrifice du punicologue James Février en est un exemple presque grotesque :

« C'est la nuit. Nuit qui sans doute n'est pas trop obscure, car nous sommes à Carthage, mais qui ajoute au mystère. La scène semble être éclairée seulement par le brasier allumé dans la fosse sacrée, le tophet : on en voit les reflets plutôt que la lueur. Mais la grande statue de bronze de Ba'al Hammon, dressée tout au bord de la fosse sacrée, vers laquelle elle tend les mains, rougeie sous la flamme. Devant la statue [...] se tiennent les joueurs de flûte et de tambourin, qui font un vacarme assourdissant. Le père et la mère sont présents. Celle-ci ne doit [...] ni pleurer, ni gémir. Ils remettent le bébé à un prêtre, qui s'avance le long de la fosse, égorgé l'enfant de façon "mystérieuse", c'est-à-dire probablement selon un rituel spécial, dont les spectateurs, derrière les officiants et les musiciens, discernent mal les détails. Puis il place la petite victime sur les mains étendues de la statue divine, d'où elle roule dans le brasier. Cependant la foule, affolée par le bruit et par l'odeur de la chair brûlée, oscille en cadence, sur un rythme dément, qui se précipite sous les coups des tambourins. L'offrande de chaque nouvelle victime accroîtra cette frénésie collective »⁸²⁷

Flaubert devient la référence incontestable sur Carthage, au point que la plupart des ouvrages d'histoire ou d'archéologie traitant de l'antique métropole punique y font une allusion.

C.Picard⁸²⁸ ouvre et clôt son ouvrage sur des rapprochements et des comparaisons avec le texte flaubertien : si les auteurs mettent en avant le fossé entre la splendeur suggérée dans le

⁸²⁷ J.Février, « Essai de reconstitution du sacrifice Molek », *Journal asiatique*, p. 167-187. 1960, p. 184. Ce texte est reproduit à l'identique dans J. Février « Les rites sacrificiels chez les hébreux et à Carthage », *Revue des études juives*, 1964, p. 7-18.

⁸²⁸ C.Picard, *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal*

roman et la pénurie des trouvailles archéologiques, *Salammbô* s'impose néanmoins comme un étalon⁸²⁹. Dans la préface de son guide sur Carthage,⁸³⁰ le docteur Carton va jusqu'à proposer aux éventuels visiteurs de s'initier à ces ruines par la lecture des plus « grands maîtres » : Boissier, Gsell et Flaubert !

En tout cas, le site du tophet, tel qu'il a été dégagé par les fouilles, présente un échantillonnage remarquablement fourni d'inscriptions et d'ossements qui sont des indices d'une inestimable valeur dans la connaissance de la société carthaginoise. Cela renvoie aussi à une série d'interrogations qui ont suscité tout au long de ces dernières décennies une large controverse entre les sémitisants quant à la question des sacrifices d'enfants et plus généralement à la religion punique.

III.5. Témoignages littéraires :

En fait, Cicéron compte les Carthaginois parmi les peuples barbares qui immolaient des êtres humains aux dieux, à l'instar des Gaulois et des Taures. « *Quam multi ut Tauri in Axino, ut rex Aegypti Busiris, ut Galii ut Poeni homines immolare et pium et dus immortalibus gratissimum esse duxerunt* »⁸³¹. Bien avant Cicéron, un nombre considérable de sources antiques confirme l'idée que les Puniques faisaient bel et bien des sacrifices humains à leurs divinités suprêmes. Ennius écrit « *Poeni soliti diis sacrificare puellos* »⁸³². Les Grecs, également, reprochent aux Carthaginois ce rite religieux détestable et sanguinaire. Au cinquième siècle avant notre ère, Sophocle écrit : « Il y a chez ces Barbares une loi qui dès l'origine prescrit d'offrir à Cronos un sacrifice humain »⁸³³. Platon, de son côté, affirme : « Chez nous, il n'y a pas de loi prescrivant des sacrifices humains, ce serait, au contraire, abominable, tandis que les Carthaginois font de tels sacrifices comme une chose sainte et légale et même certains d'entre eux vont jusqu'à immoler leurs propres enfants à Cronos, comme tu l'as entendu dire toi aussi. »⁸³⁴

⁸²⁹ L'introduction commence ainsi : « Flaubert entreprit d'écrire le roman carthaginois qui reçut dans ...

⁸³⁰ Louis Benjamin Charles Carton, *Guide Express de Carthage*, 1909.

⁸³¹ *De Rep.* 3.15 « Combien de gens tels les Taures, sur l'Euxin, Busiris, roi d'Egypte, les Gaulois, les Carthaginois sont imaginés que sacrifier des victimes humaines était un rite pieux et extrêmement agréable aux dieux immortels ! »

⁸³² Ennius, *Annales*, fr 221 : « Les Carthaginois ont l'habitude de sacrifier leurs enfants aux dieux. »

⁸³³ Sophocle, *Andromède*, fr. 122.

⁸³⁴ Platon, *Minos*, 315.

En effet, le sacrifice humain, admis à Carthage et rendu nécessaire par les lois de la religion punique, suscitait en Grèce et à Rome une vague de réprobation générale⁸³⁵. Les Carthaginois

⁸³⁵ Denys d'Halicarnasse, *Archéologie romaine*, I, 38, 2 : « On dit aussi que les anciens sacrifiaient des victimes humaines à Saturne, comme on le faisait à Carthage tant que dura cette ville et comme on le fait encore aujourd'hui chez les Gaulois et chez certaines autres nations occidentales, et que Hercule, désirent supprimer l'usage de ce sacrifice, érigea un autel sur la colline de Saturne et inaugura les rites du sacrifice avec des victimes sans taches brûlant sur un feu pur. Et afin que le peuple ne puisse ressentir aucun scrupule pour avoir négligé ses sacrifices traditionnels, il lui apprit à apaiser la colère du dieu en fabriquant des simulacres d'hommes qu'ils jetaient dans le Tibre liés par les mains et les pieds, et ils les habillaient la même manière qu'eux. Hercule lui apprit aussi à les jeter dans le fleuve au lieu des hommes, pour que la crainte superstitieuse habitant tout leur esprit en fut extirpée, puisque l'apparence du rite ancien était préservée. » « λέγουσι δὲ καὶ τὰς θυσίας ἐπιτελεῖν τῷ Κρόνῳ τοὺς παλαιούς, ὥσπερ ἐν Καρχηδόνι τέως ἢ πόλις διέμεινε καὶ παρὰ Κελτοῖς εἰς τόδε χρόνου γίνεται καὶ ἐν ἄλλοις τισὶ τῶν ἐσπερίων ἔθνων ἀνδροφόνους, Ἡρακλέα δὲ παῦσαι τὸν νόμον τῆς θυσίας βουληθέντα τὸν τε βωμὸν ἰδρύσασθαι τὸν ἐπὶ τῷ Σατουρνίῳ καὶ κατάρξασθαι θυμάτων ἀγνῶν ἐπὶ καθαρῷ πυρὶ ἀγίζομένων, ἵνα δὲ μηδὲν εἴη τοῖς ἀνθρώποις ἐνθύμιον, ὡς πατρίων ἠλογηκόσι θυσιῶν, διδάξει τοὺς ἐπιχωρίους ἀπομειλιττομένους τὴν τοῦ θεοῦ μῆνιν ἀντὶ τῶν ἀνθρώπων, οὓς συμποδίζοντες καὶ τῶν χειρῶν ἀκρατεῖς ποιοῦντες ἐρρίπτουν εἰς τὸ τοῦ Τεβέριος ρεῖθρον, εἰδῶλα ποιοῦντας ἀνδρείκελα κεκοσμημένα τὸν αὐτὸν ἐκείνοις τρόπον ἐμβαλεῖν εἰς τὸν ποταμόν, ἵνα δὴ τὸ τῆς ὀπτείας ὃ τι δὴ ποτε ἦν ἐν ταῖς ἀπάντων ψυχαῖς παραμένον ἐξαίρεθῇ τῶν εἰκόνων τοῦ παλαιοῦ πάθους ἔτι σωζομένων » *ou encore Plutarque, De la superstition, XIII* : « Οὐκ ἄμεινον οὖν ἦν Γαλάταις ἐκείνοις καὶ Σκύθαις τὸ παράπαν μῆτ' ἔννοιαν ἔχειν θεῶν μῆτε φαντασίαν μῆθ' ἱστορίαν ἢ θεοὺς εἶναι νομίζειν χαίροντας ἀνθρώπων σφαττομένων αἵματι καὶ τελεωτάτην θυσίαν καὶ ἱερουργίαν ταύτην νομίζοντας; τί δέ ; Καρχηδονίοις οὐκ ἐλυσιτέλει Κριτίαν λαβοῦσιν ἢ Διαγόραν νομοθέτην ἀπ' ἀρχῆς μῆτε τινὰ δαιμόνων μῆτε θεῶν νομίζειν ἢ τοιαῦτα θύειν οἷα τῷ Κρόνῳ ἔθνον; οὐχ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς φησι τῶν τὰ ζωὰ θύοντων καθαπτόμενος μορφήν δ' ἀλλάξαντα πατήρ φίλον υἱὸν ἀείρας σφάζει ἐπευχόμενος μέγα νήπιος, ἀλλ' εἰδότες καὶ γινώσκοντες αὐτοὶ τὰ αὐτῶν τέκνα καθιέρουν, οἱ δ' ἄτεκνοι παρὰ τῶν πενήτων ἀνούμενοι παιδιά κατέσφαζον καθάπερ ἄρνας ἢ νεοσσούς, παρειστήκει δ' ἡ μήτηρ ἄτεγκτος καὶ ἀστένακτος. εἰ δὲ στενάξειεν ἢ δακρύσειεν, ἔδει τῆς τιμῆς στέρεσθαι, τὸ δὲ παιδίον οὐδὲν ἤτιον ἐθύετο· κρότου τε κατεπίπματο πάντα πρὸ τοῦ ἀγάλματος ἐπαυλούντων καὶ τυμπανίζόντων ἔνεκα τοῦ μὴ γενέσθαι τὴν βοήν τῶν θρῆνων ἐξάκουστον. εἰ δὲ Τυφῶνές τινες ἢ Γίγαντες ἤρχον ἡμῶν τοὺς θεοὺς ἐκβαλόντες, ποιαὶς ἂν ἤδοντο θυσίαις ἢ τίνας ἄλλας ἱερουργίας ἀπῆτουν; Ἀμυστρὶς δ' ἢ Ξέρξου : γυνὴ δώδεκα κατάρυξεν ἀνθρώπους ζῶντας ὑπὲρ : αὐτῆς τῷ Ἄϊδι, ὃν ὁ Πλάτων φησὶ φιλόανθρωπον ὄντα καὶ σοφὸν καὶ πλούσιον, πειθοῖ καὶ λόγῳ κατέχοντα τὰς ψυχάς, Ἄϊδην ἀνομάσθαι. Ξενοφάνης δ' ὁ φυσικὸς τοὺς Αἰγυπτίους κοπτομένους ἐν ταῖς ἑορταῖς καὶ θρηνοῦντας ὁρῶν ὑπέμνησεν οἰκειῶς. "οὔτοι," φησίν, "εἰ μὲν θεοὶ εἰσι, μὴ θρηνηῖτε αὐτούς· εἰ δ' ἀνθρωποὶ, μὴ θύετε αὐτοῖς. » « N'aurait-il donc pas été meilleur pour les Gaulois et pour les Scythes de n'avoir absolument aucune idée des dieux, de ne s'en être jamais fait une image, de n'avoir accepté aucune tradition à leur égard, que de croire à des dieux avides du sang de victimes humaines égorgeées et regardant ces sacrifices comme la dévotion par excellence ? N'eût-il pas été plus utile aux Carthaginois d'avoir, au début de leur république, un Critias ou un Diagoras pour législateur, de ne croire à aucun Dieu, à aucun Génie, que de célébrer des sacrifices tels qu'ils en offraient à Saturne ? Et je ne parle pas de ces immolations d'animaux blâmées par Empédocle, quand il dit : "En implorant le Ciel, Le père immole un fils dont la forme est changée". Non : c'était en connaissance de cause et de propos délibéré que les Carthaginois égorgeaient leurs propres enfants au pied des autels. Ceux qui n'en avaient point achetaient les enfants des pauvres, et les égorgeaient comme on fait des agneaux ou des poulets. La mère assistait au sacrifice sans verser une larme, sans pousser un gémissement. Si elle eût gémi, si elle eût pleuré, il aurait fallu qu'elle perdît le prix convenu, et son enfant n'en aurait pas été moins immolé. Cependant, aux pieds de la statue, toute l'enceinte était remplie de joueurs de flûte et de tambours, afin que les cris et les gémissements des victimes ne pussent pas être entendus. Or si c'étaient des Typhons, des Géants qui, après avoir chassé les dieux, régnaient sur nous, quels sacrifices auraient-ils désirés, quelles expiations auraient-ils réclamées autres que celles-là ? Amestris, femme de Xerxès, fit enterrer vivants douze hommes, les offrant, pour conserver sa vie, au dieu des Enfers, Hadès ; et Platon nous dit que ce même dieu était nommé Hadès à cause de sa bienveillance pour les hommes, de sa sagesse, de son opulence et de la séduction de manières et de langage avec laquelle il

seraient fidèles en cela à leurs ancêtres, les Phéniciens⁸³⁶. A Rome, cette pratique comportant la mise à mort d'enfants et de jeunes gens était hautement désapprouvée. Elle y était regardée comme un usage atroce, sanglant et sauvage. Les Puniques seraient, dans cette mesure, pour Cicéron et, à coup sûr, pour ses concitoyens, incroyablement cruels et méchants au même titre que les Gaulois décrits habituellement par Cicéron comme des êtres sauvages et barbares: « *Quali fide, quai pietate, existimatis esse eos qui deis immortalis arbitrentur hominum scelere est sanguine fallacime posse placari.* »⁸³⁷

Cet usage punique est d'autant plus désapprouvé par les Romains que leur religion excluait de répandre du sang humain.⁸³⁸

Autant d'insistance sur la hideuse pratique punique de sacrifice d'enfants montre bien que les Romains répugnent de voir massacrer les êtres humains. Mais ces Romains se réjouissent de contempler le combat de gladiateurs qui, semble-t-il, n'est pas moins sanglant ou moins cruel que le sacrifice d'enfants.

La férocité des Carthaginois est d'ailleurs, aux yeux de Cicéron, la raison pour laquelle, Carthage a été entièrement détruite par les Romains :

« *Quare suspicienda quidem bella sunt ob eam causam ut sine injuria in pace vivatur, parta autem victoria conservandi ii qui non crudeles in bello, non immanes fuerunt, ut majores nostri Tusculanos, Aequos, Volscos, Sabinos, Hernicos in civitatem etiam acceperunt, at*

captivait les âmes. Xénophane le physicien, voyant les Égyptiens se frapper la poitrine et pousser des lamentations au milieu de leurs fêtes, leur donna un avis plein de justesse : « Si ce sont des dieux, leur dit-il, ne les pleurez pas; si ce sont des hommes, ne leur sacrifiez point »

⁸³⁵ Porphyre de Tyr, *De l'abstinence*, II, 56, 1 : « *Les Phéniciens, lors des grandes calamités que sont les guerres, les épidémies ou les sécheresses, sacrifiaient une victime prise parmi les êtres qu'ils chérissaient le plus et qu'ils désignaient par un vote comme victime offerte à Cronos.* »

⁸³⁷ *Pro Fonteio.*, 31.

⁸³⁸ F. Fabre, *Minime Romano Sacro*, R.E.A, 42, 1940, dans *Mélanges Radet*, p. 419-424.

*Carthaginem et Numantiam funditus sustulerunt*⁸³⁹». Cicéron semble donc donner raison aux ancêtres qui ont détruit la capitale punique. Il semble célébrer la chute de cette cité qui a constitué un véritable danger pour Rome. Il comble de louanges le général qui a renversé Carthage.⁸⁴⁰

Visiblement, la férocité des Carthaginois était une idée répandue à Rome puisque l'auteur de *La Rhétorique à Herennius* reprend le même thème développé par Cicéron : « *Qui sunt qui crudelissime bellum gesserunt ? Karthaginenses. Qui sunt qui Italiam deformauerunt ? Karthaginenses. Qui sunt qui sibi postulant ignosci ? Karthaginenses.*⁸⁴¹ C'est d'ailleurs à cause de la férocité de ses habitants, que Carthage n'est pas digne du pardon aux yeux de Cicéron. S'il a l'air, dans le *De Officiis*, de regretter la destruction de Corinthe « lumière de toute la Grèce », il n'en est pas de même pour celle de Carthage. Et Tertullien, d'ajouter que cela durait encore à une époque assez tardive⁸⁴² !

M'hamed Hassine Fantar s'évertue à laver les Carthaginois de cette sinistre réputation d'infanticide rituel dont ils sont entachés. Il multiplie les articles dans les journaux, les séminaires, les émissions de télévision et de radio dans l'espoir d'effacer cette célébrité fâcheuse. Pour lui, il s'agirait plutôt d'une vaste opération de propagande, menée par les

⁸³⁹ *De Off* 1. 35 : « Des guerres doivent être entamées pour pouvoir vivre en paix sans souffrir d'injustice. Mais après avoir remporté la victoire, il faut préserver ceux qui n'ont été ni sauvages ni cruels pendant la guerre. C'est ainsi que nos ancêtres ont accueilli dans notre communauté civile les Tusculans, les ques, les Volsques, les Sabins et les Herniques, mais rasèrent complètement Numance et Carthage. »

⁸⁴⁰ *Har. Resp* 4, 6 : « Scipion était né pour la ruine de Carthage qui tant de fois assiégée, attaquée, ébranlée presque conquise par tant de généraux, n'est enfin tombée que sous ses coups comme la volonté du destin. »

⁸⁴¹ *Ad Her*, 20 : « Qui a amené ses guerres si cruellement ? Les Carthaginois. Qui a ravagé l'Italie ? Les Carthaginois. Qui souhaite malgré tout obtenir un pardon ? Les Carthaginois. »

⁸⁴² Tertullien, *Apologétique*, IX, 2-3 : « *Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui eosdem sacerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum uotiuus crucibus exposuit, teste militia patriae nostrae, quae id ipsum munus illi proconsuli functa est. Sed et nunc in occulto perseueratur hoc sacrum facinus. Non soli uos contemnunt Christiani, nec ullum scelus in perpetuum eradicatur, aut mores suos aliqui deus mutat.* » « En Afrique on immolait publiquement des enfants à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit attacher les prêtres de Saturne aux arbres mêmes du temple qui couvraient ces affreux sacrifices, comme à autant de croix votives. Je prends à témoin les soldats de mon pays, qui exécutèrent les ordres du proconsul. Cependant ces détestables sacrifices continuent encore en secret. Ainsi les chrétiens ne sont pas les seuls qui vous bravent. Aucun crime ne se déracine, et surtout un dieu ne peut changer. »

Romains et les Grecs, et destinée à abattre pour toujours leurs vieux rivaux⁸⁴³. D'autres chercheurs avancent que les cendres des tophets sont, dans leur très grande majorité au moins, celles d'enfants morts naturellement, tels que Xella et ses co-auteurs⁸⁴⁴. Contrairement à ceux-ci, un autre groupe de chercheurs occidentaux, tel que l'américain Stager, estime que cette pratique était destinée au culte des deux divinités suprêmes de Carthage, Baal Hammon et Tanit⁸⁴⁵. Stager n'exclut pas non plus, l'éventualité d'un mécanisme de contrôle de la natalité.

Au début des années 1990, après avoir prêté une collection de vestiges archéologiques pour une grande exposition aux États-Unis, les responsables tunisiens sont offensés de remarquer que l'attention du public reste centrée sur l'épineuse question de l'infanticide. « Les ennemis de Carthage avaient pourtant, eux aussi, des habitudes très discutables. Parlons de la pédophilie qui avait libre cours chez les Romains et les Grecs », signale Aïcha Ben Abed, directrice de recherches à l'institut national du patrimoine.

Le Professeur M'hamed Hassine Fantar ajoute, que sa visée est de rectifier l'Histoire, et non pas de la réécrire. L'emplacement que Lawrence Stager et d'autres considèrent comme un lieu d'incinération serait plutôt, selon Fantar, un cimetière pour enfants. Les urnes funéraires renfermeraient les restes d'enfants morts naturellement⁸⁴⁶.

⁸⁴³ M. H. Fantar, *Carthage*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1973, *Carthage, cité punique*, Paris/Tunis, CNRS/Alif., 1998 ; « Entretien », *Historia*, 2007, n° 723, p. 26-29. Ch. Saumagne, 1922, « Notes sur les découvertes de Salammbô », *Revue Tunisienne*, p. 231-251.

⁸⁴⁴ P. Xella, Q. J. Melchiorre et P. Van Dommelen, *Antiquity* 87, 2013, (338). S. Tlatli, 1978, *La Carthage punique. Étude urbaine*, Paris, Maisonneuve.-1985, « Les sacrifices humains dans la Carthage punique », *Multiple Tunisie*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, p. 105-116

⁸⁴⁵ Patricia Smith, Lawrence E. Stager, Joseph A. Greene et Gal Avishai, « Cemetery or sacrifice? Infant burials at the Carthage Tophet », *Antiquity*, n° 87, n° 338, 2013, p. 1191-1207
- Lawrence E. Stager, « Le tophet et le port commercial », *Pour sauver Carthage. Exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Paris/Tunis, Unesco/INAA, 1992, p. 73-78, P. Smith P, L. Stager, J. A. Greene et G. Avishai, Age estimations attest to infant sacrifice at the Carthage Tophet. *Antiquity* 87, p.1191-1199, 2013.

⁸⁴⁶ *Carthage, cité punique*, Paris/ Tunis, CNRS/ALIF, 1998.

III.6. « Bataille des fouilles »

Auguste Pavy écrivait autour de 1900⁸⁴⁷ dans son ouvrage *Tunisie* : « C'est à ce dieu [Baal Hammon] que Carthage offrait des victimes humaines longtemps encore après que ces immolations barbares étaient réprochées par le reste du monde civilisé. C'est à ce Moloch qu'elle sacrifiait des nouveau-nés. C'était pour lui que les enfants les plus nobles des familles carthagoises roulaient en hurlant de douleur des mains ouvertes de la gigantesque statue du monstrueux Baal dans l'ardente fournaise qui rougissait jusqu'au ventre de bronze du colosse. Aux jours de crise et d'expiation, les bras d'airain du Moloch allaient vite. Ils ne s'arrêtaient pas. Les victimes, à peine posées sur les horribles doigts, disparaissaient dans un mouvement vertigineux, comme une goutte d'eau sur une plaque brûlante, et une fumée blanche montait seule au milieu des cris d'épouvante et des chants mystiques, sous les yeux des mères qui devaient être là impassibles et vêtues d'habits de fête. »

Arthur Pellegrin⁸⁴⁸, qui rédige la sienne vingt ans plus tard lors des premières fouilles sur le site de Salambô, allie les arguments textuels et archéologiques :

« Ces divinités [Tanit et Baal Hammon] étaient célèbres à cause de leur culte barbare, qui exigeait des sacrifices humains, en particulier des immolations d'enfants. D'après Diodore de Sicile, le Baal ou Kronos était représenté par une statue d'airain dont les mains articulées recevaient la victime et la laissaient tomber dans un gouffre plein de feu. On avait cru pendant longtemps que les anciens avaient exagéré en parlant de sacrifices d'enfants. Or les fouilles pratiquées en 1921, sur l'emplacement du sanctuaire punique dit de Tanit ont fait découvrir de nombreuses stèles portant des inscriptions dédicatoires à Tanit et à Baal Hammon et recouvrant des urnes qui contenaient des ossements calcinés d'enfants ayant quelques mois, les plus âgés douze ans. C'est la preuve irrécusable que les Carthagoises brûlaient vifs des enfants pour honorer leurs dieux. »

⁸⁴⁷ *Histoire de la Tunisie*, p 21

⁸⁴⁸ A.Pellegrin, *Histoire de la Tunisie depuis les origines jusqu'à nos jours*, 1944, p. 42.

Mais, au contraire, le sémitologue Sabatino Moscati, en 1987 insiste : le sacrifice d'enfants rituel et sanguinaire n'avait pas cours à Carthage ; le tophet serait plutôt une nécropole pour les enfants morts-nés ou morts en bas âge⁸⁴⁹. La métropole punique est érigée en victime, en une « coupable » de l'Histoire. Un procès est alors intenté au romancier français, Flaubert. Il est accusé d'avoir contribué grandement à offrir de Carthage, une représentation monstrueuse, à laquelle on a donné foi. Il est jugé coupable d'être à l'origine d'une gigantesque calomnie historiographique faisant de la pratique des sacrifices d'enfants une réalité. Moscati est le premier à imputer une telle responsabilité à Flaubert.⁸⁵⁰

Contrairement au chercheur italien, l'Américain Lawrence Stager, affirme qu'il faut admettre la réalité de sacrifices d'enfants carthaginois et soutient que la pratique des sacrifices d'enfants à Carthage est attestée par les résultats des analyses effectuées sur le contenu d'une centaine de dépôts votifs recueillis sur le site. Il affirme que les sacrifices répondraient à des raisons d'ordre plus économique que religieux : la thèse de la régulation des naissances, qui serait pratiquée dans le but d'une conservation raisonnée du patrimoine foncier et financier carthaginois est défendue⁸⁵¹. La réalité du sacrifice ne peut être niée au vu de certaines données archéologiques et épigraphiques. L'hypothèse qui faisait du tophet un cimetière d'enfants en se basant sur l'absence de sépultures enfantines dans les nécropoles traditionnelles ne résiste pas à l'argumentation qui avance que cette rareté est due à la négligence d'archéologues souvent trop pressés d'identifier pour qui ces sépultures modestes, mais présentes, seraient passées inaperçues⁸⁵². Par ailleurs, la dimension rituelle du lieu, matérialisée par la présence de stèles votives, fait du tophet un sanctuaire et non une simple nécropole. En outre, le caractère votif de certaines inscriptions où il est question d'un rite « MLK », tenu pour un rite sacrificiel prouve l'existence de la pratique du sacrifice d'enfants. L'archéologie a – provisoirement – tranché la question : il y avait bien des sacrifices d'enfants à Carthage mais ils n'étaient ni massifs ni systématiques⁸⁵³.

Une position plus clémente envers ces mœurs carthaginoises réunit toutefois, depuis quelques années, un plus grand nombre de spécialistes, dont Sergio Ribicchini qui privilégie l'hypothèse selon laquelle le tophet serait simplement un cimetière de très jeunes enfants

⁸⁴⁹S. Moscati, « *Il sacrificio punico die fanculli : realtà o invenzione ?* », Roma, Academia nazionale dei Lincei, 1987, p 3-15.

⁸⁵⁰S. Moscati, *Gli adorati di Moloch*, Milan, Jaca Book, 1991, p. 8 et sq.

⁸⁵¹L. Stager, « Le tophet et le port commercial », dans A.Ennabli (dir.), 1992.

⁸⁵²Cf.S. Lancel, *Carthage*, 1995, p. 348 ; l'auteur renvoie à sa propre expérience de fouilleur.

⁸⁵³ Voir notamment H. Benichou-Safar, *Le Tophet de Salammbô à Carthage, essai de reconstitution*, Rome, EFR, 2004.

morts avant d'être assez intégrés à la vie sociale pour pouvoir être inhumés dans les cimetières d'adultes.⁸⁵⁴

III. 7. Sacrifices humains à Rome :

Si les Romains s'étaient toujours opposés aux pratiques barbares de leurs ennemis carthaginois, ils ne se sont point privés, eux aussi, de mettre à mort des hommes ou des femmes à certains moments de leur histoire nationale faisant de cette pratique dévoyée, une véritable loi !

Macrobe⁸⁵⁵ avance que des sacrifices humains se faisaient en Italie et que ce serait Hercule qui aurait persuadé les habitants de ces contrées d'arrêter cette pratique. Avant l'arrivée de l'Alcide en Italie, les Pélasges offraient des têtes humaines à Dis Pater et des victimes humaines à Saturne, à cause de l'oracle qui disait : « Offrez des têtes à Hadès et des hommes à son père ».

Dans le célèbre dialogue entre Numa et Jupiter⁸⁵⁶, le deuxième roi de Rome essaye de se jouer du roi de l'Olympe, pour obtenir que la victime à offrir pour expier la foudre ne soit pas humaine. Alors que Jupiter exige une tête humaine, Numa propose une tête d'oignon. Le dieu précise alors sa demande : « "la tête d'un homme" ; le roi riposte : « tu prendras ses cheveux » ; mais l'Olympien exige une vie ; Numa répond : "la vie d'un poisson". Jupiter s'esclaffa et répond : « Par ces offrandes, tâche de conjurer les traits de ma foudre, ô mortel qui n'es pas indigne de converser avec les dieux »⁸⁵⁷. Nous citons cette légende dans la présentation qu'Ovide en fait dans les *Fastes* :

« *Caede caput' dixit; cui rex 'parebimus' inquit; caedenda est hortis eruta cepa meis.'*

Addidit hic 'hominis'; 'sumes' ait ille 'capillos.'

Postulat hic animam; cui Numa 'piscis' ait.

⁸⁵⁴ S. Ribichini, « Beliefs and Religious Life » in Moscati, Sabatino (éd), *The Phoenicians*, 1988, p.141

⁸⁵⁵ Macrobe, *Saturnales*, I, 7,31. « Mais plus tard, Hercule, selon la tradition, ramenant à travers l'Italie le troupeau de Géryon, persuada leurs descendants de remplacer par des offrandes de bon augure ces offrandes funestes, en donnant à Dis Pater non des têtes d'hommes mais des figurines façonnées à l'image de l'homme, et en honorant les autels de Saturne non par des sacrifices humains, mais par des cierges allumés, puisque le terme *phôta* signifie non seulement 'homme' mais aussi 'lumières' »

⁸⁵⁶ Cf. J. Scheid, *Numa*, 1985, p. 41-53

⁸⁵⁷ Ovide, *Fastes*, 3, 339-342.

(« le roi. "Coupe une tête. - J'obéirai, dit le roi ; je couperai celle d'un oignon arraché dans nos jardins. - Je veux celle d'un homme. - Vous en aurez les cheveux. - Il me faut une âme. Eh bien ! L'âme d'un poisson. - Soit, dit Jupiter en souriant, que ce soient donc là les offrandes expiatoires. O mortel, digne de converser avec un dieu ! »)

Numa, le roi fondateur des institutions religieuses, obtient donc du roi des dieux que les sacrifices humains ne fassent plus partie des rites expiatoires romains⁸⁵⁸. Le pieux Numa pose les bases d'une religion qui ne fait pas couler de sang humain. L'absence de sacrifice humain semble aussi constituer ici une caractéristique essentielle de la relation entre hommes et dieux, fondée sur un échange où le représentant humain conçoit le dieu comme un allié.

Toutefois, si les Romains ont toujours interdit aux populations qu'ils ont soumises de sacrifier des victimes humaines, ils s'étaient adonnés à de telles pratiques, au moins dans certains cas. C'est la constatation d'un tel paradoxe qui est à la base d'une des *Questions romaines* de Plutarque qui se demande :

⁸⁵⁸ Même si certains esprits antiques restent très sceptiques, voir à ce propos Plutarque, *Numa*, 15, 1-5 « Ἐκ δὲ τῆς τοιαύτης παιδαγωγίας πρὸς τὸ θεῖον οὕτως ἡ πόλις ἐγγένοι χειροῆθης καὶ κατατεταμμένη τὴν τοῦ Νομᾶ δύναμιν, ὥστε μύθοις ἐοικότας τὴν ἀτοπίαν λόγους παραδέχεσθαι, καὶ νομίζειν μηδὲν ἄπιστον εἶναι μηδὲ ἀμήχανον ἐκείνου βουληθέντος. Λέγεται γοῦν ποτε καλέσας ἐπὶ τὴν τράπεζαν οὐκ ὀλίγους τῶν πολιτῶν, σκεύη τε φαῦλα καὶ δεῖπνον εὐτελὲς πάννυ προθέσθαι καὶ δημοτικόν· ἀρζαμένων δὲ δειπνεῖν ἐμβαλὼν λόγον ὡς ἡ θεὸς ἢ σύνεστιν ἢ κοίτην πρὸς αὐτόν, αἰφνίδιον ἐπιδειξάμενος τὸν τε οἶκον ἐκπωμάτων πλήρη πολυτελῶν καὶ τὰς τραπέζας ὄψων τε παντοδαπῶν καὶ παρασκευῆς δαμιλοῦς γεμούσας. Πᾶσαν δὲ ὑπερβέβληκεν ἀτοπίαν τὸ ὑπὲρ τῆς τοῦ Διὸς ὁμιλίας ἱστορούμενον. Μυθολογοῦσι γὰρ εἰς τὸν Ἀβεντίνον λόφον οὐπω μέρος ὄντα τῆς πόλεως οὐδὲ συνοικούμενον, ἀλλ' ἔχοντα πηγὰς τε δαμιλεῖς ἐν αὐτῷ καὶ νάπας σκιεράς, φοιτᾶν δύο δαίμονας, Πικόν καὶ Φαῦνον· οὓς τὰ μὲν ἄλλα Σατύρων ἢ Πανῶν γένει προσεικάσειε, δυνάμει δὲ φαρμάκων καὶ δεινότητι τῆς περὶ τὰ θεῖα γοητείας λέγονται ταῦτά τοις ὑφ' Ἑλλήνων προσαγορευθεῖσιν Ἰδαίοις Δακτύλοις σοφίζομενοι περιῆναι τὴν Ἰταλίαν. τούτους φασὶ χειρώσασθαι τὸν Νομᾶν, οἶνω καὶ μέλιτι κεράσαντα τὴν κρήνην ἀφ' ἧς ἔπινον συνήθως. » « À la suite de cette éducation religieuse, la ville était devenue si docile et si émerveillée par la puissance de Numa, qu'elle accepta les fables les plus absurdes, et qu'il n'y avait rien de si incroyable, rien de si impossible, qu'elle ne le crût capable de faire, s'il le voulait. On rapporte à ce sujet qu'un jour ayant invité à sa table un assez grand nombre de personnes, il leur fit servir dans une vaisselle commune un repas tout à fait simple et ordinaire. Les conviés étaient à peine à table, qu'il leur dit que la déesse avec laquelle il était lié venait d'arriver chez lui ; et aussitôt il leur montra sa maison pleine de la plus riche vaisselle, une table couverte des mets les plus exquis, et servie avec la plus grande magnificence. Mais le comble de l'absurdité, c'est la conversation qu'on lui prête avec Jupiter. On raconte en effet que sur le mont Aventin, qui n'était pas encore fermé dans l'enceinte de Rome, ni même habité, mais qui avait des sources abondantes et des bois touffus, on voyait souvent venir deux génies, Picus et Faunus, qu'on pourrait comparer par certains côtés à la race des Satyres ou des Titans ; et qui, parcourant, dit-on, toute l'Italie, opéraient, par la vertu de certains remèdes et par des charmes magiques, les mêmes prodiges que ceux que les Grecs appelaient Dactyles Idéens. Numa se rendit maître de ces deux génies, en mettant du vin et du miel dans l'eau de la source où ils avaient coutume de boire. »

« Διὰ τί τοὺς καλουμένους Βλετωνησίους βαρβάρους ὄντας ἄνθρωπον τεθυκέναι θεοῖς πυθόμενοι μετεπέμψαντο τοὺς ἄρχοντας αὐτῶν ὡς κολάσοντες, ἐπεὶ δὲ νόμῳ τινὶ τοῦτ' ἐφαίνοντο πεποιηκότες, ἐκείνους μὲν ἀπέλυσαν, ἐκάλυσαν δὲ πρὸς τὸ λοιπὸν· αὐτοὶ δ' οὐ πολλοῖς ἔτεσιν ἔμπροσθεν δύο μὲν ἄνδρας δύο δὲ γυναῖκας ἐν τῇ βοῶν ἀγορᾷ λεγομένη, τοὺς μὲν Ἑλληνας, τοὺς δὲ Γαλάτας, ζῶντας κατώρυξαν ; Φαίνεται γὰρ ἄτοπον ταῦτα μὲν ποιεῖν αὐτούς, ἐπιτιμᾶν δὲ βαρβάρους ὡς οὐχ ὅσια ποιούσι. Πότερον τὸ μὲν θεοῖς θύειν ἀνθρώπους ἀνόσιον ἡγοῦντο, τὸ δὲ δαίμοσιν ἀναγκαῖον ; Ἡ τοὺς μὲν ἔθει καὶ νόμῳ τοῦτο πράττοντας ἀμαρτάνειν ἐνόμιζον, αὐτοὶ δὲ προσταχθέντες ἐκ τῶν Σιβυλλείων ἔπραξαν; Λέγεται γὰρ Ἑλβίαν τινὰ παρθένον ὀχουμένην ἐφ' ἵππου βληθῆναι κεραυνῶ, καὶ γυμνὸν μὲν εὐρεθῆναι κείμενον τὸν ἵππον, γυμνήν δ' αὐτήν ὡς ἐπίτηδες ἀνηγμένου τοῦ χιτῶνος ἀπὸ τῶν ἀπορρήτων, ὑποδημάτων δὲ καὶ δακτυλίων καὶ κεκρυφάλου διερριμμένων χωρὶς ἄλλων ἀλλαχόθι, τοῦ δὲ στόματος ἔξω προβεβληκότες τὴν γλῶσσαν. Αποφηναμένων δὲ τῶν μάντεων δεινὴν μὲν αἰσχύνην ταῖς ἱεραῖς παρθένοις εἶναι καὶ γενήσεσθαι περιβόητον, ἄψεσθαι δὲ τινα καὶ ἰπέων ὕβριν, ἐμήνυσε Βάρρου τινὸς ἰππικοῦ θεράπων τρεῖς παρθέτους τῶν ἐστιάδων, Αἰμιλίαν καὶ Λικινίαν καὶ Μαρκίαν, ὑπὸ ταῦτ' ἐπεφθαρμένας καὶ συνούσας πολὺν χρόνον ἀνδράσιν, ὧν εἷς ἦν Βετούτιος Βάρρος τοῦ μηνυτοῦ δεσπότης. Ἐκεῖναι μὲν οὖν ἐκολάσθησαν ἐξελεγχθεῖσαι, τῆς δὲ πράξεως δεινῆς φανείσης ἔδοξεν ἀνερέσθαι τὰ Σιβύλλεια τοὺς ἱερεῖς. Εὐρεθῆναι δὲ φασὶ χρησμούς ταῦτά τε προδηλοῦντας ὡς ἐπὶ κακῶ γενησόμενα καὶ προστάττοντας ἀλλοκότοις τισὶ δαίμοσι καὶ ζένοις ἀποτροπῆς ἕνεκα τοῦ ἐπιόντος προέσθαι δύο μὲν Ἑλληνας, δύο δὲ Γαλάτας ζῶντας αὐτόθι κατορυγένας »⁸⁵⁹

« Pourquoi les Romains, instruits que les Blétonésiens avaient immolé une victime humaine, mandèrent-ils les magistrats de ce peuple barbare, pour les en punir, et qu'ils les renvoyèrent absous, après qu'ils eurent appris d'eux qu'une loi de leur pays leur permettait ces sortes de sacrifices ? Pourquoi leur défendirent-ils d'offrir à l'avenir de telles victimes, tandis qu'eux-mêmes, peu d'années auparavant, avaient enterré, tout vivants, dans le marché aux bœufs, deux hommes et deux femmes, les uns Grecs et les autres Gaulois ? N'était-ce pas une grande inconséquence que de faire eux-mêmes ce qu'ils jugeaient criminel dans des Barbares ?

⁸⁵⁹ Plutarque, *Questions Romaines*, chap.83.

Regardaient-ils comme impie de sacrifier des hommes aux dieux, et comme nécessaire d'en immoler aux génies ? Croyaient-ils coupables ceux qui faisaient ces sacrifices, d'après leurs lois et leurs usages, et ont-ils cru devoir eux-mêmes le faire, lorsque leurs Livres Sibyllins le leur ont ordonné ? On raconte à ce sujet qu'une jeune fille nommée Elbia, qui voyageait à cheval, fut frappée de la foudre. On trouva le cheval étendu mort, sans son harnais, et Elbia la moitié du corps découvert, comme à dessein, tandis que ses souliers, ses anneaux et son voile étaient épars de côté et d'autre, et sa langue hors de sa bouche. Les devins déclarèrent que ce prodige annonçait sur les vierges sacrées un grand opprobre qui serait découvert, et que partageraient des chevaliers romains. Peu de temps après, l'esclave d'un chevalier étranger dénonça trois vestales, nommées Aemilia, Licinia et Martia, qui s'étaient laissé corrompre, et qui vivaient depuis longtemps dans un commerce criminel avec leurs séducteurs, du nombre desquels était Hutétius, maître de l'esclave dénonciateur. Elles furent convaincues et punies du dernier supplice. Mais le cas ayant paru atroce, les prêtres eurent ordre de consulter les livres sibyllins. Ils y trouvèrent des oracles qui prédisaient ces crimes, avec les malheurs qui en seraient la suite, à moins que, pour les prévenir, on ne sacrifiât à des génies deux Grecs et deux Gaulois, qu'on enterrerait tout vivants dans le lieu même. »

Dans sa tentative de réponse, Plutarque ajoute que les Romains accomplirent ces sacrifices après avoir consulté les Livres Sibyllins, à la demande du Sénat, quand survenaient des prodiges extraordinaires, qu'on ne pouvait expier par les moyens habituels.⁸⁶⁰

En effet, il découle de nos sources que ce rituel fut suivi ces trois fois durant la République, en 228, en 216 et en 114, les Romains enterrèrent vivants, au Forum Boarium, deux couples d'étrangers, des Grecs et des Gaulois⁸⁶¹ comme le rapporte Plutarque :

« Ἐπεὶ δὲ τοῦ πρώτου τῶν Καρχηδονίων πολέμων ἔτει δευτέρῳ καὶ εἰκοστῷ συναιρεθέντος ἀρχαὶ πάλιν Γαλατικῶν ἀγῶνων διεδέχοντο τὴν Ρώμην, οἱ δὲ τὴν ὑπαλπίαν νεμόμενοι τῆς Ἰταλίας Ἴνσομβρες, Κελτικὸν ἔθνος, μεγάλοι καὶ καθ' ἑαυτοὺς ὄντες δυνάμει, <προς>εκάλουν καὶ μετεπέμποντο Γαλατῶν τοὺς μισθοῦ στρατευομένους, οἱ Γαισάται καλοῦνται, <καὶ> θαυμαστὸν μὲν ἐδόκει καὶ τύχης ἀγαθῆς γενέσθαι τὸ μὴ συρραγῆναι τὸν Κελτικὸν εἰς τὸ αὐτὸ τῷ Λιβυκῷ πόλεμον, ἀλλ' ὥσπερ ἐφεδρείαν εἰληφότας τοὺς Γαλάτας, ὀρθῶς καὶ δικαίως ἀτρεμήσαντας μαχομένων ἐκείνων, οὕτω δὴ τότε τοῖς νενικηκόσιν ἐπαποδύεσθαι καὶ

⁸⁶⁰ Cf. J. Scheid, 1998, p. 101-103.

⁸⁶¹ Plutarque, *Vie de Marcellus*, chap III.

προκαλεῖσθαι σχολὴν ἄγοντας· οὐ μὴν ἀλλὰ μέγαν ἢ τε χώρα παρεῖχε <φόβον> διὰ τὴν γειτνίασιν, ὁμόρῳ καὶ προσοίκῳ πολέμῳ συνοισομένοις, καὶ τὸ παλαιὸν ἀξίωμα τῶν Γαλατῶν· οὐς μάλιστα Ῥωμαῖοι δεῖσαι δοκοῦσιν, ἅτε δὴ καὶ τὴν πόλιν ὑπ' αὐτῶν ἀποβαλόντες, ἐξ ἐκείνου δὲ καὶ θέμενοι νόμον ἀτελεῖς εἶναι στρατείας τοὺς ἱερέας πλὴν εἰ μὴ Γαλατικὸς πάλιν ἐπέλθοι πόλεμος. ἐδήλου δὲ καὶ τὸν φόβον αὐτῶν ἢ τε παρασκευὴ (μυριάδες γὰρ ἐν ὅπλοις ἅμα τοσαῦται Ῥωμαίων οὔτε πρότερον οὔθ' ὕστερον γενέσθαι λέγονται), καὶ τὰ περὶ τὰς θυσίας καινοτομούμενα· βαρβαρικὸν μὲν <γὰρ> οὐδὲν οὐδ' ἔκφυλον ἐπιτηδεύοντες, ἀλλ' ὡς ἐνὶ μάλιστα ταῖς δόξαις Ἑλληνικῶς διακείμενοι καὶ πράως πρὸς τὰ θεῖα, τότε τοῦ πολέμου συμπεσόντος ἠναγκάσθησαν, εἴξαντες λογίοις τισὶν ἐκ τῶν Σιβυλλείων, δύο μὲν Ἑλληνας, ἄνδρα καὶ γυναῖκα, δύο δὲ Γαλάτας ὁμοίως ἐν τῇ καλουμένῃ βοῶν ἀγορᾷ κατορύξαι ζῶντας· ἐφ' οἷς ἔτι καὶ νῦν ἐν τῷ Νοεμβρίῳ μηνὶ δρῶσιν <Ἑλλησι καὶ Γαλάταις> ἀπορρήτους καὶ ἀθεάτους ἱερουργίας.

« La première guerre punique, qui avait duré vingt-deux ans, venait à peine de finir, que les Romains virent naître une seconde guerre de la part des Gaulois. Les Insubriens, nation celtique, qui habitent au pied des montagnes de l'Italie cisalpine, déjà très puissants par eux-mêmes, avaient encore appelé à leur secours les peuples voisins, et en particulier ces Gaulois qui servent comme mercenaires, et qu'on appelle Gésates. Ce fut un effet admirable de la bonne fortune des Romains que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois et que les Gaulois, comme s'ils n'eussent voulu que succéder aux vaincus, fussent restés spectateurs équitables de la guerre que se faisaient les deux partis, pour n'attaquer les vainqueurs que lorsqu'ils seraient débarrassés de tout autre soin. Cependant le voisinage de ces peuples, qui mettait la guerre aux portes de la ville, l'ancienne réputation des Gaulois, si redoutés des Romains depuis la prise de Rome, que la loi même qui dispensait les prêtres du service militaire exceptait les cas d'invasion des Gaulois en Italie, toutes ces circonstances leur faisaient craindre cette guerre. Les préparatifs qu'ils firent pour la soutenir prouvaient encore davantage leur frayeur. Jamais, ni avant ni depuis cette époque, on ne vit tant de milliers de Romains en armes. Ils donnèrent une autre preuve de leur effroi par les sacrifices extraordinaires auxquels ils eurent recours : jusqu'alors ils n'avaient rien admis, dans leurs institutions, d'étrange ni de barbare ; leurs opinions sur la Divinité, conformes à celles des Grecs, respiraient la douceur et l'humanité. Mais à l'approche de cette guerre, forcés

d'obéir aux oracles des livres Sibyllins, ils enterrèrent tout vivants, dans le marché aux boeufs, deux Grecs et deux Gaulois, de l'un et de l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des sacrifices secrets qu'il n'est pas permis au peuple de voir. »

Nous pourrions citer encore le passage de Tite-Live relatif aux sacrifices de 216⁸⁶² :

« Territi etiam super tantas clades cum ceteris prodigiis, tum quod duae Vestales eo anno, Opimia atque Floronia, stupri compertae et altera sub terra, uti mos est, ad portam Collinam necata fuerat, altera sibimet ipsa mortem consciuerat ; L. Cantilius scriba pontificius, quos nunc minores pontifices appellant, qui cum Floronia stuprum fecerat, a pontifice maximo eo usque uirgis in comitio caesus erat ut inter uerbera expiraret. Hoc nefas cum inter tot, ut fit, clades in prodigium uersum esset, decemviri libros adire iussi sunt et Q. Fabius Pictor Delphos ad oraculum missus est sciscitatum quibus precibus suppliciisque deos possent placare et quaenam futura finis tantis cladibus foret. Interim ex fatalibus libris sacrificia aliquot extraordinaria facta, inter quae Gallus et Galla, Graecus et Graeca in Foro Boario sub terram uiui demissi sunt in locum saxo consaeptum, iam ante hostiis humanis, minime Romano sacro, imbutum »

« Ce qui effraya encore, outre de si grands désastres, ce fut, entre autres prodiges, que, cette année-là, deux Vestales, Opimia et Floronia, avaient été convaincues d'inceste : l'une fut, selon la coutume, enterrée vivante à la porte Colline, l'autre s'était donnée elle-même la mort ; Lucius Cantilius, scribe pontifical, de ceux qu'on appelle aujourd'hui "petits pontifes", complice de Floronia, fut, sur le comitium, battu de verges par le grand pontife jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Ce sacrilège ayant été, comme c'est fréquent au milieu de tant de désastres, tourné en prodige, on invita les décemvirs à aller consulter les Livres, et l'on envoya à Delphes Quintus Fabius Pictor demander à l'oracle par quelles prières, quelles supplications, les Romains pouvaient apaiser les dieux, et quelle serait la fin de si grands désastres. Cependant, sur l'indication des livres du Destin, on fit plusieurs sacrifices extraordinaires : entre autres, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque furent enterrés vivants au marché aux boeufs, dans un endroit clos de pierres, arrosé déjà auparavant du sang de victimes humaines, cérémonie religieuse bien peu romaine. »

⁸⁶² Tite- Live, *Histoire Romaine*, XXII, 57.

III. 7. 1. Mise à mort des Vestales, fautives :

En effet, les Vestales, des prêtresses qui sont chargées de l'entretien du foyer public si elles n'avaient pas respecté l'obligation de chasteté exigée par leur fonction, étaient coupables d'*incestus* et condamnées à être ensevelies vivantes⁸⁶³. Cette réalité est bien connue et a fait l'objet de plusieurs études⁸⁶⁴. Signalons que l'enfant né de cette union (entre la Vestale et son amant) était considéré comme impur, et il était jeté dans le Tibre comme en témoigne Denys d'Halicarnasse « *Ἀμόλιος δὲ εἶτε κατὰ τὴν συνείδησιν τῶν πραχθέντων εἶτε ὑπονοία τῶν εἰκότων προαχθεῖς ἔρευναν ἐποιεῖτο τῆς χρονίου τῶν ἱερῶν ἀποστάσεως, κατὰ τίνα γίνεται μάλιστα αἰτίαν ἰατρούς τε οἷς μάλιστα ἐπίστευεν εἰσπέμπων καί, ἐπειδὴ τὴν νόσον αἱ γυναῖκες ἀπόρρητον ἀνθρώποις ἠτιῶντο εἶναι, τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα φύλακα τῆς κόρης καταλιπών. Ὡς δὲ κατήγορος αὕτη τοῦ πάθους ἐγένετο γυναικεία τεκμάρσει τὸ ἀφανὲς τοῖς ἄλλοις ἀνευροῦσα, τῆς μὲν παιδός, ὡς μὴ λάθῃ τεκοῦσα (ἦν δὲ οὐ πρόσω τοῦ τόκου) φυλακὴν ἐποιεῖτο δι' ὄπλων· αὐτὸς δὲ καλέσας τὸν ἀδελφὸν εἰς τὸ συνέδριον τῆς τε λανθανούσης τοὺς ἄλλους φθορᾶς μηνυτῆς γίνεται καὶ ἠτιᾶτο συγκακουργεῖν τῇ κόρῃ τοὺς γονεῖς ἐκέλευέ τε μὴ*

⁸⁶³ Pline le Jeune dans une lettre (IV, 11) raconte à son ami Cornélius comment Domitien fit condamner la grande Vestale Cornélie: «... Aussitôt les pontifes furent envoyés pour la faire enterrer et mettre à mort. La malheureuse, tendant les mains tantôt vers Vesta, tantôt vers les autres dieux, répétait surtout parmi toutes ses supplications : « C'est moi que César croit impure, moi, dont les sacrifices lui ont donné la victoire, lui ont donné le triomphe ! » Parlait-elle ainsi par flatterie, ou par dérision, par conscience de son innocence ou par mépris du prince, on ne sait ; mais elle ne cessa de le dire, jusqu'au moment où on la conduisit au supplice, peut-être innocente, certainement considérée comme innocente. Bien plus, tandis qu'on la faisait descendre dans cette fatale chambre souterraine, son manteau s'étant accroché, elle se retourna et le ramena autour d'elle, et comme le bourreau lui tendait la main, elle se détourna avec un sursaut et se rejeta en arrière, repoussant, dans un suprême geste de délicatesse, ce contact qu'elle regardait comme une souillure pour son corps chaste et pur, et observant toutes les règles de la pudeur, elle mit tous ses soins à tomber avec décence. Ajoutez ceci : Celer, chevalier romain, qu'on accusait de complicité avec Cornélie, pendant qu'on le battait de verges dans le Comitium, n'avait cessé de répéter : « Qu'ai-je fait? je n'ai rien fait. » Ainsi donc l'infamie, méritée par sa cruauté et son injustice, consumait Domitien. Il se rejeta sur Licinianus, sous prétexte qu'il avait caché dans son domaine une affranchie de Cornélie. Ceux qui s'intéressaient à lui l'avertissent, s'il veut éviter le comitium et les verges, d'avoir recours à l'aveu pour obtenir sa grâce ; il le fait. En son absence Herennius Senecio parla pour lui en termes à peu près semblables au fameux : Patrocle est mort, d'Homère. Il dit en effet : « D'avocat je deviens messenger; Licinianus a renoncé à se défendre. » Cette déclaration plut si fort à Domitien, qu'il se trahit de joie et s'écria : « Licinianus m'a absous. » Il ajouta même qu'il ne fallait pas abuser de la soumission de Licinianus; il lui permit, s'il en trouvait le moyen, de soustraire quelque peu de ses biens, avant qu'ils fussent confisqués, et lui donna en récompense un lieu d'exil agréable. De là plus tard la clémence du divin Nerva le transféra en Sicile, où il tient maintenant école et où il se venge de la fortune dans ses exordes. Vous voyez avec quelle docilité je vous obéis, puisque je vous raconte et les nouvelles de la ville, et celles de l'étranger avec tant de zèle que je remonte même dans le passé. J'ai bien pensé, qu'en raison de votre absence, à ce moment, vous n'aviez appris sur Licinianus que son exil pour cause de mauvaises mœurs. La renommée rapporte les choses en bloc, non en détail. Je mérite qu'à votre tour vous m'écriviez par le menu ce qui se passe dans votre ville, ou dans le voisinage (car il s'y produit souvent des événements notables) ; enfin écrivez tout ce qu'il vous plaira, pourvu que votre lettre soit aussi longue que la mienne. Je compterai non seulement les pages, mais les lignes et même les syllabes. Adieu. »

⁸⁶⁴Cf. D.Subhash, *Unions sexuelles et unions sacrées pour tous*, Le plein des sens éd., Caen, 2006, p. 118.

κρύπτειν τὸν εἰργασμένον, ἀλλ' εἰς μέσον ἄγειν. Νεμέτωρ δὲ παραδόξων τε λόγων ἀκούειν ἔφη καὶ παντὸς ἀναίτιος εἶναι τοῦ λεγομένου χρόνον τε ἡζίου βασάνου τῆς ἀληθείας ἔνεκα λαβεῖν· τυχῶν δὲ ἀναβολῆς μόλις, ἐπειδὴ τὸ πρᾶγμα παρὰ τῆς γυναικὸς ἔμαθεν ὡς ἡ παῖς ἐν ἀρχαῖς ἀφηγήσατο, τὸν τε βιασμὸν τὸν ὑπὸ τοῦ θεοῦ γενόμενον ἀπέφαινε καὶ τοὺς λεχθέντας ὑπ' αὐτοῦ περὶ τῶν διδύμων παίδων λόγους διεξῆλθεν ἡζίου τε πίστιν ποιήσασθαι ταύτην τῶν λεγομένων, εἰ τοιοῦτος ὁ τῆς ὠδίνος ἔσται γόνος, οἷον ὁ θεὸς ὑφηγήσατο. Καὶ γὰρ ὁμοῦ τι τῶν τίκτειν εἶναι τὴν κόρην, ὥστε οὐκ εἰς μακρὰν ῥαδιουργεῖν φανήσεται. Παρεδίδου δὲ καὶ τὰς φυλαττούσας τὴν κόρην καὶ ἐλέγχων οὐδενὸς ἀφίστατο. Ταῦτα λέγοντος αὐτοῦ τὸ μὲν τῶν συνέδρων πλῆθος ἐπέιθετο, Ἀμόλιος δὲ οὐδὲν ὑγιᾶς ἀπέφαινε τῶν ἀξιουμένων, ἀλλ' ἐκ παντὸς ὄρητο τρόπον τὴν ἄνθρωπον ἀπολέσαι. Ἐν ὅσῳ δὲ ταῦτ' ἐγένετο παρήσαν οἱ τὴν ὠδίνα φρουρεῖν ταχθέντες ἀποφαίνοντες ἄρρενα βρέφη δίδυμα τεκεῖν τὴν κόρην, καὶ αὐτίκα Νεμέτωρ μὲν ἐν τῷ αὐτῷ πολὺς ἦν λόγῳ τοῦ θεοῦ τε ἀποδεικνύς τὸ ἔργον καὶ μηδὲν εἰς τὴν κόρην ἀναίτιον οὔσαν τοῦ πάθους παρανομεῖν ἀξιῶν· Ἀμολίῳ δὲ τῶν ἀνθρωπειῶν τι μηχανημάτων καὶ τὸ περὶ τὸν τόκον ἐδόκει γενέσθαι παρασκευασθέντος ἑτέρου ταῖς γυναιξὶ βρέφους ἢ κρύφα τῶν φυλάκων ἢ συγκακουργούντων, καὶ πολλὰ εἰς τοῦτο ἐλέχθη. Ὡς δὲ τὴν γνώμην τοῦ βασιλέως ἔμαθον οἱ σύεδροι ἀπαραιτήτῳ τῇ ὀργῇ χρωμένῃ ἐδικαίωσαν καὶ αὐτοὶ καθάπερ ἐκεῖνος ἡζίου χρήσασθαι τῷ νόμῳ κελεύοντι τὴν μὲν αἰσχύνασαν τὸ σῶμα ῥάβδοις αἰκισθεῖσαν ἀποθανεῖν, τὸ δὲ γεννηθὲν εἰς τὸ τοῦ ποταμοῦ βάλλεσθαι ῥεῖθρον· νῦν μέντοι ζώσας κατορύττεσθαι τὰς τοιαύτας ὁ τῶν ἱερῶν ἀγορεύει νόμος»⁸⁶⁵.

⁸⁶⁵ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 78 : «Mais Amulius, soit qu'il connaissait ce qui s'était produit soit par un soupçon normal de la vérité, commença à s'informer sur sa longue absence des sacrifices, afin d'en découvrir la vraie raison. À cet effet il envoya quelques médecins en qui il avait la plus grande confiance ; et alors, comme les femmes disaient que son mal était un mal qui devait être maintenu secret aux hommes, il envoya son épouse pour l'observer. Celle-ci, ayant par des indices féminins découvert des signes était secrets pour d'autres, l'informa, et lui, de peur que la fille accouche en secret, parce qu'elle arrivait à l'heure de sa délivrance, il plaça des gardes armés près d'elle. Et appelant son frère au conseil, il lui annonça non seulement que sa fille avait été déflorée, chose que tout le monde ignorait, mais accusa aussi ses parents d'être complices ; et il ordonna à Numitor de ne pas cacher le coupable, mais de le dénoncer. Numitor dit qu'il était stupéfait de ce qu'il entendait, et protestant de son innocence sur tout qui était allégué, demanda du temps pour examiner la vérité. Il obtint avec difficulté un délai, et informant son épouse de l'affaire. Celle-ci lui apprit que sa fille lui avait tout raconté dès le début. Il mit au courant le conseil du viol commis par le dieu et rapporta également ce que le dieu avait dit au sujet des jumeaux, et demanda que l'on croie en son histoire si seulement le fruit de l'enfantement s'avérait être tel que le dieu l'avait prévu ; comme la délivrance était proche maintenant, s'ils n'agissaient pas imprudemment, tout s'éclaircirait. D'ailleurs, il offrit de mettre à leur disposition les femmes qui observaient sa fille, et il était prêt à se soumettre à n'importe quel interrogatoire. En parlant ainsi il persuada la majorité des membres du conseil, mais Amulius déclara que ses demandes n'étaient pas tout à fait sincères, et manifesta le désir de faire périr la fille de n'importe quelle façon. Tandis que ceci se passait, ceux qui étaient

L'exécution de la vestale servait donc à rétablir la *pax deorum* rompue par ce sacrilège !

III.7.2. Mise à mort rituelle des hermaphrodites :

Tite-Live évoque à plusieurs reprises des androgynes dans sa liste de prodiges, de la fin du 3^e jusqu'au 1^{er} s. avant notre ère⁸⁶⁶. L'historiographe latin avance que la naissance des hermaphrodites était considérée comme un prodige manifestant la rupture de la *pax deorum* : il devait être expié comme ce qui se passa en 207 avant notre ère : « Les esprits délivrés de scrupules religieux furent troublés de nouveau par la nouvelle qu'à Frusino était né un enfant aussi gros qu'un enfant de quatre ans, et moins étonnant encore par sa grosseur que parce qu'on ne savait (comme pour l'enfant né à Sinuessa deux ans avant) s'il était garçon ou fille. Cette fois, les haruspices mandés d'Étrurie dirent que c'était un prodige funeste et honteux : hors du territoire romain, loin de tout contact avec la terre, il fallait noyer cet enfant en haute mer. On l'enferma vivant dans une caisse, on l'emporta en mer et on le jeta dans les flots. Les pontifes décidèrent aussi que trois groupes de neuf jeunes filles parcourraient la ville en chantant un hymne. Tandis qu'elles apprenaient, dans le temple de Jupiter Stator, cet hymne, composé par le poète Livius, la foudre frappa, sur l'Aventin, le temple de Junon Reine ; comme les haruspices répondaient que ce prodige concernait les matrones, et qu'il fallait apaiser la déesse par une offrande, un décret des édiles curules ayant convoqué au Capitole les femmes domiciliées à Rome et dans un rayon de dix milles autour de la ville, elles choisirent vingt-cinq d'entre elles, pour leur apporter une somme prise sur leur dot. Avec cet argent, on fit faire une offrande, un bassin en or, qui fut porté sur l'Aventin, et les matrones, dans l'état rituel de pureté physique et morale, accomplirent un sacrifice. Aussitôt après, les décemvirs fixèrent un jour pour un autre sacrifice à la même déesse. Voici quel fut l'ordre de la

chargés de la garde d'Ilia jusqu'à l'accouchement vinrent annoncer qu'elle avait donné naissance à des jumeaux masculins. Et aussitôt Numitor insista sur les mêmes arguments, montrant que c'était l'œuvre du dieu et exigeant qu'ils ne prennent aucune mesure illégale contre sa fille, qui était innocente de son état. D'autre part, Amulius pensa qu'en liaison avec cet accouchement il y avait eu une machination humaine et que les femmes avaient présenté un autre enfant en cachette des gardes ou en connivence avec eux, et il parla beaucoup sur ce sujet. Quand les membres du conseil constatèrent que la décision du roi était inspirée par une colère implacable, ils décidèrent aussi, comme le roi l'exigeait, de faire appliquer la loi qui ordonnait à une Vestale qui avait fauté d'être battue à coup de verges jusqu'à ce que mort s'ensuive et de jeter sa progéniture dans le cours du fleuve. Aujourd'hui cependant, les lois sacrées ordonnent que de telles coupables soient enterrées vivantes. »

⁸⁶⁶ Cf. L. Brisson, *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1997. 1 vol., 172 p. (*Vérité des mythes*).

cérémonie : du temple d'Apollon, deux vaches blanches furent amenées en ville par la porte Carmentale ; derrière elles, on portait deux statues en bois de cyprès de Junon Reine ; ensuite vingt-sept jeunes filles, vêtues de longues robes, marchaient en chantant, en l'honneur de Junon Reine, un hymne digne peut-être, à l'époque, des éloges d'esprits grossiers, mais qui paraîtrait maintenant rude à l'oreille et informe, si on le rapportait. Après ces rangs de jeunes filles venaient les décemvirs, couronnés de laurier et portant la robe prétexte. De la porte, par la rue des Jugs, on arriva au forum. Au forum la procession s'arrêta, et, faisant passer une corde par leurs mains, les jeunes filles, rythmant leur chant du battement de leurs pieds, dansèrent. Puis, par la rue des Toscans et le Vélabre, en traversant le marché aux bœufs, on arriva à la montée Publicius et au temple de Junon Reine. Là les décemvirs immolèrent les deux victimes, et l'on porta dans le temple les statues en bois de cyprès.»⁸⁶⁷

A Rome jusqu'à la fin de la République, les êtres humains qui passaient pour être pourvus des deux sexes étaient éliminés sans pitié comme des monstres, comme des signes funestes envoyés aux hommes par les divinités pour annoncer un grave danger.

Ainsi, nous pourrions conclure que les Romains qui s'indignaient de la férocité de leurs adversaires, se sont conduits, à en croire leurs propres historiographes de manière aussi peu flatteuse. Face à des stéréotypes qui concernent les étrangers, en général, et les Puniens en

⁸⁶⁷ Tite-Live, *Histoire Romaine*, 27, 37 : « *Liberatas religione mentes turbavit rursus nuntiatum Frusinone natum esse infantem quadrimo parem nec magnitudine tam mirandum quam quod is quoque, ut Sinuessae biennio ante, incertus mas an femina esset natus erat. Id uero haruspices ex Etruria acciti foedum ac turpe prodigium dicere : extorrem agro Romano, procul terrae contactu, alto mergendum. Uiuum in arcam condidere prouectumque in mare proiecerunt. decreuere item pontifices ut uirgines ter nouenae per urbem euntes carmen canerent. id cum in Iouis Statoris aede discerent conditum ab Liuio poeta carmen, tacta de caelo aedis in Auentino Iunonis reginae; prodigiumque id ad matronas pertinere haruspices cum respondissent donoque diuam placandam esse, aedilium curulium edicto in Capitolium conuocatae quibus in urbe Romana intraque decimum lapidem ab urbe domicilia essent, ipsae inter se quinque et uiginti delegerunt ad quas ex dotibus stipem conferrent ; inde donum peluis aurea facta lataque in Auentinum, pureque et caste a matronis sacrificatum. confestim ad aliud sacrificium eidem diuae ab decemuiris edicta dies, cuius ordo talis fuit. ab aede Apollinis boues feminae albae duae porta Carmentali in urbem ductae; post eas duo signa cupressea Iunonis reginae portabantur ; tum septem et uiginti uirgines, longam indutae uestem, carmen in Iunonem reginam canentes ibant, illa tempestate forsitan laudabile rudibus ingeniis, nunc abhorrens et inconditum si referatur ; uirginum ordinem sequebantur decemuiri coronati laurea praetextatique. A porta Iugario uico in forum uenere ; in foro pompa constitit et per manus reste data uirgines sonum uocis pulsu pedum modulantes incesserunt. Inde uico Tusco Velabroque per Boarium Forum in cliuum Publicium atque aedem Iunonis reginae perrectum. ibi duae hostiae ab decemuiris immolatae et simulacra cupressea in aedem inlata.»*

particulier, le parti pris des Romains les plonge dans la *vanitas* ! Quasiment tous les peuples étrangers auxquels les Romains s'étaient confrontés sont qualifiés à un moment ou un autre de *barbari* car ils sont *inhumani*. L'*humanitas* définie par Cicéron englobe les qualités qui font la dignité et l'essence du civilisé : « *Quis enim putare uere potest, plus egisse Dionysium tum cum omnia moliendo eripuerit ciuibus suis libertatem, quam eius ciuem Archimedes cum istam ipsam sphaeram, nihil cum agere uideretur, de qua modo dicebatur effecerit ? Quis autem non magis solos esse, qui in foro turbaque quicum conloqui libeat non habeant, quam qui nullo arbitro uel secum ipsi loquantur, uel quasi doctissimorum hominum in concilio adsint, cum eorum inuentis scriptisque se oblectent ? Quis uero diuitiorem quemquam putet quam eum cui nihil desit quod quidem natura desideret, aut potentiolem quam illum qui omnia quae expetat consequatur, aut beatiorem quam qui sit omni perturbatione animi liberatus, aut firmiore fortuna quam qui ea possideat quae secum ut aiunt uel e naufragio possit efferre ? Quod autem imperium, qui magistratus, quod regnum potest esse praestantius, quam despicientem omnia humana et inferiora sapientia ducentem nihil unquam nisi sempiternum et diuinum animo uoluntare »⁸⁶⁸.*

La perception négative de l'ennemi barbare permet ainsi la construction de l'identité du citoyen romain dont le barbare négatif est le repoussoir.

⁸⁶⁸ Cicéron, *De Rep.*, I, 17, 28 : « Qui pourrait croire en effet que Denys, détruisant par ses menées infatigables la liberté de sa patrie, accomplissait une plus grande oeuvre qu'Archimède son concitoyen, inventant dans son apparente inaction cette sphère dont nous parlions tout à l'heure ? L'homme qui, au milieu de la foule, et en plein forum, ne trouve personne avec qui il lui soit agréable d'échanger ses pensées, n'est-il pas plus seul que celui qui, sans témoin, s'entretient avec lui-même, ou, se transportant dans la société des sages, converse avec eux, étudie avec délices leurs découvertes et leurs écrits ? Pouvez-vous imaginer un mortel plus riche que celui à qui rien ne manque de ce que la nature réclame ; plus puissant que celui qui vient à bout de tout ce qu'il désire ; plus heureux que celui dont l'âme n'est agitée par aucun trouble ; ou possédant une fortune plus solide que celui qui pourrait, suivant le proverbe, retirer avec lui tous ses trésors du naufrage ? Est-il un commandement, une magistrature, une couronne comparable à la grandeur de l'homme qui regardant de haut toutes les choses humaines, et n'accordant de prix qu'à la sagesse, n'entretient sa pensée que d'objets éternels et divins ? »

Conclusion

La perception romaine de l'Autre n'était pas, comme celle des Grecs, régie par un principe bivalent de différenciation. Il n'y avait pas, à Rome, d'image englobant tous les étrangers. Contrairement aux Grecs, Rome se caractérise par une impressionnante aptitude d'intégration. Le nombre des étrangers obtenant le statut de *civis Romanus* n'arrêtera pas de s'élever tout au long de son histoire. Cela engendrait d'ailleurs la surprise, voire les critiques des Grecs, qui étaient paradoxalement les principaux bénéficiaires de ce processus. Aelius Aristide, dans son célèbre *Éloge de Rome*, fait de cette aisance de s'absorber dans la société romaine l'un des principaux titres de gloire de Rome. Denys d'Halicarnasse, s'interroge à son tour, comment, à force d'admettre des alluvions étrangères, Rome ne s'est pas « entièrement barbarisée »⁸⁶⁹. Quant au roi Mithridate, roi gréco-oriental soulevé contre elle, il

⁸⁶⁹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, I, 90 « Ρωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὐτ' ἄκρως βάρβαρον οὐτ' ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δὲ τινα ἐξ ἀμφοῖν, ἧς ἐστὶν ἡ πλείων Αἰολίς, τοῦτο μόνον ἀπολαύσαντες ἐκ τῶν πολλῶν ἐπιμιζιῶν, τὸ μὴ πᾶσι τοῖς φθόγγοις ὀρθοεπεῖν, τὰ δὲ ἄλλα, ὅποσα γένους Ἑλληνικοῦ μνηύματ' ἐστὶν ὡς οὐχ ἕτεροὶ τινες τῶν ἀποικησάντων διασώζοντες, οὐ νῦν πρῶτον ἀρξάμενοι πρὸς φιλίαν ζῆν, ἤνικα τὴν τύχην πολλὴν καὶ ἀγαθὴν ῥέουσιν διδάσκαλον ἔχουσι τῶν καλῶν οὐδ' ἀφ' οὗ πρῶτον ὠρέχθησαν τῆς διαποντίου τὴν Καρχηδονίων καὶ Μακεδόνων ἀρχὴν καταλύσαντες, ἀλλ' ἐκ παντὸς οὐ συνακίσθησαν χρόνου βίον Ἑλληνα ζῶντες καὶ οὐδὲν ἐκπρεπέστερον ἐπιτηδεύοντες πρὸς ἀρετὴν νῦν ἢ πρότερον. 2. Μυρία δ' εἰς τοῦτο λέγειν ἔχων καὶ πολλοῖς τεκμηρίοις χρῆσθαι δυνάμενος ἀνδρῶν τε μαρτυρίας φέρειν οὐκ ἀξίων ἀπιστεῖσθαι, πάντα ἀναβάλλομαι ταῦτα εἰς τὸν περὶ τῆς πολιτείας αὐτῶν συγγραφησόμενον λόγον. νυνὶ δὲ ἐπὶ τὴν ἐξῆς διήγησιν τρέψομαι τὴν ἀνακεφαλαίωσιν τῶν ἐν ταύτῃ δεδηλωμένων τῆ βίβλῳ τῆς

fera du caractère composite et pluriethnique de son ennemi l'un des thèmes essentiels de son prosélytisme destiné aux Grecs - Rome est un « dépotoir d'immigrants » « *conluuies conuenarum* »⁸⁷⁰.

Rome se situe au centre du monde, au centre de tous les équilibres et de toutes les cultures. Les traits de caractères qui caractérisent le reste des populations étrangères se définissent par rapport au système idéologique romain. Autrement dit, les défauts stéréotypés que le Romain observe chez l'étranger sont en réalité des attitudes qui s'opposent aux qualités qui définissent un bon Romain. Ainsi, les Puniqes sont fourbes et cruels, les Egyptiens superstitieux, les Gaulois indisciplinés, les Grecs volubiles, et les Numides avides du plaisir physique. Ici aussi, les truismes nationalistes servent de pierre angulaire à des expressions toutes faites, telle que « *fides Punica* » (foi punique), qui a d'ailleurs pour parallèle la « *Graeca fides* » (foi grecque), du reste, moins souvent citée. Ils créent aussi, tacitement, certaines allégations, comme dans ce passage de Justin où l'historien manifeste sa surprise de la retenue dont Hannibal fait montre à l'égard de ses captives, au point, ajoute-t-il, « qu'on eût cru qu'il n'était pas né en Afrique »⁸⁷¹

On la trouve clairement exprimée chez Vitruve : « *Cum sint autem meridianae nationes animis acutissimis infinitaque sollertia consiliorum, simul ad fortitudinem ingrediuntur, ibi*

ἐχομένης γραφῆς ποιησάμενος ἀρχήν. » « La langue parlée par les Romains n'est ni tout à fait barbare ni absolument grecque, mais un mélange de tous les deux, dont la dominante est éolienne ; et le seul inconvénient qu'ils ont éprouvé de ce mélange avec ces diverses nations est qu'ils ne prononcent pas tous leurs sons correctement. Mais toutes les autres indications d'origine grecque ils les conservent plus que toutes les autres colonies. Ce n'est pas simplement récemment, depuis qu'ils jouissent du cours abondant de la bonne fortune qui leur donne les agréments de la vie, qu'ils ont commencé à vivre avec humanité ; ni même depuis qu'ils ont visé pour la première fois à la conquête des pays se trouvant au delà de la mer, après avoir renversé les empires carthaginois et macédoniens, mais plutôt au moment où ils se sont associés la première fois pour fonder la ville, qu'ils ont vécu comme des Grecs ; et ils ne font rien de plus pour arriver à la vertu maintenant qu'autrefois. J'ai des choses innombrables à dire sur ce sujet, je peux apporter beaucoup d'arguments et présenter le témoignage d'auteurs crédibles ; mais je réserve tout cela pour le récit que je me propose d'écrire sur leur gouvernement. Je reprendrai maintenant le fil de mon récit, après donné en préface au livre suivant un résumé de ce qui est contenu dans ce livre. »

⁸⁷⁰ Justin, *Histoire Universelle*, 38, 7, 1 « *Se autem, seu nobilitate illis conparetur, clariorem illa conluuie conuenarum esse, qui paternos maiores suos a Cyro Darioque, conditoribus Persici regni, maternos a magno Alexandro ac Nicatoro Seleuco, conditoribus imperii Macedonici, referat, seu populus illorum conferatur suo, earum se gentium esse, quae non modo Romano imperio sint pares, sed Macedonico quoque obstiterint* » « Quant à sa propre origine, pouvait-il se comparer à ce ramas d'étrangers, lui dont les aïeux remontaient, par son père, à Darius, à Cyrus, fondateurs de la monarchie des Perses ; et, par sa mère, au grand Alexandre, à Nicator Seleucus, auteurs de la puissance macédonienne ? Et s'il comparait son peuple aux Romains, il était d'une nation qui non seulement marchait l'égale de Rome, mais qui avait résisté à la Macédoine elle-même : des peuples qui lui obéissaient. »

⁸⁷¹ *Histoires philippiques*, XXXII, 4, 11.

succumbunt, quod habent exuctas ab sole animorum uirtutes; qui uero refrigeratis nascuntur regionibus, ad armorum uehementiam paratiores sunt; magnis uirtutibus sunt sine timore, sed tarditate animi sine considerantia inruentes sine sollertia suis consiliis refragantur. Cum ergo haec ita sint ab natura rerum in mundo conlocata et omnes nationes inmoderatis mixtionibus disparatae, uero inter spatium totius orbis terrarum regionisque medio mundi populus Romanus possidet fines. Namque temperatissimae ad utramque partem et corporum membris animorumque uigoribus pro fortitudine sunt in Italia gentes. Quemadmodum enim Iouis stella inter Martis feruentissimam et Saturni frigidissimam media currens temperatur, eadem ratione Italia inter septentrionalem meridianamque ab utraque parte mixtionibus temperatas et inuictas habet laudes. Itaque consiliis refringit barbarorum uirtutes, forti manu meridianorum cogitationes. Ita diuina mens ciuitatem populi Romani egregiam temperatamque regionem conlocauit, uti orbis terrarum imperii potiretur. »⁸⁷²

(« Les peuples méridionaux ont l'esprit plus vif et plus pénétrant, à cause de la subtilité de l'air et de la chaleur qui règne dans leur pays ; tandis que les peuples du Nord, comme étouffés par l'épaisseur de l'air et par les vapeurs humides qu'ils respirent, ont l'esprit beaucoup plus lourd. Mais si les habitants du Midi ont l'esprit plus pénétrant, plus fécond et plus inventif, ils sont souvent sans vigueur quand il s'agit de faire quelque action de bravoure, parce que le soleil a comme épuisé par son ardeur toute la force de leur courage ; tandis que ceux qui sont nés dans les pays froids sont plus propres au métier des armes, et plus prompts à courir avec assurance au-devant de toute sorte de dangers ; mais c'est avec une pesanteur d'esprit inconsidérée et sans aucune maturité de conseil. La nature ayant ainsi partagé l'univers en deux climats d'une température tout à fait opposée, qui rendent toutes les nations différentes les unes des autres, les dieux ont voulu que les Romains fussent placés au milieu de ces deux différents espaces du monde : ce qui fait que généralement les peuples d'Italie sont également pourvus de la force du corps et de celle de l'esprit, qui font la valeur et le courage. On peut dire que les Romains, placés entre le nord et le midi, possèdent tout ce qu'il y a de meilleur entre ces deux extrémités du monde ; car ils jouissent d'un climat tempéré, et par leur prudence ils triomphent de la force des barbares : de même que, par leur valeur, ils déjouent l'astuce et l'adresse des peuples méridionaux. Le ciel a donc placé la capitale du peuple romain dans une région merveilleusement tempérée, pour qu'elle fût capable de commander à toute la terre. »)

⁸⁷² De l'architecture, VI, 1.

Ces discours, dans la bouche de l'architecte, rend compte de tout le symbolisme de Rome. La Ville est délimitée par des *limes* qui sont, pour un Romain, le parangon de sa sécurité. Romulus a fait descendre sur la terre le temple de Jupiter et tracé le sillon sacré que personne ne pouvait dépasser, comme Rémus, sans s'attirer la mort salvatrice pour Rome. Ainsi toute personne qui confronte Rome ne fait en réalité que se mesurer à Jupiter en personne. Tel fut le cas du Carthaginois Hannibal, qui dans sa volonté de venger ses aïeux se hisse contre Jupiter et le capitole, comme le rapporte Silius Italicus.

En effet, le personnage d'Hannibal nous a semblé d'une importance déterminante dans le présent travail. Le général punique occupe une place très importante dans l'épopée flavienne, qui repose sur des faits historiques : il a été le seul chef de guerre à la tête de l'armée carthaginoise tout au long de la seconde guerre punique. Hannibal est donc le seul personnage carthaginois qui apparaît durant toute l'épopée : il en est un élément constant, face aux généraux romains qui se succèdent les uns aux autres et se partagent régulièrement le pouvoir. Le personnage d'Hannibal est également une merveilleuse incarnation de toutes les caractéristiques des Puniques. Silius dans sa présentation de ce général carthaginois, suit les écrivains qui l'ont devancé, qui se conforment à la matière historique. Mais le poète semble mettre encore plus en valeur le Carthaginois : il est le premier personnage cité dans l'épopée et l'un des derniers à y apparaître. Le poète flavien lui réserve régulièrement des scènes et des épisodes développés, par exemple des prises de parole, des *ekphraseis* : nul autre personnage n'occupe autant le devant de la scène. A travers la confrontation entre les *Punica*, les textes anciens traitant de ce personnage et les épopées qui ont pu inspirer le poète, nous avons mieux pu percevoir la particularité de la présentation d'Hannibal chez Silius : celui-ci en propose une vision assez cohérente. Ainsi, on peut parler dans les *Punica* d'une mise en valeur indubitable du personnage par rapport à la tradition ancienne. Silius dote le personnage d'Hannibal d'une valeur toute nouvelle d'abord par le portrait et les motivations qu'il lui accorde dans son épopée. Les écrivains latins, fidèles à une tradition plutôt proromaine qui est la seule dont nous disposons sur ces événements, mettent souvent en exergue les tares selon eux symbolisant au mieux le Barcide, dont les plus connues sont la

crudelitas, la *perfidia* et l'*impietas*. Silius évoque, à son tour ces différents griefs dont on accable le Barcide, mais n'omet pas dans sa présentation de ce personnage de gommer certains de ces défauts ; la *perfidia* se trouve quant à elle, surtout illustrée par la rupture initiale des traités au début des hostilités. L'*impietas*, bien présente néanmoins dans le poème, y acquiert une valeur toute nouvelle qui est dûe à la présence des divinités dans le poème ; et Silius prête à Hannibal cette *impietas* à certains moments, déterminants : elle fait partie d'une évolution du personnage propre aux *Punica*, liée à la structure d'ensemble de l'épopée. Hannibal, chez Silius, est un ennemi personnel de Jupiter. Le Barcide a par ailleurs, un rapport privilégié avec Junon, qui favorise toute son action guerrière. Mais comme un personnage tragique, son action est vouée à l'échec car opposée à Jupiter et aux *Fata*.

Silius reprend par ailleurs dans ses *Punica* les traits de caractère positifs attribués par la tradition historiographique au Carthaginois : guerrier incomparable, mais aussi chef et meneur d'hommes hors du commun, il s'était attiré les louanges d'auteurs comme Polybe, Diodore de Sicile ou encore Dion Cassius. Silius se fait l'héritier de cette présentation, qu'il renouvelle en faisant appel aux codes épiques : Hannibal, émule d'Hercule, est grandi par les comparaisons, les aristies ou encore les duels entre chefs. Il acquiert dans les *Punica* le statut du véritable héros épique, au sens homérique du terme, c'est-à-dire un guerrier à la témérité et la rage de vaincre tout à fait exceptionnelles.

Carthage est une cité sensiblement féminine, car l'histoire personnelle de quelques femmes de renom est étroitement associée à celle de la métropole punique. Si le mythe de Rhea Silvia annonce la gloire du nom romain, celui de Didon est tout aussi glorieux, aux yeux des Carthaginois, comme en témoigne Saint – Augustin., dans ses *Confessions*. En effet, Élyssa- Didon prit le chemin de l'errance et de l'exil pour se rendre là où elle pouvait se prévaloir de ses droits de reine légitime. L'Afrique lui a été particulièrement propice. Meneuse d'hommes, elle s'établit en Afrique du Nord, et fonde une nouvelle ville : Carthage. Virgile, dans son épopée romaine, s'empare de l'histoire de la fondatrice de Carthage et l'incorpore dans son récit en y ajoutant un élément de taille : une histoire d'amour entre le *Pius Aeneas* et l'*Infelix Dido*. Didon séduite et abandonnée par l'ancêtre légendaire des Romains, appelle à la vengeance, et son vengeur, selon Virgile et Silius Italicus n'est autre qu'Hannibal Barca. Il est aisé de remarquer dans ces épopées qui chantent la gloire de Rome,

que l'admiration des poètes est plus orientée vers Carthage, et de voir que le *Pius Aeneas* joue un rôle peu glorieux dans cette légende.

Sophonisbe, autre femme carthaginoise est farouchement patriote. Elle tente de vaincre à sa cause ses maris successifs. Sa témérité force l'admiration de Tite-live. Cependant, fidèle à la *punica fides*, elle en use pour parvenir à ses fins. Alors qu'elle devait finalement connaître le sort des vaincus et être emmenée à Rome pour figurer au triomphe de Scipion l'Africain, Sophonisbe préféra la mort plutôt que de tomber aux mains de ses farouches adversaires. Elle s'empoisonna dignement pour éviter le déshonneur, tout comme une autre reine venue d'Orient, Cléopâtre.

Les Anciens, considèrent le sacrifice humain comme ontologiquement répréhensible : les anathématisations se suivent et les termes condamnant cette pratique ne s'attédisent pas avec le temps. Eschyle qui évoque le sacrifice d'Iphigénie, le décrit comme un acte illégitime (ἄνομος), impie (δυσεβής), impur (ἄναγνος) et sacrilège (ἀνίερος). Les auteurs latins fustigent les Carthaginois, adorateurs du Moloch, qui auraient immolé leur progéniture à cette divinité sanguinaire en mettant en valeur la brutalité inhumaine qui anime les bourreaux ainsi que le ridicule de leurs motivations et de la soif du sang de leur divinité. De la même manière, les Romains, désapprouvent ouvertement une autre grande divinité carthaginoise : Astarté, déesse de débauche et de luxure qui est néanmoins, assimilée à la Vénus Erycine dont le culte était répandu à Rome⁸⁷³.

Mais le témoignage de Plaute brille par sa mesure et se démarque nettement de la tradition historiographique quant aux Carthaginois. Le texte de Plaute peut se lire comme un appel à la paix. Ecrit peu de temps après la seconde guerre punique, ce texte latin fait d'un Carthaginois le héros de la pièce. Par ailleurs, ce Carthaginois possède les qualités humaines qui le rendent tout à fait respectable. Ce personnage camoufle sa parfaite maîtrise de la

⁸⁷³ Tite-Live, XXIII,31,9. « *Ita de comitiis donec rediit Marcellus silentium fuit. Interea duumviri creati sunt Q-Fabius Maximus et T-Otacilius Crassus aedibus dedicandis, Menti Otacilius, Fabius Veneri Erycinae; utraque in Capitolio est, canali uno discretæ* » « Il ne fut plus question de comices jusqu'au retour de Marcellus. Pendant ce temps-là on créa duumvirs Q. Fabius Maximus, et T. Otacilius Crassus, qui présidèrent à la dédicace, l'un du temple de la Sagesse, l'autre de celui de Vénus Érycine. Ces deux temples sont au Capitole, séparés seulement par un fossé. »

langue latine, ce qui serait un argument pour nourrir de la méfiance à son égard. Mais le poète défend son personnage : ce serait seulement un moyen de se protéger.

En définitive, il y a lieu de prendre en compte les manipulations des informateurs et des utilisateurs qui y laissèrent des empreintes, les unes volontaires et ciblées, les autres inconscientes, peut-être générées sous le poids de la conjoncture et de leur propre vécu. La perception du Carthaginois en général, et plus particulièrement du fait religieux ayant trait aux Puniqes est tributaire de plusieurs éléments que nous avons tenté de déceler tout au long de ce travail.

Nous espérons que ce modeste travail, qui ne prétend nullement à l'exhaustivité, aura contribué à une prise de conscience et à une revalorisation d'une partie, au moins, de l'histoire de Carthage.

Bibliographie

I-Editions, traductions, commentaires :

Nous citons ici seulement les principales références littéraires utilisées :

I-Auteurs latins :

❖ Aurélius Victor ,

Œuvres complètes,

Traduction et commentaires par André Dubois et Yves Germain, Clermont-Ferrand, Paléo, 2003.

❖ Catulle :

• Traductions de poèmes de Catulle par Maurice Rat sur le site de l'université catholique de Louvain - *Bibliotheca Classica Selecta*

❖ Cicéron :

+*Les Devoirs*, trad. Maurice Testard, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1965.

+*De la Divination*, trad. Gérard Freyburger et John Scheid, Les Belles Lettres, La Roue à livre, Paris, 1992.

+*De La République*,

-Tome 1, Livre 1. trad. Esther Breguet, Les Belles Lettres, C.U.F., 1980.

-Tome 2, Livres II-VI trad. Esther Breguet, Les Belles Lettres, coll. « Collection des Universités de France », 1989

+*De l'Orateur*

Texte traduit par Edmond Courbaud), t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

+*De la Nature des dieux*

Texte traduit par Clara Auvray-Assayas, Paris, Les Belles Lettres, La Roue à livres, 2002

+ *Des termes extrêmes des Biens et des Maux*

Traduit par Jules Martha, préf. Jules Martha, Carlos Lévy, Les Belles Lettres, 1999

+ *Les Devoirs, livres II et III, t. 2,*

Traduction par Maurice Testard, Les Belles Lettres, coll. « C. U. F. », 1970.

+ *Les Tusculanes*

Texte établi par Gustave Fohlen et traduit par Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1960.

+ *Discours, Philippiques V à XIV,*

Texte traduit par Pierre Wuilleumier, préf. Pierre Wuilleumier, t. XX, Paris, Les Belles Lettres, 1964

+ *Lettres à Atticus , Pro Sestio, In Pisonem :*

Traduction française : Oeuvres complètes de Cicéron dans la Collection des Auteurs latins publiés sous la direction de M. Nisard, t. V, Paris, Dubochet, 1841 », sur agoraclass.fltr.ucl.ac.be

❖ Cornélius Népos, Œuvres,

Texte établi et traduit par Anne-Marie Guillemin, Paris, *Les Belles Lettres*, C.U. F., 2^e édition, 1961.

❖ Florus, Œuvres :

Tome 1, texte établi et traduit par P.Jal, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1967.

-Edition disponible en ligne : *Abrégé de l'histoire romaine*, trad. de Baudement .

❖ Horace, Odes et Epodes :

Texte traduit par François Villeneuve, Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1929.

❖ Hygien, Fables

Traduction : J.-Y. Boriaud, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1997.

❖ Justin, Epitomae

Traduction française sur le site remacle.org.

❖ Ovide,

+Les Métamorphoses :

vol. 1. *Livres I-V*, trad. G. Lafaye, Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1925

vol. 2. *Livres VI-X*, trad. G. Lafaye, Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1928

vol. 3. *Livres XI-XV*, traduction : G. Lafaye, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris

+Les Fastes , vol. 1. *Livres I-III*

Texte traduit par R. Schilling, Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1993

❖ Plaute : *Comédies*, vol. V. *Mostellaria - Persa – Poenulus*, traduction : Alfred Ernout, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 2003.

❖ Properce, Élégies

Texte traduit par S. Viarre, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 2005.

❖ Silius Italicus, Punica :

P.Miniconi, G.Devallet, M.Martin, *Silius Italicus, Les guerres puniques* (4 volumes, Les Belles Lettres éd. C.U.F), Paris, 1979-1992.

❖ Sénèque,

+Dialogues, T.1, *De la colère,*

Texte établi et traduit par A. Bourgey, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1922.

+Dialogues, T.6. *De la providence - De la constance du sage - de la tranquillité de l'âme - de l'oisiveté*

Texte traduit par R. Waltz et P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1972.

❖ Tacite, *Histoires*

Texte établi et traduit par P. Wuilleumier et H. Le Bonniec, annoté par J. Hellegouarch (3 volumes), C.U.F, Paris, 1987-1992.

❖ Tite-Live, *Ab Urbe Condita*

Tome XI, Livre XXI, texte étudié, traduit et commenté par P. Jal, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1988.

Tome XV, livre XXV, texte étudié, traduit et commenté par F. Nicolet-Croizat, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris 1992.

Tome XVI, livre XXVI, texte étudié, traduit et commenté par P. Jal, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1991.

Tome XVIII, livre XXVIII, texte étudié, traduit et commenté par P. Jal, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1995.

Tome XIX, livre XXIX, texte étudié, traduit et commenté par P. François, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1994.

Tome XXI, livre XXXI, texte étudié, traduit et commenté par A. Hus, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1977.

❖ Valère Maxime, *Faits et dits mémorables,*

Texte éd. et traduit par Robert Combès, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., livres I-VI, 2003, 2 t. (2e tirage).

❖ Virgile

**Enéide*,

-Livres I-IV, texte établi et traduit par J.Perret, Les Belles Lettres, C.U.F, Paris, 1977.

-Livres V-VIII, texte établi et traduit par J.Perret, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1978.

-Livres IX-XII, texte établi et traduit par J.Perrert, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris, 1980.

**Géorgiques*,

Texte traduit par E. de Saint-Denis, Belles Lettres, C.U.F., Paris.

II.Auteurs Grecs :

❖ Appien, *Histoire des guerres civiles de la République romaine*, éd. Jean-Isaac Combes-Dounous, Paris., 1808.

❖ Apollodore :

La *Bibliothèque* en ligne sur le site d'Ugo Bratelli.

❖ Denys d'Halicarnasse

Antiquités romaines. Tome I Livre I

Texte établi et traduit par Valérie Fromentin.,Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1998.

❖ Diodore de Sicile,

Bibliothèque Historique

Édition électronique (Gallica)
Traduction française de l'Abbé Terrasson (1744) .

❖ Euripide,

Hécube

Traduction : N.Loroux et F. Rey, Les Belles Lettres, Classiques en poche, 1999.

❖ Hésiode,

Les travaux et les jours

Texte traduit par Lucien Dallinges, L'Aire, 1999.

❖ Homère

Iliade

Vol. 1, chants I à VIII, texte ét.et trad.par P.Mazon.

Vol. 2, chants IX à XVI, texte ét.et trad. par P.Mazon

Vol. 3, chants XVII à XXIV, texte ét.et traduit par P : Mazon.

Odyssée

Vol.1, chants 1 à VII texte étudié et traduit par V.Bérard.

Vol. 2, chants VIII à XV étudié et traduit par V.Bérard

Vol. 3, chants XVI à XXIV, étudié et traduit par V.Bérard.

❖ Platon

-*Œuvres complètes*, vol. 4, 3^e partie. *Phèdre*

Traduction : P. Vicaire, Les Belles Lettres, C.U.F., Paris.

-*Œuvres complètes*, vol. 8, 3^e partie. *Le Sophiste*

Traduction : Auguste Diès, Les Belles Lettres, C.U.F. Paris

❖ Plutarque

Œuvres complètes,

Texte édité par Christian Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, C. U. F., 1972.

❖ Polybe

Histoires, livre III, édité et traduit par J.de Foucault, Paris, les Belles Lettres, 1969 ; livres VII, VIII, IX, édit. Et trad, par J .Weil, 1982, livre XII, éd.et trad. Par P.Pédech, 1961.

❖ Strabon,

Géographie, vol. 1, première partie. *Introduction générale*. Livre I

Traduit par G. Aujac, Belles Lettres, C.U.F, Paris.

❖ Xénophon , *Les Mémorables* , *Œuvres complètes*

Trad. Pierre Chambry , Flammarion, 1967.

III.Littérature Française :

+ G.Flaubert, *Salammbô*, Garnier Flammarion, Paris, 2001, 466 pages.

II.Lexiques, concordances :

- ✓ **E.J. Kenney,W. V. Clausen**, *The Cambridge History of Classical Literature*,vol II, Latin Literature,Cambridge,1982.

- ✓ **Korn M., Slaby A.**, *Lexicon iconographicum Mythologiae classicae*, vol I-VII. München, 1981-1994.

Etudes et ouvrages généraux :

- ✓ **Alexandroupolos J.**, D'une guerre punique à l'autre : la puissance de Carthage, *Vita Latina* 167, 2002, p. 2-10.
- ✓ **André J - M.**, *Le siècle d'Auguste*, Paris, 1974.
- ✓ **André J.-M. et Hus A.**, *l'Histoire à Rome*, Paris, 1974.
- ✓ **Bayard J.P.**, *Le feu*, coll.Symboles, Paris, Flammarion, 1958, 225 pp.
- ✓ **Bayet J.**, *Les origine de l'Hercule romain* ,Paris, 1926.
- ✓ **Bérard J.**, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, 1957.
- ✓ **Bickerman E. J.**, *Origines gentium*, *Classical Philology*, 1947, p.65-81.
- ✓ **Carcopino J.**, *Profils des conquérants*, Paris, Flammarion, 1961.
- ✓ **Cizec E.**, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, 1995.
- ✓ **Caillois R.**, *Le mythe et l'homme*, (Cott. « Les Emaû », VI), Paris, Gallimard, 1936.

- ✓ **Dauge Y.A.**, *Le Barbare, recherches sur la conception romaine de barbarie et de civilisation*, Bruxelles, coll. Latomus, vol. 176, 1981.
- ✓ **Decret F.**, *Carthage ou l'empire de la mer*, Paris, Seuil, 1979.
- ✓ **Demougeot E.**, L'image officielle du barbare dans l'Empire romain d'Auguste à Théodose, *Ktéma*, 9, 1984, p.123-143.
- ✓ **De Sanctis G.**, *Storia dei Romani*, vol. 3, part 1, Milan, 1915.

Dictionnaire des symboles publié sous la direction de Jean Chevalier, avec la collaboration d'A.Cheebrant Paris, Robert Laffont, 1969.

- ✓ **Dumézil G.**, *Idées romaines*, Paris, 1969.
- ✓ **Dumont J.-Chr.**, Plaute, barbare et heureux de l'être, *Ktéma*, 1984, Paris, p.68-77.
- *Servus* : Rome et l'esclavage sous la République. Paris, de Boccard, coll. de l'Ecole Française de Rome, 1987.
- ✓ **Eichhorn A.**, *βαρβαρος quid significaverit ?*, Leipzig, 1904.
- ✓ **Fox R.L.**, *Paiens et Chrétiens : la religion et la vie religieuse dans l'empire romain*, Presses Univ. du Mirail, 1997.
- ✓ **Franko G. F.**, The use of *Poenus* and *Carthaginiensis* in Early latin literature, *CP*, 19, 1989, p.153-158.
- The characterization of Hanno in Plautus' *Poenulus*, *AJP*, 117, 1996, p. 425-452.
- ✓ **Freyburger G.**, *Fides*, étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne, Paris, 1986.
- *Fides et potestas*, *Ktéma*, 7, 1982, p.179-185.

- ✓ **Guittard Ch.**, *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique "A la rencontre de l'Autre"* Julie Gallego, Marie-Françoise Marein, Patrick Voisin (éd.) Kubaba, l'Harmattan, Paris, p.521-527.

- ✓ **Inglebert H.**, « Citoyenneté romaine, romanités et identités romaines sous l'Empire » idéologies et valeurs civiques dans le monde romain, *Hommage à C. Lepelley*, Paris, Picard, 2002, p. 246-250

- ✓ **Le Bohec Y.**, *Histoire militaire des guerres puniques*, Paris, 1996.

- ✓ **Leclercq J.**, *Nous autres civilisations*, Paris, Fayard, 1963.

- ✓ **Leglay M.**, *Saturne Africain*, Belfar, Paris, 1966.

- ✓ **Martin P.-M.**, Reconstruire Carthage ? Un débat politique et idéologique à la fin de la république et au début du principat, *l'Africa Romana*, 5,1988, p.237-251.

- ✓ **Meslin M.**, *L'homme romain*, Paris, Hachette, 1978.

- ✓ **Oltramare A.**, *Les origines de la diatribe romaine*, Genève, 1926.

- ✓ **Pierart M.**, La mort de Dionysos à Argos, dans *R.Haag, The Role of Religion in the Early Greek Polis*, Stockholm, 1996 (*Acta Ath-8°*, 14), p. 141-151.

- ✓ **Rastier F.**, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.

- ✓ **Sherwin-White A.N.**, *Racial prejudice in Imperial Rome*, Cambridge University Press, 1967.

- ✓ **Whitman C.H.**, *Homer and the heroic tradition*, Cambridge, 1958.

Articles et ouvrages sur Didon :

- ✓ **Arkins B.**, New approaches to Virgil, *Latomus*, 1986, XLV, p.33 - 42.
- ✓ **Bonds R.P.**, *Aeneas* and the cardinal virtues, *Prudentia* 6, 1974, p.67 - 91.
- ✓ **Brisson J.P.**, Le pieux Enée ! *Latomus* 31,1972, p.379-412.
- Carthage et le *fatum*. Réflexions sur un thème de l'*Enéide*, dans *Hommages à M.Renard I*, Bruxelles, 1969, p. 162-173.
- ✓ **Bruwner S. M.**, The theme of exile in Virgil's *Aeneid*, *Dissertation*, Stellenbosch, 1974.
- ✓ **Cartault A.**, L'art de Virgile dans l'*Enéide*, Paris, 1926.
- ✓ **Clarence A. Fobes**, Tragic Dido, *Classical Bulletin*, 34, 1958.p.58-69.
- ✓ **Claassen J-M**, Vergil's Dido and Tolstoy's Anna, *Akroterion*, 33, 1988, p.2-13.
- ✓ **Collard C.**, Meadea and Dido, *Prometheus*, I, p.131-151.
- ✓ **Corte F.**, L'*Eneide*, confitto fra due dee in *Actes vie simposi*, 1981, p.79-90.
- ✓ **Courcelle P.**, Le banquet de Didon à Carthage et son retentissement littéraire in *Mélanges offerts à Léopold Senghor*, Paris, 1977, p.95-106.
- ✓ **De Forca G.**, Didon amante et reine, dans *Actes du colloque international (CESAR)*, Paris, 1990, p. 37-45.
- ✓ **Desiderio F.**, La dolente umanità dei personaggi femminili dell'*Eneide* in *Atti Conv.Virg.*, Pescara, 1982, p.77-87.

- ✓ **Desport M.**, L'incantation virgilienne, Bordeaux, 1952.
- ✓ **Edgeworth R.J.** , The death of *Dido*, *CJ* , 62, 1977,p.129-133.
- ✓ **Estevez V.A.**, Queen and city.Three smiles dans *Aeneid IV, Vergilius*, 20, 1974.
- ✓ **Farron S.**, The fouror and violentia of Aeneas, *Acta Classica*, 20, 1977, p. 204-208.
-*Pius Aeneas in the Aeneid IV, 393-396*, dans *Studies in Latin literature and Roman History VI*, Bruxelles, 1992, p. 260-276.
- ✓ **Fécherolle P.**, La *pietas* dans l'*Enéide*, *LEC*, 2, 1933, p. 167-181.
- ✓ **Fernandelli M.**, Il compito della Musa sul promio di *Eneide*, *QFC*, V, 1986, p.85-104.
- ✓ **Foster J.C.B**, Divine and demoniac possession in the *Aeneid*, *LCM*, 1977, p.117-128
- ✓ **Foucher L.**, Les Phéniciens à Carthage ou le geste d'Elissa dans *Présence de Virgile. Actes du colloque des 9-11et 12 décembre 1976 (Paris, E.N.S, Tours)*, Tours, 1977, p.1-15.
- ✓ **Freyburger G.**, Le *foedus* d'amour in l'élégie romaine. Enracinement. Thèmes. Diffusion dans *Actes du colloque international de Mulhouse*, 1979, p.105-116.
- ✓ **Galinsky G.K.**, *Aeneas, Sicily and Rome*, Princeton, Princeton University Press, 1969.
-The Hercules-Cacus episode in *Aeneid VIII*, *AJP* 87, 1966, p.18-55.
- ✓ **Gharbi B.**, *Infelix amor* : Thématique de Didon dans le chant IV de l'*Eneide*, dans *Actes du colloque international (CESAR)*, Paris, 1990, p.17-23.
- ✓ **Gellie G.H** , *Juno and Venus in Aeneid IV*, JRC(éd.), *Cicero and Virgil : Essays in honour of Harold Hunt*. Amesterdam : Hakkert, p.138-148.

- ✓ **Grimal P.**, Didon tragique, dans *Actes du colloque international (CESAR)*, Paris, 1990, p.8-19.

- ✓ **Hahn E.A.**, *Pietas versus violentia* in the *Aeneid*, *The Classical World*, 35, 1931, p. 17-21.

- ✓ **Harrison E.L.**, The *Aeneid* and Carthage dans *Poetry and Politics in the age of Augustus*, p.95-115.

- ✓ **Harry A.**, La faute de Didon, *R.E.A*, 83, 1981, p.227 - 254.

- ✓ **Heinsius R.**, Les représentations de la légende de Didon et Enée, *AAL*, 17,1978, p.37-65.

- ✓ **Hellegouarc'h J.**, *Pius Aeneas : une retractatio*, dans *Res Sacrae.Hommages à H.Le Bonniec*, Bruxelles, 1988, p. 267-274.

- ✓ **R.M.**, Meadea and Dido, *Classical Review*, 44, 1930, p.97-108.

- ✓ **Heurgon J.**, Le silence tragique de Didon (*Eneide* VI, 450-476), dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*. Rome : École Française de Rome, 1974. p. 395-400. (Publications de l'École française de Rome, 22)

- ✓ **Heuze Ph.**, *Longum Elissae dolorem* in *Aiôn* , Le temps chez les Romains,Paris, 1976, p.93-97.

- ✓ **Horsfall N.**, Dido in the light of history, *PVS*, 13, 1973-1974.

- ✓ **Iwaya S.**, The deer simile and two inconsistencies, *JCS*, 34, 1986.

- ✓ **Jakobson H.**, *Ovid's Heroides*, Princeton, 1974.

- ✓ **Konstan D.**, Venus's enigmatic smile, *Vergilius*, 32, 1986, p.18 - 25.

- ✓ **Lenoir G.**, L'aristie d'Enée au livre XII (*Enéide* XII, 505-567) dans *Colloque sur l'épopée gréco-latine et ses prolongements contemporains (Caesardonus XVI bis)*, Paris, 1981, p. 93-100.
- ✓ **Lieberg G.**, la dea Guionone nell'*Eneide* di Virgilio, *Atene e Roma*, 11, 1966, p.145-165.
- ✓ **Mac Kay A.G.**,Recent work on Vergil . A bibliographical survey, *C.W*, 58, p.1-92.
- ✓ **Mackie J.**, *The characterization of Aeneas*, Edinburgh, 1988.
- ✓ **Maguinness W.S.**, L'inspiration tragique dans l'*Enéide*, *AC* 32, 1963, p. 477- 490.
-Heroism in Virgil, *PVS* 10, (1970-1971) p. 45-56.
- ✓ **Martin M.**, La rencontre au deuxième jour aura-t-elle lieu ? *Orphea Voce*, II, Bordeaux, 1985, p197-216.
- ✓ **Matier K.O.**, Prejudice and the *Punica* Silius Italicus. A reassessment, *Acta Classica*, 24, 1981, p.141-151.
- ✓ **Michel A.**, Rhétorique et poésie dans le maniérisme des *Héroïdes*, Didon chez Ovide dans *Ovidianum*, 1976, p.443-450.
- ✓ **Mozely J.H.**, *Pius Aeneas*, *CJ*, 20, 1924, p. 387-400.
- ✓ **Nisbet R.E.M.**, *Aeneas imperator*, *PVS*, 17, 1978-80, p. 50-80.
- ✓ **Omerra J.**, Augustine the artist and the *Aeneid* dans *les mélanges offerts à M.Mohrmann*, Utrecht, 1963, p.252-261.
- ✓ **Parker G.**, The divine machinery of the Aeneid, *Akroterion*, 33, 1988, p.181-190.
- ✓ **Pascal C.**, Didone nella letteratura latina d'Africa, *Athenaeum*, 1917, p.285-293.

- ✓ **Pasoli E.**, Sul frammento 21 del *Bellum Poenicum* di Nevio dans *Poesia latina in frammenti*, 67-83.
- ✓ **Perret J.**, Optimisme et tragédie dans l'*Enéide*, *REL*, 45, 1967, p. 342-362.
- ✓ **Petrochilos N.K.**, *Dido vergiliana e Dido ovidiana*, *Philologus*, 23, 1981, p.244-264.
- ✓ **Puccioni G.**, Il libro di Didone, *CCC*, 1981, II, p.279-331.
- ✓ **Putnam M.C.J.**, *Virgil's Aeneid : interpretation and influence*, London ,university of North Carolina Press,1995.
- ✓ **Quinn K.**, *Virgil's Aeneid. A critical Description*, London, 1963.
- ✓ **Reckford K.**, Latent tragedy in AeneidVII 1-285, *A.J.P*, 1961, 82, p.252-269.
- ✓ **Rosati G.**, Enea e Didone a confronto (Ovidio.*Her.VII*, 45), *Studi Italiani di Filologia Classica*, Firenze, 1988.
- ✓ **Sabot G.**, *Ovide, poète de l'amour*, Paris, 1976.
- ✓ **Sanderlin G.**, Point of view in Vergil's fourth Aeneid, *Classical World*, 1969, 63, p.81-85
- ✓ **Sauvage A.**, Les éléments de prestige, le fonctionnement et la nature du pouvoir d'Enée, *REL* 57, 1979, p. 204-230.
- ✓ **Saylor C.**,Some stock characteristics of the Roman lover in *Aeneid IV*,*Vergilius*, XXXII ,1986, p.73-77.
- ✓ **Scheid J.& Svenbo M.**, La ruse d'Elissa et la fondation de Carthage, *Annales (ESC)*,40,1985, p.328-342 .

- ✓ **Seataioli A.**, Ancora a proposito della scena di magia nel libro IV dell '*Eneide*, *Atene e Roma*, 1974, p.159-164.

- ✓ **Shillington D.**, The wanderings of Aeneas, *Akroterion*, 20, 1975, p.35-41.

- ✓ **Simpson V.**, The annalistic tradition in Vergil's *Aeneid*, *Vergilius*, XXI, 1975, p22-32

- ✓ **Sullivan F. A.**, Virgil and the mistery of suffering, *A.J.P*, 1969, 90, p.161-176.

- ✓ **Tillio Z.**, *L''hybris di Didone in atti del convegno di studi virgiliani*, Pescara, 1981, p165-172.

- ✓ **Tupet A.M.**, Didon magicienne, *R.E.L*, 49, 1970, p.229-258.

- ✓ **Vicenzi R.**, Cartagine nell'*Eneide*, *Aevum*,59 ,1985, p.97-106.

- ✓ **Villiers R.**, *Durus Ulixes*, *R.E.L*, 54, 1977, p.214-221.

- ✓ **Wilhelm M.P.**, Venus, Diana, Dido and Camilla in the *Aeneid*, *Vergilius* 33, 1987, p. 43-48.

Articles et ouvrages sur Rome, Carthage et sur les relations romano-cartaginoises :

- **Asheri S.**, Carthaginians and Greeks, *CAH*, IV ,1978,p.125-138.
- **Badian E.**, *Foreign Clientelae*, Oxford, Clarendon. Press, Toronto: Oxford University Press. 1958.
- **Baldson J.P.**, Roman and aliens, Londres, 1979.
- **Barzano M.**, Il confino romano cartaginesi in Spagna dal 348 al 218 av J.C, *CISA*, 13,1987.
- **Beaumont J.**, The date of yhe first treaty between Rome and Carthage, *JRS*, 1939, p.74-86.
- **Beschaouch A.**, « Le territoire de *Sicca Veneria* (El Kef), nouvelle *Cirta*, en Numidie proconsulaire (Tunisie) », *CRAI*, 1981.
- **Bloch R.** Hannibal et les dieux de Rome, *CRAI*, 1975, p.14-25.
- **Brisson J.P.**, *Carthage ou Rome ?* , Paris, Fayard, 1973.
- **Cataldi M .**,I primi simbola tra le città etrusche e Cartagine., *ASNP*, 4, 1974,p.1235-1248.
- **Cirkin J.B.**, Carhage et sa culture, *RSA*, 17, 1987, p.322-324.
- **Decret F. & Fantar M.**, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, 1998.
- **Drexler H.**, *Justum Bellum*,*Rh.Museum*,102, 1959,p.97-140.

- **Derchain Ph.** *Les plus anciens témoignages de sacrifices d'enfants chez les semites occidentaux*, VT, 20 (1970) p.351-355
 - **Dubuisson M.**, L'image du Carthaginois dans la littérature latine dans *E. Gubel, E. Lipinski, and B. Servais-Soyez, Studia Phoenicia*, vols. I–II (Leuven, 1983).
 - **Dudely R.D.**, *Rome against Carthage*, London, Secker&Warburg, 1971.
 - **Dunbabin T.J.**, *The Greeks and their Eastern neighbours*, Londres, 1917.
 - **Fantar M.H.**, « A propos d'Ashtart en Méditerranée Occidentale », *Rivista di Studi Fenici*, 1, 1973.
 - **Flores E.**, *Letteratura latina e ideologia del III-II sec.av J.C.*, Naples, 1974.
 - **Fraenkel E.**, *Grecs et Barbares*, Fondation Hardt, Entretiens VIII, Vandoeuvres-Genève, 1961.
 - **Frank J.**, *Roman imperialism*, New York, 1914.
 - **Grottanelli C.** - Encore un regard sur les bûchers d'Amilcar et d'Elissa dans *Convg.inter.di studi fenici e punici*, 2, 1979, p.437-441.
- La religione fenico-punica.Vecchi problemi e studi recenti, *SMSR*, 12,1988, p.171-184.
- **Gsell S.**, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, T.4, Paris, 1920.
 - **Heurgon J.**, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, 1969.
 - **Holleaux M.**, *Rome, La Grèce et les monarchies hellénistiques au troisième siècle av.J.C*, Paris, 1921.
 - **Horsfall N.**, *Turnus ad portas*, Latomus, 33, 1974, p.80 - 86.

- **Hoyos B.D.**, -Treaties true and false .The error of Philinus of Agrigentum, *Classical Quarterly*, 35, 1985, p.92-109.
- Hannibal, what a kind of genius, *Greece & Rome*, 30, 1983, p, 171-180.
- Cato's Punic perfidies, *AHB*, I, 1987, p.112-121.
- Hannibal's war.Illusions and ironies. *Ancient history*, 19, 1989, p.87-93.
- Unplanned wars : The origins of the first and the second Punic wars, Berlin, Walter de Gruyter,1988.

- **Hus A.**, Rome et Carthage, 264-146av.J-C, dans *Rome et nous*, Picard, 1995, p21-38.

- **Huvelin P.**, *Une guerre d'usure : la deuxième guerre punique*, Paris : Pierre et Cie, 1917.

- **Lancel S.**,*Hannibal*, Paris, Fayard, 1996.
- Carthage*, Paris, Fayard, 1992.

- **Lapeyere G.C.& Pellegrin A.**, *Carthage punique 814-146 avJ.C.*,Paris,Payot,1942.

- **Law W.J.**, *The Alps of Hannibal*, London, Macmillan, 1966.

- **Lévy E.**, -*Delenda est Carthago*, remise en question d'un stéréotype, *Studia Phoenicia*, X, 1989, p.279-287.
- Les deux premiers traités entre Rome et Carthage, *REA*, 1957, 49, p.277-293.

- **Lipinski E.**, Les racines syro-phéniciennes de la religion carthaginoise, *CEDAC*, 1987, 28-44
- *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*.Leuven, Paris,, 1995.

- **Maroti E.**, In the causes of Carthage's destruction, *Oikumene*, 4, 1983, p.223-231.

- **Mazzarino S.**, *Introduzione alle guerre puniche*, Catane, 1947.

- **Mommigliano A.**, *Sagesses barbares : les limites de l'hellénisation* trad.de l'ang.par M-C Roussel, Paris, Maspero, 1979.
- **Moscatti S.**, *Carthage, art et civilisation*, Milan, 1983.
- *Il sacrificio punico dei fanciulli : realtà o invenzione ?* Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1987.
- **Pais E.**, *Histoire romaine*, trad. de l'italien par J.Bayet, Paris, PUF,1940.
- **Palmer E.A.**, *Rome and Carthage at peace*, Stuttgart, 1997.
- **Peddie J.**, *Hannibal's war* , Sutton, Stroud, 1997.
- **Picard C.**, Les représentations de sacrifice molk sur les ex-voto de Carthage, *Karthago*, 17, 1973, p. 68-138.
- **Picard G.C.**, Hannibal, hégémon hellénistique, *RSA*, 1983/1984, 13/14, p.75-81.
-*Le monde de Carthage*, Paris,1956.
- **Picard G.C &Picard C.**, *Carthage, a survey of Punic history and culture from its birth to the final tragedy. Tr Collon Dominique*, 1987, London : Sidgwick &Jackson .
- **Piganiol A.**, *La conquête romaine*, Paris : E.Alcan, 1930.
- **Prandi L.**, *La fides punica e il pregiudizio anticartaginese*, *CISA*, 6, 1979, p.90-97.
- **Ramin J.**, Le périple d'Hannon. Apports de la littérature et hypothèses , *Latomus*, 35, 1976, p.791-804
- **Romeuf J.**, Les peintures du temple de Carthage (*Enéide*, I, 466-493.) *ALM* , Arv II,1975, p.15-27.

- **Roussel D.**, *Les Siciliens entre les Romains et les Carthaginois à l'époque de la première guerre punique : essai sur l'histoire de la Sicile de 276 à 241*. Paris, les Belles Lettres, 1970.
- **Sanders Lionel J.**, Punic politics in the fifth century B.C, *Historia*, 37, 1988, .72-89.
- **Sordi M.**, *Storografia e propaganda*, Milan, 1975.
- **Szzyrmer M.**, Carthage et la civilisation punique dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen II, Genèse d'un empire*, sous la direction de C.Nicolet, 1978, p545-593.
- **Tahar M.**, *Recherches sur les rapports entre Carthage et la Sicile punique*, Paris, 1991.
- **Vattuone R.**, L'alleanza fra Atene e Cartagine alla fine del V sec. a.c, *Epigraphica*, 39, 1977, p.41-50.
- **Waszink J.H.**, Some observations on the Appreciation of the " philosophy of the Barbarians dans *Mélanges Christine Mohrmann*, Utrecht, 1963 , p.41-56.
- **Xella P.** *Un'uccisione rituale punica dans saggi fenici*, I, Rome, 1976, p.23-27.
- **Yavetz Z.**, Rome and Carthage. A gesture towards peace. *History Today*, 24, 1974, p.847-877.

Sur Silius Italicus, Tite-Live :

- **Abdel Baky M.**, *Histoire et mythologie dans l'épopée des Punica de Silius Italicus*, Thèse, Paris III , 2000.
- **d'Agostino V.**, La favola del bivio in Senofonte, in Lucano e in Silio Italico, *RSC*, 2, 1954, p. 173-184.
- **Astin E.A.**, Saguntum and the origins of the second punic War, *Latomus*, 1967, 26, p.125-153.
- **Asso P.**, Passione eziologica nei *Punica* di Silio Italico: Trasimeno, Sagunto, Ercole e I Fabii, *Vichiana*, 2, 1999, p. 75-87.
- **Augoustakis A.**, *Facta virum sileo: Reconstructing female Action in Silius Italicus' Punica*, Ph D.diss.Brown University.
- *Lugendae formae sine virginitate reliquit* : reading Peyrene and the transformation of the Landscape in Silius Punica III, *AJP*, 124, 2003, p. 235-257.
- **Auverlot D.**, Le catalogue des armées alliées de Carthage dans les *Punica* de Silius Italicus : construction et fonction, *IL XLIV*, 2, 1992, p. 3-11.
- **Basanoff V.**, *Evocatio, étude d'un rituel militaire romain*. Paris, Presses Universitaires, 1947, 230 pages.
- **Basset L.F.**, Regulus and the serpent in the *Punica*, *CP*, 50, 1955, p. 1-20.
- Silius Italicus, *Punica* VI, 1-53, *CP* 54, 1959, p. 10-34.
- Scipio and the ghost of Appius, *CP* 58, 1963, p. 73-92.
- Hercules and the hero of the Punica dans *the Classical tradition Literary and historical studies in honor of H.Caplan*, Ithaca-New York, 1966, p.258-273.
- **Bettini M.**, *Ennio in Silio Italico*, *RFIC*, 105, 1977, p. 425-447.

- **Bocciolini-Palagi L.**, Enea, Scipione e I fratelli Siculi, *Maia*, XLIII, 1991, p. 199-267.
- Bornecque H., *Tite -Live*, Paris, 1933.
- **Brouwers J.H.**, Les dieux dans la descriptio de la tempête chez Silius Italicus, dans *Hommages à Josef Veremans*, Bruxelles, 1986, p.21-28.
 - **Bruère R.T.**, Silius Italicus' *Punica* III, 62-162 et IV, 763-822, *CP* 47, 1952, p. 219-227.
- Color Ovidianus in Silius *Punica* 1-7 dans *Ovidiana.Recherches sur Ovide*, Paris, 1958, p. 475-499.
- Color Ovidianus in Silius' *Punica* 8-17, *CP* 1959, p. 228-245.
- **Buchwald F.**, *Quaestiones Silianae*, Görlitz, 1886.
 - **Burck E.**, Hannibal in Capua, *Latomus*, 46, 1987, p.901-903.
 - **Cartault L.**, Est-il possible de fixer exactement la date des *Puniques* de Silius Italicus, *RPh* 11, 1887, p. 11-14.
 - **Carawan E.**, The death of Hannibal : Livy 39, 51,*latomus*,1979,p.125-144.
 - **Cariban R.T.**,Virgil's Dido and the heroism of Hannibal in Silius'Punica dans A.Augoustakis (ed).*Brill companion to Silius Italicus* (Leiden,Boston,Cologne:Brill), 2010, p.73-98.
 - **Casale G.**, *Silio Italico*, Mercato S.Severino,1954.
 - **Catin L.**, *En lisant Tite-Live*, Paris, 1944.
 - **Clack J.**, Hannibal's gait, *CW*,70,1976,p.181-196.
 - **Crome J.F.**,*Silio Italico studioso e cultore di Virgilio,Atti e Memor.Acad. Virgil*, 34, 1963 p. 43-51.

- **Czypicka T.**, Funzionalità del dialogo tra Venere e Giove nel libro III delle *Puniche* di Silio Italico, *Eos* LXXV, 1987, p. 87-93.
- **Danesi-Marioni C.**, Un esempio della tecnica compositiva di Silio Italico, dans *Scritti in memoria di A. Ronconi*, Florence, 1986, p. 43-55.
- Un martiro stoico : Silio Italico, Pun. I, 169 sq, *Prometheus*, XV, 1989, p. 245-253.
- **Delarue F.**, Sur l'architecture des *Punica* de Silius Italicus, *REL* 70, 1992, p. 149-165.
- **De Luca T.**, *L'oltretomba nelle Puniche di Silio Italico*, Fano, 1937.
- **Devallet G.**, -La description du bouclier d'Hannibal chez Silius Italicus, *Histoire et axiologie dans l'univers épique. Rencontres avec l'Antiquité classique*, II, Paris, 1992, p. 189-191.
- Tite -Live et les morts parallèles : Cicéron, Hannibal, *Lalies*, V, 1987, p. 255-263.
- Silius Italicus et les rites funéraires, *Lalies*, IX, 1990, p. 153-160.
- **Diaz de Bustamente J.M.**, El sueño como motivo genérico y como motivo tradicional en Silio Italico, *Euphrosyne* 13, 1985, p. 27-50.
- **Dominik W.J.**, Hannibal at the Gates : Programmatising Rome and *Romanitas* in Silius Italicus' *Punica* 1 and 2 dans *Flavian Rome : Culture, Image, Text*, ed. A.J. Boyle et W.J. Dominik, 469-497, Leiden, 2003.
- **Ducos M.**, Dynasties familiales et exercice du pouvoir dans l'oeuvre de Tite -Live, *Ktéma* 12, 1987, p. 159-167.
 - Les passions, l'histoire et les hommes dans l'oeuvre de Tite- Live, *REL*, 65, 1987, p. 132-147.
- **Eckstein A.M.**, The Roman poetic tradition on the outbreak of the second punic war, *AJP*, 1982, p. 58-91.

- **Feichtinger B.**, *Ad maiorem gloriam Romae*. Ideologie und Fiktion in der Historiographie des Livius, *Latomus*, 51, 1992, p. 3-33.
- **Fincher N.M.**, *A thematic study of Silius Italicus'Punica*, Dissertation, Florida State University, 1979.
- **Franck E.**, Works of art in the epics of Valerius Flaccus and Silius Italicus, *RIL*, 108, 1974, p. 837-844.
- **De Foucault J.A.**, Tite -Live traducteur de Polybe, *REL* 46, 1968, p. 208-221.
- **Fucecchi M.**, Empietà e titanismo nella rappresentazione siliana di Annibale, *Orpheus* 11, 1990, p. 21-42.
- *Irarum Proles* : un figlio di Annibale nei *Punica* di Silio Italico, *Maia* 44, 1992, p. 45-54.
- Il declino di Annibale nei *Punica*, *Maia* 42, 1990, p. 151-166.
- **Fuerstenau G.**, *De Sili Italici imitatione quae fertur enniana*, Berlin, 1916.
- **Gagliardi G.**, Il giudizio di Plinio Jr su Silio Italico, *Civilita Calssica e Christiana*, XI, 1990, p. 289-293.
- **Gigout A.L.**, Hannibal dans les *Punica* : le désordre au service de l'ordre divin ? *Camenuiae* 5, 2010, p. 1-12.
- **Girod R.**, Les origines de la deuxième guerre punique chez Polybe (III, 1-12) et Tite-Live (XXI, 1-5) dans *Aiôn, le temps chez les Romains*, Paris, 1976, p. 119-135.
- **Grosst J.**, *Quatenus Silius Italicus a Vergilio pendere videatur*, Diss. Halle, 1887.
- **Haley S.P.**, Livy's Sophonisba, *CM*, 40, 1989, p. 171-181.
- Livy, Passion and cultural stereotypes, *Historia* 39, 1990, p. 375-381.

- **Hus A.**, La version livienne d'un récit polybien : Tite-Live, XXXI, 14,11-16,8, Polybe, XVI, 25-29 dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*. Rome : École Française de Rome, 1974. p. 419 - 434. (Publications de l'École française de Rome, 22.)

- **Jullian C.**, Silius Italicus et la route d'Hanniibal, *REA* 9,1907, p. 13-17.

- **Laudizi G.**, *Silio Italico. Il passato tra miti e restaurazione etica*, Roma, 1989.
- Scipione e Appio Claudio in Silio Italico, *Boll.Stud.Lat.*XXI, 1991, p. 3-16.

- **Le Bonniec H.**, Les présages avant la bataille du lac Trasimène chez Silius Italicus (*Punica* ,5,53-76), *BAGB*,1980, p.194-206.

- **Levene D.S.**, *Religion in Livy*, Leiden, 1993.

- **Lindblom A.T.**, *In Silii Italici Punica quaestiones*, Diss.Uppasala, 1906.

- **Lucarini C.M.**, Le fonte storiche di Silio Italico, *Athenaeum*, 92, 2004, p. 103-126.

- **Luce T.J.**, *Livy, the composition of his History*, Princeton, 1977.

- **Mac Common Fincher H.**, *A thematic study of Silius Italicus' Punica*, Diss.Florida State Univ., 1979.

- **Mac Donald A.H.**,The style of Livy , *JRS*, 47,1957, p.155-172.

- **Mac Guire D.T.**, *History as epic.Silius Italicus and the second punic war*. Dissertation, Cornell University Ithaca,NY ,1985, 203p.
- History compressed: The Roman names of Silius 'Cannae episode, *Latomus*, 54, 1995, p. 110-118.

- **Mader G.**,ANNIBΑΣ 'ΥΒΡΙΣΤΗΣ :Traces of Tragic' pattern in Livy's Hannibal portrait in book XXI,*Ancient Society*, 24,1993,p. 205-224.

- **Martin J.M.**, Livy and romance, *GR*, 11, 1942, p.124-129.

- **Martin M.**, Imitation et imagination. Un exemple de l'imagination poétique de Silius Italicus, *Eidôlon* 1, 1977, p. 9-17.
- Le monstre de Bagrada (Silius Italicus, *Punica* 6), *Eidôlon*, 7, 1979, p. 21-42.
- Le *carmen* bucolique dans l'univers épique : Daphnis et le « pseudo-Daphnis » ou le reflet trompeur (Silius Italicus, *Punica*, XIV) *Orphea Voce*, 1980, p. 149-173.
- Carthage ou « le rivage des Syrtes » chez Silius Italicus, *Eidôlon* 28, 1986, p. 60-77.
- Silius Italicus lecteur d'Horace, *Orphea Voce*, 1990, p. 135-158.

- **Matier K.O.**, The poetic sources of Silius Italicus with particular references to book eleven, *Acta classica*, 26,1983, p.73-82.
- Prejudice and the *Punica* again.Silius Italicus and his critics, *Akroterion* 33, 1988, p. 73-82.
- Hannibal : the real Hero of the *Punica*, *Acta Class.*32,1989,p. 3-17.
- The similes of Silius Italicus, *LCM* 11.1986, p. 152-155.
- Stoic philosophy in Silius Italicus, *Akroterion* 35, 1990, p. 68-72.
- A role reversal in Silius (10.605-639), *Akroterion* 38, 1993, p. 32-38.

- **Maubert C.**, L'enfer de Silius Italicus, *RPh*, 54, 1828, p. 140-160.

- **Meyer K.**, Silius the reactionnary, *PhQ* 3,1924,p.92-106.

- **Mix E.R.**, *Marcus Atilius Regulus: exemplum historicum.Studies in classical literature* 10, La Haye-Paris,1970.

- **Moeller W.O.**, Once more the One eyed man against Rome, *Historia*, 24,1975, p.402-410.

- **Moore T.J.**, *Artistry and ideology in Livy's vocabulary of virtue*, Francfort, 1989.

- **Nicol J.**, *The historical and geographical sources used by Silius Italicus*, Oxford, 1936.
 - **Occioni C.**, *Caio Sillio Italico e il suo poema*, Florence, 1871.
 - **Pelletier A.**, Sagontins et Tuurdétans à la veille de la seconde guerre punique, *REA*, 88, 1986, p.307-315.
 - **Peyre C.**, Tite -Live et la férocité gauloise, *REL*, 48, 1970, p.277-296.
 - **Pinto M.**, Il mediaglione enniano nelle Puniche di Sillio Italico, *Maia*, 6,1953.p. 224-229.
 - **Pomperoy A.**, Silius Italicus as doctus poeta, *Ramus*, XVIII, 1989, p.119-139.
 - **Procacci G.**, Intorno a un episodio del poema di Sillio Italico (VII, 162-211), *RFIC*, 42, 1914, p. 441-448.
 - **Ramaglia L.**, La figura di Giuonone nelle *Puniche*, *RSC*, 1, 1952, p. 35-45.
- L'oltretombe nelle Puniche di sillio Italico, *RSC*, 2, 1954, p. 17-24.
- **Rambaud M.**, Exemples de déformations historiques chez Tite -Live : le Tessin, la Trébie et Trasimène, *Caesarodunum*, XV, bis, 1980, p.109-106.
 - **Ripoll F.**, *La morale héroïque dans les épopées de l'époque flavienne (Thébaïde de Stace, Punica de Silius Italicus)*, Paris, 1988.
- Un héros barbare dans l'épopée latine : Masinissa dans les *Punica* de Silius Italicus, *Ant.Class.*, 72, 2003, p. 95-111.
- Vieillesse et héroïsme dans les épopées flaviennes : Silius Italicus et Valérius Flaccus dans *L'ancienneté chez les Anciens.vol 2, Mythologie et Religion*, éd. Bakhouch , 2003, Montpellier, p.653-676.
- La légende de Pyrénée chez Silius Italicus in *Aere Perennius,Hommages à H.Zenacker*, J.Champeaux et M.Chassignet éd., Paris, 2006,p. 171-189.

- **Romano D.**, *Silio Italico. Uomo, poeta, artista attraverso una moderna interpretazione filologica e psicologica*, Napoli, 1969.
 - **Runchina G.**, Da Ennio a Silio Italico, *AFMC*, VI, 1982, p.11-43.
 - **Sechi M.**, Silio Italico e Livio, *Maia*, 4, 1951, p. 280-297.
 - **Spaltenstein F.**, -Commentaire des *Punica* de Silius Italicus, Livres 1-8, éd. Pub .de la fac.de lettres de Lausanne, 1983.
- Le traitement des sources historiques chez Silius Italicus, *REL*, 44, 1986, p15-20.
- **Stanton G.R.**, *Cunctando restituit rem*.The tradition about Fabius, *Antichthon* 5, 1971, p. 49-56.
 - **Steele R.B.**, The method of Silius Italicus, *CP*, 17, 1922, p. 319-322.
 - **Stuart N.J.H.**, The smile of *Punica*, XIV, 189-191, *CJ*, 74, p.19-21.
 - **Subrt J.**, The motif of The Alpes in the work of Silius Italicus, *Listy Filologické*, 114 (4), 1991, p.224-231.
 - **Taisne A.M.**, Stylisation épique de l'*Histoire Romaine* de Tite-Live aux chants III et IV de la *Guerre Punique* de Silius Italicus, dans *Présence de Tite-Live, Caesarodunum*, XVII bis, Tours, 1994, p. 89-99.
- L'éloge des Flaviens chez Silius Italicus (*Punica* III, 594-629), *Vita Latina*, 125, 1992, p. 21-28.
- **Tsirkin J.B.**, The labours, death and resurrection of Melqart in Silio Italico, *CFC*, 1982, p.95-115.
 - **Tupet A.M.**, Le serment d'Hannibal chez Silius Italicus, *BAGB*, 1980, p.186-193.
 - **Ullmann R.**, *La technique et le discours de Tite-Live, Salluste et Tacite, la matière et la composition*, Oslo, 1927.

- **Vallet G.**, Un exemple de partialité chez Tite-Live : les premiers combats autour de Geronium, *REL*, 1968, p.98-116.

- **Venini A.** , -Cronologia e composizione nei Punica, *RIL*, 106,1972, p.518-531.
 -La visione dell'Italia nel catalogo di Silio Italico (*Punica* VIII 356-616), *MIL*, 36, 1977, p.123-227.

- **Vessey D.W.T**, The dupe of destiny: Hannibal in Silius' *Punica* III, *CJ*, 77, 1982, p.320 -335.
 -The shield of Hannibal, *AJP*, XCVI, 1975, p. 391-405.
 -Silius Italicus on the fall of Saguntum, *CFC*, 51, 1984, p.98 -120.

- **Vinchesi M.A.**, « Tipologie femminilli nei Punica di Silio Italico : la fida *coniux* e la vierga belligera » dans *Modelli letterari e ideologia nell'éta flavia, Atti del III giornata di Filologia classica (Pavia,30-31 ottobre 2003) a cura di F.Gasti e G.Mazzoli*,Pavie, Collegio Ghislieri, Come : Ibis, 2005, 203 pages, p. 97-126.

- **Vinchesi M.A**, Imilce e Deidamia, due figure femminilli dell'epica flavia (e una probabile ripresa da Silio Italico nell'*Achilleide* di Stazio), *Inv Luc* 21, 1999, p. 445 - 452.

- **Voisin J-L.**, Tite-Live, Capoue et les Bacchanales, *MEFR*, 96, 1984, p. 601-653.

- **Wallace E.**, Some aspects of time in the *Punica*, *CW*, 1968, 83-93.
 -The architecture of the *Punica* : a hypothesis, *CP* 53, 1958, p. 99-103.

- **Walsh P.G.**, Livy and the aims of History, an analysis of the third decade, *ANRW*,33,1983.
 -Livy, *His historical Aims and Methods. Cambridge, University Press, 1961.*

- **Watt W.S**, Notes on latin epic poetry, *JRS*, 67, 1977, p.12-35.

- **Wezel E.**, *De C. Siliii Italici cum fontibus cum exemplis*, Diss.Lipsiae, 1873.
- **Wilson M.**, *Flavian variant : History.Silius 'Punica, in Roman Epic* (A.J.Boyle ed.), London, 1993, p. 218-236.
- **Woodruff L.B.**, Reminiscencies of Ennius in Silius Italicus, *Univ.of Michigan studies* 4, 1910, p. 123-129.

Sur le tophet de Carthage :

- ❖ **Fantar M.H.**, *Carthage*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1973, *Carthage, cité punique*, Paris/Tunis, CNRS/Alif., 1998— « Entretien », *Historia*, 2007, n° 723, p. 26-29. Ch. Saumagne, 1922, « Notes sur les découvertes de Salammbô », *Revue Tunisienne*, p. 231-251.
- ❖ **Fevrier J.**, « Essai de reconstitution du sacrifice Molek », *Journal asiatique*, p. 167-187. 1960.
- ❖ **Smith P., Stager L., Greene J.A. et Avishai G.**, Age estimations attest to infant sacrifice at the Carthage Tophet. *Antiquity* 87(338).
- ❖ **Stager L.E.**, « Le tophet et le port commercial », *Pour sauver Carthage. Exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Paris/Tunis, Unesco/INAA, 1992, p. 73-78.
- ❖ **Stager, Joseph A. Greene et Avishai G.**, « Cemetery or sacrifice? Infant burials at the Carthage Tophet », *Antiquity*, n° 87, n° 338, 2013, p. 1191-1207 .
- ❖ **Xella P., Melchiorre Q. J. et Van Dommelen P.**, *Antiquity* 87, 2013,(338).

Appendice:

Complément à l'analyse :

Virgile et l'épicurisme :

Les *poetae novi* latins étaient, à l'instar des Alexandrins, imprégnés d'épicurisme. Virgile venu à Naples pour profiter des leçons de Siron ne leur fit pas exception. Toutefois, le maître à penser du poète augustéen fut sans conteste Lucrèce. En effet, Virgile fut, dès son plus jeune âge, séduit par l'épicurisme. Les luttes sanguinaires entre Pompée et César l'avaient irrémédiablement dégoûté des *negotia* et des études auxquelles le destinaient ses parents. Le contact de la nature favorisait, en ce qui le concernait, un *otium* méditatif donnant lieu à une paix intérieure et lui plaisait davantage. Par ailleurs, Virgile s'attache à la doctrine épicurienne à travers son modèle Lucrèce. Celui-ci ne voit pas le monde comme un cadre idyllique pour l'épanouissement de l'homme, mais il estime qu'il lui est hostile et que seul un dur labeur garantit une certaine forme d'épanouissement. Mais corrélativement, Lucrèce peint avec brio cette nature et son inégalable splendeur poétique. Cela semble exercer une forte impression sur Virgile. Le chant transfigure la nature ; elle se transforme en une source de plaisir, elle dote l'âme de la *voluptas* dont elle a besoin. Mais si le tempérament excessif de Lucrèce le plongeait dans des contradictions, des excès et lui imposait des distorsions par rapport à la Doctrine épicurienne, la douce sensibilité de Virgile métamorphose le rationalisme désespéré de cette même philosophie enseignée par Siron, et le soumet à ses propres aspirations : le goût de la nature et le plaisir de l'amour.

Quant à la religion, Lucrèce semble porter un regard très sévère sur les religions de son temps. Le ton dont il en parle n'a rien de serein; il s'en prend avec un acharnement manifeste aux cultes, aux prêtres surtout comme en témoigne l'épisode célèbre du sacrifice d'Iphigénie⁸⁷⁴ avec la formule, du reste célèbre, qui le termine : *Tantum religio potuit suadere malorum.*

⁸⁷⁴Lucrèce, *De rerum natura*, I, 80-101 « Mais tu vas croire peut-être que je t'enseigne des doctrines impies, et qui sont un acheminement au crime; tandis que c'est la superstition, au contraire, qui jadis enfanta souvent des

Pour lui, la véritable piété n'est pas de prier les dieux, ou d'offrir des sacrifices de tout genre, comme le prescrivaient les religions du temps ; la véritable piété, c'est de cultiver la sagesse épicurienne, c'est-à-dire de s'évertuer à atteindre le plus possible la paix, la sérénité, l'ataraxie, qualités qui sont précisément, et au plus haut point, l'apanage des dieux épicuriens⁸⁷⁵. Un texte est très clair sur ce point :

*« Illud in his rebus uereor, ne forte rearis
impia te rationis inire elementa uiamque
indugredi sceleris. quod contra saepius illa
religio peperit scelerosa atque impia facta.
Aulide quo pacto Triuia uirginis aram
Iphianassai turparunt sanguine foede
ductores Danaum delecti, prima uirorum.
Cui simul infula uirgineos circum data comptus
ex utraque pari malarum parte profusa est,
et maestum simul ante aras adstare parentem sensit et hunc propter ferrum celare ministros
aspectuque suo lacrimas effundere ciuis,
muta metu terram genibus summissa petebat.
Nec miserae prodesse in tali tempore quibat,
quod patrio princeps donarat nomine regem;
nam sublata uirum manibus tremibundaque ad aras
deducta est, non ut sollemni more sacrorum
perfecto posset claro comitari Hymenaeo,
sed casta incesto nubendi tempore in ipso
hostia concideret mactatu maesta parentis, exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantum religio potuit suadere malorum. »*

actions criminelles et sacrilèges. Pourquoi l'élite des chefs de la Grèce, la fleur des guerriers, souillèrent-ils en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie! Quand le bandeau fatal, enveloppant la belle chevelure de la jeune fille, flotta le long de ses joues en deux parties égales; quand elle vit son père debout et triste devant l'autel, et près de lui les ministres du sacrifice qui cachaient encore leur fer, et le peuple qui pleurait en la voyant; muette d'effroi, elle fléchit le genou, et se laissa aller à terre. Que lui servait alors, l'infortunée, d'être la première qui eût donné le nom de père au roi des Grecs? Elle fut enlevée par des hommes qui l'emportèrent toute tremblante à l'autel, non pour lui former un cortège solennel après un brillant hymen, mais afin qu'elle tombât chaste victime sous des mains impures, à l'âge des amours, et fût immolée pleurante par son propre père, qui achetait ainsi l'heureux départ de sa flotte: tant la superstition a pu inspirer de barbarie aux hommes! »

⁸⁷⁵ Lucrèce, V, 1198-1203 « La piété, ce n'est point se montrer à tout instant, couvert d'un voile et tourné vers une pierre, et s'approcher de tous les autels; ce n'est point se pencher jusqu'à terre en se prosternant, et tenir la paume de ses mains ouvertes en face des sanctuaires divins; ce n'est point inonder les autels du sang des animaux, ou lier sans cesse des vœux à d'autres vœux; mais c'est plutôt pouvoir tout regarder d'un esprit que rien ne trouble »

Après l'éloge d'Epicure qui, à ses yeux, a délivré les hommes des superstitions vaniteuses favorisées grandement par la religion, Lucrèce nous propose l'exemple d'un crime abominable perpétré au nom de la religion : le sacrifice d'Iphigénie. Lucrèce veut anéantir chez l'homme la terreur que lui inspirent les dieux. Pour cela, il se fonde sur un principe de la physique d'Epicure : tout, dans la nature, est formé par des agrégats d'atomes, sans intervention divine⁸⁷⁶. Fervent défenseur de l'athéisme, Lucrèce désire montrer que le matérialisme atomiste d'Epicure délivrera l'homme de la crainte que lui inspirent les dieux ainsi que de la mort. Le monde est constitué de petites particules de matière : les atomes, insécables, invisibles et éternels. Tout ce qui se déroule dans le monde est dû aux actions et interactions de ces atomes. Il n'y a donc aucune immixtion divine dans les phénomènes physiques. Les dieux existent sans doute, mais vivent dans des intermondes sans jamais se soucier des humains. De ce fait, il ne faut ni les redouter, ni les adorer, ni les prier. Pour Epicure, le plaisir stable est défini comme l'élimination de toute douleur. Ce plaisir ou ataraxie est le seul garant du bonheur. Lucrèce nous démontre que le philosophe épicurien doit éviter l'amour, source de troubles et de tous les maux.⁸⁷⁷

Dans ses *Bucoliques*, Virgile, fort des enseignements de son maître Lucrèce, peint les affres de la passion amoureuse. Comme dans le livre IV de celui-ci, Virgile peint les effets douloureux du sentiment amoureux. Mais le poète transcende cette affliction pour façonner grâce au chant et à la poésie un univers merveilleux où l'on se délecte du plaisir artistique. Mais le chant est à son tour incapable de l'emporter longtemps car il va, de la même manière, céder la place à la douleur qui attaque les derniers remparts⁸⁷⁸. La dixième et dernière Bucolique exhale un goût amer de désespoir⁸⁷⁹. Le poète transporte son lecteur en Arcadie,

⁸⁷⁶ Lucrèce, *De natura rerum*, I, 146-158 « *Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est non radii solis neque lucida tela diei discutiant, sed naturae species ratioque. Principium cuius hinc nobis exordia sumet, nullam rem e nihilo gigni diuinitus unquam. Quippe ita formido mortalis continet omnis, quod multa in terris fieri caeloque tuentur, quorum operum causas nulla ratione uidere possunt ac fieri diuino numine rentur* ». « Or, pour dissiper les terreurs et la nuit des âmes, c'est trop peu des rayons du soleil ou des traits éblouissants du jour; il faut la raison, et un examen lumineux de la nature. Voici donc le premier axiome qui nous servira de base: Rien ne sort du néant, fût-ce même sous une main divine. Ce qui rend les hommes esclaves de la peur, c'est que, témoins de mille faits accomplis dans le ciel et sur la terre, mais incapables d'en apercevoir les causes, ils les imputent à une puissance divine. »

⁸⁷⁷ Lucrèce, *De rerum natura*, II, 1090-1124 et IV, 1060-1158.

⁸⁷⁸ L. Alfonsi, *Aevum*, 35, 1963, selon qui Virgile épicurien dans les premières bucoliques ne l'est plus dans la dixième car la passion finit par l'emporter sur le *logos* (« *omnia vincit amor* », *Bucoliques*, X, 69.)

⁸⁷⁹ Virgile, *Bucoliques*, X, 1-9 « *Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem: pauca meo Gallo, sed quae legat ipsa Lycoris, carmina sunt dicenda: neget quis carmina Gallo? Sic tibi, cum fluctus subterlabere Sicanos, Doris amara suam non intermisceat undam; incipe; sollicitos Galli dicamus amores,*

pour un séjour de poésie et de rêves enchanteurs. Cependant rien ne semble échapper à la douleur poignante de Gallus ni aux tourments de son âme occasionnés par Lycoris : ni la nature, ni les êtres ni même les dieux.

« *sollicitos Galli dicamus amores...* »⁸⁸⁰

Apollon veut le consoler⁸⁸¹ et Pan, dieu de l'Arcadie ne manque pas de venir non plus. Le sentiment amoureux a une tonalité sombre et la passion exhalant un goût d'amertume destructeur, selon Virgile. De la même manière que Junon pense veiller au bien être de sa protégée Didon, les dieux des *Géorgiques* veillent sur leurs protégés aussi.

Virgile rend un vibrant hommage à la vie rustique comme en témoigne les vers suivants :

« *quid memorandum aeque Baccheia dona tulerunt?*

Bacchus et ad culpam causas dedit; ille furentis

Centauros leto domuit, Rhoecumque Pholumque

et magno Hylaeum Lapithis cratere minantem. »⁸⁸²

(« Quel bienfait digne d'être autant célébré nous ont apporté les dons de Bacchus? Bacchus a même donné des prétextes au crime c'est lui qui dompta pour la mort les Centaures furieux, et Rhétus, et Pholus, et Hylée menaçant les Lapithes de son grand cratère.»)

dum tenera attendent simae uirgulta capellae.

Non canimus surdis: respondent omnia siluae.

Quae nemora aut qui uos saltus habuere, puellae

Naides, indigno cum Gallus amore peribat? » « Permetis, ô Aréthuse, ce dernier effort à ma muse champêtre.

Que mon cher Gallus ait de moi peu de vers, mais des vers qui soient lus de Lycoris elle-même: qui refuserait des vers à Gallus? Ainsi puisse ton onde, coulant sous les flots de Sicile, ne se mêler jamais avec l'onde amère de Doris! Commençons, et chantons les malheureuses amours de Gallus, tandis que mes chèvres camuses brouteront les tendres arbrisseaux. Ici rien n'est sourd à nos chants, j'entends déjà les forêts me répondre. Quels bois, ô Naïades, quelles forêts vous cachaient à la lumière, quand Gallus se mourait d'un indigne amour? »

⁸⁸⁰ Virgile, *Bucoliques*, X, 6 « Disons les amours tourmentés de Gallus »

⁸⁸¹ Virgile, *Bucoliques*, X, 21-30. « *Omnes "Vnde amor iste" rogant "tibi?" Venit Apollo:*

"Galle, quid insanis?" inquit; "tua cura Lycoris

perque niues alium perque horrida castra secuta est."

Venit et agresti capitis Siluanus honore, florentis ferulas et grandia lilia quassans.

Pan deus Arcadiae uenit, quem uidimus ipsi

sanguineis ebuli bacis minioque rubentem:

«*Ecquis erit modus ?* » inquit « *Amor non talia curat,*

nec lacrimis crudelis Amor nec gramina riuis

nec cytiso saturantur apes nec fronde capellae. »

« Tous te demandent: « Pourquoi cet amour ? » Apollon vint, et te dit: Gallus, quelle folie est la tienne? Ta flamme, ta Lycoris suit les pas d'un autre à travers les neiges, à travers les horreurs des camps." Sylvain parut aussi, le front ceint d'une couronne champêtre, agitant des tiges fleuries et de grands lis. Pan vint aussi, Pan, dieu d'Arcadie; nous vîmes nous-mêmes son visage divin, que rougissaient l'hièble sanglante et le carpin: "Quand finiront ces plaintes, dit-il? L'Amour ne s'en met pas en peine; le cruel Amour ne se rassasie point de larmes, non plus que les prés d'eau; les abeilles de cytise, les chèvres de feuillage. »

⁸⁸² Virgile, *Géorgiques*, II, 454 - 459.

Les plaisirs de la vie champêtre sont infinis et pleins de ressources. Virgile semble rendre un bel hymne à la nature, à la vie simple, au sein de la nature. De la même manière, il rend hommage aux paysans qui ne sont pas oublieux de rendre hommage à leurs ancêtres ni aux divinités.

*« O fortunatos nimium, sua si bona norint,
agricolas! quibus ipsa procul discordibus armis
fundit humo facilem uictum iustissima tellus.
si non ingentem foribus domus alta superbis
mane salutantum totis uomit aedibus undam,
nec uarios inhiant pulchra testudine postis
inlusasque auro uestis Ephyreiaque aera,
alba neque Assyrio fucatur lana ueneno,
nec casia liquidi corrumpitur usus oliui;
at secura quies et nescia fallere uita,
diues opum uariarum, at latis otia fundis,
speluncae uiuique lacus, at frigida tempe
mugitusque bouum mollesque sub arbore somni
non absunt; illic saltus ac lustra ferarum
et patiens operum exiguoque adsueta iuuentus,
sacra deum sanctique patres; extrema per illos
Iustitia excedens terris uestigia fecit. »⁸⁸³*

« O trop fortunés, s'ils connaissaient leurs biens, les cultivateurs ? Eux qui, loin des discordes armées, voient la très juste terre leur verser de son sol une nourriture facile. S'ils n'ont pas une haute demeure dont les superbes portes vomissent tous les matins un énorme flot de clients venus pour les saluer; s'ils ne sont pas ébahis par des battants incrustés d'une belle écaille, ni par des étoffes où l'or se joue, ni par des bronzes d'Ephyré; si leur laine blanche n'est teinte du poison d'Assyrie, ni corrompue de cannelle l'huile limpide qu'ils emploient; du moins un repos assuré, une vie qui ne sait point les tromper, riche en ressources variées, du moins les loisirs en de vastes domaines, les grottes, les lacs d'eau vive, du moins les frais Tempé, les

⁸⁸³ Virgile, *Géorgiques*, II, 459 - 473.

mugissements des boeufs et les doux sommes sous l'arbre ne leur sont pas étrangers. Là où ils vivent sont les fourrés et les repaires des bêtes sauvages, une jeunesse dure aux travaux et habituée à peu, le culte des dieux et le respect des pères; c'est chez eux qu'en quittant les terres la Justice laissa la trace de ses derniers pas. »

Certes, Virgile ne veut pas obtenir de Mécène qu'il abandonne sa vie, ses richesses et qu'il devienne paysan. Il veut simplement lui montrer que le luxe dont il s'est entouré est vain et qu'il ne peut pas lui ramener le repos qu'il espère.

Mais le plaisir peut parfois être en mouvement, engendrer une fatigue qui n'est pas toujours bien récompensée car la vie champêtre ne garantit pas un bonheur infini. Elle est éreintante, mais le paysan, est, à son tour, aussi valeureux que les soldats qui défendent la patrie.

*« corripuit ; gaudent perfusi sanguine fratrum,
exilioque domos et dulcia limina mutant
atque alio patriam quaerunt sub sole iacentem.
agricola incuruo terram dimouit aratro :
hic anni labor, hinc patriam paruosque nepotes
sustinet, hinc armenta boum meritosque iuuenos.
nec requies, quin aut pomis exuberet annus
aut fetu pecorum aut Cerealis mergite culmi,
prouentuque oneret sulcos atque horrea uincat. »*⁸⁸⁴

« D'autres se plaisent à se baigner dans le sang de leurs frères, échangent contre l'exil leurs demeures et leurs seuils si doux, et recherchent une patrie située sous d'autres cieux. Le laboureur fend la terre de son arceau incurvé : c'est de là que découle le labeur de l'année; c'est par là qu'il sustente sa patrie et ses petits enfants, ses troupeaux de boeufs et ses jeunes taureaux qui l'ont bien mérité. Pour lui, point de relâche, qu'il n'ait vu l'année regorger de fruits, ou accroître son bétail, ou multiplier le chaume cher à Cérès, et son sillon se charger d'une récolte sous laquelle s'affaissent ses greniers. »

La vie paysanne ne garantit pas un bonheur infini. Concrètement, elle ne peut garantir le bonheur que dans des moments bien particuliers : aux fêtes de la moisson ou celle de la vendange. Durant ces moments, le paysan est assez heureux et atteint une sorte d'ataraxie. Il se

⁸⁸⁴ Virgile, *Géorgiques*, II, 510-518.

sent assez riche de ce qu'il a acquis. Il vit dans cette espèce de *laeta pauperitas*, cette félicité joyeuse tant vantée par Epicure⁸⁸⁵.

La connaissance et la conscience sont deux éléments nécessaires pour accéder au bonheur. Ce qui manque aux paysans pour atteindre cet état de félicité est la conscience, et la vénération des dieux champêtres est tout aussi indispensable :

*« felix qui potuit rerum cognoscere causas
atque metus omnis et inexorabile fatum
subiecit pedibus strepitumque Acherontis auari:
fortunatus et ille deos qui nouit agrestis
Panaque Siluanumque senem Nymphasque sorores.
illum non populi fascēs, non purpura regum
flexit et infidos agitans discordia fratres,
aut coniurato descendens Dacus ab Iistro,
non res Romanae perituraque regna; neque ille
aut doluit miserans inopem aut inuidit habenti. »*⁸⁸⁶

« Heureux qui a pu connaître les causes des choses et qui a mis sous ses pieds toutes les craintes, et l'inexorable destin, et le bruit de l'avare Achéron ! Mais fortuné aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan, et le vieux Silvain, et les Nymphes soeurs ! Celui-là, ni les faisceaux du peuple, ni la pourpre des rois ne l'ont fléchi, ni la discorde poussant des frères sans foi, ni le Dace descendant de l'Ister conjuré, ni les affaires de Rome, ni les royaumes destinés à périr ; celui-là ne voit autour de lui ni indigents à plaindre miséricordieusement, ni riches à envier. »

⁸⁸⁵ Sénèque, *Ad Lucillum*, II, V: « C'est chez Epicure que j'ai coutume de m'introduire jusque dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur. La belle joyeuse s'écrie-t-il, que la pauvreté joyeuse ! Mais elle n'est plus pauvreté, si elle est joyeuse. N'est-elle pas pauvre, qui a peu, mais qui désire plus qu'il n'a. - Qu'importe à cet homme l'argent de ses coffres, le blé de ses greniers. Que lui a fait le nombre de ses troupeaux, le chiffre des intérêts qu'il touche, s'il dévore des yeux le bien d'autrui, s'il ne suppute, non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il voudrait acquérir ?

-Quelle est donc demandes-tu, la mesure de la richesse ?

-« D'abord le nécessaire, ensuite le suffisant »

⁸⁸⁶ Virgile, *Géorgiques*, II, 490 - 499.

Seules la conscience et la connaissance peuvent élever l'homme au rang des dieux soutient Epicure. Celui-ci, conformément à la théorie de son maître Aristote, a développé cette théorie de la « vertu » de la conscience⁸⁸⁷. Cette connaissance, supérieure à toutes les vertus, est supérieure même à la philosophie, selon Epicure. La connaissance et la conscience des vraies valeurs peuvent hisser l'homme au rang des dieux.

Epicure ajoute ensuite : « Et maintenant y a-t-il quelqu'un que tu mettes au-dessus du sage ? Il s'est fait sur les dieux des opinions pieuses ; il est constamment sans crainte en face de la mort ; il a su comprendre quel est le but de la nature ; il s'est rendu compte que ce souverain bien est facile à atteindre et à réaliser dans son intégrité, qu'en revanche le mal le plus extrême est étroitement limité quant à la durée ou quant à l'intensité ; il se moque du destin, dont certains font le maître absolu des choses. Il dit d'ailleurs que, parmi les événements, les uns relèvent de la nécessité, d'autres de la fortune, les autres enfin de notre propre pouvoir, attendu que la nécessité n'est pas susceptible qu'on lui impute une responsabilité, que la fortune est quelque chose d'instable, tandis que notre pouvoir propre, soustrait à toute domination étrangère, est proprement ce à quoi s'adressent le blâme et son contraire »⁸⁸⁸.

Epicure, dans *Lettre à Pythoclès*, soutient que la connaissance des météores est le seul moyen d'échapper à la crainte des dieux⁸⁸⁹. L'homme qui sera parvenu à un degré de vérité, grâce à

⁸⁸⁷ *Lettre à Ménécios*, 132 : « Car ce n'est pas une suite ininterrompue de jours passés à boire et à manger, ce n'est pas la jouissance des jeunes garçons et des femmes, ce n'est pas la saveur des poissons et des autres mets que porte une table somptueuse, ce n'est pas tout cela qui engendre la vie heureuse, mais c'est le raisonnement vigilant, capable de trouver en toute circonstance les motifs de ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut éviter, et de rejeter les vaines opinions d'où provient le plus grand trouble des âmes. Or, le principe de tout cela et par conséquent le plus grand des biens, c'est la prudence. Il faut donc la mettre au-dessus de la philosophie même, puisqu'elle est faite pour être la source de toutes les vertus, en nous enseignant qu'il n'y a pas moyen de vivre agréablement si l'on ne vit pas avec prudence, honnêteté et justice, et qu'il est impossible de vivre avec prudence, honnêteté et justice si l'on ne vit pas agréablement. Les vertus en effet, ne sont que des suites naturelles et nécessaires de la vie agréable et, à son tour, la vie agréable ne saurait se réaliser en elle-même et à part des vertus. »

⁸⁸⁸ Epicure, *id.*

⁸⁸⁹ Epicure, *Lettre à Pythagore*, 85 - 86 : « Aussi, puisque j'ai achevé d'écrire tout ce que j'ai cru nécessaire, je te fournis cet exposé sommaire que tu juges capable de servir à beaucoup d'autres que toi, à ceux principalement qui ne font encore que goûter à la véritable physique et à ceux qui sont pris trop profondément dans le cercle de quelqu'une des occupations courantes. Tâche donc de bien saisir ce qui va suivre, et, te l'étant mis dans la mémoire, parcours-le rapidement, ainsi que les autres parties de ma doctrine, dont j'ai fait part dans le petit abrégé envoyé à Hérodote. Il faut commencer par se persuader qu'il en est des phénomènes célestes comme de

la réflexion et à la conscience, atteindra la *felicitas* selon Epicure car il jugera toutes les choses selon la vérité et non selon l'opinion. Et pour ce faire, il faudra adopter les valeurs de la vie rustique pour s'en approcher au maximum, selon Virgile. Car cette vie éloigne l'homme des vices : le désir insatiable des richesses, les passions et les tumultes de la vie politique. A l'instar du sage d'Epicure, le paysan de Virgile vit éloigné de la vie politique. Les phénomènes météorologiques évoqués par le poète à la fin du chant II des *Géorgiques* sont ceux là mêmes qu'évoque Epicure⁸⁹⁰. La méditation et la contemplation de la nature sont garantes de l'accès à l'ataraxie. L'évocation des « dieux champêtres » est due à l'influence d'Aratos sur le poète augustéen.

tous les autres. La connaissance de ces phénomènes, qu'on les considère en connexion avec d'autres ou en eux-mêmes, ne peut avoir qu'un but, l'ataraxie et une ferme confiance. Ensuite, il ne faut pas vouloir faire violence à l'impossible lui-même, ni demander que la théorie de ces phénomènes soit en tout semblable à la discussion des différents genres de vies ou aux solutions claires que comportent des problèmes physiques d'un autre ordre, comme par exemple que l'univers se compose exclusivement des corps et de l'essence intangible, que les éléments sont insécables, et autres choses du même genre, dans l'étude desquelles on ne peut rester d'accord avec les phénomènes que par l'adoption d'une explication unique et seule possible. Cela n'a point lieu pour les phénomènes célestes. On peut, en restant d'accord avec les sensations, assigner à leur production plusieurs causes possibles et attribuer à leur essence plusieurs déterminations. Il ne faut pas en effet construire la physique en partant d'axiomes vides et de décrets arbitraires : il faut admettre seulement ce que réclament les phénomènes. »

⁸⁹⁰ Epicure, *Lettre à Ménécée*, 112 : « Il y a des astres qui tournent toujours dans la même place (c'est-à-dire sans changer de position par rapport aux autres astres fixes). Or cela peut avoir lieu non seulement parce que la région des étoiles fixes serait, ainsi que certains l'ont soutenu, immobile, pendant que le reste du monde et la terre même tourneraient en face d'elle ; mais encore parce que tous les astres de cette région seraient emportés par un tourbillon circulaire où ils seraient enveloppés, et d'où, par conséquent, ils ne sauraient sortir dans aucune direction pour circuler hors de leur région et isolément comme les astres non fixes. Il peut encore se faire que les étoiles fixes conservent entre elles les mêmes situations parce qu'en avançant pour en sortir dans une direction quelconque, elles ne trouveraient plus, pour s'alimenter, la matière combustible qu'il leur faut et qu'elles trouvent dans leur siège. Et cela peut encore s'accomplir de beaucoup d'autres manières, pourvu qu'on soit capable de faire des inférences conformes aux phénomènes.

Il y a des astres dont la course est errante, s'il est vrai que leurs mouvements sont effectivement tels, et il y en a d'autres, qui tout en n'étant pas fixe, suivent du moins dans leur révolution une courbe régulière

Table des matières

Dédicace.....	2
Remerciements.....	3
Introduction générale.....	5
Première Partie:	
Un médaillon de Carthage.....	18
CHAPITRE I.	21
Hannibal Barca: un référent-clé:.....	21
I. 1. Le personnage individuel promu au rang de prototype à valeur ethnique :.....	21
I.2. Dynastie des Barcides :.....	23
I.3. Religion d'Hannibal.....	26
A. Le serment d'Hannibal	27
B. Hommages aux dieux non puniques.....	40
C. Hannibal face à Jupiter.....	42
1.4. Perfidie du Barcide : « caput infidum »	47
I.5. Barbara virtus	55
I.6. Improba virtus :	57
I.7. Discours d'Hannon : Hannibal comparé au feu.....	58
CHAPITRE II.....	60
Hercule dans les Punica	60
II .1. Hercule est ses héritiers dans les Punica	63
II .1. a.Alcide et le Barcide :	64
Hannibal, Hercules furens ?	64
II.1.b. Fides et Hercule.....	67
II.1.c.Fabius et Hercule.....	69
II.1.d.Hercule en Campanie	72
II.1.e.Hercule et Régulus.....	74
II.1.f. Scipion et Hercule	74
CHAPITRE III :	84
Virtus d'Hannibal et titanisme :	84

III. 1. Capoue et ses « délices ».....	84
III.2. Hannibal/Scipion	94
III.2.a .La catabase de Scipion	94
 CHAPITRE IV	 97
Scipion et Hannibal.	97
 IV.1.Scipion/Enée :.....	 97
IV.2.Scipion/Mars/Hannibal	99
IV. 2.a. Hannibal et Mars	107
IV.2.b. Scipion « vera Iovis proles » / Scipion-Hercule.....	110
 CHAPITRE V.....	 120
Culture et poésie:.....	120
 V .1.Le premier chant de Teuthras	 121
V.2.Le second chant de Teuthras.....	124
a.La lyre d'Amphion	124
b.La lyre domptrice des monstres de la mer :	125
c. La lyre de Chiron.....	126
d.Le chant cosmogonique orphique:.....	127
e.La lyre d'Orphée.....	129
V.3. La prise de Capoue.....	135
 CHAPITRE VI	 141
Traits positifs dans la caractérisation d'Hannibal ?	141
 VI.1. <i>Pietas</i> dans les <i>Punica</i>	 142
VI.2. Scipion, un nouvel Enée ?.....	145
VI. 3. Les rapports entre la pietas et les rites de sépulture	152
VI.4. Regulus : <i>fidei pietatisque exemplum</i>	155
VI.5. Regulus dans la tradition classique	158
VI .6. Bouclier du Punique	168
VI.7. Hannibal, Junon et Jupiter	179
VI.8. <i>Pietas</i> envers les proches	185

Deuxième partie.....	204
Religiosité et moralité des Carthagoises	205
CHAPITRE I :.....	207
SOPHPNISBE (« Celle que Baal protège»)	207
I.1. Princesse Carthaginoise au service de sa patrie.....	208
a-Discours et éloquence.....	208
I-2. Sophonisbe la Carthaginoise, une manipulatrice ?	209
I. 3. La mauvaise foi de Sophonisbe : « illam furiam pestemque ».....	216
I.4. Sophonisbe telle que la décrit Syphax.....	218
CHAPITRE II :	220
L'Orient séducteur ?.....	220
II.1. Cléopâtre, la tentatrice : une séductrice orientale !.....	221
II .2. Cléopâtre et Isis	227
II.3. La captive étrangère	229
II. 4. Dangereusement séduisante !.....	232
II .5. Cléopâtre et Sophonisbe, femmes et reines :	241
CHAPITRE III	244
Les amours de Didon-Elissa	244
III.1 Le roman carthaginois de Virgile:	244
III.2. Un roi et une reine	247
III.3. Dieux et héros.....	262
III. 4. Divinité et arbitraire : Ariane.....	278
III .5. Didon, « vera proles » d'Hannibal	282
a-Hannibal et sa piété envers Elissa-Didon :	282
Pietas erga meretricem	282

Troisième partie.....	287
Mythes, théâtre et religion.....	288
CHAPITRE I.	289
Des mortels à l’assaut du Ciel : Mythes et vérités.....	289
1.1.Quand les mortels se mesurent aux Olympiens :	289
a.La colère et le Sacré :	290
b. Le mythe d’Icare :.....	291
CHAPITRE II :	295
Religion et théâtre	295
II.1.Plaute et le « Petit Carthaginois :	295
II.1. a. Caractérisation d'Hannon	295
II. 1.b. Vénus Erycine / Ashtart (Astarté):.....	302
II.1.c. Peinture des caractères des protagonistes du Poenulus :	312
1-) Agorastoclès:	313
2-) Les deux apprenties courtisanes, filles du Carthaginois, Hannon:	314
Adelphasie et Antérastile :.....	314
3-) L'esclave d'Agorastoclès:	315
CHAPITRE III	319
Une divinité sanguinaire, effroyable et anthropophage : Baal Hammon :	319
III.1. Les Carthaginois, « dévoreurs d’enfants ».....	319
III. 1.a. « Seigneur, mange ! »	323
III. 2. Moloch et Dionysos, dieux de tous les excès :.....	324
III.3 Les dieux grecs, sont-ils anthropophages ?	333
III. 4. Salammbô et Moloch	339
III.5.Témoignages littéraires	340
III.6. « Bataille des fouilles »	345
III. 7. Sacrifices humains à Rome :.....	347
III. 7. 1. Mise à mort des Vestales, fautes	353
III.7.2. Mise à mort rituelle des hermaphrodites	355

Conclusion.....	358
Bibliographie.....	365
Appendice.....	397